27 MARS 1903

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 1

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

LA LOI DE LA DESTINÉE

INTRODUCTION

Il semble que la grande Loi que la Théosophie a nommée, avec les religions de l'Inde, *Karma,* — d'un mot sanscrit qui signifie action — n'est pas suffisamment comprise, tout d'abord, par l'étudiant ; d'autre part, de nombreuses erreurs sont mêlées aux notions vagues que le public en possède. Cela tient, croyons-nous, à la réflexion insuffisante de l'étudiant qui, d'un côté, n'a pas mis assez en lumière les corollaires principaux de cette loi, et a, d'autre part, limité considérablement son champ d'action, en laissant dans l'ombre les plus consolants et les plus réconfortants de ses aspects.

Et parmi les anciens élèves mêmes, nombreux sont ceux qui l'ont, pendant longtemps, considérée comme une sorte d'implacable justicier aux décrets duquel il était inutile de chercher à échapper, — conception faite pour terroriser bien plus que pour consoler.

D'autres, — les plus positifs, — ont surtout vu en elle la personnification de la Loi de Causalité, — une froide impersonnalité ; rares ont été ceux qui ont mis en relief son véritable caractère, la Providence. A qui attribuer la faute d'une compréhension si incomplète de cette loi si importante ?

Nos instructeurs l'ont présentée sous ses aspects fondamentaux, et dans tous ses plus utiles corollaires. Mais, connaissant la nécessité de l'effort personnel pour le développement de l'intellect et de l'intuition, ils nous ont laissé le soin d'assembler les détails de leur enseignement, de les compléter quelquefois, et de lier leurs corollaires au principe fondamental. Et nous avons oublié notre rôle qui est d'élaborer et d'assimiler les matériaux fournis, et de construire nous-mêmes les portions de l'édifice volontairement inachevées.



C'est ce travail que nous allons essayer de faire, ici, — en partie du moins ; dans ce que nous allons dire, il n'y a donc rien de nouveau, rien d'inconnu pour ceux qui étudient réellement, et notre seul mérite, si nous en avons un, aura été d'avoir rassemblé et mis en lumière des matériaux connus, mais oubliés ou insuffisamment appréciés.

Nous pensons pouvoir ainsi amoindrir de regrettables erreurs et être utile aux commençants en leur permettant de mieux envisager la nature et la portée de cette loi qui touche vraiment au cœur de la vie et qui préside à toutes ses manifestations.

Quand elle est comprise, la marche du pèlerin devient plus facile et plus assurée, car une force et une espérance nouvelles l'assistent.

* * *

Karma, nous le répétons, signifie action.

L'action est l'attribut essentiel de la Vie. Agir, c'est vivre, c'est créer des forces ; toute force est soumise à des lois. Dans un premier chapitre nous étudierons ces lois.

Mais l'action des êtres dans l'Univers n'est pas isolée ; loin d'être importante, elle est minuscule, d'autant plus faible que l'acteur occupe un rang moins élevé sur l'échelle de l'évolution ; elle s'exerce dans un monde rempli d'autres êtres créant d'autres forces, forces dont elle subit inévitablement l'influence. Parmi ces dernières, les plus puissantes, les plus constantes, les plus inéluctables sont celles de la nature. Il suffit donc d'un coup d'œil pour obtenir la certitude que, sans l'aide divine, l'homme dans l'Univers serait comme un brin de paille au milieu des tourbillons d'une cataracte. Sans Dieu, nul atome n'évoluerait, nul monde ne roulerait dans l'espace, nulle âme ne s'éveillerait à la conscience divine et à la sagesse.

L'action de Dieu dans la création, c'est la Providence, premier corollaire de Karma : elle fera l'objet de notre deuxième chapitre.

L'étude de l'action divine et de l'action humaine dans l'Univers, — je dis humaine car c'est l'homme que nous aurons surtout à considérer dans notre essai, — conduit à examiner la part que l'homme prend à l'évolution et la portion de liberté dont il peut disposer au milieu de ce vaste flot de forces presque toujours plus puissantes que la sienne : ce point formera le troisième chapitre sous le titre de Lois de la *Liberté et de la Fatalité*.

Nous examinerons ensuite les résultats de l'action et nous les verrons constituer deux groupes distincts : dans l'un, nous constaterons que l'action apprend à l'homme la connaissance des lois de la nature, d'où dérive celle du Bien et du Mal ;

dans l'autre, nous obtiendrons la preuve que toute action étant suivie, dans un délai variable, d'une réaction égale et contraire qui s'exerce sur l'agent, ce choc en retour, qui a révélé la connaissance, réalise en même temps une parfaite justice : ceci est le complément du chapitre premier.

Nous pourrons donc établir ainsi l'ordre du sujet :

1. Les Lois de l'action.
2. La Providence.
3. Les Lois de la Liberté et de la Fatalité.
4. Le Problème du Bien et du Mal.
5. La Loi de Justice.

Nous n'aurons ensuite qu'à conclure.

*
* *

Considérations préliminaires.

Le Karma humain ne peut être étudié sans la connaissance préalable de l'instrument que l'homme met en œuvre, aussi débuterons-nous par un aperçu de la constitution de l'homme. Mieux ce point fondamental sera établi, plus aisée sera l'étude de l'action dans les véhicules dont se sert l'âme ; mieux les phénomènes de conscience seront éclairés, plus facile à débrouiller sera l'enchevètrement de leurs manifestations diverses.

*
* *

L'Ame et les Corps.

Dans l'être complexe qui est l'homme, il faut distinguer le moteur et l'instrument, le mouvement et le mécanisme, l'âme et ses véhicules.

L'Ame est une étincelle projetée par la Flamme divine, une portion de Dieu qui participe à tous les attributs de l'Infini dont elle a jailli. Son essence est l'Infini même ; elle est donc hors de toute manifestation et, par nature, inactive, au sens que, dans le monde manifesté, limité, fini et imparfait, nous donnons à ce mot. Inactive, immuable et pourtant, comme Dieu qui cause tout l'Univers, source, elle aussi, de toutes les activités de son cosmos, l'homme, le microcosme.

Cette essence pleinement divine dans son monde — le monde divin — est inconsciente quand elle est projetée dans la matière des mondes, — inconsciente de ces mondes, bien qu'elle reste pleinement ouverte au monde divin, et le but de sa longue immersion dans la matière est d'apprendre à y vivre consciemment, d'obtenir la connaissance de l'Univers et le maniement de ses forces.

Quand ce labeur est accompli, l'étincelle est devenue capable de créer et de diriger un Univers où d'autres étincelles du divin et éternel Brasier pourront venir apprendre à leur tour la leçon du Fini et remplir ainsi les insondables desseins de l'Eternel.

*
* *

L'âme est comme un soleil animant le corps. Celui-ci est un composé de matière. Toute matière, dans son intégralité, est formée d'éléments dont l'ensemble forme sept états.

L'âme, au cours de l'évolution, arrive à vitaliser chacun d'eux, comme s'il formait un organisme séparé ; elle est ainsi comme le soleil d'un système de sept planètes, — chaque planète représentant un corps dans l'organisme humain total, qui est l'instrument de l'âme. L'énergie animique, en vitalisant chaque corps, y provoque à la fois une série de forces, dont la nature résulte de la qualité de la matière qui le compose et un état de conscience dont l'âme, sa cause, est le centre profond, quoique longtemps méconnu ; en se mirant dans chacun de ces corps, elle y forme comme un être séparé, une conscience distincte, un « moi » qui ignore pendant des âges sa racine profonde, le seul et unique Moi véritable, mais qui, par l'évolution, arrive à le connaître.

Les forces de ces corps, quoique multiples, ont pour chaque corps une fondamentale particulière qui est pour le corps physique : la vie dite organique, représentée par l'ensemble des forces physico-chimiques, électriques, magnétiques, calorifiques et vitales (1) proprement dites ; pour le corps dit astral (2), cette fondamentale est la sensation, résultat de la vibration que lui transmettent les centres nerveux de l'appareil physique ; pour le corps mental, c'est la pensée et tous ses corollaires ; pour le corps spirituel, c'est l'amour et ce qui en dérive ; pour le corps divin, c'est la volonté ; pour les deux corps les plus élevés, c'est encore pour nous l'inconnu.

Les états de conscience dus à l'intervention du spectateur et percepteur des mouvements véhiculaires, — l'âme, — sont chacun l'ensemble des activités d'un corps, — activités mul-

(1) La vie physique a pour agents des forces multiples : chaleur, magnétisme, électricité, action chimique, mouvement mécanique. La vitalité proprement dite qu'on pourrait nommer l'éther nerveux, en est la force capitale ; elle suit les cordons nerveux, et se localise dans des réservoirs qui correspondent aux différents plexus nerveux (voir les ouvrages qui traitent de l'*homme et ses corps*).

(2) Le corps astral est formé d'une matière plus subtile que les éthers du corps physique ; on l'a appelé « astral » parce qu'il est brillant à l'œil des clairvoyants. Le mouvement dans ce corps est traduit par la conscience comme sensation.

tiples ; la conscience, chez l'homme ordinaire, ne fonctionne pleinement que dans un seul corps à la fois ; la conscience de l'état de veille est la somme de toutes les vibrations du corps physique dont l'homme a conscience ; ces vibrations sont, d'abord, celles (1) que produit l'activité propre du corps ; il s'y ajoute celles qui rejaillissent sur lui, par répercussion, des corps subtils auxquels il est étroitement lié. Par exemple :

Le choc lumineux, phénomène vibratoire physique, produit, d'abord, des phénomènes vitaux (2) électriques et physico-chimiques dans le corps grossier ; et, ensuite, par sa propagation au corps astral, la sensation, phénomène vibratoire qui convertit le mouvement physique et le transforme en ce que nous nommons la couleur ; la sensation se propageant au corps mental, y réveille une image qui donne le sentiment de la forme et une pensée qui peut développer un grand nombre de corollaires : jugement, imagination, synthèse, analyse, abstraction, etc. ; certaines impressions sensorielles, directement ou par association, ébranlent le corps spirituel, qui, par sa vibration, manifeste les plus belles sensations humaines : l'amour, le dévouement, le sacrifice, etc., le même mouvement peut provoquer une réponse dans le corps divin et se révéler par cette force si particulière qui constitue la volonté vraie, la volonté qui oblige l'être à agir avec la Loi quels que puissent être les résultats de l'action accomplie.

Le corps physique peut répondre jusqu'à un certain point à ces divers mouvements et donner lieu à un ensemble de vibrations, que le centre, — l'âme, — traduit par les sentiments divers que nous avons exprimés tantôt : cet ensemble forme la conscience de l'état de veille, — la conscience physique.

Chaque corps, quand l'évolution l'a parachevé, contient dans sa structure autant de centres spéciaux qu'il y a de notes fondamentales dans l'organisme total : sept centres donc, puisqu'il y a sept états de matière, destinés à former sept corps, sept notes fondamentales de la lyre humaine. — Ainsi, le corps physique possède un centre pour répondre à l'ébranlement du corps astral, — c'est le centre physique de la sensation, un pour répondre à la voix du corps mental, — le centre de l'idéation ; un autre pour recevoir la répercussion du corps spirituel qui donne le sentiment du dévouement ; un autre enfin pour la volonté dont le siège est le corps divin.

Les corps astral, mental, spirituel et divin renferment aussi, en eux, les représentants de ces centres fondamentaux, reflet septénaire de la Trinité dans l'homme, de sorte que l'âme

(1) Celles qui ont pour organe le système sympathique et qui sont conscientes chez les êtres rudimentaires du règne animal, font partie du *subconscient ;* elles nous échappent.

(2) Ces vibrations appartiennent au *subconscient*.

pourra jouir un jour de sa pleine activité sur l'un quelconque de ces corps, et par conséquent sur l'un quelconque des mondes qui correspondent aux états particuliers de la matière de ces corps (1).

Quand, au cours de l'évolution, le corps physique s'est pleinement développé, ses centres peuvent recevoir, par les voies de retour, les vibrations qui, par les voies d'aller, sont allées frapper les corps divers et y éveiller leurs activités propres.

C'est ainsi que, dans l'exemple choisi plus haut, le cerveau reçoit, à la fois, la sensation lumineuse, l'image mentale, et les pensées qu'elle provoque, les sentiments de compassion et de volonté, de sorte que la sensation et tous les effets qu'elle a provoqués peuvent se refléter dans le cerveau comme sur un miroir commun et produire en lui la conscience physique qui correspond aux diverses vibrations que nous venons de décrire.

Pendant la veille, l'âme, sollicitée par les vibrations du monde physique, tourne ses regards vers son instrument physique, et y produit la conscience physique. Quand ses corps invisibles sont bien développés et qu'elle tourne son attention vers l'un d'eux, elle en reçoit l'ensemble de sensations que ce corps peut véhiculer et le lui renvoie en imprimant en lui le mouvement vibratoire qui produit la conscience spéciale à ce corps : conscience astrale, mentale, etc.... Pour qu'un corps puisse fournir une conscience notable, suffisamment complète, il faut, nous l'avons dit, qu'il soit bien organisé, — ce qui demande une longue évolution. Les plus grossières des vibrations — celles du corps physique, — sont celles qui, d'abord, impressionnent le mieux l'âme, parce qu'elle développe peu à peu, et du simple au complexe, ses pouvoirs latents ; plus tard seulement quand elle a rendu actives des possibilités plus élevées, elle peut apprécier les vibrations complexes des corps plus subtils : voilà pourquoi la conscience physique est, pendant longtemps, la seule que l'homme possède ;

(1) Le corps physique nous met en rapport avec la portion de l'Univers composée de la même matière que lui. Les sens ne peuvent vibrer que lorqu'ils sont sollicités par un mouvement auquel ils peuvent répondre. Quand une vibration lumineuse en elle-même, mais incapable d'ébranler la rétine, frappe l'œil, elle reste inaperçue ; elle n'en est pas moins existante, et la physique permet de décéler son action sur les spectres ultra violet ou infra rouge. Les rayons X prouvent bien que la lumière traverse les corps opaques, mais l'œil n'en sait rien.

La lumière émise par les corps des mondes astral, mental, etc., ne peut solliciter notre rétine, c'est pourquoi ces mondes sont invisibles pour nous actuellement. Mais l'évolution développera, dans les atomes nerveux, la faculté de vibrer sous l'influence de toutes les formes de la lumière, et alors les mondes invisibles nous seront révélés.

aussi, pendant cette phase de l'évolution, nie-t-il tout ce qui concerne la conscience des corps supérieurs : tout, pour lui, est fonction du corps physique.

Quand la perfection de tous les corps est atteinte, il peut transmettre au cerveau physique les impressions de ses corps supérieurs, il vit alors dans plusieurs mondes à la fois, il est conscient de ce qui se passe dans ceux qui sont en correspondance vibratoire avec ses corps divers.

*
* *

Mais il convient de revenir avec plus de détails sur quelques points importants de cette évolution, et sur celui de l'âme considérée dans ses rapports avec les corps et la conscience.

Sans un témoin des activités des véhicules, celles-ci resteraient de simples mouvements matériels ; c'est leur interprétation par l'âme qui leur donne un sens, leur fournit un lien, en un mot, permet la conscience.

Au début l'ignorance (1) de l'âme est encore si grande, qu'elle s'identifie avec le véhicule sur lequel elle porte son attention et qui lui apporte les messages du monde correspondant, et ce véhicule est, au début des humanités, le corps physique. L'homme tout à fait primitif vit exclusivement par le corps comme l'embryon et le fœtus, toutes ses activités sont fonctionnelles et la sensation est strictement confinée aux relations qu'elle affecte avec l'appareil organique physique ; plus tard, le corps devient en soi secondaire, et les sensations qu'il permet se placent au premier rang devant l'attention de l'âme : l'homme ordinaire, des débuts de la civilisation, vit dans la sensation, résultat mixte des deux véhicules également nécessaires à sa production, — le corps physique, appareil transmetteur, et le corps astral, appareil sentant. L'âme, à ce stade, s'identifie avec la sensation et son activité s'exerce entièrement au moyen des phénomènes que la sensation provoque ; véritables échanges internes entre l'âme qui reçoit et le corps astral auquel elle transmet ses réponses.

L'appareil mental est encore si mal organisé, à ce moment de l'évolution, les mouvements qu'il peut recevoir sont si rudimentaires, que l'intelligence, très limitée, ne joue qu'un rôle effacé. Mais par la réaction constante du corps astral sur le corps mental, ce dernier effectue peu à peu sa complète organisation, et la conscience mentale partage enfin avec la cons-

(1) L'âme est d'abord ignorante du monde limité, mais elle possède la connaissance absolue, celle de l'Infini. Quand son évolution est achevée, elle a développé le centre qui lui donne avec le « Moi » immortel, toutes les qualités qui appartiennent au monde fini.

cience astrale l'empire de l'âme : L'humanité actuelle est dans cette phase. La mentalité et la sensation forment le champ d'expérience animique presque tout entier ; l'homme s'identifiant à elles, croit être ce mélange hétérogène des sensations de pensées et de sentiments.

A un moment donné, la mentalité domine, et la sensation passe au second rang, et peu à peu les choses de l'intelligence seules captivent l'attention de l'âme. L'homme finit ainsi par savoir qu'il n'est pas le corps grossier, et qu'il est supérieur à la sensation ; il croit alors être la pensée, le mental. C'est encore une erreur. La pensée est aussi une création ; l'outil avec lequel il la produit, c'est le corps mental. Il en obtient la preuve, à mesure que les corps supérieurs sortant de leur état embryonnaire, commencent à vivre d'une vie appréciable. L'âme, par ces instruments nouveaux, découvre des facultés nouvelles, un champ d'expérience nouveau. Par la volonté elle pouvait déjà intensifier, atténuer ou anéantir le désir ou la passion, aujourd'hui elle est capable de choisir telle pensée qu'elle veut soumettre à son examen, ou même de chasser loin d'elle toute pensée, et de s'enfermer solitaire dans le vide du champ mental, sans cesser d'éprouver la conscience du moi. Et elle monte ainsi, éprouvant successivement la conscience de tous ses véhicules : s'identifiant à eux d'abord, puis s'en libérant, jusqu'à ce qu'elle soit retournée à son état primordial, d'étincelle pure délivrée de toute enveloppe, de tout véhicule, de toute matière, jouissant de sa conscience propre, de la conscience de Dieu dont elle est un fragment, de la conscience infinie, tout en conservant la mémoire de toutes les expériences faites et toutes les possibilités acquises. A ce moment, elle peut se distinguer entièrement de toutes les consciences fragmentaires qu'elle a provoquées dans les véhicules si divers, qui ont formé les gradins de sa longue ascension, et grâce au fil de la mémoire, conserver la notion du moi, si douloureusement acquise, et devenue maintenant définitive.

Elle est devenue un dieu en Dieu.

Tels sont en quelques lignes l'âme, les corps, les consciences et l'évolution. Ils faciliteront grandement la compréhension du processus Karmique.

(*A suivre*). D^r Th. Pascal.

La liberté de la pensée, en Théosophie.

Il se produit parfois, même dans quelques parties du monde théosophique, une sorte d'étroitesse d'esprit tendant à imposer aux membres de la Société des quasi dogmes auxquels ceux-

ci devraient ou ne devraient pas croire. On aurait pu croire jusqu'ici que la liberté de la pensée, dégagée des entraves dogmatiques, était dans la Société une règle qui avait été répétée presque « ad nauseam » ; et cependant on est étonné de voir de temps en temps se dresser une espèce de petit pape érigeant des doctrines et prononçant l'exclusion des non-croyants, comme s'il avait été proclamé infaillible, « ex cathedra », par quelque autorité irrécusable, disant, par exemple : — « Ceci est de la Théosophie. Cela n'est pas de la Théosophie. Vous devez croire ceci. Vous ne devez pas oser mettre en doute cela. »

Et souvent, comme pour ajouter l'injure à l'injustice un tel dogmatiste s'efforcera d'appuyer ses dogmes sur l'autorité de quelque écrivain qui serait le dernier à réclamer l'infaillibilité pour lui-même, et lancera ensuite des regards courroucés sur le malheureux qui ne se sera pas immédiatement incliné.

En ce moment même, M. Leadbeater et moi sommes les principales victimes de ces prétentions que l'on nous attribue ; nous sommes jetés comme des murs dans les discussions et nous sommes transformés, à notre grand déplaisir, en ce que H. P. B. appelait par dérision « de petits dieux de plomb sur la cible ». En mon nom, comme l'une de ces victimes, et je puis dire en notre nom à tous deux, je reprends le développement de cette question pourtant si souvent traitée.

Il devrait être suffisant de dire que la constitution de la Société Théosophique exclut toute sorte de dogmatisme et que son but est tel que sa nature même proscrit toute prétention d'imposer à ses membres quelque enseignement que ce soit, comme obligatoire.

Mais, bien que cela puisse suffire pour les membres qui, fidèles à sa pensée, considèrent avec raison que tout effort pour imposer des entraves intellectuelles est une trahison envers la Société, je veux examiner plus à fond cette question pour que ceux qui sont sujets à accepter de tels liens, aussi bien que ceux qui ont des tendances à y enfermer les autres, puissent reconnaître avec nous l'erreur de ces procédés.

Prenons d'abord l'argument le moins important — la nature imparfaite de la connaissance humaine : alors même que nous nous sommes assurés de faits dont nous croyons pouvoir être certains, il se glisse toujours quelque légère erreur dans notre appréciation de ces faits. En premier lieu, se présente le degré d'évolution personnelle, la tendance imprimée à nos facultés de perception par nos particularités physiques et mentales, ainsi que par nos idées préconçues. Cette tendance est même beaucoup plus importante dans les explorations du monde hyperphysique que dans celles du monde physique, c'est pourquoi un observateur consciencieux des

choses hyperphysiques suppose toujours une part d'erreur dans ses observations, et il a soin d'avertir ses lecteurs et ses auditeurs de cette possibilité. Dès lors, n'est-il pas absurde, pour d'autres personnes qui n'ont jamais pu contrôler les observations de celui-ci, de vouloir les imposer à la croyance des autres, avec une assurance de leur parfaite exactitude que ne réclame nullement l'observateur lui-même.

Si cette tendance personnelle est en partie atténuée par des efforts constants, il reste encore pour dénaturer et décolorer le fait en cause, toute notre immense ignorance des autres faits qui sont en relation avec lui ; les choses que nous connaissons demeurent toujours incomplètes, en raison même du nombre immensément plus grand des choses que nous ne connaissons pas et qui pourtant sont en rapport avec elles.

Prenez un morceau de papier dans lequel vous aurez fait un certain nombre de petits trous et placez-le sur un tableau ; vous n'apercevrez ainsi, à travers ces trous, que des fragments très espacés de ce tableau. Eh bien, c'est de cette façon seulement que les plus savants d'entre nous aperçoivent l'univers. Voyez combien une personne connaissant le tableau entier pourrait rire de bon cœur si elle entendait les théories de ceux qui ne savent voir que par les trous et qui prennent un morceau de figure pour une partie d'un bras, un œil de cheval pour un œil humain et un fragment de robe bleue pour un coin de ciel. Seuls, peut-être, ceux qui ont pu obtenir la vision d'un fait pouvant illuminer un grand nombre de faits déjà connus savent combien une telle illumination peut apporter de changements, faire envisager les choses d'une façon plus large ou plus étroite, ou encore faire varier les aspects de la couleur et de la forme. C'est pourquoi à mesure qu'ils avancent en connaissance, ils deviennent plus humbles encore qu'ils n'étaient auparavant, comme sir Isaac Newton qui était plus modeste que le premier élève d'un pensionnat.

Il faut ensuite considérer que le pouvoir de reconnaître la vérité dépend du développement des facultés intérieures d'un homme et non de l'acquisition d'une masse de faits appris par ouï-dire et répétés par cœur. Et ceci est d'une importance capitale, car c'est une question d'évolution humaine. L'intelligence, aspect du Soi divin qui évolue actuellement en tant qu'homme, est la faculté par laquelle il connaît le monde extérieur et son évolution dépend de son développement. *C'est le Soi tourné extérieurement pour refléter le Non-Soi.* Le progrès est hâté par chaque effort fait pour comprendre, mais il n'est pas hâté par le fait de répéter des choses que l'on ne comprend pas. L'étude n'est fructueuse qu'autant que l'intelligence lutte contre les difficultés qu'elle rencontre et c'est par cette lutte qu'elle développe ses qualités inhérentes ; plus

l'effort est soutenu, plus le développement est rapide. Le crime des fanatiques de tous les âges est de faire obstacle à cette évolution en imposant des dogmes qui doivent être acceptés, et d'endormir ainsi l'intelligence dans une sorte d'état comateux qui ne permet à aucun de ses pouvoirs de se développer. La discussion d'une question c'est-à-dire l'action de l'analyser, de la peser, de la comparer, est le moyen par lequel l'intelligence grandit, évolue, et forme un stade nécessaire dans son développement, lequel stade prend place entre celui de l'instinct et du tâtonnement aveugle et celui de l'intuition dont les yeux sont ouverts à la vérité. Ce dernier état ne peut être atteint avant que le stade de la lutte n'ait été franchi.

L'un des buts de la Théosophie est d'aider l'homme à ce moment de son évolution ; elle donne quelques enseignements qui stimulent l'intelligence, mais ces enseignements ne doivent pas être acceptés aveuglément, ils doivent au contraire traverser toutes les périodes mentionnées plus haut jusqu'à ce que la lutte engagée à leur sujet ait développé le pouvoir de la connaissance. Nous sommes occupés à faire évoluer nos facultés, et c'est une tâche beaucoup plus importante que de répéter des maximes.

Prenons comme exemple l'œil ; il n'a pas été développé en écoutant des descriptions sur les merveilles de l'univers, ou en répétant des récits sur la verdure des herbes, le bleu du ciel, la splendeur des montagnes neigeuses, ou les profondeurs de l'espace étoilé. Il a été évolué par des efforts de vision. Le Soi voulait voir et c'est grâce à des efforts qui ont duré des âges, qu'il s'est construit un organe à l'aide duquel la vue est devenue possible. Il serait resté aussi aveugle que s'il avait été plongé dans une cave obscure, si les dogmatistes avaient pu faire à leur tête, ou s'il était resté assis, répétant : « Je crois à l'herbe, au ciel, aux montagnes ou au firmament parsemé d'étoiles, au lieu de s'efforcer de les voir. Et il en est de même pour chacune des facultés appartenant au Soi. Le chemin est long et ardu, semé de cailloux et d'épines, mais, à la fin, l'œil voit lui-même ce qu'il regarde sans avoir besoin d'aucune aide étrangère.

C'est ainsi que se développe lentement en nous la faculté dont la nature est la connaissance.

Et ceci nous amène à une considération qui est, de beaucoup, la plus importante entre toutes, c'est que la vérité ne peut être connue qu'en elle-même et qu'elle n'a besoin que d'être vue pour être acceptée. Nous nous imaginons que nous pouvons apprendre la vérité par des arguments, par des preuves ou des raisonnements. Pure imagination ! Ce ne sont là que des moyens d'écarter l'erreur, mais ils ne nous montrent

jamais toute la vérité. Ainsi qu'il a été dit déjà, ces moyens développent les facultés et font évoluer l'intelligence dont « la nature est la connaissance » ; et c'est cette intelligence développée qui, par sa vue propre, perçoit la vérité, puisqu'elle est de la même nature. De même qu'une note de musique résonne en réponse à une vibration analogue, de même il existe une relation entre l'intelligence et l'Univers qu'elle reflète. L'intelligence pure vibre en réponse à la vérité et la concordance prouve l'identité. *La face de la Vérité est cachée par un voile d'or*, et lorsque ce voile est soulevé, les figures de la Vérité et de l'Intelligence qui la contemple sont aperçues comme un objet et son image. Dans le miroir de l'Univers, le Soi se voit lui-même.

Mais ce magnifique résultat ne peut être que retardé par l'idée erronée que l'on doit accepter comme vrai ce qui est inintelligible ou contraire à la raison. Il se peut que la raison soit boîteuse, mais c'est en la développant et non pas en la brisant qu'on peut arriver à la corriger. Dès que la vérité est aperçue, elle est acceptée et elle n'a pas besoin de plus d'arguments que le flamboiement du soleil dans le ciel ; mais tant qu'elle n'a pas été vue, aucun *Credo* ne peut contribuer à la rendre plus visible.

Par conséquent la liberté absolue de la pensée, l'effort soutenu pour arriver à comprendre, l'aveu loyal de la difficulté à saisir ou du désir de suspendre son jugement, telles sont les conditions nécessaires à la juste compréhension et à l'avancement. Celui-là est le plus mortel ennemi de la Théosophie qui s'efforce d'imposer aux autres ses idées imparfaites et qui prouve ainsi la plus complète incrédulité dans le pouvoir absolu que possède la vérité.

Certaines personnes pensent que ce qu'on appelle « le culte d'un héros » est incompatible avec la liberté de la pensée, mais cette façon de voir paraît résulter d'une confusion d'idées. J'ai toujours été — bien que je sache que quelques-uns de mes collègues sont en désaccord avec moi — le ferme défenseur du « culte d'un héros », car cela développe les émotions et augmente ainsi le principal pouvoir de l'homme Le pouvoir d'admirer de grandes qualités montre que ces qualités sont en germe dans l'être qui admire, tandis que l'esprit du *nil admirari* rapetisse la nature et met obstacle à un plus grand développement. L'incarnation d'un idéal dans une personne produit les nobles émotions de l'admiration, du respect, et le ferme désir d'arriver à imiter, et de telles pensées engendrent de grandes actions. De plus, suivant la loi de l'esprit d'après laquelle un homme devient ce à quoi il réfléchit, le culte d'un héros fait des héros et l'admiration respectueuse d'un noble caractère a pour résultat la reproduction de ce caractère en soi-même.

Mais jamais aucun être digne d'être l'objet d'un tel hommage ne voudra chercher à imposer ses propres idées à ceux qui lèvent les yeux vers lui. Il les avertira au contraire, s'il voit que ce sentiment tend à voiler leur intelligence, car il comprendra la place exacte de chacun dans l'évolution humaine et il s'efforcera de guider ses plus jeunes frères vers la pensée droite et les sentiments droits.

En résumé, que le véritable théosophe se souvienne bien qu'il doit être tolérant même avec les intolérants, car le vice n'est pas détruit par le vice, mais par son contraire, la vertu. Qu'il oppose une douce modération à l'exagération et une largeur d'esprit bienveillante au dogmatisme étroit, car, dans tous, le Soi évolue pareillement, et celles mêmes de ses manifestations qui, pour notre vision imparfaite, semblent être le mal, ne sont en réalité que le bien incomplet.

Annie Besant.

LA PHOTOGRAPHIE DE L'INVISIBLE

Les personnes qui liront ces lignes ont certainement entendu parler, à une époque quelconque, de ce que l'on appelle les *photographies spirites*. Cela représente, d'une façon plus ou moins vaporeuse, des êtres, — appelons-les, à votre choix, esprits, fantômes ou entités astrales, — qui sont totalement invisibles à la vision ordinaire. Si ces apparitions sur le cliché photographique n'ont pas eu un effet retentissant sur l'incrédulité des masses, c'est par la simple raison que ces photographies peuvent être très facilement « falsifiées », c'est-à-dire imitées frauduleusement. Rien n'est plus aisé que de revêtir une personne vivante d'une draperie flottante et d'exposer quelques instants le cliché en concentrant sur son objectif l'image de ce semblant d'esprit ; on photographie ensuite une autre personne avec ce même cliché, et on obtient alors, à côté d'elle, une apparence de forme spectrale. La valeur d'une photographie spirite dépend donc absolument de la parfaite *bona fide* de toute l'opération. De nombreux photographes, qui sont aussi spirites, en ont fait eux-mêmes, et, sûrs qu'aucune fraude ne s'était produite pendant leurs opérations, ils ont obtenu des photographies d' « esprits » sur leurs plaques.

Photographies obtenues par l'effet du hasard. — Je crois qu'il est peu de photographes de profession qui, s'ils disaient la vérité, n'avoueraient avoir obtenu quelquefois sur leurs plaques des effets étranges, paraissant représenter quelque chose de « surnaturel ». Mais à notre époque, cela pourrait

nuire aux intérêts commerciaux d'un simple photographe que d'être supposé s'adonner à d'aussi « bizarres » pratiques ; aussi, lorsque ces étranges résultats se produisent, le fantôme est-il traité comme un défaut dans la plaque ; on le supprime simplement. D'ailleurs ces résultats sont rares, à moins que l'individu qui pose, le photographe, ou tous deux peut-être, ne soient médiums. D'autre part, lorsque le photographe est médium, et recherche ces curieux effets, ils deviennent extrêmement fréquents. J'ai vu une très grande quantité de photographies spirites prises dans des conditions qui m'en garantissaient l'authenticité absolue, et tout dernièrement j'en obtins une série dans de telles conditions, que l'idée de mettre en doute leur authenticité me semblerait absurde, ainsi qu'aux autres personnes à même de comprendre que je dis la vérité.

Une série remarquable. — J'allai chez un photographe qui avait réussi à obtenir ce genre de photographie pour plusieurs de mes amis, et il m'aida volontiers à prendre toutes les précautions nécessaires pour rendre toute fraude impossible de sa part. Je tiens à faire remarquer que, quant à moi, je jugeais ces précautions inutiles, car, premièrement : l'honorabilité de cet homme et le vif intérêt qu'il prenait à l'opération aurait suffi à convaincre de sa *bona fides* toute personne raisonnable ayant affaire à lui ; deuxièmement, parce que j'étais accompagné d'une dame de mes amies, douée de clairvoyance, qui pouvait *voir* les « esprits » pendant qu'on les photographiait. Mais, afin de pouvoir me porter garant vis-à-vis des personnes auxquelles j'aurais désiré montrer les résultats obtenus, et qui pouvaient n'attacher aucune importance aux raisons que je viens de donner, je pris mon propre paquet de plaques — achetées la veille chez Whiteley, — j'entrai moi-même dans la chambre noire du photographe, j'apposai mes initiales au coin des plaques, et, les ayant préparées, je vis glisser la première dans le châssis noir. Je la transportai ensuite dans l'atelier, je posai, puis je fis développer après la plaque sous mes propres yeux. Il s'y trouvait une photographie d' « esprit » ; toutes les autres plaques employées pendant cette matinée en portaient aussi, plus ou moins clairement définies. Sur deux d'entre elles, les figures des entités astrales apparaissent aussi nettement que si des entités physiques eussent posé.

Une dame de ma connaissance, désireuse d'obtenir des photographies d'« esprits », organisa une série de séances particulières avec quelques amis sympathiques, se servit de son propre appareil et, après plusieurs insuccès, réussit à obtenir quelques-uns des effets désirés. Il se produisit ensuite un genre de développement très curieux. Les « esprits » amis qui

étaient présents nous dirent : (Je dois expliquer ici que parmi les personnes qui posaient plusieurs étaient « clair-voyantes » et « clair-audientes », en sorte qu'elles pouvaient s'entretenir avec nos visiteurs du plan astral). « N'apportez plus votre appareil. Asseyez-vous simplement dans l'obscurité, tenant à la main une plaque photographique, et nous ferons le reste. » Suivant ces instructions, cette dame apportait ses plaques à la séance, les désenveloppait dans l'obscurité et les tenait par un coin pendant une minute. Puis elle les enveloppait de nouveau, et les emportait chez elle pour les développer à la façon ordinaire. Dans ces circonstances, des visages apparaissaient sur les plaques; de nombreux signes, curieux et incompréhensibles, couvraient tout l'espace laissé libre sur chaque plaque. Dans toutes ces épreuves, les visages sont distinctement reconnaissables; quelques-uns représentent des amis décédés. Sur la table où j'écris en ce moment se trouve une collection d'épreuves de ces négatifs extraordinaires, qui donnent un démenti à ce que les ignorants et les matérialistes appellent les « Lois de la Nature ». Mais, en attendant, ce sont des faits comme la colonne de Nelson à Charing-Cross, et les hommes doués de raison devront en conséquence modifier leurs vues sur les Lois de la Nature.

Comment s'y prennent les esprits? — Les photographies d'esprits obtenues à l'aide d'un appareil, comme celles de ma dernière collection, sont produites d'une certaine manière et les photographies sans appareil s'exécutent par un autre moyen moins facile à expliquer; j'espère pourtant fournir, aux lecteurs, quelques indices qui les amèneront à comprendre aussi ce dernier procédé. Il y a en réalité peu de véritable mystère dans la photographie spirite obtenue avec l'appareil. Mais ceci n'a absolument rien de commun avec la méthode par laquelle on photographie l'invisible en astronomie. Et c'est celle-ci qu'on doit s'attacher à comprendre si l'on veut s'expliquer la photographie spirite; il faudra toutefois l'abandonner ensuite, comme étant inapplicable en l'espèce. Ce procédé est d'ailleurs assez intéressant par lui-même, et nous a fourni sur certains phénomènes célestes des données qu'il n'eût pas été possible d'obtenir autrement.

Si par exemple vous regardez à l'œil nu la constellation des Pléiades, vous apercevez un certain nombre d'étoiles; regardez-la au télescope, vous en apercevrez davantage; mais, quelle que soit la quantité que vous en voyiez dans les deux cas, elle n'augmentera pas en continuant à regarder plus longtemps. Or, tirez une photographie des Pléiades, en l'exposant très peu de temps, la plaque vous donnera à peu près le même résultat que le télescope; mais plus vous laisserez

l'appareil exposé à la lumière de constellation, plus elle en montrera. Ceci nous démontre que la lumière très faible émise par les petites étoiles ou par la matière nébuleuse entourant les étoiles assez brillantes pour se voir à l'œil nu, fait son effet graduellement. L'effet de la lumière sur la plaque sensible se produit avec le temps et c'est ainsi que nous sommes arrivés à savoir que toute la constellation des Pléiades est entourée d'une magnifique nébuleuse de colossales proportions, et dont la lumière est beaucoup trop faible pour être aperçue au moyen du télescope.

Il existe une autre variété de l'invisible qui peut être photographiée d'après des principes différents. L'œil ne peut percevoir le genre de lumière appelée rayons Röntgen parce que les vibrations de l'éther qui les constituent sont trop rapides et trop subtiles pour s'adapter à l'appareil visuel, si délicat soit-il. Chacun sait qu'il y a des sons trop aigus pour être entendus, et — en donnant au même ordre d'idées un tour paradoxal — il existe aussi une lumière trop éblouissante pour être vue; mais la chambre noire peut voir ce genre de lumière. En d'autres termes, la plaque sensible peut en être impressionnée, et c'est ainsi que nous obtenons la radiographie des os humains, et tous les autres phénomènes de la photographie par les rayons X. C'est également comme cela — la chose n'est pas plus compliquée — que nous obtenons nos photographies d'« esprits » ordinaires — celles qui sont tirées sans l'appareil. Le véhicule de conscience dont s'enveloppe l'esprit, tout en n'étant pas de nature à impressionner la vue ordinaire, peut néanmoins impressionner la plaque photographique.

— « Alors, comment se fait-il », demandera l'investigateur intelligent, « que nous n'obtenions pas des effets hyperphysiques sur toutes les photographies tirées, puisque l'on nous dit que le plan astral s'étend tout autour de nous, et que l'autre monde serait toujours présent à nos yeux si nous pouvions seulement le percevoir ? » Ceci est très juste; mais la lumière émise ou reflétée par la *matière astrale* n'impressionne pas la plaque. L' « esprit », ou l'entité astrale qui désire se faire photographier, — et jamais on n'a encore photographié d' « esprit » *contre son gré*, — doit fixer sur son corps astral une couche de matière d'ordre différent, pour que sa forme et son aspect puissent devenir visibles sur la plaque. Cette matière, appelée « éthérique » par les étudiants en occultisme théosophique, existe dans la constitution de tout être humain. Les esprits astraux peuvent très facilement la soutirer à certains individus spécialement constitués; la possibilité de se soumettre inconsciemment à cette opération compte précisément au nombre des facultés du médium. Cette perte de subs-

tance cause un grand affaiblissement ; c'est pourquoi les médiums sont souvent si épuisés, si défaillants après les séances de matérialisation. Mais pour obtenir une photographie d'esprit, il n'est pas nécessaire de pousser la matérialisation aussi loin que pour rendre un esprit visible à l'œil ordinaire ; néanmoins l'effort est toujours plus ou moins pénible, et les spirites, qui généralement n'étudient pas leurs propres expériences au point de vue scientifique, ont souvent le tort de s'exposer témérairement à ce genre d'épuisement, qui constitue l'un des nombreux périls qu'entraîne l'exercice de la médiumnité.

J'ai dit que le procédé photographique des rayons X était identique à celui par lequel s'obtiennent les photographies d'esprits. C'est parce qu'en réalité les rayons X sont une émanation de matière éthérique, — provenant du pôle « cathodique » ou négatif d'un courant électrique passant dans une ampoule privée d'air. La science ordinaire n'a pas encore compris ce fait, car sous bien des rapports elle est en retard sur les connaissances acquises par l'investigation théosophique occulte, mais c'est un fait bien réel, et duquel dépendront bien des possibilités futures.

Pour apercevoir la matière astrale, l'homme, s'il est dans son corps physique, doit avoir développé un sens tout à fait nouveau ; mais pour voir la matière éthérique, il n'a besoin que d'améliorer sa vue actuelle, et elle l'est déjà chez quelques individus.

L'œil est un intrument d'une puissance très variable ; une expérience intéressante, faite au moyen du spectre, nous en fournit l'exemple. En s'arrangeant pour projeter un spectre solaire — la bande de lumière composée des couleurs de l'arc-en-ciel — sur une feuille de papier ou un écran, on constatera que certaines personnes aperçoivent une coloration au delà de la teinte violette visible à tous. C'est parce que leurs yeux sont en état de percevoir des vibrations d'ordre supérieur à celles que peut percevoir la généralité des hommes. Ceux dont la vue s'étend ainsi plus loin dans le spectre seront sans doute capables de voir aussi les rayons Röntgen. Ceci signifie qu'ils possèdent la vue éthérique à un degré plus ou moins parfait. L'homme qui aura complètement développé cette faculté pourra voir, à travers certains genres de matière opaque, les substances que pénètrent les rayons Röntgen, ils posséderont ainsi une espèce de clairvoyance qui, pour n'être pas la véritable clairvoyance de la vue astrale, n'en paraîtra pas moins très merveilleuse encore.

Photographies par précipitation. — Arrivons à l'analyse raisonnée de la photographie spirite obtenue sans l'aide de la chambre. Pour l'expliquer, je dois faire allusion à un phénomène presque aussi prodigieux, mais dont je possède une

grande expérience. Le petit nombre de ceux qui peuvent non seulement *voir* par le sens astral, mais encore se servir de quelques-unes des forces élémentales appartenant au plan astral, peuvent reproduire l'écriture sur le papier sans le secours de la plume ou du crayon. Ce fait se produit même quelquefois dans les séances spirites sans que le spirite ordinaire y comprenne grand'chose, et est obtenu par un procédé nommé en occultisme théosophique *précipitation*. J'ai tenté d'expliquer que, sur le plan astral, la pensée est un pouvoir créateur. Si vos pensées sont assez intenses et assez lucides, elles formeront des images perceptibles aux autres. Si vous formez en pensée l'image des mots que vous désirez écrire, et que vous sachiez matérialiser cette image au moyen de la matière éthérique, vous pourrez la matérialiser sur le papier. Rien de ce que je dis ici ne permettrait à quelqu'un de *faire* cette chose, mais il est facile de comprendre que beaucoup de choses que nous ne pouvons faire nous-mêmes sont exécutables par ceux qui possèdent les aptitudes nécessaires. Lorsqu'une image photographique s'obtient sur la plaque sensible sans l'aide de la chambre noire, il semble se produire quelque chose d'analogue à la précipitation de l'écriture ; seulement, la chose précipitée n'est pas de la matière, mais une influence chimique. Toute cette conception est extrêmement subtile, mais j'en ai devant les yeux le résultat accompli et la solution que j'en suggère paraît être la seule admissible, si l'on veut faire mieux que de contempler ces faits dans un impuissant étonnement.

A. P. Sinnett.

VARIÉTÉ OCCULTE

SUR LE SUICIDE

Le *Vahan* de juillet 1900, contenait la question suivante :

On nous dit qu'un suicidé séjourne sur le plan astral plus longtemps qu'un homme qui meurt d'une mort naturelle. Des prières peuvent-elles l'aider ; c'est-à-dire, les bonnes pensées qu'on lui envoie peuvent-elles l'aider et lui donner quelque espoir que la souffrance qu'il endure ne sera pas éternelle ? Bref, peut-on faire quelque chose, et quoi, pour lui, alors même que sa mort remonterait à une quinzaine d'années ? A cette question, M. Leadbeater répondait comme il suit :

Il est presque certain qu'un homme qui s'est suicidé, il y a quinze ans, se trouve encore sur la partie la plus basse du

plan astral, et très à portée de l'assistance dont il a probablement si grand besoin. Certainement une pensée forte et ardente peut l'aider, qu'elle revête ou non la forme de la prière. Des détails sur la manière dont il est possible, dans ces conditions, d'aider un suicidé, sont donnés précisément dans le 22e vol. de *The Theosophical Review.*

Nous reproduisons ci-après ces détails, dans la forme même où ils ont paru, d'un entretien réel entre plusieurs théosophes avancés dont les personnalités sont ici spécifiées par des noms de plume aisés à reconnaître de la plupart de nos lecteurs. L'intérêt spécial de ces récits réside dans le fait que ce sont des témoignages autorisés, c'est-à-dire de personnes qui ont pu constater par elles-mêmes, d'une part, les conditions subies par certains suicidés, et, d'une autre, les moyens à employer pour leur venir en aide N. D. L. D.

. . . .

La conversation en était venue sur le suicide.

— Si seulement l'on pouvait faire comprendre à ces pauvres fous, dit le Pasteur, avec son air méditatif, qu'ils ne *peuvent* pas se tuer, qu'ils ne peuvent que se débarrasser de leurs corps, et qu'un tel débarras est décidément un désavantage, — peut-être qu'ils ne seraient pas si portés à se faire un trou dans le corps ou à se jeter à l'eau ?

— C'est là que gît la difficulté, continua le Travailleur, les sombres récits que font nos voyants des suites du suicide dans le monde astral ne sont pas assez répandus dans le public et ne sont même pas toujours crus de ceux qui les connaissent.

— Ces suites me paraissent représenter un véritable et réel enfer, fit la Marquise. J'ai entendu raconter l'autre jour à l'un de nos voyants une histoire aussi terrible que n'importe quelle description de l'*Enfer* du Dante.

— Racontez-nous-la aussi, Voyageur astral, exclama la plus jeune personne de notre cercle, presque un enfant encore, dont le goût pour les histoires était insatiable, dites-nous-la de suite.

— C'est vraiment une sombre et basse histoire, commença doucement le Voyageur en matière d'excuse. Il y avait, voici plusieurs siècles, deux amis, moitié marchands, moitié aventuriers, qui avaient voyagé ensemble durant plusieurs années et subi de même la bonne et l'adverse fortune. Le plus âgé, Hassan, avait empêché l'autre, Ibrahim, de mourir de faim et de soif dans le désert, un jour qu'il l'avait trouvé étendu sans connaissance auprès de son chameau éventré, dont il avait bu le sang. Hassan, qui passait, seul, par les sables, pour rejoindre sa caravane, était justement tombé sur ce groupe étendu sur le sol. Le cœur du moribond battait toutefois faiblement encore et il vivait assez pour être juché sur le chameau d'Hassan et

porté là où il devait être pleinement restauré. Ibrahim, qui était sauvage, insouciant et passionné, s'attacha ardemment à l'homme qui l'avait sauvé et ils vécurent donc, ainsi, plusieurs années. Il advint qu'ils s'associèrent avec une bande d'Arabes avec lesquels ils passèrent un certain temps ; le mauvais sort fit en outre que les jolis yeux de la fille du chef rencontrèrent en même temps ceux des deux amis et que ceux-ci en devinrent chacun éperdument amoureux. Hassan, qui était plus doux et plus calme, s'attira bientôt l'amour de la belle que terrifiait la farouche passion d'Ibrahim. Ce dernier s'en étant aperçu, sa nature de tigre s'éveilla soudainement en lui, et, voulant à tout prix posséder l'objet de sa passion, il tua traîtreusement Hassan lors d'une escarmouche dans laquelle ils étaient communément engagés contre l'ennemi. Il galopa ensuite vers le camp, mit au pillage la tente du chef et, enlevant la jeune fille, la mit sur son chameau et s'enfuit. Ils vécurent ensemble, pendant quelque temps : jours pleins de passion enfiévrée, lui plein de jalousie soupçonneuse, elle tristement soumise et vigilante... Un jour, au retour d'une courte excursion, Ibrahim trouva la cage vide, l'oiseau échappé et sa maison abandonnée. Plein de fureur et de haine dans son amour bafoué, il rechercha follement pendant quelque temps celle qu'il appelait sa femme, et finalement, dans une tempête de jalousie et de désespoir, il alla au désert, se coupa la gorge et expira en proférant une dernière malédiction. Un choc quasi électrique s'ensuivit, un éclair brûlant de feu lugubre, une agonie concentrée des tissus déchirés, et la forme éthérique, tremblante, fut violemment arrachée de sa dense contre-partie, et l'homme, troublé et aveuglé, se retrouva vivant auprès de son cadavre étendu sur le sable. Un tourbillon encore de sensations confuses, d'agonie à soubresauts analogue à celle d'un fort nageur qui se voit submergé, et Ibrahim entra dans le monde astral, au milieu d'une lourde et terrible obscurité, en possession de tous ses sens, désespéré et plein d'horreur. La jalousie, la rage, la fureur de la passion bafouée et de l'amour trahi déchiraient encore son cœur ; la force de ces sentiments, n'étant plus maintenue pour mouvoir la masse du corps physique, lui infligea une nouvelle agonie plus aiguë encore que tout ce qu'il avait cru possible sur terre. Sa forme subtile répondait à chaque vibration de sentiment, et chaque douleur était cent fois multipliée, parce que ses sens aiguisés répondaient à chaque émission angoissée, d'autant plus que le corps ne servait plus de défense pour briser la force des coups qui assaillaient son âme. Dans cet enfer même, il y en avait ainsi un plus noir encore !... — Mais quelle est cette masse horrible et informe qui bouge doucement auprès d'Ibrahim, comme issue d'un invisible courant, forme sans yeux, sans

connaissance, avec seulement de terribles suggestions de blessures béantes et enduites de sang corrompu? Cette masse, à mesure qu'elle bouge, semble plus lourde, plus épaisse, et de son ensemble paraît s'exhaler le nom d'Hassan...

— Hassan, Hassan, répète Ibrahim, la voix étranglée, en même temps qu'il cherche à échapper à la terreur qui l'étreint et à l'aspect du corps détruit de l'ami qu'il a trahi. Mais sans doute il va pouvoir fuir et s'échapper, avec la vitesse de l'antilope que l'on chasse; à peine croit-il avoir réussi et pouvoir respirer que quelque chose surgit de nouveau sur son épaule; il regarde craintivement autour, c'est toujours Hassan! Et alors commence une chasse, si l'on peut appeler ainsi une poursuite où le chasseur est inerte et presse aveuglément le chassé, où le poursuivant semble se mouvoir à peine, sans dessein, et se trouve cependant toujours aux trousses du poursuivi, bien que celui-ci se sauve aussi vite que possible. Puis l'on descend en des abîmes sans fond de vapeurs enténébrées; là, un arrêt, et encore la touche lugubre de la masse informe inclinée, et l'horreur qui s'en épand comme d'un nuage. Plus loin, alors, dans les repaires les plus noirs du vice, où les âmes enchaînées à la terre se repaissent en les plus viles orgies et où l'on pense que de nombreuses foules protégeront de la terrible hantise; mais il n'en est rien, et la présence continue sa poursuite, comme s'il n'y avait là personne, et lui-même, Ibrahim, continue à fuir, son lourd fardeau sur l'épaule. Si encore il pouvait parler, jurer, voir, frapper rageusement, rencontrer quelqu'un et le prendre corps à corps; mais il n'est jamais qu'avec cette masse informe, aveugle et silencieuse, et la sombre persistance de sa présence grise. C'est affolant, intolérable et cependant inéluctable! Oh! se retrouver dans le brûlant désert, le ciel infini sur la tête, épuisé, s'il le fallait, détroussé, trahi, oublié, mais dans le monde des hommes et loin des horreurs inertes et assaillantes qui fourmillent dans ces profondeurs visqueuses, dépourvues d'air et sombres!...

. . . .

Le Voyageur s'était tu et, dans le silence qui suivit, la voix calme du Pandit s'éleva pour dire: — Cela dépeint bien les réalités du Naraka, lesquelles ne sont certes pas des contes de vieilles femmes, si le monde astral comprend de tels résultats des crimes commis ici-bas.

— Mais Ibrahim ne sera pas toujours hanté ainsi, n'est-ce pas, dit le jeune garçon avec compassion, en même temps que de charmantes teintes roses se fixaient en son aura.

— Certainement, non, reprit le Voyageur, avec un sourire à l'adresse de l'enfant. L'enfer éternel n'est que le songe effrayant de l'ignorance, suite de l'oubli de la glorieuse doctrine de la réincarnation qui nous montre que toutes les

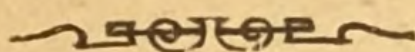
souffrances ne servent qu'à nous donner une leçon nécessaire. Et tous les suicidés n'ont pas à recevoir leur leçon en d'aussi tristes conditions que celle subie par le pauvre Ibrahim. Parlez-nous justement, Pasteur, de ce suicidé que, de concert avec notre Benjamin, vous avez aidé l'autre nuit.

— Oh ! ce n'est pas une histoire, fit lentement le Pasteur, mais une simple description de choses. C'était un homme qui subissait une grande quantité de troubles sous lesquels il fléchissait tellement qu'il en avait pris une fièvre cérébrale. Du temps de sa santé, il était un très bon jeune homme, sain d'esprit, mais il avait abouti à une pitoyable ruine de ses nerfs épuisés. C'est dans ces conditions que, se trouvant un jour dans un endroit, où, quelques 60 ans auparavant, un *roué* s'était suicidé, cet élémentaire, attiré par l'état morbide du jeune homme, s'attacha à lui et lui suggéra des idées de suicide. Ce roué avait dissipé sa fortune au jeu et en orgies, imputant aux autres sa faute personnelle ; il était mort de sa propre main en jurant de se venger sur autrui des torts présumés du monde. C'est ce qu'il faisait inconséquemment en poussant au suicide les gens dont l'état mental laissait accès à son influence, et c'est ainsi que l'infortuné jeune homme devint sa proie. Après avoir lutté quelques jours avec ces diaboliques suggestions, ses nerfs surmenés lâchèrent pied et il s'était suicidé en se brûlant la cervelle dans le même champ. Inutile de dire qu'il se trouva, une fois de l'autre côté, sur le plus bas sous-plan du Kama loka, au milieu des terribles conditions que nous connaissons. Il y demeura, très triste et très misérable, accablé de remords et soumis aux railleries et aux incitations de son victorieux tentateur, jusqu'à ce qu'enfin il se prît à croire que l'enfer était une réalité et qu'il lui était impossible d'échapper à ce terrible état. Il y avait huit ans qu'il était là quand notre Benjamin le trouva, accentua le Pasteur, en approchant l'enfant de lui, et, comme notre jeune ami n'avait pas encore été témoin d'un tel spectacle, il en fut tellement apitoyé et si plein de compassion que le contre-coup s'en fit sentir dans son corps physique et qu'il s'éveilla en pleurant amèrement. Après l'avoir consolé, je remarquai que cette sympathie n'aboutissait pas à grand'chose ; aussi repartîmes-nous, pour retrouver le malheureux souffrant. Nous lui expliquâmes les choses : nous lui fîmes comprendre qu'il n'était retenu en l'état où il se trouvait que par sa propre conviction, qu'il ne pouvait ainsi s'élever plus haut, que l'état d'âme avait une grande influence en pareil cas et qu'il fallait changer le sien, ce à quoi il tendit à procéder sur nos encouragements, et en quoi il réussit si bien que, au bout de quelques jours, nous eûmes le bonheur de le voir libéré de cette si basse région. Il a progressé encore depuis, et, dans un certain temps, un an peut-être, il

passera sans doute en Dévachan. Il n'y a donc rien là d'une histoire, comme je l'ai dit.

— Très bonne histoire, au contraire, dit le Docteur, et juste ce qu'il fallait pour ne pas rester sur l'impression des horribles choses racontées par le Voyageur.

T. R.



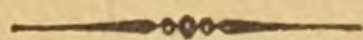
DEMANDE ET RÉPONSE

Y a-t-il d'autres moyens, que celui de ramener la conscience dans le cerveau physique, par lesquels on puisse s'assurer de la réalité de son travail astral ?

Des personnes se sont souvent assurées elles-mêmes de la réalité de leur travail astral en apprenant de la bouche de ceux qu'elles avaient essayé d'aider les résultats qu'elles avaient obtenus.

Il arrive souvent, lorsqu'un effort déterminé a été fait durant une certaine nuit pour rejoindre et assister quelque ami dans l'embarras, que cet ami raconte, à l'état de veille, combien il s'est senti fortifié et réconforté par un rêve qu'il a eu pendant cette même nuit. Ses souvenirs peuvent être ou ne pas être assez nets pour lui permettre d'associer à cet heureux changement l'ami qui en est réellement la cause, mais, en tous cas, plusieurs coïncidences de ce genre prouveront graduellement à l'opérateur que ses efforts ne sont pas restés infructueux. Une expérience bien simple, qui a été parfois couronnée de succès, consiste à prendre la résolution de visiter astralement une chambre bien connue et de noter avec soin l'emplacement des meubles, des livres, etc. ; ou bien, si l'expérimentateur se trouve, sans l'avoir voulu d'avance, dans un endroit qu'il reconnaît (c'est-à-dire, pour nous servir du langage usuel, s'il rêve d'un endroit donné), il peut aussi s'appliquer à l'observer avec le plus grand soin. Si toutes les choses sont restées dans l'état où il les avait vues physiquement la dernière fois, il n'a aucune preuve certaine, mais s'il observe un changement marqué — s'il voit quelque chose de nouveau ou d'inattendu — cela vaut alors vraiment la peine de se rendre le lendemain matin à cet endroit et de le visiter physiquement dans le but de vérifier si sa vision nocturne a été correcte.

C. W. L.



GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite.*)

C. — La 3° lettre de l'alphabet, qui n'a d'autre équivalent en hébreu que la lettre Caph (voir K).

Cabar Zio (Gnost.). — Le puissant Seigneur de la Splendeur (codex Nazaraeus) ; ceux qui engendrent sept vies bienfaisantes, « qui brillent de leur propre lumière » pour contrecarrer l'influence des sept principes stellaires « malfaisants ». Ceux-ci sont la progéniture de Karabtanos, la personnification de la Matière et de la Concupiscence. Ces derniers sont les sept planètes physiques, les premiers en sont les génies ou les Régulateurs.

Cabeiri ou Kabiri (Phén.). — Divinités tenues en grande vénération à Thèbes, à Lemnos, en Phrygie, en Macédoine et surtout à Samothrace. C'étaient des dieux mystérieux ; nul profane n'avait le droit de les nommer ni même d'en parler. Hérodote en fait des dieux du feu et leur donne Vulcain pour père. Les Kabires présidaient aux Mystères, et leur véritable nombre n'a jamais été révélé, leur signification occulte étant très-sacrée.

Câble. (maç.) — Le câble de chanvre, terme maçonnique désignant un objet employé dans les Loges. Il tire son origine du cordon des ascètes-Brahmanes, filin qui est aussi employé au Thibet pour des évocations magiques.

Cadmus (Gr.). — L'inventeur supposé des lettres de l'alphabet. Il peut les avoir introduites et enseignées en Europe et en Asie-Mineure ; mais dans l'Inde elles étaient connues et employées par les Initiés depuis des siècles.

Caducée. — Les poètes et les mythologues grecs prirent en Egypte l'idée du Caducée de Mercure. On le trouve, sous la forme de deux serpents enroulés autour d'un bâton, sur des monuments égyptiens construits avant Osiris. Les Grecs le changèrent un peu. Nous le trouvons encore dans les mains d'Esculape sous une forme différente de la baguette magique de Mercure ou d'Hermès. C'est un symbole cosmique, sidéral ou astronomique, aussi bien qu'un emblème spirituel et même physiologique. Métaphysiquement, le Caducée représente la chute de la matière élémentaire et primordiale dans la grossière matière terrestre, l'unique réalité devenant l'Illusion (Doctrine Secrète). Astronomiquement, la tête et la queue représentent les points de l'Ecliptique où les planètes et même le soleil et la lune se rencontrent. Pysiologiquement, c'est le symbole de la restauration de l'équilibre perdu entre la Vie comme unité

et les courants de vie accomplissant diverses fonctions dans le corps humain.

César. — Astrologue fameux, professeur de magie, c'est-à-dire occultiste, qui vivait en France sous le règne d'Henri IV. Le frère Kenneth Mackenzie prétend qu'il passait pour avoir été étranglé par le Diable, en 1611.

Cagliostro. — Adepte fameux dont le vrai nom, au dire de ses ennemis, serait Joseph Balsamo. Il naquit à Palerme et fut instruit par un mystérieux étranger sur lequel on sait peu de choses. L'histoire que l'on raconte de lui est si connue qu'il n'est pas besoin de la répéter, mais *sa vie réelle n'a jamais été dévoilée.* Son sort fut celui de tout être humain qui prouve qu'il en sait plus que ses contemporains : il fut accablé de persécutions, de mensonges et d'infâmes accusations, et cependant il était l'ami et le conseiller des plus hauts et puissants seigneurs des pays qu'il visita. Il fut, à la fin, jugé à Rome et condamné comme hérétique. On dit qu'il mourut pendant sa réclusion dans une prison d'Etat (voir Mesmer) ; cependant cette fin n'aurait pas été imméritée car il avait violé ses vœux sous certains rapports, il était tombé de son état de chasteté et avait cédé à l'ambition et à l'égoïsme.

Caïn ou Kain (Heb.). — En symbologie ésotérique, on le dit identique à Jéhovah ou le Seigneur Dieu du 4[e] chapitre de la Genèse. On dit aussi qu'Abel n'est pas son frère mais son aspect féminin. (Voir Doctrine Secrète.)

(*A suivre*) **H. P. B.**

Echos du Monde théosophique.

France

A la conférence du 1[er] dimanche de février, M. Pierre Bernard a traité de la prédestination, au point de vue théosophique. A la demande de nombreux correspondants, nous essaierons de donner une idée sommaire, quand il sera possible, des principales conférences dont le texte n'aura pas été écrit par leurs auteurs. Certaines églises chrétiennes tiennent que l'homme est préalablement voué au salut et tel autre à la damnation. La théosophie porte à faire admettre qu'aucun Ego ne peut être soustrait au salut final qui est le terme de l'évolution, la communion avec la Divinité ; elle reconnaît d'ailleurs que, la nature ne procédant toujours que graduellement, le progrès comme la régression temporaire, quand celle-ci a lieu, au cours des incarnations, ne sont que limités, mais que leur somme est toujours positive et réalise la perfection, la félicité et la libération.

M. Maurice Largeris, déjà connu pour ses belles poésies théosophiques, nous a parlé, au 3e dimanche, du grand système de philosophie hindoue de la *Védanta* et a fait ressortir ses nombreux points d'accord avec la donnée théosophique. Plus d'un observateur superficiel pourrait dès lors être porté à penser que la seconde n'est qu'un plagiat de la première : ce serait une erreur de le croire. La source des deux données est simplement la même, à savoir l'effusion de la connaissance départie par les aînés de la race. La *Védanta* en est le recueil archaïque, plus ou moins bien conservé de nos jours. La théosophie en est une nouvelle dispensation directe, réduite à plus simple expression, et effectuée par des disciples volontairement asservis aux méthodes qui font accéder à la véritable connaissance et la développant de la manière la plus positive.

Entre temps, le siège de Paris a reçu la visite de M. Bertram Keightley à son retour de l'Inde. Notre distingué et sympathique collègue, dont cette revue a publié trois intéressantes conférences sur la Yoga, nous a simplement donné cette fois quelques séances de réponses à diverses questions posées où il a mis à notre disposition son grand savoir et son exquise urbanité.

∴

Nous avons entendu dernièrement le récit que l'explorateur Suédois, Sven Hedin, a fait, à la Société de Géographie, à Paris, de son récent voyage dans l'Asie centrale au cours duquel il a passé par le Gobi et le Tibet. De belles projections agrandissant des photographies prises sur les lieux nous ont fait voir, comme à deux pas, les sables du désert dont les abords ont été occupés, il y a des milliers d'années, par nos pères, les Aryens, conduits par le Manou de la 5e race. Nous avons remarqué que Sven Hedin n'a pas traversé diamétralement le Gobi et qu'il n'est pas entré non plus à l'intérieur du Tibet. Tous ses devanciers en sont là aussi, sauf peut-être les R. P. Huc et Gabet. Pour ce qui est du Tibet, on peut admettre que le constant souci de maintenir leur indépendance ait conduit les pouvoirs politiques du pays à en prohiber l'accès aux étrangers. Mais la même raison n'agirait pas à l'endroit d'un désert aride, et il est très possible que des influences issues des centres occultes, indépendants de tout intérêt politique, qui y existent certainement encore, aient suffi pour faire prendre des sécantes ou même la tangente aux voyageurs, si hardis qu'ils soient, aventurés en ces lieux.

∴

Un membre très estimé de la Société Théosophique, Mlle Louise Reybaud, fille de feu le général de ce nom, et résidant naguère à Toulon, vient de passer à une vie supérieure. Bien que nous ne doutions pas que le Kama Loka ne lui soit paisible, les pensées sympathiques qu'on voudra bien lui adresser ajouteront encore à cette paix et feront en outre du bien à la vieille mère encore vivante de la défunte.

Amérique du Sud.

Notre ami Lob Nor, l'infatigable pionnier, vient de publier, en langue espagnole, un nouvel opuscule intitulé *Quelques notions de théosophie*, qui, par la clarté et l'intérêt de son exposé, ne peut que faire grand bien à la cause théosophique dans les pays hispano-américains auxquels il est destiné. En fait, l'Argentine, le Chili, le Brésil et un peu le Venezuela participent dès maintenant et plus ou moins au mouvement théosophique dans le monde.

Inde.

Les deux numéros de février 1903 de la *Revue des Deux-Mondes* poursuivant, sous le titre de *Vers Bénarès*, le récit du récent voyage dans l'Inde de Pierre Loti, parlent de la rencontre qu'a faite le distingué voyageur de membres de la Société Théosophique à Madras et à Bénarès. Dans le premier de ces points, à Adyar, plutôt, il a vu le colonel Olcott, et sa conversation avec notre digne président ne semble pas lui avoir fait une bonne impression, au point de vue des idées s'entend. Nous serions portés à penser qu'il y a eu là quelque méprise, parce que les réponses rapportées nous paraissent en complet désaccord avec ce que nous entendons nous-mêmes de la donnée théosophique. Heureusement que le charmant écrivain avait bien voulu suspendre son jugement définitif et appeler d'Adyas, mal entendu, peut-être, à Bénarès, mieux formulé. Il y fut reçu par Mme Besant, en personne, et les préventions du voyageur se dissipèrent en partie.

« Les pensées des Sages de Bénarès, comme il appelle les théosophes en ces lieux, sont que toutes les religions contiennent des aspects de la vérité ;.. que le dogme peut tuer, mais l'esprit vivifier ;.. que la prière, pour les choses contingentes, est inutile, mais que pour l'évolution et la libération, elle est souveraine ;.. que le grand Dieu, dont l'adoration ne s'exprime que dans le silence, peut entendre par ses parcelles individualisées et libérées ;... que le Jésus des chrétiens vit toujours ;... que l'adhésion théosophique n'implique que l'accession au principe de fraternité et la recherche sincère de la vérité ; etc., etc... »

Pierre Loti raconte qu'il a prêté le facile serment en question, lisez qu'il a adhéré aux principes précités, puisqu'il n'y a pas de serment demandé, et qu'il est ainsi entré dans les rangs de la Société Théosophique. C'est certainement une recrue qui nous fait honneur. Il ajoute qu'il n'essaie pas de redire, dans la *Revue des Deux-Mondes*, le commencement de connaissance qu'il a reçu, mais, tout en paraissant confondre la *Védanta* avec la donnée théosophique, ce à quoi nous avons précisément répondu plus haut, il veut dire, « à ses frères inconnus, qu'au fond des doctrines en question, il y a plus de consolation qu'on ne le pense au premier abord, et que la *Védanta*, même, ce recueil, touffu comme la jungle et insondable comme le gouffre éternel, les Sages de Bénarès (lisez les théosophes) sont peut-être les seuls capables de nous le rendre un peu accessible. »

Qu'il nous suffise, ici, de remercier le lettré académicien des termes sympathiques en lesquels il parle de Mme Besant et même de Mme Blavatsky, et d'exprimer le vœu qu'un esprit aussi brillamment évolué sur le plan intellectuel veuille bien ne pas s'en tenir là et aborder aussi ou pleinement les réalités supérieures qui ne trompent pas, satisfont toujours, enchantent même et donnent surtout la marque des âmes très avancées sur le chemin. Quant à sa description de Bénarès, la ville sainte, et des bords du Gange, elle est de toute beauté, admirable de couleurs, d'expression et de poétique mélancolie, à la hauteur en un mot des meilleures pages de l'auteur de *Pêcheurs d'Islande.*

*
* *

La science officielle elle-même arrive graduellement à la donnée théosophique qu'une vie unique, simplement différenciée suivant les plans, se trouve partout, et, ainsi, sur le plan physique, dans les corps dits inorganiques comme dans ceux dits organiques. Les travaux sur la cristallographie du professeur Von Schroen, dont cette revue a déjà parlé et sur lesquels elle va prochainement revenir, ont contribué à ce progrès de la science. Voici qu'un Hindou, le Dr Jagadish Chandra Bose, de Calcutta, vient d'y ajouter par un mémoire intitulé *La réponse de la matière* qui fait grand bruit partout. Le professeur de l'Université anglo-indienne décrit un série d'observations établissant que les effets de la fatigue, des stimulants, des sédatifs, des poisons même sont semblables dans les deux ordres admis de la substance et que les corps inorganiques peuvent sentir au point de faire une réponse distincte et enregistrable à une excitation extérieure. De tels phénomènes ont été regardés jusqu'ici comme la caractéristique essentielle de la vie et telles sont en effet les premières déductions tirées des observations présentées.

*
* *

Le *Theosophist* de février dernier parle d'un Evangile apocryphe, c'est-à-dire non admis par le concile de Nicée, ce qui, en principe, n'infirme pas sa véritable valeur, dans lequel Evangile Jésus aurait dit, entre autres choses, à ses disciples :

« Ceux qui font tort à n'importe quelle créature, ceux dont les mains sont souillées par le sang des animaux et la bouche par leur chair, ceux-là ne sont pas droits et ne peuvent pas enseigner les mystères ;

« Dieu a donné les fruits de la terre comme aliments et les hommes de bien ne doivent pas manger autre chose ;

« Celui qui commet un vol dans la maison de l'homme est coupable, celui qui le fait dans celle de Dieu l'est davantage. Aussi les mains de mes disciples doivent-elles être pures de sang et leur bouche de chair, car Dieu, juste et bon, a voulu que l'homme ne vécût que des fruits et du produit des semences de la terre. »

. . . .

Ce sont tout à fait là les prescriptions du régime dit *Végétarien.*

*
* *

Après l'assemblée générale de la Société Théosophique, à Bénarès, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, le colonel Olcott a été assister, en simple spectateur, invité toutefois par le Maharajah de Bhaunagar, au Durbar de Delhi où le roi actuel d'Angleterre a été proclamé empereur des Indes. Notre président a visité ensuite les centres théosophiques de la province de Bombay.

Pendant le même temps, Mme Annie Besant a fait une tournée de conférences théosophiques au Bengale et au Rajput. Leurs santés, à tous deux, étaient très bonnes.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le colonel Olcott, appelé en Occident pour affaires théosophiques, va passer incessemment par Paris où l'on aura le plaisir de le voir.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, mars 1903. — Travail dans les branches. — M. Bertram Keightley à Paris. — Communications diverses.

Theosophist, *Organe présidentiel*, février 1903. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — La loi de la cause et de l'effet par C. W. Leadbeater. — Sur les Avatars, par Narain Row. — Sans mort, par Joséphine H. Olcott.

Vahan, *Section Britannique*, février 1903. — Sur la folie. — Sur certain point du processus de réincarnation.

Theosophical Review, *Angleterre*, février 1903. — L'éternel problème, par Woods. — Ce que dit le Talmud sur Marie, par G. R. S. Mead. — L'évolution de la conscience, par Annie Besant.

Sophia, *Espagne*, février 1903. — La théogonie et la magie, au Brésil, par Vellozo.

Teosofia, *Italie*, janvier 1903. — La théosophie et la vie moderne, par Annie Besant.

Theosophia, *Hollande*, février 1903. — Fakirs et tables par H. P. B. — Sur les Elémentals, par Reepmaker.

Teosofisk Tidskrift, *Scandinavie*, février 1903. — La théosophie et la vie sociale.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*. — Pas reçu.

Revista Teosofica, *Cuba*, décembre 1902. — Sur le septénaire humain. — Sur la prière.

Sophia, *Chili*, novembre et décembre 1902. — Sur l'origine de l'homme, par Lob Nor. — Preuves scientifiques de la réincarnation, par le Dr Pascal. — Sur le Karma, etc... Très intéressante revue, dont le titre, toutefois, prête d'autant plus à confusion avec celle d'Espagne

que la présente ne spécifie pas, ou à peine, qu'elle est faite et publiée au Chili, Amérique du Sud.

Theosophy in Australasia et N. Z. Magazine, janvier 1903. — Notes sur l'Atlantide.

Prasnottara et Theosophic Gleaner. *Inde*, janvier 1903. — Sur la clairvoyance, par C. W. Leadbeater. — Sur les fruits de la terre.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, février 1903. — Démonstration que la dentition de l'homme est celle d'un végétarien et non celle d'un carnivore. — Avantages de la banane.

Revue spirite, *France*, février 1903. — Notions sur les idées professées, aux principales périodes de l'histoire, sur la destinée de l'âme, après la mort, par Ed. Grimard. — Phénoménalisme, par Falcomer.

Bulletin de la Société d'études psychiques, *Nancy*, février 1903. — La loi de causalité, par Pierre Bernard.

Bulletin des Sommaires, *Paris*, février 1903. — Doit mentionner tout ce qui se publie. Le présent numéro cite les récents articles de notre revue, dont remerciements.

Reçu aussi : Revue cosmique, Paris. — Paix universelle, Lyon, etc.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Le pouvoir de la pensée, sa maîtrise et sa culture, Librairie théosophique, 10, rue Saint-Lazare, Paris, prix 1 fr. 50.

« L'homme est un roseau pensant », a dit Blaise Pascal. La pensée est effectivement l'instrument principal de son action actuelle. Il est donc plus qu'important de savoir bien manier cet instrument et c'est ce que l'on ignore presque généralement. La science exacte connaît à peine de cette question qui ne relève pas, croit-elle, à tort, de son champ d'expériences. La psychologie ordinaire l'aborde bien, mais sans autres moyens d'investigation que l'analyse intellectuelle des effets mêmes de la pensée, cercle vicieux — en somme — puisque la pensée est manifestement chose d'intellect et qu'on ne peut juger ce qui se confond avec soi-même. Aussi les quelques essais universitaires ou indépendants tentés de ce côté ont témoigné simplement de la bonne volonté de leurs auteurs, mais n'ont abouti à aucuns résultats appréciables, et il ne faut pas chercher ailleurs la cause de la lacune déplorable de l'éducation moderne, quel que soit son vocable, parce que la pensée est grandement en relation avec le caractère et que nul pédagogue ne sait actuellement cultiver rationnellement la croissance du mental humain.

Il était réservé à la théosophie de connaître à fond de cette question puisqu'elle fait état, à juste titre, de la distinction positive qui existe entre les différentes parties de l'homme intégral et notamment entre le

ॐ



REVUE THÉOSOPHIQUE
FRANÇAISE

LE LOTUS BLEU

Fondée par

H. P. BLAVATSKY



QUATORZIÈME ANNÉE

MARS — FÉVRIER

1903-1904

Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare

Prix du Numéro, 1 *fr.* — *Abonnements : France*, 10 *fr.* — *Etranger*, 12 *fr.*

TABLE DES MATIÈRES

De la Quatorzième Année

MARS 1903 à FÉVRIER 1904



mental et le vrai moi qui en diffère. Dans ces conditions, et surtout avec les vues supérieures des théosophes avancés, l'étude essentielle de la pensée peut être faite objectivement, comme une observation biologique de laboratoire, et sa culture, ainsi que son utilisation maximum, peuvent être positivement mises en lumière.

C'est un travail de ce genre que présente le remarquable mémoire de Mme Annie Besant, naguère paru dans notre revue et maintenant édité en un ouvrage distinct. Rien d'aussi positif et d'aussi exact sur la matière n'avait antérieurement été publié en France. Toute personne désireuse de se connaître, d'évoluer et de grandir, lira donc le *Pouvoir de la pensée*, soit dans le *Lotus Bleu*, soit dans le livre qui en permet une plus large diffusion.

D. A. Courmes.

Une esquisse de la théosophie, par C. W. Leadbeater, prix 1 fr. 25.

Nous avons déjà parlé, dans nos Echos d'octobre dernier, de cette parfaite présentation sommaire de quelques-uns des principaux aspects de la connaissance théosophique. Comme nous l'annonçions aussi, le travail de l'éminent théosophe, auteur de l'ouvrage, a été traduit en un élégant français et c'est cet excellent texte qui est dès maintenant mis à la disposition des lecteurs de langue française pour contribuer à l'éclairement des masses et à la diffusion de la glorieuse donnée théosophique.

D. A. C.

Au delà des Portes, par Stuart Shelps, traduit de l'anglais par Ch. Grolleau, prix 3 fr. 50.

Ce petit livre, joliment édité, a la prétention de dépeindre quelques scènes de la vie posthume. Le narrateur est censé sortir de catalepsie, en cours de maladie, pendant laquelle il aurait participé à une vie intense, pleine de charme, d'affections et de nobles sentiments, dans un pays aux riants paysages, au milieu d'habitants qu'il reconnaît avoir vécu ici bas et qui sont maintenant groupés en des familles pas toujours semblables aux leurs propres de la terre. Il assiste aussi à des fêtes, à des auditions musicales, à des manifestations cultuelles grandioses, à la présence, enfin, et parfois, du maître Jésus... Tout cela est dit avec talent et très bien rendu par le traducteur. Mais la valeur de fond de l'ouvrage n'attient pas à sa forme et c'est le premier point sur lequel on nous a demandé notre opinion. Sans nous arrêter au fait que le récit semble issu d'un rêve, ce qui rendrait sa valeur très relative, comme résultant alors d'une complexité d'états de conscience, puisque l'ouvrage déclare lui-même que ce n'est qu'une adaptation des doctrines de Swedemborg, nous dirons seulement que, révérence gardée pour le célèbre voyant Suédois, sa clairvoyance, telle qu'en témoignent ses nombreux écrits, a sans doute été limitée par un certain sectarianisme qui explique, pour le moins, la différence de ses aperçus avec ceux publiés, sur les conditions générales du plan astral et du plan dévachanique, par les théosophes avancés de nos jours. En somme, des récits exacts, *circonstanciés* et *vécus* ,sur la vie de l'au-delà,ne peuvent être dûment faits que par de véritables *initiés*, et ceux-ci ne se prêtent

pas à satisfaire notre compréhensible curiosité sur ces matières. Il est donc présumable que des livres tels que *Au-delà des portes* risquent surtout d'induire en erreur et ne fassent dès lors pas tout le bien qu'en attendent leurs auteurs. **D. A. Courmes.**

Lourdes, étude hiéroglyphique, par GRILLOT DE GIVRY, édité par Chacornac, prix : 3 fr. 50.

C'est un enthousiaste dithyrambe, très érudit, aussi, en honneur du vocable sous lequel le monde catholique romain envisage les phénomènes obtenus à Lourdes depuis près d'un demi-siècle. L'auteur associe, en toute sincérité, nous n'en doutons pas, mais sans lien nécessaire, l'action occulte réelle de grands aides, entée sur celle du magnétisme des foules, à la question, plus haute et moins connue, du symbole cosmogonique que recouvre le dogme de « la vierge immaculée », dogme que la théologie catholique adopte en sa lettre sans paraître en posséder l'esprit. L'auteur du livre ne méconnait pas, lui, que la *substance primordiale*, *vierge* dès lors, soit le fond même de toutes les manifestations dans l'univers, mais il la localise ou la focalise trop et diminue ainsi la valeur vraie de son œuvre. **D. A. C.**

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE MARS 1903.

E. G. (Cambodge) . . . . 8 fr.
J. D. (Indre) . . . . 5 fr.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu.*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplie par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Le Directeur administrateur,
D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 AVRIL 1903

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 2

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

LA VALEUR DE LA DÉVOTION

Parmi les nombreuses forces qui excitent l'activité de l'homme, aucune peut-être ne joue un plus grand rôle que le sentiment que nous appelons dévotion. Il faut y ajouter quelques sentiments qui se masquent souvent sous ce nom, bien qu'ils en diffèrent complètement dans leur essence. C'est la dévotion qui a inspiré les plus héroïques sacrifices du soi, tandis que son pseudo-frère le fanatisme a fait les autres de la façon la plus terrible. L'une est un levier aussi puissant pour élever l'homme que l'autre pour le dégrader. Tous deux agissent sur l'humanité avec un invincible pouvoir et montrent dans quelques-unes de leurs manifestations l'illusion d'une ressemblance ; mais l'une a ses racines dans la connaissance et l'autre dans l'ignorance ; l'une porte les fruits de l'amour, l'autre les fruits empoisonnés de la haine.

Aussi, pour que nous soyons en mesure de comprendre sa valeur et de la distinguer de son sosie trompeur, est-il nécessaire que nous ayons une compréhension claire de la nature de la dévotion. Nous devons remonter jusqu'à son origine dans la nature humaine et chercher dans quelle portion de cette nature elle prend naissance. Il faut que nous ayons la connaissance afin que nous puissions pratiquer ; car de même que la connaissance sans la pratique est stérile, de même la pratique sans la connaissance est vaine. L'émotion non dirigée par la connaissance est semblable à une rivière qui déborde sur ses rives et, comme un flot dévastateur, se répand dans toutes les directions ; tandis qu'une émotion guidée par la connaissance est comme la même rivière dont les eaux couleraient dans des canaux disposés pour cela et qui fertiliserait la terre à travers laquelle elle coule.

Si nous étudions la nature intérieure de l'homme, nous voyons qu'elle révèle trois aspects particuliers que l'on dis-

tingue les uns des autres par les noms d'aspect spirituel, d'aspect intellectuel et d'aspect émotionnel.

En continuant cette étude, nous voyons que la nature spirituelle est celle dans laquelle toutes les individualités séparées se réunissent, qu'elle est la racine commune, l'influence unifiante ; quand ce principe est développé, il rend l'homme capable de réaliser dans sa conscience l'unité de tout ce qui vit. On peut dire que la nature intellectuelle est son antithèse car elle est dans l'homme la force qui individualise, celle qui de l'unité fait la pluralité. Sa propre réalisation est le « Moi » duquel elle distingue nettement le « Non-Moi ». Elle se connaît elle-même comme étant à part, séparée, et elle agit mieux dans la solitude, repliée sur elle-même, concentrée en elle, indifférente à tout ce qui est extérieur. Ce n'est certes pas là qu'on peut trouver le germe de la dévotion, de ce sentiment qui s'épanouit au dehors L'intellect peut saisir et ne peut mouvoir.

Reste la nature émotionnelle, la force énergique qui produit l'action, celle qui sent. C'est elle qui fait que nous sommes attirés sur un objet ou que nous sommes portés à nous en éloigner ; c'est en elle que nous trouverons la source de la dévotion.

En effet, quand nous étudions la nature émotionnelle, nous trouvons qu'elle possède deux espèces d'émotions : l'attraction et la répulsion. Constamment elle nous porte vers les objets qui nous entourent ou elle nous en éloigne, suivant que ces objets nous procurent du plaisir ou de la peine. Tous les sentiments qui nous attirent vers quelqu'un appartiennent à l'attraction et sont formés de l'amour. Tous ceux qui nous éloignent de quelqu'un sont du domaine de la répulsion et des formes de la haine.

L'amour prend différentes formes et on lui donne différents noms suivant que l'objet auquel il s'adresse est au-dessus de lui, à son niveau ou au-dessous de lui. L'amour dirigé vers ceux qui sont au-dessous de nous, nous l'appelons pitié, compassion, bienveillance ; dirigé vers nos égaux, nous l'appelons amitié, passion, affection. Dirigé vers ceux qui sont au-dessus de nous, nous le désignons comme vénération, adoration, dévotion. Ainsi nous trouvons que la dévotion a son origine dans l'aspect amour de la nature émotionnelle et nous la définissons un amour dont l'objet est au-dessus de celui qui le ressent. Quand l'amour a pour objet le gourou, Dieu, nous le nommons avec raison dévotion, car alors il est éprouvé pour le supérieur et possède d'une façon parfaite la caractéristique de tout amour voué à ceux qui sont plus grands que nous-mêmes : la caractéristique de l'abandon du soi.

C'est là que se trouve la pierre de touche qui nous permet

de séparer la dévotion du fanatisme qui a inspiré les guerres religieuses, les persécutions religieuses, les haines religieuses, qui, toutes, ont leur origine dans la haine et non dans l'amour et nous éloignent de nos frères au lieu de nous attirer vers eux. C'est au nom de l'amour de Dieu que les hommes nuisent à leurs semblables, mais si nous analysons le motif déterminant de leurs actions, nous ne le trouvons pas dans l'amour, mais dans leur opinion qu'eux seuls ont la vérité et les autres l'erreur, dans l'éloignement qu'ils ressentent pour les autres, dans le sentiment de répulsion qu'ils éprouvent à leur encontre à cause des torts qu'ils leur supposent, en un mot dans la haine.

Voilà le critérium qui nous fera reconnaître si ce que nous éprouvons en nous-mêmes est la dévotion ; si ce sentiment nous rend humbles, aimables, tolérants, amicaux envers tous ; alors nous avons la vraie dévotion ; s'ils nous rend orgueilleux, violents, égoïstes, soupçonneux envers tous, alors, si belles que soient les apparences, c'est de la scorie et non de l'or.

Mais la dévotion étant une forme de l'amour, elle ne peut se manifester que lorsqu'on lui présente un objet qui est attractif par sa propre nature ; c'est à-dire qui procure le bonheur. Tous les hommes cherchent le bonheur et cela les attire, les élève vers soi, vers ce qui paraît devoir leur procurer le bonheur. Ce bonheur est le sentiment qui accompagne un influx de vie ; et un bonheur vrai et permanent règne dans le Soi, dans la Toute Vie, dans l'identification consciente du Soi avec le Tout et dans son expansion dans le Tout. Tous les efforts vers le bonheur sont des efforts pour s'unir à des objets afin d'absorber leur vie et par ce moyen de dilater la vie qui les absorbe. Le bonheur résulte de cette union, parce que, par cette union, s'est accru le sentiment de la vie.

L'impulsion pour rechercher l'amour a sa base dans le Soi cherchant à surmonter les barrières qui séparent les soi sur les plans inférieurs, dans l'attraction entre les soi séparés et dans la recherche par le Soi en chacun, du Soi dans les autres. « En « vérité ce n'est point pour l'amour de l'époux que l'époux « est cher, mais pour l'amour du Soi que l'époux est cher. « En vérité ce n'est point pour l'amour de l'épouse que l'épouse « est chère, mais pour l'amour du Soi que l'épouse est « chère. » Et il en est de même pour les enfants, pour la richesse, pour les brahmanes, les kshattriyas, les mondes, les Dieux, les Védas, les éléments, et même « en vérité ce n'est pas pour l'amour du Tout, que le Tout est cher mais pour l'amour du Soi que le Tout est cher. » (Brihadaranyokopanishad). Le Soi cherche le Soi ; c'est là l'universelle aspiration vers le bonheur toujours contrariée par le choc de la

forme contre la forme ; par l'obstacle que présentent les véhicules dans lesquels résident les sois séparés.

De sorte que pour exciter la dévotion il faut qu'un objet attractif soit présenté à l'homme ; et de tels objets se trouvent présentés d'une façon particulièrement complète dans les révélations du Soi Suprême faites à travers une forme humaine dans les « Hommes-Dieux » qui apparaissent de temps en temps, les Avatars ou les Incarnations Divines. De tels Etres sont attractifs au suprême degré par la beauté du caractère qu'Ils manifestent, par les rayons du Soi qui brillent à travers le voile humain qui cache imparfaitement Leur charme divin. Quand Celui qui est beauté, amour et félicité, montre sur la terre une faible partie de Lui-même enveloppée dans une forme humaine, les yeux abattus des hommes se rallument, les cœurs épuisés se raniment avec une nouvelle énergie, avec une nouvelle vigueur. Ils sont irrésistiblement attirés vers Lui et la dévotion jaillit spontanément. Chez les chrétiens, l'intensité de la dévotion religieuse se précipite vers le Christ, l'Homme-Dieu considéré comme une incarnation de la déité, bien plus que vers « Dieu » dans l'abstrait. C'est son aspect humain, sa vie et sa mort, sa sympathie et sa charité, son aimable sagesse et ses souffrances patiemment supportées ; c'est tout cela qui dirige le cœur des hommes vers la passion de dévotion. C'est en tant qu'homme des douleurs, en tant que martyr innocent et volontaire qu'Il gagne perpétuellement l'amour des hommes ; c'est Son souvenir comme homme qui Lui retient enchaînés les hommes, comme l'a dit un de Ses adorateurs :

. . . . . . La croix du Christ
Est pour nous plus que tous Ses miracles.

Il en est de même pour les Hommes-Dieux des autres religions ; c'est Shri Rama, le roi divin, Shri Krishna l'ami et l'amant qui sont les objets de la dévotion vivace et passionnée de millions de cœurs humains. Ces Hommes-Dieux rendent la Déité attractive en adoucissant Sa radiance éblouissante en une lumière que les yeux des hommes peuvent supporter quand elle brille à travers le voile de l'humanité. Ils limitent les attributs divins jusqu'à ce qu'ils soient assez rapetissés pour que l'intelligence humaine puisse les saisir. Ils demeurent comme des objets de dévotion, attirant l'amour par Leur parfaite amabilité ; il suffit qu'on Les voie pour qu'on Les aime ; là où Ils ne sont pas aimés, c'est simplement parce qu'on ne Les voit pas. La dévotion pour les « Hommes Divins n'est pas un sujet de discussion ou de raisonnement ; du moment que l'un d'eux est vu par la vision intérieure, le cœur se précipite vers Lui et tombe spontanément à Ses pieds. La

dévotion peut être cultivée par la raison, approuvée et modifiée dans sa manifestation par l'intelligence, mais son impulsion initiale vient du cœur, non du cerveau, et se dirige spontanément vers l'objet qui l'attire, vers le rayonnement du Soi à travers un voile translucide, vers le désiré du cœur sous une forme manifestée.

Ensuite comme objet de dévotion viennent les Maîtres qui ayant eux-mêmes obtenu leur libération restent volontairement en contact avec l'humanité, gardant un corps humain, tandis que leur Jivatman jouit de la conscience nirvanique. Ils sont, pour ainsi dire, entre les Avatars et les Gourous terrestres, qui sont leurs disciples et n'ont pas encore atteint leur libération. Aux yeux des hommes sur terre, les Maîtres sont à peine distinguables des Avatars eux-mêmes et Ils attirent les hommes avec la même attraction irrésistible. L'Avatar est certainement plus grand, mais son côté plus grand est tourné du côté opposé à la terre et nous ne pouvons imaginer de perfection plus complète que celle des Maîtres de la Sagesse. Ensuite viennent les Gourous qui sont en communication physique plus constante avec les hommes ; les Gourous qui sont les Maîtres immédiats de ceux dont la face est tournée vers le sentier abrupt qui conduit vers les hauteurs, aux montagnes, blanches comme la neige, de la perfection humaine.

Si gênés qu'ils puissent être encore par leurs faiblesses, ils se sont cependant suffisamment avancés au-dessus de leurs frères pour leur servir de guide et de soutien, et le plus souvent c'est par la dévotion qu'on a pour eux qu'on franchit les premières étapes du progrès. De plus, comme ils sont près du seuil de la libération, ils passeront prochainement dans la classe qui est au-dessus d'eux, et comme les liens spirituels sont impérissables, ils seront alors avec une plus grande force capables d'attirer à eux ceux qui sont dévoués. L'amour qui leur est voué renforce et développe la nature de ceux qui les aiment et il n'y a pas de sentier plus sûr vers la dévotion dans son sens le plus élevé que l'amour et la confiance donnés au Gourou terrestre.

On n'a nulle part vérifié cela avec autant de force qu'en Orient, où l'amour et le culte pour le Gourou ont toujours été considérés comme nécessaires au progrès spirituel. Une grande partie de la décadence de l'Inde moderne est due à l'ignorance, à l'orgueil, à la non-spiritualité de ceux qui se servent encore de noms anciens, tandis qu'ils sont dénués de toutes les qualités qui autrefois étaient impliquées sous ces noms ; car de même que les meilleurs vins donnent les vinaigres les plus forts, de même la dégradation des plus élevés est la plus grande bassesse.

Comment faut-il éveiller et entretenir la dévotion ? Simple-

ment en cherchant dans le monde extérieur ou dans le monde intérieur un objet de dévotion convenable et en s'abandonnant complètement et sans réserve à l'attraction qu'il exerce sur nous. La reconnaissance joyeuse et cordiale de l'excellent où que ce soit qu'on le rencontre, la diminution de l'esprit de critique et de censure qui s'arrête aux défauts et ignore les vertus : ces choses préparent l'âme à reconnaître le Gourou quand il paraît.

Il y en a beaucoup qui ne peuvent connaître leur instructeur par suite de la mauvaise habitude mentale de fixer l'attention sur les imperfections plutôt que sur les beautés, ne voyant que les taches du soleil et non le soleil. De plus, reconnaître ce qui est excellent montre la capacité de pouvoir le reproduire ; les vibrations sympathiques ne sont produites que par une corde accordée pour produire elle-même une note semblable ; l'âme reconnaît ceux qui sont de la même nature qu'elle, même lorsqu'ils sont bien plus âgés, èt il n'y a que ceux qui ont des affinités pour la grandeur qui peuvent répondre à des vibrations émises par ce qui est grand. Quand on a trouvé le Gourou et formé le lien qui nous unit à Lui,le premier grand pas est fait. Ensuite vient la pratique sérieuse de la dévotion, envers lui et par lui, à Ceux qui sont au-delà et au Suprême Soi manifesté dans la forme. Il ne faut jamais oublier cela, car le Gourou est un moyen, non une fin ; le transmetteur de la lumière divine, non sa source originelle ; une lune, non un soleil. Il aide, donne de la force, guide, fait évoluer ses élèves, mais le but est le resplendissement extérieur du Soi dans le disciple, du Soi qui est un, qui est dans le Gourou tout aussi bien que dans le chela.

La dévotion à l'incarnation du Soi dont nous avons parlé comme d'un Avatar peut être entretenue et augmentée par la lecture et par la méditation sur ses paroles et sur les incidents de sa vie sur terre. C'est une bonne habitude de lire un incident de sa vie, puis de se le représenter vivement par une peinture mentale, se servant de son imagination pour en obtenir une image complète et détaillée ; et d'avoir le sentiment qu'on a été présent à cette scène comme auteur ou comme spectateur. Cet emploi « scientifique de l'imagination » nous entraîne grandement à la dévotion et amène réellement le dévot a être vraiment en contact avec la scène dépeinte ; de telle sorte qu'il peut un jour se trouver entraîné au point d'examiner l'image akasique de l'événement, une partie même de cette peinture vivante provenant des enseignements reçus de sa présence là.

Un autre moyen de cultiver la dévotion est de rechercher la compagnie de ceux chez qui la dévotion brille d'un éclat plus grand qu'en nous-mêmes. Comme un brandon allumé jeté

dans un feu qui s'éteint y fait jaillir de nouveau une flamme brillante, de même le rapprochement du feu brûlant de la dévotion d'une autre personne rallumera les énergies défaillantes d'une âme plus faible. Ici encore le disciple peut gagner beaucoup en fréquentant son Gourou dont la force plus ferme donnera de l'énergie à la sienne. Narada dans ses admirables Sutras nous instruit ainsi sur la culture de la dévotion, et qui pourrait mieux enseigner que ce dévot idéal ? Il est presque inutile d'ajouter que la contemplation directe de l'objet de dévotion, que la méditation sur cet objet ou son adoration intensifient l'amour et le rendent plus vif Dans le brouhaha de la vie moderne nous sommes enclins à oublier le pouvoir de la pensée calme et à négliger de consacrer le temps nécessaire à son exercice. Penser à l'objet que nous aimons augmente l'amour, et celui qui veut être dévot doit donner du temps à l'objet de sa dévotion. Et ce n'est pas seulement sa pensée qui agit : il est aussi difficile à une plante de croître sans les rayons du soleil qu'il est difficile à la dévotion de croître sans les rayons réchauffants et fortifiants qui émanent de son objet. L'âme plus âgée rayonne bien plus d'amour qu'elle n'en reçoit ; sa lumière et sa chaleur imprègnent et fortifient l'âme plus jeune. Le Gourou aime son chela, Dieu aime son dévot bien plus que le chela n'aime son Gourou ou le dévot son Dieu. L'amour du dévot pour son Seigneur n'est qu'une faible réflexion de l'amour de Celui qui est l'amour même. On dit que si un enfant jette un caillou sur le sol, l'immense terre tout entière se meut vers le caillou, tout aussi bien qu'elle attire le caillou vers elle ; l'attraction ne peut pas n'avoir qu'un terme. Quand dans le monde spirituel l'homme fait un pas vers Dieu, Dieu fait cent pas vers l'homme ; car sur ce plan plus de grandeur signifie un don plus abondant, et l'océan ouvre ses insondables profondeurs à toute goutte qui cherche son sein.

Après avoir vu ce qu'est la dévotion, ce que sont ses objets et comment on peut l'augmenter, nous pouvons en toute connaissance mesurer sa valeur afin de trouver des motifs pour y atteindre.

La dévotion transforme le dévot à la ressemblance de Celui qu'il aime. Salomon, le sage Hébreu, déclare que l'homme est conforme à sa pensée. Le *Chandogyapanishad* enseigne que l'homme est créé par la pensée : tels sont les sujets de ses pensées, tel il devient. Mais l'intellect seul ne peut facilement être façonné à la ressemblance du suprême. Comme le fer qui est dur, incapable d'être travaillé quand il est froid, devient fluide et coule facilement dans le moule qu'on lui impose, quand il a été chauffé dans les hauts fourneaux, ainsi en est-il pour l'intellect. Il faut qu'il soit coulé dans le feu de la dévotion pour pouvoir rapidement être façonné à la ressem-

blance du Bien-Aimé. Même l'amour entre égaux, quand il est puissant, fidèle et longtemps soutenu, les modèle à la ressemblance l'un de l'autre ; l'époux et l'épouse deviennent ressemblants ; des amis intimes deviennent de plus en plus semblables l'un à l'autre. Et l'amour voué à quelqu'un qui est au-dessus de nous exerce son pouvoir de transformation avec plus de force encore et façonne facilement la nature qu'il rend plastique à la ressemblance de ce qui est gravé dans le cœur.

La dévotion empêche la formation d'un nouveau Karma et quand l'ancien est épuisé, le dévôt est libre. Le Grand-Maître chrétien saint Paul, parlant de lui-même dans ses Epîtres, déclare qu'il ne vit plus, mais que le Christ vit en lui et cette parole devient vraie pour tout dévot, quand sa dévotion le conduit à s'abandonner complètement à Celui qu'il aime. Il pense comme si son corps n'était pas le sien, mais un instrument employé par son Seigneur pour le soulagement du monde ; toutes ses actions sont faites parce qu'elles sont la tâche que lui a donnée son Bien-Aimé : mange-t-il, ce n'est point pour délecter son palais, mais pour tenir en bon état l'instrument de son Seigneur ; pense-t-il, ce n'est point pour le plaisir de penser, mais afin que l'œuvre de son Seigneur soit mieux faite ; il immerge sa vie dans la vie qu'il aime ; il pense, travaille, agit en union avec cette vie plus haute, noyant son petit ruisseau dans le courant plus large, éprouvant une profonde joie à être une partie d'une vie plus pleine. Il est écrit : « Quoi que tu fasses, quoi que tu manges, quoi que tu offres, quoi que tu donnes, quelques austérités que tu fasses, ô fils de Kunti, fais cela comme une offrande pour Moi. Ainsi tu seras libéré des limites de l'action produisant des bons et des mauvais fruits » (B. G. IX, 27-28).

Quand les fruits de l'action ne sont pas désirés, quand les actions sont faites purement comme un sacrifice, celui qui les fait, ne fait point de Karma et ses actions ne le lient point à la chaîne des renaissances et des morts.

La dévotion purifie le cœur. Pour ceci encore nous avons l'enseignement de Shri Krishna et ses paroles semblent d'abord étranges :

« Même si un pécheur m'honore avec un cœur sans partage, celui là aussi doit être considéré comme un juste. » Pourquoi ? demandons-nous naturellement. En voici la réponse : « Parce qu'il a pris une bonne résolution, il *deviendra vite obéissant* et il aura la vie éternelle » (B. G. 30-31). Dans le monde supérieur, les hommes sont jugés d'après les motifs et non d'après les actes, ils sont jugés sur leur attitude intérieure et non sur des signes extérieurs. Quand un homme ressent de la dévotion pour le Suprême, il s'est détourné du mal et il regarde le but ; il peut trébucher, s'égarer, tomber même,

mais sa face est tournée dans la bonne direction, il va vers sa demeure ; il est contraint de devenir obéissant par la force de la dévotion, car, en cherchant l'union avec son Bien-Aimé, il ne tardera pas à repousser tout ce qui empêche cette union ; pour Celui qui, dès le commencement, voit la fin, il *est* dans le devoir quand sa face est tournée vers le devoir et son amour consumera en lui le mal qui lui cache l'Etre qu'il adore et produira en lui la ressemblance avec Celui qu'il honore de son culte. Cette action est si sûre, la loi est si inviolable qu'il est « considéré comme un juste ». Entre les deux grandes classes de ceux qui ne recherchent pas le Soi et de ceux qui le recherchent, il est passé de la première à la seconde.

La dévotion supprime la douleur. Ce que nous faisons pour l'objet de notre amour est fait avec joie, et la peine endurée pour l'amour de quelqu'un qui nous est cher est noyée dans le bonheur. Le simple amant terrestre supporte facilement les entreprises pénibles, les périls, les souffrances pour mériter l'approbation de sa bien-aimée ou pour gagner quelque chose qu'elle peut désirer. Comment celui qui a saisi un rayon de la beauté du Soi ne pourrait-il pas faire joyeusement tout ce qui le rapprochera de l'union avec Lui, comment ne sacrifiera-t-il pas sans hésitation, que dis-je ? avec délice, tout ce qui le tient éloigné de la fiancée de sa vie intérieure. Pour avoir le bonheur de nous trouver avec quelqu'un que nous aimons, nous supportons des ennuis, nous sacrifions notre confort ; et la joie de la présence de celui que nous aimons donne du charme à la lutte contre tous les obstacles qui nous en séparent. Ainsi la dévotion rend facile les choses les plus difficiles, elle rend agréables les choses douloureuses ; car l'amour est l'alchimiste du monde, il transmute tout en or.

La dévotion procure la paix. Le cœur en paix dans le Soi est en paix avec tout. Le dévot voit le Soi en tout ; toutes les formes qui l'entourent portent l'impression du Bien-Aimé.

Comment donc pourrait-il haïr, mépriser ou repousser quelqu'un, quand la Face qu'il aime lui sourit à travers tous les visages ? « Les Sages considèrent d'un œil égal un Brahmane orné de science, et d'humilité, une vache, un éléphant et même un chien et celui qui mange du chien » (B. G. v, 18). Personne, ni aucune chose, ne peut être en dehors du cœur du dévot, puisque rien n'échappe à l'embrassement de son Seigneur. Si nous aimons même les objets touchés par celui que nous aimons, comment n'aimerions-nous pas toutes les formes dans lesquelles le Bien-Aimé est enchâssé ? Un enfant peut en jouant poser un masque hideux sur sa face riante, sa mère sait que c'est son trésor qui est caché dessous ; et quand, dans le monde des formes, le Seigneur est caché sous une forme répulsive, son dévot n'est pas repoussé par elle, car

il ne voit que Lui. Il n'y a pas de choses douées de mouvement ni immobiles qui existent sans Le posséder, et dans le fond du cœur du plus vil pécheur le Très-Saint habite.

Nous sommes ainsi ramenés à notre point de départ et nous apprenons à reconnaître un dévot à sa façon d'être vis-à-vis de ses semblables. Son amour débordant, sa douceur, sa compassion, sa pitié, sa sympathie pour toutes les religions, pour tous les idéals, tels sont les caractères qui le désignent comme un amant du Seigneur d'amour. On dit qu'un jour Shri Râmânujachârya reçut de son Gourou un mantra et qu'il lui demanda ce qu'il adviendrait s'il le disait à un autre. « — Tu mourras », lui fut il répondu, « — Et qu'arrivera-t-il à celui qui l'entendra ? » « — Il sera délivré. » Le serviteur de Shri Krishna s'élança dehors et, montant au haut d'une tour, cria le mantra à la foule répandue dans les rues au-dessous, sans se soucier de ce qui arriverait à lui-même, pourvu que les autres fussent délivrés du péché et de la peine. Voilà le type du dévot, voilà l'amant transformé en la ressemblance du Bien-Aimé !

Annie Besant.



LA LOI DE LA DESTINÉE

(*Suite.*)

CHAPITRE I

Les Lois de l'Action.

Nous avons vu que tout être est un fragment divin, un germe qui, pour se développer, doit être semé dans le champ de l'univers, dans des corps successifs dont la complexité croissante permet l'éveil de facultés de plus en plus nombreuses dans l'âme.

Ces corps sont tous composés de force-matière, cet inconnu qui forme tout ce qui existe dans l'Univers, de l'atome primordial au plus vaste des mondes.

Il n'est pas de corps, c'est à-dire de composé de force-matière qui ne soit baigné dans l'océan infini de la Flamme divine,

cette flamme qui est à la fois la base de l'Univers, son âme, sa cause, son centre de force, sa vie, son origine et sa fin. Aussi n'existe-t-il pas de matière morte, et ce que la science appelle matière inorganique est aussi vivant que la matière dite organique. La vie, quand elle agit dans la matière, se manifeste par du mouvement, — mouvement d'autant plus complexe qu'il a pour véhicule une matière vibrante plus subtile, mieux organisée, plus capable d'exprimer la Volonté divine, cause de toute vie et de tout mouvement dans l'univers; mais la matière la plus inerte en apparence est composée d'un amas de corpuscules atomiques pleins de vie, qui tourbillonnent autour de leur centre commun avec autant de précision que les astres autour d'un soleil.

Quand sous l'influence du processus évolutif, un corps a développé un certain nombre de centres de sensation et d'action, le jeu de la conscience humaine devient très complexe, mais les forces projetées ou reçues, les actes et les sentiments, les émotions, les volitions comme les pensées, sont toujours les effets d'un mécanisme matériel, d'une substance vibrante qui les porte à l'âme ou les jette dans le monde extérieur. Toujours l'esprit, — l'Ame, — est le Spectateur immuable des activités de la matière, toujours il est le Connaisseur éternel, le rayon de lumière qui se mire dans les corps.

La qualité des vibrations des véhicules détermine la nature des sentiments perçus par l âme; les vibrations se propagent de centre à centre déterminant une série de réponses différentes, mais toutes reliées par la solidarité vibratoire. La vue de la souffrance, par exemple, provoque successivement un acte mental (conception de la souffrance) un acte spirituel (compassion) un acte psychique (désir d'aider) et une action physique (le secours matériel). Sensation, perception, compassion, désir, volition sont tous les résultats de l'association vibratoire des centres de l'organisme de l'âme, — de l'association des idées dit-on parfois, — et leurs nuances, comme les variétés de leur perfection, dépendront des qualités de la matière qui les produit comme les qualités du son d'un orgue varieront avec les dimensions des tuyaux sonores et les qualités de la matière dont ils sont faits. —

C'est ce qui a fait dire aux philosophes indous sankhyas, que l'âme (*Purusha*) est le témoin inactif de la matière (*Prakriti*), le spectateur indifférent de l'activité de ses corps, comme le fluide électrique cause indifféremment de la lumière, du mouvement, ou de l'action chimique selon les récepteurs qu'on lui fournit; il est immuable, l'image de Dieu, de l'Energie infinie, capable de toutes les manifestations de la vie, cause de tous les mouvements, de tous les sentiments, inactive bien que cause de toute activité.

Dans le monde manifesté, la vie se révèle donc par le mouvement; les êtres, — centres de vie et de conscience, — agissent. Le mouvement les sollicite sans cesse, ils ne peuvent échapper à son empire ; cesser d'agir est pour eux l'impossible, ils ne peuvent sortir du cercle du mouvement, la mort est la plus grande des illusions, la plus complète des impossibilités : les corps se transforment, mais ils ne meurent pas, jamais ils ne cessent d'assister l'évolution de l'âme, et quand l'un d'eux se dissocie, d'autres continuent à revêtir celle-ci. On comprend de quelle importance est l'étude des lois qui régissent le mouvement, c'est-à-dire l'action, chez l'homme.

*
* *

LA LOI

Une loi est une cause immuable d'effets invariables. Dans l'Univers, les lois ne finissent qu'avec l'Univers dont elles sont la cause, la raison d'être et le soutien.

Toute loi fait partie d'un ensemble de lois, et se trouve la cause particulière d'une série spéciale d'effets de l'ensemble d'effets nommé l'Univers. Il n'est pas de cause, de loi dans la nature qui ne soit la source d'une partie de la vie du monde. Les formes de la vie sont multiples, comme les aspects de leur Cause première et il semble que l'ensemble des lois de l'Univers puisse être comparé à un arbre à dichotomisations très nombreuses ou à un ensemble de canaux charriant les eaux d'une source unique : elles sont, en effet, les aspects divers d'une Cause primordiale unique, les modifications d'une Force commune. Elles sont les créations de la Volonté suprême, qui donne l'énergie à tout, le produit de la Sagesse souveraine qui a merveilleusement calculé le but à atteindre, et qui l'obtient par des moyens d'une simplicité maxima et une dépense de force minima ; de sorte que, dans les modifications qui se produisent incessamment dans l'organisme cosmique, il existe une large part d'automatisme dû à l'action mécanique de cet organisme ; il ne semble pas nécessaire au Créateur de porter une constante attention sur une masse de détails pouvant s'opérer d'eux-mêmes.

Le réseau des lois est comme le système circulatoire et le système nerveux de l'Univers, il porte la vie partout et rapporte au Centre, — Dieu, — l'impression des opérations de la vie dans l'intimité des tissus de ce grand organisme et transmet la réponse de la Divinité à tout appel qui se fait entendre. Dans cet admirable réseau circulent la volonté et la vie divines et

cette volonté et cette vie font vivre le monde. Nul être, quelque grand qu'il soit, ne peut résister à l'impulsion évolutive; nul centre de conscience, quelque profonde qu'en soit l'ignorance, nul atome ne peuvent rester sans direction au milieu du labyrinthe du monde.

La Loi, la Volonté de Dieu, est le but vers lequel l'homme doit tendre sans cesse; nous devons aspirer à connaître la Loi, et à lui obéir, car il n'est pas d'intérêt mieux entendu, que celui qui consiste à s'unir volontairement à ce qui fait l'harmonie universelle: cette union d'esprit, de cœur, et de volonté de la créature et du Créateur constitue la véritable *yoga* qui fait le fonds de la *Bhagavad Gîta* et de la « communion » chrétienne: c'est le but, le couronnement de la vie de tout être.

La Loi est immuable, comme la Volonté divine. Quand le plan d'un Univers est conçu, son système de forces calculé et le déroulement de son évolution établi, Brahmâ le Créateur se repose et cède la place à Vishnou, qui construit ce que la pensée a conçu, et anime toutes les formes prévues, puis appelle Shiva qui entre en scène pour immortaliser les êtres. Le divin Architecte ne revient jamais sur ses calculs, il ne modifie point ses desseins; sa sagesse est sans obscurité, sans erreur; ce qu'il a jugé excellent il le décrète, et sa volonté est à l'abri des fluctuations humaines. Ce qu'il a établi demeure, et l'homme peut compter sur la plus parfaite stabilité des lois de la Nature.

Si la Loi n'était immuable, le monde serait sous la menace perpétuelle de retourner dans le sein de Dieu, — ce qu'on nomme à tort le néant. Si un seul des rameaux de sa loi cessait d'exister, le domaine de ce rameau cesserait de vivre, nul être ne pourrait s'y développer. Que la gravitation soit un instant suspendue et les globes entreront dans un trouble affreux, et les corps mêmes placés à la surface des planètes seront lancés au loin dans l'espace par la force centrifuge.

Que les lois qui font du soleil un centre merveilleux de forces de vie cessent d'opérer et la mort se répandra sur tout son système.

Si par le mot miracle on veut dire suspension de la Loi, l'on peut hardiment affirmer que le miracle n'existe pas. Quand un fait paraît se produire contre les lois naturelles, on doit conclure à l'intervention de quelque loi inconnue, venant faire obstacle à la loi apparemment violée, — le Karma, racine de toutes les lois ne peut être qu'immuable ; il ne pourrait disparaître qu'en emportant l'Univers avec lui. Toujours il nous donne le résultat de nos actes, et ce résultat est la leçon que ces actes comportent. Il nous faut donc l'étudier patiemment, utiliser ses enseignements et, à sa lumière, diriger plus sage-

ment notre évolution; il fait cette évolution et en apprenant à connaître les lois par lesquelles il l'effectue, nous pourrons la rendre plus facile, plus douce, plus rapide.

* * *

LA LOI DE RÉACTION

Agir, avons-nous dit, précédemment, c'est produire des forces.

La première des lois de la force, la condition même de sa production est celle qui exige, pour la manifestation de la force, un point d'appui.

Autrement dit, toute force s'appuie sur une résistance égale et opposée. A la racine de l'Univers se trouve la première « paire d'opposés », la force-matière primordiale, inconnue pour nous, mais dont l'essence est cette force et cette résistance primordiales, inséparables, que toutes les grandes philosophies religieuses ont conçues et exprimées avec plus ou moins de bonheur.

Le symbole égyptien les figurait par deux figures humaines, dont l'une, blanche, et lumineuse se projette en une ombre noire qui la représente renversée, le Jéhovah blanc et le Jéhovah noir, le macroprosope et le microprosope, les deux piliers du monde, les éternels et indispensables agents de l'équilibre cosmique.

Telle est la double racine de toute force-matière dans ce monde manifesté où toute chose existe, grâce à son contraire et où tout est essentiellement composé de deux forces antagonistes. Morcelez un aimant à l'infini, et dans chaque molécule vous retrouverez les deux pôles qui le caractérisent, — le pôle positif et le négatif. Le même fait apparaît, modifié par la qualité des milieux, dans les mondes de matière subtile, — dans les mondes moral et mental où toute vertu s'oppose à un vice. Cette opposition qui est la condition de la vie des choses, préside aussi, nous l'avons vu, à la manifestation de la force. Toute action a besoin, pour naître, d'une force égale et contraire qui est ce qu'on appelle sa réaction. Quand la force cesse de s'exercer, la résistance sur laquelle elle s'est appuyée passe de l'état latent à l'activité et devient sa réaction. C'est pourquoi l'homme récolte exactement ce qu'il a semé; il ne peut être puni plus qu'il n'a péché, ni récompensé plus qu'il n'a mérité; il subit simplement le choc en retour, la réaction des forces qu'il a créées, rien de plus, rien de moins. Et quand l'intégra-

lité d'une de ces forces, sous toutes les formes qu'elle a revêtues, sous toutes les modifications qu'elle a subies ou provoquées, lui est retournée, et qu'il l'a finalement détruite, le Karma de cette force est épuisé.

Cette première loi : l'égalité de l'action et de la réaction, base de toute justice, s'exerce dans tous les mondes, sur tous les états de matière ; l'âme incarnée dans les milieux divers recueille invariablement et exactement le résultat de ses actes, c'est-à-dire l'instruction qui en résulte.

Le plus important pour l'homme des effets de la réaction, le plus constant, le plus inéluctable, est celui qui tient à la solidarité vibratoire de ses véhicules.

Prenons un exemple : Une émotion, un désir, bons ou mauvais ont une réaction aussi complexe qu'énergique ; et le premier, et peut-être le plus important des effets de cette réaction, se porte sur le corps subtil qui a produit ces sentiments. Ainsi toute émotion, — vibration du corps dit astral (1), — chaque fois qu'elle se produit, attire dans le corps vibrant un certain nombre des molécules du monde astral qui peuvent répondre à son rythme (2) particulier, et rejette en même temps un certain nombre de molécules qu'il possède déjà et qui, ne pouvant s'adapter aux nouvelles conditions vibratoires (3), sont graduellement éliminées. Il se produit ainsi en lui une augmentation de la quantité de matière du type attiré, et, par là, une augmentation du pouvoir émotionnel qu'elle représente ; et ce processus est en tout semblable à celui qui fait que l'exercice apporte à un muscle des éléments musculaires nouveaux, tandis qu'il provoque une élimination progressive des éléments inutiles, les éléments graisseux, par exemple.

Des effets analogues accompagnent les actes mental et spirituel ; la loi est partout la même, partout active ; et les variétés de l'apparence de ses résultats ne tiennent qu'à la différence des milieux dans lesquels elle agit. Le mouvement qui constitue ces actes, — car tout se résout en mouvement (4), — production de l'activité animique, — amène

(1) Voir précédemment.

(2) Voir le nº de mars.

(3) Placez de la poudre lycopode sur la peau fine d'un tambour léger. Avec un instrument de musique, produisez alors un son. La vibration transmise à la poudre par la membrane du tambour fait prendre à cette poudre une forme variable, toujours la même pour le même son ; la formation s'opère par l'expulsion du champ de vibration d'une partie de la poudre et par l'attraction de l'autre partie, c'est-à-dire par les deux mouvements, — le centrifuge et le centripète, — qui président à toute construction de ce genre.

(4) Nous l'avons vu précédemment, c'est le mouvement des parties constituantes d'un corps qui provoque une sensation particulière pour

comme une hypertrophie du centre vibrant, et à mesure qu'il se répète, fait de ce centre un générateur de plus en plus puissant de la qualité qu'il représente, et il transforme ainsi graduellement, mais sûrement, l'homme en une force utile ou nuisible. Cet homme, par sa seule présence, sera, pour ceux qui se placeront dans sa sphère d'influence, un levain de bien ou de mal, un foyer permanent de vice ou de vertu, un ouvrier de l'évolution, ou de la contre-évolution, une force divine ou démoniaque.

Ce fait, dont la gravité s'impose, constitue à lui seul la plus effective des récompenses et des punitions, car ses effets sont permanents et sans cesse multipliés. Outre ce premier effet, il en est d'autres tout aussi constants, quoique moins intenses, qui résultent de la solidarité vibratoire des corps divers qui représentent l'instrument total de l'âme. Vice et vertu influencent ainsi toute la nature humaine, jusqu'à la santé ou à la maladie physiques et morales : tout le monde connaît les effets de la peur, de la colère ou du chagrin, sur le corps physique ; et nous avons vu que l'action mentale peut se propager jusque dans le corps spirituel de l'homme. Partout le mal produit le mal, mais partout, aussi, le bien produit le bien, et l'énergie de la pensée, dirigée vers les choses supérieures, hâte merveilleusement l'évolution.

Il nous faut maintenant signaler un corollaire de la loi de sympathie vibratoire.

*
* *

Tout organisme dont la vie est antipathique à la vie du monde, à la loi d'évolution, tend à être rejeté de l'organisme cosmique, comme les cellules inutiles sont chassées du corps physique par l'exercice. Le courant de la Loi frappe et brise tout ce qui va contre lui, comme il aide et soutient tout ce qui suit sa course.

Mais l'organisme, qui s'isole en cessant de vivre de la vie de l'ensemble, se défend contre la destruction menaçante, en opérant une sorte de dérivation de la force organisatrice du monde, — en amenant une action locale protectrice ; il opère ainsi un genre d'enkystement (1) par densification des élé-

ce corps, et même pour chaque centre de ce corps, mouvement que l'âme interprète comme sensation, sentiment, pensée, etc... : Par conséquent, sans l'âme, point de conscience ; sans les corps, pas de mouvement donnant lieu à cette conscience. Les deux facteurs sont également indispensables, — le matérialisme le reconnaîtra un jour, bientôt peut-être.

(1) Le corps mental se densifie.

ments voisins, et cette protection passagère lui permet de lutter, pour un temps, contre les effets destructeurs de la loi ; mais, comme dans la nécrose, où les parois protectrices du corps étranger cèdent peu à peu, par la suppuration qui ouvre une porte à la lente et douloureuse expulsion, de même, dans les couches subtiles de matière qui forment les corps invisibles de l'âme, autour des foyers du mal se produisent des phénomènes d'enkystement, et la vie des centres morbides devenant plus maladive encore conduit à la perversité, au crime, à l'endurcissement moral. Mais comment lutter indéfiniment contre la Loi, contre Dieu ! La goutte d'eau ne creuse-t-elle pas le rocher ? La loi, tôt ou tard, détruit tout ce qui lui résiste, et si le retour au droit chemin, à la vie normale, ne répare pas le désordre, l'erreur aboutit à sa destruction après un temps variable, souvent long, quelquefois après une suite de vies de misère morale et de souffrances physiques.

Toute nature rendue sensitive par l'épuration éprouve aisément le malaise interne provoqué par le mal subtil, et il faut un long endurcissement pour en arriver à l'insensibilité, à la lèpre morale.

Plus le centre morbide a pris d'extension, plus son automatisme est fort et s'impose à la conscience, plus la difficulté de le vaincre augmente. Le malaise du début devient la douleur, sentinelle avancée qui jette le cri d'alarme, et si l'on tarde à prendre les armes, l'ennemi devient vainqueur.

Et la mort du corps physique, celle du corps astral, au cours de la vie purgatoriale (1), celle du corps mental, pendant la période dévachanique (2), n'apportent à l'âme qu'un repos momentané. Les corps détruits laissent leur germe, et ceux-ci, à la réincarnation future, reproduisent les anciens centres malsains avec toutes leurs tendances morbides ; les mêmes vices s'ils ne sont pas combattus reviennent faire cortège à l'âme et perpétuent ses luttes et ses tourments.

(1) Le corps astral persiste après la mort du corps physique, et la conscience qu'il provoque fait la vie dite, pour certaines raisons, *purgatoriale,* qui met l'âme en rapport avec le monde correspondant, le monde astral.

(2) Quand le corps astral s'est dissocié, le corps mental qui résiste plus longtemps, parce que sa matière est plus subtile, est le siège d'une conscience spéciale, incomplète chez la plupart des hommes, et établit la vie de ciel, vie d'une durée assez longue généralement quoiqu'elle dépende des conditions qui la produisent. Elle finit assez vite en somme, et l'âme retourne ensuite à la terre après s'être revêtue de corps nouveaux.

*
* *

Nous venons de voir que la réaction est le premier et peut-être le plus important des effets de nos actes. Il est d'un automatisme inévitable et donne à l'homme exactement ce qu'il a semé ; sa justice est aussi parfaite qu'implacable, et c'est ainsi que se trouve justifiée la déclaration des sages :

L'homme se récompense et se punit lui-même.

Jusqu'ici nous avons vu surtout comment il se punit ; mais il est facile de comprendre comment il se récompense. Supposons, au lieu de l'intensification des centres de mal, le développement volontaire, méthodique et persévérant des centres qui font les vertus ; dans ce cas, l'évolution de l'organisme de l'âme, aidée par la force du courant de la Loi, deviendra aisée, rapide et heureuse. Il ne tient qu'à l'homme de choisir sa voie : à gauche est une pente qui précipite dans l'abîme, à droite sont les vertus qui arrachent à la lourde atmosphère d'en bas et élèvent pacifiquement vers les sommets, vers la Divinité.

LE CHOC EN RETOUR

La réaction, dans certaines circonstances rares, se présente sous une forme particulièrement frappante et dramatique. Les effets que nous venons de décrire sont alors remplacés, pour ainsi dire, par un choc presque immédiat sur le corps physique de l'agent, choc qui paraît porter en lui toute l'énergie de sa cause.

Prenons un exemple.

Quand pendant longtemps une pensée de haine intense, — la haine qui va jusqu'à vouloir tuer son objet — a été projetée sur un homme pur et bon, sur un homme qui n'a rien en lui qui puisse répondre véritablement à la vibration léthifère, elle traverse son but sans l'affecter sérieusement, comme ces courants électriques, qui, trop violents pour trouver des éléments responsifs dans les tissus du corps, les traversent sans les blesser. Dans ces cas, cette longue et terrible haine, ne trouvant pas d'asile, revient à sa source avec toute sa force, attirée par une mystérieuse attraction et suivant le chemin qu'elle a parcouru qui est, pour elle, la ligne de moindre résistance ; semblable à la pierre qui, arrivée au bout de sa course, retombe du ciel sur la terre qui l'attire, la flèche de haine qui n'a pu pénétrer son objet retourne à son centre

d'attraction, — l'homme qui hait, — et le frappe par *le choc en retour*.

Il est peut-être bon de revenir encore sur les lois qui régissent les influences vibratoires.

Un corps ne peut agir sur un autre corps, qu'en provoquant en lui une réponse vibratoire. Si le mouvement de l'agent est synchrone à la tonique vibratoire du corps sur lequel il s'agite, la vie de ce dernier en est augmentée, et, par l'harmonie qui en résulte, il s'établit dans l'être auquel il appartient un sentiment de satisfaction. Si cette vibration est plus ou moins rapide que la vibration vitale propre à ce corps, il y aura production de trouble, affaiblissement, malaise et douleur par inharmonie ; si, au contraire, dans la constitution moléculaire ou atomique de ce corps, rien ne peut vibrer, ni répondre, ce corps n'est pas affecté, et s'il s'agit du corps humain, l'âme qui l'habite n'en aura pas conscience, cette vibration n'existera point pour elle. C'est ainsi que des milliers de forces existent autour de nous, et nous traversent incessamment sans que nous puissions en être conscients ; tandis que, pour l'homme qui a perfectionné sa lyre corporelle, elles deviennent perceptibles. Cet homme est ainsi conscient de ce qu'on nomme les mondes posthumes et detous leurs habitants.

Autre exemple.

Une pierre peut contusionner le corps visible, parce que l'échelle vibratoire de ce dernier lui permet de vibrer à l'unisson du corps contondant, — autrement dit, de lui faire résistance ; l'eau, qui ne peut lui fournir qu'une réponse moindre, n'en sera affectée que faiblement ; pour l'air qui n'offrira presque plus de résistance, et pour l'éther qui n'en fournira aucune, la pierre n'existera pas. Mais là où la vibration grossière n'a plus d'action, une force subtile prendra une effectivité considérable ; l'électricité, par exemple, aura une action puissante sur l'éther nerveux du corps humain (le fluide vital), et pourra, selon son énergie, guérir ou tuer, mais cette destruction laissera intacte la portion solide du corps, portion que l'électricité ne peut affecter directement si ce n'est en des circonstances exceptionnelles.

Telle est la loi qui régit les substances vibrantes, quelle qu'en soit la subtilité. La force de la haine — vibration particulière du corps astral (1) — ou plutôt vibration de la matière spéciale qui, dans ce corps, produit le sentiment nommé la haine, — n'agira que si elle peut trouver dans le corps astral de celui qui en est l'objet une matière pouvant entrer en vibration sous l'influence haineuse, et de l'énergie de cette

(1) Voir précédemment...

réponse dépendra l'effectivité du processus destructeur chez la personne visée. Et ici une parenthèse est nécessaire pour éviter un malentendu et pour préciser un point important de la réponse à laquelle nous faisons allusion.

Pour qu'un corps puisse continuer à exister dans son état particulier, il est nécessaire qu'il conserve une certaine quantité des éléments de chacun des sous-états de la matière qui le compose. Par exemple, les sept sous-états de la matière physique doivent être présents dans le corps visible, quelque subtils et purifiés qu'ils y soient, sinon le corps est détruit. En effet, l'état solide cesse d'exister dès que ses molécules sont assez affinées pour passer à l'état liquide; les liquides, au-delà d'un certain degré de subtilisation, deviennent des gaz; la même loi régit les gaz et les éthers de sorte que, pour que le corps physique continue à exister il doit posséder une certaine quantité de chacun des ces sous-états de matière. Il en est de même pour le corps astral et les autres corps subtils.

Le corps astral parfaitement purifié conserve donc les sept cordes de sa lyre et, avec elles, la faculté de répondre à toutes les vibrations astrales possibles, mais il présente quelque particularités qu'il est bon de signaler. Il ressent toutes choses d'une façon parfaite mais l'agitation moléculaire se calme très vite dès que sa cause est disparue et, la volonté de son possesseur en règle complètement les limites : il peut la laisser s'effectuer ou l'arrêter comme il le veut. Ce fait a une double conséquence : cet homme peut ressentir toutes les vibrations humaines et, par là, connaître l'état d'âme réel de ceux qu'il veut aider (1); d'autre part, maître de ces états d'âme, il les domine à son gré.

La subtilité de la matière du corps astral purifié cause donc d'une part la perfection de ses réponses, et d'autre part le peu de durée de celles-ci, leur finesse et le contrôle parfait que la volonté a sur elles : trois choses dues à l'inertie très faible des molécules astrales purifiées.

Quand une pensée de haine frappe un corps astral semblable, la vibration qui l'atteint n'éveille en lui qu'une réponse qui cesse dès que sa cause a cessé d'agir ou que le plus petit effort de volonté calme, et le terrible messager ne trouvant pas asile, retourne directement à sa source, et y produit les effets destructeurs dont il était animé. C'est pourquoi les méchants jouissent rarement d'une bonne santé; leur atmosphère morale est chargée de nuages noirs qui tourbillonnent avec force, et il est rare que, même en dehors des cas de choc en retour, leur corps physique, par sympathie de voisi-

(1) Et l'on ne peut vraiment aider que dans ces conditions.

nage ne subisse peu à peu l'influence destructive qui s'agite dans leur corps astral. Voici un exemple de choc en retour.

Un savant réputé, mais coupable de ce crime de lèse-animalité qu'on nomme la vivisection, devint l'objet de la haine d'un autre savant qui, par amour de la pauvre animalité torturée, résolut de faire périr son collègue ; il savait que la chose était possible à une volonté forte et persévérante, il croyait d'ailleurs accomplir une bonne action. Sa pensée fut si forte, si patiente et si bien dirigée, qu'elle amena dans l'organisme physique de sa victime un affaiblissement profond qui ouvrit la porte à une affection tellurique dont elle mourut.

Les attaques de l'opérateur se portèrent alors sur un autre savant qui, lui aussi, commettait l'erreur de chercher dans des expériences sur nos frères inférieurs, les animaux, des remèdes aux maux physiques de l'humanité. Mais celui-ci n'était coupable que d'erreur ; son cœur était bon, rien en lui ne put répondre à l'influence des pensées malignes ; elles rejaillissaient incessamment sur l'opérateur qui, lentement, devint malade et mourut, victime de sa haine. Tel est le choc en retour, forme rare de la réaction.

LA CONTAGION MORALE

Certaines pensées, soit par insuffisance de force de projection soit pour toute autre cause, glissent dans l'atmosphère morale (1) du lieu et y vivent un certain temps comme ferments de bien ou de mal, influençant sans cesse la collectivité qui vit parmi elles.

L'atmosphère morale est individuelle ou collective. Chaque individu rayonne l'influence des centres qui constituent son être physique, moral et spirituel. Il donne et reçoit. Il absorbe certaines forces des atmosphères dans lesquelles le placent les circonstances, et ce qu'il y prend représente exactement ce qu'il peut donner ; il est influencé par les mêmes vibrations qu'il est capable de produire et de rayonner. Les centres de force de notre organisme peuvent être comparés à des résonnateurs, qui, de tous les sons qui se trouvent dans l'atmosphère, ne reçoivent que ceux qu'ils peuvent reproduire. Pour emprunter un exemple à la physiologie, nous dirons que, semblables aux cellules musculaires qui, dans le plasma sanguin, attirent par sympathie vibratoire, les éléments spéciaux qui les composent, — les éléments musculaires, — de même, les corps

(1) Les émanations morales d'un être forment une atmosphère autour de lui ; les émanations morales de la collectivité qui habite un milieu constituent l'atmosphère morale de ce milieu.

subtils des hommes vibrent sous l'influence des courants auxquels il peuvent faire écho et intensifient ainsi, par action sélective, les éléments qui se trouvent déjà en eux. D'où il découle que la plus sûre protection contre le mal c'est la pureté : détruisons en nous les éléments dont la vibration crée les passions, et nous pourrons vivre s'il le faut, au milieu des ouragans de l'orgie sans être sérieusement affectés (1).

Chaque homme rejette et absorbe ainsi des passions et des vertus, comme son corps grossier aspire et expire l'air ; toute collectivité constitue, dans son ensemble, un organisme qui joue le même rôle, et possède les mêmes fonctions que les organismes individuels. La famille et la nation sont ainsi des écoles, des centres de contagion qui s'impriment fortement sur les hommes ; l'enfant avec son organisme éminemment plastique se modèle fortement sur les influences du milieu familial ; l'homme mûr reçoit plus particulièrement l'empreinte du milieu national, et ces facteurs sont souvent très importants pour la vie d'une nation comme pour celle des individus. L'orgueil national fut peut-être la plus effective des énergies qui créérent la grandeur de Rome, le sentiment d'honneur qui caractérisa la noblesse française et qui faisait que les galants de la cour couraient à la guerre avec autant d'empressement qu'au bal, se transmit par l'empreinte profonde de la famille sur l'enfant ; les caractéristiques des nations diverses se perpétuent par les atmosphères nationales. Aussi, l'un des plus grands moyens d'unification des peuples, est la destruction des barrières qui préservent et confinent ces atmosphères séparatrices ; et l'imprimerie qui déversa la pensée des peuples dans un récipient commun, les chemins de fer et la navigation qui éventrèrent les frontières et mêlèrent de force les peuples ont été les agents les plus rapides des premières fondations de la fraternité universelle future.

Pour revenir à notre sujet, n'oublions pas que dans l'atmosphère morale que nous concourons à former, nous absorbons surtout les éléments semblables à ceux qui forment nos corps internes (2). Tel est le fait le plus frappant de la solidarité universelle : la souffrance d'un seul rend incomplet le bonheur de tous, comme la vertu d'un seul diminue d'une certaine quantité la somme du vice commun comme la pitié d'un seul diminue l'amertume de la coupe qui abreuve l'humanité. La loi divine nous force par l'expérience à comprendre la sagesse des préceptes que les Instructeurs ont établis et, par la douleur de tous, nous oblige

(1) Voir ce que est dit précédemment.

(2) Les corps ne sont ni internes, ni externes, ils s'interpénètrent tous, mais l'usage d'appeler internes les corps invisibles a prévalu.

à soulager même la douleur du petit nombre, même celle d'un seul être. Quand le cœur d'airain du riche laisse les mansardes sans air, le travail excessif, la nourriture insuffisante développer la maladie chez le pauvre, la contagion, tuberculeuse ou autre, le punit et venge la souffrance abandonnée ; quand l'immoralité individuelle est trop intense, la gangrène morale s'étend et devient générale ; tous les citoyens souffrent du mal et de la chute du corps social qui s'effondre en pourriture.

La loi de solidarité nous montre combien grande est notre responsabilité. Le vice couvé, la pensée mauvaise alimentée, sont beaucoup plus dangereux qu'un acte odieux ; celui-ci provoque la réprobation, correctif précieux, ceux-là pénètrent les cœurs, invisibles, redoutables par conséquent, et leurs ravages sont d'autant plus faciles que leur cause est plus insoupçonnée.

La transformation des forces.

Mais la réaction a souvent des voies plus cachées encore, des mécanismes plus complexes, car les forces n'agissent pas toujours dans leur état primitif ; elles se métamorphosent parfois singulièrement sous l'influence de celles avec lesquelles elles prennent contact, et ici nous entrons dans l'étude obscure *des transformations de la force*. Tout se transforme, rien ne se perd. L'Univers, produit de l'Energie du Logos, retourne à son centre créateur à la fin des temps.

Nombre de ces transformations consistent en le passage de la force à l'état latent. Un exemple emprunté au monde physique va nous servir de flambeau. Quand on soumet un bloc de glace à la fusion, aussi longtemps que toute la masse n'est pas réduite en eau, le thermomètre n'accuse aucune élévation de température. La chaleur est pourtant absorbée, mais elle est employée comme force mécanique, pour amener dans les molécules de glace l'écart nécessaire à la production de l'état liquide. Quand tout ce bloc est transformé en eau, si l'on continue à chauffer, la température s'élève progressivement jusqu'à 100°, point de vaporisation de l'eau. Dès que l'ébullition paraît, la température cesse de nouveau de s'élever, et aussi longtemps que toute l'eau n'est pas vaporisée le thermomètre reste à 100° ; ici encore la force calorique a été employée à l'écartement moléculaire nécessaire au passage de l'eau à l'état de vapeur ; la chaleur a été rendue latente, mais non détruite.

Et elle peut reparaître tout entière, après ces transformations si l'on fait passer la vapeur à l'état liquide puis à l'état

solide. La condensation de la vapeur libère la chaleur absorbée pendant le passage de l'état liquide à l'état gazeux et la congélation de l'eau restitue, à son tour, le même nombre, de calories qu'il a fallu pour fondre le bloc de glace primitif. La chaleur rendue latente est à ce moment libérée tout entière.

De même, les forces humaines sont souvent rendues latentes c'est-à-dire utilisées en des oppositions ou des transformations dont la variété, la complexité et la durée défient toute analyse. Ainsi, nous l'avons vu tantôt, une portion de la force est absorbée par le corps même qui l'a produite, et cet effet de réaction si important, est constant ; une autre portion a été utilisée par les corps qui interpénètrent le centre vibrant (1) une autre partie s'est exercée à distance soit sur l'objet visé, soit dans l'atmosphère morale du milieu. Mais quand tous ces agents absorbants ont cessé d'exister, la force latente se trouve libérée et retourne sous sa forme primitive à l'homme qui l'a créée.

Quelle est la cause de cette attraction mystérieuse et si constante ? Nous pensons qu'elle est de même nature que celle qui rassemble toutes les parcelles d'électricité de même nom dans une seule masse et qui crée ainsi les nuages positifs et les nuages négatifs. Les semblables s'attirent, et les phénomènes d'attraction qui ne ressortissent pas à cette loi, appartiennent à celle des associations harmoniques des forces complémentaires. Dans le cas qui nous occupe, elle semble due au synchronisme vibratoire parfait de la cause et de l'effet. Et ceci explique les différences de contagion produites par un même milieu morbilique ; sont frappés le plus souvent et le plus violemment ceux qui portent en soi des centres pouvant vibrer à l'unisson de la cause morbide : la vertu trouve ainsi en soi son bouclier dans les atmosphères de dépravation, comme le vice y trouve sa punition. Dieu a pris un tel soin de la justice qu'il l'a rendue presque automatique ; sa compassion s'effectue par une loi analogue, — celle qui fait du mal le marchepied du bien. Ajoutons que l'espace sur les mondes subtils, offre si peu d'obstacle à l'action des forces, qu'il semble ne pas exister. La pensée d'un être le rend partout présent, comme elle appelle de loin tout être désiré : l'échange est illimité entre les âmes, dans les mondes supérieurs et l'attraction d'un centre d'énergie s'exerce à toute distance, sur les forces qu'il a engendrées. Le passage à l'état latent des forces explique pourquoi le fruit est, d'habitude, recueilli longtemps après l'acte, et pourquoi dans l'intervalle, il arrive que le crime prospère aux côtés de la vertu souffrante.

(1) Les corps divers de l'âme.

La corrélation des forces.

Pendant les modifications que la force rendue latente subit, elle revêt des formes entièrement différentes de celles qui lui sont propres dans son état normal. Aidons-nous, ici encore, de quelques exemples pris au monde physique. La force mécanique peut être transformée en électricité, en chaleur, en lumière, etc. ; la chaleur, l'électricité, la lumière peuvent produire du mouvement mécanique ; l'électricité née du mouvement mécanique peut se transformer en agent de traction, de chauffage, en agent sonore ou chimique, etc. Et toutes ces forces sont corrélatives, c'est-à-dire s'équivalent.

Une somme de chaleur peut reproduire la somme de mouvement mécanique qui l'a causée ; la calorie, quantité de chaleur nécessaire pour faire monter d'un degré la température d'un kilogramme d'eau, équivaut à un kilogrammètre, force mécanique capable d'élever un poids d'un kilogramme à 424 mètres de hauteur. Et si, dans le monde physique, cette loi semble, en pratique, incomplètement vraie, c'est que les appareils sont si imparfaits et si lourds qu'ils absorbent pour être mus une grande partie de la force qu'ils sont chargés de transmuer, mais, théoriquement, et dans les mondes subtils, les deux termes s'équivalent exactement.

Les transformations des forces morales et spirituelles ont leurs corrélations et leurs équivalences, toutes extrêmement variables et souvent imprévues pour l'ignorance humaine qui attend le bien de certaines causes, tandis que le mal en résulte ou réciproquement. En voici quelques exemples :

La vue du crime provoque, selon les natures qui en sont témoins, l'horreur du péché, la haine du pécheur, ou l'impulsion à commettre le même crime : témoin les épidémies de suicide, les lieux néfastes, la contagion révolutionnaire ou celle du massacre. L'horreur des attentats anarchiques imprima, il y a quelques années, à la nation, des tendances marquées au retour à l'autorité.

Le chagrin produit souvent la maladie physique ; l'espérance fait vivre, elle peut rétablir la santé et la maintenir ; elle fait accomplir de grandes choses par l'énergie et la persévérance qu'elle infuse ; on a vu la volonté tenir la mort en échec, décupler la force musculaire, transformer la pensée et le désir en des catapultes terribles exerçant leur action à distance ; le mal mental ou moral retentit sur tous les corps ; il peut rendre malade le véhicule physique et même stériliser le champ divin, le corps spirituel sur lequel doivent fleurir

les vertus. L'amour désintéressé, parfaitement pur, émane la santé physique et morale, répand la joie et la paix, rayonne la vie, car il est un rayon de la vie divine qui soutient le monde. La haine, au contraire, rayon de l'Adversaire, de la force destructrice, tend à établir la mort partout où elle règne, et ses transformations physiques, — les ébranlements qu'elle cause dans le monde des forces de la nature, — sont toutes des agents de destruction : elle est l'âme cachée des sinistres, l'élément brisant des cataclysmes, la colère des éléments déchaînés, l'impulsion aveugle des révolutions, la folie des guerres, le bouillonnement des révoltes ; les époques tourmentées par l'ouragan de la haine sont fertiles en catastrophes de tous ordres : luttes de partis, guerres, révolutions, cataclysmes ; l'affaire Dreyfus a plus morcelé la France que dix guerres malheureuses : le trouble mental qu'elle a déchaîné a été si terrible que chaque citoyen l'a ressenti ou subi, plus ou moins ; la patrie a été séparée en deux camps ennemis, chacun enveloppé dans un nuage formidable de haine dont l'influence se fera longtemps sentir ; l'Alsace-Lorraine amputée est restée française, mais pendant la triste époque dont nous parlons, il n'y avait plus de France, plus de Français, il n'existait que deux armées sectaires prêtes à s'entredéchirer, des citoyens aveugles qui avaient oublié la France pour ne voir que l'objet de leur querelle.

Ces corrélations des forces morales sont si diverses, si étroitement enlacées, si difficiles à prévoir, qu'il suffit de signaler la loi générale à laquelle elles obéissent. Elles nous montrent les ressources infinies dont dispose la loi karmique qui toujours, tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre, s'accomplit. Aussi, le plus souvent, pour nous, les forces de la réaction de nos actes, quand elles nous reviennent, sont-elles méconnaissables, et ont-elles perdu le sceau de leur origine. Mais le Sage, le ministre de la Loi y découvre toujours le cachet qui signale leur berceau, et par la nuance qu'elles conservent à travers les étranges péripéties de leur course, il peut les classer, les identifier et remonter à leur cause.

L'interférence des forces.

Il est encore une grande loi dans la transformation des forces : elles interfèrent les unes sur les autres, et leurs contacts les augmentent, les amoindrissent ou les neutralisent. Ainsi nous verrons, dans l'un des chapitres suivants, que la répétition des mêmes pensées, des mêmes désirs produit leur intensification, établit les habitudes, augmente ou diminue les

difficultés de la lutte contre la nature inférieure, et peut même, à la longue, créer des énergies d'une intensité telle, qu'elles arrivent à dominer la force de volonté dont est capable celui qui les a engendrées et qu'elles rendent certains actes fatals.

Le spectacle de ces échanges, de ces modifications perpétuelles, cette preuve de la pérennité de la force et de la réalité du principe que rien ne se perd sont faits pour attrister et pour plonger dans la désespérance. La fatalité serait-elle aussi réelle, aussi effroyable? La roue qui nous écrase ne doit-elle jamais cesser de tourner? nos fautes auraient-elles une éternité de résultats? Non. Dans la Loi, Dieu a ménagé un refuge, dans le tourbillon des énergies se trouve une place calme. Le Karma est fait pour nous instruire et nous faire évoluer et non pour jouer le rôle de démon dans un éternel enfer. La connaissance acquise par la douleur unie, au développement de l'âme qui accompagne toute évolution, donne enfin à la Psyché la clef libératrice. Non une libération égoïste qui désire seulement échapper à la douleur, et jouir d'une paix individuelle au milieu d'un monde où retentit la clameur des souffrants, mais la libération de toutes les entraves qui empêchent de venir en aide à ceux qui gémissent sur l'âpre montée, la libération de l'ignorance, de la faiblesse et de la tiédeur, la liberté d'être un ouvrier parfait de Dieu dans l'œuvre de l'évolution.

La réaction des forces créées nous apporte, d'abord, la connaissance : nous le verrons un peu plus loin, c'est en mordant à la pomme de l'Arbre de la connaissance que nous acquérons la notion de sa saveur ; la connaissance de la Loi vient de la douleur qui nous avertit que nous avons fait fausse route et de la paix qui nous montre que nous marchons avec Dieu.

La douleur éveille l'âme, elle nous oblige à sonder notre cœur, elle nous présente obstinément le problème de la vie, l'énigme des origines et des fins. Cet effort de la conscience vers son centre, fait converger au fond de l'être un grand nombre de rayons qui éclairent et développent l'âme, et quand celle ci est entrée dans sa maturité, elle possède lumière, force et sagesse. Elle éclaire et commande à jamais aux forces inférieures qui constituent la vie de son instrument. Karma, alors, a définitivement accordé la lyre humaine avec la lyre cosmique. L'homme est devenu parfait, il ne peut vibrer qu'à l'unisson de la Loi, aucune force de mal ne peut plus l'atteindre. Il ne lui reste qu'à éteindre les dernières traces du mal qu'il a créé auparavant.

Deux grandes méthodes se présentent alors à sa vision purifiée ; son choix dépend de la nature de la force à détruire. La première consiste à éteindre un vice par son opposé ;

la deuxième à transmuer ce vice en des aspects de plus en plus purs et élevés.

La force est dangereuse quand elle est appliquée directement à un vice, elle donne une certaine vie à l'objet qu'elle frappe et des réactions dangereuses en sont la conséquence. Vouloir tuer une passion, c'est la vivifier et rendre la lutte contre elle plus difficile. Le mieux dans ce cas est de la purifier, de canaliser son énergie en changeant son point d'application; on opère ainsi sa transmutation. L'amour sensuel est transmuté par le développement de l'amour spirituel; celui-ci, à mesure qu'il naît, produit sur le centre astral, cause de l'amour grossier, une sorte d'action inductive qui modifie les éléments astraux, comme la chaleur et le martelage donnent au fer la forme désirée par l'artiste. Dans la méditation, pratiquée par tous ceux qui veulent épurer leur nature, c'est ainsi que les énergies passionnelles sont modifiées.

Il est une deuxième méthode basée sur l'un des modes de l'interférence des forces. De même que, dans le monde physique, on peut détruire une force subtile quelconque, lumière, électricité, chaleur, en superposant les monts et les vaux de ses ondes, de même, dans le monde moral, en opposant à un vice la vertu qui lui est opposée on détruit ce vice; l'amour et la haine sont les vaux et les monts de la force abstraite, inconnue qui est leur racine commune. L'un détruit l'autre et dans la méditation, cette loi est aussi utilisée: on détruit un vice non en luttant directement contre lui, mais en cultivant la vertu qui est son opposé. Or, la source de toutes les erreurs, de toutes les forces de mal, de tous les vices, c'est l'égoïsme, la séparativité, et le foyer de toutes les forces de bien brûle dans le cœur par l amour qui purifie toutes choses, unit tout, fait tout vivre.

La destruction du mal passé est dès lors assurée, l'âme met consciemment en œuvre ce grand secret de la force: la grande loi salvatrice. A la cause de toutes les formes de mal, elle oppose la cause de tous les aspects du bien, à l'égoïsme qui a créé l'arbre immense du mal, elle oppose l'amour qui va le détruire et avec lui supprimer tous ses rameaux. Les grands Instructeurs l'ont tous répété : Rendez le bien pour le mal; Aimez ceux qui vous haïssent.

Dans les deux aspects opposés qui manifestent la force suprême, le bien et le mal, l'amour et la haine sont les monts et les vaux; le mal cesse par le bien, l'amour détruit la collectivité de forces de mal créées pendant l'enfance de l'âme, met fin à son Karma, mais dans cette interférence destructrice, l'amour utilisé n'est-il pas détruit? Il l'est; il faut une rançon à la haine, c'est l'amour qui la paie. Mais la source de l'amour est indesructible et l'âme arrivée sur le seuil de la divinité en est un

générateur inépuisable car elle est le canal alimenté par la source de tout amour, le Logos. Et c'est ainsi que la somme effrayante de mal produite par l'ignorance, trouve sa destruction dès qu'elle devient inutile à l'évolution des âmes. Dans un chapitre suivant nous reviendrons, pour le compléter, sur ce point si important.

Arrivé sur ce sommet, l'homme sait que, pour ne plus forger de nouvelles chaînes, il doit désormais n'être qu'un canal des forces divines, un véhicule qui les transmet par amour, sans désirer en garder la plus petite parcelle. Il rayonne et se donne sans cesse, il fait le vrai vœu de pauvreté, et, pour ses propres besoins, il se confie à la Providence.

(A suivre). **Dr Th. Pascal.**

LE SILENCE MYSTIQUE

L'absence de parole, de bruit, de tout son dans la nature est le Silence ; c'est, pour le plus grand nombre, « un silence matériel, passif, le reflet du sommeil, de la mort ou de l'inexistence » (1). Pour le poète et le philosophe, le silence est actif, il est la source féconde de toute activité du cœur et de l'esprit. Pour le théosophe, le silence a un sens plus profond : c'est en lui et par lui que se manifeste la Puissance immanente avec laquelle son âme doit s'unir pour arriver, non à sa fin dernière, comme disent les catholiques, car il n'y a pas de fin, et l'ascension est infinie, mais à l'étape supérieure de l'évolution humaine.

Dès la plus haute antiquité, la loi du Silence était imposée, dans certaines écoles de philosophie, comme moyen de culture mentale et spirituelle : c'est ainsi que Pythagore imposait d'abord un silence d'épreuve de cinq ans à ses disciples pendant la période de probation, et ensuite le silence perpétuel ou mystique sur les enseignements oraux qu'il donnait, chaque degré d'enseignement constituant une véritable initiation.

Chez les premiers chrétiens, trois paroles étaient dites à ceux qui aspiraient à la vie monastique : « fuge, tace, quiesce », c'est-à-dire : fuyez le monde, gardez le silence et soyez en repos. Cette règle du silence s'est perpétuée à travers les âges,

(1) Mœterlinck. — *Trésor des humbles.*

et de nos jours elle est encore en vigueur parmi les ordres contemplatifs.

Suivant certains philosophes, il faudrait élever au silence des autels d'universelle adoration. Il inspire au philosophe écossais Carbyle une telle vénération qu'il s'écrie : « Silence, le grand Silence, plus haut que les étoiles, plus profond que le royaume de la Mort ! Il est l'élément dans lequel se forment les grandes choses, pour qu'enfin elles puissent émerger, parfaites et majestueuses, à la lumière de la Vie qu'elles vont dominer ».

« Le silence est d'or, dit un proverbe, et la parole est d'argent » ; il est d'or parce qu'il rend fécond l'esprit qui travaille, et qu'il rend à l'homme d'éminents services dans ses rapports avec ses semblables ; il est d'or pur quand il est employé à la contemplation divine.

Dans le silence réside une force mystérieuse qui se traduit dans le sein de la nature, comme dans le cœur de l'homme, en manifestations multiples et pleines de contrastes. Avant le déchaînement de l'ouragan, il y a un moment solennel où tout se tait dans le frissonnement de l'épouvante ; il semble que la nature ait besoin de silence pour concentrer en elle ses éléments destructeurs avant de les déchaîner. Si un navire se trouve au centre d'un cyclone et qu'il se déplace avec ce centre, il vogue sur une mer calme, et souvent sous un ciel bleu, alors, qu'au loin, les vagues bondissent et que le vent chasse sur la mer d'épais nuages sillonnés d'éclairs.

Sur les pics altiers où la neige est éternelle, la solitude présente un caractère d'effrayante grandeur : c'est le vertige du vide par l'immensité de l'espace et la profondeur du silence. Il semble qu'une force subtile émane de ces déserts glacés et s'infiltre dans l'être humain jusque dans les replis les plus profonds du corps et de l'âme ; elle paralyse l'activité physique, elle inhibe la pensée. Un savant nous disait dernièrement qu'il ne pouvait faire aucun calcul à l'observatoire du Mont Blanc ; « Je ne puis plus penser », s'écriait un autre savant en arrivant à cette cime élevée. Quant à la cause physiologique de ce phénomène que l'on appelle le mal des montagnes — qu'elle soit une privation d'oxygène dans le sang ou un excès d'effort musculaire pendant l'ascension — elle ne peut être la seule cause agissante car elle provoque des états de conscience totalement différents chez ceux qui sont capables de supporter une multitude aussi élevée. Une telle solitude fait éprouver au plus petit nombre un charme enveloppant et indéfinissable : elle donne à l'esprit du penseur abstrait une conception plus élevée de l'Infini ; elle épure l'âme du poète et oriente son cœur vers l'amour idéal, universel ; elle fait plier les genoux du mystique et l'anéantit

dans la contemplation divine. Au plus grand nombre, c'est-à-dire à ceux qui ne vivent que pour satisfaire leurs désirs égoïstes et grossiers, elle ne suscite que le dégoût, l'horreur et l'envie de fuir au plus vite ce morne séjour. Ceux-là seuls — et les théosophes le savent bien — peuvent supporter sans effroi les solitudes glacées et le silence absolu, en ressentir la grandeur et en retirer tout le fruit, qui ont accordé leur âme en vibrations harmoniques avec d'aussi pures et subtiles vibrations de la nature.

On trouve sur « la solitude » (1) de très belles pensées dans un ouvrage allemand de la fin du XVIIIe siècle dont l'auteur, Zimmermann, était un disciple de Lavater. « A mesure, dit cet auteur, que nous nous élevons au-dessus des habitations des hommes, il semble que nos sentiments bas et communs nous abandonnent ; que l'âme, en s'approchant des régions éthérées, dépouille ses passions terrestres et sente presque déjà quelque chose de son immuable pureté... Loin des regards des hommes, seuls devant Dieu, le langage silencieux de la Conscience nous répète combien nous sommes peu ce que l'on nous croit, combien il nous manque encore de ce que nous devrions être, et quelles difficultés nous avons encore à vaincre avant d'y parvenir... Il faut examiner dans le silence le prix de toutes choses et de toutes les actions humaines pour avoir la force de pratiquer le bien à ses dépens... C'est dans le commerce de soi-même et non dans le tumulte des hommes que s'acquièrent les grandes qualités de l'âme : la fermeté, la résolution, la dureté stoïque du caractère. Celui qui, rentrant sérieusement en lui-même et méditant dans le silence, élève partout son cœur à Dieu, qui regarde comme le temple de la Divinité la nature entière, la voûte azurée des cieux, les prairies émaillées de fleurs, les montagnes et les forêts silencieuses, qui dirige partout son cœur vers l'Auteur et le Modérateur de toutes choses, qui a toujours devant les yeux la Providence éclairée : celui-là, sûrement, a déjà beaucoup vécu dans une sainte solitude, dans un pieux recueillement »... Le médecin philosophe Zimmermann, l'auteur de ces pensées, atteint une véritable conception théosophique et, chose singulière, donne une véritable leçon à ceux qui demandent pourquoi les Maîtres de la Sagesse se retirent dans les solitudes glacées de l'Himalaya.

« De profondes méditations, dit-il, dans des *lieux solitaires* élèvent quelquefois l'esprit au-dessus de lui-même, échauffent l'imagination et font naître les sentiments les plus sublimes. L'âme y goûte une satisfaction plus pure, plus continue, plus durable et plus féconde. *Là, vivre n'est autre chose que de pen-*

(1) *La solitude*, par ZIMMERMANN (traduit en 1788).

ser; à chaque pas, l'âme marche dans l'Infini, et, guidée par son enthousiasme, dans cette libre jouissance d'elle-même, elle se fortifie dans l'habitude de penser de grandes choses et de prendre des résolutions héroïques. » — Pour tout étudiant théosophe ou mystique, le Silence a souvent un sens religieux.

Que ce soit dans une ville silencieuse comme Venise où tout bruit vient s'éteindre dans le murmure des eaux, dans une nef de cathédrale pleine d'ombre, dans une crypte de tombeau ou sous les arceaux de verdure d'une sombre forêt, le silence fait naître, chez le méditatif, un frissonnement religieux et lui fait mesurer tout le néant et la frivolité tant des grandeurs humaines que des joies du monde.

L'homme s'agite dans le tumulte des villes, se complaît dans les luttes de la vie et se livre tout entier aux activités extérieures ; mais quand la nature se pare de ses plus beaux dons, il sent au fond de lui-même un tendre appel qui l'incite au calme, au repos ; il aspire au silence des bois et des champs, à la solitude de la mer ou des montagnes. S'il souffre, le calme et le silence deviennent une nécessité pour lui. L'animal lui-même, quand il est atteint de maladie, recherche la solitude. « Les abeilles, dit un philosophe, ne travaillent que dans l'obscurité; la pensée ne travaille que dans le silence et la vertu dans le secret. » Celui qui n'a pas contracté l'habitude de vivre avec lui-même dans le silence, qui court, l'âme vide de pensées et pleine de désirs, après la dissipation, pour celui-là, pour cet impulsif, la solitude est dangereuse. Son oisiveté mettra ses passions en fermentation et laissera libre cours aux débordements de son imagination. S'il est heureux, sa solitude lui inspirera des idées extravagantes et des désirs immodérés ; s'il est malheureux et surtout si son attention ne s'est jamais fixée vers un idéal élevé en occupant son mental de choses nobles et intéressantes, il ne tardera pas à ressentir lés inquiétudes les plus vives et toutes les idées lugubres d'une imagination affolée ; il devra fuir à la hâte la solitude en recourant aux distractions du monde pour éviter l'idée fixe, lancinante de la noire mélancolie.

A ce sujet, Zimmermann exprime encore quelques pensées intéressantes : « La peine, dit-il, le malheur et les maladies nous rendent promptement familiers avec la solitude ; mais la plus triste manière de vivre dans la solitude est celle d'un malade qui ne pense qu'à sa maladie. L'âme perd dans l'inquiétude et l'abattement le peu de force qui lui reste. Ce qui est rare, c'est un courage persévérant dans les maux de longue durée, surtout quand la mélancolie énerve l'âme et quand celle-ci, ce qui est assez ordinaire, s'abandonne au désespoir et se représente son état comme devant être éternel. « Vos nerfs sont-ils attaqués, dit ce philosophe, votre tête est-elle

prise de vertige, n'avez-vous plus la force de penser, de lire, d'écrire, vous est-il physiquement impossible d'occuper les facultés de votre âme, dans ce cas, apprenez à vivre de la vie végétative. Que l'âme se dégage de son enveloppe grossière qui l'appesantit, et le malade trouvera un soulagement et une force dont il ne se doute pas. » Mendelsohn, atteint d'une maladie nerveuse très douloureuse et obligé même, à de certaines périodes de sa vie, de s'interdire tout travail mental, parvint, malgré ses cruelles souffrances, à conserver, par la résignation et une patience inaltérable, la noblesse et la sublimité de l'esprit qu'il avait au temps de sa jeunesse (1).

La vie théosophique est précisément la mise en action des principes qui développent les activités permettant à l'âme d'acquérir une telle fermeté. Un mystique éclairé, qui sait concentrer « son regard d'âme » (2), son œil intérieur, comme disent les mystiques, vers l'Unique et Pure Lumière, gardera son calme et sa sérénité non seulement devant la souffrance, mais même s'il se trouve atteint de cette horrible maladie qui vient sournoisement troubler ou paralyser ses centres nerveux psychiques et faire en lui le silence et l'obscurité Un rayon de cette Lumière filtrant à travers ses organes internes éclairera sa conscience d'une lueur suffisante pour la guider et la maintenir intacte jusqu'à la disparition des troubles physiologiques. Que la même maladie survienne à un matérialiste, si intelligent qu'il soit, sa conscience uniquement centrée dans l'organe cérébral sombrera le plus souvent au milieu des troubles de l'organisme.

Bien que tous les dangers que peut offrir la solitude ne prouvent rien contre elle, il est cependant un écueil qui mérite d'être signalé : c'est la volupté qu'éprouvent certaines âmes hypersensitives pour les beautés de la nature. Des facultés psychiques les mettent en communion très intime avec les forces subtiles et captivantes qui émanent de la nature et les prédisposent à se laisser envahir par une torpeur délicieuse peut-être, mais qui endort peu à peu les énergies de l'âme. La solitude, dans ce cas, au lieu de provoquer une élévation salutaire qui ramène l'âme à Dieu, l'engourdit dans un sommeil très pernicieux pour sa croissance. C'est là un mauvais quiétisme, car la vie mystique ou théosophique n'est pas un repos nirvanique ; c'est un combat de tous les instants.

Le Silence qui captive les âmes rêveuses et méditatives

(1) ZIMMERMANN, *op. cit.*
(2) *Voix du silence*, opuscule théosophique.

n'est pas seulement dans la nature, il jaillit aussi des gouffres de la vie en donnant une saveur particulière aux actes de la vie sociale. Les sentiments les plus divers se manifestent par le Silence : le mépris, l'indifférence, la surprise, la timidité, le dévouement, la grande douleur, etc. Une simple larme versée en silence attendrit plus que toutes les paroles éloquentes. On dit que l'amour rend éloquent, il rend plutôt silencieux le cœur véritablement épris, car la parole rompt le charme et détruit souvent l'harmonie de deux cœurs qui vibrent à l'unisson.

Le Silence claustral, si lourd à supporter, si profond qu'il fait frissonner les plus courageux, offre cependant une grandeur surhumaine.

Dans les cellules des cloîtres, les murailles sont couvertes d'inscriptions qui témoignent de la paix profonde et des délices éprouvées par les cénobites dans la solitude ; ce sont des élans de gratitude et d'amour pour le silence qui leur a procuré d'ineffables bonheurs. — Dans les cachots des prisons et les cabanons d'aliénés, les inscriptions sur les murs témoignent de sentiments farouches où domine l'épouvante provoquée par l'horreur du silence. Là, la solitude volontaire a donné la paix ; ici, la solitude forcée a donné le désespoir ; mais le bonheur et le désespoir ne sont pas dans la solitude ; ils sont dans le cœur de l'homme. Les enseignements théosophiques permettent à l'étudiant de trouver de suite la solution d'un tel problème. Les pensées de haine, de colère, de vengeance, émises par le criminel dans la solitude, a tôt fait de créer autour de lui une atmosphère pleine d'images mentales mauvaises qui appellent par affinité les entités occultes de même nature. Or, toutes ces légions aveuglément hostiles agissent, comme le dit Mme Besant, par répercussion sur notre corps astral en faisant naître un sentiment de vague terreur. Entièrement livré à lui-même et ne pouvant fuir ces terribles influences par les distractions du monde, le criminel, victime de ses propres pensées, est fatalement livré à l'épouvante, et, la peur, arrivée à son paroxysme, le mène à la folie et au suicide. Les forces émises par l'âme religieuse dans la solitude sont la résignation, le renoncement, l'amour des choses divines, et celles-ci se transforment en paix profonde et en bonheur inaltérable.

Nous avons parlé jusqu'ici du silence actif et isolé ; mais il en est un autre, le silence collectif ou de la foule dont la force est si puissante sur l'orateur et l'artiste. Quelle souffrance d'amour-propre pour ces sensitifs lorsqu'ils sont accueillis par un silence glacé et méprisant ; quelle douleur dans le plus profond de leur être lorsqu'un silence indifférent montre que leur idéal n'a pas été compris ! « Nous supportons, à la ri-

gueur, dit M. Mœterlinck (1), le silence isolé, notre propre silence, mais le silence de plusieurs, le silence multiplié d'une foule est un fardeau surnaturel. Nous usons une grande partie de notre vie à rechercher les lieux où le silence ne règne pas. Dès que deux ou trois hommes se rencontrent, ils ne songent qu'à bannir l'irrésistible ennui ; car combien d'amitiés ordinaires n'ont d'autre fondement que la haine du silence ? Et si, malgré tous les efforts, il réussit à se glisser entre des êtres assemblés, ces êtres tournent la tête avec inquiétude du côté solennel des choses que l'on n'aperçoit pas ; et puis, ils s'en iront bientôt, cédant la place à l'inconnu, et ils s'éviteront à l'avenir... Le silence nous entoure de tous côtés, il est le fond de notre vie sous-entendue, et dès que l'un de nous frappe en tremblant à l'une des portes de l'abîme, c'est toujours le même silence attentif qui ouvre cette porte. Ici encore, nous sommes tous égaux devant la chose sans mesure ; et le silence du roi ou de l'esclave, en face de la mort, de la douleur ou de l'amour, a le même visage et cache sous son manteau impérial des trésors identiques... Le silence est le soleil de l'amour et il mûrit les fruits de l'âme, comme l'autre soleil mûrit les fruits de notre terre. »

Aux pensées profondes de ce mystique moderne, nous ajouterons l'opinion de quelques autres mystiques qui, ayant pratiqué la loi du silence, en font une description éloquente.

Saint Denis l'aréopagite, le grand mystique athénien dont Mgr Darboy s'est fait l'ardent défenseur, déclare qu'il n'est ni permis, ni possible à aucun être de dire, ni de comprendre comment Dieu demeure dans le repos et le silence, et ce qu'est en soi la paix et ce divin calme qu'on appelle silence et immobilité merveilleusement active ?

Saint Denis supplie « la Trinité sainte de diriger son esprit vers le point où les mystères simples, absolus, immuables, de la théologie mystique s'entr'ouvrent dans l'obscurité translumineuse du silence qui dit les secrets... » Pensée très profonde et enveloppée du voile mystique mais lumineux pour celui qui l'examine à la lumière théosophique : elle signifie que, derrière les symboles de l'Eglise, il y a des expériences faites dans le mystère du silence qui permettent au mystique de soulever le coin du voile et d'apercevoir un rayon vivant de la pure Lumière.

Suivant Hugues de Saint-Victor, le célèbre moine mystique du XII[e] siècle, il y a trois espèces de silence : « le silence de la bouche, celui de la pensée, celui de la raison. La bouche est muette quand l'âme s'est retirée tout entière en sa région intérieure ; la pensée se tait aussi, ne pouvant en aucune ma-

(1) *Le Trésor des humbles.*

nière comprendre l'ineffable joie qu'elle éprouve ; et la raison est condamnée au même silence, car la raison humaine n'a plus affaire lorsque le sanctuaire de la pensée est inondé par l'onction divine. Ivre de ce parfum, le sommeil de la céleste félicité le saisit, et elle s'affaisse dans le repos, se sentant fondre sous les baisers de la lumière suprême ».

« Le silence, dit saint Augustin, est une oisiveté de la bouche pour une affaire du cœur : l'homme extérieur est alors inactif pour que l'intérieur travaille plus librement : on ferme la porte de la bouche pour remplir plus pleinement le devoir du cœur. »

« La solitude, s'écrie Rusbrœck l'Admirable, est par-dessus tout un acte intérieur... Ce qui est nécessaire, c'est la solitude du cœur et de l'esprit. Si vous ne l'avez pas, fussiez-vous seul au monde, vous n'êtes pas solitaire; si vous l'avez, fussiez-vous mêlé à toutes les foules du monde, vous êtes solitaire. »

Michel Molinos, le célèbre mystique espagnol, s'exprime ainsi dans son « Guide spirituel » : « Il y a trois sortes de silence : le silence des paroles, celui des désirs et celui des pensées. Le premier est parfait, le second plus parfait, le troisième beaucoup plus parfait encore. Dans le premier, celui des paroles, la vertu est acquise ; dans le deuxième, celui des désirs,le calme est atteint ; dans le troisième, celui des pensées, le recueillement intérieur est atteint. En ne parlant pas, en ne désirant pas, en ne pensant pas, on arrive au véritable et parfait silence mystique, dans lequel Dieu parle avec l'âme, se communique lui-même à elle, et, dans l'abîme de sa propre profondeur, lui enseigne la plus parfaite et la plus grandiose sagesse.

« Il l'appelle et la guide au sein du silence intérieur et mystique quand Il dit qu'Il veut lui parler à elle seule, dans la partie la plus secrète et la plus cachée de son cœur. Tu dois te garder dans ce silence mystique si tu veux entendre la douce et divine voix. Il ne suffit pas, pour gagner ce trésor, d'abandonner le monde, ni de repousser tes désirs et toutes choses créées, si tu ne te détaches pas toi-même de tout : désirs, choses créées et pensées. Demeure dans ce silence mystique et ouvre la porte, afin que Dieu puisse se communiquer à toi et te former alors à son image.

« La perfection de l'âme ne consiste pas à parler et à penser beaucoup à Dieu, mais à l'aimer suffisamment. Cet amour est atteint par une parfaite résignation et le silence intérieur ; tout consiste en actions.

« Tu es maintenant clairement convaincu que le parfait amour ne consiste pas en élans d'amour ni en tendres supplications, ni même en actes intérieurs par lesquels tu dis à

Dieu que tu as pour Lui un amour infini et que tu L'aimes plus que toi-même. Il est possible qu'à ce moment tu cherches ton soi personnel et l'amour de toi-même plus que l'amour de Dieu, car l'amour de Dieu consiste en faits et non en vains discours.

« Efforce-toi d'être résigné en toutes choses en silence, et cela faisant, sans dire que tu L'aimes, tu atteindras le repos parfait et l'amour efficace et véritable. Saint Pierre dit très affectueusement au Seigneur que, pour l'amour de Lui, il était prêt à sacrifier sa vie, mais à la parole d'une jeune fille, il le renia, et son zèle fut ainsi étouffé. Marie-Magdeleine ne dit pas un mot, et cependant le Seigneur, touché de son parfait amour, devint son panégyriste en disant qu'elle avait beaucoup aimé. C'est donc intérieurement qu'en un muet silence les plus parfaites vertus de foi, d'espérance et de charité sont pratiquées, sans qu'il y ait nécessité de dire à Dieu que tu l'aimes et que tu crois et espères en Lui, car Dieu connaît mieux que toi-même les mouvements de ton cœur. »

Certains mystiques, comme Mme Guyon, établissent une distinction dans le silence : il y a le silence extérieur et le silence intérieur du cœur. Le silence extérieur permet à l'âme de répandre son cœur devant Dieu, c'est « le langage du cœur », et le silence intérieur retranche au cœur ce silence expressif : le cœur étouffe sa voix, ses aspirations, ses élans vers Dieu, pour rester passif et aspirer la vie divine, comme celui qui, sortant d'une atmosphère viciée, aspire l'air pur avec délices. C'est l'extase, la perte en Dieu, l'anéantissement, le repos parfait, le Sabbat mystique où l'âme n'éprouve plus de vicissitudes, n'a plus rien qui la trouble. Par le premier silence, l'âme entre dans une oraison de recueillement, de foi lumineuse qui fait répandre le cœur en la présence de Dieu ; par le silence du cœur, l'âme exclut d'elle-même toute action pour entrer dans une parfaite passivité et laisser un plein développement à l'action divine. Cet état, surtout lorsqu'il est fort avancé, est tellement naturel à l'âme qu'elle ne peut plus rien distinguer : elle ne connaît point faire la volonté de Dieu en la faisant, car faire la volonté de Dieu est un acte tout naturel. C'est quand elle suit sa raison qu'elle a conscience que sa volonté est distincte de la volonté divine ; elle ressent alors vivement la privation momentanée de cette loi violente d'amour qui est gravée dans le cœur de tout homme abîmé et perdu dans la Divinité... La perte de l'âme en Dieu, pendant le silence intérieur, n'est qu'un avant-goût du repos parfait qui sera consommé dans le temps et l'éternité, car ce repos ne peut être sur la terre que de faible durée en raison de la faiblesse humaine. »

Enfin, voici ce que dit sur le silence mystique l'auteur inconnu du livre intitulé « l'Esprit pur » : « Vous serez le dogme vivant du silence, le sacerdoce du silence, le culte du silence. Que tout en vous fasse silence ; car le silence, c'est la paix de l'Esprit, et cette paix : c'est Dieu en nous.

« La paix de l'intelligence, c'est le silence dans la contemplation. La paix du cœur, c'est le silence dans l'amour. L'esprit de contemplation et d'amour, c'est le silence de tout notre être dans la présence et la possession de Dieu, pur Esprit. C'est par le silence que vous ferez la conquête de vous-même et du monde tout entier ; car le silence est la vertu de toute vertu à laquelle rien ne peut s'opposer, parce qu'il parle en se taisant, agit en se reposant, opère en s'abstenant et comprend tout en n'impliquant rien.

« Silence et paix à toute créature ! Silence et paix de l'esprit par le silence et la paix du cœur : silence et paix du cœur par le silence et la paix de l'esprit ! Mystère, adoration, félicité suprême dans la paix du silence !

« C'est qu'au fond de tout silence, il y a Dieu, parce que le silence est l'ange qui s'élève au-dessus de toutes les formes, pour les embrasser toutes dans l'étreinte d'un éternel ravissement et la paix inaltérable de l'Esprit pur.

« Que le silence se fasse donc partout autour de vous. Respectez tout afin que tout se respecte ; ne changez rien afin que que tout change de soi-même ; opérez tout dans la paix et le silence de l'Esprit...

« Faites le silence en vous-même pour y écouter Dieu qui parle par le silence. Mais que ce silence lui-même se fasse par la paix du cœur dans la paix de l'esprit, car le silence qu'on cherche n'est déjà plus le silence, et la paix qui ne naît pas en paix a déjà perdu son calme et sa sénérité...

« C'est le silence de l'esprit par la paix de l'amour qui le féconde en l'élevant au-dessus de toutes les formes qui passent. C'est le silence de l'amour par la paix de l'Esprit en trouvant sous toutes les formes l'Esprit pur qui en est la vie. »

(*A suivre*). **L. Revel.**



QUESTION FRÉQUEMMENT POSÉE (1)

Si toutes les âmes, sans exception, procèdent de l'Infini, ne doivent-elles pas être égales, et, alors, comment peuvent-elles devenir dissemblables ?

Admettons l'existence d'un univers, c'est-à-dire, de la différenciation. Vous devez, dès lors, admettre que chaque objet, pris séparément, doit être imparfait, tandis que, plus est grande la variété des objets, moins est imparfaite la totalité, l'ensemble des objets. Si, au sein de cette diversité d'objets, sont semés les germes d'âmes, ces germes ayant le pouvoir de répondre aux impacts extérieurs qui donnent naissance aux sentiments de plaisir et de souffrance, et si ces germes commencent à développer lentement le pouvoir de reconnaître ces impacts et d'en conserver la mémoire, autrement dit, les commencements de facultés mentales, est-ce que les différences des contacts ainsi supportés ne donneront pas lieu à des différences dans les réponses, et, est-ce que ces germes ne seront pas, du dehors, modifiés et instruits différemment? Les différences des expériences vont entraîner des différences dans les réponses aux expériences et celles-ci vont modifier le caractère naissant ; ainsi, un milieu, qui fournirait plus de contacts pénibles que de contacts agréables, modifierait les énergies, que l'âme projette au dehors, d'une autre façon qu'elles ne pourraient l'être par un milieu qui fournirait plus de contacts agréables que de contacts douloureux. Les résultats pourraient bien être également favorables, mais ils différeraient les uns des autres. Avec le temps, chaque âme aurait à réparer ce qui lui ferait faute, mais, en attendant, ce manque en chacune d'elles se montrerait comme une imperfection spécialisée.

Vous devez, par suite, vous rendre compte du pouvoir spontané de l'âme, du mouvement propre qu'elle tient de sa

(1) Sous le titre spécial de *Questions fréquemment posées* nous reproduisons une série de questions traitées dans *The Theosophical Review*. Le ou les auteurs n'ont pas signé, mais nous croyons savoir que quelques-unes, au moins, des réponses, sont dues à de hautes individualités. Les initiales T. R. apposées sur nos pages marquent simplement le recueil théosophique d'où leur contenu a été tiré.

Source, la Vie Une, et qui signifie, dans la pratique, que les âmes, *spontanément,* choisiront différemment, par ce mouvement qui prend naissance de lui-même au sein de milieux divers. C'est là le principal agent modificateur.

A mesure que l'expérience conduit à reconnaître le « bien » et le « mal », ce mouvement né de lui-même s'exprimera de plus en plus. L'expérience la plus complète de la matière est tout d'abord le « bien » ; c'est pour elle que l'âme est ici, et la recherche de cette expérience est d'accord avec la poussée en avant de l'évolution ; en ce point, l'arc évolutif commence à remonter hors de la matière la plus basse, et, alors, le « bien » est la floraison résultant de ces séductions inférieures ; mais l'âme préférera peut-être s'attarder, elle voudra peut-être les rechercher davantage, ne point passer outre aussi vivement ; son choix pourra alors paraître « mal » à ceux qui continuent leur marche en avant. Comme l'évolution progresse, une âme qui s'attarde ainsi paraît être en arrière, elle semble rejeter les occasions de progrès et souffrir de plus en plus parce qu'elle est en désaccord avec la masse qui a évolué davantage.

En outre, il se peut qu'il soit mis un terme, momentanément, au fait de s'attacher continuellement à des formes appartenant à une période passée de l'évolution, en brisant ces formes qui n'ont plus leur place dans l'univers en progrès, et, si l'âme persiste à s'accrocher à elles, elle devra être suspendue, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'un autre univers soit parvenu à la période où elle s'attarde ; tandis que pour cet univers actuel, elle aura été « un échec ».

Bien des âmes considérées comme choisissant le « mal » peuvent, ne l'oubliez pas, être simplement des âmes jeunes et sans expérience, traversant une phase nécessaire de leur croissance. Le choix qui *retarde* la croissance est celui qui, l'âme étant fortement attirée par le monde extérieur, va à l'encontre de l'expérience qu'elle a recueillie, et lorsque, opérant dans le véhicule de la nature animale, elle recherche ce que son soi, plus élevé et plus calme, regarde comme mauvais.

(*A suivre*) **T. R.**

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*).

Calvaire (Croix du). — Cette forme de croix ne date pas du Christianisme. Elle était connue et employée pour des usages

mystiques des milliers d'années avant notre ère. Elle faisait partie des différents rituels en Egypte et en Grèce, à Babylone et dans l'Inde, aussi bien qu'en Chine, à Mexico et au Pérou. C'est un symbole cosmique aussi bien que physiologique ou phallique. Il est attesté par Tertullien qu'elle existait chez toutes les nations païennes. « Comment la Minerve d'Athènes diffère-t-elle du corps d'une croix? » demande-t-il. « L'origine de vos dieux est dérivée de figures moulées sur une croix, toutes ces rangées d'images sur vos étendards sont des ornements de croix ; ces draperies sur vos bannières sont les robes des croix » et le fougueux champion avait raison. Le *Tau* ou ⊤ est la plus ancienne de toutes les formes, et la Croix ou *Tat* est aussi ancienne.

La *Crux ansata*, la croix à anses, est placée dans la main de presque tous les dieux en y comprenant Baal et l'Astarté phénicienne. La *croix cramponnée* est la *Svastica* hindoue. Elle a été exhumée des fondations les plus profondes de la ville de Troie et elle apparaît sur d'antiques reliques chaldéennes et étrusques. Comme nous le montre M. Jamieson : « *L'Ankh* de l'Égypte était la béquille de saint Antoine et la croix de saint Philippe. Le *Labarum* de Constantin était employé comme symbole, en Etrurie, longtemps avant lui. Osiris avait le Labarum comme emblème. Horus apparaît quelquefois avec la longue croix latine. La croix pectorale grecque vient de l'Egypte : les Pères de l'Eglise l'ont appelée « une invention du Diable. avant le Christ ». La *Crux ansata* se trouve sur les vieilles monnaies de Tarsus, comme la croix de Malte sur la poitrine d'un roi d'Assyrie... La croix du Calvaire, si commune en Europe, est placée sur la poitrine des momies ; .. on la suspendait en Egypte au cou des serpents sacrés ;... d'étranges tribus asiatiques, apportant leur tribut en Egypte, sont représentées avec des vêtements décorés de croix, et Sir Gardner Wilkinson fait dater cette peinture de l'an 1500 av. J.-C. Enfin Typhon, le Mauvais, est enchaîné par une croix (*Croyances égyptiennes et pensée moderne*).

Campanella Tomaso. — Un Calabrais, né en 1568, qui dès son enfance manifesta des pouvoirs étranges et, pendant toute sa vie, s'adonna entièrement aux arts occultes. L'histoire qui nous le montre initié dès son jeune âge aux secrets de l'Alchimie et à toute la science secrète par un Rabbi kabaliste, au moyen d'un *notaricon*, dans une seule *quinzaine*, est un conte absurde. La science occulte, même quand elle est l'héritage de vies antérieures, ne revient pas en quinze jours dans une nouvelle personnalité. Il devint à Naples l'adversaire de la philosophie matérialiste d'Aristote et fut obligé de s'enfuir pour sauver sa vie. Plus tard, l'Inquisition chercha à le condamner pour la pratique de la magie, mais elle ne put y parvenir. Il

écrivit une énorme quantité d'ouvrages magiques, astronomiques et alchimiques, dont la plus grande partie n'existe plus. On prétend qu'il mourut à Paris dans un couvent des Jacobins, le 21 mai 1639.

(*A suivre*) **H. P. B.**

Echos du Monde théosophique.

France

La conférence du 1er dimanche de mars a été faite par M. Pierre Bernard sur *la Loi du sacrifice*. Ce dernier mot est communément sorti de sa véritable, de sa primitive signification, et il paraît réservé à la théosophie de la lui restituer. *Sacrifice* veut exactement dire *acte* ou *fait sacré*, et cela en mémoire ou en honneur de l'acte primordial par lequel Dieu, ou le Logos de notre système, a émis l'univers auquel nous appartenons. Et comme un tel acte a été perpétré par amour, le mot sacrifice ne doit pas être séparé de l'idée de félicité, — juste le contraire de l'acception actuelle ! En fait, le vrai sacrifice est tout acte d'amour exclusivement perpétré *pour autrui*, sans rien prendre pour soi — que le bonheur de donner ! Tout sacrifice ainsi entendu est une imitation du grand acte primordial, sa réalisation est ce qui s'accorde le mieux à la loi d'évolution et c'est ce qui fait le plus progresser. La *Bhagavad Gîta*, ce splendide évangile des âges, l'établit nettement, en son chant IVe, et le résume encore en disant, Sloka 31 : « Ceux qui se nourrissent de l'ambroisie qui reste des sacrifices, boivent à la coupe de l'immortalité ! »

***

L'assemblée générale annuelle de la section française de la Société théosophique a eu lieu, au siège central, à Paris, le dimanche, 15 mars dernier. En outre de la plupart des membres de Paris et des environs, les délégués de toutes les branches de la section s'y trouvaient aussi, et, c'est devant une nombreuse assemblée que le Dr Th. Pascal rendit compte, à la satisfaction générale, des choses accomplies durant l'année écoulée. L'honorable trésorier exposa ensuite la situation financière qui, malgré les dépenses anormales amenées par le nouveau local, se trouve être en bonnes conditions et pour laquelle il reçut une approbation unanime. L'assemblée se constitua temporairement alors en session extraordinaire pour reviser quelques dispositions des sta-

tuts, après quoi, redevenant une session ordinaire, elle renouvela les pouvoirs du secrétaire général et du Comité précédents, vota, par acclamation, des saluts affectueux à Mme Annie Besant, au colonel H. S. Olcott, aux autres Sections, et s'ajourna à l'année prochaine. Le détail de cette touchante réunion est donné dans le *Bulletin théosophique* d'avril dont le service est fait à tous les membres de la Section.

* * *

Les relativement nombreuses branches théosophiques de Marseille, tout en conservant leur autonomie propre, se sont groupées en un siège local, constitué à frais communs, où, en outre des réunions particulières, pourront avoir lieu des conférences publiques, des réceptions, etc. L'inauguration de ce siège local a été faite le 1er mars dernier. Le commandant Remise, membre du Comité de la Section et délégué par le secrétaire général, y a lu un intéressant message du Dr Pascal. Le président élu du groupement marseillais, M. Dianoux, fit ensuite l'historique local en matière théosophique, après quoi M. Maurice Chaumel, M. S. T., fit en fort bons termes une conférence sur le rôle libérateur et unificateur de la théosophie. Cette sorte de cérémonie, tout empreinte de simple fraternité, a laissé les meilleures impressions chez les personnes qui ont eu l'avantage d'y prendre part.

* * *

Sous le titre *Une magicienne moderne* et la signature de Thécla de Monmerot, *la Revue* (ancienne *Revue des Revues*, à Paris) a publié, dans ses numéros des 1er et 15 mars 1903, une étude assez documentée, conçue dans un esprit de justice et exprimée en un style élégant, sur le principal initiateur du mouvement théosophique actuel, Madame H. P. Blavatsky. L'affaire Coulom n'y est point passée sous silence et nous l'approuvons. Sans doute, l'auteur de l'article n'y a pas dit tout ce que nous pensons nous-même de l'odieuse accusation portée contre notre vénérée instructeur et de l'appui que cette accusation a trouvé dans la soi-disant enquête de la S. P. R. de Londres, enquête sans compétence spéciale, sans examens contradictoires, et ayant abouti à des conclusions exclusivement tirées du rapprochement indû de faits ne se rapportant pas aux mêmes choses, — mais Thécla de Monmerot reconnaît toutefois que les éléments de la cause n'étaient rien moins que suffisants, et l'article se termine en pressentant que l'accusateur sera depuis longtemps oublié quand celle qu'il a pensé faire sa victime sera encore en pleine possession des hommages que la postérité accorde tôt ou tard à ceux qui ont le plus contribué au progrès de l'humanité.

Nous croyons intéressant de reproduire dans le même ordre d'idées une lettre que le Dr Pascal a publiée, dans le *Bulletin théosophique* de janvier 1903, en réponse à des questions posées par de nouveaux venus dans la Société théosophique.

« Mme Blavatsky a été sans cesse attaquée, et parce qu'elle apportait des vérités gênantes pour beaucoup ou incompréhensibles à certains, et parce qu'elle s'est présentée personnellement sous un aspect redouté par bien des hommes : ennemie de l'hypocrisie et de la fausse politesse, refusant de s'incliner pour rendre hommage à des gens qui, elle le savait et le voyait, étaient des âmes ordinaires malgré leur intelligence concrète et brillante, des vaniteux et des fidèles du culte du *moi*, — et ces gens étaient soit des savants officiels qui tenaient à leur chaire, à leur théorie, à leur système particulier et qui se ruaient avec férocité sur tout intrus qui aurait pu amoindrir d'un rien leur empire, soit des membres de l'Eglise ou d'une église, soit des pontifes d'une orthodoxie quelconque. La lumière effraye les oiseaux de nuit parce qu'elle leur ravit leur champ d'action.

« Il y a eu aussi, autour de Mme Blavatsky, des ennemis *personnels*, des incendies de calomnie allumés par des blessures d'amour-propre. Dans tout le camp des ennemis de Mme Blavatsky, vous ne remarquerez pas une âme au-dessus des mesquines choses de la personnalité, pas un véritable philanthrope, pas un homme au-dessus de la foule des hommes.

« Avec elle, au contraire, avec H. P. H., se trouvent tous ceux qui ont reçu le bienfait de ses enseignements, et, parmi eux, ses plus fervents défenseurs, ses plus chauds admirateurs, ses plus dévoués partisans se trouvent être ceux qui ont pu le mieux la juger et la connaître, c'est-à-dire ceux qui ont vécu des années à ses côtés, sous le même toit, d'une vie commune, ceux qu'elle a conduits aux pieds de l'un des membres de la Grande Fraternité, ceux surtout qui ont développé les pouvoirs qui donnent la connaissance véritable des âmes, ceux qui peuvent donc connaître réellement et profondément H. P. B., et ceux-là sont tous des âmes fortes, nobles, impersonnelles, n'ayant que la passion du dévouement à l'humanité.

« Voyez de ces deux classes de juges celle qui doit nous inspirer le plus de confiance.

« Voyons ensuite ce que nous pouvons savoir d'H. P. B., nous-mêmes, personnellement, par nous-mêmes. Ses livres sont là pour témoigner de son enseignement.

« Cet enseignement a illuminé pour nous l'obscurité du monde et révélé l'énigme de la vie. Il nous a rendus et nous rend meilleurs chaque jour. Il nous a permis de comprendre et de vivre un peu la fraternité et la solidarité des hommes et des êtres ; et, grâce à lui, chaque jour nous vivons un peu mieux cette Unité. Il nous a rendus tolérants en nous montrant les causes de la diversité des opinions, des actes, de la morale et des efforts souvent opposés ou antagonistes des meilleurs ou des pires parmi les hommes.

« Qu'ont fait pour l'humanité les détracteurs ou les ennemis de Mme Blavatsky ? Je l'ignore. Je sais toutefois que, parmi eux, les plus virulents ont été des êtres bas, quelquefois abjects et ignobles, et que

les plus officiels l'ont vue à travers leurs préjugés, leurs suppositions ou *à la clarté de témoignages calomnieux.*

« Mais à quoi bon nous enfoncer dans l'abîme noir et sans fond des détails. Restons plutôt sur la lumière pure des cimes qui, seules, permettent de voir, de comparer, de juger. Si vous me demandiez mon témoignage personnel, je vous dirais que je dois à Mme Blavatsky beaucoup plus que ne vaudra jamais ma vie, et que si je n'étais pas capable, à l'occasion, de donner cette vie pour elle ou pour les doctrines qu'elle nous a apportées, je serais un lâche, — un faible, tout au moins.

« Voilà toute ma pensée — trop faiblement exprimée — sur Mme Blavatsky, et voilà où je m'en tiens désormais. »

Signé : **Dr Th. Pascal.**

***

Le Colonel H. S Olcott est arrivé à Paris le 23 mars dernier et doit y passer plusieurs semaines. Le vénérable président de la Société théosophique est toujours florissant de santé, d'agréable et spirituelle humeur, et d'une intelligente bonté qui le fait aimer de tous ceux qui l'ont une seule fois approché ; et il y a près de vingt ans que nous avons le plaisir de le connaître personnellement! Sa grande loyauté, son haut sens, son calme et sa fermeté lui permettent aussi de traiter à fond les questions les plus épineuses qui lui sont soumises. C'est certainement « un homme », dans la plus belle acception du mot, et il n'est pas étonnant qu'il ait été choisi pour fonder, de concert avec l'immortelle H. P. B., le mouvement qui doit exercer, lentement mais sûrement, une si grande influence sur les destinées morales de notre humanité.

Allemagne

La théosophie ne fait pas que suggérer les solutions des grands problèmes, elle permet aussi de reconnaître et de rendre hommage à l'unité de la vérité sous la diversité de ses aspects éventuels. C'est ainsi qu'en restant sur le terrain impersonnel des principes, on a pu relever avec satisfaction quelques-unes au moins des idées ou des pensées qu'un conducteur actuel de peuple, l'empereur Guillaume II, d'Allemagne, a émises lors d'un récent incident dont le détail n'importe pas.

— « Dieu, a-t-il écrit, a soufflé son souffle à l'homme ; c'est dire qu'il nous a donné une partie de son être, une âme. Il suit avec une affection et un intérêt paternels le développement du genre humain, afin de le mener à des progrès nouveaux. Dieu se manifeste dans tel ou tel grand homme, prêtre ou roi, païen, juif ou chrétien.

. . . .

— « Dieu a fait bénéficier les foules des travaux des grands esprits, afin que ces foules puissent poursuivre leur développement d'après le

modèle que présentent ces grands esprits et qu'ils puissent continuer d'explorer à tâtons le labyrinthe et les voies inconnues de leur sort terrestre. Dieu s'est certainement révélé à diverses personnes de diverses manières, selon la situation qu'occupe une nation et le degré de civilisation qu'elle a atteint, et il le fait encore de nos jours. »

. . . .

Ce sont certainement là des idées analogues à celles que nous inculqua la théosophie et il est bon qu'elles aient été ainsi émises de haut.

Autres pays

Rien à signaler.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, avril 1903. — L'assemblée générale de la section française, exercice 1902. — Modifications aux statuts. — Le comité pour 1903.

Theosophist, *Organe présidentiel*, mars 1903. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — L'existence des Mahatmas mentionnée dans les Puranas, par Rama Sastri. — La complainte du Paria, par H. S. Olcott. — Le mouvement, en général.

Vahan, *Section Britannique*, mars 1903. — Sur la meilleure assistance sociale et sur les souffrances karmiques.

Theosophical Review, *Angleterre*, mars 1903. — La religion par la théosophie, par un presbytérien. — L'économie divine, par E. Lauder. — Le Talmud et Jésus, par G. R. S. Mead. — L'évolution de la conscience, par Annie Besant.

Lotus journal (*destiné à l'enfance et à la jeunesse*), *Angleterre*, mars 1903. — Au frontispice, un beau portrait de Mme Besant. — Esquisse de la vie de Mme Besant, par A. B. C. — La vie après la mort, par C. W. Leadbeater. — Le fantôme et le poltron, Conte, par Michel Wood. — Eléments de théosophie pour le jeune âge : 1er article, L'homme et ses corps, par E. M. M. — Exercices proposés aux jeunes lecteurs.

Sophia, *Espagne*. — Pas reçue.

Teosofia, *Italie*, février 1903. — La mort et les états qui la suivent, par C. W. Leadbeater. — Sur l'étude, par G. Rosa.

Theosophia, *Hollande*, mars 1903. — Le sort de l'occultiste, par H. P. Blavatsky. — Théories et théosophie, par Sybrandy.

Théosophie, *Belgique*, mars 1903. — Preuves, par Dr Pascal. — Coup d'œil autour de nous.

Teosofisk Tidskrift, *Scandinavie*, mars 1903. — Gœthe et l'occultisme.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, décembre 1902, janvier et février 1903. — Preuves scientifiques de la réincarnation, par Anderson. — Le continent de l'Atlantide. — Découverte de restes humains préhistoriques remontant à deux cent mille ans.

Revista Teosofica, *Cuba*, janvier 1903. — Sur la constitution de l'homme. Cette revue gagnerait à mettre sur sa couverture le pays dont elle émane.

Sophia, *Chili*. — Pas reçue.

Theosophy in Australasia et N. Z. Magazine, février 1903. — L'énigme de l'univers. — Chance ou accident. — Les pierres branlantes préhistoriques.

Prasnottara et Theosophic Gleaner. *Inde*, février 1903. — Comparaison entre l'Avesta et les Védas. — Morale et conséquences de la vivisection.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, mars 1903. — A propos des aliments azotés, par le Dr J. Grand. — Compte rendu de la séance mensuelle de la société.

Reçu, aussi : Revue spirite, Paris. — *Annales des sciences psychiques*, Paris. — Les *temps meilleurs*, Nantes. — L'*Ere nouvelle*, Paris. — *Die Gnosis*, Leipzig.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Une introduction à la théosophie, par Annie Besant, prix : 0 fr. 40.

Les livres élémentaires de début ne sont jamais trop nombreux, surtout quand ils ont été écrits par divers auteurs, parce qu'ils représentent par là même diverses manières de voir, de présenter les choses, et que les lecteurs ont ainsi plus de chances de rencontrer les aspects de la vérité qui répondent le mieux à leurs natures propres. C'est pourquoi, en même temps que des précis dus à des plumes françaises, on a tenu à publier des traductions de traités étrangers, en les choisissant, bien entendu, parmi ceux provenant de nos principaux instructeurs. Nous avons récemment annoncé *Une esquisse de la théosophie*, par C. W. Leadbeater. Voici, maintenant, *Une introduction à la théosophie*, par Annie Besant. Nous avions bien déjà, du même auteur, *La théosophie et ses enseignements*, de genre analogue, mais les deux se complètent, et, à l'épuisement du plus ancien, le suivant suffira. En fait, tous ces petits livres sont très utiles à connaître et permettent, en les répandant autour de soi, de participer à la diffusion du mouvement d'idées qui doit le plus servir à l'évolution de la race.

D. A. Courmes.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE D'AVRIL 1903.

J. F.	(Nord)	5 fr.
H.	(Saïgon)	8 fr. 50
T.	(Paris)	90 fr.
G.	(Loire)	5 fr.
R.P.	(Corrèze)	10 fr.



ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*.

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

AVIS

Un M. S. T. en province, veuf, avec quatre enfants, de 13 à 6 ans, demande une personne, M. S. T., qui voudrait bien élever ses enfants et tenir sa maison. Pour plus de renseignements, s'adresser à la Revue.

* * *

Un contretemps empêche de donner ce mois-ci le fascicule de la *Doctrine Secrète*. Il est remplacé par le même nombre de pages d'articles ordinaires.

Le Directeur et administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 MAI 1903

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 3

REVUE THÉOSOPHIQUE
FRANÇAISE

LE MONDE INVISIBLE

L'enseignement théosophique qui a trait au monde invisible est, comme le savent fort bien ceux qui m'ont fait l'honneur d'assister à mes conférences, beaucoup plus précis et beaucoup plus clair que celui que nous fournissent généralement les religions actuelles. Nous maintenons qu'il existe un monde invisible, que ce monde nous entoure ici, même, sans au lieu d'être très loin de nous, et que, s'il reste invisible, c'est simplement parce que la plupart d'entre nous n'ont pas encore développé les sens qui permettent de l'apercevoir ; nous maintenons également que, pour ceux qui ont développé ces sens, ce monde n'est ni invisible, ni inconnu, mais se trouve absolument à leur portée et peut être exploré et étudié à leur gré, exactement comme pourrait l'être un pays quelconque, ici-bas, sur la Terre. De vastes portions de la surface du monde sont restées inconnues durant des centaines et même des milliers d'années, jusqu'au moment où il y eût des explorateurs qui se donnèrent la peine de les étudier et qui avaient les qualités requises pour être à même de le faire. Jusqu'à présent même, il y a des parties de la surface de notre monde au sujet desquelles on ne connaît que fort peu de chose. Le pôle nord est encore hors de portée des hommes, bien que ce point puisse, lui aussi, être conquis avant longtemps.

Ces mondes invisibles ne sont pas restés inconnus de tous, pas plus qu'un grand nombre des points éloignés de la terre ne sont restés réellement inconnus depuis l'origine du temps jusqu'à nos jours. Il existe, dans l'Amérique du Sud, par exemple, de vastes régions couvertes de forêts vierges que les récents voyages d'exploration ont laissées intactes, qu'aucun pied humain n'a foulées depuis peut-être des milliers d'années, mais, longtemps auparavant, il existait de puissantes

races pour lesquelles toute cette contrée n'était ni inconnue, ni vierge, mais auxquelles elle était, au contraire, parfaitement familière et pour lesquelles elle représentait le pays natal. Il en est exactement de même pour ce « monde inconnu », qui n'est actuellement inconnu que pour nous ; il n'était pas inconnu des grandes races de jadis, il n'était pas invisible pour ceux de ses membres qui étaient plus développés que les autres, c'est-à-dire pour les voyants, les prophètes et les instructeurs. Vous trouverez, au contraire, un assez grand nombre de renseignements sur ce monde invisible dans les livres sacrés des diverses religions et, dans bien des cas, l'on retrouve dans les antiques croyances exactement ce qu'enseigne la Théosophie.

Ce n'est que de nos jours, et particulièrement parmi les disciples de la religion qui domine dans cette partie-ci du monde, qu'un certain degré d'incertitude paraît avoir pris naissance au sujet de ce monde invisible. Les vagues idées que l'on s'en fait, et les vagues paroles qu'on lui consacre, ont pour conséquence de faire supposer que ce monde est lui-même vague, obscur et incertain. Les gens s'imaginent que, parce qu'ils ne connaissent, individuellement, rien de précis, en ce qui concerne ce monde invisible, il s'en suit qu'il n'y a rien de précis à connaître et que la question tout entière est nuageuse, distante et chimérique.

Je tiens beaucoup, si c'est possible, à mettre sous vos yeux ce qu'enseigne la Théosophie à ce sujet et à m'efforcer de vous prouver que nous avons toutes les raisons possibles pour accepter cet enseignement et pour comprendre que ce monde, bien qu'actuellement invisible aux yeux de beaucoup de gens, n'est nullement chimérique, mais est, sous tous les rapports, aussi réel que ce monde que nous pouvons, tous, toucher, voir et entendre.

Je voudrais, tout d'abord, expliquer que ce monde invisible est absolument une continuation de celui qui est connu et que les sens (qui existent à l'état latent chez chacun de nous, bien qu'ils ne soient développés que chez quelques-uns) qui permettent d'avoir connaissance du monde inconnu, ne sont simplement, au début, que le développement des sens que vous connaissez. Cela pourra peut-être vous aider à comprendre la réalité de ce monde invisible et à admettre qu'aucun obstacle ne s'oppose à ce que vous l'acceptiez. Malheureusement, tout ce que la plupart des gens savent, ou croient savoir, à propos de ce monde, leur a été fourni par les religions et celles-ci ont trouvé le moyen de se montrer si complètement anti-scientifiques dans la façon dont elles en parlent, qu'elles ont simplement réussi à jeter le doute et le discrédit sur toute la question, dans l'esprit des penseurs. Il en résulte

que ceux des orthodoxes qui croient aujourd'hui le plus fermement au monde invisible, que ceux qui se croient très certains de savoir exactement ce que renferme ce monde invisible et ce que sera le sort des hommes après la mort, sont, en général, précisément les gens les plus ignorants. Or, il ne devrait pas en être ainsi. Le rôle des ignorants et des bigots ne devrait pas être de s'imaginer avoir une certitude en ce qui concerne ces questions. Au contraire, les hommes les plus hautement intelligents et les plus instruits devraient être mieux en état de se rendre compte des preuves qui établissent l'existence de ce monde, devraient être les premiers à soutenir son authenticité.

Permettez-moi d'abord de dire quelques mots au sujet des sens qui permettent d'avoir connaissance de ce monde invisible et au sujet de la constitution de ce monde lui-même, parce que ces deux questions sont très étroitement liées et que nous ne pouvons étudier l'une d'elles, sans scruter l'autre en même temps.

Vous savez parfaitement que la matière se rencontre sous des états différents. Vous savez sans doute aussi que l'on peut modifier les états de la matière en ayant recours à des variations de pression et de température. Vous n'ignorez pas que nous avons, ici bas, trois états bien connus de la matière, l'état solide, l'état liquide et l'état gazeux et que la science émet la théorie que toutes les substances peuvent, grâce à des variations appropriées de température et de pression, exister sous tous ces états. Il y a encore, je crois, quelques rares substances que les chimistes n'ont pas réussi à faire passer d'un état à l'autre, mais d'après la théorie universellement adoptée par la science, ce n'est après tout qu'une question de température, en plus ou en moins. Elle affirme que de même que l'eau ordinaire peut devenir de la glace à une température inférieure et de la vapeur à une température supérieure, de même tous les corps solides que nous connaissons peuvent, dans des conditions favorables, devenir liquides ou gazeux ; tout liquide peut être ramené à l'état solide ou gazeux, tout gaz peut être liquéfié ou solidifié. Vous savez que l'air lui-même a été liquifié et que quelques autres gaz ont été réduits au point de former même une masse solide.

Puisqu'il en est ainsi, on suppose que toutes les substances peuvent être ramenées d'un état à un autre, soit par la pression, soit par la chaleur. La chimie occulte nous fait connaître un autre état, plus subtil que l'état gazeux, auquel toutes les substances que nous connaissons peuvent être ramenées, de sorte que vous pouvez avoir, par exemple, de l'hydrogène à l'état éthérique aussi bien qu'à l'état gazeux, que vous pouvez avoir de l'or, de l'argent, ou tout autre élé-

ment bon, à l'état solide, liquide ou gazeux, moyennant une chaleur suffisante et que vous pouvez pousser l'expérience plus loin et les ramener à ces autres états plus subtils de la matière auxquels nous donnons le nom d'états éthériques. Nous sommes en état de faire cela, simplement parce que la chimie occulte démontre que ce que la science appelle l'éther n'est pas un corps homogène, mais bien un genre quelconque de matière ramenée à un état particulier, et de même que nous avons autour de nous des métaux qui sont normalement solides, mais peuvent être ramenés à l'état liquide ou gazeux, nous avons également un grand nombre d'éléments ou de substances qui sont normalement éthériques, qui sont ordinairement dans cet état, mais qui peuvent, sous l'influence d'un traitement spécial, être ramenées à l'état gazeux. Il n'y a là dedans rien d'impossible ou de déraisonnable. Vous concevez qu'il peut en être facilement ainsi et qu'il n'y a rien dans la science qui contredise le fait. En vérité, l'éther constitue une hypothèse absolument nécessaire, il n'y a de nouveau dans ce que j'avance, que l'idée que c'est un état de la matière, au lieu d'être une substance. Dans les sciences ordinaires, on parle sans cesse d'un atome d'oxygène, d'un atome d'hydrogène, d'un atome de l'une des soixante ou soixante-dix substances que les chimistes appellent des éléments et la théorie qui a cours, c'est que cet atome est un élément qui ne peut plus être réduit, c'est que chacun de ces éléments, a son atome et, comme vous pouvez le constater par son origine grecque, le mot atome veut dire quelque chose qui ne peut plus être coupé ou divisé. La science occulte vous apprend ce que beaucoup de savants ont fréquemment pressenti, à savoir que tous ces soi-disant éléments ne sont pas du tout des éléments au vrai sens du mot, c'est-à-dire qu'ils peuvent encore être divisés et que ce que vous appelez un atome d'oxygène ou d'hydrogène, n'est pas une chose finale et que, par suite, ce n'est effectivement pas du tout un atome, mais bien une molécule que l'on peut, moyennant le concours de certaines circonstances, diviser en atomes. En poursuivant ce processus de division, nous constatons que nous arrivons éventuellement à une série d'atomes physiques bien déterminés, qui sont tous semblables. C'est-à-dire qu'il y a une substance comme origine de toute substance et que ce sont simplement les différentes combinaisons des atomes ultimes qui nous donnent ce que l'on appelle en chimie les atomes d'oxygène, d'hydrogène, d'or, d'argent, de platine, etc. Lorsqu'on les divise de la sorte, nous en revenons à une série d'atomes qui sont tous identiques, sauf que les uns sont positifs et les autres négatifs ou, comme nous pourrions exprimer la chose, les uns mâles et les autres femelles.

S'il en est ainsi — et souvenez-vous que ce n'est pas seulement enseigné par la science occulte, mais que le fait est fortement soupçonné par bien des savants — il n'y a encore aucun obstacle direct devant vous. S'il en est ainsi, nous allons de suite découvrir toutes sortes de nouvelles possibilités en chimie. S'il est vrai que toutes les substances aient la même base et que, pour le prouver, il suffise de les porter à une température convenable ou de les avoir dans un état particulier, nous comprenons de suite qu'un changement est possible, que nous pouvons décomposer un élément et qu'ensuite par synthèse, nous pouvons joindre les particules d'une manière différente, de façon à pouvoir transformer absolument l'un de nos éléments en un autre, en écartant peut-être une chose dans une combinaison et en en introduisant d'autres qui ne s'y trouvaient pas auparavant. Indubitablement, nous pourrions opérer des changements de ce genre et nous constatons que nous ne sommes pas loin de prouver la possibilité de la théorie de la transmutation des alchimistes, qui déclaraient qu'ils transformaient le plomb, le cuivre ou d'autres métaux, en or ou en argent; la chose n'est pas nécessairement impossible si cette théorie est vraie, attendu qu'en réduisant le plomb ou le cuivre en atomes ultimes, puis en opérant des changements dans les combinaisons de ces atomes, ils peuvent être transformés en des métaux tout à fait différents. L'idée n'est pas impossible, si nous acceptons cette théorie qui a été proposée comme telle par tant de savants et que la chimie occulte déclare être un fait précis.

Nous revenons donc définitivement à l'atome physique ultime et nous constatons que c'est un atome, en ce qui concerne le plan physique ; nous ne pouvons pas le diviser davantage, tout en maintenant la matière à l'état physique. Néanmoins nous pouvons le diviser, mais aussitôt que c'est fait, la matière se trouve appartenir à un règne tout à fait différent. Comment cela se peut-il, me direz-vous ? Nous devons accepter les faits tels que nous les trouvons. Cet atome, lorsque nous le divisons, devient de la matière appartenant à un autre monde, à une partie de ce monde invisible dont je vais vous entretenir. Pourquoi n'est-il plus physique, me direz-vous ? On ne peut plus l'appeler physique, parce qu'il a cessé d'obéir aux lois auxquelles toute la matière physique obéit ici-bas. Il ne paraît plus être susceptible d'être contracté par le froid ou dilaté par la chaleur. Il ne semble plus obéir aux lois de la pesanteur, bien qu'il possède ce que nous pourrions appeler, je crois, une sorte de loi de la pesanteur qui lui est propre.

Il est vraiment très difficile de mettre clairement sous vos yeux la conception de la matière subtile de ce règne supé-

rieur ; et même on peut dire qu'il est impossible de le faire complètement, mais je désire vous communiquer au moins cette idée, que les plans supérieurs au plan physique lui font naturellement suite, s'adaptent à lui, n'en sont pas brusquement séparés et n'en diffèrent pas entièrement, de sorte que vous n'avez pas besoin de violenter votre intelligence en imaginant une interprétation de quelque chose d'assez spirituel pour être en contradiction avec la matière, de quelque chose dont, en conséquence, vous ne pourriez absolument rien savoir. Vous n'avez qu'à supposer une subdivision de la matière, plus subtile que celles qui vous sont familières et un mode de vibrations bien plus rapide qu'aucun de ceux que vous connaissez et vous vous ferez une certaine idée des conditions du plan astral, ainsi que nous le nommons.

Nous constatons donc, qu'au-dessus et au delà de cet atome physique, nous avons une autre série d'états, de ce genre plus subtil de matière, série qui correspond assez bien a la série de matières que nous rencontrons ici-bas ; les solides, les liquides, les gaz et les éthers. Si nous poussons de nouveau la division assez loin, nous arrivons à un autre atome qui est l'atome de ce monde. Sur ce plan, les choses se passent donc comme sur celui-ci, et en poussant plus loin la division de l'atome astral, nous nous trouvons dans un autre monde, plus élevé et plus subtil encore, composé encore de matière, mais de matière tellement supérieure, que rien de ce que vous donnez comme attributs à la matière, ici-bas, ne serait vrai pour elle, sauf la possibilité d'être divisée en molécules et en atomes. Vous voyez que l'idée s'enchaîne à ce plan, que vous n'êtes pas obligés de sauter du plan physique que vous connaissez — ou croyez connaître — dans une région spirituelle, dont vous ne pourriez vous faire aucune idée raisonnable ou distincte. Il est vrai que ces autres mondes sont invisibles, mais ils ne sont pas, pour cela, tout à fait incompréhensibles, lorsque vous les étudiez en suivant cette voie.

Vous n'êtes certainement pas sans savoir qu'une grande partie de ce monde physique lui-même n'est pas appréciable par nos sens ; que toute la partie éthérique de ce monde est pour nous comme si elle n'existait pas, à part le fait qu'elle transmet pour nous des vibrations. Nous ne voyons jamais l'éther, qui transporte les vibrations de la lumière jusqu'à nos yeux, bien que nous puissions en démontrer la nécessité comme hypothèse, pour expliquer ce que nous constatons. Exactement de la même façon, nous recevons des vibrations provenant de l'autre matière plus subtile. Bien que l'éther ne puisse être vu, ses effets nous sont constamment connus, nous les sentons, et de la même façon, exactement, la matière astrale et la matière mentale, bien qu'elles ne soient pas visibles

pour la vue ordinaire, affectent l'homme par leurs vibrations et il en a conscience d'un grand nombre de façons ; il fait même habituellement usage de quelques-unes d'entre elles.

Dans l'action de la pensée, par exemple, celle-ci apparaît d'abord au clairvoyant sous forme d'une vibration de la matière du plan mental. Nous faisons donc constamment usage de la matière de ces plans supérieurs, malgré que nous en soyions absolument inconscienls, que nous n'ayions aucune idée de la façon dont nous accomplissons ces choses et que nous ignorions même que nous les accomplissons. Chaque fois que nous pensons, nous donnons naissance à une vibration sur ce plan supérieur. Bien entendu, avant que notre conscience puisse être affectée sur le plan physique, il faut qu'elle soit transférée de cette matière mentale jusque dans la matière astrale, qu'elle y fasse naître des vibrations similaires et qu'à travers cette matière astrale elle entre en rapport avec le plan physique, où elle affecte d'abord la matière éthérique. C'est alors seulement que la matière physique plus dense, la matière grise du cerveau, se trouve influencée.

Ainsi, chaque fois que nous pensons, nous passons par les phases d'un processus beaucoup plus long que nous ne le supposons ; de même que lorsque nous éprouvons une sensation quelconque, nous passons par les phases d'un processus dont nous n'avons pas idée, que nous ignorons absolument dans la plupart des cas. Nous touchons une substance et, sentant qu'elle est chaude, nous en éloignons instantanément nos mains. Or, nous ne nous rendons peut-être pas compte — à moins que nous n'ayions étudié la chose scientifiquement — que ce n'est pas notre main qui sent cela, mais notre cerveau. Les nerfs des doigts se bornent à transmettre un message télégraphique au cerveau et le recul de la main, ou l'abandon précipité de l'objet qui est chaud, s'opère par suite de la réponse télégraphique du cerveau. Les nerfs communiquent au cerveau l'idée d'intense chaleur ; le cerveau télégraphie de suite, en guise de réponse : abandonnez l'objet, lâchez-le et la main obéit. Ce processus semble être instantané, mais il n'en est pas ainsi ; il a une durée déterminée qui peut être scientifiquement mesurée et son mode de mouvement est parfaitement défini pour les physiologues, qui le connaissent bien. Il en est exactement de même de la pensée, qui semble constituer un processus instantané, ce qui n'est pas exact. Chaque pensée doit passer par les phases que j'ai décrites. Chaque impression que notre cerveau reçoit par l'entremise des sens, doit monter à travers les divers degrés de la matière, avant d'atteindre l'homme réel, l'âme, l'égo intérieur.

Je désire que cette idée, au moins, s'imprime clairement dans votre esprit ; peu importe que vous y ajoutiez foi ou non.

Ce que je demande, c'est que votre esprit accueille cette hypothèse, de façon à constater qu'elle est raisonnable. Lorsque vous comprendrez cette hypothèse, au moins, vous verrez que nous ne vous demandons pas de croire à un miracle, mais plutôt d'approfondir un système, lorsque nous plaçons sous vos yeux l'idée de ces divers plans ou de ces divers degrés de matière, qui existent dans la Nature et constituent chacun un monde particulier.

Où sont ces mondes? Ils sont toujours ici, tout autour de nous, bien qu'ils soient invisibles ; il suffit que nous appelions à l'activité les sens qui correspondent à ces mondes et nous aurons conscience de leur existence, parce que chacun d'eux est plein de vie, tout comme l'est ce monde physique que nous connaissons. De même que nous constatons toujours que l'air et l'eau sont pleins de diverses formes de la vie, de même le monde astral et le monde mental sont pleins du genre de vie qui leur est propre. Ils ont leur propre flore et leur propre faune et parmi les habitants de ces deux parties du monde inconnu, se trouve toute la légion de ceux que nous appelons les morts.

Comment l'homme arrive-t-il à avoir connaissance de cela? Comme je viens de le dire, au moyen du développement des sens correspondants. Ceci implique — et le fait est exact — que l'homme renferme en lui de la matière appartenant à chacune de ces catégories subtiles ; que l'homme n'a pas seulement un corps physique, mais qu'il renferme aussi en lui le genre éthérique supérieur de matière physique, ainsi que de la matière astrale et de la matière mentale, dont les vibrations constituent sa pensée. La chose n'est pas du tout déraisonnable et si vous êtes disposés à l'accepter à titre d'hypothèse, vous verrez aussi qu'une vibration de la matière de l'un de ces plans subtils peut se communiquer à la matière correspondante qui se trouve dans l'homme et atteindre l'égo intérieur à travers ce véhicule, exactement comme les vibrations de la matière physique sont transmises, ici-bas, aux sens de l'homme par l'entremise de son organisme physique. Le tout est absolument analogue.

(A suivre). **C. W. Leadbeater.**



LA LOI DE LA DESTINÉE (1)

(suite)

La Providence.

Il suffit d'un coup d'œil jeté sur l'Univers, pour constater combien l'activité de l'homme a peu d'importance, quand on la compare à celle qui s'effectue partout, dans les profondeurs les plus intimes de la nature comme à sa surface. De puissantes lois courbent l'ensemble des êtres et des choses, et au milieu de leur courant irrésistible, l'homme ressemble à ces insectes attachés à l'épave charriée par un fleuve bouillonnant.

Les êtres s'agitent faiblement dans la course majestueuse des mondes, et leur intelligence est bien pâle parmi les fulgurations de l'artifice dû à l'Intelligence cosmique ; là où l'homme rampe dans la nuit de l'ignorance, des Etres invisibles établissent la fixité puissante des lois merveilleuses auxquelles ils président, et sa pensée est écrasée par le prodige de la pensée mondiale. L'orgueil est bien la maladie des intelligences bornées : Celui qui sait épeler quelques lettres du livre de l'Univers, sait à jamais combien immense est son ignorance et combien infime sa puissance !

Vouloir comprendre le Karma sans la lumière de l'action divine dans l'Univers, serait vouloir décrire les merveilles de la flore et de la faune d'une forêt, par la peinture de quelques broussailles isolées sur sa lisière.

L'homme est un nouveau-né ; si Dieu ne le secourait, il ne saurait vivre un seul instant dans le monde ; le tourbillon qui s'y meut sans cesse l'étoufferait.

L'action de Dieu dans la nature a été nommée la Providence. Nous ne pouvons espérer, la montrer partout où s'effectue son œuvre admirable ; l'œil fini ne peut pénétrer dans les profondeurs d'un aussi vaste domaine ; nous essayerons du moins d'embrasser la surface de quelques uns de ses principaux champs d'action.

La Providence se manifeste dans l'ensemble de la nature ; nous l'apercevons plus spécialisée, plus frappante dans les

(1) Erratum. — Dans le dernier numéro, page 57, ligne 14, au lieu de un kilogrammètre, lire 424 kilogrammètres.

êtres inférieurs, mais elle brille aussi dans l'humanité. Ailleurs nous ne pouvons guère que la soupçonner, car notre ignorance est trop épaisse pour analyser son œuvre à de telles profondeurs.

La Providence dans la Nature.

L'action divine dans la nature s'effectue par l'ensemble des lois qui dirigent toutes choses. La Racine de toutes les lois semble d'une extrême simplicité et pourrait être synthétisée par notre intellect limité par ce principe général : pour que l'Unité, l'homogénéité de la matière primordiale soit séparée en parties, il lui faut l'action d'une double force : l'attraction cause de la cohésion, et la répulsion créatrice de la séparation. La répulsion, est maintenue dans les limites nécessaires à l'existence des corps des êtres ; ces corps, agrégats complexes, doivent leur unité d'ensemble à l'attraction ; leur séparation des agrégats voisins est due à une force antagoniste, la répulsion qui limite l'écart des choses.

Ces forces se présentent, dans notre monde, sous des aspects divers : cohésion, gravitation d'une part, répulsion moléculaire et force centrifuge d'autre part. L'attraction et la répulsion sont la base, la condition générale, *sine qua non*, des formes, la loi de leur existence, de leur stabilité. Elles sont l'œuvre de ce que la profonde pensée hindoue a nommé le Préservateur, — Vishnou. Si Dieu, par son amour. — l'amour source de toute attraction, principe de toute union, de toute permanence, — aspect divin de la force qui se manifeste ici-bas, comme cohésion et force centripète, cessait un instant de préserver le monde, globes et corps disparaîtraient de l'Univers. La force centrifuge lancerait les planètes hors de leurs orbites ; les atomes, libérés des agrégats qu'ils composent, s'évanouiraient pour retourner à la matière homogène, éternelle, primordiale ; aucun corps physique ou hyperphysique ne pourrait subsister.

Toutes les propriétés des corps ont pour base profonde les propriétés fondamentales de l'atome-type qui sert à les composer. Les combinaisons dans lesquelles l'atome-type peut entrer sont incalculables, et bien que les propriétés de ces combinaisons diverses paraissent souvent totalement différentes de celles de leur tonique radicale, on peut néanmoins, en bien les examinant, les ramener à leur source commune. Ainsi l'atome primordial auquel peuvent être ramenés tous les corps et éléments *physiques*, a pour tonique vibratoire ce qui produit, au moyen des combinaisons multiples de cet atome, les propriétés diverses de la matière physique : propriétés

physiques, chimiques et éthériques. Nous avons vu que l'atome fondamental du monde le plus proche (1) du monde physique — le monde astral — a pour propriété spéciale la manifestation d'une vibration plus complexe que celle de l'atome précédent et que la conscience humaine traduit par le mot sensation. A côté de la partie physique du corps qui manifeste la chaleur, l'électricité, le mouvement mécanique, se trouve l'homme de sensation qui, sous l'influence des effets harmoniques ou inharmoniques des vibrations transmises par le corps grossier, éprouve le plaisir ou la douleur, et qui, par l'intervention de l'élément mental, ressent la crainte ou le désir, la répulsion ou la sympathie. Plus haut, dans l'échelle de la matière, se trouve un type atomique dont la caractéristique vibratoire est ressentie par la conscience comme pensée. Plus haut encore un autre fondamentale vibratoire est traduite par les mots amour, compassion, désir d'aider tout être qui peine, s'efforce ou souffre. De sorte qu'il existe toute une série d'agrégats matériels, — les corps divers en germe pour ainsi dire, — au service de la conscience de l'Homme vrai, de l'étincelle divine en évolution dans la matière ; ces corps constituent la série des véhicules de la conscience ; chacun d'eux remplit un rôle particulier dans la complexité de notre organisme. Leurs propriétés diverses concourent à l'harmonie de la vie de l'ensemble et, grâce à l'union de tous, l'homme peut résider dans le monde physique, y sentir, y penser, y aimer, et y vivre de toutes les formes de la vie que son évolution actuelle lui permet de manifester.

Les propriétés des corps tiennent donc aux propriétés des atomes-types qui en sont la base ; ces dernières sont l'œuvre directe de la sagesse du Créateur, de cet aspect de la Divinité qui crée les éléments et leur donne une vie propre : elles sont le don du Saint-Esprit, de l'Intelligence cosmique, du *Mahat* (grand Esprit) hindou.

Si le Créateur cessait un instant de concentrer son attention sur le monde atomique, toute vie intime cesserait, il n'y aurait plus d'affinité chimique, ni ces manifestations éthériques connues sous le nom de chaleur, électricité, son, vie animale ; le soleil cesserait d'être une source de vie, et son système de planètes mourrait. Les éléments qui font naître la sensation cesseraient de vibrer, la mentalité ne pourrait plus se manifester et le même sort serait réservé aux qualités les plus élevées dont l'être soit capable. L'âme n'aurait que des instruments muets, privés de vie, sa lyre deviendrait silencieuse. Les corps sont les instruments de l'âme, les moyens de

(1) Proche par la constitution de ses éléments et non par le lieu, car tous les états de la matière existent dans un grain de sable.

son évolution, la matière est la servante de l'esprit, l'univers a été créé pour le service des âmes, et si Dieu cessait d'animer la matière, l'âme privée de son instrument cesserait de s'éveiller à la vie cosmique et le but de l'univers ne pourrait plus être poursuivi.

Mais la Providence ne borne pas son action à ces deux immenses départements. L'évolution ne peut s'accomplir sans une savante hiérarchie de formes; tout corps est un instrument de sensation et d'action, grâce auquel l'âme apprend à entendre la symphonie cosmique et à mêler sa propre voix à son concert. Toute méthode d'instruction procède du simple au composé; l'âme doit apprendre les rudiments d'une science avant d'être capable d'en assimiler les complexités, elle doit épeler avant de dire avec art; une série d'instruments admirablement graduée lui est nécessaire, et quand l'un d'eux, devenu inutile, ne peut lui servir ni à savoir ni à exprimer davantage, un autre, plus complexe, devient nécessaire, et quand après une expérience suffisante elle en a appris le parfait maniement, on lui en confie un nouveau plus utile que l'ancien, et c'est ainsi qu'elle apprend la série de leçons dont l'ensemble constitue la science de l'Univers. Or, pour changer un corps, il faut le détruire. Ce rôle est dévolu à Shiva le Régénérateur. Dieu le Père des Chrétiens; il détruit les formes inutiles et les remplace par des corps nouveaux plus parfaits. C'est l'aspect de la Providence que l'Inde a nommé Rudra, le Destructeur qui nous délivre des formes inutiles et gênantes auxquelles notre ignorance nous attache et qui, par la mort des corps, nous oblige à marcher vers la Perfection. Nous verrons dans quelques instants l'aspect de la Providence représenté par Dieu le Fils.

Tels sont les trois grands aspects de la Providence dans la Nature. Nous allons essayer maintenant d'esquisser quelques traits de la

Providence dans les Etres Inférieurs.

Le but de la création des âmes c'est un développement complet qui en fait des dieux, des êtres aussi parfaits en puissance et en sagesse que la nature de l'Univers sur lequel elles évoluent le permet.

Le foyer central d'un Univers — le Logos — quand il veut créer des âmes, fait jaillir de sa flamme un nombre incalculable d'étincelles qui, toutes, sont une portion de la Flamme divine et, comme parties de cette Flamme, contiennent en puissance, toutes ses qualités, — graines divines dont l'ensemencement effectuera, avec les siècles, le travail prodigieux de la divinisation. Elles deviendront peu à peu des êtres cons-

cients de l'Univers et d'eux-mêmes, des intelligences et des puissances en cours indéfini de perfection.

Pour l'éveil de ces germes, il faut le martelage des forces qui se jouent dans le monde et qui, toutes, vont peu à peu mobiliser sous les sons de l'harmonie cosmique, les cordes engourdies de la lyre des êtres. L'Univers est la lyre de Dieu ; les corps que l'étincelle va revêtir seront les lyres des êtres, lyres d'abord rudimentaires, mais qui se compléteront avec le temps sous l'action des milieux dans lesquels Dieu va les placer.

Les vibrations du monde, transmises aux microcosmes, — les corps, — martèlent les âmes qui en sont le cœur, le centre de conscience. Ces âmes contiennent toutes les possibilités du Logos dont elles sont des fragments endormis ; les chocs extérieurs les éveilleront, à la conscience, — conscience vague d'abord, mais qui se précise ensuite et devient la soi-conscience : l'être se distingue alors de ce qui l'entoure ; la mentalité est née, elle se développera, et plus tard, d'autres cordes plus délicates de la lyre humaine, impressionnées à leur tour, feront résonner dans l'âme l'harmonie des qualités supérieures, les plus nobles qui puissent fleurir sur la plante humaine, les qualités divines du cœur. Pour que ce lent processus s'effectue avec ordre et succès, pour que ces germes d'âmes enveloppés dans le lourd sommeil de l'inconscience s'éveillent à la vie du monde et à la vie divine, il faut que des Guides les conduisent, que des Veilleurs attentifs et inlassés se dévouent pour écarter le danger qui menace leurs pas : la Providence opère ce miracle de compassion et de tendresse patiente.

Pour que les vibrations soient adaptées à la naissance d'un être, pour que le choc qui frappe les âmes fasse naître en elles les facultés capitales qui constituent l'être, — la Trinité du pouvoir, de l'intelligence, et de l'amour, — il faut que ce choc, soit lui-même la manifestation de ces forces, l'expression de la vie de la Trinité divine en action dans le monde.

L'âme ne peut agir, aimer et comprendre, tant que la puissance, l'amour et l'intelligence ne se sont pas imprimés en elle ; semblable au rouleau phonographique, elle ne deviendra divine que lorsque Dieu soufflant la divinité sur le monde, l'en aura imprégnée. Toute l'intelligence dont une âme est capable lui vient de l'intelligence que Dieu fait jaillir du Mental cosmique, notre amour n'est qu'un reflet de l'Amour divin qui est le cœur caché de la vie du monde, et toute puissance n'est que le don de la puissance de Celui qui crée l'Univers. Mieux notre lyre peut répondre à l'harmonie divine qui ondule dans l'Univers, mieux l'âme peut la comprendre et la reproduire. L'Univers transmet la Voix divine à nos corps, nos corps la portent à nos âmes, et l'âme s'en instruit. Jamais elle n'oublie; toute leçon apprise l'est pour toujours

Pour que cette transmission soit parfaite, il faut que les corps, les instruments de l'âme, soient parfaitement accordés avec la lyre cosmique, — avec la musique des sphères, disait Pythagore.

La construction des corps, œuvre d'une difficulté sublime, est l'œuvre exclusive de Dieu le Fils, — tout au moins dans la longue période qui précède les hauteurs de l'évolution spirituelle ; l'âme, en effet, ne commence à prendre part à la construction de ses instruments que lorsqu'une très longue évolution lui a donné une large somme de sagesse et de pouvoir. Au début de son ensemencement dans l'Univers, elle est comme inerte, inconsciente, incapable d'attention pour le monde des forces qui s'agitent autour d'elle. Pendant cette période de conscience embryonnaire, Dieu la conduit et la fait s'immerger peu à peu dans l'Univers ; lui donne des corps d'abord rudimentaires ; la fait passer dans les règnes dits élémentals (1) dans lesquels les atomes qui lui servent de corps apprennent à vibrer à l'unisson des mondes qu'ils occupent, à faire écho aux vibrations que, plus tard, bien plus tard, l'âme éveillée appellera sensation, pensée, amour, volonté ; dans les règnes minéral, végétal et animal il lui fait connaître la sensation, et lui apprend à y répondre et à agir dans le milieu ambiant ; peu à peu les sensations et les actes se spécialisent par la production d'organes des sens et d'action ; ces organes, séparés d'abord, sont remplacés plus tard par des centres synthétiques d'autant plus puissants, d'autant plus étendus dans leur rayon d'action qu'ils appartiennent à un monde plus subtil, à un corps plus sensitif. Et quand l'âme a appris enfin, à sentir toutes choses, à agir sur toutes choses, elle est devenue un dieu dans le sein du Logos qui la créa.

Voyons d'abord les stades principaux de la création des corps.

Dieu produit d'abord les atomes ; avec ceux-ci il construit les molécules ; avec les molécules il édifie les organes, et avec les organes il fait des corps. Au centre de chaque corps il place les atomes-types du monde auquel ce corps correspond.

Un corps ne peut sentir que les vibrations auxquelles il peut répondre (2) et chacun de ces petits organismes devient, par sa constitution, capable de transmettre ce que le monde dont il fait partie, transmet au centre de conscience et ce que celui-ci veut porter à ce monde en réponse. Ce minuscule organisme central est d'une grande complexité et témoigne de l'intelligence souveraine de Celui qui en fit le plan. Sa construction est lente

(1) Les premiers échelons qui conduisent vers l'humanité. Les 3 règnes qui précèdent le règne animal.
(2) Voir le chap. I-

et progressive ; elle précède pas à pas l'éveil de la conscience animique ; à un élève, qui débute il suffit d'un instrument très simple ; à mesure qu'il devient virtuose l'instrument devient très complexe.

Dieu veut que l'âme participe le plus possible à la création des instruments qu'il lui prépare et voici comment il l'obtient.

La conscience animique n'est guère, au début, qu'un ensemble de besoins, — besoin de sentir, besoin de voir, besoin d'entendre, besoin de se mettre en rapport avec la nature. A ce stade d'évolution, elle ignore la nature de ses besoins, elle n'a qu'une vague impulsion à sentir, mais Dieu veille ; il sait ce que l'âme endormie désire, il crée pour elle les rudiments des sens qui lui sont nécessaires, et il les complète au fur et à mesure que de nouvelles nuances du désir se manifestent, et c'est ainsi que le besoin crée l'organe ou si l'on veut employer une autre formule *la fonction crée l'organe*. C'est le besoin du centre de conscience des poissons des abysses (1) qui développe ces longs tentacules qu'on rencontre chez certaines de leurs espèces de crustacés ; ailleurs, c'est la bouche qui s'élargit démesurément pour que des victimes aveugles viennent emplir aisément l'estomac d'un aveugle ; plus loin, ce sont de très-longs poils servant d'antennes et permettant la locomotion dans les lacs souterrains ; mais que ces êtres soient placés dans un lac à ciel ouvert, et en quelques générations les aveugles auront des yeux, — grâce à la Providence. Leurs âmes plongées alors au milieu des rayons lumineux manifesteront le besoin de voir, besoin que Dieu seul peut satisfaire en créant le merveilleux appareil de la vision : Ce n'est point l'organe qui crée la fonction, car le besoin de la fonction précède l'organe et cause sa production. C'est ainsi que tout être participe à son évolution dans la mesure dont il en est capable, Dieu ne fait que ce que l'être ne peut accomplir par soi-même et il lui donne ce qu'il désire, car le désir est le moyen de la connaissance : sans le désir il n'y aurait, au début de l'évolution du moins et pendant une grande partie de la période animale, nulle croissance ; et plus tard quand la mentalité s'est éveillée, c'est encore la satisfaction du désir qui apprend la valeur du fruit convoité ; et quand il laisse l'amertume sur les lèvres, l'âme apprend qu'il est contraire à la loi d'harmonie universelle qui conduit les êtres : elle apprend qu'il est mauvais.

La Providence chez les êtres inférieurs, chez l'animal supérieur son empire reste immense. Partout elle veille comme une mère, et par de nombreux agents soutient les pas chan-

(1) Les abysses sont les grands fonds marins. A quelques centaines de mètres de la surface, il n'y a plus de lumière.

celants de ses enfants. Elle supplée leur ignorance par l'instinct — la voix de Dieu dans la nature animale, dans les âmes encore endormies, et se montre partout avec un merveilleux éclat. Voyez le poussin, il fuit l'eau; le petit caneton s'y jette au contraire avec avidité, et quand le jeune oiseau a pris des ailes, il se confie sans crainte à l'espace. Etudiez une ruche, et vous sentirez en elle une âme commune liée à chacun de ses individus par un lien mystérieux, un centre qui dirige la collectivité avec un ordre parfait comme s'il mouvait les membres d'un corps unique. Cette âme est le canal dans lequel l'Ame universelle, Dieu, déverse son intelligence directrice : elle est l'instrument de la Providence.

En examinant une tribu de castors, l'on peut faire la même remarque. On y décèle une intelligence et des qualités très-supérieures aux individus qui les manifestent, des capacités que l'intelligence élevée de l'homme peut seule posséder et que Dieu prête à l'animalité pour lui permettre de vivre dans des conditions et dans un milieu où la vie serait, sans cela, impossible.

Et cette utilisation, pour le développement des âmes, de milieux très variés n'est pas le moins remarquable des effets de l'action providentielle. Dans un même milieu, les abysses marins ou les cavernes souterraines, nous avons vu la vie de relation devenir possible chez les animaux grâce, ici à de complexes et abondants tentacules qui suppléent la vue et permettent l'alimentation et la locomotion, là à un œil à demi atrophié mais capable néanmoins de percevoir la lueur phosphorescente que le corps de certains poissons porte en lui. A la surface des mers, nous trouvons des oiseaux, — les pingouins, — transformer presque complètement leurs ailes en rames pour permettre une vie aquatique partielle ; ailleurs, certaines espèces amphibies, — les limaces marines des rivages, — respirent par des branchies pendant le flux et par des poumons pendant le reflux quand le flot les a laissées à sec. Certains poissons, — les dipneustes, — pendant le dessèchement des rivières tropicales, respirent dans la vase par leur vessie natatoire transformée en poumon. La Providence utilise tous les milieux ; partout elle adapte les corps à l'ambiance pour que l'évolution se poursuive sans arrêt. Elle se montre parfois particulièrement touchante, et maternelle. C'est elle qui, avant les hivers rigoureux, multiplie la bourre soyeuse des fourrures ; c'est elle qui par ses ministres les Dévas (1), conduit les oiseaux migrateurs, fait retrouver leur gîte aux pigeons voyageurs et aux animaux domestiques ;

(1) Etres du monde astral, dont l'une des fonctions est l'assistance de l'animalité.

c'est elle encore qui, dans le désert brûlant, fait sentir au chameau de la caravane assoiffée la présence de l'oasis lointaine ; qui inculque à certains animaux vivant en troupes, — les corbeaux et les éléphants, par exemple, — les rudiments d'une sociologie où figurent les lois de la communauté et les sanctions qu'elles comportent ; c'est elle aussi qui place les espèces les plus élevées en contact avec l'homme, collaborateur-né de la nature et qui, hélas, faillit trop souventà sa noble mission, — l'homme qui doit éveiller dans l'animalité les germes des nobles qualités, — l'amour et l'intelligence et le dévouement, — et qui transforme parfois des espèces prêtes à éclore à la vie humaine en des monstres de férocité. Les disciples de Ceux qui détiennent les archives des races, nous disent que de grands Etres, les Veilleurs du berceau de l'humanité, apprirent aux civilisations préhistoriques à domestiquer un certain nombre d'espèces animales et que quelques-unes n'eurent pas le temps de devenir ce que les divins Guides désiraient, — tel le lion destiné à partager les travaux de l'homme et qui, comme plusieurs autres, a subi l'aiguillage terrible qui conduit à la férocité, et nous pouvons constater avec tristesse comment, de nos jours, nous transformons peu à peu en bête fauve l'animal affectueux par excellence, le chien que nous rendons cruel en l'associant à nos chasses, — chasse à l'animal, chasse à l'homme, — et en le plaçant aux avant-postes des armées. Lourde est la responsabilité de l'homme vis-à-vis de l'animalité sans défense, et à l'heure de la justice plus d'une déception accueillera ceux qui ont commis les crimes de lèse animalité. Infiniment nombreux sont les aspects de la Providence dans l'animalité ; mais il nous suffit, après avoir posé le principe, de l'avoir éclairé par quelques exemples, et, sans nous attarder, nous allons montrer la Providence dans son champ le plus élevé, dans son aspect le plus haut, là où son secours est le plus divin.

(A suivre). **Dr Th. Pascal.**

LE SILENCE MYSTIQUE

(Suite).

Les mystiques chrétiens n'ont jamais pu donner libre essor à leur profonde intuition, entravés qu'ils étaient par les rigueurs inflexibles des dogmes et par certaines divergences entre leurs connaissances intuitives et les enseignements de l'Eglise. Leurs idées, mal interprétées et passées au crible

d'une critique hostile *a priori*, furent souvent rejetées comme étant incompatibles avec la foi dogmatique. Rappelons-nous Fénelon condamné par un bref du pape pour ses maximes du plus pur mysticisme (celui de saint François de Sales et de sainte Thérèse) ; Mme Guyon persécutée, alors qu'elle n'avait d'autre idéal que de réaliser les vertus de Mme de Chantal ; Antoinette Bourrignon que la calomnie voulut faire passer pour folle parce que ses révélations étaient la condamnation des convoitises de certaines gens d'église pour les biens temporels. Malgré toutes les persécutions, les sarcasmes et les calomnies, la tradition mystique est indestructible. N'assistons-nous pas à son éclosion merveilleuse sous une forme nouvelle ? La forme théosophique moderne, que les Maitres de la Sagesse ont choisie, n'est-elle pas l'expression du plus pur et du plus profond mysticisme ? C'est dans la littérature théosophique que l'on peut trouver les plus belles pages sur le silence. Pour le théosophe, le silence intérieur est le phénomène psychique capital, car du succès de sa réalisation dépend entièrement l'harmonie parfaite de l'esprit sans laquelle l'union divine ne peut être obtenue : c'est aussi un phénomène très complexe dont nous allons chercher à faire l'analyse en empruntant au domaine scientifique certains exemples, et en nous servant de la grande loi de l'analogie qui, suivant l'expression de Mme Blawatsky, « est la loi dirigeante, le seul véritable fil d'Ariane pouvant nous guider à travers les inextricables sentiers de la nature » (1).

Dans le domaine physique, la science, avec une admirable sagacité, a reconnu que les ondes, sonores, lumineuses, ou électriques, donnaient lieu à des phénomènes analogues d'interférence : c'est ainsi que deux ondes sonores, de même sens et de même amplitude, se rencontrant, le son est renforcé, mais si ces ondes sont de phases absolument contraires, les deux sons se détruisent et le silence résulte de leur réunion ; de la même manière, on obtiendra de l'ombre s'il s'agit d'ondes lumineuses, ou une zone d'équilibre s'il s'agit d'ondes électriques et si ces ondes sont de même amplitude et de sens contraire.

« S'il n'y a pas de silence complet dans l'ombre sonore, dit le physicien Daguin, il y a encore en cela analogie avec ce qui se passe pour la lumière, car on remarque que l'obscurité n'est jamais complète avec l'ombre produite par la lumière. »

Nous voyons donc que ces ondes qui se renforcent ou se détruisent donnent lieu à des phénomènes, qui se reproduisent avec une parfaite analogie et une constance remarquable dans des milieux de propagation absolument différents tels

(1) *Doctrine secrète.*

que l'air pour les ondes sonores et l'éther pour les ondes lumineuses ou électriques ; or, pour un théosophe, cette région du silence n'existe pas seulement sur les plans physique et éthérique, elle existe encore sur tous les plans d'existence.

Qu'il s'agisse du monde de la sensibilité ou de l'intelligence, tous les phénomènes se ramènent à des réactions mutuelles d'ondes qui se renforcent ou se détruisent. Ainsi que le dit l'éminente théosophe Mme la Comtesse Watchmeister, les pensées et les sentiments se meuvent par ondes qui se soulèvent et retombent en suivant les lois de l'action et de la réaction, de l'harmonie et de la discordance. Pour expliquer ce phénomène psychique, prenons, comme exemple, le mécanisme de la peur et du courage. Dans la peur irraisonnée qui dépasse et surprend la volonté, ce n'est pas la première onde nerveuse provenant de l'excitation de l'organe sensoriel qui produit des effets désastreux dans l'organisme humain, c'est l'onde nerveuse en retour résultant de l'excitation du corps astral. Quand l'organe sensoriel, qui n'est qu'un appareil enregistreur automatique, a transmis la sensation aux centres du cerveau, ceux-ci vibrent et provoquent des résonnances multiples dans les centres internes. Si l'homme, dans son enfance, a été prédisposé à la peur et qu'une éducation malheureuse ait fortifié cette tendance, il aura le centre émotif de la peur extrêmement vibrant, et, si l'excitation est un peu forte, ce centre émettra des ondes tumultueuses contre lesquelles seront impuissantes les ondes de l'intelligence et la volonté ; l'onde émotionnelle frappe alors, par résonnance, les centres nerveux de l'organisme en produisant les désordres que l'on connaît. Chez la femme, surtout, le genre d'éducation qu'on lui inculque, ou qu'elle s'inculque elle-même, tend à cultiver ce centre émotif par la raison qu'elle met de l'ostentation à montrer sa faiblesse, sous le fallacieux prétexte de charme et d'attraction. Le courage est une affaire d'éducation, de raisonnement et de tendance innée plus ou moins forte suivant le degré d'évolution de l'entité humaine : celui qui a développé dans le cours de son évolution des centres puissants, dans les domaines de l'intelligence et de la volonté, et qui a fortifié encore son énergie dans le cours de sa vie actuelle par une éducation rationnelle et progressive, celui-là récolte le courage, car son âme émet des ondes psychiques tellement puissantes, que les ondes émotionnelles sont détruites avant d'ébranler le système nerveux. Les ondes psychiques supérieures apaisent les ondes tumultueuses de la partie inférieure et grossière de l'âme comme l'huile, répandue sur la mer, calme les vagues qui soulèvent et fatiguent le navire.

(*A suivre*).

L. Revel.

QUESTIONS FRÉQUEMMENT POSÉES

I

Du moment que la seule chose que nous pouvons connaître, absolument, c'est que nous pensons, l'Univers ne peut-il pas être de la Pensée, et, par suite, l'Infini être de la pensée consciente ? Je ne puis accepter comme vrai ce qui n'est pas susceptible d'être démontré logiquement.

Vous ne devriez accepter aucune proposition qui n'est pas vraie pour votre esprit, à vous, à moins que vous ne la preniez, provisoirement, comme hypothèse, pour la facilité de l'étude. Rien ne devrait être accepté par personne, quelque vrai que cela puisse être, en fait, avant d'être devenu *vrai, pour lui.* N'oubliez pas, toutefois, que demandes et réponses, sur « l'Infini », sont en grande partie d'ordre purement spéculatif, jusqu'à ce que l'on arrive à comprendre un peu la nature et les possibilités de sa conscience, et, que la nature et les gestes d'Intelligences très élevées et très hautement évoluées (abstraction faite de ceux du Logos, qui, Lui-Même, n'est pas encore l'infini, au sens complet du terme, n'étant que Dieu manifesté et par conséquent limité) surpassent notre entendement autant que l'action mentale d'un philosophe, plongé en d'abstraites pensées, surpasse l'entendement d'un jeune chien, aux yeux duquel il se peut qu'il apparaisse comme paralysé et privé de mouvement, par le fait de n'avoir pas une queue pour courir après elle. Le petit chien peut se croire certain que son maître est là ; quant à ses spéculations sur les modes de penser et d'agir de son maître, elles seraient probablement inexactes. Le chien, toutefois, est plus près du philosophe, pour l'étendue de l'intelligence, que nous ne le sommes du Logos.

Cela dit, j'en viens à la demande faite.

Toutes les formes de ce qui a vie ne sont que les pensées objectivées de Dieu. Vous avez raison de dire que la seule chose que nous sachions absolument c'est que nous pensons (plus exactement peut-être que nous ne sommes et que nous ne croyons), mais il ne s'ensuit pas « forcément » que l'Infini est « de la pensée consciente ». Le mot « forcément » implique que notre connaissance est la limite des possibilités, chose erronée. Quelques-uns de nous savent déjà que la conscience peut fonctionner sans les limitations de la « pensée », telle qu'elle est connue de la majorité, et il peut y avoir de

bien plus hautes possibilités. L'Infini, évidemment, ne peut « penser », car penser implique tout au moins une dualité, et un infini duel sont des mots contradictoires. Mais l'infini doit avoir quelque chose de plus profond que ce que nous appelons pensée. C'est seulement quand Il se limite, comme Divinité manifestée, que la pensée, telle que nous la connaissons, devient possible.

II

Quelle est la signification du mal ?

Lorsque l'Un se différencie pour devenir les multiples, chacun des multiples, étant limité, doit être moins que parfait, c'est-à-dire imparfait. Sans cette différence, il ne peut y avoir d'univers. A mesure que la soi-conscience se développe lentement dans quelques-uns de ces multiples, une responsabilité limitée en résulte. Comme chacun de ces multiples a l'Un à son centre, pour ainsi dire, il possède le mouvement propre ou la spontanéité d'action, dans la mesure où l'Un s'est limité en soi dans sa manifestation. La responsabilité, pour l'Univers dans sa totalité, repose sur l'Unique, en tant qu'Un ; des responsabilités limitées incombent aux multiples.

Fondamentalement, l'imperfection est une nécessité, car, sans elle, un univers ne pourrait exister. La limitation, autrement dit l'imperfection, est une condition de la manifestation, de la multiplicité. Le terme « mal » devient une locution employée pour exprimer l'essence de toute force qui tend à la désintégration, ou de celles qui apparemment opèrent contre l'évolution générale, c'est-à-dire la ligne générale de progression à une période quelconque. Mais il est bon de faire attention à la phrase « forces qui tendent à la désintégration ». Ces forces désintègrent les formes et réellement sont aussi nécessaires à l'évolution que celles qui construisent les formes ; elles brisent celles qui sont hors d'usage et ces matériaux servent à édifier des formes plus élevées, dont la naissance ne pourrait avoir lieu sans la mort de celles qu'elles remplacent. Le « Destructeur » est le « Régénérateur ».

Mais le mal, au sens limité de mal faire moralement, signifie (*a*) l'action d'individus soi-conscients qui se mettent en opposition avec le sens du courant de l'évolution, qui persistent à maintenir des formes appartenant à des périodes passées et ne s'adaptant pas à la période d'évolution que les âmes ont atteinte ; ou (*b*), lorsque l'individu soi-conscient s'associe avec les forces désintégrantes, *pour des fins personnelles*, du « mal » est forgé par lui et il court à un danger très bien défini, celui de devenir un centre duquel ces forces, agissant

vers l'extérieur, pourraient rompre sa propre forme et menacer son individualité, d'où les avertissements de ne pas mal faire, et, si les actes mauvais sont analysés, on trouvera qu'ils doivent être rangés eu (*a*) ou (*b*).

III

Pouvez-vous me donner une idée de la prière? J'entends par prière la communion avec la Source de toutes choses.

Pour répondre à votre question sur ce que je pense de la prière, il me paraît bon de m'étendre quelque peu sur le sujet tout entier et de ne pas me confiner, en ma réponse, sur l'aspect précis qui relève de votre question, c'est-à-dire « la prière comme communion avec la source de toutes choses ». Tout d'abord, donc, déblayons le terrain en laissant de côté cet aspect de la prière que l'on a en vue et que l'on pratique le plus communément, la prière pour quelque objet défini et spécial, tel que la pluie, le beau temps, une bonne santé, une longue vie, le succès dans les choses de ce monde et ainsi de suite, y compris les objets désirables d'un ordre plus élevé, tels que la satifaction de l'ambition pour la puissance ou tout objet quelque élevé qu'il soit en vue de la satisfaction du soi. Tous me paraissent devoir entrer dans la même catégorie. Ils peuvent être obtenus par la prière, car la prière, dans ce sens, n'est rien moins qu'un désir puissant, que *la volonté* se portant vigoureusement en avant vers l'obtention du résultat désiré. Et pareil désir, pareille tension de la volonté, qu'ils soient ou non formulés en termes définis, à l'adresse de quelque grand être, ne manquent jamais de mettre plus ou moins en action les forces subtiles de la nature autour de nous et tendent ainsi à faire arriver ce pour quoi il a été prié. Et si la prière est, à un degré suffisant, fervente et remplie de cette foi qui donne confiance en son action, la force, ainsi donnée à la volonté et au désir, accomplira tôt ou tard ce qui est désiré; l'intensité de l'effort et l'espace de temps requis dépendant de la nature de l'objet pour lequel il a été prié et, plus encore, de la nature du Karma que la personne a engendré dans son passé.

Mais la chose, pour laquelle il est ainsi prié, sera-t-elle, une fois obtenue, un bienfait ou un mal? C'est là une autre question. En priant de cette façon, un homme assume son héritage divin, comme il en a pleinement le droit, et devient l'arbitre de sa propre destinée, choisissant pour lui ce qu'il veut avoir; mais, en choisissant ainsi, il doit également accepter la responsabilité qu'entraînera le résultat de son choix et, par suite, comme il dépend de sa propre sagesse privée d'aide, nombreux seront ses jugements erronés et ses fautes.

D'où le parti le plus sage et le plus spirituel, parce qu'il est le moins intéressé, est de ne jamais prier pour aucun objet spécial en vue d'un gain ou d'un agrément personnel, mais de laisser entièrement la direction de sa propre destinée à cette ineffable Loi qui, par l'entremise de ses Agents conscients et sages, guide et règle nos existences avec une sagesse dépassant de beaucoup nos plus hautes conceptions.

Laissant donc le plus petit et le moins important côté de la prière, arrivons à son aspect plus élevé, plus spirituel, au sujet duquel vous questionnez.

La prière, en ce sens, est mieux appelée contemplation, méditation, extase, suivant le degré et le genre de communion avec le Divin atteint par celui qui prie. Cette sorte de prière appartient à l'essence même de toute vie spirituelle réelle et, sans elle, l'âme reste dans l'inanition, faible et languissante dans sa croissance. Mais ne vous imaginez pas que nous, hommes, tels que nous sommes maintenant, pouvons atteindre à la communion avec Ce qui, seul, peut vraiment s'appeler « la Source de toutes choses »! Au-dessus de nous sont des séries sans fin de hiérarchies d'Intelligences spirituelles, infiniment au delà de ce que notre esprit peut atteindre en un effort suprême au plus haut degré, et par lesquelles nous sont transmises la lumière et la vie de l'UN. Des Dieux, Elles le sont véritablement, car Elles dépassent nos conceptions les plus élevées, les plus sublimes, les plus saintes, et c'est avec Elles que, pendant des âges de croissance, encore à venir, nous devrons communier dans nos moments de plus grande élévation, atteignant toujours plus haut, nous épanouissant toujours davantage en la plénitude de gloire de cette Vie Divine, dont tous les mondes ne sont que des ombres momentanées et de Laquelle l'esprit, aussi bien que la parole, se détourne, impuissante à L'exprimer...

IV

La rupture du cordon astral a-t-elle lieu aussitôt après qu'est rendu le dernier soupir ? Quel délai devrait-on mettre entre la mort et la crémation ? Une souffrance quelconque est-elle ressentie par l'entité désincarnée lorsque le corps physique est brûlé ?

Une personne décédée, dont le corps est brûlé, ne souffre pas. Dès que se rompt le lien entre le corps physique et l'astral, c'est-à dire dès que Prâna s'est complètement retiré avec son véhicule, il n'y a plus désormais *aucune* possibilité de souffrance, quoi que l'on fasse au corps. L'entité désincarnée n'a plus aucune connexion avec le corps physique et il n'existe

aucun pont pour rendre possible la transmission de la vibration qui devient sensation en atteignant le Kâma Rûpa. La clairvoyance serait nécessaire pour fixer, dans chaque cas, le moment exact de la rupture du cordon, mais un délai de quelques heures permet d'opérer en toute sécurité la crémation, sauf, bien entendu, dans le cas où l'état de transe serait confondu avec la mort et où la séparation ne serait pas réellement effectuée.

V

Quel est le sens du mot ENS (*Etre*) ?

Ens vient du verbe latin *esse*, être; c'est un terme du Moyen Age, très usité dans les écoles. Il est ainsi défini dans le *Century dictionary :* « ce qui, en un sens quelconque, est ; un objet ; quelque chose qui peut être nommé, dont on peut parler ». Entre plusieurs citations indiquant son emploi en philosophie, il en est une tirée de Boyle qui emploie *ens primum* dans le sens dans lequel Paracelse se servait de ce terme, comme ce « qui contient la vertu de la substance de laquelle il est extrait ».

T. R.

Échos du Monde théosophique

France

La conférence du 1er dimanche d'avril, au siège de Paris, faite par M. L. Revel, a développé d'une manière intéressante ce fait déjà établi que les diverses traditions ésotériques ne diffèrent qu'en apparence, mais s'unissent toutes entr'elles comme les branches principales d'un même arbre. Au 3e dimanche, M. le Dr Peralté a parlé de la *vivisection* en excellents termes et très heureusement raccordé le sujet à la question du *végétarisme*.

Les deux conférences seront publiées, en anglais, dans le *Théosophist*, à la requète spéciale du colonel Olcott, et en français dans la présente revue.

Entre temps, l'activité théosophique à Paris a continué à se manifester de diverses manières. C'est ainsi que le *groupe* spécial dit d'*information et de recherche*, dont le but principal est de nous tenir en contact avec les sciences, les philosophies et les arts, a reçu communication d'un intéressant mémoire de M. l'ingénieur Chevrier sur l'application, à la théorie générale de l'évolution, des principes scientifiques de la transformation de l'énergie. A l'une des séances du mardi, après midi,

dont le *cours élémentaire*, si utile, si nécessaire, même, pour les débutants, semble suspendu et remplacé par des conférences variées, Madame Peralté a courageusement abordé la question de l'évolution des formes, avec la théorie ardue des *Tattwas*, et s'en est bien tirée. C'est d'un bon augure pour l'augmentation des forces vives du mouvement qui a besoin de pionniers pour tous les côtés de sa vaste carrière.

Aux cours du jeudi soir, plus spécialement voués à la théosophie avancée, le Dr Pascal a momentanément repris la parole, pendant une absence de l'orateur ordinaire, et a traité de la *liberté*, de la *fatalité*, du *déterminisme* et du *septuple élément permanent de la monade humaine*. M. Pierre Bernard, un instant indisposé, a terminé, après Pâques, l'étude du petit cycle de l'évolution humaine — existence physique, désincarnation et réincarnation —, préalable à celle du grand cycle ou de l'évolution générale. Dès le mois de mai, il parlera de l'*Evolution de la conscience* d'après le magistral travail d'Annie Besant, et notre revue reproduira le résumé que notre sympathique ami aura ainsi fait de cet important sujet.

Le colonel Olcott, enfin, notre digne président général, est demeuré parmi nous depuis le mois dernier, plus retenu qu'il ne comptait par le règlement des affaires qui ont amené sa présence à Paris. Il a bien voulu assister à la plupart de nos réunions et accueillir constamment, avec la plus grande bienveillance, d'ailleurs, toutes les personnes qui désiraient s'entretenir avec lui. Pendant son séjour ici, il a reçu, de divers points, de généreuses souscriptions pour l'œuvre si nouvelle et si belle du relèvement des Parias, dans l'Inde, dont nous avons parlé dans un précédent numéro.

***

Pendant le mois écoulé, nous avons eu le plaisir d'avoir la visite, à Paris, de M. et de Mme Scott Elliot, les distingués auteurs de l'*Atlantide*, et de M. et de Mme Mead, à leur retour de Rome.

L'ancien secrétaire général de la section Européenne partage maintenant exclusivement son temps entre la direction de la *Théosophical Review* et l'étude des hauts problèmes de critique religieuse sur lesquels il a publié d'importants travaux qui lui ont acquis un véritable renom dans le public scientifique Européen. Durant son court passage, à Paris, M. Mead a bien voulu prendre la parole, à ce sujet et en français, au siège de notre société. Voici en substance ce qu'il a dit.

Depuis 20 à 30 ans, la haute critique religieuse indépendante, en Europe, appuyée sur les découvertes ethnographiques, linguistiques et archéologiques, a été amenée à modifier du tout au tout les vues généralement établies en matière d'interprétation de l'ancien et du nouveau Testament. Il est maintenant acquis que le premier est tiré des Ecritures Assyriennes dont les Juifs, au temps de leur captivité, se sont approprié les traditions, et le second d'un Evangile très postérieur au Christ, pris entre une variété de textes analogues, et mal pris, d'ailleurs, quant à l'exactitude des termes ou de leur traduction. En

outre, la première version des Evangiles, sur laquelle toutes les subséquentes se sont basées, a pris des faits psychiques, spirituels et même cosmogoniques, pour des faits contingents, et certains des écrivains de l'époque se sont gravement trompés en plus d'un point, tel Eusèbe, voulant faire prendre les communautés de thérapeutes pour des églises chrétiennes, quand il vient d'être prouvé que leur seul historien, Philon, est antérieur à la mission même du Christ !...

L'importance des résultats acquis par la haute critique biblique est telle que l'Eglise Romaine, *si conservatrice*, s'en est émue et a nommé une commission pour paraître au moins s'occuper de la question.

Quels que soient les réultats obtenus ou ceux à venir encore, les Théosophes ne peuvent s'en émouvoir s'ils restent fidèles au mot d'ordre de leur société, que « *Il n'y a pas de religion plus haute que la vérité* ! » Mais l'orateur insiste sur ce point qu'il n'y a de vérité bien acquise que celle qui est établie sur tous les plans, et, quoique les théosophes avancés pensent, par la lecture Akashique, pouvoir devancer les résultats des recherches critiques, en ce qui concerne, par exemple, la véritable date de la mission du Christ, les détails de sa fin, etc., les théosophes ordinaires, comme nous le sommes, nous, ne doivent raisonnablement prendre ces dires qu'à titre d'indications intellectuelles, et laisser au temps, et à ce qu'il peut amener avec lui, le soin de les transformer en éléments de certitude.

*
* *

La société végétarienne de France a tenu son Assemblée générale annuelle le 18 avril dernier, à Paris. D'après les comptes rendus présentés, le mouvement végétarien français est en ascendant, et son influence s'étend constamment. Les conférences mensuelles et publiques sont de plus en plus suivies et les livres se répandent. L'opuscule si parfait et si utile intitulé *Notions succinctes de végétarisme* y a contribué beaucoup. La société réédite en ce moment un ouvrage plus important, *la Table du végétarien*, dont nous pourrons parler dès que nous l'aurons en mains.

Allemagne

Le Dr Rudolph Steiner, secrétaire général de la section allemande, vient de publier un livre intitulé : *Le Christianisme, comme fait mystique*, dans lequel il essaie de raccorder l'idée religieuse à l'idée scientifique en insistant sur ce que, si la deuxième ne connaît guère que de la forme, la première a surtout trait au fond, à la vie, et que les deux aspects sont aussi nécessaires que compris dans le tout. A cet effet, l'auteur passe en revue les grands penseurs connus de tous les temps et montre qu'ils ont tous dit que la vie était un éternel devenir et que l'âme humaine devait recevoir le Dieu de la nature pour donner naissance « au fils ». Le Christianisme primitif, ajoute-t-il, autant qu'on en peut savoir par les recherches indépendantes, a vécu aussi cette formule, mais les Pères de l'Eglise, non initiés, et les Conciles, l'ont

oblitérée pour ne laisser au monde chrétien qu'une donnée imparfaite qu'il ne serait pas possible de concilier avec le progrès — si l'homme n'avait heureusement en lui, et de naissance, cette « lumière vivante dans le monde », le « Soi », d'où peut venir à jamais la libération et le salut.

Amérique.

M. Leadbeater continue de faire du bon travail en ce pays d'avenir. Etabli à Chicago, il en rayonne à divers jours de la semaine pour parler théosophie en d'autres points, et il rentre ensuite à son quartier général où il donne des réunions déterminées, les unes publiques et d'autres réservées aux membres de la Société théosophique.

Les conférences données au cours de ces réunions sont naturellement de plus en plus nombreuses. Voici les principales : L'homme et ses corps, — La nécessité de la réincarnation, — Karma, loi de cause et d'effet, — La vie après la mort : le purgatoire et le Ciel, — Nature des preuves théosophiques, — Explication de la télépathie et de la cure mentale, — Les aides invisibles, — La clairvoyance : ce que c'est, ce qu'elle est dans l'espace, dans le temps, et comment la développer, — La théosophie et le christianisme, — Le Bouddhisme ancien et moderne, — La théosophie et le spiritisme, — Explication des apparitions, — Des rêves, — Explication du magnétisme, — De la magie blanche et de la magie noire, — Usage et abus des pouvoirs psychiques, Les mystères antiques, — Du végétarisme et de l'occultisme, — Naissance et croissance de l'âme, — Comment construire le caractère, — La théosophie dans la vie de chaque jour, — L'avenir qui nous attend.

Bien que la plupart des sujets ci-dessus aient déjà été traités dans nos livres ou dans cette revue, il peut être intéressant de les voir présentés à nouveau sous une forme toujours un peu différente ; aussi comptons nous reproduire le texte de ces conférences dont quelques unes sont déjà en nos mains.

Nous apprenons enfin que notre éminent frère, M. Leadbeater, vient de publier un livre des plus intéressants et plein de détails inédits, puisqu'il traite bien *des conditions de l'homme après sa mort physique* L'ouvrage contient, paraît-il, de nombreuses descriptions de la vie qu'on mène de l'autre côté de la tombe, et fait ressortir les avantages que procure à ce sujet la connaissance théosophique acquise ici bas. Un tel livre comblera assurément la seule lacune peut-être qui existe dans l'enseignement théosophique actuel ; nous ne saurons manquer d'y revenir.

Inde.

Le mouvement théosophique y est florissant. La section a son centre établi à Benarès, mais des inspecteurs préposés visitent les branches et les aident. Ces branches sont actuellement au nombre de 205.

Autres pays

Rien à signaler.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, mai 1903. — Statuts de la section française. — Le mouvement.

Theosophist, *Organe présidentiel*, avril 1903. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — La nécessité de la réincarnation, par C. W. Leadbeater. — La théosophie dans tous les pays.

Vahan, *Section britannique*, avril 1903. — Questions sur la souffrance, sur les opinions religieuses et sur les morts prématurées.

Theosophical Review, *Angleterre*, avril 1903. — Quelques données astrales par Montagne et Calignoe. — Evolution de la conscience, fin, par Annie Besant.

Lotus journal, *Angleterre*, avril 1903. — Notre attitude envers la nature, par I. Hooper. — Suite de la vie après la mort, par C. W. Leadbeater. — Eléments de théosophie, le corps physique, par E. M. Mallet. En somme, cette revue, nominalement destinée à la jeunesse et à l'enfance, semble surtout la réalisation, universellement désirable, d'une revue volontairement et constamment tenue à la portée des débutants, de quelqu'âge que ce soit, en matière d'études théosophiques.

Sophia, *Espagne*, avril 1903. — Le christianisme ésotérique et les petits mystères, par Annie Besant. — Sur l'hilozoïsme, par Blanco. Cette excellente revue, dont le nom est également pris par d'autres organes théosophiques, ajouterait encore à sa valeur en mettant sur sa jolie couverture le nom de son pays et le mois ainsi que l'année civile du numéro.

Theosofia, *Italie*, mars 1903. — La méditation chez les Catholiques. — Un alchimiste italien au XIII[e] siècle.

Théosophia, *Hollande*, avril 1903. — Sur le Karma, par Sinnett. — Des Influences astrologiques.

Théosophie, *Belgique*, Avril 1903. — L'homme, miroir de l'univers, par J. C. Chaterji. — Ascension, par le D[r] Pascal. — L'initiation antique.

Theosofisk Tidskrift, *Scandinavie*, mars 1903. — Le christianisme et la culture mentale.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, mars 1903. — Sur les apparitions. — Sur l'expiation pour autrui.

Revista teosofica, *Cuba*, février 1903. — Le septenaire humain.

Sophia, *Chili*. — Pas reçue.

Theosophy in Australasia, mars 1903. — La responsabilité qui revient aux nations. — La loi de liberté.

New Zelande theosophical Magazine, mars 1903. — Le Karma

et la rémission des péchés. — La loi de correspondance, très bon numéro qui témoigne de la valeur des M. S. T. de Nouvelle Zélande.

Prasnottara et Theosophic Gleaner, *Inde*, mars 1903. — Le dieu impersonnel. — Persistance du type de caractère en deux réincarnations successives. — Le mouvement dans l'Inde.

Bulletin de la société d'études psychiques de Nancy, avril 1903. — Etude sur les grands initiés.

Bulletin de la société d'études psychiques de Marseille, février 1903. — Discours d'inauguration par le président. Il y est dit, page 4, que « les théosophes dédaignent les conditions expérimentales ». Cette phrase montre simplement que la méthode théosophique est ignorée de l'honorable orateur. Nous ne faisons pas fi des expérimentations effectuées au point de vue physique, qui sont les *seules* que puisse entreprendre la science actuelle, ni des conditions qu'elles doivent présenter. Mais nous procédons *au point de vue occulte*, c'est-à-dire en nous plaçant nous mêmes *sur le plan* des sujets d'observation et, pour cela, nous sommes bien obligés de nous soumettre rigoureusement aux conditions *spéciales* au plan considéré, lesquelles sont différentes de celles du plan physique. Les ouvrages théosophiques traitent suffisamment de ces questions, et c'est ainsi qu'ont été obtenus les résultats positifs sur les corps subtils de l'homme, sur les formes pensées, sur le pouvoir de la pensée. etc, etc... auxquels, pas plus qu'à quoique ce soit de *véritablement* psychique, et quoique certains puissent croire, *aucune autre méthode ne permet d'accéder.*

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, avril 1903. — Physiatrie, ou hygiène physique, par le Dr Nyssem. — Le végétarisme en France.

Reçu aussi, *Revue spirite*, Paris. — *Bulletin des sommaires*, Paris. — Journal du *Magnétisme*, Paris. — *Argus des Revues*, Paris.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIES

Médiumnité hypnotique, par Rossi Pagroni et le Dr Moroni, prix 2 francs.

C'est le compte rendu d'observations faites, il y a un certain nombre d'années, par un professeur et un médecin italiens à l'aide d'un sujet magnétiquement endormi. Ces observations confirment le fait, connu déjà, que le sommeil magnétique donne une certaine vision astrale et permet au sujet de percevoir quelque peu sur le plan voisin. Le procédé vaut assurément mieux que le typtologie ou l'écriture directe, mais il n'est lui même encore que relatif. Il n'enlève ni les limitations du sujet, par rapport aux subdivisions du plan astral, ni ne donne le plein

discernement qui n'est que le fruit de l'évolution et sans lequel, comme dans l'espèce, l'on risque de confondre les entités perçues avec leurs « ombres ». Sous cette réserve, le livre édité par Mme P. G. Leymarie est intéressant et non dénué d'utilité.

D. A. C.

L'homme visible et invisible, par C. W. LEADBEATER, prix 7 fr. 50 ; relié, 8 fr. 50.

Voici certainement le livre le plus étrange, le plus réellement occulte, qui ait depuis longtemps paru, non seulement comme publication théosophique, mais autrement, aussi, car c'est l'expression, le plus à notre portée actuelle, des divers véhicules de l'âme humaine ou des corps subtils de l'homme, tels qu'ils apparaissent à la vue supérieure d'un « voyant » *entraîné et éprouvé*. Comme il a été dit déjà, l'homme a diverses apparences suivant qu'il est vu du second ou du troisième plan. Sur l'un et l'autre de ces plans, la forme ordinairement connue se projette au milieu d'un ovoïde de matière subtile en vibrations rapides qui semble, selon les passions, les émotions ou les pensées qui l'agitent, un kaleidoscope de couleurs vivantes fort difficiles à rendre ; aussi les nombreuses planches coloriées que comprend le volume ne sont-elles que des approximations aussi rapprochées que possible, toutefois, des réalités perçues, L'ouvrage contient, en sorte de préface, la spécification des couleurs représentées, avec leur significations établies. Vient ensuite une esquisse sommaire des principes permettant de comprendre la constitution des multiples corps de l'homme, principes de haute théosophie, s'il en fût, qui ont l'avantage d'être exposés, ici, par une personne éminemment qualifiée, et de manière à pouvoir être étudiés à loisir. Ce n'est qu'au XIIe chapitre, déjà, que commence ce qui semble se rapporter plus directement au titre de l'ouvrage et que texte ainsi qu'images traitent des corps subtils d'un sauvage, d'un civilisé et d'un homme avancé, des auras de santé et de maladie, des effets produits, en les auras, par des sentiments d'amour inférieur ou d'amour élevé, de crainte ou de colère, de recherche intellectuelle ou de dévotion, etc, etc.

Toutes ces intéressantes données, sont ici présentées comme résultant d'observations précises. aussi positives que celles émanant des laboratoires scientifiques de nos jours, mais entreprises d'après une méthode *différente*, *appropriée*, d'ailleurs, et tout *aussi rigoureuse*. Le fait que nous ne pouvons pas encore les relever directement nous mêmes n'enlève pas plus à leur valeur de principe que celui d'être obligé d'accepter les résultats des hauts travaux de biologie ou d'entomologie, par exemple. Dans les deux cas, les observateurs ont dû réunir des capacités spéciales, produits de l'évolution, et une culture actuelle qui n'est pas possible à tout le monde. Ce dernier toutefois tient pour acquis les résultats qui lui sont présentés par des savants dont la moralité et le savoir lui inspirent confiance. La règle s'applique aussi bien à l'investigation occulte qu'à la recherche scientifique proprement

dite. Nous pouvons donc entreprendre la lecture de l'ouvrage de M. Leadbeater, sur l'homme visible et invisible, avec confiance, d'une part, et, d'une autre, avec l'espoir d'en vérifier un jour les données.

Le prix élevé du volume provient des frais nécessités par la photo-chromo-gravure de vingt-six planchés entièrement inédites et pour cause! En nous le procurant quand même dès maintenant, nous pourrons prendre acte aussi des démarquages qui en seront probablement faits, comme de tout ce qui a été publié de nouveau en matière théosophique, dans ces vingt dernières années, — ce qui nous permettra de remercier les plagiaires parce qu'on n'imite guère, en somme, que ce qu'on admire.

D. A. Courmes.

Le théâtre de l'âme, par Ed. Shuré, 2e série, prix 3 fr. 50.

Notre revue a mentionné en son temps la 1re série de l'œuvre dont l'auteur des *Grands initiés* et des *Sanctuaires d'Orient* poursuit actuellement la réalisation, à savoir : la mise en lumière de quelques unes au moins des activités *normales* de la vie et la représentation de certains aspects de l'idéal. C'est une telle synthèse qu'Edouard Shuré a bapthisée du nom suggestif de *Théâtre de l'âme*, parce que, ainsi qu'il le dit avec raison : « L'âme profonde est l'ouvrière cachée de toute vie féconde et le miroir de tout idéal. »

La série nouvelle comprend deux drames : *l'Ange et la Sphynge* et la *Roussalka*.

La première est la mise en vers libres, avec adaptation scénique et musicale, du sujet d'un ouvrage antérieur où l'auteur met aux prises la réincarnation humaine avec son corollaire karmique, les formes astro-mentales issues du passé et imposées au présent jusqu'à leur épuisement ou leur violent rejet.

La Roussalka est moins symbolique et plus dans la note moderne. C'est la rencontre de deux musiciens, une grande cantatrice et un compositeur, rencontre faite sous l'empire de communes vibrations perçues qui éveillent en leurs âmes un même sentiment d'amour dont la manifestation ne leur est pas permise parce qu'ils ne sont libres ni l'un ni l'autre. Ils ne s'aiment alors qu'idéalement, et il apparaît déjà que, pour les âmes élevées, ce genre de sentiment, si essentiellement harmonisé à notre essence divine et à notre immortelle destinée, n'est pas si impossible qu'il peut sembler.... Mais les circonstances rapprochent les amants, et l'un d'eux a même recouvré sa liberté.. Que va donc devenir la lutte entre la passion et le devoir ? Karma, toujours sauveur, même lorsqu'il frappe, répond en brisant l'une des deux vies physiques et en vouant l'autre au culte impersonnel du beau.

La *Roussalka*, indépendamment de sa publication en volume, a été représentée, à Paris, au *Théâtre de l'œuvre*, et accueillie avec faveur par le public d'élite convié à cet effet. C'est d'un bon augure et nous faisons plus qu'en féliciter l'auteur, nous l'en remercions sincèrement, pour les raisons suivantes. Le théâtre est un important éducateur des masses,

et. à ce titre, il a des droits et des devoirs : droit d'être soutenu par tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'humanité, devoir de rester pur et d'éviter la reproduction des émotions qui ne sont ni belles ni bonnes, parce que les représentations scéniques sont contagieuses et que nous n'avons certes pas besoin, à l'heure actuelle, de renforcer l'immoralité ou simplement même l'égoïsme... Pour relever les choses en ces ordres, rien n'est donc meilleur que la tentative de réalisation du *Théâtre de l'âme*, ni plus à souhaiter que sa continuation par Ed. Shuré et son imitation par d'autres.

D. A. Courmes.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE MAI 1903

H. C. (Marne). . . . . 5 fr.
L. (Etampes) . . . . 5 fr.
E. G. (Cambodge . . . . 5 fr.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *LOTUS BLEU.*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconque, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin,

Le directeur et administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 JUIN 1903

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 4

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le jour du Lotus blanc, 1903, à Paris. (1)



Comme à l'ordinaire, le vendredi, 8 mai dernier, les M. S. T. présents à Paris se sont assemblés, 59, avenue de la Bour-

(1) Le portrait en tête de cet article est celui de Mme H. P. Blavatsky.

donnais, à l'occasion de l'anniversaire de fin de mission actuelle de leur initiatrice, H. P. Blavatsky. La présence du vénérable co-fondateur et président à vie de la Société théosophique ajoutait encore à l'éclat de la cérémonie.

D'artistiques mains avaient élégamment orné la grande salle du siège de la Section, si belle déjà en sa simplicité, par des plantes vertes, des fleurs à la couleur affectionnée de la disparue de nos yeux, et de sobres draperies disposées autour du grand portrait posé sur l'estrade, cependant qu'à côté se trouvaient le fauteuil du président Olcott, celui du Dr Th. Pascal, secrétaire général, et, en face, les nombreux assistants, tous exclusivement M. S. T. Quelques-uns de ces membres, musiciens de talent, se tenaient en outre derrière l'estrade pour joindre d'harmonieuses symphonies aux flots de pensées issues des paroles dites et des sentiments éprouvés par l'assistance.

A 8 heures 45, la séance est ouverte par la Prière de Franck, magistralement exécutée sur *piano*, *violon* et *violoncelle*, par Mme Le Couteux, MM. Georges Vigneti et Louis Revel, puis le colonel Olcott prend la parole, en français, pour rappeler qu'il a été, pendant 17 ans, le compagnon fidèle de H. P. B., associé aux mêmes difficultés, aux mêmes appréhensions et aux mêmes espoirs. « La victoire est maintenant gagnée, dit-il, et elle ne l'ignore pas. Le mouvement théosophique est étendu partout sur le globe, d'un pôle, presque, à l'autre, puisque nous avons des membres à la Nouvelle-Zélande du Sud et en Scandinavie septentrionale. Si le nombre déjà considérable de ces membres est encore limité, leur qualité du moins est bonne, frappée qu'elle est au coin de la sincérité, de l'indépendance et de la *tolérance*. Le travail accompli est d'ailleurs considérable : les livres sacrés de *toutes* les religions ont été remis en honneur, parce qu'expliqués par un grand apport de connaissance; le sentiment de fraternité commence à être réalisé comme il ne l'avait pas encore été, puisque notre Société compte dans son sein des gens de toutes les races, de toutes les religions et de toutes les nations, qui se regardent comme des frères, se respectent et s'estiment. C'est bien là le *noyau* de ce que sera l'humanité, un jour, espérons-le !

Le président ajoute que c'est H. P. B. qui a fixé les sortes de lectures à faire au jour anniversaire de son départ, mais que c'est lui, H. S. O., qui a donné à ce jour le titre de *Lotus blanc*, parce que le lotus a été de tout temps l'emblème de la connaissance et que H. P. B. fut surtout le porte-lumière des temps à venir. Il termine en disant que le sentiment à vivre en ce jour n'est pas celui d'une plate adulation, dont H. P. B. ne voudrait pas, mais celui d'une reconnais-

sance pour les services par elle rendus à l'humanité, à nous-mêmes, dès lors, en ayant été le loyal messager des Maîtres, à notre époque. »

Le Dr Th. Pascal se lève ensuite. « L'arbre symbolique de l'humanité, dit-il, semblait naguère menacé en sa vie ascendante. A la superstition avaient succédé le doute, puis la négation, connexe de l'enlisement. Les gardiens de l'humanité suscitèrent un disciple pour reporter la lumière au monde : ce fut H. P. B. qui n'y ménagea ni son labeur, ni sa souffrance, et qui réussit. Aussi lui devons-nous plus qu'à nos parents mêmes, puisque la famille, au sens ordinaire du mot, nous a donné et ménagé la vie du corps, qui passe, tandis que la dispensation théosophique nous offre celle de l'âme, qui demeure.

Le jour du *Lotus blanc* nous est plus particulièrement agréable à célébrer cette année, parce que nous avons le colonel Olcott au milieu de nous et que nous pouvons ainsi associer directement, à notre tribut de reconnaissance envers H. P. B., le respecté compagnon de ses efforts, et lui adresser nos vœux de le voir rester longtemps encore à la tête de l'armée pacifique dont nous sommes les humbles mais dévoués soldats. »

Les lectures traditionnelles sont alors et successivement faites, entremêlées, chacune, d'exécutions musicales du plus impressionnant effet.

C'est d'abord un passage de la BHAGAVAD GITA, par M. Pierre Bernard, secrétaire général adjoint et chargé de la nouvelle traduction qui dotera prochainement la langue française d'une excellente version de l'Evangile des âges.

Puis, la suite ci-après :

ADAGIO DE SCHUMANN, *piano et alto*, par Mlle Germain et M. Gaston Revel;

LECTURE d'un passage de la VOIX DU SILENCE, par M. Gaston Revel;

LARGO DE HAENDEL, *piano et violoncelle,* par Mme Le Couteux et M. Louis Revel;

LECTURE d'un passage de la LUMIÈRE D'ASIE, par la vicomtesse de Prozor ;

ODE à H. P.B., par M. Maurice Largeris, dite par l'auteur;

LECTURE, par M. Bachrach. de l'*allocution* prononcée l'an dernier, à Londres, *par Mme Annie Besant,* au jour même du *Lotus Blanc.*

Cette allocution est si belle et si pleine de remarquables pensées que nous la reproduisons presque entièrement, ici, pour faire partager à nos chers lecteurs le plaisir que les auditeurs du 8 mai en ont éprouvé.

. . . .

C'est Annie Besant qui parle, et cela en 1902.

— « Onze ans se sont écoulés depuis le jour dont nous remémorons aujourd'hui l'anniversaire. Quand on nous demande — et cela arrive quelquefois — pourquoi nous, qui nous déclarons les disciples de la Sagesse, nous commémorons une mort, puisque « *le sage ne pleure ni sur les morts ni sur les vivants* », notre réponse est bien simple : Nous ne pleurons pas ; nous célébrons le passage d'une âme d'un pays dans un autre. Il s'agit d'un accroissement et non d'une diminution de vie, d'une naissance et non d'une mort. En vérité, pour ceux qui comprennent la sagesse, la mort n'existe pas ; elle n'est qu'une des phases d'une ligne de vie continue. Parler de mort, en songeant à H. P. B., est une contradiction ; elle a abandonné son corps usé qui ne valait plus la dépense de forces nécessaire pour le maintenir en état.

On se demande aussi, en pensant aux souffrances qu'elle a endurées, ici-bas, pourquoi un grand Instructeur doit souffrir. C'est que, s'il est dans la vie une chose plus grande que celle de conserver son propre corps en bonne santé, c'est bien de le sacrifier, ainsi que sa vie, au service de l'humanité et à la protection de ses plus faibles enfants. Un Instructeur, comme Mme Blavatsky, qui apparut pour fonder la Société Théosophique et donner une impulsion nouvelle à la vie spirituelle du monde, devait sacrifier sa vie pour la société même qu'il créait. La vie se mesure, non par le fragment que nous connaissons, mais par la croissance du corps réel dans lequel cette vie s'est surtout déversée. Pour H. P. B., ce corps a été la Société Théosophique qui doit porter le flambeau pour éclairer les générations à venir. Aussi, chaque fois qu'un danger menaça la vie de ce mouvement, son devoir fut d'y jeter tout ce qu'elle avait à donner, sans songer aux souffrances de son propre corps physique. C'est ce qu'elle fit constamment, et c'est pourquoi ceux qui ont appris un mot ou deux de la Sagesse savent que les grands êtres sont capables d'accomplir de grands sacrifices, et n'ont aucun souci de la faiblesse et des souffrances des corps.

Vous avez entendu parler de sa puissance, de l'affection profonde qu'elle éveilla, de la largeur de son intelligence et de sa pensée. Tout cela est vrai, mais je voudrais y ajouter une autre caractéristique. Son caractère était complexe. On semble oublier que la complexité est la marque de l'humanité et que plus une âme a d'aspects à montrer au monde, plus cette âme est grande. Les petits ont peu de choses à montrer et l'impression qu'ils produisent est celle de la monotonie ; les grands ont tellement à montrer qu'en une vie ils ne peuvent en manifester qu'une partie. Telle fut H. P. B. Sa gaieté était charmante ; à l'occasion, elle aimait à rire ; elle ne craignait pas

la plaisanterie et ne trouvait pas irrespectueux de la diriger contre un point faible de la Théosophie; elle était très humoriste. Si sa puissance de souffrir était grande, elle possédait aussi, à un haut degré, la faculté de se réjouir. Elle n'avait pas peur du ridicule. Elle reconnaissait que le ridicule ne peut faire aucun mal, ce que beaucoup de personnes oublient volontiers, surtout quand il s'agit d'elles-mêmes. Je crois d'ailleurs que la raison de cet oubli se trouve dans l'impossibilité de se sentir réellement grand. Ceux qui connaissent la grandeur d'une chose ne craignent pas que cette chose soit amoindrie, puisqu'on ne peut pas la diminuer; ceux qui sont certains de la réalité de leur gloire n'ont pas peur du ridicule. La seule chose qui pourra être ridicule, c'est l'absurde importance qu'on y aura rattachée pendant un certain temps. Ceux qui connaissent la vie véritable n'ont aucun souci de l'impression qu'ils produisent autour d'eux. Ils vivent et leur vie se justifie par elle-même. Telle fut la grande caractéristique de H. P. B.

Il y a beaucoup d'êtres bons, mais il y en a très peu de grands. Or, il existe une très grande différence entre les uns et les autres. H. P. B. est de ces derniers. On a eu raison de dire qu'elle était un mystère insoluble. Mais il n'en fut ainsi que parce que, comparés à elle, nous sommes des nains. Comment pouvons-nous espérer comprendre ce qui est plus grand que nous? Je crois qu'il est bon de se rappeler que c'est pour cette raison que les grands ont dit : « Ne jugez pas », et que nous ne pouvons estimer réellement que ce que nous comprenons. Tâchons surtout d'imiter des grands les qualités que nous comprenons. Aussi bien, le bon sens apprend que si nous considérons un être plus grand que nous, nous devons inévitablement renoncer à interpréter nombre de ses actions et de ses motifs. S'il en était autrement, cet être ne serait pas plus grand que nous : il serait à notre niveau.

Il me semble que, de tous les dons que prodigue la Grande Loge à l'humanité, le plus grand de tous est l'envoi périodique d'une grande âme qui s'incarne parmi nous, les petits, afin de nous montrer la lumière et de nous aider à la comprendre. De même que le soleil qui nous aveugle, quand nous voulons le fixer, illumine le monde entier, de même l'âme d'H. P. B. éclaire tous ceux qui ressentent son influence, et sa lumière transforme le monde.

M. Leadbeater a fait entendre que ceux qui ne l'ont pas connue y ont grandement perdu. Afin que personne n'emporte une impression de découragement, je considérerai ce fait sous un autre aspect. Il est vrai que certains d'entre nous ont eu l'avantage de la connaître sous les traits de H. P. B.; mais pour que cela ne nous rende pas vaniteux, rappelons-nous

que d'autres que nous travailleront plus tard avec elle, revêtue qu'elle sera d'un autre corps, et se rassembleront autour d'elle pour recevoir son enseignement. Nous avons eu notre temps, le leur est encore à venir et ils peuvent compter sur cette rencontre qui, du reste, ne sera sans doute pas la première, parce que les disciples qui ont entouré un Instructeur, dans un pays, sont généralement ceux mêmes qui ont été avec lui en d'autres pays, autrefois. En vérité, la Grande Loi ne connaît pas de favoritisme. Chacun à son tour reçoit sa juste mesure, chacun à son tour trouve sa place et son occasion. Un jour viendra où nous ne serons plus ici et où certains d'entre vous seront réunis autour de ce Grand Instructeur. Un jour viendra où, pour un certain temps, notre travail sera terminé, mais où son travail continuera à se faire. Je crois que ce que l'avenir vous réserve, vaut bien ce que le passé nous a donné.

La chose essentielle pour nous tous, pour ceux qui l'aiment comme elle fut, pour ceux qui l'aiment comme elle est, et pour ceux qui l'aiment comme elle sera, la chose essentielle, c'est de travailler à mettre en pratique son enseignement, s'il gît pour nous dans le passé, ou de travailler à nous y préparer, s'il est encore, pour nous, dans l'avenir.

Car nous ne devons pas uniquement regarder derrière nous. Cette vie qui ne connaît pas de mort, mais seulement des phases passées sur les mondes terrestres, cette vie, à jamais grandissante, ne réalise jamais une séparation absolue de quiconque se trouve dans l'un des trois mondes. Et pour appliquer ce principe à l'instructeur dont nous parlons, combien de fois ai-je pu constater, après une réunion d'étudiants où une difficulté s'était présentée et n'avait pas été résolue, malgré que tous s'y fussent employés, combien de fois ai-je pu constater, que, dans la nuit suivante, H. P. B. avait donné l'explication demandée.

Apprenez la leçon de sa vie qui fut toute d'abnégation et de dévouement. Ceux qui désirent être ses élèves, dans un petit nombre d'années à venir, doivent d'abord apprendre à être des Théosophes : tel doit être le but de leur vie, sans quoi il n'y aurait pas de raison d'être ni d'utilité à leur rencontre ultérieure. Nous devons nous rappeler, en effet, que les grands êtres ne tiennent aucun compte des personnalités éphémères avec lesquelles ils entrent en contact, en tant que personnalités ; celles-ci n'ont de valeur que proportionnellement au travail qu'elles se sont préalablement engagées à accomplir, et ceux-là seront le plus près d'elle dans un avenir peu éloigné qui s'y seront le mieux préparés. Quelle est, enfin, la condition nécessaire à cette préparation ? C'est surtout un esprit de dévouement complet à la vie supérieure. Abnégation et dévouement, tels sont bien les deux bords du sentier qui con-

duira à l'instructeur, quand celui-ci reprendra son travail ! »

. . . .

Après cette belle lecture, l'Andante du Quatuor de brahms, pour *piano*, *violon*, *alto* et *violoncelle*, est joué par Mlle Germain, MM. Vigneti, Gaston et Louis Revel, puis le colonel Olcott reprend la parole, en anglais, cette fois, admirablement traduit par M. Pierre Bernard, pour inciter à l'activité et à la confiance en les hautes destinées du mouvement théosophique dont il se félicite d'avoir constaté, en France, l'une des plus satisfaisantes réalisations. « Puisse le mouvement français, dit-il, en terminant, demeurer dévoué, tolérant, et, ainsi, productif pour la cause du progrès intellectuel, moral et spirituel de l'humanité dans le monde ! »

La soirée s'acheva par un mutuel échange de sentiments fraternellement affectueux entre tous les membres également impressionnés par la belle et touchante fête de famille à laquelle ils venaient de participer.

D. A. Courmes.

LE MONDE INVISIBLE

(Suite.)

Le meilleur moyen de se faire une idée de ses sens supérieurs, consisterait peut-être à commencer par étudier ceux dont nous jouissons actuellement. Vous constaterez que toute sensation est une vibration de la matière. Prenez la chaleur, par exemple : qu'est-ce donc, si ce n'est un mode de vibration ? Et la lumière que vous voyez ; qu'est-ce encore ? Un mode de vibration et il semble qu'il existe un nombre infini de modes de vibrations possibles ; nous ne pouvons assigner aucune limite, soit en haut, soit en bas, aux possibilités de variations parmi ces divers modes de vibrations. Eh bien, parmi cette série infinie de possibilités, combien y en a-t-il qui puissent nous atteindre, ici sur le plan physique ? Un très petit nombre, en vérité. Vous n'avez peut-être jamais pensé à cela, mais tâchez de vous rendre compte qu'il n'y a qu'un très petit groupe de vibrations, d'une excessive rapidité, qui soient visibles à vos yeux et vous apparaissent sous forme de lumière. Toutes les choses que vous voyez, vous ne les voyez que parce qu'elles reflètent jusqu'à vos yeux la lumière de ce très petit groupe de vibrations.

Or, nous constatons, de diverses manières, qu'il existe

d'autres vibrations, en plus de celles que nous voyons. Par exemple, nous le constatons par la photographie. Supposons que nous prenions un prisme de bi-sulfure de carbone, sur lequel nous fassions tomber un rayon de soleil : nous pourrons projeter un magnifique spectre coloré sur une feuille de papier, sur un morceau de toile ou sur n'importe quelle chose blanche que nous viendrions à employer. Ce sera un spectre magnifique, mais qui sera très petit. Or, supposons que nous remplacions la feuille de papier blanc, qui nous envoie le reflet de ce que nous voyons, par la plaque sensible d'un appareil photographique ; nous obtiendrions immédiatement un spectre qui serait peut-être six fois plus long que celui que nous avions vu. Nos yeux restent absolument aveugles par rapport à ce grand spectre et pourtant il est bien là.

Tout savant sait que le spectre comporte une immense extension du côté de l'extrémité violette (l'on peut, au moyen de rayons actiniques, obtenir des photographies à l'extrémité ultra-violette, bien que l'on ne puissse les voir) et, par d'autres expériences, l'on peut démontrer l'existence de rayons caloriques, qui se prolongent au-delà de l'extrémité rouge du spectre.

Si vous descendez jusqu'à l'autre extrémité de cette grande gamme, jusqu'à des vibrations très lentes, vous constaterez qu'il existe un certain nombre de vibrations excessivement lentes, assez lentes pour affecter la lourde matière de l'atmosphère, vibrations qui frappent le tympan de votre oreille et que vous recueillez sous forme de sons. Il peut exister et il doit exister une infinité de sons qui sont trop hauts ou trop bas pour que l'oreille humaine puisse y répondre et, par rapport à ce genre de sons, qui doivent se chiffrer par des millions et des millions, l'oreille humaine est, bien entendu, absolument sourde. Il est donc possible d'établir l'existence de différents modes de vibrations. S'il y a des vibrations si lentes, qu'elles arrivent jusqu'à nos oreilles, où elles sont recueillies sous forme de sons et d'autres vibrations excessivement rapides, qui nous apparaissent sous forme de lumière, où donc sont toutes les autres ? Assurément il existe des vibrations correspondant à tous les modes intermédiaires. Vous les avez sous forme de phénomènes électriques de différents genres ; vous les avez sous forme de rayons Rœntgen. En fait, tout le secret des rayons Rœntgen, ou rayons X, consiste à ramener à la portée de notre vue, dans les limites de notre champ visuel, quelques rayons de plus, quelques vibrations appartenant aux modes subtils qui, normalement, seraient hors de notre perception.

En tous cas, direz-vous, ces facultés connues sont limitées,

elles ont des bornes bien déterminées et au delà desquelles nous ne pouvons aller. C'est là une nouvelle erreur. De temps en temps, vous rencontrez une personne anormale, qui possède d'une façon naturelle la vue des rayons X et se trouve capable de voir beaucoup plus que les autres. Mais vous pourrez observer vous-mêmes des variations, sans aller aussi loin que cela : je suppose que vous ne pourriez guère obtenir de sérieux résultats avec votre prisme de bi-sulfure de carbone, mais si vous employez un spectroscope, c'est-à-dire un arrangement d'une série de prismes, le spectre que vous obtiendrez, au lieu d'avoir un centimètre ou un centimètre et demi de long, s'étendra sur une longueur de plusieurs pieds, tout en étant beaucoup plus pâle. Supposons que vous projetiez ce spectre sur une immense feuille de papier blanc et que, réunissant un certain nombre de vos amis, vous les invitiez à marquer sur cette feuille de papier le point exact jusqu'auquel ils peuvent voir la lumière, le point exact jusqu'où s'étend pour eux, d'un côté le rouge et de l'autre le violet, vous serez surpris de constater que certains de vos amis voient plus loin d'un côté et certains autres du côté opposé. Vous pourriez même tomber sur une personne capable de voir beaucoup plus loin aux deux extrémités du spectre.

Vous pourriez penser qu'il ne s'agit là que d'une question d'acuité de vue, mais ce n'est pas du tout cela ; c'est une question de vue capable de répondre à une série différente de vibrations et sur deux personnes, possédant une acuité visuelle absolument égale, vous pourriez en trouver une qui ne serait capable de l'exercer que du côté de l'extrémité violette et l'autre seulement du côté de l'extrémité rouge. Tout le phénomène du daltonisme repose sur cette capacité, mais lorsque vous trouvez une personne qui peut voir beaucoup plus loin que les autres aux deux extrémités de ce spectre. vous avez là quelqu'un de partiellement clairvoyant, qui peut répondre à un plus grand nombre de vibrations, et c'est là le secret du pouvoir qu'il a de voir beaucoup plus. Il peut y avoir et il y a des quantités d'entités, des quantités d'objets autour de nous, qui ne reflètent pas les rayons de lumière que nous pouvons voir, mais qui reflètent ces autres rayons qui appartiennent à des modes de vibrations que nous ne voyons pas ; en conséquence, quelques-uns de ces objets peuvent être photographiés, bien que nos yeux ne puissent les voir.

Vous savez tous que l'on a photographié des Esprits, bien que le scepticisme soit très grand à ce sujet, parce qu'ainsi que le savent tous les photographes, l'on peut facilement obtenir ce résultat au moyen d'une légère exposition préalable de la plaque. La chose peut se faire de diverses façons. Néanmoins, bien que l'on puisse contrefaire ces photographies par fraude,

il est très certain que le fait a été absolument démontré et il est tout à fait évident qu'il peut aisément en être ainsi. Les toutes récentes expériences du D[r] Baraduc, à Paris, semblent établir la possibilité de photographier la pensée. A mon dernier passage à Paris, il m'a montré une importante série de photographies, sur lesquelles il prétendait avoir réussi à reproduire des émotions et des pensées. Il avait procédé à ces expériences d'une façon régulièrement scientifique et sur une vaste échelle et bien qu'il n'eût pas encore catalogué complètement les résultats obtenus, il avait déjà publié un ou deux volumes illustrés sur ce sujet. Là se trouve la masse de témoignages qu'il a recueillis, pour tous ceux qui se donneront la peine d'étudier la question. Je pense que les dénominations qu'il a appliquées à ces choses étaient, dans bien des cas, inexactes. Il en parle comme si elles appartenaient au plan mental supérieur, tandis qu'à mon avis toutes les pensées et toutes les sensations qui peuvent être photographiées, doivent être descendues, dans leur action, au moins jusqu'à la matière éthérique du plan physique ; mais son interprétation différente ne changerait rien au fait qu'il a réussi à photographier l'invisible. Tout cela ne constitue nullement une idée nouvelle. Le premier astronome venu vous dira que l'on photographie des millions d'étoiles que vous ne pouvez jamais voir ; un grand nombre de ces étoiles, trop faibles pour pouvoir jamais impressionner la rétine de l'œil physique, même à travers le plus puissant des télescopes, finissent cependant par se reproduire sur une plaque photographique, après une exposition prolongée, et l'on explique ce fait par la théorie d'après laquelle le choc constant des vibrations de la lumière qui vient, même de cette distance infinie, parvient à impressionner la plaque, de sorte que, grâce à la photographie, nous pouvons avoir conscience de l'existence d'énormes univers qui, sans elle, se trouveraient de toutes façons absolument hors de la portée de nos moyens physiques. Vous voyez donc, qu'en ce qui concerne cette question de la vue, il n'existe aucune limite précise au-delà de laquelle la vue humaine ne puisse aller, tant en haut qu'en bas.

La chose reste vraie en ce qui concerne l'ouïe. Nous n'entendons pas tous de la même façon et, cette fois encore, je n'entends pas dire par là que certains d'entre nous ont l'ouïe plus fine que celle des autres, mais bien que certains d'entre nous entendent des sons que d'autres ne pourraient entendre en aucune circonstance, quelque bruyants qu'ils pussent devenir. Ceci encore peut être démontré. Il existe divers sons vibratoires, provoqués par des machines, que l'on peut porter à une vitesse telle que l'on cesse de les entendre ; ils peuvent devenir graduellement de plus en plus difficiles à entendre,

puis passer au delà de la phase de l'audibilité, non pas que ces sons aient cessé de se produire, mais parce que la note a été élevée trop haut pour que l'oreille humaine puisse la suivre. L'exemple le plus commode que je connaisse et que chacun de vous peut expérimenter durant les mois d'été, s'il vit à la campagne, c'est le son produit par le cri de la chauve-souris. C'est un son des plus aigus, un petit cri perçant semblable à celui de la souris, mais plus haut de plusieurs octaves. Il se trouve à la limite extrême au delà de laquelle l'oreille humaine ne peut plus entendre. Vous pouvez être du nombre de ceux qui sont capables de l'entendre, ou du nombre de ceux qui sont incapables de l'entendre, mais, dans les deux cas, lorsque vous vous promènerez dans la campagne avec vos amis, durant l'été, vous en trouverez parmi eux qui pourront l'entendre et d'autres qui ne pourront pas l'entendre. Ceci vous prouve, encore une fois, qu'il n'y a pas de limite précise et que l'oreille humaine varie considérablement au point de vue de la possibilité de répondre à certaines vibrations.

Si nous ne sommes capables de répondre qu'à certains groupes de vibrations, pris dans la masse considérable de celles-ci, imaginez-vous le changement énorme qui se produirait si nous étions capables de répondre à toutes. La vue éthérique dont nous parlons parfois n'est, tout simplement, que la faculté de répondre à un nombre plus grand de vibrations, comme cela se produit dans le cas des rayons Rœntgen, et vous constaterez que la clairvoyance sur une petite échelle, comme celle que manifestent les esprits durant les séances, est, en général, exactement de ce genre. Ils vous lisent un passage d'un livre fermé ; ils lisent une lettre renfermée dans un coffret. Vos rayons X vous permettraient d'obtenir un résultat semblable ; ils ne vous permettraient peut-être pas de lire une lettre ; mais ils vous mettraient à même de voir à travers les objets matériels, d'apercevoir une clef dans l'intérieur d'un coffret fermé, ou d'observer les os du corps humain à travers la chair. Toute faculté visuelle supplémentaire de ce genre est obtenue simplement de la manière que j'ai décrite, en devenant capable de répondre à un plus grand nombre de vibrations.

Poussons maintenant les choses un peu plus loin ; allons au delà des simples vibrations de la matière physique et supposons que nous soyions capables de répondre aux vibrations de la matière astrale. Un nouveau et vaste champ d'observations s'ouvre immédiatement devant nous ; un nouveau monde tout entier est livré à notre conquête et nous continuons à voir les choses du plan matériel, mais sur un niveau plus élevé. Vous voyez que dans tout cela, bien qu'il puisse y

avoir beaucoup de choses peu familières, il n'y a rien qui soit d'une impossibilité évidente. Tout cela découle, stade par stade, de facultés que nous connaissons et que nous employons déjà et le genre de matière qui sert à leur formation fait immédiatement suite à celle de ce monde qui nous est si familier. Il n'y a rien d'irrationnel dans cette conception. Vous pouvez voir par ce que j'ai dit au sujet de ce qu'affirment la Théosophie et tous les fidèles des grandes religions de l'Orient : à savoir qu'il est possible à l'homme d'avoir conscience de ce monde inconnu et de vous le décrire en détail, vous pouvez voir, dis-je, que cette affirmation pourrait bien être tout à fait raisonnable, au lieu d'être une suggestion grotesque et absurde, ayant, comme on le pense si souvent, un parfum de charlatanisme et de fraude. Le tout peut être, et est certainement, tout à fait scientifique, tout à fait raisonnable.

Lorsque, grâce à l'emploi de pareilles facultés, l'homme se trouve en état d'étudier ce monde invisible, qu'y découvre-t-il ? J'ai déjà répondu, jusqu'à un certain point, à cette question, dans les conférences que j'ai faites sur « L'autre côté de la mort » et j'y reviendrai en détail lorsque j'en arriverai à parler des « états post mortem ». D'une façon générale, afin de placer l'ensemble sous vos yeux, dans ses grandes lignes au moins, laissez-vous dire que nous constatons que ce monde invisible est divisé en deux parties, le monde astral et le monde mental, et que ces deux parties correspondent (non pas exactement, mais d'une façon générale) à l'idée orthodoxe du ciel et de l'enfer ou, plus exactement, du ciel et du purgatoire. En effet, bien qu'il soit exact que de terribles souffrances puissent être endurées par l'humanité, sous certaines conditions données, dans la partie inférieure du plan astral, les souffrances de toutes sortes qu'elle y subira ne revêtiront pas le caractère d'un châtiment, mais celui d'une purification. Les souffrances seront, toujours et en tous temps, destinées à profiter à l'homme. Elles feront partie du plan général qui a pour objet l'évolution de l'homme ; ce ne seront jamais des châtiments interminables et inexplicables, infligés dans un esprit de ressentiment, mais bien les effets réguliers d'une grande loi de justice, d'une loi qui donne à chaque homme exactement ce qu'il a mérité. Il ne s'agit ni d'une récompense, ni d'un châtiment, mais simplement d'un résultat scientifique. Si vous mettez votre main dans le feu et que vous vous brûliez, vous ne dites pas que quelqu'un vous a puni pour ce que vous avez fait, vous dites que c'est là un résultat naturel ; cela dépend de la rapidité avec laquelle les vibrations de la matière enflammée ont traversé votre peau et ont provoqué les diverses désagrégations qui se sont produites. C'est tout

simplement un résultat naturel et il en est exactement de même des souffrances qui suivent les mauvaises actions, souffrances qui ne sont pas un châtiment imposé par une autorité extérieure, mais sont simplement et absolument, en vertu d'une loi invariable, le résultat de ce qu'a fait l'homme lui-même. Ainsi, toutes les souffrances qu'il endure font partie d'un vaste plan d'ensemble, sont destinées à le purifier et à l'aider et aboutiront incontestablement à ce résultat. Aussi le monde astral inférieur correspond-il beaucoup plus au purgatoire, qu'à l'idée générale et si blasphématoire de l'enfer. Fort heureusement, il n'y a rien dans tout l'univers qui corresponde le moins du monde à cette idée. Bien qu'il n'existe pas de souffrances du genre de celles qui nous ont été dépeintes par l'esprit malade et l'imagination désordonnée des moines du moyen-âge, il peut cependant se produire des cas de souffrances individuelles d'un genre vraiment terrible, mais ces souffrances elles-mêmes, si terribles qu'elles puissent être, sont ce qu'il y a de mieux pour l'homme, car c'est seulement de cette façon qu'il peut se débarrasser des désirs qui l'ont envahi, du mal qu'il a laissé grandir en lui ; c'est seulement de cette façon qu'il peut se dépouiller de cela et inaugurer à l'état de pureté son existence suivante, de façon à évoluer vers d'autres plans plus élevés.

*
* *

La seconde partie, ou Monde-Céleste, est aussi le résultat des actions de l'homme, mais de celles qui sont d'une nature plus élevée et plus noble. C'est là que toutes les forces spirituelles, qu'il a mises en mouvement durant sa vie ici-bas, trouvent leurs résultats complets. Dans ce cas aussi, ce n'est qu'une question scientifique dépendant de la quantité d'énergie qu'il a déversée, car la loi de la conservation de l'énergie reste vraie sur tous ces plans, comme elle l'est ici-bas. L'intensité des sentiments qu'éprouve un homme pour une idée très élevée, l'intensité de l'affection qu'il manifeste, que ce soit par sa dévotion envers sa divinité, ou simplement par l'amour qu'il répand sur ceux qui l'entourent ; qu'il s'agisse d'un genre d'amour sublime s'adressant à tous et s'élevant au-dessus de tout élément personnel ici-bas, ou d'un genre moins sublime, ne s'adressant qu'à un ou deux êtres auxquels il est prodigué dans son entier ; tout cela constitue des forces spirituelles appartenant à des phases et à des degrés différents et représente une manifestation d'énergie dont les résultats ne peuvent jamais avoir leur plein effet ici-bas sur la terre, parce que toutes nos pensées et tous nos sentiments élevés ne sont pas et ne doivent pas être réalisés ici-bas,

comme nous le savons de reste. Personne ne le sait mieux que l'artiste qui cherche à leur donner un corps — l'homme ou la femme qui peint un tableau dans l'espoir de donner à d'autres personnes une idée de ce qu'il, ou elle, a vu dans une vision de ce monde supérieur ; personne ne sait mieux que ces artistes à quel point ils échouent dans leurs tentatives d'exprimer ce qu'ils ont vu, à quel point la meilleure de leurs œuvres, la reproduction la plus satisfaisante de ce qu'ils ont vu, reste infiniment au-dessous de la réalité.

Les choses étant ainsi, tous les idéals supérieurs et toutes les aspirations en haut constituent une vaste force qui reste emmagasinée, qui ne peut jamais être mise en action sur le plan physique ou durant la vie physique. Ce n'est qu'après la mort et durant la seconde de ces deux phases, qu'il est possible à toutes ces forces de se manifester. Il existe donc ainsi un monde invisible supérieur, d'une beauté transcendante et d'une splendeur inimaginable, auquel on a donné le nom de Monde-Céleste. Toutes les religions ont tenté de le dépeindre, mais elles sont toutes restées piteusement au-dessous de la vérité. Vous trouvez des passages où l'on imagine un ciel aux portes de perles et aux rues d'or, renfermant des murs de feu mélangé de cristal, des arbres portant douze espèces de fruits, ainsi que des joyaux et des pierres précieuses de divers genres : efforts maladroits représentant tout ce que l'imagination de l'auteur pouvait produire de plus sublime et de plus beau. Vous trouverez exactement la même chose dans les manuscrits orientaux, les mêmes arbres d'or avec des fruits de différentes espèces de pierres précieuses ; tentatives grotesques, impuissantes et pourtant sincères, des écrivains de jadis, pour dépeindre quelque chose de beau et de grand qu'ils avaient vu.

De nos jours nous dépeindrions le Monde-Céleste d'une façon différente. Ce serait quelque chose de bien plus raffiné, de bien plus intellectuel, situé sur un niveau bien plus élevé, bien plus spirituel, pour ceux qui comprennent ce que veut dire le mot de spiritualité ; pourtant nos efforts, tout en pouvant nous paraître bien plus satisfaisants, resteraient également au-dessous de la réalité de la grande vérité cachée. Ce qui fût écrit, il y a bien longtemps, reste donc toujours vrai : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu et il n'est pas entré dans le cœur de l'homme de concevoir les choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment ». Il y a pourtant une heureuse différence ; ce n'est pas seulement pour de rares fidèles, ce n'est pas seulement pour ceux qui l'aiment, mais pour tous, car tous doivent sûrement l'aimer en proportion de la connaissance qu'ils ont de lui, et il n'y a surement

aucune restriction, ce Monde-Céleste est pour tous ceux qui peuvent l'atteindre.

Nous disons qu'au lieu que le ciel soit réservé à certains et l'enfer à certains autres, chaque homme doit, au contraire, passer par les deux états qui sont désignés sous ces noms. Chaque homme doit traverser le plan astral pour se rendre dans le Monde-Céleste. Chaque homme atteindra ce Monde-Céleste à la fin de sa vie astrale ; à moins d'être une personne si complètement rudimentaire, si complètement dégradée, qu'elle n'ait encore jamais émis aucune pensée, ni manifesté aucun sentiment altruiste. S'il en était ainsi, il ne pourrait alors y avoir de Monde-Céleste pour elle, parce que tous les désirs et tous les sentiments égoïstes appartiennent exclusivement au plan astral et recueillent leurs résultats sur ce plan. Il y a des gens dont la nature renferme à peine quelque chose d'altruiste ; ceux-là aussi recueilleront le fruit du bien qu'ils auront fait, non pas dans le Monde-Céleste, mais sur un niveau moins élevé, dans la partie supérieure du plan astral. Ainsi qu'il a été dit, il y a bien longtemps, à propos de ceux qui priaient dans les endroits publics afin d'être vus par le peuple : « En vérité, je vous le dis, ils ont leur récompense ». Ainsi que cela a lieu pour ceux dont l'idéal est élevé et qui n'obtiennent pas ici-bas tout ce qu'ils désirent, il en est de même pour ceux dont l'idéal est égoïste ; ils reçoivent aussi leur dû, après la mort, dans la partie supérieure du monde astral ; ils obtiennent le résultat qu'ils cherchaient ; ils se voient entourés de tout ce qu'ils avaient désiré, mais ils perdent les choses supérieures qu'ils n'avaient pas désirées parce que, jusqu'alors, ils ne s'étaient pas haussés jusqu'à ce niveau ; pourtant tous sont heureux à leur manière et en temps voulu. Les égoïstes souffriront sans doute beaucoup pour atteindre cette phase, mais il y aura quelque chose même pour eux, quelque chose pour tout le monde. Vous voyez que c'est là une idée moins bornée que celle des religions orthodoxes. Nous allons un peu plus loin et nous sommes à même de le faire parce que tout le plan d'ensemble est un plan scientifique, parce qu'il ne saurait être question d'un favoritisme qui admettrait certaines personnes dans le ciel et laisserait les autres en dehors.

Ce ne sont pas là des conjectures ; c'est simplement la réelle vérité — vérité basée sur de soigneuses observations, qui sont susceptibles d'être vérifiées par ceux qui ont des yeux pouvant voir sur ces plans supérieurs. Ce Monde Céleste n'est pas non plus un pays de rêves ; il est plein de la plus vivante réalité. C'est vraiment le plan même de la pensée Divine, qui répond à tout appel qui lui est adressé. De sorte que si un homme possède un immense trésor de nobles aspirations, il attire d'en haut un efflux correspondant, mais si,

d'autre part, un homme n'a que juste un petit grain ou deux d'altruisme dans sa nature, ce petit grain lui-même provoquera un résultat approprié. Il n'est jamais question de faire entrer l'un et de laisser l'autre dehors, mais chacun gagne juste ce qu'il est capable de gagner. Telle est l'essence du Monde-Céleste. Tous les hommes y sont heureux, mais, nécessairement, tous n'y sont pas également heureux, ni tous heureux de la même façon, mais chaque individu est aussi complètement heureux qu'il est capable de l'être. La seule chose qui l'empêche d'aller plus loin, c'est qu'il est incapable d'assimiler davantage. Chaque récipient est rempli jusqu'aux bords ; bien que certains récipients soient petits et d'autres grands, tous sont remplis suivant leurs capacités respectives.

Je crois que nous devons admettre que ceci est une théorie bien plus raisonnable que celle qui est soutenue par les croyances orthodoxes. L'intention que j'avais aujourd'hui ne consistait pas tant à vous donner des détails sur les conditions qui distinguent les mondes d'outre-tombe, qu'à vous prouver qu'ils font tous partie du même monde ; à vous prouver qu'il n'y a aucune brusque solution de continuité, mais que tout est raisonnable, cohérent et partout gradué. Quant à la place qu'occupent ces mondes, je vous ai dit qu'ils étaient ici au milieu de nous. Comment cela peut-il se faire, me direz-vous ? Puisque l'espace qui nous entoure est rempli de matière, comment serait-il possible qu'un autre genre de matière, si ténue qu'elle fût, pût y exister en même temps.

Je ne crois pas qu'il nous soit difficile de comprendre comment il peut en être ainsi. Il y a un fait scientifique bien connu ; c'est que, même dans les substances les plus dures qui existent sur la terre, il n'y a jamais deux atomes qui se touchent ; chaque atome a toujours son propre champ d'action et de vibration ; chaque molécule a son champ de vibration, si petit qu'il soit ; conséquemment, il y a de l'espace entre eux dans toutes les circonstances possibles. Chaque atome physique flotte dans une mer astrale ; une mer de matière astrale l'entoure et inter-pénètre chaque interstice de cette matière physique. Ces mêmes lois expliquent un autre phénomène dont vous avez entendu parler — le passage de la matière à travers la matière durant les séances de spiritisme. Cela aussi se fait simplement par la méthode que j'ai décrite. La matière, qu'elle soit à l'état physique-éthérique ou à l'état astral, peut traverser la matière physique avec une parfaite facilité, exactement comme si elle n'existait pas, en raison de cette interpénétration, de sorte que la chose qui semblait si difficile, devient tout à fait simple, pourvu que l'on soit capable de saisir cette idée.

(A suivre). **C. W. Leadbeater.**

LA LOI DE LA DESTINÉE

(suite)

CHAPITRE II

La Providence dans l'Humanité.

A mesure que la mentalité s'éveille dans les êtres, et que, avec elle, apparaisssent le pouvoir du choix, de l'exécution et une liberté relative, la Providence intervient non plus par la création de l'instinct qui, devenu peu à peu inutile, s'efface à mesure qu'augmente l'éclat de l'intelligence, mais par la direction qu'elle imprime à la vie sociale et individuelle — orientation de la pensée, rétablissement de l'équilibre troublé par l'intelligence, direction invisible de la destinée collective et individuelle et enfin, vers la fin de l'évolution, présentation du sentier qui conduit à la connaissance des origines et des fins, des comments et des pourquois, qui abrège la période d'ignorance, de douleur et de combat. L'homme plus que toute autre créature peut être, a besoin de l'aide divine, car si l'absence de mentalité et une réceptivité limitée pour la douleur protègent, dans une certaine mesure, l'animalité contre les causes de souffrance qui l'entourent, l'homme, par sa mentalité, devient cent fois plus réceptif pour la douleur morale et physique, et mille fois plus responsable : tout ce qu'il accomplit se traduit par une inscription qui le rend créancier ou débiteur dans le Livre de vie où tous ses actes sont enregistrés.

Le symbolisme religieux nous apprend que toute âme qui vient au monde est accompagnée d'un guide qui l'aime et la protège : l'ange gardien. Nous ne pensons pas que ce symbole soit littéralement vrai, mais nous avons la certitude qu'il exprime une vérité incontestable. Dieu guide et protège l'homme par l'un quelconque des milliards de serviteurs qui forment la hiérarchie des « veilleurs ». Si l'on observe l'enfance, on s'aperçoit bien vite que sa faiblesse et son ignorance sont manifestement sous la protection divine, et parmi les miracles de préservation dont bénéficie l'humanité, la plus grande partie échoit à l'enfance (1).

Les humanités évoluent sous la direction de grands Etres, d'Aînés revenus après leur libération pour aider leurs frères cadets. Toute civilisation est inaugurée par un grand Instructeur (2) qui établit pour elle les bases d'un enseignement gé-

(1) Voir *Les Aides Invisibles*, par C. W. Leadbeater.
(2) Voir *La Sagesse antique à travers les âges.*

9

néral : religieux, philosophique, sociologique, et scientifique en rapport avec les qualités et le degré de développement de la race qui va se développer. — Des Instructeurs secondaires, tous très élevés néanmoins, la surveillent et l'accompagnent jusqu'à sa fin, se montrant à chaque période critique, à chaque moment de danger, rappelant aux foules les grandes Vérités qui seules donnent la félicité, revivifiant les sanctuaires en décadence, ou concourant de toute autre façon à l'œuvre du grand Instructeur qui les précéda.

Les plus développés et les plus sensitifs parmi les membres d'une race sont aussi parfois les instruments du Guide invisible qui inspire telle invention dont l'heure a sonné, et empêche telle autre qui serait fatale à la race. L'œuvre d'union qui doit, dans l'avenir, cimenter les peuples, doit-elle commencer ? Alors Gutenberg, par l'imprimerie, mêle la vie intellectuelle des peuples, C. Colomb ouvre le nouveau continent à l'ancien, et, transformant les races antiques par les modernes, prépare à l'humanité un champ d'évolution plus vaste, ou c'est l'élan des fils du Prophète qui ,en semant l'Islam, portent la torche de leur civilisation dans l'obscurité profonde du Moyen Age. La religion étouffe-t-elle l'effort de la pensée? C'est Luther dont la révolte porte un coup mortel à la foi aveugle et empêche de mourir le flambeau à demi éteint que Rome cache sous son lourd boisseau. En d'autres temps ou d'autre lieux, c'est Savonarolle, c'est Bruno, c'est Bochme qui allument d'autre flambeaux devenus nécessaires.

Ici, c'est par le génie qu'on aide le développement supérieur de l'humanité, génie littéraire qui exprime de nobles idées; génie poétique qui fait descendre sur terre les divines conceptions; génie scientifique qui dote les races d'utiles inventions, génie philanthropique qui crée des méthodes nouvelles dans la charité, conçoit de nouveaux plans pour secourir, et infuse des torrents d'énergie dans des œuvres d'amour; génie de l'éloquence qui réveille les consciences assoupies, et provoque de salutaires réactions dans les natures aveulies.

Là on aide des nations menacées dans leur existence. La France, envahie de tous côtés va périr, mais elle n'est encore qu'un enfant ; sa maturité doit venir pour qu'elle fasse entendre dans le concert des peuples sa note particulière ; Jeanne d'Arc est suscitée pour la sauver à coup de miracles. Un vieil empire doit revivre, sa léthargie doit s'arrêter, ses trésors enfouis vont être exhumés pour vivifier la spiritualité embryonnaire du monde occidental, les Guides mettent l'Inde en contact avec les plus hardis explorateurs de races nouvelles. Le Portugal, la France, la Hollande, l'Islam, l'Angleterre, sont tour à tour mis à l'épreuve et l'empire en est confié au peuple qui sert le mieux le but poursuivi.

La Providence n'utilise pas seulement les qualités des instruments dont elle dispose, elle se sert de toutes les forces et sa sagesse transforme le mal en bien. Une civilisation future doit-elle être préparée? Les ministres de Dieu sur la terre les membres de la Fraternité des Aînés de l'humanité, de ceux qui, par la lutte ont atteint le but, et qui d'hommes sont devenus surhumains, reçoivent l'ordre et l'exécutent avec la tenacité patiente et la sagesse sans erreur qui réalisent les grands projets.

Le territoire de l'empire futur est choisi des siècles d'avance, les âmes qui doivent en préparer l'avénement y sont incarnées et leur Karma permet les adaptations qui seront nécessaires ; l'égoïsme sera souvent la principale force utilisée, vices et passions seront mis en œuvre et aux douleurs d'un long enfantement succèderont les jours glorieux de la maturité de la nation nouvelle. C'est ainsi que plus d'une guerre naît de la rapacité des forts ; ils recueilleront plus tard les fruits de leurs forfaits : une Espagne triomphante sèmera sa ruine dans les massacres des conquistadores et la recueillera quelques siècles plus tard des mains des maîtres futurs des terres conquises. Les vices d'une royauté déchue feront éclore dans la conscience publique révoltée les orages d'une sanglante révolution, et du sang et de la terreur surgiront de nobles principes que l'obéissance à la loi morale aurait développés dans le calme d'une évolution normale. Des massacres affreux éteindront telle race formée par les âmes qui furent l'élément combattif, cruel, fanatique de l'enfance du christianisme et que la destinée incarnera dix-huit siècles plus tard, au milieu du plus fanatique et du plus cruel des peuples pour qu'elles y apprennent la leçon de la tolérance et de la douceur. Du perfectionnement des armes destructives naît et grandit dans le cœur des peuples le désir d'éteindre la guerre. Dans les malheurs de l'isolement est enfantée l'idée de l'association. Partout, Dieu fait avec du mal, du bien, avec l'obscurité, la lumière, avec de la faiblesse de la force, avec de la souffrance, de la félicité.

Et son action n'est pas limitée aux besoins matériels des hommes, elle s'étend plus spécialement encore aux germes profonds de sa nature, aux aspirations divines de son être. La « Fraternité » que les Aînés ont sans cesse maintenue d'âge en âge, envoie des Messagers parmi les hommes chaque fois que la lumière menace de s'éteindre, chaque fois que la morale est étouffée sous l'étreinte d'un matérialisme trop lourd, chaque fois que la raison chancelle devant le sophisme, chaque fois que la foi avec son rameau d'espérance menace de sombrer dans le scepticisme. Le Messager porte en lui l'énergie spirituelle de ceux qui vivent pour le monde; il crée un foyer de rayonnement, un centre qui servira de point d'appui

au véhicule du message ; des âmes capables de comprendre et d'aider sont attirées vers lui et forment ses premiers disciples ; d'autres suivent et consolident le groupe, et peu à peu est construit le réservoir que la « Fraternité » remplira des ondes de la vie spirituelle qui doit régénérer l'humanité. Bientôt une école nouvelle est formée qui redit au monde la vérité oubliée, qui rappelle la route gardée par les Aînés, la route qui conduit au but, et que les « Veilleurs » jalonnent, toujours occupés à guider, à éclairer et réconforter les pèlerins ; et les religions dégénérées, enfouies sous les décombres d'un dogme en ruines renaissent à la vie ; dans leurs symboles matérialisés apparait une lumière inattendue et parle une voix oubliée ; il s'en échappe une force divine qui fait apparaître le but de leurs fondateurs ; l'humanité comprend enfin, cesse de s'agiter dans la nuit et le progrès arrêté reprend sa course. A chaque tournant du chemin un « Guide » stationne ; il dirige les pionniers, montre les raccourcis aux plus hardis, donne à tous le courage et l'espérance.

Les pèlerins deviennent à leur tour des guides pour ceux qu'ils ont devancés dans l'ascension et quand ils ont atteint le but, quand ils ont appris le dernier mot de l'énigme, trouvé le secret du mystère de l'être, et que la route est achevée, ils restent pour guider leurs frères moins avancés, ils redescendent volontairement le sentier et, par leur sacrifice, bâtissent le mur qui garde l'humanité de souffrances plus grandes encore. A leur tête, couronnant cette admirable hiérarchie se trouve celui que la tradition mystique nomme le Veilleur silencieux, un Dieu qui jadis fut un homme, et, qui dans les humanités passées gravit un à un tous les degrés du calvaire sur lequel l'humanité actuelle est engagée. Cet Etre que la douleur et l'épreuve ont rendu divin, est un foyer incandescent d'amour, servi par une sagesse parfaite et par une puissance qui défie l'impossible. Représentant de Dieu sur la terre, servi par la hiérarchie des surhumains qui s'approchent de sa divinité, il surveille sans cesse, il réajuste, harmonise, empêche qu'aucune injustice ne trouble le monde, il rend féconde toute épreuve et utile toute leçon, nul soupir n'échappe à son oreille attentive, nulle larme ne tombe inaperçue de son œil vigilant. Directement ou par l'intermédiaire de ceux qui collaborent à la grand tache du gouvernement du monde, il répond à tout, guide tout, réconforte les défaillants, relève les vaincus, éclaire tous les aveuglements et donne sa grâce à toutes les erreurs.

La Grâce.

La grâce, vie divine de l'univers, répandant partout la force, la lumière et l'amour, à sa source est dans le Logos, sou-

tient le monde, pénètre les corps comme les âmes et l'homme accablé qui appelle avec son cœur ne manque jamais de la recevoir.

La grâce n'est pas une faveur ; c'est le secours que Dieu donne à l'ignorance qui va sombrer, la lumière qu'il projette sur l'égaré qui l'appelle dans la nuit, c'est la Providence en action, l'amour qui incessamment se manifeste. Dieu la donne à celui qui va périr sans pouvoir crier au secours comme à celui qui possède assez de force pour faire appel à lui : la prière en est l'agent, la prière du naufragé à bout de forces qui demande l'aide, la prière qui montre que la leçon de l'épreuve a été comprise et qu'une prolongation de la douleur serait une cruauté.

Tout être qui par un acte d'amour, de confiance, ou de foi, s'adresse ainsi à l'Eternel, en reçoit la grâce. Il a créé par son attitude, les conditions qui rendent manifeste la force divine qui circule sans cesse dans l'Univers ; comme le fluide électrique par son passage à travers un fil de platine rayonne la lumière, l'homme au cœur momentanément élevé vers Dieu transforme la force divine en grâce, qui l'inonde et le relève.

Plus l'homme monte, plus la grâce lui devient nécessaire, et plus il se dévoue, plus il reçoit. C'est alors que sont utilisées les forces spirituelles, fruit du sacrifice des Aînés.

La Respiration de l'Univers.

Dieu tour à tour inonde l'Univers de sa vie, et la rappelle à lui, Toute chose, du monde planétaire le plus glorieux à l'organisme le plus microscopique, participe à cette respiration, et la reproduit à son tour dans son microcosme. Les êtres absorbent et rejettent, et de ces échanges incessants qui renouvellent et transforment leurs éléments, résulte la vie individuelle. La force qu'ils absorbent, ils la modifient en se l'appropriant, et quand ils la rejettent, elle est devenue inassimilable pour leur organisme, elle est souillée, et elle passe dans l'appareil chargé de la purifier, puis, redevenue apte à opérer de nouvelles transformations, elle est remise en circulation.

Le corps humain possède pour chaque appareil un centre de purification ; le poumon purifie le sang, que les échanges organiques ont rendu impur ; l'air expiré se purifie dans l'atmosphère, et l'eau dans les mouvements de la mer et des fleuves ; la terre a aussi ses appareils purificateurs ; la chaîne planétaire à laquelle nous appartenons est munie d'un cul-de-sac obscur où ses scories subissent la refonte : le creuset revivificateur, la huitième sphère.

Quand la force divine a été utilisée par les milliards d'êtres

qui composent l'humanité, elle est rejetée, impure, polluée. Si les êtres parfaits la rejettent intacte grâce à leur perfection, les jeunes et les ignorants, la convertissent en une force de mal qui créerait dans la masse humaine une terrible peste morale si elles n'était détruite. Elle opère d'abord les réactions karmiques nécessaires à l'éducution des âmes, puis, son œuvre accomplie, elle est absorbée par le grand épurateur de l'Univers, la hiérarchie des êtres qui s'élèvent de la base au sommet de l'échelle spirituelle, du plus humble des aspirants au plus glorieux des Logoï. Chacun de ces collaborateurs de Dieu participe à l'œuvre commune de la transmutation. Chacun consent à recevoir une portion de ces déchets et à les comburer dans le creuset de son âme, au prix de la lutte et de la douleur chez les âmes imparfaites, par l'effort et la patience chez les âmes qui ont dépassé la zone de la souffrance. Et quand les forces souillées ont repris leur pureté primitive, elles se mêlent au grand Souffle et reparcourent le monde pour lui donner la vie.

(A suivre). **Dr Th. Pascal.**

LE SILENCE MYSTIQUE

(Fin).

Alors même que les centres intellectuels se sont pleinement développés et que les passions grossières se sont éteintes, le silence intérieur est encore troublé par la turbulence du mental et par les luttes sourdes que livre à l'âme un égoïsme subtil et raffiné. Ce n'est que lorsque la conscience réside dans la partie étoilée de l'homme où sommeillent ses pouvoirs et sa divinité, dans cette chambre intérieure, dans cette « Place de paix », que cette énergie directrice d'essence divine devient la volonté supérieure de l'homme et qu'elle émet alors des ondes assez puissantes pour imposer silence à la meute hurlante des « moi inférieurs ». Les vibrations des activités inférieures meurent étouffées en arrivant à ce véhicule de la conscience, « corps glorieux » et immortel, demeure du « soi divin » ; mais, de même qu'une onde sonore ne se mélange pas à une onde lumineuse, de même les ondes éclatantes de lumière et pleines d'harmonie céleste ne peuvent se mélanger aux ondes grossières. « Les eaux pures, claires et cristallines, dit un précepte hindou, ne peuvent se mêler aux torrents boueux des tempêtes de la mousson. » — Une question se pose ici : Comment l'Ego supérieur pourra-t-il impressionner le cerveau physique si ces vibrations sont trop subtiles et

trop pures pour actionner les milieux de nature si différente des corps internes de l'homme. Ici encore, nous trouvons une grande analogie soit avec les phénomènes d'audition colorée que la science commence à étudier (une vibration sonore éveillant dans l'esprit une vibration lumineuse déterminée), soit avec les phénomènes de résonnance multiple. C'est un fait qui était connu d'Aristote que les sons graves sont accompagnés de sons plus aigus que l'on appelle sons harmoniques. Qu'il provienne d'une cloche, d'une corde tendue sur une table d'harmonie, ou d'un tuyau sonore, un son fondamental qui nous semble simple est, en réalité, accompagné de sons harmoniques qui influent sur le timbre, et celui-ci est d'autant plus agréable que les harmoniques produits formeront avec le son fondamental des accords plus consonnants. La transmission des ondes psychiques se fait par un procédé analogue. Quand l'âme veut transmettre une note à son corps, elle frappe cette note sur le plan auquel elle appartient, mais comme il existe plusieurs gradations de matière, il est impossible que cette note vienne affecter directement le cerveau physique. Les vibrations affecteront d'abord la matière du corps mental en évoquant des résonnances dans la matière des corps astral et éthérique et les ondes éthériques affecteront à leur tour la matière grise du cerveau. Plus la note fondamentale a été frappée sur un plan élevé, plus elle fait vibrer l'être humain dans une parfaite unité d'harmonie, tandis que la note frappée dans le domaine des émotions n'évoque que des résonnances discordantes.

La sensibilité et les imperfections de ces différents véhicules rendent évidemment possibles des irrégularités de transmission, soit dans le cerveau dont les fonctions s'altèrent au moindre trouble dans la circulation du sang, soit dans le corps astral dont le degré de sensibilité est encore plus élevé. L'homme par sa volonté peut obvier à ces imperfections en s'efforçant d'attendre, dans un calme absolu et dans la plus profonde résignation, que les opérations physiologiques et psychiques aient repris leur cours normal et régulier quand elles ont été troublées par une cause fortuite ; mais il a d'autres luttes plus difficiles à soutenir pour imposer silence à toutes ces énergies bruyantes qui constituent sa personnalité physique et mentale. Il doit se rendre maître de l'état vibratoire instable des cellules cérébrales qui, continuellement excitées, d'une part, par des ondes nerveuses et, d'autre part, par les ondes psychiques, ont tendance à répéter automatiquement les vibrations reçues en provoquant les rêves ordinaires et des séries de pensées qui entretiennent l'homme dans une sorte de rêve alors qu'il est éveillé ; il doit encore se défendre contre les ondes étrangères provenant de l'ambiance, « nuée

vagabonde de pensées venues d'autres mentals ». Faire en soi le silence, c'est repousser les vibrations irrégulières et discordantes en émettant, au moyen des centres supérieurs, des vibrations harmoniques et rythmiques. « Les premières, dit Mme Besant, s'envolent loin de la surface vibrant rythmiquement à la manière d'une pierre qui vient frapper une roue en rotation. » Cette inhibition doit se faire automatiquement, de manière que les pensées utiles et bonnes surgissent spontanément pour repousser toutes les mauvaises pensées qui frappent au seuil du mental.

Cette tâche paraît être au-dessus des forces humaines et cependant bien des mystiques anciens et modernes l'ont accomplie. Certes, le travail spirituel du silence intérieur n'est pas une activité diffuse et futile, elle demande une concentration intense de la volonté, une persévérance constante et une patience admirable. On ne peut atteindre cet équilibre parfait dans la fièvre de la vie moderne où l'activité humaine, encombrée de choses superficielles, est à la poursuite d'une suprématie quelconque pour satisfaire les passions. A ceux qui courent affolés devant le mirage des choses décevantes, à ceux qui ne vivent que pour faire ample moisson des fleurs du monde et satisfaire leur soif de sensation, à ceux-là, il est inutile de parler du silence, de solitude, car ils n'entendent pas les harmonies de la nature et sont sourds au concert universel. C'est à ceux qui sont fatigués des trivialités de la vie, de la vanité des succès, des hochets de la vie mondaine et qui aspirent à un idéal élevé que la Théosophie montre le chemin pour arriver à la « Place de paix ». Nul n'y arrive sans qu'une scrupuleuse honnêteté ne soit alliée à une haute spiritualité, sans que sa raison ne soit parfaitement intacte, et sans qu'il se soit rendu maître de sa propre raison en s'élevant au-dessus d'elle.

La vie théosophique, comme la vie mystique, exige une méthode de culture spéciale que tous les mystiques, qu'ils soient anciens ou modernes, chrétiens ou théosophes, reconnaissent comme étant absolument nécessaire : c'est la méditation. Le mental d'un savant absorbé dans la magique féerie que lui procure son immense érudition n'est pas en méditation, suivant le sens théosophique, si son Ego reste attaché en captif derrière le char triomphal où trône son mental ; de même le rêveur qui laisse son esprit flotter au gré de ses fantaisies et butiner les fleurs du domaine des sens ou de l'intelligence est loin de la vraie méditation. Il faut, par des efforts volontaires, répétés et successifs, que l'Ego domine son mental et lui impose un sujet de travail choisi au préalable, sans consulter le bon plaisir du mental. La concentration est le premier acte de la méditation, acte par lequel l'Ego rassemble toute l'éner-

gie volontaire pour lancer le mental sur l'objet de la méditation ; que le sujet soit religieux, scientifique, philosophique ou artistique, peu importe, le processus est le même. C'est encore l'Ego qui, toujours à l'aide de l'énergie volontaire, ramène ce mental volage à son sujet quand il s'en écarte et tend à se dissiper. Les philosophes modernes et les aliénistes ne se trompent pas quand ils attribuent certaines folies à l'instabilité mentale, à la dispersion de l'esprit sur mille objets différents, sans but précis et sans discernement.

Dans la méditation, l'homme, peu évolué en spiritualité, atteint seulement le plan psychique et non le plan spirituel. Ainsi que le dit l'apologiste de Denys l'Aéropagite, « l'homme de sa force propre ne peut faire invasion dans le sanctuaire inaccessible de la divinité, c'est Dieu, source de sagesse et de vie, qui laisse tomber sur l'homme un rayon de la vérité sacrée, le touche, l'enlève jusqu'au sein de ses splendeurs infinies que l'esprit ne comprend pas, mais que le cœur goûte, aime et vénère ». — Or, pour ouvrir son âme au clair rayon du pouvoir spirituel, l'homme ne dispose que de deux moyens : d'abord, il doit faire le silence en lui en bannissant toute pensée de son soi personnel ou inférieur de manière que son âme soit un miroir limpide qui réfléchisse ce rayon, et ensuite, par une ardente invocation, il doit tendre son âme frémissante au toucher divin comme une lyre qui ne doit vibrer que sous le souffle de l'inspiration divine. Plus l'invocation est ardente, plus l'âme est pure, et plus elle plane dans le monde que les mystiques appellent l'obscurité translumineuse qui rayonne en splendides éclairs, obscurité qui ne peut être ni vue ni saisie, mais qui inonde de la beauté de ses feux les esprits saintement aveugtés (1).

Les mystiques chrétiens, saint François de Sales et Mme Guyon, disent que deux actes sont nécessaires pour faire cette invocation : le premier consiste à se bien pénétrer que Dieu étant en tout et partout, très présent en toutes choses, remplit notre esprit de sa présence parfaite, et que la Trinité divine est en nous très réellement présente ; le second acte est celui de l'abandon parfait, le sacrifice joyeux du corps, de l'âme et de la vie dans un élan d'amour pur et désintéressé. De même, le mystique hindou fait avant la méditation une invocation, en récitant l'hymne védique commençant ainsi : « Adorons la gloire du divin dispensateur de toute vie et puisse-t-il éclairer notre entendement. »

Mme Besant, qui a décrit si admirablement la méditation, dit qu'en pensant aux choses divines, l'homme arrive progressivement à peupler son atmosphère d'entités lumineuses

(1) Saint Denys l'Aéropagite.

et bienfaisantes qui sont visibles aux clairvoyants; et que, par la méditation, il dégage sa pensée des influences extérieures en l'amenant à des hauteurs où l'intuition agit sur l'étudiant de telle manière qu'il oublie les vexations et les soucis qui rendent la vie triste et pénible. « Ayez la force, dit-elle, de regarder en face votre propre âme dans la nuit et dans le silence, et vous aurez conquis le soi physique, l'animal qui vit seulement dans la sensation. » — Mais quelle force d'âme pour oser braver cet isolement de l'âme dans le silence!... Tous les mystiques, tous ceux qui, par une conversion sincère et profonde, se tournent vers l'Invisible, savent qu'il y a un silence absolu, un vide spirituel à franchir, dont l'horreur provoque une angoisse analogue à celle que l'homme ressent dans les profondes ténèbres et dans une solitude complète. Au moment où l'âme se libère du soi inférieur et qu'elle s'isole dans ce silence mystique, elle arrive par un effet de réaction à éprouver un besoin de la jouissance des sens qu'elle vient d'abandonner; elle ne peut compter sur le secours des Maîtres, non que leur puissance soit insuffisante, mais parce que dans cette lutte, dans ce duel sans merci entre le soi inférieur et le soi supérieur, la volonté humaine seule peut agir contre les forces instinctives de la nature. Quand le gouffre a été franchi et que l'homme a pu supporter l'éternel silence, que le soi de la matière enfin vaincu s'est dissocié en éléments qui retournent à son plan de matière, alors « l'homme devient quelque chose qui n'est plus un homme », car de son centre intérieur « s'élance comme une flamme, la lumière de la vraie connaissance ». C'est le moment où s'éveille en elle un écho si faible, si délicat que l'âme le rejette comme pouvant être une hallucination; mais bientôt aucun doute n'est possible, l'âme entend une voix.

C'est la voix muette des mystiques chrétiens, c'est, suivant les écrits théosophiques, la voix inaltérable qui résonne à travers les éternités, exempte de changement, exempte de péché, c'est enfin la « voix du silence ». L'âme silencieuse s'éveille dans un ravissement aux accents du Parleur silencieux.

« O parole divine, s'écrie la mystique chrétienne, Mme Guyon, ô parole infiniment éloquente dans notre silence profond! Cette parole est le règne de Dieu en nous: c'est elle qui nous fait remplir nos devoirs, qui nous instruit, qui nous fait perdre peu à peu notre vouloir propre pour ne vouloir que la volonté de Dieu; c'est elle qui rend l'âme simple, petite, enfantine, qui lui fait mépriser la vaine opinion des hommes, la garantit de l'hypocrisie, du mensonge, de la vanité, de l'erreur et de l'ambition. Cette parole vivante et vivifiante est reçue dans le centre de l'âme et lui inspire son propre caractère en mettant la raison et l'esprit en silence de toute action propre. Elle échappe

à ceux qui se multiplient sans cesse dans leur voie et qui ne demeurent point en repos, à ceux qui croient glorifier Dieu par le tumulte et la multiplicité. Que ceux qui ont commencé à goûter cette paix du dedans, qui est le signal que Dieu veut parler à l'âme dans le silence, se tiennent heureux et qu'ils s'abstiennent de mêler leur activité à cette parole ineffable, sous quelque prétexte que ce soit. Cette parole est vie en nous-même : elle produit l'abandon parfait : nous sommes taillés, incisés par son amour ; nous pleurons comme la vigne, mais sans perdre notre sève. » « La voix de Dieu, dit une autre mystique, Antoinette Bourrignon, n'est point entendue par les oreilles de chair, mais par intelligence spirituelle ; elle se fait entendre à l'âme par des mouvements intérieurs que l'âme entend et comprend à mesure qu'elle est vide des idées terrestres ; plus les facultés de l'âme sont en repos, plus intelligibles sont les mouvements de Dieu. » La voix du silence, disent les mystiques indous, est celle que nul ne peut entendre sans avoir tué l'égoïsme et le ver des sens, sans avoir détruit le bourgeon de la personnalité, sans être devenu indifférent aux objets de perception, et sans avoir dépouillé les sombres vêtements de l'illusion. C'est la voix qui retentit dans le centre de l'âme, dans la chambre intérieure du cœur, dans le centre rayonnant. C'est dans ce centre de l'âme, la demeure intérieure du saint ou du Yogi, que se trouve l'œil intérieur des mystiques, le Trésor dont parle l'Evangile, trésor incorruptible, impalpable et éloigné de toute matière. C'est dans ce centre que se fait l'éclosion de la fleur sacrée de l'âme qui ne peut s'épanouir que dans le silence profond, et dont la vision donne la transfiguration. C'est en lui que réside l'âme-diamant, le céleste-né, la fleur de l'âme, l'étincelle divine, principe immortel, atma divin, qu'aucune métaphore ne peut dépeindre. C'est une voix qui parle là où nul être ne peut parler et cette voix du dedans est un délicat murmure de mélodies qui ne résonne pas dans l'air grossier de la terre. C'est le silence mais un silence contenant une force purifiante, un calme inaltérable. Dans le moment où l'âme demeure en suspens, un murmure lointain d'une exquise harmonie fait résonner tout le diapason de l'esprit.

La voix divine de Krishna épanche toujours ses mélodies célestes dans l'atmosphère que nous respirons, mais nous ne pouvons l'entendre que lorsque le silence aura figé le chaos tumultueux des pensées mondaines. « Avant que la gamme des sons mystiques ne soit entendue, le disciple doit regagner l'état d'enfance qu'il a perdu ».

Le silence est la vraie pierre philosophale, car tous les objets qui subissent son influence prennent aussitôt du charme et reflètent une beauté exquise qui rayonne sur tout ce qui l'entoure.

Les délices des mondes sont dans le silence, et sa voix nous murmure que les enfants de la terre sont dans le rêve et qu'en s'éveillant à la vie spirituelle, ils se trouveront transformés en des êtres surhumains.

Quant aux Maîtres de la Sagesse qui restent dans l'atmosphère terrestre, par divine compassion, pour allumer « la Flamme d'or » dans les âmes humaines, et mettre au front des élus l'Etoile de diamant, ils n'ont point d'autre patrie que la solitude immense où règne l'Unique Essence et l'Eternel silence.

L. Revel.

Échos du Monde théosophique

France.

La Conférence du 1[er] dimanche de mai, à Paris, publique, a été faite par M. Pierre Bernard sur le sujet : « Comment concevoir la Théosophie ? » — On peut envisager la Théosophie à une infinité de points de vue dont chacun donne lieu à une conception partiellement vraie : au point de vue pratique, elle consiste moins, immédiatement, en une synthèse du savoir humain, si puissant qu'en soit l'intérêt, qu'en une *orientation d'esprit* déterminée par un petit nombre de principes fondamentaux. Cette orientation est définie par le mot *Fraternité* dans le premier des objets de la S. T. La Fraternité implique deux aspects : l'un négatif, la tolérance, l'autre positif, l'amour. La tolérance vraie est un sentiment complexe qui n'a de bases solides que dans la connaissance de soi-même et des relations qui *doivent* exister entre « moi et autrui » ; elle implique en outre un effort soutenu contre l'égoïsme qui tend sans cesse à détruire les relations équitables au profit du moi. Le conférencier montre ensuite combien les principes essentiels de la Théosophie aident l'homme à réaliser ces conditions et à devenir *tolérant.* Il signale toute l'importance de cette attitude d'esprit indispensable dans la libre recherche en commun de la Vérité qui unit les Membres de la S. T.

Au 3[e] Dimanche, réservé, il a été fait lecture du texte sténographié d'une belle conférence, inédite, de M[me] Besant, sur « le Christ mystique », plein avènement du principe divin, dans l'Homme, dont le « Christ historique » a été une grande réalisation.

Entre les deux réunions précitées avait eu lieu celle du 8 mai, jour anniversaire de H. P. Blavatsky, dont le compte rendu détaillé est donné d'autre part. Les branches et centres théosophiques de province ont célébré aussi le *Jour du Lotus Blanc.*

Pendant le même mois, le groupe spécial de *recherches scientifiques et théosophiques* a entendu M. le professeur de Sciences Desaint ana-

lyser le remarquable ouvrage de M. H. Poincarré, intitulé *Science et hypothèse* et faire ressortir combien, à son insu, la haute science elle-même commence à se ranger presque dans la méthode théosophique, en ce qui attient du moins aux trois mondes de notre évolution actuelle, le plan physique, le plan sensible et le plan intellectuel.

Au cours de jeudi soir, M. Pierre Bernard a commencé à traiter de l'*Evolution de la Conscience*.

Le colonel H. S. Olcott, au moment où nous mettions sous presse, était encore à Paris, sur le point d'aller visiter les branches théosophiques en Suisse.

***

Nous avons assisté, le 16 mai dernier, ainsi qu'un certain nombre de théosophes parisiens, à la séance annuelle de la *Société pour la propagation de l'incinération en France,* et constaté qu'elle avait certainement progressé au courant de l'année écoulée, mais, de l'aveu même de son honorable président, pas autant qu'il le conviendrait. Nous nous sommes alors permis de rappeler à l'Assemblée que le souci de l'hygiène physique des vivants, qui motive seul la propagande actuelle, était évidemment très légitime, mais qu'il importait d'y ajouter celui même des défunts que sert directement l'incinération, en enlevant tout point d'appui aux actions nécromanciques nocives, plus fréquentes, consciemment ou non, qu'on ne croit, dans les populations agnostiques mêmes de l'Occident. C'est du reste à ce titre que l'incinération était pratiquée jadis, chez nous, et qu'elle l'est encore en Orient où l'on sait bien des choses que nous avons perdues. S'adresser, pour les adhésions à la dite Société, au Secrétaire général, 112 *bis*, boulevard Malesherbe, à Paris.

Angleterre

Le nouvel ouvrage de M. C. W. Leadbeater que nous avons déjà annoncé est maintenant paru, en son texte original anglais. Nous ne savons pas quand il sera traduit en français, mais nous désirons qu'il le soit au plus tôt. Il est intitulé *The other side of death* (l'autre côté de la mort). Sa lecture est tout entière d'un intense intérêt. Le livre commence par battre en brèche, avec les arguments qualifiés de la connaissance directe, les idées fausses et néfastes que l'Eglise romaine a répandues, en tant de lieux, au sujet de la mort. Viennent ensuite de précieux renseignements, seulement un peu courts, suivant nous, sur la vie qu'on mène en Kama Loka, sur les conditions diverses en lesquelles on s'y trouve, sur le travail qu'y opèrent les *Aides* de tout rang ; puis une longue énumération de récits de manifestations occultes de tous genres extraits de maintes sources et suivis de leur interprétation compétente. Cette partie de l'ouvrage est une sorte de théorie de la phénoménalité occulte, spontanée ou provoquée, comprenant ainsi les faits et gestes du spiritisme proprement dit. Mais les points capitaux de cette belle exposition sont les témoignages personnels de l'auteur en faveur de la réalité des choses, le narré des observations auxquelles il s'est livré, les conseils qu'il donne sur la manière d'accueillir une

manifestation spontanée, les circonstances qui l'ont conduit à la théosophie, la méthode qu'il y a suivie et les résultats qui l'ont couronnée, ses indications, enfin, pour s'adonner à la culture théosophique et arriver, un jour, à l'extension de la conscience et au développement des capacités, y compris celle de la clairvoyance, d'où résultent la connaissance, la puissance et la spiritualité, triple sceptre de l'homme très avancé sur le chemin de l'évolution. Aussi bien, le nouveau livre de M. Leadbeater est plutôt à lire qu'à analyser, et nous ne doutons pas que sa diffusion, quand elle aura lieu, ne serve grandement aussi la cause de l'union si désirable entre les différentes parties de la nombreuse famille spiritualiste de toutes dénominations, en Occident.

Autres pays

Rien à signaler.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, juin 1903. — Questions diverses. — Le Jour du Lotus Bleue.

Theosophist, *Organe présidentiel*, mai 1903. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Libre arbitre et nécessité, par Schwarz. — Les secrets de la Chimie hindoue, par Sastri. — Le mouvement héosophique dans le monde.

Vahan, *Section britannique*, mai 1903. — Sur la grande renonciation. — Sur la haute vie mentale.

Theosophical Review, *Angleterre*, mai 1903. — Etudes sur le Jésus historique, par G. B. S. Mead. — La science et l'âme, par Bertram Keightlen. C'est une intéressante étude sur les travaux de la *Société anglaise des Recherches psychiques* tels qu'ils viennent d'être publiés par le livre de feu Frederick Myers, desquels travaux résulte la constatation scientifique de la personnalité humaine et de sa survivance à la mort du corps.

Lotus journal, *Angleterre*, mai 1903. — Le Symbole représenté par le *Lotus*. — Théosophie pour le jeune âge.

Sophia, *Espagne*, — pas reçue.

Teosofia, *Italie*, avril 1903. — Précurseurs de la nouvelle direction de la pensée humaine. — Les limites de la Science.

Théosophia, *Hollande*, mai 1903. — La Clairvoyance, par Leadbeater. — Le culte de Marie.

Theosophie, *Belgique*, mai 1903. — Mme Blavatsky, par H. S. Olcott. — La preuve du phénomène, par W. Kohlen.

Theosofisk Tidskrift, *Scandinavie*, Mai 1903 — Individualité. — Les parias de l'Inde.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, avril 1903. — Sur les Elementals, par Reepmaker.

Revista teosofica, *Cuba*, — pas reçue.

Sophia, *Chili*, — pas reçue.

Theosophy in Australasia, avril 1903. — Le 9e anniversaire. — Questions et réponses.

New Zelande theosophical Magazine, avril 1903. — Les sept races humaines, par Iudson. — Le péché originel, par Annie Besant.

Prasnottara et Theosophic Gleaner, *Inde*, avril 1903. — La théosophie dans l'Inde. — La source du mouvement, dans la nature.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, Mai 1903. — Du végétarisme dans le traitement des maladies, par le Dr Pauchet. — Chronique.

Reçu, aussi. — *Revue spirite*, Paris. — *Reformador*, Brésil. — *Bulletin des Sommaires*, Paris. — *Argus des Revues*, Paris. — *Université de Paris*. — *Ere Nouvelle*, Paris. — Annales des sciences psychiques.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIES

La table du Végétarien (*nouvelle édition*), prix 3 fr. 60 ; pour les membres de la S. V. F., 3 francs.

Beaucoup de théosophes tendant à pratiquer le végétarisme, la nouvelle publication de la *Société Végétarienne de France* ne peut manquer d'être bien accueillie par eux. C'est la réédition d'un livre dont la valeur était déjà bien établie, mais qu'une refonte presqu'entière vient d'augmenter encore. La partie scientifique de l'ouvrage a été enrichie d'un exposé doctrinal des règles de l'alimentation rationnelle, en outre, des séries de menus, dans le goût français, et conçus d'après les plus strictes données de l'hygiène alimentaire, y ont été ajoutées. Voici les principaux points traités dans l'ouvrage : Qu'est-ce que le Végétarisme et que mange le Végétarien. — Tableau des aliments végétariens. — De l'alimentation rationnelle : préjugés à combattre, principes fondamentaux, régime des malades, économie. — Examen des aliments divers. — Régimes à suivre dans des cas particuliers, etc., etc.

D. A. Courmes.

Les mystiques devant la Science, par L. Revel, prix 2 francs.

Les lecteurs de la *Revue théosophique française* connaissent déjà les consciencieux et érudits travaux sur le *Mécanisme de la pensée* et sur le *Silence mystique* de notre estimé collaborateur, M. L. Revel. Ainsi qu'on pouvait l'attendre d'un homme de science doublé d'un théosophe, c'est sous un aspect différent de l'ordinaire qu'il considère les questions soumises à son examen et notamment celle du Mysticisme proprement dit. Pour bien des gens, en effet, le Mysticisme ne semble spécifier qu'une disposition particulière et anormale de l'homme, alors que ce n'est rien moins qu'une orientation supérieure de l'âme, une réalisation manifeste d'évolution, une germination préalable aux plus

brillantes floraisons. Et c'est parce que le monde même des penseurs commence à entrevoir la vérité à ce sujet que l'intérêt se porte de plus en plus sur les travaux qui tendent à éclairer davantage une aussi importante question. Le présent livre contribuera certainement à cette lumière. Nous y retrouvons quelques-uns des points développés par l'auteur dans des conférences théosophiques, celui, notamment, de l'unité de la tradition ésotérique dont nous avons annoncé la publication en ces colonnes, publication que l'ouvrage même nous dispense de faire. Il y a, et en nombre, d'autres points aussi, tous intéressants et traités avec clarté, précision et connaissance. C'est en résumé un bon livre dont la lecture ne peut manquer d'intéresser et même d'instruire les personnes adonnées aux études de haute philosophie religieuse.

D. A. Courmes.



SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE JUIN 1903

Madame C. P. A., Paris . . . . 20 fr.



ASSISTANCE MUTUELLE

Du *LOTUS BLEU.*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Le directeur et administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 JUILLET 1903

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 5

REVUE THÉOSOPHIQUE
FRANÇAISE

L'évolution de la Conscience.

L'évolution de la Conscience ou, plus exactement, « le développement de la conscience dans les êtres, dont un système solaire forme le champ d'évolution », est un sujet excessivement difficile et complexe : actuellement, nul d'entre nous ne peut espérer faire davantage que d'en saisir une faible portion. On peut néanmoins tenter cette étude de façon à combler quelques lacunes dans notre pensée et à préparer une esquisse assez claire pour servir de canevas à des études ultérieures.

Il est impossible toutefois de rendre cette esquisse satisfaisante pour l'intelligence, sans envisager notre système solaire dans son ensemble et sans essayer de se faire une idée, si vague soit-elle, des « commencements » d'un semblable système.

Les origines.

Nous avons appris qu'un système solaire contient sept modifications principales de la matière, ou sept plans qu'on peut diviser en trois groupes :

1° Les trois plans inférieurs (plans physique, astral et mental, souvent appelés « les trois mondes ») sont le champ de l'évolution élémentale, minérale, végétale, animale, ainsi que de l'évolution humaine *normale*.

2° Les deux plans médians (plans bouddhique et âtmique) sont le champ de l'évolution humaine *supra-normale,* de l'évolution spécifique de l'Initié, après la première Grande Initiation.

3° Les deux plans supérieurs sont respectivement appelés : « Anupâdaka », c'est-à-dire « le plan où nul véhicule n'a encore été formé » et « Adi », « le premier ». Ces deux plans dépassent toutes nos conceptions actuelles et le peu d'indications qui nous sont fournies à leur sujet représente probablement tout ce que nos étroites capacités sont susceptibles de saisir. Ils représentent le champ de l'activité divine qui circonscrit et enveloppe toutes choses et d'où s'épanchent les énergies qui

vivifient le système tout entier. On nous enseigne que ce sont les plans de la conscience divine, où le Logos (la trinité divine des Logoï) est manifesté et d'où Il rayonne en tant que Créateur, Préservateur et Destructeur de l'Univers qu'Il crée, vivifie pendant toute la durée de son existence et résorbe en Lui à sa fin.

Nous pouvons concevoir les deux plans suprêmes comme existant avant la formation du système solaire et imaginer le plan *Adi* comme consistant en une quantité de matière de l'espace (symbolisée par des points dans le Diagramme 1) déterminée par le Logos pour former la base matérielle du système auquel Il va donner naissance. De même, nous pouvons imaginer le plan Anupâdaka (symbolisé par des lignes) comme consistant en cette même matière modifiée par sa vie individuelle, ou, pour employer une métaphore expressive, « co lorée par sa conscience omni-animatrice ».

On nous enseigne que les faits suprêmes de cet ouvrage préliminaire peuvent être figurés par des symboles. Ceux qui nous sont donnés forment deux groupes, dont l'un représente la triple manifestion de la conscience du Logos, et, l'autre, la triple activité du Logos dans la matière, c'est-à-dire, respectivement l'aspect-vie et l'aspect-forme des trois Logoï. Nous les juxtaposons dans le diagramme 1, comme figurant des opérations simultanées.

1° *Aspect-vie*. — Le point primordial, au centre du cercle, représente le Logos comme Unité dans la sphère de matière subtile dont Il s'est imposé la limitation, afin de se manifester. Le point se déplace dans trois directions, du centre vers la circonférence, engendrant ainsi trois rayons, et manifeste un « aspect » différent à l'intersection de chaque rayon avec la circonférence : ces aspects sont les trois expressions fondamentales de la conscience, Pouvoir (ou Volonté), Sagesse et activité, la Triade ou Trinité Divine. En joignant deux à deux les extrémités des trois rayons, on obtient le triangle fondamental de contact avec la matière et ce triangle constitue, avec les trois triangles qui ont le centre pour sommet, la Divine Tétraktys, — les trois énergies divines en contact de la matière, prêtes à créer. Celles-ci, dans leur ensemble, sont l'Ame Suprême (oversoul) (1) du système qui va naître.

2° *Aspect-forme*. — Nous allons étudier ici la même activité primordiale envisagée au point de vue de la matière. Le point vibre et engendre un diamètre dans le cercle, — en d'autres termes, le premier Logos indivis détermine deux aspects, Esprit et Matière, dans la substance, et engendre ainsi le deuxième Logos. Une sentence mystique (2) dit à ce sujet : « Tu es mon

(1) Emerson.
(2) Psaumes, II, 7.

(Diagramme I)

	forme.	Vie.					
Plan Adi.							
— Anupâdaka.							
— Âtmâ. (A.Kâsha.)	Sous plans atomiques –	sous-atomiques –	super-éthériques –	éthériques –	gazeux –	liquides	solides.
— Buddhi. (flamme divine ou Air)							
— Manas. (Feu)							
— Kâma. (Eau)							
— Sthula (Terre)							

	(Diagramme II)	(Diagramme III)
Plan Adi.		
— Anupâdaka.	I, II, III	
— Âtmâ.	I_1	
— Buddhi.	II_1	
— Manas.	III_1	
— Kâma.		
— Sthula		

Processus des deux premières vagues de vie. (Diagramme II).
I: Volonté. — I_1: Âtma. — II: Sagesse. — II_1: Buddhi. — III: Activité. — III_1: Manas. —

Fils : aujourd'hui, je t'ai engendré », car cette relation de Père à Fils, dans l'unité de l'existence divine, existe seulement pendant le « jour de la manifestation », la durée d'un univers.

C'est cette génération du Fils, cette apparition du deuxième Logos, ou Sagesse, qui est marquée dans le monde des formes par la différenciation de l'esprit et de la matière, les deux pôles entre lesquels est tissée la trame de l'univers. Une image vivante de cette séparation qui s'effectue dans le sein du Logos s'offre à nous, sur le plan physique, dans le processus de la multiplication des cellules.

Le point vibre ensuite dans une direction perpendiculaire à la précédente et la croix est ainsi engendrée dans le cercle ; la croix « qui procède du Père et du Fils », l'intelligence créatrice, l'activité divine prête à se manifester en tant que Créateur, le troisième Logos. Il procède du cercle, sur les plans suprêmes, en tant que la « croix active » ou Svastika ; il se manifeste le premier en dehors des plans suprêmes, bien qu'Il apparaisse le dernier dans le « déploiement » de la triade divine. L'activité créatrice du troisième Logos préside à la formation de l'univers, mais avant d'examiner son œuvre, nous étudierons la génération des monades, ou « unités de conscience », dont l'univers n'est que le champ d'évolution dans la matière.

Génération des monades. — A ce sujet, il est écrit (1) : « Il dit (litt. « exprima cette volonté ») : « Je me multiplierai et Je naîtrai... » et, dans l'Unique, la multiplicité apparut. » Cette multiplication dans le sein de l'Unique, par l'opération de la *Volonté*, indique que les monades procèdent du premier Logos indivis, du Père Éternel. Les myriades d'unités de conscience qui doivent se développer dans l'univers encore à venir sont engendrées dans le sein même de la vie divine, avant que soit formé le champ de leur évolution. Ce sont les « étincelles du Feu Suprême », les « fragments divins », généralement appelés « monades » ; chacun de ces fragments de la vie divine est séparé en une entité individuelle par une enveloppe de matière infiniment subtile, — si subtile que, tout en constituant à chacune une enveloppe distincte, elle n'offre aucun obstacle à la libre communication de la vie qu'elle enclôt avec les vies semblables qui l'environnent.

Procédant du premier Logos, la vie des monades présente donc le triple aspect de la conscience existant comme volonté, sagesse et activité et elle prend forme sur le sixième plan, ou plan de la manifestation divine. Les monades sont « Fils du Père », de même que le deuxième Logos, mais fils plus jeunes et dont les pouvoirs divins sont incapables de s'exercer dans une matière plus dense que celle de leur propre plan,

(1) Chhândogyopanishad, VI, II, 3.

tandis que le « Premier-Né entre beaucoup de Frères » (1) a des âges d'évolution derrière Lui et se tient prêt à exercer ses pouvoirs. Encore dépourvues de véhicules qui leur permettent de s'exprimer, les monades demeurent sur le sixième plan, plongeant dans le septième les racines de leur vie, et attendent le jour « de la manifestation des Fils de Dieu » (2) ; elles y demeurent, tandis que le troisième Logos entreprend son œuvre, la formation de l'univers objectif.

Première vague de vie. — La préparation du champ.

Le troisième Logos projette sa Vie dans la matière pour la façonner en matériaux propres à édifier les véhicules nécessaires à la monade dans son évolution, mais il ne s'immerge pas dans Son œuvre, si vaste que cette œuvre nous paraisse, elle n'est pour Lui que peu de chose : « Ayant imprégné tout l'univers avec une portion de Moi-Même, Je demeure » (3). Cette individualité merveilleuse ne s'évanouit pas : une portion d'elle-même suffit à donner la vie à un univers et le Logos, l'Ame Suprême, subsiste comme dieu de son univers.

L'Intelligence universelle entreprend son activité créatrice en agissant sur la matière prélevée de toutes parts dans l'espace infini pour la formation du système solaire : cette matière a été précédemment modifiée d'une manière qui nous échappe par son inclusion dans le cercle tracé par le Logos pour délimiter le système en formation.

Hors des limites d'un univers, la matière se trouve dans un état très particulier que certains ouvrages anciens appellent « l'inertie » : elle possède, à l'état d'équilibre parfait, les trois qualités de toute matière, inertie, mouvement et rythme (4). L'activité créatrice commence son œuvre en faisant passer ces qualités de l'équilibre stable à l'équilibre instable. En effet, « la vie est mouvement » : quand elle atteint cette matière au repos, la vie du Logos solaire, poétiquement appelée parfois « Son souffle », met les qualités de celle-ci dans une condition d'équilibre instable et, par suite, de mouvement continuel, l'une par rapport aux autres. Pendant la période de vie d'un univers, la matière est constamment animée d'un mouvement interne.

Formation des atomes. — Le troisième Logos divise la matière en atomes et cette opération comporte trois degrés :

1° Détermination des limites dans lesquelles vibrera la vie

(1) Romains, VIII, 29.
(2) Ibid, 19.
(3) Bhagavad-gitâ, x, 4.
(4) Tamas, Rajas, Sattva, — les trois Gunas.

animatrice, sa propre Vie, enclose dans l'atome : les limites ainsi fixées sont appelées en termes techniques « la mesure divine » (tanmatra) et confèrent aux atomes d'un plan leurs propriétés caractéristiques.

2° La « mesure divine » engendre dans la matière les lignes qui déterminent la forme de l'atome, les « axes de croissance » (1) fondamentaux, dont les axes des cristaux nous offrent l'analogie la plus proche.

3° La « mesure » de la vibration animatrice et la relation angulaire des « axes de croissance » déterminent la surface-limite et le volume de l'atome.

Tout atome comporte ces trois éléments.

Le troisième Logos crée cinq types atomiques, auxquels donnent naissance cinq « mesures » différentes, impliquant cinq différentes vibrations. Les atomes de chaque type constituent les matériaux d'un plan du système : chaque plan possède un type atomique fondamental qui lui est propre et auquel peuvent se réduire tous les objets qu'il renferme, si variée qu'en soit l'apparence.

Etats de matière. — Les atomes ultimes d'aucun des cinq plans ne sont l'atome du chimiste moderne. Ils forment sur chaque plan des agglomérations typiques successives, appelées « états de matière » ; l'atome du chimiste appartient au cinquième état de la matière sur le plan physique (état gazeux). Plus dense, la matière peut prendre deux états (liquide et solide), constituant ainsi ce qu'on appelle souvent les sous-plans liquide et solide; plus subtile, elle peut prendre trois états éthériques et l'état atomique.

Les atomes d'un même type forment entre eux des agglomérations qui se comportent comme des unités et qu'on appelle « molécules ». Dans une molécule, les atomes sont associés par l'attraction magnétique et, sur chaque sous-plan, les molécules se disposent géométriquement, les unes par rapport aux autres, suivant des axes identiques aux « axes de croissance » de l'atome du plan. Par l'agglomération successive des atomes en molécules, de molécules simples en molécules plus complexes, les sous-plans de chaque plan sont successivement formés, par l'activité directrice du troisième Logos, jusqu'à ce que le champ d'évolution — les cinq plans comportant chacun sept sous-plans — soit complété.

Il ne faudrait pas supposer qu'à ce degré de l'évolution, les sous-plans d'un plan quelconque, — du plan physique par exemple, — soient en aucune façon ce qu'ils sont aujourd'hui. Les uns sont aux autres à peu près ce qu'est le proto-hydrogène du chimiste aux « éléments chimiques » qu'on dit issus

(1) L'ensemble de ces axes est appelé un « Tattva ».

de lui. Les conditions présentes de la matière n'ont pas été élaborées exclusivement par le troisième Logos en qui l'Activité prédomine. Plus fortement attractives et cohésives, les énergies du deuxième Logos, qui est Sagesse et conséquemment Amour, étaient nécessaires pour effectuer les intégrations ultérieures.

Il est essentiel de se souvenir que les plans s'interpénètrent et que les sous-plans correspondants sont en relation directe entre eux : par exemple, nous ne devons pas imaginer deux sous-plans atomiques successifs comme séparés par six sous-plans interposés ; ils sont en relation immédiate, comme l'indique le diagramme 1. Cette figure est, bien entendu, un diagramme et non l'image de la nature ; elle représente des relations et non un fait matériel, les relations qui existent entre les plans par le fait de leur interpénétration et non pas 49 compartiments séparés, disposés en sept rangées comme des briques.

Cette relation a une grande importance, car elle implique que la vie peut passer de plan en plan par la voie directe des sous-plans atomiques qui correspondent entre eux, sans avoir nécessairement à traverser les six sous-plans moléculaires interposés entre deux sous-plans atomiques consécutifs. D'ailleurs, en fait, nous verrons plus loin que les courants vitaux issus de la monade suivent cette voie dans leur descente jusqu'au plan physique.

Constitution de l'atome physique. — Examiné dans son ensemble, il présente un « tourbillon de vie », — la vie du troisième Logos, — animé d'un mouvement inconcevablement rapide. L'attraction qui s'exerce entre ces tourbillons crée les molécules : ainsi se forme chaque plan avec ses sous-plans.

A la surface-limite du « tourbillon » se trouvent les « spirilles » de l'atome, des courants tourbillonnants entrelacés à angle droit. Ces courants sont produits par la vie de la monade et non par la vie du troisième Logos ; ils n'existent donc pas à la période primitive que nous considérons. Ils se développent l'un après l'autre et atteignent leur pleine activité au cours de l'évolution, normalement un dans chaque ronde. En fait, leurs rudiments sont complétés pendant la quatrième ronde par l'action du deuxième Logos, mais les courants vitaux de la monade ne circulent encore que dans quatre spirilles et les trois autres ne sont que faiblement indiquées.

Les atomes des plans supérieurs comportent les mêmes éléments ; ils présentent un tourbillon central, issu du Logos, et des courants qui l'environnent, mais, à part cela, tous les détails nous manquent jusqu'ici.

Un grand nombre des pratiques de la Yoga ont pour but d'accélérer l'évolution de l'atome en hâtant l'œuvre vivificatrice que la monade exerce sur les spirilles.

Conclusion. — Les différentes réponses que la matière de chaque plan fournira, sous l'impulsion de la conscience, résultent de l'opération du troisième Logos, de la « mesure » qu'Il fixe comme limite de ses atomes. L'atome de chaque plan a sa « mesure » propre, qui limite son pouvoir de répondre, sa capacité vibratoire, et lui communique son caractère spécifique. De même que l'œil est constitué de manière à répondre aux vibrations éthériques d'un certain ordre, de même chaque type d'atomes est susceptible, par sa constitution même, de répondre aux vibrations comprises entre certaines limites. Par exemple, un des plans est appelé « le plan composé de matière mentale », parce que la mesure de ses atomes rend prédominante la réponse qu'ils sont susceptibles de donner à un certain ordre de vibrations de l'aspect « connaissance » (chit) du Logos, en tant que modifié par l'Activité Créatrice. De même pour les autres plans.

Chaque atome renferme d'innombrables possibilités de réponse aux trois aspects de la conscience : ces possibilités, involuées à l'état latent dans l'atome, se manifesteront en tant que pouvoirs effectifs, au cours de l'évolution. La capacité de répondre que possède la matière et la nature de la réponse fournie sont déterminées par le troisième Logos qui a conféré à la matière le pouvoir de vibrer comme Il vibre. Dans la multitude infinie des vibrations qu'Il a le pouvoir d'émettre, Il détermine une certaine portion dont Il confère la capacité à la matière d'un système particulier dans un cycle particulier d'évolution. Il imprime cette capacité dans la matière et la maintient constamment en elle par sa Vie involuée dans l'atome.

C'est ainsi qu'est formé le champ d'évolution quinténaire dans lequel la conscience doit se développer.

(A suivre). D'après **Annie Besant.**

LA LOI DE LA DESTINÉE

(suite)

Le mur gardien de l'humanité.

Nous en avons dit un mot précédemment. Précisons un peu mieux ses fonctions.

Dieu crée toutes choses, — matière et qualités — par des combinaisons de sa Force dirigée par sa Sagesse. C'est son Sacrifice.

Tout ce qui possède un corps, tout ce qui est créé — dieux et êtres — participe à cette loi de création. Tout vit par les échanges de la solidarité. La bonne Loi a établi que celui qui donne reçoit, tandis que l'avare qui veut garder les dons de la vie, oblitère le canal qui les lui porte et meurt. La branche ne peut garder la sève que si elle ferme le canal qui la fait retourner aux racines ; mais alors toute circulation est interrompue en elle et la stagnation établit la mort. Pour l'âme divinisée, la fonction capitale, unique, c'est de refléter sur la terre les qualités divines, et la qualité fondamentale, la synthèse de toutes les autres, c'est le don. Dieu nous donne tout sans rien s'approprier, et ce qu'il reprend c'est pour le purifier ; il reçoit dans son sein les eaux bourbeuses pour les rendre cristallines, et les redonner ensuite.

L'homme qui foule le sentier de la divinité est devenu un canal des eaux de la Vie du monde, il transmet tout ce qu'il reçoit, rien n'est à lui, il n'est qu'un dépositaire fidèle. Ses pensées, ses actes sont un sacrifice, un don joyeux à l'humanité, à ses frères en souffrance. Il renonce à tout, toujours et partout, et quand il abandonne son corps physique, la somme des forces spirituelles qu'il a produites — amour, compassion, désir d'aider, volonté de rendre heureux tous les êtres, sagesse fruit de l'intelligence, il consacre tout sur l'autel de Celui qui est le Feu vivant du sacrifice dans le monde. Il renonce aux âges de bonheur que ces forces lui promettent s'il consent à passer dans le monde où elles pourront être dépensées. Il renonce au ciel particulier auquel il a droit — Dévachan ou Nirvana — il se sacrifie et demande à la Loi de redescendre, de prendre un nouveau corps de douleur sur le monde qu'il vient de quitter, pour y aider l'humanité en labeur. Et cette riche moisson de forces subtiles est déposée dans le grenier général d'où la Providence tire le secours chaque fois qu'une crise frappe les hommes, chaque fois que la disette morale afflige ou la désespérance accable. Par l'intelligence il éclaire, par l'amour il réchauffe, par la force il soutient.

Parfois, la force spirituelle est transmuée et adaptée aussi à des besoins divers.

Quand le monde physique ne réclame pas ses soins, l'être divinisé reste en contact avec l'humanité en veillant sur les mondes supérieurs où les âmes habitent. De ces hauteurs les Veilleurs guident et aident en agissant sur les corps subtils de l'âme et ces corps sont les plus précieux, les plus importants les plus utiles puisqu'ils représentent l'homme supérieur, l'homme spirituel, le guerrier qui, lorsqu'il sera sorti de langes de l'enfance, prendra directement en main les énergies grossières qui constituent l'homme de chair, et les fera servir au triomphe de l'évolution, aux destinées de l'esprit qui

finalement obtenir l'empire de la matière sa servante.

Tout homme peut, par le sacrifice, marcher sur les traces de ces glorieux Aînés. L'intelligence n'est pas le signe véritable de la grandeur ; on est grand quand le cœur gouverne la tête, quand on manifeste l'amour par l'aide et le renoncement, quand on fait don des trésors que Dieu a répandu en soi, quand on vit pour les autres, et quand l'égoïsme détrôné est devenu le vassal de l'âme. Le plus noble des objets, que puisse se proposer un homme, c'est la réalisation de cette solidarité parfaite qui lui fait considérer les êtres comme des frères.

Qu'importent les désaccords de pensée, ou d'opinion, et les variétés des sentiments personnels ! Tout être est une étincelle divine en labeur d'enfantement dans la matière ; un fils de Dieu, un frère, un autre nous-même. Aidons-le, quel qu'il soit, dès que nous prenons contact avec lui ; le progrès détruira ses défauts, grandira ses qualités, et le jour viendra où il sera un parfait représentant de la divinité.

Tel est la fonction des pierres vivantes qui forment le mur gardien de l'Humanité, le mur de la Providence.

Les Guides.

Quand après de longs siècles de labeur et de souffrance, l'homme a reconnu la vérité qui se cache au fond de l'énigme de la vie, sa vision éclairée lui montre la route tout entière comme une longue spirale enroulée sur les flancs d'un pic ; il voit aussi un chemin escarpé qui s'élance hardi, presque vertical, reliant les spires du milieu de la route au sommet perdu dans la lumière ; il comprend la signification de la douleur, le but des efforts, le couronnement de cette longue marche de la nuit à la lumière. Et il fait son choix, le choix entre la route facile, mais longue, peu utile à ses frères, et la route dangereuse, mais qui lui permet d'assister ses compagnons de pèlerinage et d'approcher rapidement du terme de l'évolution.

Ce chemin escarpé cotoie des précipices, les rochers l'encombrent, les fondrières s'y dissimulent ; sur les arbustes s'épanouissent des fleurs aux parfums suaves, mais soporifiques jusqu'à la mort ; des fruits pendent aux arbres qui donnent le délire ; le vertige est le compagnon constant du pèlerin et les efforts sont tels qu'il tombe parfois abattu, découragé, inerte, comme le soldat à qui les rigueurs de la campagne font désirer la mort.

C'est sur ce chemin, — le sentier que le symbolisme de toutes les religions a décrit, le sentier étroit comme le fil d'un rasoir, avec des pentes terribles vers l'abime béant qui attire, — c'est sur cette dangereuse route que le solitaire a besoin de conseils et d'aide. Le Guide, se présente alors, il est le pilote

et le mentor, l'ami et le sauveteur, l'Aîné, le Père. Grâce à sa sagesse, à sa prévoyance, à son amour, à sa force, le disciple peut monter le rude escarpement et chaque fois qu'il chancelle une forte Main le soutient ; quand la fondrière l'enlise, le bras de l'Ami l'en retire ; quand ses forces l'abandonnent l'Aîné partage les siennes avec lui ; quand, pour étancher sa soif, il va porter à sa bouche un fruit empoisonné, la voix du mentor l'en détourne, et s'il veut s'endormir sous un ombrage délétère, le Père l'en dissuade. Enfin le sommet est atteint, les dures étapes franchies, le pied foule le plateau libérateur. Toute route est maintenant facile, il possède force et sagesse ; il mettra au service de ses frères, laissés au loin sur le chemin, la lumière et la force qu'il a conquises grâce au sacrifice des Messagers de la Providence.

La Hiérarchie.

Les conditions de développement de tout être sont dans l'action ; les facultés grandissent par l'activité ; le muscle exercé devient plus volumineux, la passion cultivée devient impérieuse, la mentalité exercée étend son empire ; pour que la spiritualité devienne forte, il faut qu'elle trouve un aliment dans les actes ; en aimant, l'homme devient meilleur, en se donnant son pouvoir de sacrifice augmente, sa volonté grandit par les difficultés et les obstacles. Pour que l'homme se divinise il doit collaborer à l'œuvre divine, et la caractéristique suprême de cette œuvre c'est le don de soi par l'amour. Quiconque aime est heureux de se donner à l'objet de son amour, celui qui foule le sentier de la divinité aime ses frères et se donne joyeusement à eux. L'échelle qui s'élève des origines à la fin de l'être individuel, commence et finit dans Dieu à travers l'immensité du Logos ; elle est sans fin, mais complète de toute éternité ; pas un échelon n'y manque, l'Infini n'ayant jamais été sans se manifester ; il n'est pas de commencement aux êtres, l'Eternité embrasse tout, de tous temps il y a eu des humanités, quelle qu'ait pu être la forme des corps à travers lesquels elles ont évolué ; sans cesse la chaîne des êtres à été complète, toujours il y a eu des nouveaux-nés et des vieillards, des monades naissantes et de resplendissants Logos, soleils divins fixés dans le ciel de l'Eternel, toujours les Aînés ont aidé les plus jeunes, éternellement la divinité des Grands a soutenu et conduit l'humanité des petits ; l'échelle des êtres est un immense canal, qui porte la vie de Dieu à tous, comme l'arbre symbolique, l'Ashvatta indou, dont les racines s'élèvent dans les profondeurs du ciel et dont les rameaux, plongeant vers la terre, charrient la sève aux feuilles par les rameaux et les branches. Il faut un réseau de vie pour que le cœur divin

puisse irriguer le corps du monde et que chacune de ses cellules, les êtres, vive de la grande vie de Dieu.
D'immenses ondes portent cette Vie à travers les espaces, chantant l'hymne divin, et quand elle s'engouffre dans les canaux qui la distribuent aux unités en évolution elle est dirigée par les Auxiliaires de l'amour divin, par les Aînés, par tous ceux qui ont développé leur divinité, qui peuvent participer au Grand Sacrifice, — armée d'ouvriers de l'Amour suprême qui veille et se donne, Hiérarchie qui, du Logos, pénètre le monde formant les 7 grands canaux que les Religions ont nommés différemment, mais auxquels toutes ont attribué la même fonction. Archanges, Esprits de la Présence, qu'importe le nom ? Ce sont les chefs Veilleurs, recevant directement les ordres de Dieu et les transmettant à ceux qui, sous leurs ordres, répercute la voix de la Providence à travers l'Univers.

Rien ne peut échapper à cette armée divine, nul être ne peut souffrir injustement : la Toute-puissance est à nos côtés, l'Amour omniprésent nous entoure, la Sagesse suprême nous protège. La Hiérarchie assure à tous Justice et Amour, elle est la Providence.

CHAPITRE III

Le Rôle de l'Homme dans l'Œuvre divine. — Liberté. — Fatalité. — Prédestination. — Déterminisme.

Le rôle des êtres dans l'Univers est, nous l'avons vu, extrêmement restreint. Pendant des siècles sans nombre ils sont charriés comme des épaves par le fleuve de la Loi. Durant cette période, ils sont livrés à la maternité de la Providence qui, par les chocs de l'ambiance, éveille leurs âmes et leur donne les organes de sensation et d'action dont ils ont besoin pour établir des relations avec le monde extérieur et y puiser des éléments d'accroissement.

Aux débuts de l'humanité, pendant les époques de bestialité sauvage, l'activité de l'âme est presque entièrement limitée à des phénomènes de sensation, — sensations grossières auxquelles préside le désir, sans immixtion du plus vague élément volontaire ; c'est une simple impulsion, ardente souvent comme toute impulsion animale, mais de laquelle l'élément mental qui doit la préciser, l'affiner, la rendre pénétrante, est absent. Le sauvage est l'esclave de sa nature passionnelle et de presque toutes les forces de l'Univers qui l'influencent ; ce n'est que plus tard que la liberté commence à poindre dans ses actes.

LE LIBRE ARBITRE

L'un des problèmes les plus passionnants, les plus complexes et les plus ardus que se soit posés l'esprit humain est, sans contredit, celui du libre arbitre. L'homme est-il libre ou un simple jouet entre les mains de la fatalité ? Est-il capable de vouloir librement ou est-il déterminé à son insu par la pression des circonstances ? Qu'est la liberté, qu'est la fatalité ? Dans quelle mesure appartient-il à l'une et à l'autre ? Et s'il participe des deux, s'il est tantôt libre, tantôt déterminé, quel est l'empire de la liberté et celui du déterminisme ?

Grave problème, en effet, problème complexe, redoutable, dont la solution, selon qu'elle est vraie ou erronée, peut écraser l'homme sous le poids du désespoir, ou lui donner des ailes qui l'élèvent jusqu'au ciel. De toutes les théories offertes, de tous les exposés présentés, de toutes les clefs données il nous semble que rien n'approche en lumière et en grandeur de la solution que les enseignements théosophiques permettent de trouver ; nulle théorie ne couvre aussi bien tous les faits, toutes les situations, nulle clef n'ouvre autant de secrets, ne révèle autant d'énigmes. Aussi la présenterons-nous avec confiance, malgré l'imperfection que notre ignorance lui fera revêtir, espérant que d'autres plus éclairés et plus habiles en corrigeront les défauts et rendront inébranlables ses points faibles.

On pourrait définir le libre arbitre : l'usage parfait de pouvoirs parfaits. Les pouvoirs de l'homme sont le produit de la force de l'âme sur les centres d'action ou de sensation de ses corps (1). Ces centres se développent lentement, comme

(1) L'Ame, étincelle de la Flamme divine, possède toutes les qualités possibles, mais elles sont en elle à l'état potentiel. Energie abstraite à sa racine, cause non manifestée de toutes les forces, de toute vie des véhicules humains, elle reste une cause inconsciente des effets qu'elle provoque tant que les corps (véhicules) qu'elle vivifie ne lui ont point donné, en lui transmettant les vibrations du monde extérieur, un « moi », la mémoire et la connaissance du manifesté ; aussi la décrit-on, pour cette raison, comme un spectateur du drame humain. Quand elle a développé un « moi », elle commence une vie consciente individuelle et dirige de plus en plus les actions de ses véhicules. Elle dirige mais elle n'agit pas au sens ordinaire du mot ; l'activité est l'apanage du fini, du manifesté, des véhicules, et non de ce qui est abstrait, infini, non manifesté Quand elle projette sa vie dans un véhicule elle y développe une série de qualités, parmi lesquelles se trouve la volonté finie propre à ce véhicule. C'est ainsi qu'elle détermine ce qu'on peut appeler la volonté du corps physique, — le « désir de vivre » qui s'impose plus ou moins à notre conscience physique ; la volonté du corps astral, — le besoin de sensation qui se fait sentir d'autant plus vivement que le corps astral est plus actif ; la volonté du corps mental, — la

une plante, et ne deviennent parfaits qu'à la fin de l'évolution.

Leur maîtrise suit pas à pas leur développement. Aussi, pour être libre, l'homme doit, à la fois, être maître des pouvoirs qui peuvent devenir des agents de mal — ses sensations, désirs, passions, impulsions — et avoir développé entièrement ceux qui sont des forces de bien. Autrement dit, il doit posséder une intelligence parfaite, capable de connaître tout objet sur lequel elle s'applique ; un cœur parfait, un amour immense, une compassion souveraine, un don de soi royal ; il doit enfin être doué d'une volonté puissante, irrésistible : il doit être parfait en tous points, dans tous ses corps. Le vicieux est enchaîné par ses passions ; l'ignorant est l'esclave de la nescience ; le méchant n'est pas libre d'aimer ; le faible ne peut manifester la vaillance d'un héros.

Envisagé à un autre point de vue, le libre arbitre est composé de deux éléments fondamentaux : le pouvoir parfait du choix et de la réalisation.

Le choix est déterminé par la résultante des forces diverses — désirs, passions, imagination, amour, volonté — qui se jouent sur le champ humain. Aussi longtemps que la divinité ne domine pas la mentalité et l'animalité, l'homme n'est pas libre de son choix.

Le choix parfait est en conformité parfaite avec la Loi, car la sagesse ne peut vouloir que la Loi, et aussi longtemps que les forces inférieures dominent, le choix ne pouvant être parfait, l'homme est esclave des forces dirigeantes.

Nous avons vu (1) que chaque corps, dans l'homme total, représente une conscience particulière qui donne l'illusion d'un homme séparé : l'homme animal, l'homme mental, l'homme spirituel, l'homme divin. Parmi ces consciences, la plus parfaite sera celle manifestée par le corps divin ; tant que cette dernière n'a point obtenu la domination entière, constante, incontestée de toutes les consciences inférieures, l'homme peut être esclave des impulsions ou des décisions de l'une de ces dernières.

En admettant que l'homme sauvage, — l'homme représenté par la conscience du corps astral, celle qu'il partage avec l'animal — soit l'homme de la fatalité et que l'homme

---

volonté de vivre comme « moi », la force de ce moi qui veut toutes choses pour lui, la plus terrible des forces humaines ; la volonté du corps bouddhique, — le désir de se donner, d'aider, de soulager la souffrance. Que peut être la volonté du corps atmique ? Probablement le désir d'accomplir la Loi. Au-dessus, la volonté n'est plus exprimable tant elle se fond dans la volonté absolue, l'Ame.

Le libre arbitre est la résultante de ces volontés diverses. Tant que le foyer *individuel* suprême, la volonté atmique ne possède pas l'empire absolu, la liberté humaine n'est point parfaite.

(1) Chapitre I.

libéré (1) — représenté par la conscience du corps divin qui fait de lui un parfait coopérateur de la Divinité — soit l'homme de la liberté, toutes les variétés de types humains placés entre ces deux types extrêmes appartiendront à l'homme du déterminisme, ses résolutions étant constamment les résultantes de ses systèmes de force divers, de ses consciences, — d'autant plus esclave de la fatalité qu'il sera plus près de la matière, d'autant plus près de la liberté qu'il s'approchera davantage du divin.

Cette analyse sommaire des conditions du choix peut s'appliquer au pouvoir de la réalisation.

Il ne suffit point d'être libre de choisir, il faut qu'aucune entrave ne s'oppose à l'exécution. Celle-ci est confiée à la volonté — cet élément mystérieux qui est le centre et la cause de toute vie, de toute énergie, de tout pouvoir d'agir. Chaque être, en effet, est essentiellement une puissance d'action ; la caractéristique suprême de la vie, c'est l'activité ; un être incapable d'agir d'une façon quelconque — par l'action physique morale, mentale ou spirituelle — serait une chose morte, incapable de développement. Le mouvement est la propriété *sine qua non* de la vie, la condition absolue de l'évolution. L'être commence à se mouvoir avant de savoir qu'il existe, ce n'est que lorsque la moitié de sa route est accomplie qu'il prend une conscience nette de soi, — l'intelligence vraie, — et le troisième facteur de son évolution — l'amour — ne se présente qu'à la fin du pèlerinage dont il est la floraison.

Le pouvoir d'agir est représenté dans chacun des corps de l'homme par un centre spécial : la force musculaire est son aspect physique le plus concret ; l'énergie de la passion, — le désir, — est son aspect astral ; la puissance de la pensée son aspect mental ; la force de l'amour est son expression dans le corps spirituel, et la volonté pure — celle qui, solidarisant étroitement un être avec la Loi universelle, l'unit à la Volonté divine, fait de lui un coopérateur de la Providence — est la plus irrésistible de toutes les forces parce qu'elle est leur source profonde sans cesse appuyée et soutenue par la force de la Loi divine.

Neutre en soi, la volonté, le pouvoir d'agir dans tous ses aspects, peut servir au mal comme au bien, être d'accord avec la Loi ou lui être opposée : c'est à l'intelligence dirigée par l'amour de la guider. Dès que, consciemment ou non, la volonté humaine mal dirigée se trouve en conflit avec la Volonté divine représentée par les lois de la nature physique et morale, l'homme est vaincu : c'est la fatalité qui le heurte et l'écrase.

(1) L'homme libéré du joug de toutes les forces inférieures, uni avec la Loi, parfait.

Et heureux est-il qu'il en soit ainsi, car, livré à son ignorance, l'homme se perdrait dans les fondrières de la vie. Dieu a créé les êtres pour les sauver, c'est-à-dire pour les diviniser, pour les rendre parfaits, et sa volonté a conçu un plan d'évolution que sa puissance impose, et, tôt ou tard, bon gré mal gré, tout être sera ramené dans le sein de l'Eternel.

La liberté véritable est l'apanage exclusif de l'homme divinisé, car nul ne peut s'opposer à la Loi ; chacun doit se servir d'elle, lui emprunter sa force, et être libre c'est être parfait, uni au Logos, c'est être maître de l'antagonisme des forces qui constituent le monde manifesté, où tout existe grâce à son contraire, et où la statue de la Liberté a pour piédestal la Fatalité.

Nous résumerons le problème ainsi. Les êtres non mentalisés sont soumis à la Fatalité, à la Bonne Loi qui, à leur insu, les conduit à la sagesse et à la Liberté.

L'homme, grâce à la Loi qui le ramène sans cesse au chemin quand son ignorance l'en écarte, s'élève graduellement de la fatalité à la liberté, à travers une longue période de déterminisme.

L'homme libéré, uni à la Loi, est libre avec Dieu.

LE KARMA ET LA FATALITÉ

Pour ceux qui n'ont qu'une idée vague du Karma, la punition est le seul résultat frappant des actes : Ils ne remarquent point la récompense qui se présente chaque fois que l'action a été en harmonie avec la Loi. Et dans le public, moins initié encore, l'erreur la plus commune est celle qui fait considérer Karma comme synonyme de fatalité. Pour ceux-là nul ne peut échapper à cette loi rigide comme l'acier, dont les décrets sont immuables et qui ordonne d'avance tous les événements de la vie ; ils croient, comme le Musulman, que Kismet exige rigoureusement des sanctions édictées d'avance. A quoi sert d'agir, disent-ils ? laissons-nous frapper puisque toute tentative d'échapper est inutile ; attendons que la roue du destin nous ramène dans le côté ensoleillé de la vie. Pourquoi essayer d'aider la ruine ou le malheur ? Karma s'oppose à tout secours, il rend tout effort stérile. Regardons souffrir autour de nous ; la sagesse consiste à cuirasser le cœur contre la douleur supplémentaire causée par la pitié. Karma fait souffrir pour ramener les errants et les égarés, pourquoi voudrions-nous être plus sages ou plus compatissants que lui ?

Etrange aberration de l'égoïsme humain qui oublie que Karma peut nous avoir mis en présence d'une douleur à calmer, et que l'inaction est un crime ; qui oublie que si le décret est fatal notre aide n'en empêchera pas l'exécution,

mais que la force de la pitié qui n'aura pu être utilisée restera comme une énergie spirituelle dans l'atmosphère du monde où elle diminuera la somme des forces de mal qui pèsent sur l'humanité. Et pourquoi, dans l'incertitude, ne pas écouter la Voix infaillible, le Conseiller qui ne trompe jamais et auquel on n'obéit jamais en vain, le cri du cœur qui dit que partout et toujours le malheur a droit au secours, que le devoir le plus strict, le plus doux, le plus noble est de sécher des larmes ?

D'autre part, ceux qui, tout en connaissant mieux Karma, le croient indestructible, oublient qu'il est une agglomération de forces variées, les unes hostiles, les autres bienfaisantes, forces qui toutes obéissent à des lois, et qu'en intensifiant les unes — celles qui aident — et en neutralisant les autres — celles qui heurtent — nous pouvons modifier leur résultante ; parfois légèrement, souvent profondément, quelquefois entièrement.

(*A suivre*). **Dr Th. Pascal.**

LE MONDE INVISIBLE

(Fin).

Un mot encore au sujet de ce monde invisible. Ne vous figurez pas que ces diverses catégories ou divisions de la matière se trouvent, ici, superposées, comme les rayons d'une étagère. Rendez-vous bien compte que l'interpénétration est parfaite, dans, autour et aux alentours de chaque objet physique. Il est déjà connu que l'éther interpénètre la plupart des substances physiques. J'aimerais, si j'en étais capable, vous faire clairement comprendre à quel point tout ceci est parfaitement naturel et vous mettre en garde contre les diverses possibilités d'erreurs qui résultent de la supposition que tout ce qui est au delà du monde physique n'est pas naturel, mais surnaturel. Il n'en est pas du tout ainsi. Ces choses sont super-physiques, si vous voulez, mais non super-naturelles. Le plan d'ensemble est unique et les mêmes lois le régissent tout entier. Il est vrai qu'il existe une sorte d'extension de ces deux plans. Si vous vous occupez de notre terre physique, vous avez tout d'abord une boule de matière solide, qui est, en grande partie, entourée d'eau. Au-dessus vous trouvez l'air, parce qu'elle est entourée par l'atmosphère, mais ces trois états de la matière sont également interpénétrés par la matière astrale, avec cette seule différence que la matière astrale, qui est beaucoup plus ténue,

s'élève au-dessus de la surface de la terre plus haut que l'atmosphère. Supposons qu'il fût possible à quelqu'un de se transporter au delà de l'atmosphère de notre terre ; ce quelqu'un pourrait encore se trouver momentanément dans les limites du plan astral, parce que celui-ci s'étend au delà des limites de notre atmosphère. Dans ce sens, il est donc vrai que le plan astral monte plus haut. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas réellement ici, mais bien qu'il ait une extension supérieure et, conséquemment, qu'il forme une sphère plus grande que celle de la terre.

La même chose est vraie en ce qui concerne le plan mental. Vous avez là de la matière plus subtile qui, en tous lieux, interpénètre la matière astrale et la matière physique et qui s'étend encore plus loin de la terre que ne le fait le plan astral. D'autre part, lorsque nous passons au delà du plan mental et que nous atteignons le plan bouddhique, nous n'y trouvons plus de régions à part. Il en est de même, et probablement sur une plus grande échelle encore, pour d'autres royaumes plus élevés, mais de ceux-là nous n'avons pas le temps de parler pour le moment. Ils sont au delà du rayon qu'embrasse cette conférence. Ceux qui désirent comprendre les plans supérieurs, qui désirent en connaître les détails, n'ont qu'à étudier nos ouvrages théosophiques. Je leur recommande deux de nos Manuels théosophiques, le 5[e] et le 6[e], le « Plan astral » et le « Plan dévachanique ». S'ils les étudient tous deux avec soin, ils comprendront tout ce que nous savons, jusqu'à présent, de ces mondes invisibles, et je puis leur certifier qu'ils trouveront, comme nous l'avons tous trouvé, que tout ce plan d'ensemble est si logique, si cohérent et si facile à saisir, qu'ils n'y rencontreront rien de choquant, qu'ils n'auront besoin de se livrer à aucune gymnastique mentale, qu'il ne leur faudra faire aucun saut périlleux pour franchir des points faibles où le terrain de la raison ne serait pas solide, mais qu'ils se trouveront en présence d'une ascension graduelle d'une phase à l'autre, car nous ne faisons violence ni au bon sens, ni à la logique. Ils constateront que le système d'enseignement que nous mettons sous leurs yeux revêt partout le même caractère raisonnable ; qu'il n'est, en fait, que le triomphe du sens commun, comme tout l'Occultisme qu'il m'est donné de connaître. Si vous venez à rencontrer un soi-disant occultisme qui veuille faire violence à votre raison, qui vous suggère toutes sortes de pratiques aussi étranges qu'illogiques, vous aurez de suite de fortes raisons de suspecter cet occultisme et de penser que ce n'est pas le vrai. Dans toutes les circonstances qui peuvent se présenter, l'homme doit faire appel à sa raison et à son sens commun. Je ne dis pas qu'il n'y ait que la raison qui puisse vous aider. Je

sais parfaitement qu'il existe une certitude spirituelle qui vient de l'intérieur et au sujet de laquelle il est impossible de raisonner, mais n'oubliez pas, je vous prie, que cette certitude découle d'un savoir intérieur. L'homme, qui en arrive à cette certitude intuitive précise, a connu le fait auparavant, à un certain moment, et, conséquemment, l'homme véritable, l'âme, l'ego supérieur, connaît la pensée et se trouve en état d'imprimer sur le cerveau l'idée qu'il la connaît, bien qu'il puisse être absolument incapable d'y imprimer toutes les raisons ou tous les arguments qui l'ont conduit à la certitude. Il y a certainement quelque chose de supérieur à la raison, néanmoins la raison est actuellement notre guide, et, tout exposé qui vous invite à faire violence à votre raison est assurément un exposé que vous devez mettre de côté et scruter avec le plus grand soin, avant d'en accepter le moindre fragment. Dans tout ce que nous disons, nous nous faisons un devoir d'insister sur ce fait qu'une foi aveugle, quelle qu'elle soit, est une chose qui rive l'homme parmi les retardataires de la race spirituelle. Il doit, au contraire, écarter la foi aveugle ; il doit apprendre qu'aucun exposé spécial n'est infaillible, que la vérité est progressive, que nous apprenons sans cesse davantage et qu'il ne peut, en conséquence, être enchaîné par une révélation dans sa connaissance de ces questions.

La Théosophie n'a à vous offrir aucun dogme, aucune croyance donnée, une fois pour toutes, à qui que ce soit. Nous avons une certaine somme de connaissances à mettre sous vos yeux, pour que vous les examiniez. Nous vous déclarons franchement et librement qu'elles augmentent sans cesse, que, si vous voulez suivre nos pensées, il faut que vous vous procuriez les éditions les plus récentes de nos livres et non pas les premières, parce que, dans l'intervalle qui sépare deux éditions quelconques, de nouveaux faits ont toujours été découverts, de nouvelles suggestions ont été mises en avant, et que de nouveaux faits sont incorporés dans l'ouvrage à mesure que le temps passe. Ceux qui élèvent des objections contre cet état de choses, n'ont pas saisi les conditions du problème. Je sais qu'il existe des gens qui soulèvent des objections de ce genre, qui voudraient qu'on leur donnât une religion qu'ils pussent apprendre et accepter une fois pour toutes, comme ils avaient l'habitude d'accepter d'autres religions. Nous ne pouvons leur fournir cela, parce que la religion que nous enseignons est scientifique et qu'elle est étudiée en se plaçant à un point de vue scientifique. Voici la mission de l'œuvre théosophique — réunir ces deux grands courants de pensée, prouver l'inutilité de tout conflit entre la religion et la science. Au contraire, la science est la compagne de la religion et la

religion est le plus sublime de tous les objectifs pour des études scientifiques.

Tel est l'enseignement théosophique sur ce point. Si vous voulez l'accepter et le suivre, vous acquerrez certainement la même expérience que nous et vous constaterez, d'année en année, que cet enseignement deviendra pour vous de plus en plus intéressant, de plus en plus fascinant, qu'il fournira à votre raison des satisfactions de plus en plus amples et qu'il amènera la réalisation plus parfaite de vos aspirations supérieures. Prenez-le, étudiez-le, et je suis convaincu que vous ne le regretterez jamais ; que jusqu'à la fin de vos jours vous aurez l'occasion de vous féliciter d'être venus assister à une conférence théosophique et d'y avoir entendu exposer les grands principes de la Théosophie qui ne sont autres que ceux de la Religion Sagesse de tous les temps.

C. W. Leadbeater.

LE SYMBOLE DU LOTUS

Le symbole est un objet éveillant de certaines idées chez celui qui le regarde. La croix est un symbole pour le chrétien ; elle fait pénétrer en lui tout un ordre de pensées se rapportant au Christ et à la vie chrétienne. Un grand instructeur a souvent choisi quelque objet naturel comme moyen d'enseignement : tel Zoroastre, quand il cherchait à expliquer la majesté du divin Logos dans la Vie duquel « nous vivons, nous nous mouvons, et avons notre être ». Il prenait donc comme symbole le soleil, dont la lumière et la chaleur sont indispensables à notre bien-être physique, et il enseignait à ses disciples à se tourner vers lui en l'adorant.

Les Parsis, aujourd'hui encore, se nomment adorateurs du soleil, ce qui ne signifie pas qu'ils adorent l'astre que nous voyons, pas plus que le chrétien n'adore une croix de bois, de pierre ou de métal. Ils se tournent vers le soleil parce qu'il leur rappelle la grande source de toute vie et c'est là l'objet réel de leur culte. Ils voient en lui le « Symbole de la Divinité et, caché dans le symbole physique, le Dieu brillant de la lumière spirituelle et terrestre » (1).

D'autres symboles furent pris par de grands Instructeurs pour expliquer des pensées spirituelles et les faire concevoir à leurs disciples. L'Égypte ancienne et l'Inde se servirent du lotus (qui ressemble au nénuphar) dont les fleurs blanches,

(1) Mme Blavatsky. — La *Doctrine Secrète*. Vol. I.

bleues et roses, embellissaient les cours d'eau sacrés. En Palestine enfin, où le Maître chrétien vécut sa douce vie, il fut employé de même par Lui comme symbole quand il disait à ses disciples de « regarder les lis ».

Voyons maintenant comment croît le lotus. Un mode fort répandu de le semer consiste à prendre la graine, à l'entourer d'un peu d'argile, puis à la jeter dans une rivière ou une mare. Elle prend racine dans la vase du fond, et sa longue tige flexible pousse graduellement à travers l'eau. La fleur est souvent deux fois grosse comme un pavot, elle se dresse gracieusement au-dessus de l'eau, ses larges feuilles en forme de capuchon poussant auprès d'elle. Si on prend une graine et qu'on l'ouvre, on apercevra très nettement l'embryon de la plante.

La vie du lotus est l'image ou le symbole de notre propre évolution. Nous avons en nous un germe de vie divine — « la graine d'un Bouddha », a dit l'un des Instructeurs — germe nourri et protégé par tous les grands Etres. C'est notre partie vraiment immortelle, et notre progrès dépend bien plus de la suppression des obstacles qui la voilent en nous et l'empêchent d'être une lumière pour le monde, que de l'acquisition d'une grande science, toute précieuse soit-elle. Cette graine, jetée dans nos corps divers, est semée d'abord sur le plan physique, où elle commence à pousser. Après beaucoup d'existences terrestres vient la croissance supérieure, et nous entrons en contact avec le monde astral, au lieu de rester confinés dans le physique. Les vieux alchimistes, qui enseignaient toujours par symboles, prenaient l'eau pour désigner le plan astral. Le lotus, nous le voyons, nous donne une parfaite image de notre croissance supérieure. Nous dépassons le plan astral, et notre conscience pénètre jusqu'au monde céleste, où notre nature vraie, enfouie dès le début dans cette « graine de Bouddha », pourra se dégager plus librement. Notre symbole nous indique cet état : c'est quand sa fleur gracieuse s'épanouit au-dessus des eaux et « met à nu son cœur pour saluer le soleil matinal. »

Le lotus symbolique devrait aussi nous rappeler les étapes par lesquelles nous passons durant chaque existence. Le corps physique, sa tâche remplie, est usé, nous le mettons de côté et traversons le plan astral (l'eau, dans notre symbole) pour arriver au monde céleste, où nos pensées les plus nobles et nos affections les plus profondes s'épanouissent dans l'éclat et la plénitude du Dévachan. De même que les graines dont sortiront les plantes futures se développent dans la fleur, de même nos efforts et nos aspirations sur terre croîtront sous forme de graines dans le monde céleste, et, replantées ici-bas, s'y épanouiront sous forme de pouvoirs de l'esprit et du cœur.

Voilà deux des sens que nous offre le symbole du Lotus. Le Lotus blanc fera naître une autre pensée dans l'esprit du théosophe.

Le 8 mai 1891, Mme Blavatsky quittait le corps usé avec lequel elle a tant fait pour nous donner quelques-uns de ces enseignements théosophiques si utiles au monde. Les vérités qu'elle apporta sont la base de notre théosophie moderne. Elles aident et influencent bien des gens qui très souvent ne reconnaissent pas en Mme Blavatsky le messager qui en fut porteur. Mais nous savons, *nous*, d'où nous vient la lumière, et nous pensons toujours avec reconnaissance à celle qui nous l'a donnée. Les théosophes se réunissent donc le 8 mai pour penser à Mme Blavatsky, pour parler d'elle et de son œuvre. Ce jour a reçu le nom de *Jour du Lotus blanc*, en mémoire de ces enseignements d'Orient que nous rappelle la fleur sacrée et en souvenir fidèle de celle qui nous les a fait retrouver.

Herbert Whyte.

DEMANDES ET RÉPONSES

A propos des matérialisations qui ont parfois lieu en des séances spiritiques, on demande si le processus comporte la matérialisation des organes internes, tendons, muscles, etc. ? S'il n'en est pas ainsi, comment la parole et le mouvement sont-ils possibles, et, s'il en est, au contraire, ainsi, où le processus s'arrête-t-il ? Implique-t-il la matérialisation, dans la forme qui apparait, du sang avec toute sa complexité chimique ? Le corps matérialisé est-il susceptible de souffrir, d'éprouver, par exemple, une sensation de suffocation dans le cas de la personne qui coula à fond avec le navire (Cas cité dans les *Aides invisibles*) ?

Les matérialisations auxquelles se rapporte la question ne sont évidemment pas du genre de celles que les séances de spiritisme nous ont rendues familières, mais sont des matérialisations spéciales entreprises par des « élèves entraînés » au cours de leurs travaux. En pareils cas, le processus s'étendrait juste aussi loin que cela serait absolument nécessaire et pas plus, afin de ne pas dépenser plus de force qu'il n'en faut. Très souvent, ce qu'il faut c'est simplement l'apparence d'un corps, et, dans de telles conditions, il se pourrait que ce ne fut qu'une simple enveloppe extérieure. Même sur le plan physique, nous pouvons produire le mouvement et simuler la parole dans une marionnette ; or les ressources qu'offre le plan

astral sont énormément plus grandes que celles que nous avons à notre disposition ici-bas.

Dans le même ordre d'idées, une matérialisation complète qui constituerait une reproduction d'un corps physique, exacte sous tous les rapports, extérieurement et intérieurement, pourrait être très facilement produite si cela était nécessaire. J'ai moi-même eu, plus d'une fois, l'occasion de sentir battre le cœur d'une matérialisation à une séance, bien que je n'aie pas cherché à étudier la composition chimique de son sang.

Le corps qu'un « élève exercé » matérialise pour s'en servir lui-même ne transmettrait certainement aucune sensation de douleur au Soi et il échapperait complètement à l'action de ce que l'on appelle généralement la répercussion. Il y *a* des matérialisations avec lesquelles cette répercussion pourrait se produire ; la différence entre les deux types est clairement expliquée dans les *Aides invisibles*.

C. W. L.

Peut-on faire quelque chose pour aider une personne qui est sur le point de mourir, et comment ? Peut-il être utile de tenter d'aider avant le troisième jour qui suit la mort ?

Assurément il est possible d'aider un mourant. Si l'on a physiquement accès auprès de lui, et si sa maladie est de nature à permettre de discuter avec lui des conditions de la mort et des états qui la suivent, une courte explication raisonnée de tout cela ranimera très souvent ses esprits dans une large mesure et allègera le fardeau qui l'oppresse.

En réalité, le seul fait de se trouver avec une personne qui parle gaiement et avec confiance de la vie d'outre-tombe, constitue fréquemment la plus grande des consolations pour celui qui en approche le seuil.

Si, toutefois, cette communication physique est impossible, pour une raison quelconque, on peut obtenir de grands résultats en agissant du plan astral sur le mourant, pendant le sommeil. Une personne « non exercée »,qui chercherait à aider de la sorte, n'aurait qu'à se conformer aux règles indiquées dans nos livres : elle imprimerait énergiquement dans son mental, avant de se livrer au sommeil, l'intention d'aider celui auquel elle pense, elle choisirait même, autant que possible, les arguments qu'elle aurait à produire et jusqu'aux termes qu'elle voudrait employer, car, plus la résolution prise à l'état de veille est claire et précise, plus on a la certitude de l'accomplir avec fidélité et exactitude dans le corps astral durant le sommeil.

Les explications à donner au malade sont naturellement les mêmes dans les deux cas. Le but principal de la personne qui aide est de calmer et d'encourager le malade, de l'amener

à comprendre que la mort est un processus parfaitement naturel et généralement facile, qui ne saurait jamais être un formidable et terrible saut dans un abîme inconnu. La nature du plan astral, la manière dont un homme doit toujours y organiser sa vie, s'il désire en tirer le meilleur parti possible, et la préparation indispensable au progrès vers le monde céleste qui se trouve au-delà, tout cela devra être graduellement expliqué au mourant par la personne qui veut l'assister. Celle-ci devra toujours se rappeler que sa propre attitude et l'état de son esprit produiront encore plus d'effet que ses arguments ou ses conseils, et, par suite, il doit avoir grand soin de n'entreprendre sa tâche qu'avec le plus grand calme et la plus grande confiance. Si la personne qui aide est elle-même en proie à une excitation nerveuse, il est très probable qu'elle fera plus de mal que de bien.

La personne qui a posé la question est évidemment dominée par l'idée que la plupart des personnes qui meurent demeurent inconscientes pendant au moins trois jours après leur mort physique. Il est loin d'en être toujours ainsi et l'on ne devrait, par suite, jamais se baser là-dessus. L'inconscience après la mort ne dure parfois qu'un instant, parfois quelques minutes ou quelques heures, et parfois aussi plusieurs jours ou plusieurs semaines. « L'élève exercé » se rendrait naturellement compte, par lui-même, de l'état de conscience du « défunt » et réglerait son intervention en conséquence. L'homme non exercé ferait bien d'offrir son assistance immédiatement après la mort, et de se tenir prêt à la renouveler pendant plusieurs nuits de suite afin de ne pas manquer d'être là au moment où l'on aurait besoin de ses services. Des circonstances si nombreuses et si différentes affectent la durée de cette période d'inconscience, qu'il n'est guère possible de formuler une règle générale à ce sujet. On trouvera quelques renseignements sur cette question dans l'ouvrage *the other side of death* qui vient justement de paraître.

C. W. L.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(Suite).

Canarais. — Le langage de la Carnatique, appelée originairement Kanara ; une des divisions de l'Inde Méridionale.

Capricorne (lat.). — Le 10e signe du zodiaque (Mahâra en

Sanscrit), considéré, à cause de sa signification cachée, comme la plus importante des constellations du mystérieux zodiaque. Il est décrit tout au long dans la *Doctrine Secrète* et ne demande que quelques mots de plus. Que le Capricorne se rapporte, comme on le dit dans la religion éxotérique, à la chèvre Amalthée qui nourrit Jupiter de son lait, ou que ce fût le Dieu Pan qui se changea en chèvre et laissa son empreinte dans les annales sidérales, cela importe peu. Chacune de ces fables possède une signification. Tout se tient dans la Nature et les étudiants des légendes antiques ne seront pas trop surpris quand on leur dira que, même les 7 pas faits dans la direction des quatre points cardinaux (ou 28 pas), par le Bouddha nouveau-né, se rapportent intimement aux 28 étoiles de la constellation du Capricorne.

Cardan Jérôme. — Astrologue, kabaliste et mystique, bien connu dans la littérature. Il naquit à Pavie en 1501 et mourut à Rome en 1576.

Carnac, plaine de Bretagne où se trouvent les ruines d'un temple de structure cyclopéenne consacré au soleil et au Dragon, analogue à celui de Karnac de l'ancienne Egypte et de Stonehenge en Angleterre (voir « L'origine du mythe satanique » dans le *Symbolisme archaïque*). Il fut construit par des prêtres hiérophantes, préhistoriques, du Dragon solaire ou de la Sagesse symbolique (les *Kumaras,* qui s'incarnèrent, étaient les plus élevés). Chaque pierre fut personnellement placée là par le prêtre Adepte qui était au pouvoir et commémora en langue symbolique le degré de pouvoir, de position et de science de chacun d'eux (voir Doctrine secrète... et Karnac).

Caste. — C'était à l'origine le système des 4 classes héréditaires par lesquelles toute la population de l'Inde se divisait : Brahmane, Kshatriya, Vaysia et Sudra (les descendants de Brahmâ, les guerriers, les marchands et les agriculteurs). De ces quatre castes primitives, des centaines d'autres castes se sont formées dans l'Inde moderne.

Causal (corps). — Ce corps, qui n'est pas un corps mais le support de *Bouddhi*, l'Ame spirituelle, est ainsi nommé parce qu'il est la cause directe de l'état de *Sushupti*, conduisant au *Turya*, l'état le plus élevé du Samadhi. Il est appelé par les Taraka-Raja Yogis *Karanopadhi* (la base de la cause), et dans le système védantin il correspond à la fois au *Vignânamaya* et à l'*Anandamaya Kosha,* ce dernier venant immédiatement après *Atma* et étant par conséquent le véhicule de l'Esprit universel. Bouddhi seul ne pourrait être appelé un « corps causal » mais il le devient en s'unissant à Manas, l'entité incarnée ou Ego.

Cazotte Jacques. — Le merveilleux Voyant qui prédit l'exécution de plusieurs personnages royaux et la sienne propre,

pendant un gai souper donné quelque temps avant la Révolution française. Il naquit à Dijon en 1720 et étudia la philosophie mystique à l'école de Martinez Pasqualis à Lyon. Le 11 septembre 1791, il fut arrêté et condamné à mort par le Président du Tribunal révolutionnaire, un homme, il est honteux de le dire, qui avait été son condisciple et l'un des membres de la Loge mystique de Pasqualis à Lyon. Cazotte fut guillotiné, le 25 septembre, sur la place du Carrousel.

(*A suivre*). **H. P. B.**



Échos du Monde théosophique

France.

Au 1er dimanche de juin, en conférence publique, M. Pierre Bernard a rappelé, à grands traits, l'historique de la Société Théosophique depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Il a fait ressortir les difficultés qu'elle a eues à surmonter, les crises qu'elle a subies et le merveilleux développement, gros d'espérances certaines, auquel elle est arrivée. Il a redit enfin l'importance du mouvement dans la marche sociale du monde et les devoirs qui en incombent aux membres qui participent à son action.

Au 3e dimanche, réservé, M. P. Letailleur a émis, en d'excellents termes, de très bonnes idées sur trois des principales qualités nécessaires au langage théosophique, à savoir, l'*impartialité* entre les divers aspects de la vérité, la *tolérance*, et son corollaire la patience, pour les idées d'autrui, la *simplicité* d'expression, enfin, faite d'exactitude, de bienveillance et d'impersonnalité. Ce sont des qualités, en effet, que tous les hommes, nous compris, ont grand besoin de vivre et de manifester.

Dans le courant du dit mois, M. Pierre Bernard a pris la parole dans l'un des centres de l'Université populaire, à Paris, pour traiter, devant un auditoire généralement composé de prolétaires, l'importante question du Karma appliqué à la vie de tous les jours : L'homme seul artisan de sa destinée, en application des lois supérieures; ce qu'on sème on le récolte. De nombreuses et intelligentes questions faites ensuite par l'auditoire ont témoigné de l'intérêt suscité par les paroles du sympathique conférencier. Ce dernier multiplie, du reste, les services qu'il rend à la cause théosophique, en France, et ferait infiniment regretter la longue absence qu'il va faire, en allant prochainement passer un certain temps aux Indes, si les théosophes ne devaient voir en tout que le meilleur aspect des choses, lequel, dans l'espèce, nous promet, au retour de notre très estimé ami, un champion plus armé encore pour la cause qu'il sert déjà si brillamment. M. Pierre Bernard

a terminé, aux cours du jeudi, son exposé de l'important et haut sujet de l'*Evolution de la conscience*. Ces leçons doivent être publiées dans notre Revue et elles commencent à l'être dans ce numéro même. Un mot d'avertissement nous semble nécessaire à ce propos. En somme, le fond des conférences de M. Bernard sur l'*Evolution de la conscience* est entièrement tiré de celles de Mme Besant, comme l'exposé qu'il en a écrit pour notre Revue est la quasi traduction du travail original déjà paru dans *the theosophical Review*, si bien qu'il portera le nom seul de son auteur. L'étude de cet exposé implique une certaine connaissance déjà acquise de la théosophie, et les débutants pourront être arrêtés par quelques difficultés inhérentes à la pleine compréhension des principes. Mais nous pouvons assurer, par expérience, qu'il ne faut pas se rebuter et qu'il suffit de reprendre l'étude, après un temps d'arrêt employé à la fructification du premier effort, pour voir bientôt les obstacles s'aplanir et pour acquérir des notions lumineuses et positives sur une importante question que la seule analyse intellectuelle des penseurs des autres écoles, à l'exception de la géniale intuition de Wrouski, n'a pas encore réussi à pleinement éclairer.

Les divers cours et réunions au siège théosophique de Paris sont suspendus jusqu'à l'automne. Le siège même est fermé en août et en septembre.

*
* *

Nous avons assisté, dans le courant de juin, à deux intéressantes conférences aux Sociétés savantes. La première était faite par Mme O. de Bezobrazow dont cette revue a plusieurs fois déjà parlé. Le sujet en était de *l'Education de la croyance par le féminisme spiritualiste*. La conférencière insiste sur le rôle éducateur que la femme doit prendre dans la société actuelle, non seulement auprès de l'enfance, rôle qui lui revient naturellement, mais dans la société même, en prêchant d'exemple et de principes, dans un sens librement mais nettement spiritualiste. C'est à cette condition, dit-elle, que le féminisme pourra rallier les suffrages du monde et avoir de belles destinées.

La deuxième conférence était sous les auspices de l'*Institut général psychologique* fondé, il y a quelques années, pour l'étude des questions de psychologie. M. d'Arsonval, l'éminent professeur au collège de France, y a magistralement traité de *l'action de l'électricité sur les êtres vivants*. Conférence d'un haut intérêt et admirablement faite, mais exclusivement d'ordre physique ou physiologique, et pas le moindrement psychologique.

*
* *

Le groupement théosophique des branches de Marseille a récemment clos sa première année d'exercice par une assemblée générale dont le compte rendu nous est parvenu. Nous y relevons que les résultats en ont été excellents, tant pour le travail que par l'union des éléments impliqués. C'est d'un bon augure pour la suite des choses et cela fait

honneur aux participants du groupement et notamment à ceux qui s'y emploient le plus.

*
* *

Après avoir passé un certain temps en Suisse, le colonel H.-S Olcott, notre affectionné président général, a été en Hollande, puis en Angleterre pour y présider l'assemblée annuelle de la Section britannique et le Congrès théosophique qui doit avoir lieu périodiquement au centre de l'une des sections de nos régions. Le Congrès théosophique de 1900, à Paris, était spécial à l'année de l'Exposition Universelle, aussi avait-il le même caractère d'universalité et notre Revue en a donné le compte rendu dans son numéro de *juillet 1900*. Le congrès de 1903, à Londres, est simplement européen. La section française y sera représentée par notre secrétaire général adjoint, M. Pierre Bernard, et un certain nombre de nos membres doivent s'y rendre aussi ou y présenter des mémoires.

Avant le départ de Paris du colonel H. S. Olcott qui a eu lieu le 6 juin dernier, l'un des premiers statuaires actuels, lauréat, hors concours, de nos Salons, M[me] Syamour Gagneur, M. S. T. a fait, à titre gracieux, le buste de notre président, de grandeur naturelle et très ressemblant. Des reproductions de diverses grandeurs peuvent en être obtenues en s'adressant à l'artiste même, 6, rue du Val-de-Grâce, Paris. Le siège de Paris possède déjà l'un de ces bustes, du grand modèle, offert par la munificence de l'un de ses membres.

*
* *

A propos de l'horrible tragédie de Belgrade, et quelques jours après, les journaux ont relaté le fait suivant.

M. Stead, directeur de la *Revue of Reviews*, assistait, il y a un mois environ, en compagnie du ministre de Serbie à Londres, à une réunion à laquelle étaient présentes trois dames auxquelles on attribuait le don de seconde vue.

M. Stead, interviewé hier par plusieurs journalistes, a raconté qu'un objet ayant appartenu aux souverains assassinés, lettre ou bijou, il ne se souvient plus exactement, fut remis à l'une de ces dames pendant son sommeil hypnotique.

Cette personne fut soudain prise d'une agitation extrême et s'écria :

« Je vois, dans le palais royal, un roi et une reine, je vois des hommes qui vont commettre des crimes ; ils assassinent le roi. La pauvre reine, à genoux devant lui, l'implore de la sauver ; il ne le peut pas. Et la reine ! je ne puis dire ce qui lui arrive ! Je crois qu'elle est tuée. Il règne une grande confusion. »

A ce moment, ajoute M. Stead, qui affirme l'authenticité de son récit, la voyante devint si agitée qu'on dut interrompre la séance.

Cette authenticité a été confirmée, mais, dès avant, nous croyions à la possibilité de la chose. Notre revue a relaté, en 1897, d'analogues

prévisions de l'incendie du Bazar de la charité. Comme le savent les théosophes, cela repose sur les principes suivants : les événements graves qui nous arrivent sont les réalisations de causes générées antérieurement, et leur prévision détaillée procède d'un reflet aperçu dans la mémoire du Logos — pour qui le futur, comme le passé, se fond en un éternel présent. Voir l'article sur les *Clichés akashiques* publié dans le *Lotus Bleu* de 1898.

Angleterre

Le dernier ouvrage de M. Leadbeater, *The other side of death*, dont nous avons déjà parlé, va être mis en traduction pour le public de langue française. En attendant que ce soit terminé, nous pensons intéresser nos lecteurs en leur donnant les titres de tous les chapitres dont se compose cet intéressant volume qu'on peut du reste se procurer au siège de notre société, à Paris. Prix 8 francs. Trente-quatre chapitres et un appendice, savoir :

Quelques-unes des fausses idées qu'on se fait sur la mort. — La preuve de la vie continue. — Erreurs des religions à ce sujet. — L'attitude que nous devons avoir dans la mort. — Les faits tels qu'ils sont. — Quelques exemples de la vie en astral. — Entourage astral. — L'élémental du désir. — Une extension de la conscience, la 4e dimension. — Le travail des aides. — Visites astrales. — Visites avant la mort. — Corps de pensée. — Apparitions annonçant la mort. — Ceux qui reviennent pour aider. — Ceux qui ont besoin d'aide. — Ceux qui désirent réparer. — Les êtres liés à la terre. — Hantises. — Apparitions sans but apparent. — Types plus rares. — Impressions astrales. — Comment se comporter envers un « esprit ». — Classification des phénomènes spiritiques. — Expériences personnelles. — L'utilisation du corps d'un médium. — De la clairvoyance dans le spiritisme. — Matérialisations partielles. — Phénomènes variés. — Matérialisations visibles. — L'attitude que nous devons avoir envers le spiritisme. Le monde céleste. — La nature des preuves. — Comment développer la clairvoyance. — Les buts de la société théosophique.

Autres pays

Rien à signaler.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, juillet 1903. — Les vacances théosophiques. — Nouvelles de la Section.

Theosophist, *Organe présidentiel*, juin 1903. — Feuilles d'un vieux journal par H.-S. Olcott. — Le ciel, par C.-W. Leadbeater. — Revue rétrospective de l'histoire, par S. Stuart. — Le mouvement théosophique dans le monde.

Vahan, *Section britannique,* juin 1903. — Sur les renaissances et sur le libre arbitre.

Theosophical Review, *Angleterre*, juin 1903. — La personnalité profonde de l'homme par Bertram Keightley. — Les néo-platoniciens par W. Ward. — Quelques problèmes karmiques par Annie Besant.

Lotus journal, *Angleterre*, juin 1903. — La loi de la cause et de l'effet par C.-W. Leadbeater. — Théosophie pour le jeune âge.

Sophia, *Espagne*, — pas reçue.

Teosofia, *Italie*, — *idem.*

Théosophia, *Hollande*, Juin 1903. — Le règne animal, par A. P. Sinnett.

Théosophie, *Belgique*, juin 1903. — Le bien et le mal, par J.-C. Charterji. — Le lien entre l'astral et le physique, par Kohlen.

Theosofisk Tidskrift, *Scandinavie*, mai 1903. — Individualité.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, mai 1903. — Sur la télégraphie sans fil. — Sur les élémentals. — Sur les morts prématurées.

Revista teosofica, *Cuba*, — pas reçue.

Sophia, *Chili*, — *idem.*

Theosophy in Australasia, mai 1903. — Possibilités éthériques. — Allocution de C.-W. Leadbeater à l'assemblée annuelle de la section américaine.

New Zelande theosophical Magazine, mai 1903. — Le péché originel.

Prasnottara et Theosophic Gleaner, *Inde*, mai 1903. — Sur le zoroastrianisme. — Sur le mithraisme. — L'homme, il y a 200 000 ans,

Bulletin de la société d'études psychiques de Nancy. juin 1903. — Etude sur la magie et la sorcellerie.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, juin 1903. — Le but des sociétés végétariennes, par J. Morand.

Reçu aussi. — *Revue spirite*, Paris. — *Ere Nouvelle*, Paris. — *Argus des Revues*, Paris. — *Les temps meilleurs*, Nantes. — *Journal du magnétisme*, Paris. — *La vie normale*, Paris, etc.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIES

Le christianisme ésotérique, par Annie Besant, traduction de G. M. — Prix 4 fr., relié 5 francs.

Parmi les bienfaits de la Théosophie, il n'en est peut-être pas de plus grand que l'aide qu'elle donne aux religions. En projetant sa lumière sur leurs dogmes et leurs mystères elle les transforme, pour l'homme de pensée libre, en des faits vivants ou en des vérités éclatantes.

Ceux qui croient que la Théosophie est l'ennemie des religions ignorent que rien n'est inutile au monde et que, si l'athéisme et d'autres systèmes calamiteux ont eux-mêmes quelques avantages à offrir à certains esprits, les édifices sublimes qui ont conduit les grandes races

au cours de leur développement, les religions qui ont éveillé les âmes à la lumière divine ne peuvent que rester, même dans leur dégénérescence actuelle, d'un puissant intérêt pour l'humanité.

C'est pourquoi les plus grands parmi nous, ceux qui comprennent le mieux l'utilité des fondations établies par les instructeurs spirituels, s'efforcent partout de vivifier les religions déchues, d'écarter les décombres accumulés sur elles au cours des âges d'ignorance, d'infuser une vie nouvelle dans leur lettre morte et de les rendre capables de reprendre leur noble mission.

Le Christ jugea que l'Occident avait besoin d'amour plus que d'intelligence, il lui donna la religion du cœur, et le christianisme, malgré les fautes des chrétiens, a fait grandir bien des âmes, développé bien de nobles sentiments, suscité d'étonnants héroïsmes. Il n'a pas fleuri complètement parce que la source qui l'alimentait a été comblée de scories et parce que l'arbre a été entouré d'une grossière superstructure qui, au lieu de préserver sa croissance, l'a privé de soleil ; mais il peut revivre entièrement et donner ses fruits de paix à notre race inquiète et égoïste.

Il n'a pas reçu jusqu'ici d'aide aussi importante que celle que vient de lui donner Annie Besant dans le volume que nous annonçons aujourd'hui. Grâce à ce concours si nécessaire, il n'est pas de chrétien cultivé qui ne puisse désormais comprendre sa religion, et, grâce à l'ésotérisme, reconnaître ce qui lui semblait le plus inutile, le plus absurde même, l'élément le plus vivant, le plus utile, le plus nécessaire parfois.

L'esprit qui vivifie l'ésotérisme était enseigné par Jésus dans ses mystères. Le livre d'Annie Besant révèle les petits mystères, c'est-à-dire la partie cachée du christianisme devenue depuis longtemps nécessaire à l'Occident.

La source des religions, le côté caché du christianisme, le Christ historique, mythique et mystique, la doctrine de l'expiation, la résurrection, l'ascension, la Trinité, la prière, la rémission des péchés, une étude lumineuse sur l'essence réelle des sacrements, et la Révélation en forment les divers chapitres.

Nous ne dirons rien de sa valeur inappréciable : tous les étudiants de la théosophie connaissent la pensée profonde de notre instructeur. Ce livre doit être lu et relu ; chaque lecture nouvelle met l'étudiant en contact avec une couche ignorée, plus profonde de l'ésotérisme chrétien.

Nous adressons au traducteur toute notre gratitude pour le bien que son labeur va faire dans les pays de langue française, et nos sincères compliments pour la fidélité du fond et l'élégance de forme de sa traduction.

Dr Th. Pascal.

Les parfums magiques, par Santini de Riols, prix 3 fr.

Petit traité, facile à lire, des propriétés possédées par les parfums, à

l'effet de faciliter l'exécution de certaines œuvres de magie, suivi de citations des réalisations qui en ont eu lieu dans l'antiquité. Il est certain que l'application de certains parfums, comme l'ingestion d'anesthésiques, tend à relâcher la partie physique des liens qui retiennent le corps astral et à faciliter ainsi l'extériorisation de ce dernier. Mais cela n'a lieu d'abord que sur des natures dites psychiques, c'est-à-dire à liens déjà peu serrés, et, ensuite, cela ne peut servir qu'à de minces actions astrales, toutes personnelles, c'est-à-dire à de la magie noire, ce qui n'est pas à recommander. Reste à considérer la partie historique de l'ouvrage dont l'intérêt est réel, très secondaire, toutefois.

D. A. C.

NÉCROLOGIE

Après la formation de ce numéro et peu avant son tirage, est survenu, le 6 juillet, le décès de l'un des théosophes français le plus affectueusement respecté, M. Ch. Blech, père, alors âgé de 77 ans. Nous reviendrons le mois prochain sur ce triste évènement.

D. A. C.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE JUILLET 1903

Néant.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *LOTUS BLEU*.

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Le directeur et administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 AOUT 1903

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 6

REVUE THÉOSOPHIQUE

FRANÇAISE

L'ÉVANGILE DE SAGESSE

On a coutume d'appliquer le mot *évangile* à une seule profession de foi et de l'associer à un récit spécial qui n'a jamais cessé d'éveiller l'intérêt des âmes ; aussi semblera-t-il, peut-être étrange d'en retrouver l'emploi dans l'enseignement théosophique. Cependant, si l'on se rappelle la signification exacte de ce mot, on comprendra qu'il ne doit pas être monopolisé, car, somme toute, le mot « *évangile* » signifie simplement « *bonne nouvelle* ».

La théosophie a aussi sa bonne nouvelle à porter au monde ; non pas la bonne nouvelle du salut, assurément, mais l'annonce meilleure encore, qu'il n'y a à être racheté de rien, *sinon de notre erreur et de notre ignorance*. Nous n'avons pas à éviter la colère divine. L'univers entier évolue par une organisation puissante et vers un but tellement élevé qu'il surpasse toute conception humaine. Ceci n'est pas un rêve poétique, ni une envolée d'imagination, mais bien une certitude que peuvent constater et apprécier tous ceux qui prendront la peine de se préparer à en faire l'investigation hautement scientifique. Voilà une partie de la bonne nouvelle, de l'évangile que la théosophie nous apporte.

Dans notre vocable, la théosophie veut dire *Sagesse divine*, et cette sagesse divine nous apporte à tous un évangile, au vrai sens du mot. Ceux qui, depuis de longues années, étudient cette philosophie merveilleuse, savent jusqu'à quel point elle fut pour eux un évangile ; car elle a changé toute leur vie. Elle nous a enseigné comment on doit vivre et comment on doit mourir ; elle nous fait comprendre le système grandiose dont notre humanité ne forme qu'une faible partie. Si nous n'avions pas la clé de ces problèmes, nous pourrions à bon droit désespérer de tout et renoncer à améliorer les choses. Mais, dès que nous la possédons, nous commençons à comprendre, et tout nous apparaît sous un nouvel aspect. Les grands Maîtres, au cœur plein d'amour et de compassion, dont le plus cher désir est de servir l'humanité, nous donnent un véritable évangile, une bonne nouvelle d'en haut ; car ils

nous disent : « Elevez-vous au-dessus de ce monde ; considérez-le de plus haut, et alors vous le comprendrez. Ne regardez pas d'en bas, ni vers l'aspect inférieur des choses, mais élevez-vous en des plans de conscience supérieurs, et, de là, regardez et comprenez. Vous verrez alors qu'il y a de bonnes nouvelles ; de bonnes nouvelles pour tous ! »

Avez-vous jamais vu la grande chute du Niagara ? Imaginez la position d'un faible insecte entraîné parmi les fétus et les détritus charriés par ce torrent écumant. Voyez le tourbillon s'enfler et tourbillonner et pensez de quel œil le pauvre insecte peut considérer ce spectacle. Pour lui, ce monde de luttes et d'efforts représente tout l'univers ; et lorsque le grand tourbillon avance et recule tour à tour, il se sent par moments irrésistiblement détourné de sa course naturelle et entraîné à remonter le courant. Cependant si, placé sur les bords de cette gorge splendide vous contempliez d'en haut ce tourbillon merveilleux, vous apercevriez un courant puissant qui, sans interruption, pousse la trombe d'eau vers une direction donnée. Il se produit peut-être, par instants, des tourbillons isolés où l'eau semble remonter le sens du courant ; mais en réalité ces mêmes tourbillons, ainsi que les détritus et l'insecte qu'ils emportent, sont infailliblement dirigés, entraînés en avant par un courant irrésistible. Eh bien, les luttes et les souffrances de la terre présenteraient un aspect analogue à l'homme qui, placé sur les plans supérieurs, en considérerait la situation. Il verrait ce que nous appelons le mal exercer une pression dont la force s'oppose au grand courant de l'évolution, mais il remarquerait aussi que la marche de cette évolution, guidée par la loi divine, ressemble au courant impétueux du torrent. Comparés à cette force, les petits éléments de lutte et de discorde sont comme les remous isolés qui se forment à la surface d'un grand fleuve, et qui, tout en paraissant remonter le courant, ne peuvent l'entraver et sont entraînés par le cours normal de l'onde. Mais pour voir ceci, il faut avoir la vue intérieure ; il faut savoir s'élever au-dessus du tourbillon de la vie inférieure et dépasser l'ignorance d'un mental toujours inconstant. Pour y parvenir, la sagesse qui procède du Divin nous est nécessaire ; c'est pourquoi la divine sagesse de la Théosophie nous annonce la bonne nouvelle que tout est pour le mieux ; que non seulement tout *ira* bien dans un futur très éloigné, mais que tout va déjà bien actuellement, parce que toutes choses se meuvent dans un ordre et une certitude parfaits.

Le péché, la douleur, le chagrin existent positivement ; je n'essaierai point de suggérer que ce sont des illusions, bien que j'en connaisse plusieurs qui soutiennent cette théorie. Evidemment si on les considérait du plan de l'esprit, ces tris-

tesses nous paraîtraient bien légères, en regard de la vie supérieure ; pourtant, sur le plan physique, elles sont réelles, et tant qu'elles durent, la souffrance *est souffrance*, la douleur *est douleur*. Mais l'homme qui voit le plus clairement la vérité cachée sous ces maux est aussi celui qui témoigne le plus de sympathie à son frère plus faible. Il le comprend mieux, plus clairement et se montre envers lui plein de miséricorde et de compassion. Comme l'a si bien dit un écrivain français : *Tout comprendre, c'est tout pardonner*. L'homme qui comprend est celui qui sympathise le plus complètement aux personnes et aux choses. Ayant réalisé toute la grandeur de l'évangile que lui a révélé la sagesse, il sent aussi ce que cet évangile sera pour ces pauvres êtres souffrants lorsqu'ils auront assez évolué pour le comprendre. Cette bonne nouvelle nous a profité en toutes circonstances ; il n'est aucun instant de notre vie où elle ne nous ait enseigné quelque chose. De même, vous pourrez tous diriger votre propre existence lorsque vous comprendrez les lois sous lesquelles vous vivez.

Si notre propre intérêt se trouvait seul en jeu, il serait nécessaire de connaître ces lois ; mais lorsque nous comprenons le merveilleux système du Logos, lorsque la réalité, la vérité de ces conceptions s'imposent à notre vue, nous nous oublions nous-mêmes, nous oublions nos petits intérêts, nos chagrins, nos tracas. Nous nous élevons tout à fait au-dessus des pensées égoïstes, en contemplant la vie grandiose et sublime qui pénètre tout, qui comprend tout, qui soutient tout, et nous sommes fascinés par tout ce que nous sentons en elle de puissant et de Divin, après une telle vision il ne nous est plus possible de penser sans cesse à nous, car notre pensée s'est alors élevée jusqu'à un niveau supérieur, et toute notre vie se donne au service de nos frères en humanité.

Mais nous devons voir par nous-mêmes, nous devons avoir en nous la divine sagesse de la Théosophie, et il faut que son évangile ait pénétré nos cœurs. Alors nous deviendrons véritablement les prédicateurs de cet évangile, que nous le voulions ou non ; car, lorsque nous savons ces choses, si même nous n'en parlons pas ouvertement aux autres hommes, notre vie même décèle l'évangile auquel nous croyons ; sa joie et sa gloire rayonnent à travers notre être, et notre vie devient une source de félicité parfaite pour nous-mêmes et un centre de lumière et de bénédiction pour les autres hommes.

Souvenez-vous que vous avez déjà vécu, et que, dans vos vies passées, il y eut bien des fautes, comme aussi, espérons-le, beaucoup de bien. Ayant généré ces causes dans le passé, il vous faut maintenant en subir les résultats, car la cause et l'effet ne sont que les pôles positif et négatif d'un même objet, les deux aspects d'une seule chose, et forment partie inté-

grante l'un de l'autre. Non seulement l'effet suit la cause, mais il fait en réalité partie de cette cause, en sorte que si la souffrance ou l'infortune vous accable, vous savez que cette destinée a été faite par vous-mêmes. Voyez la différence que cela doit apporter dans la façon dont vous l'accepterez. Vous souffrirez encore, mais vous saurez que c'est une dette qu'il faut payer. Aussi prendrez-vous la résolution de solder au plus tôt votre compte et de ne plus retomber à l'avenir dans les mêmes erreurs. Vous comprendrez que votre vie est entre vos mains, que vous n'êtes plus les esclaves des circonstances, mais que vous êtes des hommes libres, heureux et joyeux dans la certitude des desseins divins. Les infortunes d'autrui vous affecteront encore, mais tout en ressentant une profonde sympathie pour eux, vous éprouverez la joie et la puissance que donne la certitude de pouvoir aider et de n'être plus écrasés sous le poids des grands problèmes de la vie. Lorsque vous rencontrerez vos frères en humanité, vous aurez quelque chose de nouveau à leur apprendre, vous pourrez leur expliquer les choses, aplanir leurs difficultés, leur faire part de votre Evangile de sagesse. Pour eux, comme pour vous, cette science résoudra tous les doutes et vous montrera que toute souffrance n'est pas seulement le solde d'une ancienne dette, mais aussi une grande opportunité qui nous est offerte. D'une faute passée nous pouvons retirer un avantage présent, en acceptant de bonne grâce les luttes et les épreuves ; car, par la façon dont nous les subissons, nous pouvons en faire un marche-pied pour nous élever vers une vie plus haute. Lorsque nous les supportons vaillamment, nous y trouvons l'occasion de développer beaucoup de qualités tendant à favoriser en nous l'éclosion de l'homme divin du temps futur — temps bien éloigné encore, mais cependant appréciable pour ceux d'entre nous qui ont commencé à comprendre.

Laissez-moi répéter qu'en vous parlant de ce grand système d'évolution nous ne nous appuyons pas sur les données d'une foi aveugle ; nous ne vous demandons pas davantage d'accepter quoi que ce soit comme article de foi. Nous vous communiquons simplement les résulats définis d'une enquête que beaucoup d'entre nous ont vérifiés par l'investigation personnelle. Peut-être penserez-vous : — « Comment peut-on connaître les desseins divins ? Comment l'homme peut-il entrer dans le conseil de Dieu et savoir ce qu'Il veut ? » Il est certain qu'entre cette Vie divine transcendante, et un état quelconque de notre conscience, la distance est incommensurable ; néanmoins nous sommes nous-mêmes des étincelles de cette Flamme divine. La plus haute intelligence humaine est sans doute immensément inférieure à l'intelligence suprême, mais chaque degré de l'échelle qui nous sépare d'Elle, est peuplé

d'êtres humains — d'hommes comme nous, bien que beaucoup plus évolués. Ces divers degrés s'élèvent jusqu'aux grands Maîtres, et plus haut encore, bien que cela paraisse impossible à nos esprits limités. Tous les stages y sont représentés. C'est ainsi que nous voyons que ceux qui se trouvent aujourd'hui aux pieds du Seigneur, furent autrefois des hommes comme nous ; et nous, qui les contemplons d'en bas, au pied de cette échelle glorieuse, nous atteindrons un jour à leur niveau !

Ces choses-là, nous les voyons, et, pour les voir, point n'est besoin d'une longue étude ni d'un développement anormal. Une grande partie des choses que nous enseigne la Théosophie sont basées sur ce qu'on a pu voir par l'exercice de facultés supérieures à nos sens physiques ; pour vous, ces données reposent sur l'investigation de quelques hommes entraînés qui ont développé la vision supérieure. Ceux qui possèdent le pouvoir d'observer les plans supérieurs confirmeront certainement ce que j'ai avancé, en disant qu'ils peuvent voir cette puissante vague en activité. Ils ne peuvent assurément pas Le voir, le Dieu invisiblement présent dans tout, mais, au cours de leurs investigations, ils retrouvent à chaque pas les signes de Son activité ainsi que de Sa force ; et cette conviction s'impose à leur esprit qu'il existe une Force, et qu'une Intelligence puissante se cache derrière toute manifestation.

La certitude de cet Evangile de Sagesse est donc affirmée par les preuves innombrables apportées par les investigateurs entraînés. Mais ces témoignages ne sont vraiment guère nécessaires. Ne pouvons-nous déjà, sur le plan physique, remarquer les différents degrés de l'humanité ? nous y voyons des instructeurs, des hommes développés qui se rapprochent des grands initiés, puis, au delà, les Christs, les Bouddhas, et plus haut encore d'autres êtres, et cette progression continue en dépassant les limites de notre connaissance. Sans posséder encore la faculté de clairvoyance, vous devez comprendre qu'il doit exister, qu'il existe en fait, une hiérarchie d'êtres plus évolués encore. Vous savez qu'il existe une évolution, puisque vous la voyez s'élever pas à pas, à travers les règnes inférieurs jusqu'à l'homme. Vous comprenez aussi que l'homme, tel que nous le connaissons dans son type ordinaire, ne saurait représenter le terme de cette évolution. L'histoire vous a appris qu'il y eut autrefois des hommes beaucoup plus évolués et il en existe encore aujourd'hui. Ceux-là marquent-ils la phase ultime de l'évolution ? Non, il en est de plus sublimes encore, et le simple raisonnement nous convaincra que l'échelle dont j'ai parlé doit exister. Ceux qui peuvent voir d'un peu plus haut témoignent

hautement en faveur de l'existence des chaînons supérieurs de cette grande chaîne, car ces Êtres peuvent être connus et aimés. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à présenter à nos frères en humanité ce sublime évangile, en leur certifiant, en leur expliquant ce qu'il est pour nous. Espérons que pour eux, aussi, cette haute philosophie leur apportera le salut; elle les sauvera, non de quelque démon extérieur et imaginaire, mais de l'ignorance intérieure; car voilà le seul obstacle qui entrave l'homme, — la limitation dans laquelle il s'est lui-même circonscrit.

La limitation de l'ignorance entoure l'homme comme une carapace redoutable, et, tant qu'il n'aura pas commencé à la briser pour s'y frayer une route, tant qu'il n'aura pas commencé à comprendre, il souffrira beaucoup. Cependant l'épaisseur de cette carapace est uniquement l'œuvre de l'homme, et dès l'instant qu'il le reconnaît, il s'attache à la détruire en connaissance de cause, et à empêcher de nouvelles murailles de s'élever autour du soi. Son sort est entre ses mains, il est sous son contrôle. Devant lui s'ouvre un avenir magnifique, une évolution immense dont la gloire sans fin dépasse la vision du plus habile clairvoyant. Voilà, la bonne nouvelle annoncée, voilà le véritable évangile. Ce n'est pas un texte qui pourrait être interprété différemment, ni une simple hypothèse, mais une certitude parfaite et divine, qui peut supporter l'examen et dont vous pouvez chercher vous-même la preuve. Plus vous étudierez profondément la Théosophie et plus vous acquerrez la certitude que ses données sont vraies, que nous faisons bien réellement partie de ce système si vaste et si bien coordonné.

*
* *

Cette bonne nouvelle nous touche de tant de façons, il se fait une telle révolution dans notre existence lorsque nous avons compris ces choses, elle nous ouvre tant de voies nouvelles que je ne puis les détailler ici. Il est véritablement bien profond le changement qu'apporte la Théosophie dans l'existence de celui qui la comprend et la vit. Mais, qu'on le remarque bien, je ne dis pas qu'un homme éprouve ce changement parce qu'il entre dans la Société théosophique ou parce qu'il a lu deux ou trois ouvrages théosophiques. J'entends que l'homme qui, ayant compris ce grand enseignement, essaiera d'en appliquer les principes à sa vie, cet homme-là reconnaîtra la vérité de ce que j'écris. Aussi certainement qu'autrefois, ceux-là seuls qui accompliront la volonté du Père qui est dans le ciel, sauront si la doctrine est véridique. Il est

toujours vrai que l'homme qui veut savoir la vérité doit mener la vie spirituelle. Ce n'est pas en regardant la Théosophie de l'extérieur qu'on peut connaître son évangile. L'homme doit obéir à cet évangile qui deviendra ensuite partie de lui-même. Alors il réalisera qu'il est de son devoir d'être heureux, et il ne se laissera abattre par aucun des chagrins ou des épreuves qui pourraient l'accabler, parce qu'il saura que ses pieds sont assurés.

Par ce moyen, l'on peut faire inconsciemment beaucoup d'œuvres théosophiques, sans préjudice des activités de la vie extérieure, et ces œuvres accroîtront notre pouvoir et notre connaissance. L'on se sentira inondé de joie et de paix pendant ses études et ses lectures, et inconsciemment nous répandrons autour de nous ces vibrations de joie, de bonheur et de confiance. Des millions d'êtres humains nous entourent avides de comprendre la vie dont ils sentent qu'ils font partie. Vous pouvez les aider, vous qui savez ; vous pouvez les faire participer à votre évangile de sagesse, et soyez assurés que, lorsque vous l'aurez partagé avec eux, cet évangile vous deviendra plus précieux encore qu'avant. Réalisez-le d'abord pour vous-mêmes, car c'est une condition indispensable ; mais n'oubliez pas que c'est seulement lorsque vous l'aurez passé aux autres, qu'il pourra porter dans toute leur plénitude ses fruits les plus élevés. Si vous connaissez ces choses, que ce ne soit pas seulement pour vous-mêmes, mais aussi pour l'amour de ceux qui vous entourent. C'est pour cette raison que la lumière est venue à vous, que vous avez trouvé en vos âmes le pouvoir d'y répondre et de vous l'assimiler. Cette lumière vous est donnée pour que vous puissiez aider — non pour que vous la conserviez en vous-mêmes, mais afin que vous deveniez des centres à travers lesquels elle puisse illuminer le monde, — pour que vous soyez des soleils en réduction, capables de réfléchir la gloire du grand Soleil Divin. Par sa réflexion en vous, la lumière de la vie qui vient de Lui est attirée sur votre propre plan comme elle n'aurait pu l'être sans vous. Vous savez comment un miroir réfléchit la lumière du soleil sur le coin obscur où les rayons solaires ne peuvent pénétrer directement. Il existe aussi beaucoup d'hommes qui, par leur ignorance et leur égoïsme, se sont volontairement retiré le pouvoir d'apprécier la glorieuse lumière des plans supérieurs. Bien que cette lumière ineffable ne cesse pas de se répandre, il est possible à l'homme de s'enfermer dans sa maison et d'échapper à l'atteinte de cette clarté divine. Mais vous qui la recevez et qui vivez en elle, vous pouvez la réfléchir dans les coins obscurs où ses rayons directs ne pénétreraient pas, et apporter ainsi cette gloire et cette félicité dans des foyers qui sans

votre assistance auraient été privés de chaleur et de lumière.

Toutes ces choses constituent vraiment un évangile, qui nous enseigne de ne jamais oublier que, si triste, si pénible que nous paraisse l'aspect extérieur de la vie, une flamme divine brûle sans cesse en nous. Rappelons-nous, ainsi que l'a dit un poète, que :

« Douce est l'âme des choses ; au cœur de l'être est un repos céleste. La volonté est plus forte que la douleur ; ce qui est bon devient meilleur et deviendra parfait. »

Ce bonheur céleste, qui surpasse tout chagrin et toute souffrance, deviendra pour vous une réalité toujours présente, dès le moment où vous apprendrez à regarder à travers la misère humaine et à en voir la cause. — Au delà de cette cause vous verrez ensuite, dans un avenir éloigné, comment ce mal doit s'épuiser au moyen de cette souffrance temporaire. Vous verrez la gloire future et les qualités sublimes que ces conditions développent chez l'homme. C'est ainsi que l'évangile de sagesse sera pour vous une réalité vivante ; que, tout en sympathisant de plus en plus profondément avec tous, vous sentirez que vous avez en vous-mêmes le pouvoir d'aider, de consoler et de sauver, parce que vous savez ; parce qu'ayant cet évangile au fond du cœur, vous pouvez en communiquer la lumière aux autres. Vous leur direz donc, une fois de plus, empruntant les mots d'un des plus grands instructeurs Hindous : — « Ne vous plaignez pas, ne priez pas en versant des pleurs, mais ouvrez les yeux et voyez la lumière qui vous entoure de toutes parts, dès que vous voulez arracher le bandeau de vos yeux et regarder. Cette lumière est toujours avec vous merveilleuse, pleine de gloire et surpassant tout ce que l'homme pourrait rêver et demander dans ses prières. Et il en sera ainsi, à jamais ! »

C. W. Leadbeater.

L'évolution de la Conscience.

(Suite.)

La conscience.

Définissons d'abord ce terme : nous verrons ensuite si sa définition ne nous permet pas de combler l'abîme qu'on prétend exister entre la Conscience et la Matière.

Définition. — La conscience et la vie sont identiques : ce sont deux noms appliqués à une seule et même chose, suivant qu'on l'envisage au point de vue subjectif ou objectif. En fait, il n'y a pas de vie sans conscience, pas de conscience sans vie. Quand nous les distinguons vaguement par la pensée et quand nous recherchons le fondement de cette distinction, nous constatons ceci : nous appelons « vie » la Conscience tournée vers l'intérieur, et « conscience » la vie tournée vers l'extérieur. En d'autres termes, quand notre attention est fixée sur l'unité, nous disons « la vie » ; quand elle est fixée sur la multiplicité, nous disons « la conscience » : ce faisant, nous oublions que la multiplicité est due à la matière, qu'elle en est l'essence même, la matière étant la surface réfléchissante sur laquelle l'Un devient plusieurs.

On dit parfois que la vie est « plus ou moins consciente » : cette restriction s'applique non pas à l'abstraction « vie », mais à une entité vivante qui peut être plus ou moins consciente, en effet, de ce qui l'environne. Son degré de conscience dépend de l'épaisseur et de la densité du voile de matière qui l'enveloppe et en fait une entité distincte de toute autre. Supprimez ce voile par la pensée et en même temps vous supprimerez par la pensée la vie elle-même : vous serez alors dans le TOUT. — Ce en quoi tous les opposés se résolvent.

La dualité. — Le fait de la conscience implique la séparation en deux aspects de l'Unité fondamentale, sous-jacente en toutes choses. En effet, la conscience ne s'exerce pas sur le vide : elle implique *quelque chose* dont elle est consciente, une dualité tout au moins ; sinon, elle n'existe pas. Quel que soit le degré d'abstraction auquel on la conçoive, la conscience implique toujours cette dualité : son existence dépend d'une limitation ; elle cesse quand le sens de la limitation disparaît. La conscience est essentiellement « conscience d'*une limitation* » ; secondairement, conscience de *quelque chose au delà*, mais cet élément secondaire n'apparaît qu'avec la soi-conscience. L'abstraite « dualité dans l'unité » se manifeste comme conscience et limitation, esprit — matière, vie — forme, deux aspects constamment inséparables qui apparaissent et disparaissent ensemble ; ils n'existent que par rapport l'un à l'autre et se résolvent dans une Unité nécessairement non-manifestée, — la synthèse suprême.

CONCLUSION : Que devient « l'abîme » auquel nous avons fait allusion ? La conscience et la matière s'affectent mutuellement, parce qu'elles sont les deux constituants d'un tout : quand elles se dissocient, toutes deux apparaissent en même temps et, dès lors, une relation (1) existe constamment entre

(1) Cette relation est magnétique : le magnétisme qui la maintien

elles ; toutes deux disparaissent quand elles se réunissent.

Nous imaginons à tort un élément isolé que nous appelons conscience et nous nous demandons comment il agit sur un autre élément isolé que nous appelons matière : il n'existe rien de tel, mais seulement deux aspects dissociés et non séparés de ce qui, sans les deux, demeurerait non-manifesté, qui ne peut se manifester dans l'un ou dans l'autre exclusivement et qui existe également dans les deux. Le haut n'existe pas sans le bas, ni le dedans sans le dehors, ni l'esprit sans la matière. Ces deux aspects s'affectent mutuellement comme parties inséparables de l'unité qui se manifeste en une dualité dans le temps et l'espace. « L'abîme » se creuse dès que nous imaginons un « esprit » totalement immatériel et un « corps » totalement matériel, — deux choses qui n'existent ni l'une ni l'autre. Il n'y a pas d'esprit qui ne soit enveloppé de matière, pas de matière que l'esprit n'anime. Le Moi séparé le plus sublime a son enveloppe matérielle : on l'appelle « un Esprit », parce qu'en lui l'aspect conscience prédomine, mais il n'en est pas moins vrai qu'il a son enveloppe vibrante de matière et que toutes ses impulsions procèdent de celle-ci, affectant successivement ensuite toutes les enveloppes de matière plus dense. Cette affirmation ne tend nullement à matérialiser la conscience : elle constate ce fait que les deux opposés primaires, conscience — matière, sont étroitement liés ensemble et n'existent jamais isolément, même dans l'être le plus élevé ; la matière est « limitation » et, sans limitation, il n'est pas de conscience. Bien loin de matérialiser la conscience, elle la met nettement en antithèse avec la matière, *en tant que concept* : par contre, elle constate le fait que, *en tant qu'entité*, l'une ne se trouve jamais sans l'autre.

Développement de la conscience.

Nous avons précédemment étudié la préparation du champ d'évolution et l'émanation des unités de conscience ou monades. Ces monades sont les Fils qui habitent dans le sein du Père depuis l'éternité, c'est-à-dire depuis le commencement d'un âge de création et qui n'ont pas encore été « élevés à la perfection par la souffrance » (1) : chacun d'eux est véritablement « égal au Père dans sa divinité, mais inférieur au Père par son humanité » (2) et chacun d'eux doit descendre

est de l'espèce la plus subtile : on l'appelle Fohat ou Daivi-Prakriti, « La lumière du Logos ».

(1) Hébreux, II, 10.

(2) Credo d'Athanase.

dans la matière, afin que toutes choses lui soient soumises (1); il doit être « semé infirme » pour pouvoir ensuite « s'élever plein de force » (2). Logos statique qui renferme toutes les potentalités divines, il doit devenir un Logos dynamique qui déploie tous les pouvoirs divins : omniscient, omniprésent sur son plan d'origine — le sixième —, mais inconscient, « insensible » sur tous les autres, il faut qu'il voile sa gloire dans la matière qui l'aveugle temporairement pour devenir omniscient et omniprésent sur tous les plans, capable de répondre à toutes les vibrations divines en jeu dans l'univers entier et non plus seulement à celles du sixième plan.

Les monades *qui veulent devenir créatrices* entrent dans l'univers quinténaire pour y apprendre à développer leurs pouvoirs; celles qui ne le veulent pas demeurent dans leur félicité statique, exclues des cinq plans inférieurs, inconscientes des activités qui s'y déploient. Il faut se souvenir ici que les 7 plans s'interpénètrent et que la conscience sur un plan donné consiste dans le pouvoir de répondre aux vibrations de ce plan. De même que l'homme peut être conscient sur le plan physique, grâce à son corps physique organisé de façon à recevoir et à transmettre les vibrations de ce plan, mais, ses corps supérieurs n'étant pas encore suffisamment développés pour recevoir et lui transmettre les vibrations des plans supérieurs, demeurer totalement inconscient de ceux-ci bien que leurs vibrations agissent sur lui ; de même, la monade peut être consciente sur le sixième plan, mais totalement inconsciente des 5 plans inférieurs.

Le processus suivant lequel la monade développera sa conscience sur ces 5 plans est celui-ci : à chaque plan, elle emprunte de sa matière, s'en revêt et s'en forme un « véhicule » qui lui permet d'entrer en contact avec ce plan ; graduellement, elle organise ce véhicule de matière, elle en fait un « corps » susceptible de fonctionner sur son propre plan comme une expression d'elle-même, c'est-à-dire de recevoir les vibrations du plan et de les lui transmettre et réciproquement. Tandis que la monade s'enveloppe successivement dans la matière de chaque plan, sa conscience se limite de plus en plus ; tout ce qui est trop subtil pour recevoir ou émettre les vibrations propres à la matière de ce plan est intercepté par le voile de matière. La monade contient les 7 pouvoirs vibratoires typiques dont chacun est capable de produire un nombre indéfini des sous-vibrations du même type, mais tous ces pouvoirs sont successivement privés d'expression, à mesure qu'elle revêt un voile après l'autre de matière de plus en plus dense. En empruntant le

(1) I, Corinthiens, XV, 28.
(2) *Idem*, XV, 43.

terme « puissance » à l'arithmétique, nous dirions que la conscience peut s'élever à la puissance 2, à la puissance 3, etc. ; chacune de ses « puissances » lui permet de s'exprimer sur un plan déterminé d'une façon typique et correspond, dans la matière, à ce que nous appelons « dimensions ». La « puissance » physique de la conscience trouve son expression dans la « matière à 3 dimensions » ; les puissances astrale, mentale et au delà nécessitent d'autres « dimensions de la matière » pour pouvoir s'exprimer.

Deuxième vague de vie.
Procession des monades et préparation des formes.

Quand les 5 plans subdivisés en 7 sous-plans chacun sont achevés, — dans leur constitution primaire tout au moins, — l'opération du deuxième Logos, constructeur et préservateur des formes, commence. Son opération est désignée comme «la deuxième vague de Vie », l'effusion de Sagesse et d'Amour, — la Sagesse, force directrice, nécessaire à l'organisation et à l'évolution des formes, et l'Amour, force attractive, nécessaire pour leur impartir la cohésion et pour faire de chaque forme un tout stable dans sa complexité. Quand cette vague puissante de vie divine s'épanche dans le « champ de manifestation », elle entraîne et met en activité les monades qui sont prêtes à commencer leur évolution.

H. P. Blavatsky a décrit leur procession en termes allégoriques, employant à cet effet un symbolisme plus expressif que les mots pris à la lettre : «... Le Triangle Primordial, qui, aussitôt après s'être réfléchi dans « l'Homme Céleste » (le plus élevé des sept inférieurs), disparaît et retourne dans « le Silence et la Nuit » ; et l'homme astral paradigmatique, dont la monade (Atma) est aussi représentée par un triangle, parce qu'il doit devenir un ternaire dans les intermèdes de conscience dévachanique... » (1).

Le Triangle Primordial (ou la Monade qui est Volonté, Sagesse et Activité) « se réfléchit » dans « l'Homme Céleste », qui forme la triple monade de l'homme inférieur ou astral, et retourne dans « le silence et la nuit ». Le mot « réfléchissement » exige ici un commentaire : en termes généraux, ce mot est employé quand une force manifestée sur un plan se manifeste à nouveau sur un plan inférieur, mais, s'y trouvant conditionnée par un type de matière plus dense, perd de ce fait une partie de son énergie effective et se manifeste sous une forme affaiblie. Dans le cas spécial qui nous occupe, le

(1) *La Doctrine Secrète*, édition anglaise, vol. III, p. 444.

« réfléchissement » signifie qu'un courant de la vie de la monade s'épanche, prend comme récipient un atome de chacun des trois plans supérieurs de l'univers quinténaire (les 5e, 4e et 3e plans), constituant ainsi « l'Homme Céleste », « le guide vivant et immortel », le Pèlerin qui doit évoluer et pour l'évolution duquel le système a pris naissance.

L'Homme Céleste est Atma-Buddhi-Manas : il est l'expression de la monade dont l'aspect volonté est « Atma », l'aspect sagesse « Buddhi » et l'aspect activité « Manas ». Nous pouvons donc considérer :

L'Atma humain comme l'aspect Volonté de la monade animant un atome d'akasha.
Le Buddhi humain comme l'aspect Sagesse de la monade animant un atome d'air (flamme divine).
Le Manas humain comme l'aspect Activité de la monade animant un atome de feu.

Ainsi, dans Atma-Buddhi-Manas, la triade spirituelle ou Homme Céleste, nous avons les trois aspects ou énergies de la monade, incarnées dans la matière atomique : tel est « l'esprit » dans l'homme. Par sa nature, il est identique avec la monade, *il est la monade*, mais amoindrie dans sa force et son activité par les voiles de matière qui l'enveloppent. L'amoindrissement de la puissance ne doit pas nous faire perdre de vue l'identité de nature. Rappelons-nous toujours que la conscience humaine est une unité : ses manifestations varient certes, mais ces variations ne sont dues qu'à la prédominance de l'un de ses aspects et à la densité relative de la matière dans laquelle agit un aspect. Les manifestations de la conscience humaine ainsi conditionnée varient, mais en soi elle est toujours une.

Tout ce qui, dans la conscience de la monade, peut s'exprimer dans un univers quinténaire entre d'abord dans la matière la plus subtile de cet univers, en s'incarnant dans un atome de chacun des trois plans supérieurs : c'est ainsi que débute l'ouvrage de la monade. Dans sa nature subtile, elle ne peut encore descendre au-dessous du plan anupâdaka : c'est pourquoi il est dit qu'elle demeure dans « le silence et la nuit » : mais elle vit, elle agit dans et par les atomes qu'elle s'est appropriés et dont elle a fait le revêtement de sa vie sur les plans les plus voisins du sien propre (diagramme II).

La triade spirituelle, Atma-Buddhi-Manas, est définie comme une semence ou un germe de la Vie divine, contenant les potentialités de son Père céleste (la Monade). Elle constitue « l'humanité » du Fils divin du Ier Logos, animée par la Divinité, la Monade : c'est là un mystère, certes, mais un

mystère qui se répète sous maintes formes autour de nous.

La monade, libre auparavant dans la matière subtile de son propre plan, est emprisonnée par la matière plus dense : les pouvoirs de sa conscience ne peuvent plus fonctionner dans cette geôle. Elle y réside comme un simple germe, un embryon impuissant, « insensible », tandis que, *sur son plan d'origine*, elle est puissante, consciente, capable, du moins en ce qui concerne sa vie interne. L'une est la Monade dans l'Eternité, — l'autre est la monade dans le temps et l'espace.

L'évolution fera de cette vie embryonnaire un être complexe, expression de la Monade sur chacun des plans de l'univers. Intérieurement toute-puissante sur son plan subtil, elle est d'abord impuissante quand un voile extérieur de matière plus dense vient l'envelopper ; elle est incapable de recevoir ou d'émettre aucunes vibrations à travers celui-ci. Elle se rendra graduellement maîtresse de la matière qui d'abord l'opprime ; la vie du IIe Logos, qui soutient et préserve toutes choses, l'aide et la garde jusqu'à ce qu'elle puisse vivre dans ses gaînes de matière aussi pleinement qu'en haut et devenir à son tour un Logos créateur, capable de donner naissance à un univers. Selon la SAGESSE, le pouvoir de créer un univers ne s'acquiert qu'en développant dans le Soi tout ce qui devra émaner de Lui ultérieurement. Un Logos ne tire rien du néant : Il tire tout de Lui-même par l'évolution : par les expériences que nous traversons maintenant, nous amassons les matériaux qui nous permettront de construire un système dans l'avenir.

La triade spirituelle — qui est la Monade dans l'univers quinténaire — ne peut avoir immédiatement et par elle-même une activité individuelle autonome. Elle ne peut encore amasser autour d'elle aucun aggrégat de matière et ne peut qu'habiter dans son vêtement atomique. La vie du IIe Logos remplit le même office envers elle que le sein maternel pour l'embryon : c'est en elle que la formation commence. En toute vérité, nous pouvons considérer ce stage d'évolution, pendant lequel le Logos façonne, nourrit et développe la vie germinale, comme correspondant à la vie prénatale de l'être humain, période où s'édifie lentement pour lui un corps formé de la substance de la mère et nourri par ses courants vitaux jusqu'au terme de la formation. La triade spirituelle doit attendre de même la formation de son corps sur les plans inférieurs pour pouvoir émerger de sa vie prénatale et « naître ». La « naissance » a lieu lors de la formation du corps causal, quand l'Homme Céleste est manifesté sur le plan physique comme un Ego-enfant.

Un peu d'attention montrera une étroite analogie entre l'évolution du Pèlerin et le processus qui se répète à chaque

naissance successive : dans ce dernier cas, les principes supérieurs attendent la formation du corps physique, leur habitation future qui s'édifie ; dans le premier, la triade spirituelle attend que le quaternaire soit construit. Jusqu'au moment où le véhicule est prêt sur le plan le plus bas, le processus qui se déroule appartient plutôt à la préparation de l'évolution qu'à l'évolution proprement dite : on l'appelle souvent « l'involution ».

L'évolution de la conscience doit commencer par des contacts affectant son véhicule le plus extérieur, autrement dit, elle doit commencer sur le plan physique : elle ne peut devenir consciente de quelque chose d'extérieur que par des impressions s'exerçant sur son propre extérieur. Jusqu'à ce moment, elle reste confinée en elle-même et rêve : cet état de rêve provient des frémissements légers qui ont leur source dans la Monade, se déversent dans la triade spirituelle et produisent en elle une faible poussée vers l'extérieur, comme une source emprisonnée sous terre qui cherche une issue.

(*A suivre*). d'après **Annie Besant**.



LA LOI DE LA DESTINÉE

(suite)

La Prédestination.

Les mêmes erreurs se représentent aux époques diverses de l'humanité sous des aspects différents. Celle que nous venons d'étudier sous le nom de fatalité karmique et qui s'est rencontrée dans l'Islam exotérique comme Kismet, s'est infiltrée aussi dans le Christianisme dans la Prédestination.

Comme celle-ci intéresse spécialement le monde occidental et les étudiants de la théosophie qui appartiennent au christianisme, nous lui consacrerons quelques lignes.

D'après ses promulgateurs, la prescience parfaite de Dieu, prévoyant que l'ignorance et la faiblesse des âmes qu'il a créées les condamnent fatalement à la perdition, aurait décidé d'accorder sa grâce à un certain nombre d'entre elles et d'abandonner les autres — le plus grand nombre — à leur destruction.

Peu de thèmes religieux ont donné lieu à tant de disputes et provoqué tant d'anathèmes. Certains Pères de l'Eglise, entraînés par la logique, ont admis que Dieu prédestinait le

petit nombre au ciel, et le plus grand nombre à l'enfer, sans aucune raison plausible, si ce n'est le caprice insondable de sa sagesse. Luther, avec la même terrible rigueur de raisonnement, a constaté le fait purement et simplement, sans chercher à l'expliquer. La majeure partie des chrétiens dirigeants, sentant combien profonde était l'atteinte ainsi portée à la bonté divine, ont condamné Luther et même le plus grand des Pères qui admettaient cette opinion, saint Augustin, mais sans réconcilier beaucoup mieux la raison et la bonté divine, et c'est un spectacle curieux de suivre par quelles arguties spécieuses, par quels arguments enfantins et quels sophismes parfois, ils se sont efforcés de rendre acceptable un dogme aussi absurde que cruel et impossible. Et pourtant, n'est-il pas évident que croire à la prédestination c'est admettre que la bonté est absente du plan de l'Univers ou que la puissance créatrice est insuffisante pour rendre justice à l'homme, que c'est nier Dieu en refusant la perfection à ses attributs? Le plan de l'Univers est aussi parfait que le comporte l'imperfection du manifesté, et le but de la création est sublime : la divinisation progressive, des germes divins, des âmes créées au début d'un cosmos. Ce but, une puissance irrésistible le réalise, et dire que, sans un effort supplémentaire de Dieu — la grâce — les âmes sombreraient dans l'enfer, c'est proférer une absurdité ; l'évolution est calculée de façon à pousser sans cesse les âmes vers le but, à les entraîner, même malgré elles, et le retard qu'elles peuvent apporter à leur perfection est réellement minime au cours du grand âge.

Croire que Dieu donne sa grâce aux uns et la refuse aux autres, c'est plus qu'une absurdité, c'est un blasphème qui n'a pour excuse que l'ignorance profonde ou l'illusion épaisse des hommes.

Pourtant, toute erreur est le travestissement d'un grain de vérité, et ici encore le flambeau théosophique va nous aider à trouver ce germe de vrai.

La vue de certains maux inexplicables chez l'homme, — les mort-nés, les idiots de naissance, les sourds-muets congénitaux, — ont forcé l'intelligence à se replier sur elle-même, et à chercher une explication à des phénomènes déconcertants. C'est alors que des doctrines plus ou moins vraies sont intervenues : Kismet, ont dit les uns, Karma ont crié les autres, Prédestination, c'est-à-dire caprice divin, ont affirmé les moins raisonnables.

Voici la vérité :

L'homme naît bon ou mauvais, intelligent au borné, heureux ou malheureux, selon la nature des semailles qu'il a faites au cours de ses vies antérieures ; il récolte fatalement ce qu'il a semé, il se prédestine à la félicité ou à la souffrance.

Et c'est l'ignorance de la loi de Karma ou plutôt sa corruption à travers les siècles qui a créé la doctrine de la Prédestination.

La théosophie nous donne ici quelques indications particulièrement révélatrices que nous allons esquisser.

Chaque fois qu'un homme termine une existence terrestre, les Divinités (1) qui président à l'évolution humaine procèdent à l'inventaire des forces créées par cet être dans sa dernière incarnation comme dans toutes ses vies précédentes, et, dans cette masse, font un choix. Elles déterminent, d'abord, quelle est, pour cet homme, la ligne de moindre résistance de son évolution, et la rendent possible en préparant le plan du modèle (2) du corps physique futur qui servira d'instrument à l'âme au cours de sa prochaine incarnation. L'ensemble des activités d'une existence est, en effet, strictement lié à la constitution du corps physique qui exprimera les facultés acquises par l'âme. Pour que ce corps rende l'évolution la plus rapide possible, il doit être construit de façon à exprimer la combinaison de qualités et de défauts la plus avantageuse pour le progrès de l'individu. D'autre part, le corps est une chose trop limitée encore pour pouvoir manifester la totalité des qualités humaines. De la combinaison particulière à une incarnation, seront exclues un grand nombre de possibilités. Des vices trop gênants seront laissés latents dans les corps invisibles et mis en réserve pour une manifestation future ; des vertus qui ne peuvent trouver place dans le système de forces actuel restent également sans moyen d'expression ; l'homme pourra les sentir vaguement au fond de lui-même comme des choses existantes, des énergies dont il est capable, placées quelque part en lui, mais à une profondeur qui défie son atteinte : tel ressentira le bouillonnement vague de l'harmonie musicale, tel autre, les énergies qui font l'éloquence ou toute autre faculté, mais ces choses, vivantes pourtant, seront insaisissables et frustreront les efforts faits pour les atteindre.

L'ensemble des forces karmiques choisi pour diriger cette vie sera seul actif, seul manifesté, seul utilisable, et déterminera, par conséquent, un ensemble spécial de facultés, d'événements fortunés ou douloureux mais dont la résultante sera utile à l'évolution.

L'imprévoyant et le paresseux traîneront partout les effets de leurs défauts, leur existence entière en portera l'empreinte, comme la noble intelligence d'un homme de cœur sera sans cesse pour lui et pour tous un phare inestimable.

(1) Les êtres divins que la *Doctrine Secrète* nomme Lipikas.
(2) Ce que la théosophie nomme *Corps éthérique.*

La Providence, par la construction du modèle sur lequel sera édifié le corps physique, rend ainsi, dans l'intérêt de l'âme, latentes certaines qualités et rassemble les éléments dont le concours développera telle vertu absente, ou détruira tel vice existant. Il s'ensuivra que telles facilités ou tels obstacles seront presque fatals dans la vie à laquelle on les destine; l'homme les apportant en naissant, en subira inévitablement les effets, même s'ils sont douloureux. Telle est la vraie fatalité, telle est la véritable prédestination.

Mais la souffrance est le grand remède au mal, grâce à elle, l'homme grandit et monte. Loin de mettre tant d'empressement à l'éviter, nous devrions la bénir et attendre son heure avec calme, sachant que nous sortirons de ses mains plus purs, meilleurs et plus forts. Dieu frappe parce qu'il aime. Bon gré, mal gré, les âmes s'épanouissent et apprennent la Loi : la douleur qui les torture, quand elles veulent lutter contre le courant, les oblige tôt ou tard à obéir, à coopérer volontairement à l'œuvre divine.

La prescience divine voit ce que sera l'évolution avant qu'elle n'ait commencé, elle la combine pour réaliser pleinement le but, il ne saurait y avoir de sa part ni erreur ni défaillance.

Tels sont les rapports de Karma avec la Fatalité : Fatalité relative, nous l'avons vu, limitée à certains groupes d'activité, et que la volonté individuelle peut, d'ailleurs, modifier dans une mesure plus ou moins grande. *Astra inclinant non necessitant*, dit l'astrologie. L'homme naît avec des tendances auxquelles il peut obéir ou contre lesquelles il peut lutter, selon ce qu'il décide. Il se trouve face à face avec des forces qui sont toutes ses créations, il a fallu l'acquiescement de la volonté pour les produire; des efforts volontaires seront nécessaires pour les détruire, mais la volonté reste maîtresse.

Quelques cas de fatalité karmique.

Il est des événements devenus si proches que, dans l'ignorance où l'homme se trouve vis-à-vis d'eux, ils sont presque inévitables; fruits mûrs, ils vont incessamment tomber. Nous devons les accueillir avec courage, et en tirer la leçon qu'ils comportent. Quand la dette est payée, la loi l'efface de son registre.

Il est enfin, mais très rarement, certains actes devenus fatals. Quand l'homme, par un désir persistant et pendant des années, parfois durant des vies, cultive certaines forces de mal, un moment arrive où le centre qu'elles ont développé est devenu si fort qu'il est souverain dans l'homme. Quand

son énergie est devenue égale à la volonté de son auteur : les plateaux de la balance du désir et de la volonté sont en équilibre. Dès lors, une impulsion nouvelle suffit pour faire pencher le plateau du mal, et un acte est commis, — un crime parfois, — sans que la conscience ait eu le temps de prévenir, avant que la pensée ait pu faire naître une opposition.

Un certain nombre d'actes deviennent ainsi habituels d'abord, puis automatiques, et ce fait ne nous échappe que parce que les actes dont il s'agit ici sont peu importants et que l'habitude du soi-examen n'existe pas en nous. Mais, chose grave, plus d'un meurtre est l'ultime résultat d'une longue série de pensées de haine ; une dernière poussée donnée au centre du mal a fait lever le bras et celui-ci a frappé comme automatiquement sans l'intervention de la pensée. Il n'est guère aujourd'hui que des âmes-enfants (1) ou des victimes d'un centre passionnel devenu dominateur qui puissent être des criminels.

(A suivre). D^r^ Th. Pascal.



Le décès d'un théosophe

Le 10 juillet 1903, les membres présents à Paris de la Société théosophique se joignaient à une nombreuse famille, déjà très entourée par ailleurs, pour rendre les derniers devoirs à la personnalité disparue de M. Charles Blech, père, décédé, quatre jours avant, à l'âge de 77 ans. C'est que le défunt n'avait pas été qu'un grand homme de bien et un bon théosophe ordinaire, mais qu'il avait particulièrement servi la cause théosophique, à Paris et en France, par l'appui intelligent, dévoué et constant, tant matériel que moral, par lui donné au mouvement depuis qu'il était entré dans ses rangs.

C'était en 1898 : les écrits du Dr Pascal et notre action personnelle avaient préparé le terrain — et ruiné nos santés ; les éléments avaient surgi de divers points, mais n'étaient pas encore agglomérés. Il y manquait un point d'appui, une base tangible, si nécessaire en ce monde de contingences, et c'est ce que donna la famille Blech, de Paris, son respecté chef en tête, lorsque ce dernier, de concert avec trois de ses enfants, mit sa situation sociale, son honorabilité établie de grand industriel, son prestige de patriote qui, après la perte de l'Al-

(1) Les âmes qui animent les corps de sauvages ou les spécimens les plus bas de l'humanité civilisée.

sace, son pays, avait personnellement et durement souffert pour la France, ses relations, son dévouement enfin, à la disposition du mouvement théosophique, le tout avec une délicatesse et un sentiment de fraternité qui semblaient le tenir pour l'obligé de ceux mêmes qu'il servait !

Le service religieux avait lieu au temple de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, où le corps, en sa bière, disparaissait sous les fleurs apportées par des amis et notamment par les Alsaciens-Lorrains du comité du monument Gambetta, dont le défunt avait été le président. Sous la chaire même, posée sur un grand support, une magnifique couronne portait, sur cartel, les mots :

A M. Charles Blech,

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

C'était le frêle mais pieux symbole, issu par souscription volontaire, de l'affection et de la reconnaissance des théosophes. Pendant la cérémonie, après les belles et sérieuses paroles que la liturgie protestante met, en pareille circonstance, dans la bouche de ses ministres, M. Henri Monnier, pasteur de l'Eglise réformée de Paris, qui officiait, prononça du haut de la chaire chrétienne une oraison funèbre que l'élévation de ses idées générales et l'hommage spontanément rendu aux hautes opinions religieuses du défunt nous font désirer pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs. Ces derniers y verront, sans doute, comme nous, un heureux présage du temps à venir, mais *certain*, où la théosophie ayant retrempé les religions, le christianisme actuel comme les autres, celles-ci n'émettront plus que des paroles de paix dans la tolérance, de lumière dans la connaissance et de véritable amour...

La famille Blech, de Paris, possède au cimetière Montparnasse, un caveau particulier où se trouvaient déjà les restes de l'épouse du défunt, Mme Emilie Blech, née Schlieper, décédée en 1898, caveau surmonté d'une admirable statue de la Méditation due au ciseau de Mme Syamour Gagneur, M. S. T. (1).

C'est là que furent déposées aussi les dépouilles mortelles de notre respecté ami.

Après les dernières prières, le Dr Th. Pascal, secrétaire général de la section française de la S. T., et M. L. Revel formulèrent quelques-unes des pensées dont nos cœurs

(1) Cette statue représente une vestale tenant à la main une lampe, symbole de l'âme immortelle ; elle réfléchit sur le problème de la mort et dit, en épigraphe : *Ne pleure pas sur ce qui est immortel !*

(BHAGAVAD GITA).

étaient remplis et ainsi se termina cette touchante cérémonie.

Nous donnons ci-après les paroles prononcées au nom des théosophes et la partie de celles du pasteur qui a trait aux choses religieuses. Le reste rend un éclatant hommage aux vertus civiques du défunt et nous aurions voulu nous y associer en les reproduisant aussi : la modestie de ses enfants nous a prié de ne pas le faire. Nous conservons du moins le fidèle souvenir du collègue disparu et la conviction que sa vie continuée hors du plan physique est plus agrandie encore qu'elle n'était naguère.

D. A. Courmes.

Partie de l'Allocution prononcée au temple de l'Oratoire.

. . . .

A voir naguère notre frère paisible, si plein de sérénité, au milieu de ce cénacle d'esprits élevés qui se vouait, dans le recueillement, à une synthèse de l'idée religieuse et qui s'efforçait de rapprocher les membres de la grande famille humaine en créant entre eux des liens fraternels, qui donc aurait cru que cet homme, auquel on aurait été tenté d'appliquer la parole de l'Evangile : *Heureux ceux qui procurent la paix !* avait été proscrit deux fois, d'abord par la France, au moment du 2 décembre, puis par l'Allemagne ?...

C'était pourtant le même homme et il n'a pas essentiellement changé. Il a été, avant tout et toujours, un idéaliste et un croyant. Son patriotisme était d'une si pure essence que s'il y entrait de la haine, elle n'avait rien de concret ou de personnel, mais qu'elle était celle de l'injustice et de l'oppression. Aussi bien, n'entrait-il guère que de l'amour dans son patriotisme : amour de la petite patrie alsacienne, amour de la grande patrie française, amour de la liberté, amour qui, mûri par l'épreuve, épuré par l'influence grandissante du sentiment religieux, devait *aboutir à ce sublime résultat de le faire adhérer à une association dont le but est d'établir la fraternité humaine sans distinction de race* (1). Ainsi, jamais, jusqu'au dernier moment, il n'a renoncé à l'espérance de voir son Alsace redevenir française, et cependant il a aimé ses ennemis, ceux qui avaient détruit son foyer, déraciné sa vie, ceux qui avaient fait de lui un exilé !

. . . .

Vous le pleurez, vous possédez les mêmes certitudes, qui sont votre bien le plus précieux, ici-bas. Elles vous ont déjà, à maintes reprises, merveilleusement fortifiés, elles vous forti-

(1) Les italiques sont de notre fait (N. D. L. D.)

fieront encore à cette heure douloureuse où se ferme pour vous le foyer paternel. Notre foi, en effet, peut varier dans son expression humaine : sa nature est la même et elle est d'autant plus pure qu'elle est plus directement inspirée par Celui qui, en dissipant la nuit du tombeau, nous a révélé la destinée immortelle de nos âmes. C'est Lui qui a les paroles de la Vie éternelle ; ne sont-elles pas inspirées de son esprit même ces autres paroles que j'aime à rappeler en cet instant et dont vous reconnaîtrez l'origine : « Laissez-moi vous le dire encore, ô mes frères et mes sœurs, qui pleurez des êtres chers ! ayez la force d'imposer silence à votre douleur. Ne les appelez pas vers vous, mais allez les retrouver. Ne les faites pas descendre jusqu'à vous, mais élevez-vous vers eux. Que votre amour soit une force qui les pousse en avant et non un poids écrasant qui les attire en arrière. Que vos pensées soient pour eux comme une rosée rafraîchissante ; que vos pensées, pleines de tendresse, de confiance et d'espoir, leur créent une atmosphère de paix et de lumière. Vivez noblement et purement : vous ne sauriez leur rendre un meilleur hommage (1). »

. . . .

Discours du Dr Th. Pascal.

« Mes fonctions dans la Section française de la Société théosophique m'imposent le devoir de prononcer quelques paroles sur les restes mortels de l'un de ses membres les plus dévoués et les plus sincèrement aimés.

Mais ce devoir est mêlé de bien d'amertume. Cette pensée, qui pourrait sembler étrange dans la bouche d'un croyant à l'immortalité et devant un mausolée dont l'exergue nous rappelle de ne point pleurer ce qui est éternel, n'est point cependant sans quelque fondement.

En effet, les âmes communiquent librement et ne se quittent jamais dans le monde supérieur, mais ici-bas, voilées par les corps, elles ne se connaissent et ne communiquent qu'à travers eux. Nous retrouverons plus tard notre ami, là-haut, mais, ici bas, il est à jamais perdu pour nous. Et s'il est parmi nous en ce moment, — ce que bien des raisons semblent faire supposer, — il ne peut se manifester à nos sens grossiers, et, bien que nos sentiments soient pour lui un livre ouvert, nous ne le retrouverons que lorsque, à notre

(1) Extrait du livre *A ceux qui souffrent, quelques points de l'enseignement théosophique*, par Aimée Blech. N. D. L. D.

tour, nous aurons rejeté le fardeau de la chair. Voilà pourquoi la tristesse est dans mon cœur.

Aussi bien, cette tristesse est égoïste, car celui qui nous a quittés est heureux, maintenant, au milieu de ceux qui l'ont devancé dans l'au-delà, libéré des douleurs inhérentes à l'enveloppe corporelle. Nous devrions ne songer qu'à sa délivrance.

Mais j'ai un autre devoir à remplir, le devoir de saluer une dernière fois, avec respect et affection, ce corps qui, pendant de longues années, fut l'instrument fidèle, discipliné, obéissant, de sa noble et forte volonté.

La vie dont il l'a imprégné était si généreuse, si bienfaisante, qu'elle sera utile aux éléments mêmes qui vont la recueillir, et les arbres et les fleurs autour de sa tombe, en la recevant, tendront plus fortement vers la vie plus haute que l'évolution leur destine.

Enfin, — et c'est ici la partie la plus douce de ma tâche, — je voudrais rappeler les vertus de celui qui fut le maître de ce corps inanimé, et les proposer comme exemple à notre admiration. Ceux qui l'ont bien connu savent que ces vertus étaient nombreuses et fortes. Je voudrais citer quelques-unes de celles qui m'ont le plus frappé : sa rare droiture, son admirable loyauté, sa magnifique tolérance, son très admirable dévouement.

La flamme chaude de son âme contenait les plus belles des formes de l'amour : cette pitié pour l'infortune, qui toujours suscitait son inépuisable générosité ; une tendre adoration pour sa famille ; un immense amour pour la France qui fit de lui, lorsque la patrie fut en danger, le grand patriote dont le pays se doit de garder la mémoire ; enfin, l'amour de Dieu qui le rendit un vrai chrétien.

Partout, toujours, le cœur guida sa vie et la rendit utile.

Sur la fin de ses jours, Dieu récompensa ses longues années de dévouement en lui faisant rencontrer les doctrines théosophiques. Ces doctrines lumineuses et fortes, si vivantes de religion, ne pouvaient laisser indifférent un esprit aussi ouvert, aussi éclairé, aussi tolérant, aussi vraiment religieux. Il répondit à leur lumière et leur chaleur dilata plus encore son noble cœur.

Dès lors, son amour pour la religion qui berça son enfance devint plus profond en même temps qu'il s'étendit aux autres religions que Dieu a données aux hommes comme autant de sentiers qui mènent à lui ; son amour pour la famille qui, déjà, s'était élargi jusqu'à la patrie, rayonna sur l'humanité tout entière. Il vit en tout homme un enfant de Dieu, un frère aîné dont il devait imiter les vertus ou un cadet dont il avait à aider la faiblesse.

C'est ainsi que la Théosophie, avant qu'il ne quittât ce corps, épanouit tout à fait la splendide corolle de son âme.

Tel est l'homme que sa famille et la Théosophie française ont perdu. Sa perte serait irréparable s'il ne nous avait légué des enfants aussi nobles, aussi dévoués, aussi tolérants que lui, des enfants que nous aimons d'autant plus que la mort nous a ravi leur père.

Dans la gerbe de sentiments qui s'agitent dans nos cœurs, j'ai choisi ces quelques fleurs de gratitude et d'affection.

Vous, ses enfants, nos amis profondément chers, et vous, tous les membres de sa noble et belle famille, acceptez-les comme il les accepte. Emportez-les comme il les emporte.

Nous gardons pour nous son magnifique exemple et sa touchante affection ! »

Paroles dites par M. L. Revel.

« Au nom des théosophes de la province et des théosophes absents de Paris, je viens saluer les restes de Celui qui fut pour nous un modèle de courage et d'abnégation.

M. Blech est de la race de ces fiers penseurs — je dis est, car il est pour nous plus vivant que jamais — il est, dis-je, de la race de ces hommes courageux qui n'offrent aucune prise à la faiblesse morale et qui sont prêts à tous les sacrifices pour défendre leurs convictions et affirmer leur foi.

Dans le cours de sa vie, pleine de travail, de probité et d'honneur, il a élevé son idéal au-dessus des formes et des préjugés ; et s'il aida considérablement à faire épanouir, sur cette vieille terre de la Gaule, le lotus théosophique, c'est que cette fleur bénie des sanctuaires anciens est l'emblème de l'immortalité de l'âme.

M. Blech a voulu vivre la loi de solidarité humaine, et sa vie fut toute sympathique, d'une sympathie générale, universelle, le seul lien véritable qui unit l'homme à Dieu, car il faut avoir appartenu par le cœur à l'humanité avant de pouvoir réaliser l'union divine. »

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(Suite).

Cecco d'Ascoli, surnommé Francesco Stabili. — Il vécut au XIIIe siècle et fut considéré comme le plus fameux astro-

logue de son temps. Un de ses ouvrages publié à Bâle, en 1485, et appelé *Commentarii in Sphœram Joannis de Sacrabosco*, existe encore. Cecco fut brûlé vif par l'Inquisition, en 1327.

Cerbère (gr. lat.). — Cerbère, le chien monstrueux à trois têtes, qui était supposé veiller à l'entrée des Enfers, vint aux Grecs et aux Romains de l'Egypte. C'était le monstre, mi-chien et mi-hippopotame, qui gardait les portes de l'Amenti. La mère de Cerbère était Echidna, un être mi-femme et mi-serpent, très honorée en Etrurie. Le Cerbère égyptien et le grec sont tous les deux des symboles du Kama-Loka et de ses monstres étranges, formés de la matière humaine rejetée par les âmes.

Cérès (Lat.) en grec Demeter. — L'aspect féminin de Pater œthere, Jupiter. Esotériquement, elle est le principe producteur dans l'Esprit tout immanent qui anime chaque germe de l'Univers matériel.

Chabrat Zerchaur, Bokher (Heb.). — Un ordre d'origine Rose-Croix dont les membres étudient la Kabale et les sciences hermétiques ; il admet les deux sexes et il a de nombreux grades d'instruction. Les membres se réunissent secrètement et l'existence même de cet ordre est généralement inconnue. (W. W. W.)

Chadâyatana (sk.). — Littéralement les six demeures ou portes dans l'homme pour la réception des sensations sur le plan physique : l'œil, le nez, l'oreille, la langue, le corps ou toucher et l'intelligence en tant que produit du cerveau ; et sur le plan mental (ésotériquement) les sens de la vue, de l'odorat, de l'ouïe, du goût, du toucher et la perception spirituelle, le tout synthétisé par l'élément Bouddhi-Atmique. Chadâyatana est l'un des 12 *Nidanas* qui forment la chaîne continue des causes et des effets.

H. P. B.

Échos du Monde théosophique

France

La dernière conférence théosophique publique de l'année d'exercice, à Paris, a eu lieu le dimanche 5 juillet, au siège de la section. Sous le titre de *Palingénésie et théosophie*, M. Revel, père, y a parlé de deux précurseurs français des idées théosophiques à peine antérieurs à H. P. B. — les philosophes Charles Bonnet et Ballanche, dont quelques écrits, lumineusement interprétés par le conférencier, reflètent effec-

tivement le fond même d'une partie au moins de la donnée théosophie actuelle.

Le groupe des *Recherches scientifiques* et *théosophiques* a de même clôturé ses réunions par l'intéressante communication de l'un de ses membres, M. René André, sur *quelques cas d'autoscopie interne* relatés par la science officielle et insérés dernièrement dans la *Revue philosophique* de Paris. Il s'agit de l'examen médical, contrôlé, de sujets de peu d'instruction qui, à l'état de veille, ont perçu avec exactitude les organes intérieurs de leurs corps physiques, les viscères et leur fonctionnement, la circulation du sang, la double coloration des globules, etc. L'interprétation des médecins officiels, principalement basée sur l'existence, dans le cerveau, des images virtuelles de la totalité du corps et de leur quasi extériorisation en certaines circonstances, cette interprétation, disons-nous, pour ingénieuse qu'elle est, ne résout pas, *de l'aveu même de leurs auteurs*, un problème dont la solution se trouve sans doute, plutôt, dans de premières réalisations de vision éthérique ; mais, le seul fait d'avoir admis la possibilité de l'autoscopie interne est déjà un point en faveur de la science du jour et légitime d'avoir attiré notre attention sur le mémoire publié par la *Revue philosophique*.

*
* *

Nous nous sommes étendus d'autre part sur le décès survenu, le 6 juillet dernier, de l'un des plus dignes M. S. T. de Paris, M. Charles Blech, et sur la manifestation théosophique qui a eu lieu en cette triste circonstance. Divers journaux ont rendu également hommage aux qualités du défunt. Voici ce que M. Ranc a écrit dans le *Radical* à ce sujet.

« M. Charles Blech, père, vient de décéder à Paris. »

Quels souvenirs ces quelques mots ont éveillé en moi !

C'était au lendemain de la mort de Gambetta, dans le jardin de Ville-d'Avray ; un homme entra qui m'apercevant se jeta dans mes bras et éclata en sanglots. Celui qui pleurait ainsi le grand patriote (ce mot n'était pas encore profané), c'était Charles Blech, le noble Alsacien, le héros modeste qui vient de mourir.

Voici dans quelles circonstances il avait connu Gambetta. Français dans l'âme, ni les désastres de la patrie, ni Sedan, ni la trahison de Bazaine et la chute de Metz ne l'avaient découragé ; il était de ceux qui devaient espérer contre l'espérance même, il vint se mettre à la disposition de la délégation de Tours et demanda à voir Gambetta. C'est à moi qu'il s'adressa, porteur d'un mot d'un ami commun. Il me dit qui il était, que manufacturier à Sainte-Marie-aux-Mines, ayant de nombreuses relations en Alsace et dans les pays frontières, il se croyait en état de rendre des services et de remplir toute mission dont le gouvernement de la Défense voudrait le charger. Je le menai de suite chez Gambetta qui, après l'avoir écouté, lui dit à peu près ceci :

« Tous les généraux n'ont pas signé le revers ; tous les généraux prisonniers en Allemagne n'ont pas engagé leur parole ; il y en a, nous le savons, qui n'ont qu'une pensée, recouvrer leur liberté pour revenir se battre ; il faudrait quelqu'un qui allât se mettre en rapport avec eux pour les aider, pour préparer l'évasion ; vous me paraissez réunir les conditions nécessaires, vous parlez allemand... Voulez-vous être cet homme-là? Ce serait un grand service... »

Charles Blech l'interrompit par ces simples mots : « Je suis prêt à partir. »

— Mais, reprit Gambetta, vous savez, si vous échouez, si vous êtes pris, ce qui vous attend?

— Je le sais, je serais fusillé... Je suis prêt à partir.

Gambetta se leva, serra longuement la main de Blech : « Eh bien, lui dit-il, allez et bonne chance ! Ranc va vous donner les renseignements, les indications dont vous aurez besoin. »

Trois semaines après, Charles Blech arrivait à Bourges où se trouvait alors Gambetta, lui amenant le général Clinchant, celui qui, sans l'intervention de Changarnier, aurait peut-être arrêté Bazaine dans son œuvre de trahison. Gambetta lui offrit le commandement de l'armée de l'Est. Malheureusement Clinchant refusa, alléguant qu'il n'était que général de brigade, qu'il ne pouvait accepter qu'une division... et nous eûmes Bourbaki !

Après la guerre, Blech, ferme républicain, resta en relations constantes avec Gambetta et avec les amis de celui qui avait dit : « Tout pour la France par la République ! »

Le *Temps* rappelle la longue captivité subie par Blech dans la forteresse de Magdebourg. Il fut en effet victime, il y a une qninzaine d'années, des imprudences du colonel V..., le prédécesseur de Sandherr à la direction du service des renseignements, qui était tombé sottement dans un piège tendu par le contre-espionnage allemand. Blech supporta, d'une âme stoïque, trois ans d'un dur emprisonnement. Il n'eut pas un mot de récrimination contre les *patriotes* dont les fanfaronnades l'avaient compromis, lui, ainsi que d'autres Alsaciens fidèles à la France et militants. »

*
* *

Le colonel H. S. Olcott, à son retour de Hollande et d'Angleterre, a passé de nouveau quelques jours à Paris avant de se rendre à Cuba où l'appelle le règlement définitif des affaires théosophiques pour lesquelles il a entrepris son voyage actuel. Il doit repasser par la France, en septembre ou octobre, avant de regagner Adyar.

*
* *

Au moment où la grande église « catholique » romaine vient de perdre son chef éminent, le pape Léon XIII, nous apportons le témoignage du respect des théosophes à la mémoire d'un homme qui, détenteur, comme ses prédécesseurs, des riches formules que l'ésoté-

risme seul peut résoudre, a du moins essayé d'en faire élucider quelques-unes et a fait montre d'une certaine conciliation entre les hommes. Puisse son successeur faire davantage encore, en attendant le jour qui viendra, si la papauté ne doit pas disparaître, où la théosophie, avec ou sans son vocable, aura finalement éclairé le Vatican et ainsi transformé la partie du monde qui s'y rattache au point de vue spirituel.

Angleterre

La convention de la section britannique de la S. T. pour 1903 a eu lieu, à Londres, le 5 juillet dernier. Il y a été décidé, entre autres choses, d'augmenter le montant de la cotisation annuelle des membres de cette section et particulièrement de ceux qui n'appartiennent pas à des Branches, afin de porter davantage à y entrer. Les Branches ou Loges de la société théosophique sont, en effet, les parties les plus utiles de l'organisme théosophique : les membres qui en dépendent sont à même de progresser personnellement beaucoup, en même temps qu'ils concourent à former des foyers de lumière et de force dont l'effet s'épand au dehors pour le plus grand bien du monde. Ces considérations s'appliquent naturellement à toutes les Sections.

Le *Congrès théosophique Européen*, pour 1903, a eu lieu, les 3, 4 et 5 juillet dernier, à Londres, au siège de la section Britannique, 28, Albemarle street, sous la présidence du colonel H. S. Olcott, président fondateur à vie de la société théosophique. Les sections de l'Europe étaient représentées : l'Allemande, par le Dr Steiner, la Britannique, par M. Bertram Keightley, la Française, par M. Pierre Bernard, la Hollandaise, par M. Fricke, l'Italienne, par Mme Cooper Oaklen, la Scandinave excusée. Nombreuse assistance.

Première séance, vendredi 3 juillet, après midi. — Après l'ouverture et la bienvenue aux délégués, par le président, M. Bertram Keightley, qui a pris l'initiative du congrès, rappelle le projet de fédération arrêté en 1902 et les premières dispositions prises à cet effet, savoir un congrès européen, un comité international, des publications, etc. M. Bertram Keightlen insiste sur l'importance de cette fédération dans laquelle chaque partie conservera son autonomie et ne sera unie aux autres qu'au point de vue moral : le mouvement théosophique est essentiellement *mondial*, dit-il, mais ses éléments sont épars et, dans la difficulté de les tous réunir, en un seul point, du moins peut-on le faire par grandes parties du globe, d'où l'idée réalisée du congrès européen. Restent à compléter les mesures *ad hoc*, ce dont va s'occuper le présent congrès. La discussion ainsi ouverte, aboutit : 1° à la formation, dans chaque section, de Comités spécialement affectés aux questions attenant à la fédération ; 2° à la création d'un *Bulletin de la fédération* qui insérera les travaux présentés et les communications nécessaires. M. Van Manen, de la Hollande, est nommé, pour un an, rédacteur en chef du dit Bulletin ; 3° les Congrès seront

annuels. Sur la proposition du délégué de la Hollande, il est décidé que les prochaines assises auront lieu à Amsterdam, en 1904.

Deuxième séance, 4 juillet, soir. — Les mémoires présentés par les sections sont successivement lus ou résumés par leurs représentants qui exposent ensuite la situation de leurs sections respectives.

Troisième séance, 5 juillet, après midi. — Clôture du Congrès, remerciements aux délégués, par le président, et ajournement à l'année prochaine.

*
* *

Nos frères d'Angleterre ont perdu dernièrement, à la suite d'un accident mortel, une dame théosophe de beaucoup de valeur, Miss Shaw, que connaissaient personnellement plusieurs de nos amis. Une cérémonie a eu lieu, à cet effet, au siège local de la S. T. à Harrogate, résidence ordinaire de la défunte, cérémonie composée d'une oraison funèbre, de lectures appropriées et d'exécutions musicales d'un saisissant effet.

Hollande

La Convention de la section Hollandaise, pour 1903, a été précédée, cette année, par un concert où des M. S. T. ont exécuté du Franck, du Bach et du Mozart, concert suivi d'une réception pour les théosophes de toutes nationalités présents à Amsterdam, ce jour-là. L'assemblée générale des membres hollandais a eu lieu le lendemain, 21 juin, sous la présidence du colonel H. S. Olcott.

Amérique

A la dernière convention de la section Américaine qui a eu lieu à Chicago, M. Leadbeater, qui présidait, a fait une allocution dans laquelle il a dit que les populations Anglo-Saxonnes des Etats-Unis, mêlées aux nombreuses immigrations intervenues des autres nations, lui paraissaient préparer la formation de la prochaine subdivision ethnique, la sixième *sous*-race de la cinquième race mère à laquelle nous appartenons tous ; que cette prochaine sous-race engloberait sans doute l'Amérique entière, fondant en son sein les éléments Latins de la partie méridionale et refaisant ainsi une sorte d'Atlantide nouvelle à laquelle de plus belles destinées encore seraient réservées... si elle savait se garder de la ploutocratie et du mésusage des pouvoirs psychiques. C'est pour réaliser d'aussi nobles fins qu'il importait de répandre largement la donnée théosophique et surtout de la vivre.

Afrique du Sud

Dès la fin de la guerre du Transvaal, les éléments théosophiques préexistant dans ce pays se sont de nouveau centralisés à Johannisberg et y ont constitué une Branche qui compte déjà plus de cent membres. Une revue théosophique, *the south Africa Theosophist*, dirigée par le major Peacock, a été fondée et s'est donnée pour mission, conjoin-

tement à la diffusion de la donnée théosophique, d'amener et de maintenir l'union entre les diverses races qui se trouvent dans la région.

Autres pays

Rien à signaler.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*. — Le dernier numéro paru, celui de juillet, a été mentionné.

Theosophist, *Organe presidentiel*, juillet 1903. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Les preuves de la théosophie, par C. W. Leadbeater. — Sur les Avatars, par Govinda.

Vahan, *Section britannique*, juillet 1903. — Décès de miss Shaw. — Les vies successives. — Les trois aspects du Soi.

Theosophical Review, *Angleterre*, juillet 1903. — Relation des Eglises avec la théosophie, par Hodgson Smith. — Le problème de l'après-mort, par Bertram Keightley. — Volonté, désir et émotion, par Annie Besant. — Le but de la Société théosophique, par miss Shaw. A la mémoire de feue miss Shaw.

Lotus journal, *Angleterre*, juillet 1903. — La loi de cause et d'effet, par C. W. Leadbeater.

Sophia, *Espagne*, juin 1903. — Le mystère, par Urbano. — Le hilozoïsme, par Blanco.

Teosofia, *Italie*. — Pas reçue.

Théosophia, *Hollande*, juin 1903. — Le règne animal, par Sinnett. — Clairvoyance, par C. W. Leadbeater.

Théosophie, *Belgique*, juillet 1903. — Comment penser, par Annie Besant. — Ciel et enfer, par le Dr Pascal.

Theosofisk Tidskrift, *Scandinavie*, juin 1903. — Individualité, par Annie Besant.

Lucifer, *Allemagne*, juin 1903. — Organe théosophique nouvellement fondé dans la Section allemande de la S. T. — Utilité de la S. T. — Sur la baguette divinatoire.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, juin 1903. — La réincarnation, par C. W. Leadbeater.

Revista teosofica, *Cuba*, et **Sophia**, *Chili*, — pas reçues.

Souith Africa Theosophist, avril, mai et juin 1903. — Organe théosophique récemment fondé dans l'ancien Transwaal. — La place de l'homme dans la nature, par Annie Besant. — Vieilles légendes du pays Kaffir.

Theosophy in Australasia, *et* **New-Zeland theosophical Magazine**, uin 1903. — Sur Giordano Bruno, par Eveline Lander.

Prasnottara et Theosophic Gleaner, *Inde*, mai, juin 1903. — Sur le zoroastrianisme. — Les sept races humaines. — Le mental des animaux.

Bulletin de la société psychique de Nancy. — Pas reçu.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, juillet 1903. — Comment je suis devenue végétarienne, par Mme Sosnovska, docteur en médecine, très intéressant article.

Revue du bien, *Paris*, juillet 1903. — Cet excellent périodique, fondé et dirigé, par le sympathique poète Marc Legrand, pour l'exaltation du bien et du beau, est sans doute déjà connu de la plupart de nos lecteurs. Notre revue ne le mentionne ordinairement pas parce qu'elle doit se limiter aux organes d'ordre théosophique ou qui s'y rattachent. Nous pouvons signaler, toutefois, dans le premier numéro de juillet de la *Revue du bien*, un intéressant article intitulé *les Paraboles de la vie* dont l'auteur, Jean Dédina, artiste doublé d'un philosophe, décrit, d'une manière simple et imagée, le but de la vie et le moyen de l'atteindre. La teneur de l'article n'est pas tout à fait conforme à la donnée théosophique sur la question, mais cela s'en rapproche dans une certaine mesure, et c'est très bien dit :

Reçu aussi : *Revue spirite*, Paris. — Le *Monde Occulte*, Paris. — *Bulletin des Sommaires*, *idem*. — *Argus des Revues*, *idem*. — *L'Université* de Paris. — *La vie normale*, *idem*. — *La vie nouvelle*, *idem*. — Annales psychiques, *idem*. — Bulletin de la société psychique de Marseille, etc.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Poésies nouvelles, *précédées des Premières poésies*, par France Darget. — Prix 2 francs.

Dans le numéro de février dernier de cette revue, nous signalions le cas de cette jeune fille, Mlle France Darget, qui, dès l'âge le plus tendre, s'était sentie portée vers la poésie et mise à produire de charmants vers revêtant de très jolies pensées aussi. Elle a publié, il y a trois ans, ses *Premières poésies* dont fait partie sa *Fleur des tombeaux* et reçu pour cela une médaille d'or de l'Académie nationale de Bordeaux. Elle vient récemment de faire paraître un autre volume, dit *Poésies nouvelles*, dont la valeur est supérieure encore aux premières. Sully Prudhomme a écrit de la jeune poète qu'*il n'avait jamais rencontré une aptitude poétique aussi évidente à pareil âge*, — appréciation qui nous dispense évidemment de formuler la nôtre, au point de vue littéraire.

Mais il est un autre aspect des choses qui nous retient davantage, celui du fond même des idées émises, et il nous est agréable de témoi-

gner, à notre tour, de la valeur de celles des *Poésies nouvelles*. Dans l'*Ode sur le désastre de la Martinique*, par exemple, après une description d'ensemble et synthétique du désastre, le poète en recherche les causes et, dans son impossibilité de les trouver, il s'incline du moins devant la manifestation du pouvoir de Dieu, avec le seul tort, suivant nous, de croire Dieu passible de colère. Dans *les Trois routes*, il chante, en fait, les « trois sentiers » de la théosophie, ceux de l'*action* par l'espérance, de la *connaissance* d'où résulte la foi, et de l'*amour* par la charité.

Nous avions donc raison de dire naguère que de tels enfants voient la vie avec des yeux d'*âmes âgées* et que le moindre fil conducteur pourrait les conduire aux plus hauts horizons. Puisse ce jalon être la théosophie pour Mlle France Darget : c'est ce que nous pouvons souhaiter de meilleur au jeune auteur des *Poésies nouvelles*.

D. A. Courmes

Erratum. — Au dernier numéro, page 175, ligne 23 : au lieu de reconnaître ce qui lui..., lire, reconnaître dans ce qui lui...

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE AOUT 1903

Néant.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *LOTUS BLEU*.

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Le directeur et administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 SEPTEMBRE 1903

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 7

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

ANNIE BESANT



Il faut, pour avoir la conception nette de tout ce qui est grand dans la Nature ou dans l'Art, se trouver à telle distance qui permette d'en embrasser l'ensemble. Nous ne savons pas

ce qu'est vraiment la montagne si nous nous bornons à explorer les débris amoncelés à sa base, nous ne connaissons pas la Vénus de Milo si nous ne l'avons examinée que de son piédestal même. Et nous ne pouvons pas davantage juger d'un grand caractère avant que le temps n'ait joué le rôle de la distance, avant que nous ne soyons sortis du tourbillon des sentiments et des préjugés personnels, avant d'être hors de l'atmosphère si variable de l'opinion publique qui obscurcit notre vision et trouble notre jugement. Il est vrai, aussi, que si nous ne voyons la montagne que de loin, la beauté des ravines ombreuses, les cascades cachées, les ruisseaux bordés de fougères, tout cela nous échappera, autant que l'aspect désolé des rochers brisés et les mornes espaces semés d'éboulis. De même, les marques plus délicates de la beauté d'une grande âme et les cicatrices qui lui sont venues des champs de la discussion nous échapperont, si nous ne la regardons que dans son ensemble.

A quelque époque que ce soit, à quelque race qu'elle appartienne, l'âme qui s'impose, c'est-à-dire l'être qui est un chef, qui peut attirer le cœur des hommes et devenir un facteur puissant dans leurs destinées, cette âme doit nécessairement être grande ; elle est, selon Carlyle, un *Konning*, un homme *capable*, non pas peut-être aussi bonne que grande, dans le sens attaché par nous au terme de *Mahâtma*, mais au moins forte, puissante et dominatrice. L'histoire nous offre beaucoup d'exemples de cette sorte, car les grandes âmes ont servi inconsciemment de leviers pour faire avancer un peu plus la roue de l'Evolution. Mais il est moins d'âmes aussi bonnes que grandes, cherchant consciemment à atteindre la perfection humaine et à être en harmonie avec la loi cosmique. Ceux-là mêmes cependant auxquels, dans un mouvement social, le culte du héros paraît une faiblesse et un danger, ne nous contrediront pas, nous l'affirmons sans crainte, quand nous dirons que celle qui forme l'objet de cette rapide esquisse est l'incarnation d'une âme grande et bonne entre toutes. Quelle que soit, en effet, l'opinion individuelle, ou la nature du lien qui unit Mme Besant et les membres du mouvement qu'elle dirige, il est un fait indiscutable : c'est qu'elle possède une énorme influence dans le monde de la pensée théosophique, et qu'elle l'exerce avec une volonté toujours consciente pour l'élévation de la race humaine. Les plus jeunes mêmes d'entre nous ont compris qu'un caractère vraiment supérieur ne se forme qu'au cours d'une longue suite de vies vouées au travail le plus ardu. Nous pouvons donc conclure que l'âme connue de nous sous le nom d'Annie Besant a dû souvent, dans le passé, s'incarner dans des corps des deux sexes pour aider à l'évolution. L'âme forte qui a supporté plus que la

norme habituelle de souffrance, qui a subi d'étranges vicissitudes inconnues au commun des hommes, est la résultante d'expériences ignorées de nous et accumulées pendant ses existences antérieures où la joie et la douleur, le succès et l'insuccès, le mal et le bien, ont eu leur tour.

Mme Besant est née le 1er octobre 1847, à portée des « Bow Bells », nous dit-elle dans son *Autobiographie*. Elle peut donc être regardée comme citoyenne de Londres ; mais elle est, à proprement parler, citoyenne du monde : nul pays n'est son « home » particulier. Sa première jeunesse fut heureuse ; elle nous raconte elle-même combien l'équitation, qu'elle pratique aujourd'hui encore, et toutes sortes d'exercices et de sports l'occupaient. Mais la lecture aussi l'absorbait ; de bonne heure elle dévorait les livres, meublant son esprit à l'âge où le cerveau est plus plastique, où les idées se gravent le mieux en lui, accumulant ainsi une science devenue plus tard fort utile. Cet amour précoce de la lecture solide, non pas celle qui consiste à parcourir des nouvelles et des articles détachés, est déjà l'indice d'une vie portée à l'altruisme. L'égo, pénétré du désir d'être utile, force la conscience physique à assimiler des faits, à acquérir des connaissances où il puisera à volonté. En effet, la théosophie nous enseigne que la faculté de concevoir, de classifier et de se souvenir, est innée chez l'égo, mais qu'il faut la réveiller avec chaque cerveau physique nouveau, et Mme Besant ne serait pas l'orateur qu'elle est si elle n'avait rien acquis dans le passé. Voilà une indication pour ceux qui souhaitent d'œuvrer utilement dans le mouvement théosophique : il nous faut une base scientifique avant de pouvoir construire l'édifice de la sagesse.

Cette joyeuse jeunesse décrite par Mme Besant fut complètement bouleversée par le mariage. Elle n'avait alors que 20 ans. Une suite d'événements pénibles, après la naissance de deux enfants, rompirent tous les liens de famille et jetèrent Mme Besant dans la vie publique. Nous ne pouvons pas, dans une notice comme celle-ci, raconter, comme il le conviendrait, sa séparation d'avec l'Eglise chrétienne, son œuvre de conférencier et de libre-penseur, sa lutte amère et longue, de concert avec Bradlaugh, pour la liberté de la presse, ainsi que ses efforts pour aider et relever les opprimés et les malheureux : cela fait partie de l'histoire contemporaine. Tous ceux qui ont lu l'*Autobiographie* de Mme Besant savent comment elle arriva à suivre ces différents courants d'idées et combien profondément elle souffrit de la perte de sa foi, de ses enfants, de ses amis et de sa réputation. Mais elle fut toujours soutenue par cet inflexible amour de la vérité qui dirigea sa vie, et nous voyons ici son Karma l'obliger, pas à pas, à établir cette réputation universelle

qui en a fait le grand pionnier de la théosophie moderne.

Au milieu du travail et des tracas inséparables des mouvements publics où elle était engagée, Mme Besant trouva le temps d'étudier toutes sortes de questions scientifiques, de se préparer et de répondre à divers examens universitaires, ainsi que d'autres corps enseignants. Elle fut ainsi diplômée de l'Université de Londres pour l'examen intermédiaire du baccalauréat ès Sciences, et elle possède plusieurs diplômes donnés par la direction des Sciences et des Arts de South Kensington. Cela soit dit pour témoigner de la souplesse de son esprit et de sa puissance de travail, qualités qui caractérisent éminemment Mme Besant. La suivre ensuite dans sa carrière, c'est montrer la merveilleuse facilité avec laquelle elle saisit et assimile les faits. Cette compréhension vive et cette adaptabilité lui ont permis d'avancer dans son pèlerinage à la recherche de la vérité avec une rapidité surprenante pour des esprits moulés dans des enveloppes plus rigides. Rien, probablement, ne lui a été plus souvent reproché que la fréquence avec laquelle elle a « changé d'avis », selon la phrase courante. Il en est cependant nécessairement ainsi chez une personne dont la conception puissante s'allie à l'énergie de l'action. Voir nettement et sentir fortement, chez Mme Besant, c'est agir promptement : résultat surprenant pour ceux-la seuls dont la pensée moins ailée ne peut suivre un essor plus rapide. M. Gladstone était un exemple frappant de cette même combinaison de qualités, mais, comme Mme Besant le lui fit observer, quand il l'accusa, cela est singulier, de variabilité, son champ d'activité intellectuelle, à lui, se trouvait plutôt dans les régions politiques que religieuses.

Quand Mme Besant connut Mme Blavatsky, en 1889, elle s'était déjà trouvée face à face avec des problèmes touchant aux côtés occultes de la conscience, problèmes auxquels ni la science, ni la philosophie n'avaient pu répondre. La vérité, pour elle, devant être recherchée à tout prix : confort, estime sociale, amitié, furent pesés une fois de plus et furent trouvés sans poids pour elle devant l'impérieuse aspiration de sa nature intérieure vers la lumière. Mme Besant entra donc dans la Société théosophique et lui apporta sa brillante éloquence, sa réputation d'orateur et de controversiste, un cœur enflammé d'ardeur pour la science et passionnément dévoué à l'humanité. Tout le monde sait combien elle a travaillé pour la Théosophie pendant les treize dernières années : elle n'a absolument vécu que pour cela.

Mme Blavatsky ayant été la première à lui donner la clef du trésor tant cherché, elle a toujours parlé du fondateur de la Société Théosophique avec une reconnaissance et un amour sans bornes ; elle a défendu son bon renom dans tous les pays

civilisés du globe, et elle a notamment établi que la caractéristique dominante de Mme Blavatsky était cette loyauté et ce dévouement absolus qui lui firent ignorer toute considération personnelle et sacrifier son bonheur, sa réputation, tout, excepté sa fidélité à son idéal spirituel, à ses sentiments d'attachement et de reconnaissance envers ses instructeurs.

L'histoire nous enseigne, si nous savons la lire, que les hommes et les femmes qui ont le plus ému le cœur et l'esprit humains sont ceux qu'a animés l'énergie dévorante de la dévotion. En effet, si *la conception* et *l'organisation* des grands mouvements exigent une intelligence nette, la force qui les vitalise ne peut venir que du côté de la nature qui se manifeste sous forme *d'énergie ;* c'est-à-dire qu'il faut allumer le feu de la dévotion avant que les roues de la machine intellectuelle ne puissent tourner. Mme Besant n'a pas donné à ceux qui sont jeunes encore dans la théosophie, elle n'a pas donné, je le répète, de leçon plus haute que cet exemple d'énergie et de dévouement infatigable à l'idéal conçu par son intelligence. Il nous faut, en effet, d'abord comprendre intellectuellement les grands faits de l'évolution humaine et cosmique, les possibilités qui sont devant nous, puis il nous faut avoir la volonté inébranlable et la persistance énergique que provoquent notre dévotion pour l'idéal.

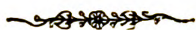
Mme Besant répondrait, si on le lui demandait, qu'elle est arrivée à accomplir l'immense travail qu'elle fournit, en se levant de bonne heure, en classant avec ordre ce qu'elle a à faire et surtout en concentrant toute son attention sur la besogne du moment, en la terminant bien avant d'entreprendre quelque chose d'autre, bref, en suivant les méthodes pour le contrôle et la culture du *pouvoir de la pensée* qu'elle a indiquées dans le livre qui traite de ce sujet. Ceux qui sont au courant de sa correspondance mondiale et qui savent le temps absorbé par des entrevues, des demandes de secours spirituel ou de direction intellectuelle, ceux qui savent enfin quels voyages elle entreprend tous les ans, combien de livres et d'articles elle écrit, et combien de conférences et de leçons elle donne, peuvent bien être atterrés par la grandeur de sa tâche. Ils savent aussi cependant à quel point cette tâche est librement et joyeusement accomplie, regardée qu'elle est par elle comme une simple quote-part donnée au progrès et au bien-être général. C'est qu'il n'est pas de motif plus noble offert à l'esprit humain que celui de s'associer consciemment à l'œuvre des Grandes Puissances du Cosmos pour exécuter « le plan éternel » !

Ce bref croquis sera pour quelques-uns la très faible esquisse d'une personnalité qu'ils aiment et qu'ils révèrent ; il semblera à d'autres que les ombres sont oubliées et que l'aurore

qui illumine le sommet de la montagne a seule été décrite. Rien de ce que je pourrais dire ne saurait suffire à ceux qui aiment Mme Besant et je ne saurais dépeindre les ombres inséparables de toute manifestation en notre monde d'images fuyantes. C'est assez que nous apercevions les pics rosés éclairés par le soleil ; ils nous engagent à gravir la rude montée, pendant que nous hésitons dans l'ombre de la vallée — et nous pouvons nous rappeler toujours ces mots d'un poète :

« Les sommets conquis et gardés par les grands hommes
« N'ont pu être atteints d'un essor soudain.
« Tandis que leurs compagnons dormaient,
« Eux montaient à grand'peine, *à travers la nuit.* »

A. B. C.



L'évolution de la Conscience.

(Suite.)

Opération de la deuxième Vague de Vie.

Cependant, l'énergie vitale du deuxième Logos poursuit son œuvre, préliminaire de l'éveil de la conscience : la deuxième vague de vie se déverse de plan en plan et communique ses propres qualités à la proto-matière septénaire. Cette vague de vie, nous l'avons dit, entraîne les Triades spirituelles avec elle jusqu'au sous-plan atomique du troisième plan, le « plan du feu », de la puissance créatrice individualisée, de l'intelligence. Chacune d'elles s'est déjà associé un atome sur ce plan, — l'atome manasique, le voile mental de la Monade — ; et la vie du Logos baigne uniformément ces atomes attachés et tous ceux du plan. Ces atomes, soit libres, soit attachés, qui constituent la totalité du sous-plan mental atomique, pourraient être réunis sous l'appellation d'*essence monadique ;* toutefois, en raison des différences qui se produisent au cours de l'évolution entre les atomes libres et les atomes attachés, le terme « essence monadique » est habituellement réservé aux atomes libres, et les atomes attachés sont appelés « atomes permanents » pour des raisons qui apparaîtront plus loin. Nous définirons donc l'essence monadique : la matière atomique animée par la vie du deuxième Logos. La matière atomique est le revêtement qu'Il assume pour vivifier les formes et leur donner la cohésion. Sa Vie propre, en tant que Logos — distincte de la vie d'Atmâ-Buddhi-Manas dans l'homme, distincte

de toutes les entités vivantes du plan, bien qu'Il les soutienne, les imprègne et les contienne toutes — se revêt de matière atomique seulement, et c'est celle-ci qu'on désigne alors sous le nom d' « essence monadique ».

La matière du plan mental, déjà capable par la nature même de ses atomes de répondre aux vibrations mentales, forme, sous l'impulsion de la deuxième vague de vie, des combinaisons susceptibles d'exprimer des pensées, — pensées abstraites dans la matière la plus subtile, pensées concrètes dans la matière la plus dense. Les combinaisons formées : 1°, sur les sous-plans supérieurs, constituent le premier règne élémental; 2°, sur les quatre sous-plans inférieurs, constituent le deuxième règne élémental. La matière agglomérée en combinaisons de ce genre est appelée « Essence élémentale » : elle est susceptible de se façonner en formes-pensées. Il est essentiel de la distinguer de l'essence monadique : dans leur constitution, l'une est atomique et l'autre moléculaire.

La deuxième vague de vie se déverse ensuite sur le deuxième plan, le « plan de l'eau », de la sensation individualisée, du désir : l'énergie vitale du deuxième Logos, — Sa substance, — attache les « atomes permanents » du troisième plan à un nombre correspondant d'atomes du deuxième plan et imprègne les atomes non attachés, qui deviennent l'essence monadique du deuxième plan ; elle dépasse le sous-plan atomique et forme dans les six autres des combinaisons qui sont susceptibles d'exprimer des sensations et qui constituent le troisième règne élémental : la matière associée en combinaisons semblables est appelée « essence élémentale du deuxième plan » et peut se mouler en formes-désirs.

La vague de vie se déverse enfin sur le premier plan, — le « plan de la terre », de l'activité individualisée, de l'action. Elle agit comme précédemment sur la matière du sous-plan atomique ; puis, elle dépasse ce sous-plan et forme dans les six autres des combinaisons propres à constituer des corps physiques, — les « éléments chimiques », comme on les appelle sur les trois sous-plans inférieurs.

Si nous envisageons dans son ensemble l'œuvre de la deuxième vague de vie, nous verrons qu'elle consiste dans ce qu'on pourrait appeler la confection des tissus primaires qui serviront ultérieurement à former des corps subtils et denses. Dans certaines écritures anciennes, elle est fort justement appelée « le tissage », car c'est littéralement ce en quoi cette œuvre consiste. Les matériaux bruts préparés par le troisième Logos sont filés et tissés par le deuxième Logos et, de l'étoffe qu'Il produit, seront confectionnés plus tard les vêtements, les corps subtils et denses. De même que l'homme prend la matière brute, lin, coton ou soie, et en fait une pre-

mière combinaison simple en la filant, puis tisse les fils séparés en tissus de toile, de coton ou de soie, puis enfin taille et coud ces étoffes pour en confectionner des vêtements, — de même, le deuxième Logos file la matière, puis tisse les fils en un tissu et enfin confectionne des formes avec ces tissus. Il est l'Eternel Tisserand, tandis que le troisième Logos peut être imaginé comme l'Eternel Chimiste ; l'Un opère dans la nature comme dans un laboratoire, l'Autre comme dans une manufacture. Ne dédaignons pas ces similitudes : elles aident, en les étayant, les efforts de notre compréhension infirme.

Ce tissage donne à la matière des propriétés caractéristiques : les caractéristiques du fil diffèrent de celles du produit textile brut et celles de l'étoffe de celles du fil. Le Logos tisse deux sortes de tissu avec la matière manasique, deux espèces d'étoffe mentale dont seront faits le corps causal et le corps mental. Il tisse un tissu de matière astrale, l'étoffe du désir, dont sera fait le corps du désir. Autrement dit, les combinaisons de matière formées et maintenues par la deuxième vague de vie possèdent les propriétés caractéristiques qui leur permettront d'affecter la Monade quand elle viendra au contact d'autres Monades et qui la mettront à même de réagir sur celles-ci ; c'est ainsi qu'elle sera susceptible de recevoir toutes sortes de vibrations, intellectuelles, sensorielles, etc. Les caractéristiques dépendent de la nature des agrégats formés : il en existe sept types principaux qui sont dérivés de la nature de l'atome et se subdivisent en sous-types innombrables. Tout ceci contribue à la formation des matériaux du mécanisme de conscience, qui sera conditionné par la texture, la coloration et la densité de ses éléments constitutifs.

Dans la course descendante de la vague de vie à travers les troisième, deuxième et premier plans et jusqu'au point où, ayant atteint la matière la plus dense, elle commence sa course ascendante, il faut considérer son ouvrage comme la formation de combinaisons manifestant certaines propriétés, — aussi disons-nous parfois qu'il consiste à conférer des qualités à la matière. Nous verrons plus loin que, dans sa course ascendante, des corps seront construits avec la matière ainsi préparée ; mais, auparavant, nous aurons à étudier la division septénaire de la vague de vie dans sa course descendante et l'émanation des « Etres Resplendissants », des « Dévas », des « Anges », des « Elémentals » qui appartiennent aussi à l'arc descendant. Ces Etres sont les « Dieux Mineurs » de Platon de qui l'homme reçoit ses corps périssables.

Les sept Courants.

On demande constamment pourquoi le nombre 7 revient toujours et partout ? Nous le désignons en effet comme « le nombre fondamental de notre système » et les triplicités dont nous avons parlé plus haut nous fournissent la raison pour laquelle ce nombre joue un rôle si considérable dans toute classification : une triade produit naturellement un septénaire, étant donné que trois facteurs peuvent former sept combinaisons et pas davantage.

Nous avons dit que, en dehors des limites d'un univers, la matière possède les trois qualités — inertie, mouvement et rythme — à l'état d'équilibre. Quand la vie du Logos détruit cet équilibre, sept combinaisons deviennent aussitôt possibles, car, dans tout atome ou agrégat d'atomes, l'une ou l'autre de ces qualités peut prédominer sur les autres. Nous avons ainsi trois groupes de combinaisons : dans l'un, l'inertie prédomine, dans l'autre, le mouvement, et dans le troisième, le rythme. Chacun de ces groupes forme à son tour deux subdivisions, suivant que prédomine l'une ou l'autre des deux dernières qualités : par exemple, dans l'un des deux sous-groupes où l'inertie prédomine, le mouvement l'emporte sur le rythme et, dans l'autre, le rythme sur le mouvement ; de même pour les deux autres groupes.

Si nous représentons l'inertie par I, le mouvement par M et le rythme par R, et si nous disposons ces trois facteurs par ordre d'énergie relative, nous obtenons six combinaisons, savoir : $I > M > R$; $I > R > M$; $M > R > I$; $M > I > R$; $R > I > M$; $R > M > I$ et enfin une septième, $I = M = R$, où les trois qualités sont également actives. De là proviennent les *types* bien connus, classifiés d'après les qualités prédominantes et généralement désignés par les termes sanscrits « sattvique », « rajasique » et « tamasique » et par suite les aliments, les animaux, les hommes, etc.., « sattviques, rajasiques et tamasiques ».

Ce qui précède concerne la matière. La vie du Logos qui vient la baigner se manifeste aussi en sept courants et toutes les formes peuvent être rapportées à l'un ou à l'autre de ceux-ci. Il est évident que, par suite du groupement septénaire de la matière indiqué ci-dessus, sept subdivisions apparaissent en outre dans chaque courant, ce qui donne quarante-neuf subdivisions, — et la subdivision se poursuit ainsi, donnant naissance à une extrême complexité, mais, en dernière analyse, tout se ramène aux sept courants primaires de la vie du Logos. Il ne faut pas confondre ces sept courants avec les sept plans : on peut se les figurer comme juxtaposés et s'épan-

chant ainsi à travers chacun des sept plans dont chacun possède ses sept groupes de formes primaires.

Il suffit d'indiquer l'existence de ces sept courants, sans définir les caractéristiques des types qui en résultent. On peut les discerner comme sept types distincts dans chacun des trois règnes élémentals et dans chacun des règnes du plan physique. Dans « la Doctrine Secrète », Mme Blavatsky, traitant de l'homme, cite, d'après les Stances du « Livre de Dzyan », le fait qu'il y avait « Sept de Ceux-ci (les Créateurs), ayant chacun Son lot », formant les sept types d'hommes ; et ceux-ci se subdivisèrent et « sept fois sept ombres d'hommes futurs naquirent (1) ». C'est là l'origine des différences de tempéraments entre les hommes.

Les Dévas.

Nous examinerons ici un autre résultat de la course descendante de la Vague de Vie. Nous avons vu qu'elle confère des qualités aux agrégats de matière des 3e et 2e plans, qu'elle constitue sur ces plans des matériaux propres à exprimer : 1°, ceux du premier règne élémental, des pensées abstraites ; 2°, ceux du deuxième règne élémental, des pensées concrètes ; 3°, ceux du troisième règne élémental, des désirs. En outre de cette œuvre, le IIe Logos en accomplit une autre pendant le stage de « Sa descente » : Il émane des êtres évolués, parvenus à différents degrés de développement, qui sont les habitants typiques et normaux des plans considérés. Ces êtres, qui proviennent d'une évolution antérieure et qui, quand elle prit fin, rentrèrent dans le trésor de la Vie du Logos, émanent de Lui pour habiter le plan approprié à leur développement, pour collaborer avec Lui et, plus tard, avec l'homme, dans l'exécution de Son schéma d'évolution. Les diverses religions leur ont donné des noms différents, mais toutes reconnaissent le fait qu'ils existent et qu'ils agissent. Le nom sanscrit « Dévas » — ou « Etres Resplendissants » — est le plus général et décrit exactement le trait le plus caractéristique de leur aspect, un rayonnement lumineux (2). Les Hébreux, les Chrétiens et les Musulmans les appellent Archanges et Anges. Le Théosophe, cherchant à éviter les appellations spéciales à aucune secte, les nomme « Elémentals », d'après leur habitat ; ce nom a de plus l'avantage de rappeler à l'étudiant leur relation avec les cinq *éléments* des

(1) « La Doctrine Secrète », Ed. franc. Vol. III.

(2) La traduction du terme descriptif « Dévas » par « Dieux » a causé de vives préventions contre la pensée orientale. « Les trente-trois légions de dieux » ne sont pas des « Dieux » au sens occidental de ce mot, mais seulement des Dévas.

anciens, — l'éther, l'air, le feu, l'eau et la terre : car il existe des êtres semblables, mais d'un type supérieur, sur les plans âtmique et bouddhique, de même qu'il existe des élémentals du feu et de l'eau sur les plans mental et astral et des élémentals éthérés sur le plan physique. Ces êtres ont un corps formé de l'essence élémentale du règne auquel ils appartiennent, un corps étincelant aux nuances multiples et dont la forme change au gré de l'entité qui l'habite. Ils forment une immense hiérarchie, constamment à l'œuvre : ils travaillent l'essence élémentale pour en améliorer la qualité, ils l'emploient à la formation de leur propre corps, ils l'éliminent et en assimilent d'autres portions pour la rendre ainsi plus responsive ; en outre, ils travaillent sans cesse à façonner les formes, ils aident les Egos humains en voie de réincarnation en construisant leur nouveau corps, en réunissant les matériaux d'espèce voulue et en concourant à leur assemblage. Moins un Ego est avancé, plus les Dévas assument la direction de cette tâche : ils font presque toute la besogne pour les animaux ; pour les végétaux et les minéraux, ils l'exécutent tout entière. Les Dévas sont les auxiliaires diligents de l'œuvre du Logos : ils exécutent les détails de Son plan mondial ; ils aident les innombrables vies en voie d'évolution à trouver les matériaux nécessaires pour s'en revêtir. L'antiquité tout entière reconnaissait l'œuvre indispensable qu'ils accomplissent dans les mondes : la Chine, l'Egypte, l'Inde, la Perse, la Grèce et Rome sont d'accord sur ce point. Non seulement on retrouve dans toutes les religions la croyance aux Dévas supérieurs, mais encore, dans les légendes de tous les pays, dans les histoires d'esprits de la nature, de fées, de gnômes et dans bien d'autres, on retrouve la notion des élémentals du désir et de ceux du plan physique éthérique, — souvenirs de temps où l'homme était moins profondément absorbé par ses intérêts matériels et plus sensible aux influences qui, des mondes plus subtils, s'exercent sur lui. Cette âpre concentration sur les intérêts matériels, nécessaire à l'évolution, a éliminé l'opération des élémentals du champ de la conscience humaine à l'état de veille : leur opération ne s'est évidemment pas interrompue pour cela, bien qu'elle ait, de ce fait, perdu de son efficacité sur le plan physique.

Au stage d'évolution qui nous occupe, l'œuvre des Dévas définie ci-dessus appartenait encore à un avenir éloigné ; leur seule besogne consistait à améliorer l'essence élémentale et ils y travaillaient activement.

Ainsi, avant que rien apparût de ce que nous pourrions reconnaître comme « formes physiques », un ouvrage préparatoire immense dut s'accomplir ; l'aspect-forme des choses dut être longuement et laborieusement préparé, avant que « la Cons-

cience », sauf celle du Logos et celle de Ses Dévas, pùt rien faire. A cette période, la future Conscience humaine n'est qu'un germe semé sur les plans supérieurs, inconsciente de toutes choses hors d'elle-même. Sous l'impulsion stimulante de la vie du Logos, elle émet une radicelle infime, qui, aveuglément, inconsciemment, se fraie un chemin dans les plans inférieurs. Cette radicelle formera l'objet de l'étude suivante.

L'atome permanent.

Revenons maintenant à la Triade spirituelle—, l'entité triatomique Atma-Bouddhi-Manas, le Jivâtmâ, le germe de Conscience,que baigne et stimule le courant de Vie du Logos, provoquant ainsi un faible frémissement en réponse à Son incitation : ces frémissements internes sont le prélude de l'activité externe. Après une longue préparation, un fil délicat apparaît, qui, semblable à une radicelle minuscule, procède de la molécule tri-atomique : c'est un filet doré de vie, enveloppée de matière bouddhique. Des myriades de fils semblables apparaissent, qui d'abord flottent vaguement dans les sept grands courants de vie, puis s'ancrent en quelque sorte en s'attachant chacun à une molécule (ou unité de matière) du quatrième sous-plan mental. Des agrégats temporaires d'essence élémentale du deuxième règne s'amassent constamment autour de l'unité attachée ; ils se dissocient et se reconstituent incessamment autour de cette unité comme centre. Ce centre stable, qui sert de noyau à une succession indéfinie de formes complexes et changeantes, est graduellement éveillé par les vibrations de ces formes et cet éveil se traduit par une faible réponse dont les frémissements imperceptibles se propagent jusqu'au germe de conscience et y provoquent de vagues mouvements internes. On ne saurait dire que chaque centre soit toujours entouré d'une forme qui lui appartienne en propre, car un agrégat d'essence élémentale peut renfermer plusieurs de ces centres ou un grand nombre, aussi bien qu'un seul ou même aucun. C'est ainsi qu'avec une inconcevable lenteur ces unités attachées acquièrent certaines *qualités*, c'est-à-dire le pouvoir de transmettre certaines vibrations qui ont rapport à la pensée et qui plus tard rendront possible l'exercice de la pensée. D'autre part, les Dévas du deuxième règne élémental coopèrent activement : ils dirigent sur ces unités les vibrations auxquelles elles commencent peu à peu à répondre et les entourent d'essence élémentale empruntée à leurs propres corps. Enfin, chacun des sept groupes typiques est séparé des autres par une mince cloison d'essence monadique, enveloppe de la future « Ame-Groupe ».

Ce processus se répète tout entier à la formation du troi-

sième règne élémental. Le filet de vie enveloppé de matière bouddhique, déjà pourvu d'une unité mentale, se prolonge jusqu'au plan des désirs et s'y approprie un atome astral dont il fait son centre stable sur ce plan. Des agrégats temporaires d'essence élémentale du troisième règne se forment autour de ce noyau comme il a été dit au paragraphe précédent, et des résultats similaires s'ensuivent... les atomes attachés acquièrent le pouvoir de transmettre certaines vibrations qui ont rapport à la sensation et qui plus tard rendront possible l'exercice de la sensibilité. Ici encore, les élémentals du troisième règne coopèrent comme ci-dessus; et la cloison qui sépare des autres chacun des sept groupes acquiert une seconde enveloppe, composée d'essence monadique du plan des désirs, et se rapproche ainsi de ce que sera finalement l'enveloppe de la future Ame-Groupe.

Le processus se répète une fois encore, quand la grande Vague de vie atteint le plan physique. Le filet de vie, pourvu de ses unités mentale et astrale, se prolonge encore et annexe un atome physique dont il fait son centre stable sur ce plan. Des molécules éthériques s'amassent autour de ce centre, mais la matière plus dense du plan physique a plus de cohésion que la matière plus subtile des plans supérieurs et ces agrégats persistent davantage. Alors, — quand sont formés les types éthérés des proto-métaux et plus tard les proto-métaux eux-mêmes, les métaux, les métalloïdes et les minéraux — les Dévas du règne physique éthérique plongent les atomes attachés, pourvus de leur enveloppe d'éther, dans celui des sept types éthérés auquel ils appartiennent respectivement... et dès lors, leur longue évolution physique commence.

Avant de poursuivre l'étude de ce processus, nous devons parler des Ames-Groupes qui acquièrent leur troisième enveloppe sur le sous-plan atomique physique. Il nous suffira pour le moment de comprendre l'existence, la nature et la fonction de ces atomes permanents, de ces tri-unités ou triades qui sont comme le reflet sur les plans inférieurs des Triades spirituelles sur les plans supérieurs et dont chacune est attachée à une Triade spirituelle, son Jìvâtmà. Chaque triade consiste en un atome physique, un atome astral et une unité mentale, reliés d'une façon permanente à une Triade spirituelle, par un fil de matière bouddhique. Ce fil a parfois été appelé le Sûtrâtmâ, « le Moi-Fil », à cause des parcelles permanentes enfilées sur lui, « comme des perles sur un fil » (1). (Voir *Diagramme* III, p. 147).

(1) Ce terme est employé dans diverses acceptions, mais toujours avec le même sens, « un fil qui réunit des éléments séparés ». Il s'ap-

La fonction de ces triades inférieures — qui, pendant de longs âges, constituent la seule connexion entre le Jìvâtmâ et les plans inférieurs, — consiste à emmagasiner, en tant que pouvoirs vibratoires, les résultats des expériences qu'elles ont traversées. Si nous anticipons sur l'avenir, nous dirons en outre que, très ultérieurement, elles servent de lien entre l'Ego réincarnateur et les plans inférieurs et constituent le noyau de ses corps inférieurs quand il commence une incarnation nouvelle. Les résultats de toutes les expériences physiques précédemment assimilées demeurent enregistrés dans l'atome physique permanent ; de même les résultats des expériences astrales et mentales demeurent respectivement enregistrés dans l'atome astral permanent et dans l'unité mentale. Les corps physique, astral et mental périssent, l'un à la mort et les autres après, mais la triade inférieure subsiste, constamment conservée dans le corps causal ; et, quand vient le moment de la réincarnation, l'unité mentale agit comme un centre d'attraction : elle forme un nouveau corps mental en attirant à elle les matériaux convenables mis à sa portée par les Dévas du deuxième règne élémental ; ces matériaux sont façonnés par les Dévas pendant la première période de l'évolution, ultérieurement par l'Ego lui-même, jusqu'à ce qu'un corps mental approprié soit obtenu. Les atomes permanents astral et physique jouent respectivement un rôle identique dans la formation des corps astral et physique. Comme nos lecteurs le savent, l'Ego n'a guère à s'occuper directement de la formation du corps physique : il fournit l'atome permanent qu'il a conservé, et, en fait, c'est la présence de cet atome qui permet au constructeur éthéré (un esprit de la nature) de choisir les matériaux voulus pour son ouvrage, car ceux-ci doivent correspondre avec l'atome permanent.

Il peut vraiment sembler inconcevable que des résultats aussi complexes, susceptibles d'imprimer leurs caractéristiques dans la matière environnante, puissent être enregistrés dans un espace aussi minime,... et cependant il en est ainsi ! C'est un fait digne de remarque que la science moderne préconise une théorie semblable, depuis que les biophores de la « cellule germinale » de Weismann sont considérés comme transmettant à la progéniture les caractéristiques de la lignée. L'une fournit au corps ses particularités physiques héritées de ses ancêtres, tandis que l'autre fournit les caractéristiques ac-

plique à l'Ego réincarnateur, le fil qui relie des existences distinctes ; au deuxième Logos, le Fil qui réunit tous les êtres compris dans Son univers ; etc. Le terme désigne plutôt une fonction qu'une entité particulière ou une classe d'entités.

quises par l'homme pendant sa propre évolution. H. P. Blavatsky a exprimé cette idée très clairement :

« Le philosophe embryologiste allemand, — dépassant les Grecs Hippocrate et Aristote, pour se reporter directement aux enseignements des anciens Aryens — nous montre *une* cellule infinitésimale, parmi des millions d'autres qui travaillent à la formation d'un organisme, qui, seule et sans assistance, détermine par segmentation et multiplication constantes l'image correcte de l'homme ou de l'animal futur, avec toutes ses caractéristiques physiques, mentales et psychiques... Au susdit plasme physique, à la « cellule germinale » de l'homme, avec toutes ses potentialités matérielles, ajoutez le « plasme spirituel », si on peut dire, ou le fluide qui contient les cinq principes inférieurs du Dhyâni pourvu de six principes, et vous aurez le secret, si vous êtes assez spirituel pour le saisir (1) ? »

On demande parfois comment les atomes permanents peuvent demeurer *dans* le corps causal sans perdre leur nature physique, astrale et mentale, étant donné que le corps causal existe sur un plan supérieur où ce qui est physique ne peut subsister comme tel ? — Cette question implique l'oubli momentané d'un fait : tous les plans s'interpénètrent et il n'est pas plus difficile pour le corps causal d'envelopper la triade inférieure que les centaines de millions d'atomes qui constituent les corps mental, astral et physique qui lui appartiennent pendant sa période de vie terrestre. La triade forme une parcelle minuscule dans le corps causal : chacun de ses éléments appartient à son propre plan, mais, comme les plans sont partout en contact, la juxtaposition nécessaire que nous venons d'indiquer ne présente pas de difficulté. Nous sommes constamment sur tous les plans.

(*A suivre*). d'après **Annie Besant.**

LA LOI DE LA DESTINÉE

(suite)

La destruction du Karma.

L'homme n'est soumis au Karma que d'une façon relative : bien des portes existent pour l'éviter. Nous ne voulons point dire qu'il soit possible d'éluder la réaction des énergies libérées ; non, mais toute force peut être neutralisée par une force opposée qui est le prix de son rachat, et cette interaction

(1) « La Doctrine Secrète ». Ed. anglaise, Vol. I p. 243-244.

transmue la nature du choc qu'aurait eu la réaction normale et lui enlève son élément douloureux. Il est une raison plus générale à la destruction des forces de mal. Chacune d'elles porte en soi le germe de sa mort, — ainsi l'a voulu la divine Bonté. Le rétablissement de l'équilibre est si constant et si facile dans l'évolution qu'on le dirait automatique.

Le prodigue est conduit à la sagesse par l'excès même de son défaut ; la souffrance qu'entraîne un vice est le gage de son extinction.

L'obstination humaine la plus forte se brise contre l'éternité des desseins de Dieu, l'endurance la plus grande ne peut résister à l'aiguillon de la Loi ; quelque vigoureux que soit un nageur, il ne peut s'opposer indéfiniment au courant. Quand l'âme, au cours de la revue du passé qu'elle effectue dans la paix du ciel (1), rencontre la souffrance, elle en cherche les causes, les note et dans les vies futures, par l'impulsion souveraine de sa voix, — la voix de la conscience, — s'efforce de mieux diriger les activités de ses véhicules. Finalement, ses conseils sont suivis, l'orientation de l'instrument de l'erreur est changée et la paix suit l'obéissance à la Loi.

Il est une autre cause à l'extinction du mal. Les véhicules supérieurs, par une admirable loi providentielle, grandissent sans cesse, même par les erreurs de l'homme de chair ou d'égoïsme ; la solidarité intime qui lie les corps fait partager à tous la vie que reçoit l'un d'eux ; la sensation, par ses dérivés, l'émotion et la passion, concourt incessamment au développement de la mentalité, et le jeu des forces mentales éveille l'activité spirituelle (2). Chaque incarnation apporte sa part à l'édifice divin que l'évolution construit au cours des âges, et, avec sa construction, l'influence de l'homme supérieur domine celle de l'homme d'égoïsme et de sensation. Le temps nécessaire à l'établissement de sa suprématie est long, mais son heure sonne tôt au tard ; l'homme de chair peut résister plus ou moins, mais le triomphe de l'ange est assuré, aussi la Bhagavad Gîtâ (3) dit-elle au candidat : Combats comme celui qui ne désire nulle victoire et ne redoute aucune défaite. Les défaites ont lieu pendant l'enfance des âmes, mais quand arrive la maturité, la victoire est certaine ; et de même que par ses chutes l'enfant apprend à marcher, les nuages de l'erreur se dissipent au soleil de l'âme arrivée à l'âge de la Sagesse.

(1) Le ciel a pour résultat principal l'assimilation des résultats de la vie écoulée.
(2) Manas éveille Bouddhi.
(3) Magnifique poème hindou.

Pour être mieux compris, nous renvoyons ici au chap. I, où sont décrits les moyens dont l'âme se sert pour dénouer les liens karmiques.

Après avoir consciemment et volontairement détruit les centres du mal, intensifié les forces du bien dans ses véhicules et assuré la suprématie de l'homme divin (1), elle concourt à la destruction des forces de mal qui enveloppent le monde, par l'action neutralisante que possède sur elle la racine de toutes les forces de bien — l'Amour.

Elle commence à vivre consciemment dans l'Eternel, dans l'Essence divine qui donne la vie au monde, et devenue ainsi un centre actif de vie dans la Vie, elle rayonne sans cesse des effluves de bien, des forces harmoniques qui éteignent les forces de trouble répandues dans l'atmosphère morale.

Et quand les pouvoirs de sa Divinité ont pleinement fleuri, elle entreprend une œuvre spéciale, une œuvre personnelle qui anéantira les dernières entraves qui la gênent pour aider le monde. Elle examine minutieusement son passé, y recherche les traces des maux qu'elle a causés ça et là pendant ses années d'ignorance, et les détruit directement. Elle cherche ainsi telle âme à qui elle a jadis barré la route, telle autre qu'elle a détournée de la voie du devoir, telle autre pour qui, au cours d'une association terrestre, elle a été un fléau, et quand elle les a reconnues, dans un monde ou dans l'autre (2), elle aide ses victimes et, par l'amour, compense le mal créé.

Enfin, elle peut se libérer, elle a cessé de nouer les liens qui enchaînent à la roue des renaissances. Ce qui attache, c'est le désir; tout désir dont le motif est la satisfaction du moi lie le moi à l'objet convoité, et tôt ou tard l'homme reçoit de la Nature le fruit recherché; il y mord, et il y trouve du nectar ou du fiel selon qu'il provient de l'arbre du Bien ou de celui du Mal.

Si la Loi ne donnait à l'homme ce qu'il désire, comment pourrait-il connaître l'Univers et les lois qui le gouvernent? comment acquerrait-il la sagesse?

Quand il a compris que la force du désir — bon ou mauvais — le lie et l'oblige à retourner dans le monde qui doit le satisfaire, il cesse de désirer, mais sans cesser d'agir; il devient un ouvrier du Logos et ne se préoccupe plus du fruit de ses œuvres; il suffit à sa récompense de bien exécuter son travail, d'œuvrer pour son maître avec la joie que donne l'amour. travaillant pour la Loi, ses efforts, stériles ou fructueux, retournent à la Loi, à l'Océan des forces cosmiques : ses actes cessent de l'enchaîner, il est libéré.

(1) Le corps causal avec Trinité *Atma-Buddhi-Manas*, qu'il contient.
(2) Ces âmes peuvent être en incarnation ou non à ce moment.

La Libération.

L'âme ne peut se libérer normalement d'un monde que lorsque celui-ci est devenu inutile à son évolution ; aussi longtemps que la terre nous sera nécessaire, un corps physique nous sera fourni pour y retourner ; quand les globes visibles et invisibles qui font partie de notre chaîne d'évolution sont devenus sans profit pour une âme, elle les abandonne pour entrer dans des mondes nouveaux pouvant satisfaire aux conditions de son progrès. Dans l'échelle des corps dont le développement doit être parachevé pour permettre la libération normale de notre humanité se trouvent les corps physique, astral, mental et spirituel (1). Lorsque ces véhicules sont complétés l'homme peut ne plus retourner dans les mondes de la chaîne terrestre (2). Mais bien avant d'avoir mis le pied sur ces hauteurs, il peut, par un acte d'ignorance, échapper pour un temps à la roue des renaissances : c'est la libération anticipée. Il a étudié les lois du Karma, supprimé le désir et avec lui ses chaînes, il a laissé patiemment s'épuiser les effets karmiques antérieurs.

Il se trouve, à la mort, délivré du corps physique, puis du corps astral et après un long ciel, le corps mental se désagrège à son tour. A ce moment son vieux karma est épuisé et comme aucune force nouvelle ne le lie à la terre il reste sur le monde mental, dans un état de stagnation. Sa conscience sur ce monde est encore trop insuffisante pour qu'elle puisse suppléer ce que les consciences astrale et physique devaient lui fournir, et quand tout ce qu'il a pu y effectuer est accompli il s'aperçoit de son erreur. Mais des siècles ont passé, l'évolution a porté bien avant les âmes qui ont suivi la voie normale tandis que ce repos l'a laissé stationnaire. Il décide alors à reprendre le collier de labeur et retourne au champ douloureux mais utile de la terre pour ne le quitter désormais que lorsque la Loi sera satisfaite et le But atteint. C'est la véritable Libération et le nouveau Maître (3) demande sur quel champ il doit se rendre pour coopérer à l'évolution. La réponse décide s'il revêtira un nouveau corps de chair pour revenir dans le monde des hommes aider ses frères en travail ou s'il servira dans l'un des autres champs du progrès qui existent à côté du champ terrestre. Il est libre.

(1) Voir le début de cette étude.

(2) L'humanité évolue sur une chaîne de 7 planètes dont la Terre est la quatrième. Voir les ouvrages qui traitent ce sujet.

(3) Cet homme est alors devenu ce que la Théosophie nomme un Maître.

La Création de l'avenir.

Dès que l'homme a compris l'énigme de la vie, l'évolution et la méthode du progrès, il peut volontairement créer lui-même les conditions de sa marche, la rendre plus aisée, plus rapide et plus utile. Il sait détruire les passions et les vices, édifier les vertus, et développer la force persévérante. Il connaît le secret de la Sagese.

Ce qu'il crée dure, la mort ne peut lui ravir ses acquisitions ; elles sont éternelles. Il retrouve à chaque retour à la terre les qualités qu'il a développées par l'effort, ses forces grandissent sans cesse, les conditions de chacune de ses incarnations sont celles qu'il a choisies et que son Maître réalise par un sage ajustement. Il veut la victoire, il veut gagner le prix réservé à ceux qui luttent pour devenir des Aînés pour aider leurs frères dépassés sur la route, pour être de parfaits instruments du Logos. Il attend patiemment que ses efforts aient organisé pleinement le corps spirituel et que la conscience y ait été éveillée par Celui qui s'est chargé de le conduire sur le sentier. Le divin Enfant naît alors, grandit malgré les forces de mal, dirige le combat et ne saurait être vaincu.

*
* *

Résumons en quelques lignes ce qui vient d'être esquissé.

L'Ame, dans le monde de l'Absolu, possède la liberté complète. Quand elle plonge dans l'Univers limité, ses qualités deviennent tributaires de l'instrument qu'elle y revêt. A un instrument parfait correspond une parfaite liberté. A un instrument en voie de construction, c'est-à-dire limité, correspondent une limitation, une fatalité plus ou moins grandes. La fatalité est la loi des commencements des êtres : ils obéissent alors passivement à la direction de la Loi. Le déterminisme guide les fluctuations de ceux qui sont sortis de la période d'enfance ; sollicités alors par des forces diverses, ils obéissent à leur résultante, ils sont orientés par la force dominante. La liberté est l'apanage de ceux qui sont arrivés au faîte de leur ascension, à l'union divine, au stade où l'on n'agit qu'avec la Loi.

Le Karma n'est point la Fatalité, mais l'ensemble des forces émises par le désir ou la volonté ; ce qu'il ont créé la volonté peut le détruire. Certaines de ces forces sont devenues si

intenses, si impérieuses que l'être peut accomplir certains actes malgré lui, par un automatisme rapide où la pensée et la volonté surprises n'ont pas le temps d'intervenir. D'autres forces dominent l'existence à laquelle elles président et pèsent de tout leur poids sur la vie chargée de les exprimer ; l'homme, ici, ne peut échapper à leur empire que par la lutte.

Karma, enfin, peut être éteint par des forces opposées à celles qui le constituent, et surtout par la pratique d'un altruisme permanent et toujours plus parfait. Quand les pouvoirs de l'âme le permettent, la recherche et la destruction directe des causes engendrées met également un terme au Karma.

Enfin l'homme peut se soustraire aux résultats des actions en cessant de contracter de nouveaux engagements, c'est-à-dire en cessant de mêler à ses actes l'intérêt personnel, en agissant comme un canal de la Force divine, comme un ouvrier de Dieu dans l'évolution. Détaché du fruit de ses œuvres, il applique à sa vie la maxime : Fais ce que dois, arrive que pourra. C'est la libération des chaînes de l'action, prélude de la libération complète rendue rapide par l'organisation parfaite des véhicules de l'homme divin, et par la sagesse et la Puissance qui en résultent.

Avant d'avoir acquis cette perfection finale, il a pu diriger consciemment son évolution et déterminer son avenir en préparant ses causes dans le présent, et il a hâté merveilleusement ses pas sur les derniers tournants qui vont atteindre le Sommet.

En somme : L'ignorance est mère de la fatalité et de la douleur; celle-ci crée la Sagesse et la Force, qui donnent la Liberté. L'homme, s'il est esclave du passé, est maître de l'avenir.

(*A suivre.*) **Dr Th. Pascal.**



SUR L'ATLANTIDE

L'une des théories de la Doctrine Secrète est qu'il existait à la surface de la terre d'autres continents que ceux auxquels nous sommes accoutumés, et qu'ils ont été habités par des races primitives. Chacun de ces continents durait des millions d'années, puis était détruit par quelque cataclysme de feu ou d'eau ; cela modifiait entièrement la configuration de la surface terrestre, et donnait naissance à de nouveaux continents,

séjour de races nouvelles. L'Atlantide, le quatrième de ces continents, fut la résidence de la quatrième race, précédant immédiatement la nôtre. Il couvrait toutes les régions du nord et du sud de l'Atlantique, des parties du nord et du sud du Pacifique, des îles de l'Océan Indien, la Suède, Norvège, Sibérie et Kamtchatka. A cette époque, un piéton du Nord aurait pu atteindre la péninsule de l'Alaska par la Mandchourie, à travers le golfe de Tartarie, le « Kmile » et les îles Aléoutiennes, presque sans se mouiller les pieds; tandis qu'un autre, chargé d'une mission, aurait pu parcourir, à pied, depuis le Siam, en traversant les îles de la Polynésie jusqu'à une partie quelconque de l'Amérique du Sud.

Il y a maintes raisons de croire en l'existence de cet ancien continent et de sa civilisation, en dehors de l'enseignement ésotérique. Par exemple, les traditions concernant les continents perdus et leur destruction, et l'existence de nations puissantes dans les temps préhistoriques, se retrouvent partout. Et les traditions, sans être la vérité actuelle, prouvent l'existence de faits sur lesquels elles furent fondées. Il y avait, chez les nations anciennes, une croyance presque universelle en une succession de races et de continents tour à tour détruits. Les prêtres égyptiens trouvèrent dans leurs livres des traditions faisant allusion à une race ancienne, venue de l'Océan Atlantique, qui parcourut l'Europe et l'Asie, et s'établit dans ces pays. L'une des plus anciennes légendes de l'Inde parle de l'existence d'un continent dans l'Océan Pacifique, il y a plusieurs centaines de milliers d'années, détruit par un cataclysme géologique, dont les îles Polynésiennes sont les restes.

En Polynésie et à Malacca, il existe une croyance religieuse que toutes ces îles formaient autrefois deux immenses contrées toujours en guerre; en conséquence, les Dieux, fatigués de leurs querelles, les engloutirent dans l'Océan. Il se trouva que les aborigènes des îles Sandwich, de la Nouvelle-Zélande, de Samoa et d'autres îles, ne s'étant jamais connus avant l'arrivée des Européens, parlaient la même langue, avaient les mêmes coutumes et croyances. Ils déclarèrent tous que leur île avait autrefois fait partie d'un grand continent étendu vers l'Ouest.

Dans les contrées de l'Amérique centrale, (il y a) une tradition (qui) dit que l'homme y vivait lors du soulèvement des Andes, et en transmit les récits à bien des générations de descendants. Voilà quelques-unes des nombreuses traditions analogues.

Les anciens écrivains grecs nous parlent beaucoup de l'Atlantide. Platon, en particulier, mentionne la destruction de l'île de l'Atlantide, s'enfonçant sous les eaux; mais celle-ci n'était

que le dernier vestige de ce qui avait été un continent puissant, comme nous le démontrent quelques passages relatifs à ce sujet, tel celui où Platon parle de la plaine entourant la cité, elle-même entourée de chaînes de montagnes. Cette plaine s'étendait, d'un côté, à trois mille stades, de l'autre, à deux mille, ce qui dépasserait la dimension de toute l'île, donnée dans un autre passage. Il y a évidemment confusion entre le continent et l'île qui restait, détruite beaucoup plus tard. Cette plaine était entourée d'un immense canal de 100 pieds de profondeur, 600 de largeur, 1250 milles de longueur. Platon nous parle aussi de l'armée permanente de l'Atlantide, composée de plus d'un million d'hommes et de sa flotte de 1 200 navires et 240 000 hommes. Il tenait l'histoire de son grand-père, auquel elle avait été transmise par Solon, le sage de la Grèce.

Proclus la mentionne aussi, disant que « la fameuse Atlantide n'existe plus, mais nous ne pouvons douter qu'elle fut, un jour » et il donne des preuves de son assertion d'après la tradition et la science. Dans d'autres écrivains grecs, il est de même question d'un continent ayant existé à une époque fort reculée, et si vaste, qu'en comparaison, l'Asie, l'Europe et l'Afrique ne ressemblaient qu'à de pauvres îles ; que ce continent produisit des hommes, des animaux et des plantes de dimensions gigantesques ; qu'il eut de riches cités avec des temples, l'une de ces cités renfermait plus d'un million d'habitants ; l'or et l'argent s'y trouvaient en abondance.

Beaucoup d'écrivains modernes parlent de l'existence de l'Atlantide comme d'un fait. — Voltaire et Bailly croyaient fermement y trouver la source des sciences et des arts anciens. Le professeur Hare considère son existence nécessaire pour expliquer les faits de la botanique. Le professeur Seeman dit : « L'histoire de l'Atlantide n'est pas imaginaire ». Ces rapports et d'autres semblables sont basés sur la similitude des plantes de l'Afrique et de l'Europe, des États-Unis et de l'Asie — l'identité des plantes et des animaux, dans l'ancien monde et le nouveau, prouve qu'il a dû y avoir un centre commun d'où ils sont venus. Ceci est d'ailleurs confirmé par la ressemblance des vestiges d'architecture colossale trouvés en Amérique et en Europe, la similitude des crânes exhumés dans les deux continents, des fossiles trouvés dans l'Amérique du Sud, dans le nord de l'Afrique et dans l'ouest de l'Europe, tandis que, suivant le professeur Schmidt, « un grand enchaînement de faits d'ordre géographique et animal ne peut s'expliquer qu'avec la théorie de l'existence antérieure d'un continent méridional, dont l'Australie est un restant ». La géologie nous donne confirmation de faits semblables — la formation géologique d'îles, aujourd'hui séparées les unes des autres par des milliers de milles

dans l'Océan, montre qu'autrefois elles doivent avoir fait partie d'un grand continent. La géologie cite aussi ces immenses blocs de pierre — surtout « les pierres de roches » que l'on trouve dans beaucoup de contrées situées à une grande distance l'une de l'autre — ces blocs n'appartiennent pas aux contrées dans lesquelles ils se trouvent, où parfois n'existent ni roc, ni montagne, en dehors de ces pierres. Elles ont dû être transportées là « de très loin, avec des efforts prodigieux ». On suppose que c'est le travail des Atlantes, de véritables géants comparés aux hommes de nos jours, ainsi que le démontrent les squelettes humains déterrés dans différentes parties du globe. C'est un fait établi, prouvé par les sondages maritimes, qu'il existe sous les flots de l'Atlantique une grande élévation de 3 000 milles de longueur, avec une hauteur moyenne de 9 000 pieds, dont les îles Açores, de l'Ascension et d'autres sont les pics. Les inégalités de la surface de cette élévation ne peuvent être produites, au dire des hommes de science, que par des phénomènes agissant au-dessus du niveau de l'eau : c'est une autre preuve de l'existence, dans les âges reculés, de quelque grand continent submergé.

Les Atlantes atteignirent, dit-on, un degré très élevé de civilisation, plus élevé même que celui de l'ancienne Egypte ou de la Chaldée — étant hautement développés, tant au point de vue physique qu'intellectuel. Ils étaient versés dans tous les arts et dans toutes les sciences connus aujourd'hui, dont beaucoup, paraît-il, leur furent transmis comme héritage de leurs anciens progéniteurs ; ils furent conservés aux hommes par les quelques intelligences avancées, toujours trouvées dans le monde, lors même que la masse de l'humanité était plongée dans les ténèbres et dans l'ignorance.

La science de l'aérostation, la météorologie, les vertus cachées des pierres précieuses, l'alchimie, la minéralogie, la géologie, la physique, l'astronomie, l'art de symboliser, et la connaissance du zodiaque font partie du stock de sagesse ainsi transmis. L'art d'écrire, de dessiner, de sculpter, l'architecture, la navigation, l'agriculture, la construction des routes et des canaux étaient compris dans leurs talents. Les premières pyramides furent construites par les descendants dégénérés de ces hommes, et nous entendons parler de passages souterrains en dessous de ces pyramides, bâtis par des hommes habiles dans les anciens mystères et capables de prédire les inondations à venir.

Dans *Isis dévoilée* il est dit : « Pourquoi oublierions-nous que, des siècles avant que la proue de l'aventureux Génois n'ait fendu les eaux occidentales, les vaisseaux des Phéniciens avaient contourné le globe, et répandu la civilisation

dans des régions maintenant silencieuses et désertes?... » Est-ce que les reliques amassées dans nos musées — derniers souvenirs des « arts depuis longtemps perdus » — ne parlent pas éloquemment en faveur d'une ancienne civilisation, et ne prouvent-elles pas encore et encore que les nations et les continents passés ont enfoui avec eux arts et sciences que ni le premier creuset qui ait jamais chauffé dans un ancien cloître ni le dernier creuset brisé par un chimiste moderne n'ont ranimé ni ne ranimeront, du moins dans le siècle présent. Comment se fait-il que le point extrême le plus avancé, atteint de notre temps, nous permette tout au plus d'apercevoir dans l'obscure distance, au-dessus du sentier alpestre du savoir, les preuves monumentales qu'ont laissées des explorateurs avancés, pour marquer les plateaux qu'ils ont atteints et occupés? Si les maîtres modernes sont tellement en avance sur les anciens, pourquoi nous restaurent-ils les arts perdus de nos ancêtres? Pourquoi ne pas nous donner les couleurs inaltérables de « Luxor » — la pourpre tyrienne, le vermillon brillant et le bleu éblouissant qui décorent les murs de ce palais, et sont aussi brillants qu'au premier jour de leur application ; le ciment indestructible des pyramides et des anciens aqueducs ; la lame de Damas qui peut se tourner comme un tire bouchon dans son fourreau sans se briser; les teintes splendides et sans pareilles des vitraux trouvés au milieu de la poussière des vieilles ruines, et qui rayonnent aux fenêtres des anciennes cathédrales; et le secret du véritable verre malléable?

Et si la chimie est si peu capable de rivaliser avec les arts, même des premiers âges primitifs. pourquoi se vanter de perfections qui, suivant toute probabilité, étaient parfaitement connues, il y a des milliers d'années? »

Ce passage n'est qu'un des nombreux arguments en faveur de très hautes civilisations anciennes, sans doute supérieures à celle de notre race actuelle. L'Atlantide fut détruite par l'eau, il y a près d'un million d'années. Il est très probable que toutes les traditions et les légendes communes à toutes les nations, en ce qui concerne un déluge universel, eurent leur origine dans le souvenir de cette catastrophe. La cause physique de cette destruction est due, dit-on, à des troubles géologiques dans l'intérieur de la terre, coïncidant avec une altération dans l'inclinaison de l'axe terrestre. Mais il y eut aussi un côté moral et spirituel dans cet événement.

Si les Atlantes, nous dit-on, progressaient dans la civilisation, dans la connaissance des arts et des sciences, et dans le développement intellectuel, en général, ils tombèrent dans une grossière matérialité, ils employèrent leurs forces puissantes à des usages mauvais et égoïstes, ils s'adonnèrent dans une large mesure à la sorcellerie et, à la magie, et donnant libre

cours à leurs passions animales les plus viles, ils devinrent incapables de réaliser ou d'atteindre le progrès spirituel. Ainsi, la science et la prospérité, mal employées, ont été perdues pour l'homme jusqu'au jour où il aura appris la signification et la responsabilité du vrai savoir et du vrai progrès.

(Extrait de la *Doctrine secrète.*)

Marion Judson.

DEMANDES ET RÉPONSES

D. — *Comment le corps astral peut-il, en dépit de la résistance des autres degrés de matière, annihiler la distance avec promptitude ; et de quelle nature est la force qui lui donne l'impulsion.*

R. — Le corps astral n'annihile pas la distance, bien qu'il se meuve très rapidement. Il emploie un certain temps (quelques minutes à peine, probablement) pour traverser l'Océan atlantique, par exemple. Il est à présumer que, même sur le plan mental, le mouvement n'est pas réellement instantané, bien qu'à notre point de vue il puisse en paraître ainsi ; mais, sur le plan astral, on a distinctement conscience de traverser l'espace pour se mouvoir d'un endroit à un autre. La matière des autres degrés n'existe pas pour le corps astral et ses molécules sont groupées de façon à traverser facilement la matière astrale ambiante. La force qui le pousse est simplement la volonté humaine, quoique, dans ce cas, la façon dont agit cette volonté soit aussi difficile à expliquer en détail que la théorie du mouvement du pied ou de la main sur le plan physique.

C. W. L.

D. — *Lorsque nous rêvons des événements journaliers de la vie, cela peut-il entraver en quelque façon notre travail astral ?*

R. — Rêver des événements journaliers de la vie ne peut entraver notre travail astral parce que ces rêves se passent dans le cerveau physique, d'où l'homme véritable est absent, employé qu'il est à d'autres occupations. Naturellement, si cet homme, lorsqu'il est dans son corps astral, tourne sa pensée vers les incidents ordinaires de sa vie, il ne pourra en même temps s'occuper consciencieusement à une autre besogne ; mais ceci ne ressemble pas au simple rêve du cerveau physique. Lorsque l'homme se réveille le matin, il lui est souvent très difficile de distinguer entre ces deux genres de sou-

venirs, ainsi qu'il est dit dans le travail qui a été publié sur *les Rêves* (1). En réalité, peu importe ce que fait le cerveau physique, pourvu qu'il ne se livre pas à des pensées impures ; mais il serait fâcheux que l'homme lui-même perdît, à se remémorer ces incidents, un temps qu'il pourrait mieux employer à travailler sur le plan astral.

C. W. L.

D. — *Existe-t-il d'autres moyens, pour s'assurer du travail réellement accompli sur le plan astral, que celui d'en rapporter la conscience dans son cerveau physique ?*

R. — Les hommes se sont souvent assurés de la réalité de leur travail astral en en apprenant les résultats de la bouche même de ceux qu'ils avaient essayé d'aider. Il arrive souvent qu'après avoir fait, durant une certaine nuit, des efforts déterminés pour rejoindre et assister un ami dans la peine, cet ami nous raconte, sur le plan physique, comment il se sentit cette même nuit consolé et fortifié en rêve. Il peut ou non se rappeler que cet heureux changement s'associait avec l'ami auquel il parle et qui en est la véritable cause. Quoi qu'il en soit, plusieurs coïncidences analogues prouveront à ce travailleur que ses efforts ne furent pas vains.

Voici une simple expérience qui réussit parfois. Il faut prendre la résolution de visiter astralement une chambre connue et de bien remarquer la disposition du mobilier, des livres, etc. Ou encore, si sans en avoir eu l'intention préalable, l'investigateur se trouve en un lieu qu'il reconnaît (c'est-à-dire s'il rêve d'un lieu connu), il doit s'attacher à l'observer avec le plus grand soin. Si tout se trouve exactement tel qu'il l'avait vu physiquement, il n'aura pas de preuve positive ; mais s'il observe quelque chose de nouveau ou d'insolite, ce sera pour lui du temps bien employé que d'aller le lendemain visiter l'endroit en corps physique pour s'assurer de l'exactitude de sa vision nocturne.

C. W L.

D. — *Existe-t-il un procédé pour développer en soi une conscience bien définie du travail accompli sur le plan astral ?*

R. — La Yoga enseigne certainement un processus par lequel on peut obtenir la conscience astrale, et, pour l'homme qui la possède, le jour et la nuit semblent une seule et même chose. Mais les pratiques de Yoga ne doivent s'entreprendre que sous la direction d'un Maître, car si elles sont mal appliquées, de sérieux dangers peuvent en résulter. Il existe toutefois

(1) Publié dans la VI[e] année de cette Revue.

une méthode très simple qui a réussi à plusieurs d'entre nous.

Lorsqu'un homme est hors de son corps et sur le point d'y rentrer, s'il prend la ferme résolution, dès qu'il en aura repris possession, de se lever et d'écrire aussitôt tous les incidents qu'il a observés, il sera certainement capable d'accomplir cette résolution. Toutefois, s'il tarde, fût-ce de cinq minutes, ces événements peuvent s'effacer de sa mémoire, et il lui sera probablement impossible de s'en souvenir.

C. W. L.

Échos du Monde théosophique

France.

Le siège théosophique, à Paris, 59 avenue de la Bourdonnais, rouvrira le 1er octobre les portes de ses salles de lecture et de renseignements.

Les cours ordinaires de théosophie recommenceront le 15 du dit mois. Nous rappelons qu'il y a un *Cours élémentaire* le mardi de chaque semaine, à 3 heures de l'après midi, (1) et un *Cours* plus *avancé* le jeudi, à 8 heures 1/2 du soir ; tous les deux sont publics.

Les conférences des premier et troisième dimanches de la nouvelle année d'exercice seront inaugurées le troisième dimanche d'octobre. Les premières sont toujours *publiques* et nous engageons nos lecteurs à les fréquenter et les indiquer, ainsi que les Cours précités, aux personnes de leurs connaissances que la théosophie peut intéresser ; les secondes sont *réservées* aux membres de la Société théosophique :

Programme des conférences pour octobre et novembre : 3e dimanche d'octobre, M. Revel, sur *ceux à qui la théosophie est utile ;* 1er dimanche de novembre, Dr Pascal, sur *quelques injustices apparentes dans le monde* ; 3e dimanche de novembre, M. René André, sur *ceux pour qui la théosophie est inutile ou doit être simplifiée.*

*
* *

Aux dernières nouvelles le colonel Olcott était parti pour Cuba dont il compte être revenu en fin d'octobre.

Angleterre.

Les deux périodiques théosophiques de ce pays se sont associés de la manière la plus touchante aux sentiments que nous a fait éprouver le décès de M. Charles Blech, père. Voici, notamment, ce qu'a écrit dans le *Vahan*, M. Bertram Keightley que la plupart de nos lecteurs connaissent déjà pour avoir entendu ou lu les intéressantes conférences

(1) Le Cours du Mardi est ajourné au 1er Décembre.

qu'il a faites à Paris. « En exprimant la profonde sympathie des théosophes anglais pour leurs frères de France, à l'occasion de la grande perte que le départ de M. Blech, père, leur a causée, je ne puis mieux faire que de transcrire les lignes suivantes écrites par quelqu'un qui a bien connu le défunt :

« Dans la masse indécise des hommes au caractère fait de contrastes déconcertants, nous rencontrons trop rarement une de ces nobles natures simples et sincères dont une belle pensée domine la vie sans partage et l'éclaire dans ses moindres détails : l'unité harmonieuse qui apparaît dans le caractère et dans l'existence de tels hommes inspire à qui les approche une confiance inébranlable et une profonde affection ; ils peuvent être inconscients, dans leur simplicité, de la force que d'autres puisent en eux, mais leur exemple n'en est que plus beau, leur influence que plus grande. Tel fut l'ami si cher qui vient de nous quitter...

« Il fut mieux qu'un ami pour ceux qui l'aimaient — il fut un exemple constant de ce que peut être la Théosophie vécue. Je voudrais pouvoir rappeler toutes ses qualités rendues plus belles par une simplicité touchante ; j'indiquerai seulement la plus frappante de toutes parce qu'elle imprégnait toutes les autres et faisait la véritable grandeur de son caractère, l'oubli — de lui-même : maintes fois éprouvé dans ses affections les plus chères et dans sa santé, c'est à peine s'il y faisait jamais allusion, il semblait n'avoir d'attention que pour la souffrance d'autrui ; il faisait le bien d'une manière si simple et si spontanée qu'il était le dernier à apprécier l'étendue de ses bienfaits et qu'il admirait ingénuement le moindre service rendu par autrui à la Cause pour laquelle il avait tant fait.

« Il fut plus qu'un collaborateur dans le mouvement théosophique en France : du jour où il *appartint* à la Société, ce fut au sens plein du mot et sans réserves : secondé par sa famille, il apporta sans ménagements le concours de son nom, de ses relations, de son activité et de sa fortune, il fut le centre de vitalité et d'organisation, le noyau même autour duquel se forma la Section française.

« Sans doute, nous sentirons bien longtemps combien grande est la place laissée vide par son départ,.. mais aujourd'hui, au moment solennel où il vient de nous quitter, nous ne pouvons témoigner mieux combien son exemple fut profitable qu'en oubliant notre propre peine, en n'ayant de pensées que pour lui, — des pensées remplies de gratitude, d'amour et de Paix. »

Le *Vahan* ne nomme pas le signataire de ces lignes, mais nous ne pensons pas nous tromper en les attribuant à un théosophe français qui a lui-même bien servi la cause dans cette année écoulée. En tout cas, nous partageons trop les sentiments qu'il a ainsi exprimés pour ne pas reproduire ses lignes dans nos colonnes.

*
* *

The Watch Tower d'août de la toujours très intéressante *Theosophical*

Review signale trois ordres de faits particulièrement intéressants dont nous voulons dire au moins un mot :

1° Les recherches archéologiques poursuivies en Egypte viennent de mettre au jour, à Abydos, des objets d'art datant d'environ 7 000 ans, objets en ivoire et en cristal dont le fini d'exécution surpasse non seulement ce qu'on avait jusqu'ici trouvé d'analogue en Egypte, mais aussi les vestiges similaires issus des fouilles en Assyrie. Ce dernier point est donc à l'encontre de l'opinion actuelle de la science qui fait dériver la civilisation égyptienne de celle de la Babylonie, tandis qu'il confirmerait plutôt celle de la *Doctrine secrète* qui assigne à la première une origine Atlantéenne ;

2° Le Dr Sajous, de Londres, a présenté à l'Académie royale un mémoire relatant ses recherches sur les fonctions de cet organe cérébral si peu connu encore qui a nom le *corps pituitaire* ; le mémoire tend à reconnaître à cet organe une très grande importance dans l'économie physique du corps humain... Nous pouvons ajouter que le dernier volume de la *Doctrine secrète*, qu'on peut lire dès maintenant dans sa version originale anglaise, donne de bien autres détails sur les organes cérébraux et marque ainsi le point auquel la science du jour est conviée d'arriver ;

3° On vient de trouver en Orient, (T. R. ne précise pas l'endroit), une nouvelle collection de « Logia », c'est-à-dire de *dires de Jésus* analogues à ceux découverts en 1897, dont notre Revue a parlé aussi à l'époque. Ces paroles du Christ Jésus, enregistrées sur papyrus au troisième siècle de notre ère, présenteraient un sérieux caractère d'authenticité... M. Mead, notre honoré collègue, l'un des directeurs de *Theosophical Review* et exégète éminent, promet de nous renseigner davantage sur les textes en question lorsqu'il sera en mesure de le faire.

Inde

Extrait de divers livres Hindous. — La *Yoga* est le procédé qui hâte le plus et parfait la haute évolution de l'homme, ici-bas, et ainsi fait éclore les pouvoirs qui sont latents en lui.

Il y a une Yoga physique dite *Hatha Yoga* et une Yoga spirituelle dite *Raja-Yoga*. Les deux sont nécessaires et doivent être pratiquées dans une mesure soigneusement réglée. La *Hatha Yoga* ne doit pas être entreprise exclusivement, ni sans l'aide d'un instructeur qualifié, ou *gourou*, sous peine d'exposer aux plus graves dangers. La pratique de la *Raja-Yoga* fait naître d'elle-même les opportunités de cultiver la *Hatha Yoga* dans la mesure qui convient.

Voici le premier stage à réaliser de la *Raja Yoga*, à l'usage de presque tous les hommes, comme essai, du moins :

Contrôler ses pensées et sa personnalité ;
Se libérer des attaches et des espoirs ;
Méditer fréquemment, concentré au cœur ;
Sympathiser toujours à autrui ;
Se fixer sur Dieu, en soi.

On arrive ainsi à la purification, à l'harmonie,
Et l'on tend à acquérir la paix suprême.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, juillet 1903. — Déjà mentionné.

Theosophist, *Organe présidentiel*, août 1903. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — La télépathie et le traitement par le mental, par C. W. Leadbeater. — Le côté de la vie, par Annie Macqueen. — Sur la « Lumière sur le Sentier », par Greewe. — Le mouvement théosophique dans le monde.

Vahan, *Section britannique*, août 1903. — La Convention Britannique et le congrès théosophique Européen de 1903. — Décès de théosophes. — Sur quelques points du « Pouvoir de la pensée ».

Theosophical Review, *Angleterre*, août 1903. — Décès de théosophes. — Essai sur la cause probable des tremblements de terre et des ouragans, par W. Old. — La charité et le devoir envers le prochain, par G. R. S. Mead. — Volonté, désir et émotion, par Annie Besant. — Trance, possession et extase, par Bertram Keightley.

Lotus journal, *Angleterre*, août 1903. — Description d'Adyar, siège central de la Société théosophique, par le colonel H. S. Olcott. — Théosophie pour le jeune âge.

Théosophia, *Hollande*, août 1903. — La théosophie au logis.

Théosophie, *Belgique*, septembre 1903. — La vérité, par H. P. B. — Morale publique.

Idée théosophique, *Belgique*, juillet 1903. — Introduction à la théosophie, par Annie Besant.

Sophia, *Espagne*, juillet 1903. — Le mystère, par Urbano.

Teosofia, *Italie*, — pas reçue.

Theosofisk Tidskrift, *Scandinavie*, juillet 1903. — Individualité, par A. K.

Lucifer, *Allemagne*, — pas reçu.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, juillet 1903. — Réincarnation, suite, par C. W. Leadbeater.

Revista teosofica, *Cuba*, pas reçue.

South Africa Theosophist, pas reçue.

Theosophy in Australasia, *et* **New-Zeland theosophical Magazine**, juillet 1903. — Quelques pensées sur la théosophie, par Harrison. — La théosophie et le spiritisme, par M. B.

Prasnottara et Theosophic Gleaner, *Inde*, août 1903. — La 4e dimension. — Une lance pour la belle France.

Bulletin de la société psychique de Nancy, août 1903. — sur la magie.

Revue Spirite, *France*, août 1903. — Notions *sur la destinée de l'âme, après la mort*, par Ed. Grimard. Ce nouveau travail de l'auteur

de *la famille Hernadec* décrit sommairement les divers aperçus sur la question provenant des principales religions et philosophies qui nous sont connues. Au cours de cet intéressant exposé, qui se poursuit sur plusieurs numéros, et après avoir traité de la donnée spiritique, l'auteur esquisse celle de la théosophie, d'après les écrits d'Annie Besant, de Leadbeater et autres, et le fait d'une manière si claire que cela pourrait servir à l'instruction des débutants en théosophie. La valeur de l'écrivain est au-dessus des éloges qu'on pourrait lui adresser — nous devons du moins reconnaître les titres qu'il acquiert ainsi à la gratitude des hommes, en attendant davantage, pour avoir porté le flambeau de la lumière dans un milieu particulièrement intéressant auquel elle n'est que trop mesurée. Nos compliments aussi à la vieille *Revue Spirite* qui donne de nouveau un exemple de tolérance et de largeur de vues qui sera imité ailleurs, espérons le.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, août 1903. — Sur la composition des aliments, par le Dr Pascault, — Note par le Dr Huchard, membre de l'Académie de médecine et membre d'honneur de la Société végétarienne de France.

Reçu aussi : *Paix universelle*, Lyon. — *Ere nouvelle*, Paris. — *Vie normale*, *idem*. — *Argus des Revues*, *idem*. — *Bulletin des Sommaires*, *Revue du Bien*, *idem*.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Douze cent mille ans d'humanité et l'âge de la terre, par L. Remond. Prix 2 fr. 50.

Dans cet ouvrage, l'auteur, qui n'est pas un théosophe, croyons-nous, interprète, au moyen de son intuition propre, les données de la science moderne, éclairées des auteurs anciens, assez différemment des errements actuels pour s'approcher des données théosophiques sur les phénomènes cosmiques attenant à notre planète. C'est ainsi qu'il est porté à assigner à l'humanité un âge considérable et à discerner que la variation de l'inclinaison de l'axe de la terre n'est pas limitée à celle du déplacement de l'écliptique, mais qu'elle peut être bien plus grande et que c'est la cause des phénomènes météologiques les plus importants. En cela aussi, il est d'accord avec la théorie théosophique et la chose méritait d'être signalée. Par ailleurs, le livre est intéressant à lire.

D. A. C.

Le Rayon, *scènes évangéliques*, par Monlaur. Prix 3 fr.

Les notices bibliographiques insérées dans cette revue sont naturellement réservées, en première ligne, aux publications théosophiques proprement dites, puis aux ouvrages en dehors, d'un ordre pas trop différent, que leurs éditeurs nous adressent sans exiger l'insertion des notices réclames qui les accompagnent généralement. Nous pou-

vons enfin y comprendre parfois des livres quelconques, plus ou moins connus déjà, qui nous paraissent pouvoir intéresser ceux de nos lecteurs qui ne les auraient pas encore vus. C'est ce que nous avons déjà fait pour *Quo vadis?* et ce que nous refaisons pour le *Rayon*.

Ce livre est la simple mise en scène de l'une des légendes sur Jésus tirée des Evangiles chrétiens, développement littéraire imprégné d'un pur sentiment religieux et d'un art approprié. Tous les points de l'idylle et du drame décrits étant tirés des dits Evangiles, il en est plus d'un dont les *Enregistrements akastriques* de l'histoire de l'humanité ne confirment pas la réalité vécue, mais il n'importe pour le moment parce que le principal mérite de l'ouvrage en question nous paraît être de représenter les gestes et les paroles du Christ-Jésus en accord avec cé que les traditions orientales et les dires d'initiés assignent aux éléments analogues issus des Sauveurs et des Maîtres tels que Krishna, Bouddha et autres, concordance nécessaire à la réalité possible des choses. On voit aussi dans le *Rayon* la nature du sentiment dévotionnel inspiré par les Grands êtres aux âmes d'élite qui ont le bonheur de les approcher. Et telles sont les raisons qui nous font parler de ce simple livre.

D. A. Courmes

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE SEPTEMBRE 1903

Holbé (Saïgon) . . . . 2 fr. 25

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *LOTUS BLEU.*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Le directeur et administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 OCTOBRE 1903

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 8

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Théorie électrique de la matière

On a publié le texte de deux remarquables conférences faites par Sir Oliver Lodge, membre de la Société royale d'Angleterre (F. R, S.); la première au Collège de Belfort, en février 1903, sur *l'électricité et la matière*, la deuxième à Oxford, en juin 1903, avec, pour sujet: *Aperçus modernes sur la matière*. Dans ces conférences, l'illustre académicien soulève plus que le voile de l'invisible, et l'on pourrait se demander si ses démonstrations sont celles d'un occultiste ou d'un homme de science moderne, tant cette science semble maintenant s'appliquer à pénétrer les régions les plus secrètes de la Nature, à dévoiler les propriétés les plus cachées de la matière, à subdiviser enfin ces atomes qui, jusqu'à ce jour, formaient la base fondamentale de toute science.

Dès l'année 1870, Sir W. Crookes, F. R. S. et *M. S. T.* avait appelé l'attention sur les phénomènes qui se passent dans les tubes où l'on fait le vide et il considérait les rayons cathodiques comme constituant un quatrième état de la matière; il est inutile de rappeler avec quel scepticisme la science d'alors accueillit cette possibilité. Plus tard, Thomson et Schuster ont soumis le sujet à de nombreuses recherches et ils ont fini par trouver que Crookes avait raison : la matière qui émane sous forme de rayons cathodiques n'est ni solide, ni liquide, ni gazeuse; elle n'est pas constituée, comme on le pensait, d'atomes lancés par la cathode, traversant le tube et causant, là où ils frappent, la phosphorescence, ou des rayons X; mais cette matière est constituée de quelque chose de plus petit que l'atome, de corpuscules ultra-atomiques que Johuston Stoney appela des électrons. D'autre part, les recherches de Becquerel sur la radio-activité de la matière, puis les développements apportés par M. et Mme Currie dans leur découverte des propriétés si étonnantes du Radium, ont fortifié singulièrement cette démonstration.

Pour Olivier Lodge, la matière et l'électricité sont deux ma-

nifestations d'une même source première, sous différentes conditions ; pour lui, l'électron est devenu un objet familier, il constitue la charge ionique de la matière. On peut concevoir des multiples d'électrons, mais non point des fractions. Sa masse, sa charge, électrique et sa vitesse ont été fréquemment mesurées par différents procédés et toujours avec des résultats concordants. C'est, dans la nature, l'unité la plus simple, la plus fondamentale, la mieux définie. Il a démontré que ces électrons peuvent être détachés de leurs atomes de matière à un électrode ; pour les liquides par l'électrolyse, pour les gaz dans un tube de Crookes, et que, lorsqu'ils sont ainsi libérés, ils se meuvent avec une vitesse énorme, comparable à celle de la lumière.

Les relations de l'électron avec l'atome constituent un sujet du plus grand intérêt. L'atome serait composé d'électrons tous semblables, avec la seule différence que les uns sont positifs, les autres négatifs ; quant à leurs dimensions réciproques, imaginons que l'électron ait la grandeur d'un point d'imprimerie, celle d'un atome sera représentée par un édifice de 50 mètres de long, 25 mètres de profondeur et 12 mètres de hauteur ; et, comme dans un atome d'hydrogène il y a environ 700 électrons, imaginons ces 700 corpuscules jetés dans cet édifice, et nous aurons une idée de la relation entre l'électron et l'atome. Bien que minuscules, ces électrons ne laissent isolée aucune partie de l'atome : ils le rendent impénétrable et l'occupent en réalité comme des soldats occupent un territoire. Les électrons ne sont pas groupés ensemble, quoiqu'ils soient 700 dans l'atome d'hydrogène, de 20 à 30.000 dans l'atome de sodium, de 16.000 dans l'atome de radium ; ils sont séparés comme les planètes le sont dans le système solaire, toutes proportions gardées. La distance de la terre au soleil est à la dimension de la terre dans le même rapport que la distance d'un électron à un autre est à la dimension de l'électron lui-même dans un atome de mercure ou de platine. Le fait est que nous arrivons à une astronomie atomique où l'atome devient comparable à un système solaire, et, si la chimie est l'astronomie de l'infiniment petit, n'est-il pas possible de préjuger que l'astronomie est la chimie de l'infiniment grand, que notre terre et toutes ses planètes sœurs ne sont que les électrons constituant un atome d'un univers gigantesque ?

Rien de plus attirant que de supposer les électrons comme étant le substratum fondamental dont toute matière est formée ; dans cet ordre d'idée, tous les éléments seront considérés comme des groupements différents d'un seul constituant fondamental. Ces groupements seront naturellement plus ou moins stables et les plus stables d'entre eux constituent les

éléments chimiques que nous connaissons. N'est-ce pas là l'unification de la matière que l'on a souvent soupçonnée et que l'enseignement théosophique affirme si nettement ; ce n'est pas cette fois une simple spéculation, car ce substratum tant cherché n'est plus un protyle inconnu et hypothétique, mais la charge électrique qui nous est familière. Dans un avenir prochain, nous l'espérons, ces précurseurs de la science nous dirons ce que c'est que la charge électrique et définiront la structure interne, la constitution d'un électron.

La limitation que nous voulons donner à ce simple article nous empêche de développer les conclusions de Sir Oliver Lodge au sujet des dernières découvertes de M. et Mme Currie et du professeur Rutheford de Monréal. Nous dirons seulement que si les phénomènes d'électrolyse et ceux dus aux propriétés des courants électriques ont conduit le conférencier à faire admettre l'unité fondamentale de la matière et la possibilité de la transmutation des éléments, ceux plus récents de la radio-activité de la matière l'ont amené à démontrer l'évolution même de la matière, la possibilité de sa régénérescence et sa transformation en formes de plus en plus stables.

Ch. Blech.

L'évolution de la Conscience.

(suite)

Conscience physique.

C'est sur le plan physique que la conscience doit commencer à évoluer vers la soi-conscience ; c'est là qu'elle doit acquérir la notion d'un monde extérieur qui l'affecte, apprendre à rapporter à celui-ci les impressions reçues et à concevoir comme *siennes* les modifications qui en résultent pour elle.

Elle y apprendra, par une expérience prolongée, à s'identifier avec la sensation de plaisir ou de peine consécutive au contact d'un objet et à regarder, comme distincte d'elle-même, ce qui touche sa surface extérieure. C'est ainsi qu'elle établira une première distinction sommaire entre le « moi » et le « non-moi ». A mesure que son expérience s'étendra, le siège du « moi » se retirera de plus en plus à l'intérieur de son être ; un voile de matière après l'autre lui apparaîtra comme extérieur, comme appartenant au « non-moi » ; en fait, le siège du

« moi » se déplacera, mais la distinction fondamentale entre le sujet et l'objet persistera toujours.

Le « moi » est la conscience qui veut, qui pense et qui agit; le « non-moi » est tout ce à quoi s'appliquent sa volonté, sa pensée et son activité.

Nous aurons à examiner ultérieurement le processus par lequel la conscience devient soi-conscience; nous nous bornerons ici à étudier son expression dans les formes et la part que jouent les formes.

La conscience s'éveille donc sur le plan physique et son moyen d'expression est l'atome permanent : « Elle sommeille dans le minéral » et là, elle doit sortir de sa torpeur profonde et sans rêves, s'éveiller en quelque sorte à un sommeil plus léger et devenir suffisamment active pour passer au degré suivant..... « Elle rêve dans le végétal »..... !

Le Logos, agissant dans les âmes-groupes, énergétise les atomes physiques permanents et, par la médiation des Dévas, les plonge, ainsi que nous l'avons vu, dans les conditions variées dont le règne minéral offre la possibilité, et là chacun d'eux s'associe un grand nombre de particules minérales.

On aperçoit immédiatement l'immense variété des impressions possibles sur ce plan et la diversité des expériences qu'elles procurent; on prévoit les différenciations qui en résultent bientôt dans une âme-groupe.

Certains de ces atomes tourbillonneront dans les airs pour retomber en torrents de lave brûlante; certains seront exposés à un froid arctique, d'autres à des chaleurs tropicales; certains seront écrasés, enfouis dans les métaux en fusion dans les entrailles de la terre, d'autres demeureront dans le sable rudement pétri par les marées. Une variété infinie de heurts viendront les battre, ébranler, brûler et congeler, et la conscience profondément assoupie donnera en retour la vague réponse de ses vibrations sympathiques.

Quand un atome permanent est devenu « responsif » à un certain degré, ou encore quand une forme minérale (c'est-à-dire l'ensemble de particules minérales auxquelles s'est associé un atome permanent !) se brise, l'âme groupe retire cet atome de son enveloppe. Toutes les expériences acquises par cet atome (c'est-à-dire les vibrations qu'il a été contraint d'exécuter) persistent en lui en tant que pouvoirs vibratoires, ou pouvoirs de vibrer de certaines manières bien définies : tel est le résultat du passage qu'il a accompli dans une forme.

Quand l'atome permanent perd son enveloppe et, pour un temps, demeure, pour ainsi dire, à nu dans son âme-groupe, il continue à répéter ses vibrations, à repasser en lui-même les expériences qu'il a traversées; il émet des pul-

sations qui se propagent dans l'enveloppe de l'âme-groupe et atteignent de la sorte les autres atomes qu'elle enclôt ; c'est ainsi que chacun affecte les autres et les aide, tout en demeurant lui-même. Les atomes permanents dont les expériences présentent une similarité s'affecteront mutuellement avec plus d'intensité que ceux dont les expériences ont été très dissemblables ; ainsi, au sein même de l'âme-groupe, une ségrégation s'opérera peu à peu ; bientôt une pellicule partant de l'enveloppe se développera vers l'intérieur et formera une cloison isolante entre les groupes dissociés. Ainsi le nombre des âmes-groupes ira en augmentant sans cesse et leur contenu manifestera une différenciation sans cesse croissante de la conscience, tout en conservant des caractéristiques fondamentales communes.

Ajoutons que, dans le règne minéral, la conscience est susceptible de répondre aux excitations extérieures à un degré bien plus haut que beaucoup ne l'imaginent, et la réponse fournie décide parfois, par sa nature, l'éveil de la conscience jusque dans l'atome astral permanent. Les corps simples de la chimie montrent des attractions mutuelles bien distinctes, et l'union de ces corps est constamment bouleversée par l'intrusion de couples dont l'un des conjoints possède une affinité plus grande avec l'un des conjoints du premier couple qu'avec le sien propre. Tel couple, formant un sel d'argent, a précédemment observé une fidélité mutuelle et s'en départit soudain, quand un autre couple, l'acide chlorydrique, s'introduit dans sa paisible demeure ; l'argent se précipite sur le chlore, l'adopte de préférence à sa précédente compagne et fonde un nouveau ménage en qualité de chlorure d'argent, laissant l'hydrogène abandonné s'allier au partenaire que lui-même délaisse.

Chaque fois que se produit un de ces échanges actifs, les vibrations physiques violentes, engendrées par la rupture et la formation de liens étroits, provoquent une légère vibration dans l'atome astral permanent, et de vagues tressaillements internes apparaissent. L'excitation de l'astral doit provenir du physique et pendant bien longtemps la conscience agissant sur le plan physique sera le point de départ de tout progrès évolutif. Néanmoins un nuage léger de matière astrale s'amasse autour de l'atome astral permanent, à la suite de ces faibles tressaillements, mais il est sans cohésion et paraît sans organisation aucune. Il ne semble pas qu'à ce stage aucune vibration se produise dans l'atome mental.

Après des âges d'expériences dans le règne minéral, une partie des atomes physiques permanents sera prête à passer dans le règne végétal et se répartira dans le monde des végétaux, avec l'assistance des Dévas. Il ne faudrait pas supposer

que chaque brin d'herbe, chaque plante renferme un atome permanent qui évolue jusqu'à l'humanité pendant la durée d'existence du système. Il en est exactement de même ici que dans le règne minéral ; le règne végétal forme un nouveau champ d'évolution pour les atomes permanents ; ils passent d'un habitat à un autre, guidés par les Dévas, en sorte qu'ils puissent faire l'expérience des vibrations qui affectent le monde végétal et les enregistrer comme précédemment, en tant que pouvoirs vibratoires. Les principes d'échange et de ségrégation s'appliquent comme il est expliqué plus haut ; et, dans chaque courant d'évolution, les âmes-groupes deviennent plus nombreuses en même temps que leurs carastéristiques essentielles se différencient davantage.

Tandis que les atomes physiques permanents accumulent leurs expériences dans le règne végétal, une activité plus grande devient perceptible dans les atomes astraux correspondants ; ceux-ci attirent autour d'eux de la matière astrale que les Dévas organisent d'une manière un peu plus définie.

Pendant l'existence prolongée d'un arbre de forêt, l'aggrégat naissant de matière astrale qui constitue la forme astrale de l'arbre se développe en tous sens ; la conscience fait dans cette forme l'expérience des vibrations qui engendrent l'impression massive de plaisir ou de peine, vibrations dérivant de celles que produisent dans l'arbre physique le soleil et la tempête, le vent et la pluie, le froid et la chaleur. Quand périt un tel arbre, l'atome astral permanent se retire dans son âme-groupe, qui désormais réside sur le plan astral, avec une riche moisson d'expériences dont le partage aura lieu comme précédemment.

En outre, à mesure que la conscience devient plus apte à répondre aux vibrations de l'astral, elle émet de légers frémissements dirigés vers le plan astral et ceux-ci donnent naissance à des sensations obscures qui semblent appartenir tout entières au monde physique, mais qui proviennent en réalité de l'astral. Quand un végétal, un arbre, par exemple, a traversé une longue existence séparée, l'unité mentale permanente commence à son tour à amasser autour d'elle un léger nuage de matière mentale où s'imprimera peu à peu le vague souvenir laissé par la récurrence des saisons ; et ce souvenir deviendra inévitablement une vague *prévision*.

Enfin, une partie des atomes physiques permanents sera susceptible de passer dans le règne animal, et, ici encore, ce seront les Dévas qui les guideront dans les formes animales.

Pendant les derniers stages de son évolution dans le monde végétal, il semble être de règle que chaque triade (les atomes physique, astral et l'unité mentale) fasse une expérience prolongée dans une même forme, afin qu'elle puisse éprouver

quelques tressaillements de vie mentale et qu'elle soit à même de profiter des conditions nouvelles qu'elle trouvera dans la vie animale. Il semble, d'autre part, qu'en certains cas le passage dans le règne animal ait lieu à un stage moins avancé ; les premiers frémissements de l'unité mentale sont alors éprouvés dans quelque forme animale dépourvue de la motilité, dans les organismes animaux très inférieurs.

Dans le règne animal, les atomes permanents reçoivent des vibrations beaucoup plus variées et, par suite, se différencient bien plus rapidement ; à mesure que croît cette différenciation, le nombre de triades que renferme l'âme-groupe diminue rapidement et la multiplication des âmes-groupes progresse en conséquence avec une rapidité toujours croissante. Quand la période d'individualisation approche, chaque triade possède son enveloppe propre qui provient de l'âme-groupe ; elle revêt successivement un certain nombre de formes, en tant qu'unité séparée, bien qu'elle demeure encore dans son enveloppe protectrice et nourricière d'essence monadique.

(*A suivre*). D'après **Annie Besant**.



LA LOI DE LA DESTINÉE

(Suite.)

CHAPITRE IV

LES RÉSULTATS DE L'ACTION

La Sagesse et la Toute-Puissance.

L'Energie divine, principe de tout mouvement, de toute action, produit le développement (1) du germe divin qui est en tout être, et au cours des modifications qu'il opère dans les véhicules humains, donne à chaque centre de conscience (2) le fruit de ses actes. L'action est à la fois un principe de vie et une balance de justice ; par le mouvement, elle vitalise ; par la réaction, elle rend justice parfaite.

Sans mouvement pas d'évolution, car l'évolution est l'ensemble des mouvements qui rendent manifestes les facultés

(1) Le passage des propriétés de ce germe de l'état statique à l'état dynamique, de l'état potentiel à l'état actuel.

(2) Chaque être dans l'ensemble nommé l'homme, c'est-à-dire l'homme physique, animal, mental, spirituel, etc...

latentes dans les âmes, dans les germes divins. Ces mouvements, étroitement associés aux changements de structure des corps dans lesquels ils s'effectuent, sont calculés de façon à effectuer, malgré tout, la série des transformations nécessaires à l'éveil et à la manifestation des pouvoirs animiques. Ils forment une admirable hiérarchie vibratoire, cause de la hiérarchie des formes et de celle des pouvoirs de la conscience (1). A un type vibratoire particulier sont associés un agrégat matériel spécial, et une impression animique correspondante que nous appelons sentiment, sensation, etc. Par exemple : au désir il faut un type de mouvement et de matière spéciaux, à la pensée d'autres types, et ainsi de suite pour les autres manifestations de l'âme.

De même que, dans la nature physique, l'atrophie, c'est-à-dire la mort, suit l'inactivité, ainsi dans la nature hyperphysique des mondes invisibles, l'absence de mouvement deviendrait l'arrêt de la vie. Partout, l'action, le mouvement sont les compagnons, les agents de la vie, et la série des mouvements que Dieu a voulus forme la création, l'évolution et la destruction des mondes.

La matière a été créée pour le service de l'âme, dit la sagesse antique ; les corps sont construits pour transmettre à l'âme les impressions de l'Univers et pour porter à l'Univers les messages de l'âme ; ils éveillent la monade (2) et, en même temps, servent d'instruments à son activité.

*
* *

L'œuvre divine de l'Univers a pour but la manifestation dans les âmes des trois qualités basiques qui forment l'essence de tout être et dont toutes les facultés possibles ne sont que des combinaisons ou des aspects : les trois éléments de la Trinité. La conception de l'esprit veut que le point, — l'unité, — n'appartienne pas au monde des formes, mais à celui de l'abstraction. La dualité, comme la ligne, ne possède pas la limitation qui conditionne les choses de l'univers ; elle n'est qu'une demi-manifestation ; un troisième terme est nécessaire à la forme : c'est pourquoi, dans notre monde, le triangle est la première et la plus simple de toutes les figures géométriques.

Autrement dit, pour devenir un être, il faut posséder une trinité : la force (3), la matière et la conscience. La force et la matière sont les deux pôles éternellement unis d'une même Chose, l'omniprésent Infini dont un fragment — l'âme — se

(1) L'activité animique dans un véhicule.
(2) La monade c'est l'âme, l'étincelle divine.
(3) La vie.

mire dans cette force-matière et y produit la conscience. Sans un corps qui porte des impressions au fragment divin, celui-ci (1) reste dans l'état de suprême Conscience qui, pour nous, est inconcevable, c'est-à-dire n'est rien et n'existe pas puisque nous ne pouvons en prendre connaissance. Sans la Volonté, — l'énergie de la Vie infinie, — il n'y aurait pas production des deux éléments primordiaux de la création, la force et la résistance qui font la matière, car la force doit s'appuyer sur une résistance pour se manifester.

De sorte que le premier être concevable est une trinité, produit de l'inconcevable, mais omniprésente Source de tout mouvement limité: Dieu, l'Infini. L'Activité divine produisant l'univers s'appelle la Volonté. Elle est le fruit de l'Amour. Dieu crée par amour, pour faire partager ses facultés et sa béatitude à des milliards d'êtres qui, sans la création, seraient restés dans le néant. Le Sacrifice suprême se confond avec l'Amour suprême. La volonté, force abstraite non manifestée, du domaine de l'absolu, contenant à la fois la force, la matière et la conscience, correspond au Point, à Dieu le Père, au premier Logos. Cette volonté, cause, racine, source de toute manifestation, de toute chose dans l'Univers, n'est rien, pour nous, avant son activité. Elle crée, — à mesure que l'acte créateur se réalise, — la première paire d'opposés, origine de toutes les autres; elle manifeste *Purusha*, — racine de toute force, — et *Mulaprakriti*, — racine de toute matière. Cette force-matière primordiale est comme le voile de l'Absolu, le corps dans lequel se mire la Volonté suprême; elle reçoit l'empreinte des pouvoirs divins; le sentiment de l'Etre, du Moi, devient en elle l'Intelligence universelle, Brahmâ, Mahat, le Saint-Esprit; l'Amour qui précéda le *Fiat* créateur représente le Fils, Vishnou, le Préservateur et Architecte; l'Energie créatrice se révèle par le Père, Shiva : la force qui crée et détruit pour régénérer, la Vie totale, la synthèse de toutes les forces de l'Univers.

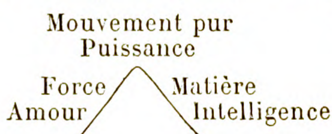
Tels apparaissent à notre esprit borné les trois aspects de l'Etre suprême: Dieu manifesté dans le Kosmos; c'est la Trinité Sainte dont l'infime intelligence de l'homme s'efforce de balbutier la conception. Son aspect le plus synthétique, le plus abstrait ne peut s'exprimer dans une matière moins éthérée que celle nommée Mulaprakriti, la matière abstraite pour ainsi dire : on le nomme le Logos non manifesté, le premier Logos, la Puissance, ce que l'on pourrait aussi appeler l'Energie pure, capable de produire toutes les forces par la polarisation que lui fait subir la matière. Le premier Logos produit le deuxième et le deuxième engendre le

(1) L'âme.

troisième. Le deuxième représente l'aspect force, — l'amour ; le troisième l'aspect matière, — l'intelligence. L'amour unit ; la matière sépare. Le deuxième Logos peut trouver une parfaite expression à la fois dans la racine de la matière, Mulaprakriti, et dans le premier monde (1) :

		Père	Fils	Saint-Esprit
Monde abstrait (2)	Volonté	○	○	○
1er Monde (*Adi*)	Amour		○	○
2e Monde (*Anupadaka*)	Intelligence			○

c'est le Fils, l'Amour, le principe qui s'incarne pour racheter les âmes : pour guider et accomplir l'évolution. Le troisième Logos représentant le deuxième terme de la première paire d'opposés, le côté matière, s'exprime non seulement dans mulaprakriti et le premier monde, mais aussi sur le deuxième où il se présente comme le principe séparateur, l'Intelligence cosmique, le Saint-Esprit.



Puissance (Volonté), Amour, Intelligence : tels sont les trois éléments fondamentaux que l'homme découvre dans l'Etre suprême et dans tous les êtres possibles.

Ces trois qualités sont présentes aussi dans chacun des termes de l'Etre : dans la Puissance divine qui est à la fois intelligente et bonne ; dans l'Amour qui est fort et intelligent ; dans l'Intelligence qui est bienfaisante et énergique.

La force-matière elle-même *reflète* ces trois qualités universelles par des états vibratoires que l'Inde nomme les Gounas : Rajas, Tamas, Sattva. Tamas, la capacité de résistance qui, dans la matière, rend possible la production de tous les mouvements vibratoires, est le pôle négatif de la Puissance ; Rajas est l'activité manifestée dans les formes, le produit de l'énergie séparatrice, de l'Intelligence qui, pour exister, se sépare de l'objet conçu. Sattva, force d'unification est l'opposé de Rajas et le représentant de l'amour qui s'oppose à l'égoïsme et qui partout produit la paix, la joie, le bonheur, l'équilibre, car la joie naît de l'harmonie des forces : telle la joie de vivre donnée par la santé ou par l'harmonie morale, fruit d'une conscience en paix avec la Loi ; tel le bonheur

(1) Celui de Mulaprakriti.
(2) Celui de la première *manifestation*. Cette façon de comprendre ces faits *incompréhensibles* nous est personnelle et n'a donc qu'une valeur très relative.

suprême ressenti par ceux qui peuvent éprouver le sentiment de l'unité des êtres.

Ces trois aspects de la Trinité se trouvent également dans chaque véhicule humain : dans Atma, la *force* intelligente et bonne de l'homme divin ; dans Buddhi, la *bonté* forte et intelligente de l'homme spirituel ; dans Manas, l'*intelligence* bienfaisante et énergique de l'homme purifié : c'est la Trinité humaine.

Plus dense est la matière dans laquelle ces trois énergies se manifestent, plus les qualités qu'elles produisent sont grossières. Nous voyons ainsi l'Intelligence supérieure perdre dans le corps mental inférieur ses qualités étendues de synthèse et d'abstraction et se réduire à la pensée concrète et analytique ; d'autre part, l'amour pur ne peut, dans la matière kamique, se révéler que par un sentiment rapetissé, égoïste, l'amour grossier qui attire par le désir. Et cette glorieuse force que l'Energie pure dans la matière atmique manifestait comme Volonté divine, comme l'énergie qui toujours rayonne et s'associe à l'amour divin, devient dans les bas-fonds de la matière, dans la personnalité, le Désir qui, au lieu de se donner en rayonnant, absorbe et vampirise, et plus bas encore elle se borne à produire, dans le corps visible, des mouvements divers, — mouvements mécaniques, mouvements moléculaires ou atomiques, — de la chaleur, de l'électricité et des effets physico-chimiques.

L'évolution développe les véhicules qui, en transmettant les forces de l'Univers à l'âme conduisent celle-ci à la Connaissance, à la Sagesse puissante et à la Libération finale.

Examinons maintenant les grandes lignes de ce processus qui est l'évolution de l'âme.

*
* *

L'éveil des facultés de l'âme est strictement lié aux vibrations qui l'affectent. Celles-ci naissent dans l'Univers sous l'action du soufle de Dieu, du Verbe, de la Voix divine qui entonne l'hymne créateur, et sont transmises à l'âme par ses corps, — les cordes de sa lyre. La lyre microcosmique est construite avec l'aide de Dieu, nous l'avons constaté dans le chapitre de la Providence. Lentement, au fur et à mesure de l'éveil de l'activité et des besoins animiques, la Providence assure la construction des appareils de sensation et d'action qui élargissent graduellement le cercle des qualités des êtres, et les conduisent au but qui les attend, — l'unification avec Dieu.

La première connaissance développée dans l'âme par les mouvements que l'univers lui transmet est la faculté de sentir,

germe de toute conscience. Extrêmement vague d'abord, elle se précise au cours des siècles dans les règnes inférieurs et devient peu à peu l'attraction et la répulsion, le plaisir et la douleur. La sensation éveille l'idée vague, mais progressive du moi — ce qui sent —, et du non-moi — ce qui est senti. La notion du moi et du non-moi, germe de toute intelligence, commence à paraître dans l'animal; elle s'accentue et se définit chez l'homme, et, avec elle, tous les phénomènes intellectuels se montrent, des plus simples et des plus concrets aux plus abstraits, aux plus complexes, aux plus étendus : telle est la ligne d'évolution suivie par l'intelligence, aspect, dans l'homme, de la troisième personne de la Trinité divine.

*
* *

Examinons maintenant la voie suivie par le développement de la qualité qui, dans l'homme, représente la deuxième personne divine. Nous avons vu la sensation éveiller l'attachement ou la répulsion, — la force centripète ou centrifuge, ce qui, chez les êtres intellectualisés, devient l'amour et la haine. Toutes les sensations agréables, quelque matérielles qu'elles soient, augmentent ce germe d'amour, et à mesure qu'elles subissent chez l'homme l'action de la mentalité et des forces spirituelles, elles le purifient. L'amour le plus grossier, celui qui désire la chose aimée pour en tirer satisfaction, — cet amour que nous appellerons négatif, devient peu à peu moins égoïste et finit par franchir la zone neutre qui le sépare de son pôle positif, l'amour qui rayonne au lieu d'absorber, qui donne au lieu d'exiger le sacrifice.

Cette progressive expansion se fait sous la poussée de plusieurs forces, car la Nature a multiplié les causes qui réalisent l'évolution et a disposé sur le chemin des êtres des ressources sans nombre. Ainsi la constatation des effets douloureux qui suivent généralement l'amour égoïste est déjà suffisante pour stimuler l'activité de l'âme, mais une autre force intervient encore : le Kama reflète Buddhi, avons-nous vu ; autrement dit, il existe entre ces principes un synchronisme vibratoire qui les lie et qui fait que les vibrations kamiques produisent les premiers vagissements de la vie dans les éléments du futur corps bouddhique, comme dans un piano le son d'une note fait vibrer les cordes de toutes les notes semblables dans les différents octaves, et le corps kamique peut, jusqu'à un certain point, être considéré comme l'octave inférieur du corps bouddhique. A mesure que les éléments du corps spirituel s'organisent, une certaine somme de force commence à rayonner de lui, et quand cette force atteint une intensité suffisante, l'âme, devenue mieux consciente dans ce corps glo-

rieux, l'utilise pour le processus de transmutation qui change le grossier en le subtil. Nous avons indiqué la loi de cette transmutation dans le chapitre I.

De sorte que, tôt ou tard, l'animal s'humanise, et l'homme le plus bestial finit par développer la pureté de l'ange.

*
* *

Essayons maintenant de montrer comment grandit dans les êtres le premier aspect de la Trinité : la volonté, l'énergie suprême qui donne l'activité (la vie) à tous les corps, la puissance capable de toutes choses quand elle est guidée par la Sagesse.

La Volonté se présente d'abord, c'est-à-dire dans le corps physique, sous son aspect le plus rudimentaire, — comme du simple mouvement mécanique ; plus tard elle devient le levier caché de l'attraction et de la répulsion qui dirigent les affinités chimiques ou vitales, et un élément nouveau est né dans le mouvement simple ;un peu plus tard elle devient le désir, force centripète, fondement de l'égoïsme, source de presque toutes les activités de l'homme actuel, — de l'héroïsme, de l'opiniâtre labeur, de la persévérance et de l'espoir sans lesquels aucune œuvre de longue haleine ne s'édifie. L'homme vit grâce au désir et grandit grâce à lui, jusqu'au jour où l'âme, plus forte et plus sage, ayant appris que seul le désir de collaborer à l'œuvre de Dieu ne laisse pas d'amertume, ne désire plus que ce qui est légitime. Mais désirer recueillir du bien c'est se lier au bien et au monde qui doit le donner, jusqu'à ce que ce bien ait été récolté. L'âme apprend ainsi que le bien suprême réside dans la libération ; or, elle ne s'acquiert qu'en renonçant au désir. L'âme la poursuit alors en agissant uniquement pour l'œuvre de Dieu ; dès lors, au désir fait place la volonté, pôle opposé du désir, énergie de l'homme divinisé.

Telle est, en quelques lignes, l'esquisse de ce long et complexe processus du développement des trois qualités fondamentales de tout être. C'est l'action qui accomplit cette œuvre. On pourrait dire que la solidarité des véhicules des êtres est si parfaite, que les germes de leurs qualités s'éveillent partout à la fois par la transmission de l'ébranlement que l'action imprime à un véhicule quelconque. L'homme ne peut résister à la Loi qui, de toutes parts, le presse, l'aiguillonne, le ramène sans cesse au chemin, quand par ignorance il le quitte. Les moyens dont Karma dispose pour conduire les êtres au But suprême sont si nombreux et si variés qu'ils représentent à eux seuls l'une des merveilles de la Sagesse et de la Puissance divines. Dieu nous traîne à lui malgré notre ignorance, malgré notre

faiblesse, et douter du salut d'un seul être, serait ignorer le premier mot du plan de l'évolution.

Les grandes Etapes de l'Evolution humaine.

L'évolution humaine offre donc trois étapes capitales dont chacune représente l'un des aspects de la Trinité : la Connaissance, résultat du parachèvement intellectuel, la Sagesse, produit de la raison la plus élevée éclairée par le cœur le plus divin, et la Puissance, fille d'une volonté pleinement développée, dirigée par la sagesse et la connaissance. L'union de l'individu avec la Divinité couronne l'évolution et forme comme une étape : l'étape finale : la libération. Nous allons les étudier rapidement ici.

La Connaissance.

La connaissance est la compréhension parfaite de la Loi. Les âmes naissent ignorantes ; germes enfouis dans le sol de l'Univers et soumis à l'action du mouvement évolutif, la vibration divine les frappe et fait naître, dans la conscience infinie qu'elles possèdent, la conscience finie, — le centre sur lequel leur vie manifestée va reposer tout entière. Cette conscience limitée passe progressivement de sa forme la plus vague à un aspect très précis : la conscience nette et forte de l'animalité, par exemple. Mais un élément indispensable doit se révéler au fond de cette conscience : le moi abstrait, le centre que tout être doit créer. Sans ce centre, sans ce moi, l'être ne pourrait donner à ses perceptions le développement nécessaire à une vie individuelle complète ; sans ce centre, l'action spontanée de la monade répondant aux sollicitations extérieures ne pourrait acquérir sa perfection : l'être parachevé possède l'intégralité de la conscience et de tous ses pouvoirs, — ceux de réception et ceux de transmission.

La connaissance complète est donc précédée par la conscience, vague d'abord, comme celle des végétaux et des animaux inférieurs, puis par le « moi » qui la définit, la précise et l'intensifie : l'étape de l'évolution caractérisée par le « moi » est atteinte avec l'humanité. Alors seulement l'âme commence réellement à apprendre, et sa connaissance grandit jusqu'à ce que l'Univers n'ait plus de secrets pour elle. Le but suprême du savoir c'est la connaissance de la Loi ; la Loi donne la clé de l'Univers, du but et des moyens de l'évolution. L'âme qui sait ne trouble plus la Loi, elle peut collaborer à l'œuvre divine et guider les pèlerins qui tâtonnent et se meurtrissent dans la nuit de l'ignorance. La connaissance de la Loi vient de l'expérience, — de l'action ; l'âme doit goûter au fruit que la Loi donne pour en apprécier la saveur, elle a be-

soin de désirer avant de vouloir ; le désir, germe de la volonté, conduit son enfance, l'épanouit et l'instruit. Son éveil progressif dans l'Univers la met en contact avec mille objets, dont elle ignore la nature ; ces objets la sollicitent, elle y répond, elle s'y attache et éprouve leur saveur. Les uns la poussent vers le but final, comme le ruisseau porte à la rivière la feuille tombée dans son lit ; comme la rivière la charrie au fleuve, et le fleuve à l'océan commun de toutes les eaux. Tout ce qui conduit l'âme vers l'Océan divin, l'aide et lui donne un sentiment de félicité si d'autres objets l'arrêtent et font obstacle au courant, les eaux courroucées s'élèvent en tumulte, et frappent l'obstacle en frémissant. L'âme heurtée ressent le trouble de ses véhicules, le malaise la pénètre. L'expérience se répète des milliers de fois sans résultat, mais avec l'éveil de la conscience, du « moi », et de l'intelligence, de la raison et du jugement qui en dérivent, la connaissance s'établit ; l'âme reconnaît les plaisirs permis et ceux défendus, ceux qui aident et ceux qui gênent, ceux qui font cortège à la Loi et ceux qui lui font obstacle. Et lentement, elle apprend la Loi, toute la Loi.

*
* *

Mais Dieu n'aurait-il pu éviter aux âmes ce douloureux apprentissage ? N'aurait-il pu les créer omniscientes, parfaites ? Non.

Il est une chose que Dieu ne peut pas, c'est que le limité ne soit pas limité, c'est-à-dire imparfait. La Vie suprême est à l'abri de toute erreur, de toute limitation, de toute souffrance, mais comment pourrait-elle créer des êtres capables de partager sa perfection, si le sentiment qui seul crée un être, le « moi », principe dû à la limitation, n'était pas en ces êtres?

Sans le « moi », comment un individu saurait-il qu'il existe, comment pourrait-il agir, penser, sentir, souffrir ou être heureux? Comment pourrait-il vivre et savoir qu'il est immortel en ignorant son existence, en n'ayant pas de « moi » ? Or, le sentiment du « moi » est essentiellement fini. Savoir qu'on est, c'est savoir qu'à côté de soi, il y a le non-soi. Cette connaissance suppose un monde limité, hétérogène, formé de multiples, où existent le sujet et l'objet, or tout monde limité est imparfait. De plus, le « moi » ne naît que lentement, sous le martelage incessant des forces de l'Univers ; il ne se précise qu'avec les siècles et il n'est parachevé que lorsqu'il forme un *centre* vigoureux, pôle opposé de l'infiniment grand, — l'infiniment petit, le poin mathématique. L'évolution peut alors retourner sur ses pas et par une route opposée, conduire le « moi » dans l'absolu, — de l'infiniment petit devient l'infiniment grand. Dans la première partie de l'évolution, l'Unité s'éparpille en un nombre infini de

forces et de centres ; dans la deuxième partie, forces et centres retournent au foyer primitif. Le « moi », devenu capable de limiter sa vibration à l'infini, et de créer ainsi son parachèvement, reprend ensuite son lent épanouissement avec la conscience parfaite de son existence, et arrive à étendre sa vibration, sa vie, jusqu'à l'infiniment grand ; il connaît alors la plénitude de l'Etre : l'Infini en grandeur et l'Infini en petitesse, les deux pôles de la Chose unique, de l'Etre absolu, qui embrasse et crée tous les possibles.

Au cours de ce processus nous constatons une longue période d'ignorance et d'inconscience : l'embryonnat des âmes, — période obligatoire dans l'évolution. Portion de la route des âmes, elle constitue une limitation due à la fatalité des choses, une imperfection passagère que le symbolisme chrétien a nommée le Péché originel. Il n'est pas de faute qui n'ait sa raison dans l'ignorance, même chez l'homme qui fait le mal consciemment, sachant que la Loi le heurtera, car il ignore d'abord de quelle façon il sera frappé et, de plus, un grand nombre d'autres éléments du problème lui échappent. Mais quand l'expérience les lui a montrés, il ne commet plus la même erreur.

La Bible dit qu'Adam avant la faute vivait heureux dans l'Eden : l'âme avant l'éveil de l'intelligence, avant l'action, est heureuse, bercée et portée par la Loi. Le serpent (l'élément intellectuel qui développe la connaissance) survient et s'adressant à Eve (le côté féminin de la nature humaine, le désir, première forme de la volonté) l'engage à cueillir le fruit de l'arbre prohibé, et Adam mord à la pomme. Le désir donne à l'homme ce qu'il convoite ; il le fait agir, et l'action lui apporte le fruit, désiré avec sa saveur particulière. Quand l'homme a recueilli le résultat de ses actes, il apprend s'il a heurté la Loi ou s'il en a suivi le courant. L'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, c'est la Loi karmique, le Kamaduck de la Bhagavad Gita, la Divinité qui, pour nous instruire, nous donne ce que nous désirons : le bien ou le mal.

Tout ce qui va contre la Loi est mal, tout ce qui la suit est bien. Ce n'est qu'en agissant que l'âme, par la douleur, apprend qu'elle a marché contre la Loi et par la félicité acquiert la certitude qu'elle a suivi ses préceptes. De l'inéluctable fait de l'ignorance originelle, dérivent toutes les souffrances, tous les maux.

(*A suivre.*) **Dr Th. Pascal.**



VARIÉTÉ OCCULTE

ORIGINES CACHÉES DE LA VRAIE MAÇONNERIE

A mesure que les recherches se poursuivent dans son histoire et que les preuves vont s'accumulant, il apparaît de plus en plus probable que le mouvement maçonnique, entendu d'une façon générale, fut une sorte de mouvement demi-mystique, étendu et profondément moral, issu de quelque centre ignoré et tirant son origine de quelque base ancienne et généralement peu connue. C'est-à-dire, que ses bases étaient et sont inconnues de tous ceux qui ne reconnaissent pas de direction spirituelle définie dans le développement mental et moral de l'humanité, direction qui, de temps en temps, change la surface des sociétés, par l'introduction de nouveaux facteurs dans le processus évolutif de la vie générale. Des recherches dans la littérature maçonnique peuvent être faites dans bien des langues et bien des contrées, avant que cette manière de voir soit fermement établie pour la généralité, mais, pour le théosophe qui veut étudier la Maçonnerie, il devient de plus en plus évident que le mouvement qui est généralement appelé maçonnique avait ses racines dans ce mysticisme vrai émanant, comme un effort idéal, de cette hiérarchie spirituelle qui guide l'évolution du monde ; et que, si séparées que puissent être actuellement les branches de l'idée-racine, il y a eu cependant dans la Maçonnerie un enseignement mystique pour ceux qui veulent chercher sous la surface.

Les preuves de cet enseignement mystique fondamental peuvent être amplement recueillies en observant les remous et les courants inférieurs qui constamment rompent le cours uniforme de la Maçonnerie ordinaire. Fréquemment nous voyons d'autres groupes plus petits, dont les aspirations mystiques étaient plus marquées et dont les tendances occultes étaient plus franchement définies, émerger au sein du corps principal. Quelques membres peu nombreux, avec une vue intérieure plus profonde, en rassemblent, autour d'eux, d'autres ayant les mêmes tendances, et nous voyons ainsi se former de petites sociétés. C'est la physionomie de quelques-unes d'entre elles que nous allons maintenant tracer.

Pour corroborer l'hypothèse que nous venons d'émettre, citons les paroles d'un Maçon bien connu, qui, en résumant un admirable discours qu'achevait de prononcer un Frère Maçon, s'exprimait comme il suit :

« Un examen réfléchi de notre principale cérémonie nous conduit irrésistiblement à la doctrine qni est représentée,

d'une manière symbolique, par les *pastos*, dans la Chambre du Roi de la grande Pyramide, et se rattache aux principales caractéristiques de tous les Mystères, qui embrassaient les plus hautes vérités alors connues de ceux qui étaient illuminés.

« . . . . . Le XII[e] siècle assista à une éclosion de symbolisme mystique peut-être sans précédent depuis notre ère, et nous donna la légende religieuse du Saint-Graal, qui indique une origine orientale ; cette période coïncide avec la plus grande popularité des Templiers, dont la chute est contemporaine de la décadence signalée par notre orateur...

« Sans vouloir discuter la question, je puis avouer qu'une partie, tout au moins, de notre symbolisme peut provenir d'une source Templière, romane, quoique grandement teintée de Gnosticisme ; tandis qu'à une date ultérieure les Lollards (héritiers supposés du Manichéisme) et qui n'étaient qu'une des nombreuses sociétés politico-religieuses dont l'Europe se trouvait encombrée, présentèrent ou firent revivre quelques-uns de ces enseignements..... Une chose est certaine, c'est qu'une traduction satisfaisante de nos symboles ne peut être obtenue que par l'étude des Mystères orientaux, Kabalistiques, Hermétiques, Pythagoriciens et Gnostiques.

« Au cours des siècles nous enregistrons les noms d'instructeurs philosophiques qui voilaient leurs doctrines en signes similaires à ceux en vogue parmi les Rose-Croix ou des étudiants encore plus récents, et souvent identiques avec les figures qui blasonnent les murs de nos Loges et de nos Chapitres. » (1)

Beaucoup d'étudiants en Théosophie trouveront à ces paroles une importance considérable ; car elles expriment l'opinion soutenue par une autorité maçonnique telle que M. E. Macbeau, I. G., au sujet de quelques-unes, tout au moins, des attaches de la Maçonnerie moderne avec l'Orient. M. Gould, au cours d'une conférence, fit également les suggestives remarques suivantes :

« Au sujet de la provenance de la Maçonnerie il y a, en résumé, trois possibilités.

« Elle peut nous être venue :

« I. Par une voie strictement maçonnique.

« II. Par les Rose-Croix.

« III. Par diverses sociétés éteintes dont les Franc-Maçons n'ont pas hérité, mais se sont approprié les usages et les coutumes ».

Les opinions ainsi avouées par ces deux autorités, coïnci-

(1) *Ars quatuor Coronatorum.* Comptes rendus de la Loge « Quatuor Coronati », n° 2076, Vol. III, part. I, p. 31, Londres, 1890.

dent parfaitement avec celles de bien des écrivains mystiques allemands et italiens du siècle dernier et de ceux qui l'ont précédé. Nous rechercherons, donc, le caractère et les traditions de quelques-unes de ces sociétés, en vue de découvrir les liens qui les unissaient les unes aux autres et rattachaient leur chaîne au centre spirituel secret, encore plus reculé, mais non perdu, dans la nuit des temps.

Beaucoup de groupes demi-maçonniques avaient des « Chefs Inconnus », principalement ceux dont les tendances étaient notoirement occultes. Quelques-uns ont été déjà cités (1), mais il ne sera pas mauvais de donner leurs noms de nouveau; c'étaient :

Les canons du Saint-Sépulcre.

Les canons du Saint-Temple de Jérusalem.

Les Bienfaisants Chevaliers de la Ville Sainte (La stricte observance).

Le Clergé de Nicosia dans l'île de Chypre.

Le Clergé d'Auvergne.

Le Chevalier de la Providence (L'ordre des Chevaliers de Saint-Joachim).

Les Frères Africains.

Les Chevaliers de la Lumière (L'ordre des *Fratres Lucis*).

Les Frères Asiatiques (L'ordre des Chevaliers de Saint-Jean d'Asie).

Ces sociétés n'appartiennent à aucun pays en particulier, car on trouve de leurs ramifications apparaissant, disparaissant et réapparaissant comme phares d'alarme, en Autriche, en Hongrie, en Italie, en France, en Suède et en Russie. L'Angleterre fut le sol le moins prolifique où cette semence mystique ait pu se fixer dans les premiers siècles. En Ecosse et en Irlande, cependant, cette lumière brilla plus vivement qu'en Angleterre. Mais en Autriche et les Provinces Danubiennes, le mysticisme grandit rapidement pendant une période courte et heureuse ; aussi nous devons dire quelques mots au sujet de l'Autriche avant d'aller plus loin.

« Il est prouvé, dit Ludwig Abafi, dans son « Introduction à la Franc-Maçonnerie préhistorique dans l'Autriche et la Hongrie (2) », que l'Empereur Rudolphe I, même en l'année 1275, autorisa un ordre de Maçons, tandis que le Pape Nicolas III, en l'année 1278, accordait à la Fraternité des Pierre Maçons à Strasbourg, une lettre d'Indulgences qui fut renouvelée par tous ses successeurs jusqu'à Benoît XII, en 1340. »

A cette époque l'Eglise Romaine semble avoir fait plusieurs

(1) *Theosophical Rewiew*, XXII, 311.
(2) *Geschichte der Freimaurerei in Oesterreich und ungaru.* Budapest; 1890-91.

légères tentatives pour maintenir son influence sur ces Maçons, mais sans résultat appréciable. Car les forces soutenant ces mouvements ne permirent pas la destruction d'une nouvelle poussée spirituelle libre et son étouffement par le pouvoir occulte de Rome. A ce moment vinrent aussi ces grandes âmes brûlant pour la liberté qui firent la Réforme, et quoique cette œuvre et ces réformes fussent amoindries et limitées dans leur essor, par l'imperfection et l'étroitesse de l'esprit humain, néanmoins le dogmatisme de Rome et son pouvoir destructeur de la pensée, furent matériellement contrecarrés et l'esprit des enseignements du Maître Christ fut dégagé des obscurités qui le voilaient.

Abafi continue : Egale importance eurent dans la formation de la Franc-Maçonnerie..... certaines communautés et fraternités du Moyen-Age, qui, pour la plupart, aspiraient vers un retour à la vraie doctrine du Christ et à rendre son aspect éthique familier à leurs adhérents. L'une de ces fraternités fut celle des Waldenses, établie par Pierre Waldo, à Lyon, en l'an 1770. Leur but était de restituer à l'Eglise sa pureté originelle, par l'adoption de la pauvreté volontaire et d'autres pratiques ascétiques. Mais à propos de la doctrine de la Transsubstantiation, elles se trouvèrent bientôt en conflit avec l'Eglise Catholique, et dès l'année 1134, excommuniées par le pape Lucius III, et Sextus IV, en 1477, proclama une croisade contre elles. En dépit de ces attaques elles avaient survécu jusqu'à cette date et s'étaient répandues dans diverses contrées, notamment en Italie, en France et en Bohème et dans ce dernier pays nous les retrouverons sous le nom de « Frères Bohémiens ». Pour le moment, nous n'avons plus à nous en occuper, si ce n'est pour montrer qu'elles étaient alliées aux Fraternités maçonniques du Moyen-Age et qu'elles ont exercé une certaine influence sur la Franc-Maçonnerie moderne ».

Abafi dit encore qu'à cette époque Jan Amos Komensky (en latin Comenius) imprima une action marquée sur la forme de la Franc-Maçonnerie. Né à Brünn, en Bohème, en 1592, il devint le chapelain des Frères Bohémiens en 1618. Lorsque les guerres civiles survinrent, Komensky perdit femme, enfant, biens et fut exilé d'Autriche, ainsi que tous les autres non catholiques. Il s'échappa en Pologne, tourna son esprit vers les questions d'éducation et devint fameux en Suède, en Hongrie et en Angleterre.

Komensky s'intéressa activement au mouvement Rosicrucien et s'associa à l'œuvre de John Valentinus Andrea, dans ce corps. En 1650, Komensky fut appelé en Hongrie et en Transylvanie par le prince Ragozcy ; il y resta quatre ans. C'est sans doute, en partie, à son influence, que le mouve-

ment Rosicrucien se répandit si largement dans ces contrées. Ses idées philosophiques et métaphysiques étaient si répandues que lorsque Anderson (1) écrivit son livre sur la Franc-Maçonnerie il y introduisit, au dire d'Abafi, les parties les plus essentielles des vues de Komensky. Ainsi que l'écrit Abafi :

« Il était réservé à un Autrichien, un maître d'école de la Moravie, le chapelain des Frères Bohémiens, d'apporter des trésors de morale dans une fraternité, en la fière Albion, le foyer des plus hardis intellects ; de formuler les idées, et de tracer la voie pour une ligue qui — après sa transformation — était destinée à embrasser les plus élevées de toutes les nations, et, après avoir été portée à sa perfection par elles, devait influencer l'humanité tout entière. »

La propagation du mysticisme en Autriche et Hongrie, durant le siècle dernier, fut étonnamment rapide ; d'après une opinion autorisée (2), environ cinq pour cent de toute la population appartenait aux Francs-Maçons, aux Rose-Croix et autres sociétés alliées. La grande majorité de ces Loges, croit-il, devait être secrète, car à la mort de l'Impératrice il n'existait que trois Loges parfaites et légitimes. C'est-à-dire trois Loges seulement dans lesquelles la Franc-Maçonnerie existait comme telle, sans autre recherche, plus étendue, en occultisme. Une autre autorité, le Dr Otto Henne-am-Rhyn (3), n'hésite pas à doubler ce nombre en disant qu'il y avait 20,000 étudiants mystiques à Vienne. Cet auteur étant un ennemi déclaré du mysticisme, on peut croire qu'il n'exagère vraisemblablement pas l'importance du nombre des étudiants de l'occulte.

En Autriche le mysticisme fut aidé par l'intérêt bienveillant que prenait à de pareils sujets l'empereur Francis I. Il avait protégé et favorisé un homme très remarquable, appelé Seefels — ou Sehfeld — un Rose-Croix et Maçon, qui possédait un laboratoire d'alchimie à Rodann, petit village à environ un mille de Vienne.

Cet homme était respecté et aimé par tout le voisinage pour sa bonté ; il était également craint à cause de ses pouvoirs qui étaient très remarquables. Seefels est cité par Schmieder, dans son importante histoire de l'Alchimie (4), comme un des

(1) James Anderson, DD., dont l'ouvrage fut publié en 1723, sous le titre *Les Constitutions des Francs-Maçons ; contenant l'histoire, les charges, Règlements etc., de la Plus Ancienne et Honorable Fraternité à l'usage des Loges*. Une deuxième éd. revisée fut publiée en 1738.

(2) *Freimaurer ;* Heft I., p. 10, éd. par von Andrée, Gotha ; 1789.

(3) *Kulturgeschichte des Zeitatlers der Aufklarung*, vol V, p. 244. Leipzig, 1878.

(4) *Geschichte der Alchemie*, pp. 527-542, par C. C. Schmieder, 1832.

« sept vrais Adeptes » qui auraient fait leur apparition en Europe, dans le courant du siècle. Schmieder donne ainsi quelques preuves très intéressantes de ses pouvoirs. Mais, en dépit de la protection de l'Empereur, il fut appréhendé par la police et enfermé dans la forteresse de Temeswar, en Hongrie. Une étude attentive de l'ouvrage de Schmieder est susceptible de grandement dédommager tout étudiant qui désire recueillir des preuves de pouvoirs occultes fournies avec certitude par l'histoire.

Les intéressantes notes suivantes (1) sont citées pour montrer le lien qui unissait la Maçonnerie Mystique du continent avec l'Angleterre, dont il a été peu question au dehors.

« Dans une brochure allemande imprimée vers 1803 et reliée avec une autre brochure de Fessler, appelée Gaschichte der Freimaurerei, on trouve les faits surprenants qui suivent et que je donne aux étudiants de la Maçonnerie pour ce qu'ils valent.

« 1. Les templiers travaillaient avec les « Frères Magiciens », à une période du début de leur existence.

« 2. Un manuscrit Rosicrucien relate que, cette Union Magique fut créée à Cologne, en 1115, avec la devise *non omnis moriar*.

« 3. Un manuscrit de Michel Mayer existe encore à la Bibliothèque de l'Université de Leyde, où il est dit qu'en 1570, la société des anciens Frères Magiciens, ou « Hommes sages », renaquit sous le nom de Frères de la Rose-Croix d'or.

« 4. On prétend qu'en 1463, les statuts de la Fraternité, dans une réunion de soixante-douze Maîtres de Loges, à Bâle, le 22 septembre, furent revisés, établis et imprimés; que les Loges de Souabe, Hesse, Bavière, Franconie, Saxe, Thuringe et celles de la Moselle reconnurent l'autorité de la grande Loge de Strasbourg. Qu'au XVIIIe siècle les Loges de Dresde et de Nuremberg furent imposées par le Grand-Maître de Strasbourg, et que les Grandes Loges de Vienne, de Hongrie et Stirrmark, la Grande Loge de Zürich qui gouvernait les Loges Suisses, se référaient à la Loge Mère de Strasbourg, dans toutes les matières difficiles et litigieuses. »

A ces notes d'un « Etudiant Maçonnique » sont ajoutées les remarques suivantes :

« Il ne peut y avoir aucun doute que l'Union Théosophique et Magique mentionnée plus haut a existé comme société secrète organisée. La correspondance de Cornelius Agrippa von Nettesheim montre qu'il était membre de cette société secrète et on prétend, en outre, que, lorsqu'il vint à Londres, il en fonda une branche dans cette ville.

(1) Voir *The Kneph*, vol. IV, 3 août 1884, « Notes maçonniques ».

Fludd écrit cette phrase : « nonobstant la soumission que je puis avoir jurée, en ma jeunesse, à Aristote, par un rite cérémonial » qui dénote l'existence de Sociétés secrètes dans les Universités. Ces sociétés employaient le double Triangle, ou sceau de Salomon, et, dans les ruines de l'un des anciens Temples de Préceptorat, en France, on a trouvé un médaillon en cuivre avec l'agneau entouré de ce symbole cabalistique. »

(*A suivre.*) **Isabelle Cooper-Dakley.**

DEMANDE ET RÉPONSE

Pourrais-je demander si, dans la société Théosophique, on considère comme concluantes les preuves données en faveur de l'existence des Mahâtmas et de leurs attributions ?

Avant de répondre directement à cette question, je désire faire remarquer que nos opinions concernant les Mahâtmas n'ont rien de commun avec le style vieilli de l'Apologie chrétienne dont semble s'inspirer notre questionneur. L'idée d'un Dieu descendant sur terre pour accomplir des miracles dans le seul but d'obliger les peuples à croire à son enseignement, peut sembler naturelle à un esprit peu avancé, et, en conséquence, cet esprit exigera une démonstration péremptoire de ce fait, que le Dieu est bien réellement venu sur terre, et qu'll a positivement fait des miracles, avant de prendre en considération Sa doctrine. Lorsqu'il fallut produire des « preuves concluantes » de la mission de Jésus-Christ, les difficultés rencontrées furent telles que l'œuvre fut abandonnée par la plupart des penseurs sérieux, des instructeurs de la Foi chrétienne. Or, les Théosophes n'ont nullement l'intention de placer leur croyance aux Mahâtmas dans la position difficile d'où les Chrétiens cherchent aujourd'hui à dégager *leur* Instructeur.

Les Mahâtmas ou *Grandes Ames*, comme on les nomme aux Indes, — au Tibet on les appelle les *Frères* — sont les Etres chargés de gouverner le monde, selon les desseins de l'Etre plus Grand encore qui conçut le plan de ce monde et dicta les Lois de sa Vie. Or ces Mahâtmas n'attachent pas la moindre importance à ce que vous ou moi croyions en eux. Leur affaire est de diriger les croyants aussi bien que les incroyants. Sur ce point, H. P. B. fait une distinction qui a une grande valeur. Elle dit que la conviction qu'il doit exister très au-dessus de nous de tels Etres fait partie de la donnée théosophique, mais que nous ne sommes nullement tenus de

croire à tel ou tel Maître spécial avec qui certains de nos clairvoyants peuvent se croire en communication. Ce qui signifie, à notre avis, que rien, sur ce point, ne tend à affirmer « l'évidence concluante » et que ni leur existence, ni leurs pouvoirs définis ne sont posés en preuves des doctrines qu'ils nous ont enseignées.

Il est d'autre part arrivé que certaines informations nous ont été communiquées relativement à la manière dont fût créé l'univers et aux Pouvoirs qui le dirigent; informations qui s'accordaient avec bien des données bibliques, quoiqu'elles n'eussent pu être élucidées par une simple argumentation des textes bibliques. Ces renseignements n'infirment rien de ce que contient la Bible; ils s'opposent seulement aux prétentions de certaines âmes étroites qui ne peuvent admettre que Dieu ait révélé autre chose que ce qu'elles y trouvent. C'est ainsi, par exemple, que la Bible mentionne divers ordres d'Anges, d'Archanges, de Pouvoirs, de Trônes, etc, puis elle en reste là, sur de simples renseignements de curiosité qui ne peuvent être d'aucune utilité.

La Théosophie, au contraire, dans son enseignement, découvre la grande Hiérarchie — le Logos, dont l'esprit conçut l'univers et tout ce qu'il contient; puis les Sept Esprits de Dieu (nommés dans la Bible) qui sont chargés de l'exécution de ce grand plan. Chacun de ces Sept en a Sept au-dessous de Lui, et, ainsi de suite, par divisions et subdivisions, nous arrivons jusqu'à l'homme qui est au dernier stage. Mais chacun d'eux prend sa petite part au grand Œuvre de Dieu, et chacun devenant, avec le temps, apte à remplir une mission plus haute, monte d'échelon en échelon à mesure que la Divinité se manifeste en lui de plus en plus complètement. Ceux d'entre nous qui peuvent réaliser cette pensée élevée et réconfortante, semblent s'éveiller en un monde nouveau, plein de vie et de joie; mais à ceux qui n'en saisissent pas la portée nous n'imposons pas cet enseignement comme un « Evangile » qu'il faut prêcher « en saison et hors de saison ». La parole de l'Instructeur qualifié est toujours celle de Jésus-Christ : « Que celui-là reçoive qui peut comprendre » ; pour les autres, l'heure viendra.

D'après notre opinion, les Mahâtmas sont simplement des hommes extrêmement évolués, qui sont à un niveau beaucoup plus élevé que le nôtre, et au-dessus desquels se trouvent des Etres plus élevés encore. Nous atteindrons aussi à leur niveau, pour le dépasser ensuite. Nous n'avons pas besoin de « preuve évidente » de leur existence; nous tenons pour certain que tous les échelons au-dessus de nous sont occupés, aussi bien que les échelons inférieurs. Il nous reste sans doute à savoir si les Etres avec lesquels nos instructeurs humains prétendent

être en rapport sont bien, comme ils nous le disent, de véritables Maîtres; mais nous n'en pouvons actuellement juger que par leurs enseignements.

Nous savons pertinemment que les êtres qui parlent habituellement dans les séances spirites ne sont pas des Maîtres, car ils n'ont rien à nous enseigner.

En nous élevant à des niveaux supérieurs, ceux, par exemple, d'Anna Kingsford dans *La Voix parfaite*, nous trouvons une vision plus parfaite des choses, bien qu'il s'y trouve encore bien des points provenant, non d'un véritable Instructeur, mais du mental de la Voyante. Néanmoins, nous pouvons être à peu près sûrs que la donnée précitée contient une partie de la Vérité, ce qui a une réelle valeur, comme disent les écritures chrétiennes, au point de vue de l'enseignement du devoir. De là à la *Doctrine Secrète*, il n'y a qu'une question de gradation. Les ouvrages de H. P. B. nous ouvrent un horizon plus large; ils nous donnent une plus grande part de Vérité. La Voyante par laquelle elle nous parvint avait conscience de ses propres imperfections et ne prétendait pas pour elle-même à cette infaillibilité à laquelle l'apologiste de Mme Kingsford a prétendu pour sa collaboratrice. Mais j'ose espérer que tous ceux qui sont aptes à recevoir l'enseignement Théosophique sentiront que c'est le plus élevé qui nous ait réellement été donné depuis plusieurs siècles, et qu'ils reconnaîtront volontiers pour des Maîtres ceux qui nous l'ont distribué. Cette conviction toutefois ne peut être obtenue que par une étude intelligente et bien comprise, et non imposée à un esprit rebelle par des « preuves concluantes ».

Nous citerons à ce sujet la parole de Jésus de Nazareth qui est celle de tous les instructeurs du monde : « *Toute génération perfide et adultère demande un signe, mais il ne lui en sera point donné.* »

A. A. W.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(Suite).

Chaitanya (sk.). — Le fondateur d'une des sectes mystiques de l'Inde. C'est un sage assez moderne que l'on croit être l'un des Avatars de Krishna.

Chakna-padma-Karpo (Thib.). — « Celui qui tient le Lotus » : nom donné à Chenrési le Bodhisattva ; ce n'est pas un véritable mot thibétain, car c'est une expression à demi-sanscrite.

Chakra (sk.). — Une roue, un disque ; employé généralement pour le cercle de Vishnou ; il signifie aussi le cycle de temps et peut avoir bien d'autres significations.

Chakshub (Sanscrit.), l'œil. — Loka-Chakshub, ou l'œil du monde, est l'un des titres donnés au Soleil.

Livre Chaldéen, livre des Nombres. — Ouvrage qui contient tout ce qui se trouve dans le *Zogar* de Simon ben Jochai et beaucoup d'autres choses encore. Il doit être plus ancien de bien des siècles et, dans un certain sens, son inspirateur, car il contient tous les principes enseignés dans les livres de la Cabale Juive, mais sans aucun de leurs voiles. Il est très rare maintenant, car il n'en existe que 3 ou 4 exemplaires, appartenant à des initiés.

Chaldéens ou Kasdims. — D'abord un peuple, puis une caste de Kabalistes instruits. C'étaient les Savants, les Mages de Babylone, astrologues et devins. Le fameux Hillel, le précurseur de Jésus dans la philosophie et la morale, était un Chaldéen.

Franck, dans sa « Kabbale », signale la grande ressemblance qui existe entre la « doctrine secrète » trouvée dans l'Avesta et la religion métaphysique des Chaldéens.

Chandra (Sanscrit). — La Lune ; c'est aussi une divinité, les mots Chandra et Soma étant synonymes.

Chandragupta (Sanscrit). — Le premier roi Bouddhiste de l'Inde, le grand-père d'Asoka ; c'est le Sandra cottus des écrivains grecs qui allèrent dans l'Inde du temps d'Alexandre (voir Asoka).

Chandra-Kanta (Sanscrit). — La pierre de lune qu'on prétend formée et développée sous les rayons de la lune qui lui donnent des propriétés occultes et magiques. Elle a une influence calmante dans la fièvre si on l'applique aux deux tempes.

Chandramanam (Sanscrit). — Méthode de calcul du temps, par les phases de la lune.

Chandrayana (Sanscrit). — Chronologie par années lunaires.

Chandra-vansa (Sanscrit). — La race lunaire en opposition à Suryavansa, la race solaire ; quelques orientalistes pensent que c'est une inconséquence d'avoir déclaré Krishna, un Chandravansa de la branche de Yadou, avatar de Vishnou, qui est une manifestation de l'énergie solaire dans le Rig-Véda, un ouvrage de la plus grande autorité pour les Brahmanes. Ceci montre cependant la profonde signification occulte de l'Avatar ; signification que la philosophie ésotérique seule peut expliquer. Un glossaire n'est pas la place de telles explications ; mais il peut être utile de rappeler à ceux qui le savent et d'enseigner à ceux qui l'ignorent que, dans l'Occultisme,

l'homme est appelé un être solar-lunaire étant solaire dans sa plus haute triade et lunaire dans sa partie quaternaire. De plus, c'est le Soleil qui donne sa lumière à la Lune de la même manière que la Triade humaine verse sa lumière divine sur l'enveloppe mortelle de l'homme imparfait.

La vie céleste anime la vie terrestre.

Krishna représente métaphysiquement l'Ego uni à l'Atma-Bouddhi et accomplit mystiquement la même fonction que le Christos des Gnostiques, tous les deux étant « le Dieu intérieur dans le temple », l'homme. Lucifer est « la brillante étoile du matin », symbole bien connu des Révélations, et comme planète il correspond à l'Ego. Lucifer ou la planète Vénus est le Sukra-Usanas des Hindous ; et Usanas c'est le Daitya-Guru, c'est-à-dire le guide spirituel et le précepteur des Dainavas et des Daityas. Ces derniers sont les démons-géants des Puranas et, suivant l'interprétation ésotérique, l'antétype symbolique de l'homme charnel, l'humanité physique. Les Daityas peuvent s'élever au rang des dieux et de l'Absolu, par la science, les austérités et la prière.

Tout ceci est très suggestif dans la légende de Krishna ; et ce qui est plus suggestif encore c'est que, comme Krishna, l'Avatar d'un grand Dieu de l'Inde est de la race de Yadou ; une autre incarnation, le « Dieu fait chair » ou l'homme-Dieu, le Christ, est aussi de la race de Iadoo, nom donné aux Juifs dans toute l'Asie. De plus, sa mère qui est représentée comme la Reine du ciel, debout sur le croissant, est identifiée dans la philosophie gnostique et dans le système ésotérique avec la Lune elle-même comme toutes les autres déesses lunaires : Isis, Diane, Astarté, etc., mères des Logoi. Ainsi le Christ est appelé souvent, dans l'Eglise catholique romaine, le Christ — Soleil, le Sun, en anglais, Christ, etc. Si ce titre donné au Christ est une métaphore, c'en est une aussi pour Krishna.

Chantong (Thibétain). — L'être aux 1.000 yeux ; un des noms de Padmapani ou Chenrési (Avalokitésvara).

(*A suivre.*) **H. P. B.**

Échos du Monde théosophique

France.

En addition aux indications déjà données dans notre dernier numéro, nous dirons que le Dr Th. Pascal, Secrétaire général de la section française, recevra cette année, au siège de la section, 59 avenue de la Bourdonnais, les premier et troisième dimanches, à 10 heures 1/2 du

matin, au lieu des deuxième et quatrième. Nous redisons aussi que le Cours élémentaire du mardi ne sera repris qu'à partir de décembre, à 4 heures. Enfin, les sujets de conférences des dimanches, pendant le présent trimestre, à Paris, ayant été changés, nous rectifions ainsi qu'il suit :

Octobre : 3e dimanche, M. Revel, ingénieur, « Sur les lois fondamentales de l'ordre social » ;

Novembre : 1er dimanche, Dr Pascal, « Quelques injustices apparents dans le monde » ; 3e dimanche, M. René André, « Les degrés de l'enseignement théosophique » ;

Décembre : 1er dimanche, X... « Sur la propagande théosophique ; 3e dimanche, M. Chevrier, ingénieur, « La mécanique dans la matière des mondes invisibles ».

***

M. Pierre Bernard s'est embarqué le 20 septembre dernier, à Marseille, sur le paquebot « Yarra » des Messageries maritimes, en compagnie de Mme Pierre Bernard, sa femme, et de la comtesse Watchmeister, à destination de l'Inde. En raison de l'absence prolongée qu'il va faire, M. Pierre Bernard a résigné ses fonctions de Secrétaire général adjoint à la section française. Les meilleurs vœux des théosophes françaises accompagneront nos sympathiques voyageurs.

***

Le premier article de ce numéro est une intéressante analyse, due à la plume du fils du regretté collègue que nous avons perdu, des idées professées, sur la Constitution de la matière physique, par l'un des savants européens les plus éminents de nos jours. Nous croyons utile d'ajouter à ce propos que, dès 1889, Mme Blavatsky écrivait dans la *Doctrine Secrète* que l'électricité était de la matière dans un état non encore connu de la science, état plus quintessencié que celui des gaz les plus raffinés ; d'où la conclusion que l'atome physique ultime pouvait avoir trait à l'électricité.

D'autre part, Mme Besant décrivait en 1895, dans un article intitulé *Chimie occulte*, que notre revue a reproduit en février 1896, le processus employé par l'occultiste théosophe pour arriver à se rendre compte de l'unicité de la matière physique, en son état éthérique le plus élevé, après quoi elle ajoutait qu'il convenait de faire prendre acte de ces données afin qu'au jour non éloigné où la science officielle approcherait des mêmes résultats, il fût établi que les pionniers de la Société théosophique en avaient été les précurseurs. C'est ce qui se réalise maintenant.

***

L'une des idées les plus dignes d'attention qui aient été émises dans

les discours prononcés le mois dernier à Tréguier, pour l'inauguration de la statue de Renan, c'est que cet éminent écrivain a surtout été le premier représentant français de la libre et scientifique recherche en matière d'exégèse religieuse. C'est effectivement là un titre très honorable aux yeux même des penseurs religieux, pourvu qu'ils soient doués de largeur d'esprit et de tolérance, surtout, cette qualité maîtresse des hommes vraiment avancés. Il est, pensons-nous, vraisemblable que la méthode scientifique appliquée à la question de l'origine des religions ne peut aboutir qu'à des résultats partiels ; mais, à chaque jour suffit sa peine, et, ce qu'un siècle n'a pas trouvé, le suivant le réalisera peut-être. Les travaux de Renan, venant après ceux des premiers exégètes allemands, ont commencé à éclairer la question du *Jésus historique*, du Jésus au sujet duquel saint Augustin a écrit qu'on ne savait, de son temps même, positivement rien. Aujourd'hui, plus de trente ans après la publication de la *Vie de Jésus*, l'on en est à peine à avancer de près d'un siècle la date réputée du dit Jésus, et il est permis de penser que ce n'est pas la *Commission des études Bibliques* instituée par Léon XIII, si toutefois elle se réunit à nouveau, qui fera avancer la question, ou du moins qui éclairera le plus grandiose de ses aspects, celui spécifié dans les termes suivants à la page 222 du magistral ouvrage d'Annie Besant intitulé *Le Christianisme ésotérique* : « Nous avons vu (p. 134 et suiv.) comment l'homme Jésus, le *disciple* Hébreu, fit joyeusement abandon de son corps, afin qu'une Vie plus auguste pût descendre ici-bas et s'incarner dans la forme ainsi volontairement sacrifiée par Lui... » C'est qu'il faut plus que la méthode scientifique ordinaire pour aborder avec fruit ce haut côté des choses, mais la mise en œuvre des pouvoirs latents dans l'homme qui n'est encore le partage que des plus évolués d'entre nous. En attendant que les données des *Annales occultes* de l'humanité puissent être lues à l'instar de simples documents historiques, il convient donc de rendre honneur aux résultats partiels acquis par les hardis pionniers de la Science, de ne pas imposer la conviction à quoique ce soit de ce qui ne peut être encore scientifiquement prouvé, et, aussi, de ne condamner personne sur la seule raison qu'on ne pense pas comme nous.

Angleterre.

La récente publication d'un ouvrage très documenté, intitulé *The Shambles of science* (*Les hécatombes de la science*), par Lizzy Lind et Leisa Schartau, vient de susciter en Angleterre un regain d'intensité au mouvement anti-vivisectionniste. Les auteurs de ce livre auraient fréquenté les laboratoires les plus réputés et se seraient convaincus de l'extrême cruauté des méthodes employées et de leur entière inanité au point de vue des résultats visés.

Espagne.

Les théosophes Espagnols viennent de faire paraître la traduction, en

leur langue, de l'ouvrage *Isis unveiled* de Mme Blavatsky ; 2 volumes, prix : 30 pesetas. C'est un bel exemple d'activité, à l'endroit du moins des grosses traductions, et nous devons reconnaître que nous ne sommes pas encore sur le point, en France, de faire de même. C'est que le nombre des travailleurs qualifiés est partout mesuré et que la traduction d'œuvres telles que *Isis unveiled* et *Secret Doctrine* implique des connaissances de plus d'un genre. Peu après l'apparition d'*Isis unveiled*, M. P. G. Leymarie, de la *Revue spirite*, fit mettre, à grand prix d'argent, l'ouvrage en français par l'un des meilleurs traducteurs d'anglais qui se trouvât alors à Paris et soumit ensuite son travail à Mme Blavatsky elle-même. Celle-ci trouva que cette traduction rendait si mal la pensée de l'auteur qu'après lecture elle jeta le manuscrit au feu. Le traducteur ne connaissait pas la théosophie.

Allemagne.

Une nouvelle preuve que les données de la *Doctrine Secrète* se vérifient graduellement dans le domaine même de la Science du jour est fournie par la revue allemande *Ums-chau*, de Francfort, qui publie un travail du savant suédois Arrhemius tendant à établir que les organismes se propagent de corps à corps cosmique, que lorsqu'un astre, notamment, est suffisamment refroidi, il reçoit d'autres astres habités des germes organiques dont le développement ultérieur peut produire des plantes, des animaux, etc. Arrhemius ajoute que la force ainsi propagatrice attient à la lumière et à l'électricité. Il est certain que ces aperçus peuvent s'appliquer à l'action lunaire qui, d'après la théosophie, aurait imprimé la croissance et le développement des éléments terrestres.

Inde

On sait que Mme Besant, agissant au nom de la Société théosophique, a pris l'initiative de fonder à Bénarès, il y a quelques années déjà, sous le nom de *Hindou central college*, le premier établissement d'éducation qui départisse les notions usuelles de littérature et de science dans un esprit différent de l'agnosticisme ordinaire. La théosophie y est aussi naturellement et méthodiquement enseignée. Le collège est en pleine voie de prospérité, et l'on en attend beaucoup pour la régénération de l'Inde. Considérant, maintenant, en outre, que l'industrie est un facteur important de la civilisation et que le peuple Hindou actuel, quoique régi par une nation occidentale éminemment industrielle qui l'emploie, mais ne le forme pas, ignore presque l'industrie, les promoteurs du dit collège viennent de lui adjoindre une *Ecole des Arts et Métiers*, avec un atelier de réparation à la disposition du public, et de faire appel à l'Amérique du Nord pour avoir les premiers instructeurs et ouvriers spéciaux. Ce n'est là, aussi bien, que l'un

des divers services rendus par le mouvement théosophique dans le monde.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, octobre 1903. — Programme des réunions et des cours au siège central, à Paris, pour l'année d'exercice 1903-1904. Nécrologie.

Theosophist, *Organe présidentiel*, septembre 1903. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Les aides invisibles, par C. W. Leadbeater. — Le côté vie des choses, par Annie Mac Queen, (suite). — Traditions religieuses et ésotériques, par L. Revel. — Le mouvement théosophique dans le monde.

Vahan, *Section britannique*, septembre 1903. — Augmentation de la souscription annuelle. — Sur les expériences à faire au cours des existences successives.

Theosophical Review, *Angleterre*, septembre 1903. — Les chevaux fougueux du monde, par Eveline Landers. — Rome deviendra-t-elle le centre religieux du monde, par Dr Tavani. — Volonté, désir et émotion (suite), par Annie Besant. — La personnalité humaine et la donnée théosophique, par Bertram Keightley.

Lotus journal, *Angleterre*, septembre 1903. — Théosophie pour le jeune âge.

Théosophia, *Hollande*, septembre 1903. — L'histoire de Lild. — Enseignement.

Théosophie, *Belgique*, septembre 1903. — La vérité, par H. P. B. — Résumé de théosophie. — Théosophie et religion, par Aimée Blech.

Sophia, *Espagne*, pas reçue.

Theosofisk Tidskrift, *Scandinavie*, septembre 1903. — Individualité.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, août 1903. — Lettre de Mme Besant et du colonel Olcott au sujet de l'adjonction d'une Ecole des Arts et Métiers au collège théosophique central Hindou fondé déjà à Bénarès. — Sur l'incinération. — Sur le végétarisme.

Theosophy in Australasia, et New-Zeland theosophical Magazine, août 1903. — Le chemin du ciel. — L'attitude d'un étudiant en théosophie.

Prasnottara et Theosophic Gleaner, *Inde*, septembre 1903. — La 4e dimension de l'espace.

Revue Spirite, *France*, septembre 1903. — Notions *sur la destinée de l'âme, après la mort* (suite), par Ed. Grimard. — L'auteur, sur la fin de ce remarquable travail, fait un éloquent appel en faveur de ce qu'on

peut appeler l'*harmonisation* du Spiritisme et de la théosophie, appel auquel nous nous associons de tout cœur et qui serait, croyons-nous, promptement suivi de réponse favorable si les deux parties voulaient bien, chacune, examiner simplement les deux termes de la question. Les théosophes, en grande partie issus du Spiritisme, ont déjà fait cet examen ; quand leurs frères auront agi de même, le désiratum sera réalisé.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, septembre 1903. — Note sur l'abus du tabac, par le Dr Georges Petit. — Valeur alimentaire des olives.

Reçu aussi : *Paix universelle*, Lyon. — Argus des Revues, Paris. — Bulletin des sommaires, *idem*.

D. A. C.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

LISTE D'OCTOBRE 1903

M. Sion (Angleterre) affectation non précisée	12 fr. 20
Oscar X	10 fr.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *LOTUS BLEU*.

AVIS CONCERNANT LES CHANGEMENTS D'ADRESSE

Nous rappelons qu'en raison du temps nécessaire à l'expédition de la Revue, tout changement d'adresse envoyé *après le 20* ne peut être appliqué qu'au numéro suivant.

Le directeur et administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 NOVEMBRE 1903

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 9

REVUE THÉOSOPHIQUE
FRANÇAISE

La Théosophie et la vie de famille.

La Théosophie et la vie de famille : sont-ce là deux choses incompatibles ? La Théosophie n'est-elle pour nous qu'une sorte de science élevée, n'ayant rien à faire avec les devoirs journaliers de la vie domestique ? Si c'est ainsi qu'elle nous apparaît, il semble que nous avons mal interprété la Théosophie et que nous avons mal appris ses enseignements préliminaires. Nous avons certes entendu parler de la merveilleuse sagesse que cachent les trésors de l'enseignement théosophique; nous avons entendu dire et, dans une certaine mesure, nous avons acquis la preuve, que ses enseignements mettent à notre portée une clef d'or qui donne la solution d'un grand nombre des plus troublants problèmes de la vie. Nous avons lu, avec étonnement et ébahissement, la description de la lente et graduelle évolution de la vie et de la forme, de la naissance et de l'évolution de l'âme ; nous avons plongé nos regards fascinés jusque dans les profondeurs des antiques époques du passé et nous avons lu l'histoire de civilisations anciennes, aussi étranges que merveilleuses, qui se sont développées, ont brillé, sont tombées et ont été oubliées depuis bien longtemps ; nous sommes remontés de plus en plus jusqu'à des époques plus anciennes durant lesquelles notre humanité n'avait pas encore atteint l'apogée de sa virilité ; nos avides questions nous ont fait remonter plus loin encore et nous avons vu des globes antérieurs sur lesquels nous avons joué notre rôle dans leur développement ; plus loin aussi, même jusqu'à des *chaînes* de globes antérieurs et, même, alors, nous ne nous sommes sentis satisfaits que lorsque nous avons vaguement pressenti une époque, un état, durant lesquels « Rien n'existait » mais où *tout* était enveloppé dans le mystérieux Infini de la Durée du sein de laquelle, à l'heure fixée, toutes les choses que nous connaissons maintenant ont jailli pour entrer en manifestation : car *tout* vient de Dieu, grâce à Lui

et par Lui, et Il est présent en toutes choses. Il est la Vie Unique, évoluant et se manifestant sans cesse.

Ayant suffisamment étudié le merveilleux passé, nous tournons nos regards anxieux vers le futur, plus merveilleux encore, et nous voyons se succéder devant nous une série de hauteurs à escalader, une sagesse, un amour et une puissance sans cesse croissants à acquérir; des visions d'une inimaginable splendeur se déroulent devant nos yeux éblouis; pendant un moment bien court nous nous voyons et nous voyons les autres transformés et devenus semblables au Fils de Dieu; le Christ, aujourd'hui presque à l'état latent, nous le voyons partout vainqueur et partout triomphant et, nous rendant compte de la distance qu'il nous reste à parcourir entre notre état actuel et celui-là, notre esprit retombe épuisé par l'effort qu'il a fait pour chercher à comprendre quelque chose de la gloire qui *sera* révélée.

Charmés, hypnotisés, à ce point, par les mystères et les trésors du passé, comme par les beautés et les splendeurs du futur, n'est-il pas à craindre que nous n'en arrivions à oublier les devoirs journaliers et notre monotone présent ? Ce danger *existe* certainement, mais soyons pratiques, car il n'y a aucune vertu particulière à errer à l'aventure, « la Doctrine Secrète à la main et les yeux perdus dans le vague ! »

Si, parce que nous sommes Théosophes, nous ne sommes pas des hommes et des femmes *meilleurs* ; si nous ne sommes pas plus utiles à notre époque et à notre génération ; si nous ne sommes pas plus aimants, plus sympathiques, plus altruistes que nous ne l'aurions été autrement, cela prouve que les enseignements de la sagesse des Dieux n'ont pas pénétré bien profondément dans nos cœurs et nous ferions mieux de nous soumettre à un examen attentif avant d'oser encore nous qualifier de Théosophes.

Voyons, aussi bien, de quelle façon la Théosophie peut nous aider dans notre vie intime quotidienne, car elle a bien d'autres choses à nous donner que des renseignements sur les Rondes et les Races, les Globes et les Périodes du Monde, ou sur le premier éveil de la manifestation du Logos, ou sur le but final réservé à notre humanité, c'est-à-dire l'union avec l'Unique qui Est — si utiles et si attrayantes que puissent être ces études dont on n'a nullement l'intention de déprécier la valeur, mais qui *sont surtout* de nature à inspirer et à réconforter *si* nous avons soin de ne pas nous laisser entraîner par elles au point de négliger nos devoirs quotidiens.

Pour la plupart d'entre nous, semble-t-il, la vie quotidienne est remplie par des devoirs à peu près semblables. Les hommes ont à s'occuper de travaux ou de professions qui absorbent leurs pensées et leur temps. Les femmes ont par-

fois à s'occuper de travaux, mais le plus souvent ce sont les devoirs du foyer domestique qui leur incombent ; la ronde incessante du balayage et de l'époussetage, de la surveillance ou de la préparation des repas, des soins à donner aux enfants pour qu'ils soient propres, sains et heureux, de la réception des hôtes, bref, le devoir de veiller à ce que les roues du ménage soient toujours bien graissées afin qu'elles puissent tourner facilement ; et souvent, lorsque la tête et les mains sont fatiguées, cette pensée vient à l'esprit : « Dans quel but tout cela ? » La Théosophie peut-elle fournir une réponse, donner une inspiration pour motiver l'accomplissement consciencieux de « la ronde journalière, de la tâche commune à tous ? » Je pense que quelques-unes d'entre nous peuvent répondre, avec reconnaissance, « Oui ! »

La manière la plus utile de traiter ce sujet consisterait, peut-être, à diviser son étude en plusieurs parties, à savoir : « importance qu'il y a à se créer un idéal élevé du foyer domestique ; influence de la *pensée* sur la vie de famille ; nos rapports avec les enfants ; attitude que nous devons adopter chez nous, en notre qualité de Théosophes ; et influence et importance qu'il y a à se créer un idéal élevé de la vie ».

*
* *

Commençons donc par « *l'importance qu'il y a à se créer un idéal élevé du foyer domestique* ». Il y a, peut-être, des gens qui ne considèrent leur foyer domestique que comme un endroit commode pour y prendre leurs repas et s'y reposer, comme un endroit où ils sont libres de se montrer aussi désagréables que bon leur semble ! où la politesse et les égards ne sont pas jugés nécessaires, de semblables raffinements de la vie restant réservés pour la vie du monde. J'estime que de tels gens sont dignes d'inspirer une grande pitié, pour s'être privés d'une des plus douces influences de la vie humaine. Ce n'est pas seulement un malheur qui les frappe, c'est souvent, et dans une large mesure, leur propre *faute* si un pareil état de choses existe, et si, parmi nous, il y en a qui voient leur foyer domestique sous cet aspect, mettons-nous à l'œuvre et faisons de notre mieux pour affiner l'idéal que nous nous formons de ce que devrait être la vie de famille, puis, essayons de vivre cet idéal et notre influence ne manquera certainement pas d'agir, à la longue, sur les autres membres de notre famille.

A coup sûr, nos foyers domestiques devraient être pour nous des types de la grande famille de Dieu ; le Logos Lui-même à la tête de tout, une Vie unique pénétrant tout, un

but unique à atteindre par tous. Dans cette grande famille de l'Humanité, il y a des aînés et des plus jeunes, et les Frères Aînés, que nous appelons les Maîtres, emploient leur force et leur expérience accumulées dans l'intérêt des plus jeunes. C'est avec une patience infinie que le sublime Père de tous travaille jusqu'à ce que les plus jeunes, les plus petits et les plus faibles d'entre nous, se soient élevés jusqu'à la perfection de la Virilité Divine. Comme le disait une fois Thos. Erskine, cet homme à l'intelligence si hautement spirituelle : « Celui qui a attendu si longtemps la formation d'un morceau de grès rouge, attendra certainement avec plus de longanimité encore le perfectionnement d'un esprit humain ».

Si nous essayons, si peu et si faiblement que ce soit, d'organiser nos foyers domestiques sur ces bases, si nous nous rendons compte que cette manière de vivre doit avoir pour effet d'aider notre vie spirituelle et non pas d'en entraver le cours, de nous aider aussi à reconnaître la Paternité de Dieu et la fraternité des hommes, nous aurons alors en perspective un but vraiment élevé. Les parents, le père et la mère qui sont à la tête de la famille, s'étant formé un idéal du foyer domestique, s'étant eux-mêmes rendu compte dans une certaine mesure de l'amour infini, de la patience infinie, de la justice infinie, dont le Père de tous enveloppe Ses enfants et avec lesquels il gouverne Son Univers, dirigeront leur intérieur avec justice, en déployant une tendresse affectueuse et toujours égale, feront preuve de patience envers ceux qui commettent des fautes et prouveront qu'ils sont trop sages et trop aimants pour ne pas laisser le coupable expier sa faute, car ils savent que c'est par l'expérience que nos leçons sont apprises. Les frères et les sœurs aînés se montreront toujours prêts à aider, dans toutes les difficultés qu'ils rencontrent, ceux qui sont plus jeunes et plus faibles qu'eux, sans leur témoigner ni dédain ni mépris à cause de leur ignorance et de leur jeunesse, mais en les assistant tels qu'ils sont. De leur côté, les cadets feront preuve de confiance et d'amour envers leurs aînés. En ayant ainsi un objectif élevé, en menant ou en essayant de mener la vie de famille idéale, chacun des membres de cette famille sera mieux préparé, lorsque viendra le moment propice, à servir la grande famille de l'humanité, en étendant graduellement aux étrangers l'amour des parents ou de l'enfant, l'amour du frère ou de la sœur, car, sur le sentier ascendant, nos âmes ne se *contractent* pas, elles se *dilatent ;* nous aimons *plus* et non pas *moins*. Il y a une certaine école qui enseigne qu'il faut détruire l'amour de la famille, se mortifier soi-même et vivre dans la solitude, pour gagner ainsi la libération ; mais nous ne pensons pas que ce soit là le moyen de faire de réels progrès dans le développement spiri-

tuel. Ce n'est pas en aimant *moins*, mais en aimant *plus*, que nous arriverons à connaître et à réaliser l'Amour Divin; — ce n'est pas en étriquant nos sympathies, mais en les élargissant sans cesse que nous gravirons l'échelle qui conduit à l'Adeptat. Comment pourrons-nous avoir l'espoir de jamais aimer l'humanité, avec cet amour profond qui comprend tout et dont les Sauveurs de la race ont fait preuve, si nous ne commençons, juste au point où nous sommes, en aimant et en servant ceux qui sont le plus près de nous, ceux avec lesquels nous entrons journellement en contact. Comment pourrions nous jamais espérer nous rendre dignes de devenir membres de la Grande Loge Blanche de ces Frères Aînés de notre race, qui, avec un amour plein de sacrifice dont nous ne pouvons que difficilement nous rendre compte, se consacrent à aider la marche ascendante des âmes plus jeunes, si nous ne *commençions*, dès maintenant, à faire preuve de sentiments fraternels envers nos frères et nos sœurs dans notre foyer domestique, afin d'apprendre ainsi graduellement à étendre le cercle de notre amour et de notre sympathie. Il est toujours vrai le vieux dicton qui dit : « Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, pourrait-il aimer Dieu qu'il n'a pas vu! »

(A suivre.) **Elisabeth Bell.**

L'évolution de la Conscience.

(suite)

Unité de la Conscience physique.

L'immense variété des objets et des êtres classés par l'homme dans les règnes minéral, végétal, animal et humain — bien qu'en réalité il n'existe, dans la nature, rien de semblable aux grandes lignes de démarcation arbitrairement tracées entre eux — a fait perdre de vue l'unité fondamentale de ce que nous appelons la conscience physique.

La science moderne a nié la vie dans les minéraux, mesuré avec parcimonie ce qu'elle a bien voulu reconnaître dans les végétaux, et H. P. B. fut tournée en ridicule quand elle déclara *qu'une* vie, *qu'une* conscience vivifie et informe toutes choses.

« Chaque jour l'identité de l'animal et de l'homme physique, de la plante et de l'homme et même du reptile et de son nid, du rocher et

de l'homme, est de plus en plus clairement démontrée. Puisqu'il y a identité entre tous les constituants physiques et chimiques de tous les êtres, la science chimique peut très bien en arriver à dire qu'il n'y a pas de différence entre la matière qui compose le bœuf et celle qui compose l'homme, mais la doctrine occulte est bien plus explicite. Elle dit : Non seulement la composition chimique de ces êtres est la même, mais les mêmes *vies infinitésimales et invisibles* composent les atomes des corps de la montagne et de la marguerite, de l'homme et de la fourmi, de l'éléphant et de l'arbre qui l'abrite du soleil. Chaque particule — que vous l'appeliez organique ou inorganique — *est une vie* (1). »

S'il en est vraiment ainsi et si le minéral vit de même que le végétal, l'animal ou l'homme, nous devrions pouvoir tirer des uns comme des autres une preuve de l'identité de leur vie, de leur sensibilité, de leur faculté de réagir contre l'action des stimulants ? A vrai dire nous devions bien nous attendre à trouver des degrés dans leur sensibilité respective, à constater des manifestations de plus en plus pleines et complexes à mesure que nous nous élèverons dans l'échelle des êtres ; néanmoins il devrait être possible de relever des manifestations nettes de sensibilité communes à tous les êtres qui partagent une même vie ?

Cette preuve faisait défaut quand H. P. B. écrivait ce qui précède ; elle existe aujourd'hui et elle est due à un savant oriental, à qui de rares aptitudes ont assuré la bienvenue dans le monde occidental.

Le professeur Jagadisch Chandra Bose, docteur ès-sciences de Calcutta, a distinctement prouvé que la matière dite inorganique répond à l'action des stimulants et que la réponse fournie à l'action d'un même stimulant est identique, qu'il agisse sur un minéral, un végétal, un animal, ou même — dans la mesure ou l'expérience a pu être faite — sur l'homme.

Le professeur Bose utilisa pour ses expériences des appareils bien connus qui permettent de mesurer l'intensité des stimulants employés et d'enregistrer la réponse fournie par le corps stimulé, sous forme de courbes tracées sur un cylindre qui tourne autour de son axe. Il soumit à l'action d'un même excitant des morceaux d'étain, d'autres métaux, et de muscle, il réunit les courbes tracées par la réaction de ces divers corps et les compara entre elles : il constata que les courbes fournies par l'étain et le muscle sont identiques, tandis que les autres métaux donnent des courbes de même nature que les précédentes, mais dissemblables dans la portion qui correspond au retour du corps stimulé aux conditions normales.

Le *tétanos* complet ou incomplet peut être produit par des

(1) *Doctrine Secrète*, édition française. Vol. I, page 254.

chocs répétés et amène des résultats semblables dans le minéral et dans le muscle.

La fatigue se manifeste dans les métaux, dans l'étain moins que dans tout autre. Les agents chimiques, tels que les médicaments, produisent dans les métaux des effets semblables à ceux qu'on leur connait sur les animaux — l'excitation, la dépression ou enfin la mort, c'est-à-dire la destruction du pouvoir de répondre ; un poison tue un métal, autrement dit l'amène à un état d'immobilité tel qu'on n'en peut plus tirer de réponse ; un antidote appliqué à temps peut sauver la vie du métal empoisonné. Un stimulant intensifie la réponse fournie ; enfin, certains médicaments donnés à doses différentes stimulent ou tuent le métal comme l'animal.

Le professeur Bose a fait sur des plantes une série d'expériences semblables et obtenu des résultats semblables aux précédents.

« En face de pareils phénomènes, conclut-il, qui peut tracer une ligne de démarcation et dire « ici cesse le processus physique, et là le processus physiologique commence ? Il n'existe point de barrières semblables (1) ».

En somme, cette admirable série d'expériences apporte une base solide de faits contrôlés aux enseignements de la science occulte sur l'universalité de la vie.

M. Marcus Reed a exécuté des observations microscopiques qui montrent la conscience dans le règne végétal. Il a observé des symptômes comparables à ceux de la terreur chez les plantes dont les tissus sont attaqués ; en outre, il a constaté que les cellules mâles et femelles flottant dans la sève ont conscience, sans contact, de leur présence mutuelle ; la circulation s'accélère et ces cellules tendent les unes vers les autres (2).

Nous pouvons conclure de ce qui précède, que la conscience agissant dans la matière physique répond à diverses sortes d'actions stimulantes et que la réponse est la même, qu'elle soit fournie par un minéral, par un végétal ou par un animal : se manifestant en eux, par les mêmes caractéristiques, la conscience qui les vivifie *est la même*. Les différences qu'on observe à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres résident dans le perfectionnement de l'appareil physique, appareil qui permet aux activités astrale et mentale — non pas physique — de la conscience de se manifester sur le plan physique.

(1) Ces détails sont empruntés au mémoire adressé par le Professeur Bose à la « Royal Institution » le 10 mai 1901, sous le titre « The response of inorganic matter to stimulus ».

(2) La conscience dans la matière végétale — *Pall mall magazine*, mai 1902.

L'homme et l'animal sentent et pensent *mieux* que le minéral et le végétal, parce que leur conscience, parvenue à un degré d'évolution plus avancé, s'est façonné sur le plan physique l'instrument très amélioré dont ils disposent ; néanmoins nos corps physiques d'hommes répondent comme les corps physiques inférieurs aux mêmes actions stimulantes, et la conscience purement physique qui en est cause est la même en tous.

On appelle « conscience physique » la conscience agissant dans les cellules et tissus du corps, recevant des impressions physiques et leur répondant, sans être affectée ni par les impulsions qu'elle transmet aux plans supérieurs, ni par ceux qu'elle en reçoit et dirige sur le corps physique. La réponse de cette conscience, représentée par les courbes du Professeur Bose est la même dans l'étain et dans l'animal ; toutefois l'étain est insensible tandis que l'animal sent, et ce dernier fait résulte de l'activité additionnelle de la conscience à travers la matière astrale.

Dans les animaux supérieurs et dans l'homme, les opérations de la conscience sur le plan physique se sont passées en dehors du « champ de conscience » ; elles se manifestent cependant dans la « mémoire organique » ou mémoire de la cellule — dans la sécrétion, l'assimilation et les autres fonctions vitales. Quand la conscience atteint un fonctionnement actif sur les plans supérieurs, ses opérations inférieures cessent d'occuper son attention qui se concentre plus haut ; elles glissent hors du champ de conscience et deviennent ce que nous appelons « automatiques ».

Dans le minéral, la matière astrale associée à l'atome astral permanent est si faiblement active et la conscience y est si profondément assoupie qu'il n'y a point d'activité perceptible s'exerçant de l'astral sur le physique. Dans les espèces végétales supérieures, les signes précurseurs d'un système nerveux semblent apparaître, mais ces rudiments sont trop peu développés, trop mal organisés, pour servir à autre chose qu'aux fins les plus simples. L'accroissement de l'activité sur le plan astral améliore l'enveloppe astrale attachée à la plante et les vibrations de l'enveloppe astrale affectent la portion éthérique de la plante et par là sa matière dense elle-même ; ce sont là les signes précurseurs d'un système nerveux auxquels il est fait allusion ci-dessus.

Passons au règne animal : ici l'activité de la conscience sur le plan astral est considérablement accrue, elle engendre des vibrations plus puissantes qui se transmettent au double éthérique de l'animal, et ces vibrations éthériques déterminent la formation du système nerveux. Cette formation est due à l'opération du Logos à travers l'âme-groupe et à l'assistance

active des Dévas qui dirigent l'ouvrage des esprits éthérés de la Nature. L'impulsion même provient de la conscience qui agit sur le plan astral dans l'atome permanent et dans l'enveloppe astrale associée à celui-ci, mis en activité l'un et l'autre par l'âme-groupe. A partir du moment où le premier appareil très rudimentaire a été formé, des impressions plus délicates fournies par le monde extérieur deviennent perceptibles et aident à leur tour aux progrès de l'évolution. L'action et la réaction se succèdent et le mécanisme améliore sans cesse ses capacités de réception et de transmission.

A ce stage, la conscience agit sur le plan astral dans une enveloppe inorganisée et travaille fort peu à l'élaborer en un véhicule meilleur ; le travail d'organisation est exécuté, sur le plan physique, par les efforts vagues et incertains de la conscience qui cherche à s'exprimer sous la direction collaboratrice de l'âme-groupe et des Dévas.

Cet ouvrage doit avoir été poussé à un degré très avancé avant que la troisième vague de vie s'épanche ; en effet, l'homme animal prend naissance, avec son cerveau et son double système nerveux, avant l'époque où se produit la grande effusion de vie qui donne au Jìvâtmâ un corps actif et rend possible l'évolution supérieure de l'homme.

Le développement du mécanisme spécial de la Conscience.

En un sens très réel, les corps de l'homme dans leur ensemble constituent le « mécanisme de la conscience » en tant qu'organes de la volonté, de la pensée et de l'activité, mais l'appareil nerveux peut être appelé son mécanisme spécial, car c'est par son moyen qu'elle dirige et contrôle tout dans le corps physique. Chaque cellule du corps est composée de myriades de vies infinitésimales dont chacune possède sa conscience propre à l'état de germe ; chaque cellule, à son tour, a sa conscience propre qui contrôle et organise ses éléments constitutifs ; enfin la conscience centrale, qui régit le corps entier, le contrôle et l'organise, et le mécanisme, sur lequel elle agit à cette fin est le système nerveux.

Le mécanisme nerveux est le produit d'impulsions astrales ; il faut donc que la conscience soit en activité sur le plan astral avant qu'il puisse être construit. La conscience *veut expérimenter* et s'efforce vaguement de mettre cette volonté à exécution ; elle engendre ainsi des impulsions qui produisent dans la matière éthérique des vibrations et celles-ci, par la nature même de la matière (1), donnent lieu aux manifestions élec-

(1) Le tanmâtra et le tattwa du plan avec six sous-tanmâtras et leurs six sous-tattwas.

triques, magnétiques, caloriques et autres de l'énergie. Ces formes de l'énergie sont les ouvrières qui travaillent sous l'impulsion du maître-constructeur — la conscience. L'initiative directrice appartient à l'un, l'exécution aux autres. La direction intelligente que la conscience n'est pas encore à même de fournir est assurée par la Vie du Logos dans l'âme-groupe et par les Esprits de la nature qui travaillent, comme nous l'avons dit, sous la direction des Dévas du troisième règne élémental.

Il nous faut donc bien comprendre que la matière nerveuse est formée sur le plan physique grâce à des impulsions provenant du plan astral, — que les énergies directement appliquées à cet ouvrage sont physiques, mais que leur mise en œuvre et la direction d'ensemble sont astrales, c'est-à-dire procèdent de la conscience en activité sur le plan astral.

L'énergie vitale ou Prâna qui s'épanche en vagues rosées et palpite au long de la matière éthérique de chaque nerf — non pas dans l'enveloppe médullaire, mais dans la substance même du nerf — provient directement du plan astral ; elle est empruntée au grand réservoir de vie, au Logos, spécialisée sur le plan astral et dirigée de là dans le système nerveux où elle se mêle aux autres courants magnétiques, électriques, etc., qui forment le Prâna purement physique ; celui-ci provient aussi du Logos, mais à travers le Soleil, son corps physique.

Un examen attentif montre que les éléments constitutifs du Prâna dans le règne minéral sont moins nombreux et arrangés suivant une disposition moins complexe que ceux du Prâna des espèces végétales supérieures et qu'il en est de même pour celles-ci par rapport aux règnes animal et humain ; cette différence est due au mélange plus ou moins considérable du Prâna astral avec le Prâna physique, mélange qui n'a pas lieu pour les minéraux, ou, en tous cas, à aucun degré perceptible. Après la formation du corps causal de l'homme, la complexité du Prâna qui circule dans le double système nerveux de son corps physique augmente beaucoup et il semble qu'il s'enrichisse encore au cours des progrès ultérieurs de l'évolution humaine ; en effet, quand la conscience entre en activité sur le plan mental, le Prâna de ce plan se mélange aux Prânas inférieurs, et, ainsi de suite, à mesure que l'activité de la conscience s'exerce dans des régions plus élevées.

Dans « la Doctrine Secrète » H. P. B. parle de cette relation entre le Prâna et le système nerveux. Elle cite, en l'approuvant, en partie, aussi, la théorie de *l'éther nerveux* avancée par le Dr B. W. Richardson. L'énergie solaire est « la cause première de toute vie sur la terre » (1) et le soleil est « le ré-

(1) *Loc. cit.*

servoir de la force vitale, noumène de l'électricité » (1). L'éther nerveux est le principe inférieur de l'Essence Primordiale, qui est la vie. C'est la vitalité animale qui, diffusée dans la nature entière, agit suivant les conditions qu'elle rencontre pour son activité. Ce n'est pas un « produit animal » ; au contraire, l'animal vivant, la plante ou la fleur vivantes sont ses produits (2).

(*A suivre*). D'après **Annie Besant.**



LA LOI DE LA DESTINÉE

(*Suite.*)

Qu'est le mal ?

L'un des « opposés » qui forment le monde. En soi, le mal n'existe pas ; dans l'Etre absolu il n'y a ni bien ni mal. Pour que le mal existe il faut des êtres finis et une loi pour les diriger. Strictement parlant, le mal est ce qui va contre la loi, le bien, ce qui agit avec elle. Le mal trouble l'équilibre du monde : c'est pour cela qu'il est mal. Il est essentiellement relatif, limité; il tient à des conditions finies et changeantes. La loi d'évolution des règnes inférieurs tend à développer d'abord, dans les êtres, la sensation; puis chez l'animal supérieur, par exemple, la mentalité; chez l'homme, elle fait naître la spiritualité. Toujours mieux ! telle est sa devise. Enfreindre les conditions que la Loi a imposées au développement d'un être, c'est se heurter à elle et se condamner à l'impuissance : c'est mal faire. Il est impossible que la sensation se développe dans l'animal avant que ses rudiments n'aient été créés dans le végétal et le minéral ; impossible de créer la mentalité avant la sensation ou la spiritualité avant la mentalité. Vouloir placer directement et tout d'abord sur le courant du grand fleuve l'être que la Loi fait grandir dans le calme relatif d'un petit affluent, c'est condamner cet être au naufrage. Pour que l'évolution se fasse normalement, il faut une route propice et du temps ; croire que l'on peut supprimer l'une ou l'autre, c'est errer ; on peut les modifier, mais dans des limites extrêmement restreintes.

(1) *Loc. cit.*
(2) *Loc. cit.*

*
* *

Il existe une forme générale du mal, à laquelle tous les êtres sont également soumis : le mal dû à la limitation universelle et aux restrictions qu'elle impose. L'ignorance (1) originelle des âmes, la nécessité des véhicules de force-matière, la lente organisation de ces véhicules, la durée très longue du pèlerinage de l'âme : telles sont les conditions du mal général, de la fatalité de la souffrance. Mais ces conditions sont celles de la vie. En effet, s'il n'existait ni corps astral, ni nerfs sensitifs physiques, il n'y aurait ni douleur physique, ni émotions ni désirs ; mais, sans la sensation, le corps ne pourrait vivre ni se conserver, et sans le désir et l'émotion, la mentalité, la volonté et la spiritualité ne pourraient naître.

D'autre part, ce que l'humanité considère comme un des maux les plus grands, la mort, est peut-être la plus heureuse des nécessités, et nous avons vu déjà que l'âme, étincelle détachée du grand brasier, ne peut être qu'ignorante, quand, infinie, elle est projetée dans l'Univers fini, où ses facultés latentes ne s'éveilleront que sous l'incessant martelage de la force-matière (2). Dans l'ignorance complète où elle se trouve au sujet de la loi, ses premiers actes sont, forcément, tantôt en harmonie, tantôt en discorde avec le cours des choses, d'où il en résulte pour elle, selon les cas, de l'aide ou de la souffrance. Telles sont les grandes causes de cette forme du mal ; mais, comme elle n'intéresse pas directement notre étude, nous ne nous étendrons pas davantage à son sujet.

Le mal que nous avons surtout à considérer ici est produit spécialement par l'homme, et nous nous trouvons alors en face de trois catégories qu'un grand Instructeur a nommées : le mal qui aide, le mal qui retarde et le mal qui détruit.

*
* *

Le mal qui aide est celui dans lequel l'élément mental n'intervient pas, le mal dû à l'ignorance. Les rudiments de la sensation sont éveillés par les chocs extérieurs; peu importe leur nature, qu'il s'agisse des explosions formidables des

(1) L'ignorance, au sens que nous donnons à ce mot ici-bas : l'ignorance du monde fini. La connaissance absolue est l'apanage éternel de l'âme, dans le monde divin, mais cette connaissance sera toujours inconnue à la conscience cérébrale.

(2) La force-matière est de la vibration, c'est-à-dire de la volonté divine : là est le point de contact entre l'Infini et le fini.

volcans ou de la caresse parfumée de la brise, le but seul importe, tout ce qui développe la sensation, c'est-à-dire le véhicule astral futur, est bien, et aide. L'homme primitif erre constamment, ses actes sont souvent opposés à la Loi, mais il pèche par ignorance. Le désir, les besoins et la sensation fournissent des matériaux à sa pensée et à ses efforts ; ils opèrent en lui le développement initial de la volonté et de la mentalité et, en même temps, l'instruisent par le choc de leur réaction, qui témoigne ainsi de la qualité morale des actions accomplies : quand l'homme primitif heurte la loi, la douleur vient murmurer à son oreille la sanction dont les préceptes moraux des Instructeurs religieux l'ont déjà prévenu. Il apprend qu'en violant la loi on est puni.

C'est ainsi que le mal aide, fait grandir, conduit et instruit, par ses leçons, les humanités enfants.

*
* *

Il faut que l'homme ait vécu longtemps pour que le *mal le retarde* : il faut qu'il ait développé tout ce que le mal peut créer de bon et d'utile en lui ; il faut que toute l'organisation que l'action et la pensée, même mal orientées, peuvent donner aux véhicules physique, astral et mental ait été effectuée. Sans le désir, l'ambition, et bien d'autres éléments de mal, l'âme jeune ne développerait l'intelligence et la volonté qu'avec une lenteur extrême ; il faut des mobiles égoïstes et passionnels pour solliciter son effort. Mais le moment arrive où les corps inférieurs ont acquis un développement suffisant, et où leur domination, si elle se prolonge, porte atteinte à l'organisation des véhicules supérieurs. A ce stade évolutif, les passions doivent être dominées par le mental ; si par faiblesse ou par attrait, le mental, malgré sa connaissance du devoir, cède et se fait esclave de la nature sensuelle, la croissance de l'âme subit un retard. Heureusement la douleur veille et fouette les paresseux : Marche, dit-elle sans cesse au juif errant, — à l'âme humaine en pèlerinage. Et si l'homme continue à céder à la pression de la nature inférieure, il prend peu à peu l'arrière-garde de l'évolution, puis il passe parmi les traînards ; enfin l'évolution le dépasse et il est trop tard pour qu'un effort puisse le ramener en avant. Ses qualités supérieures ne se développant point, les corps qui lui sont fournis sont d'un type insuffisant ; il s'incarne de plus en plus parmi les corps les moins développés de l'humanité dont il fait partie, et comme celle-ci perfectionne toujours plus ses instruments, le jour vient où même les plus imparfaits de ces derniers sont encore trop complexes pour les retardataires, et quand l'évolution prend enfin son essor final, comme le coursier que la vue du poteau

pousse avec impétuosité vers la victoire, les traînards définitivement abandonnés sont mis de côté pour le moment où une humanité en formation arrivera, dans le futur, jusqu'à leur niveau. Alors, des corps en rapport avec leurs facultés leurs sont fournis et ils peuvent reprendre leur marche. Cette séparation des traînards du reste de l humanité est connue en théosophie sous le nom de « moment de choix », — le choix entre ceux qui sont jugés capables de suivre les classes supérieures de l'humanité et ceux qui ont trop peu d'acquit pour réussir dans l'effort final. Dans l'enseignement chrétien, on la symbolise par le jugement dernier qui sépare les bons des méchants, conduisant les uns à la droite du Père, dans un ciel mérité, et les autres dans un repos prolongé, infructueux, dont l'ignorance a fait un enfer éternel.

*
* *

Il y a enfin *le mal qui détruit*, qui détruit les véhicules mais non l'étincelle divine essentiellement indestructible. Nous entrons ici dans le royaume de ce qu'on a nommé le « mal spirituel ». Ce terme paraît mal choisi et il convient de le définir. Le mal ordinaire a pour objet la satisfaction de la nature passionnelle et pour guide la mentalité inférieure : ses instruments sont *Kama* servi par le *Manas inférieur*, dit la théosophie. Le mal spirituel a pour agent la nature mentale faisant servir à ses désirs la force de la nature spirituelle.

Le mal ordinaire intensifie médiocrement le centre mental, la qualité des forces qui tentent de le séduire ne le permet pas ; mais lorsque la mentalité, c'est-à-dire le « moi », s'approprie la force spirituelle, l'énergie des vertus, quand un homme est fier de ses qualités supérieures, quand il les aime pour les avantages qu'elles lui apportent, quand il désire grandir sans considération pour l'utilité que sa croissance aura pour l'humanité, cet homme développe fortement l'élément égoïste, le « moi », et si cette énergie centripète n'est point équilibrée par les tendances altruistes, autrement dit, si un centre individuel ne se développe point parallèlement dans le véhicule d'unité, le corps bouddhique (spirituel) la force de l'être mental, devenant dominante, l'être spirituel (1) tend à être étouffé et le danger commence.

La construction d'un centre mental vigoureux est nécessaire à l'évolution, mais le moment vient où il doit céder la place au centre bouddhique (spirituel), comme le centre astral lui céda la sienne. Il s'établit alors une lutte pénible, doulou-

(1) La conscience du corps bouddhique.

reuse, prolongée entre l'être mental et l'être spirituel (1), entre l'intelligence qui a pour nature la force d'égoïté et le cœur dont l'essence est le don joyeux de soi. La lutte est souvent terrible, quand le mental a été vivifié par l'énergie spirituelle ; il doit céder pourtant, pour que le moi centré dans le corps spirituel devienne le maître de tous les véhicules humains, et gagne la vie éternelle qui appartient à l'Unité. Tout homme à dominante mentale est exposé à ces terribles combats de la fin, luttes insoupçonnées qui font une agonie de Gethsémani, aussi dit-on que le sentier de la connaissance est le plus rude et le plus dangereux, et celui de l'amour le plus facile, le plus désirable.

L'homme mental doit donner sa vie éphémère et gagner la vie éternelle en se transférant dans le centre bouddhique ; s'il refuse l'immolation, ses jours peuvent se prolonger, mais ils sont comptés. Il ne peut vivre que par le pire des vampirismes, — par l'absorption consciente, volontaire des seules forces qui puissent l'alimenter : les forces de mal, c'est-à-dire par l'égoïsme. Il a fait le choix *volontaire*, il ne peut vivre désormais qu'en luttant contre la Loi dont tous les efforts le poussent vers l'unité, vers l'épanouissement ; et il se défend avec toute l'énergie dont il dispose. Il sait qu'il n'a qu'un moyen pour prolonger sa misérable existence : créer autour de soi une couche épaisse de matière, — et il y travaille sans cesse. Tout ce qui peut lui porter un tressaillement de sympathie ou d'affection est soigneusement exclu ; il s'étudie à devenir froid, glacial ; il n'accueille ainsi que la matière mentale raffinée mais libre de tout élément affectif, une matière essentiellement séparatrice. Peu à peu, au cours des siècles, il tisse ainsi une coquille isolante, et lentement la lumière d'amour qui réchauffe le monde cesse de pénétrer dans ce « moi » qui a choisi le « sentier de gauche » et l'isolement se poursuit jusqu'au jour où cet homme n'est plus un homme mais un monstre glacé d'intelligence, une force qui détruit tout ce qu'elle touche.

Il sait que l'évolution lui arrachera un jour ses enveloppes protectrices, aussi lutte-t-il consciemment contre elle. Il s'associe étroitement à la force destructive, celle qui s'oppose à l'unification finale ; il s'acharne contre cette union par tous les moyens, surtout en jetant autour de lui des forces de mal, en empoisonnant l'atmosphère morale des hommes, en s'efforçant de conduire à leur chute les étudiants qui s'élèvent vers le sentier. Il sait que chaque âme qui gagne le « prix » déverse la force et les vertus acquises dans l'atmosphère de l'humanité et que celle-ci aura désormais moins de peine à faire l'ascen-

(1) La conscience du corps bouddhique.

sion spirituelle ; aussi, tous ses efforts sont-ils dirigés contre ceux qui aident le monde.

Mais le « Mur gardien » est là, qui veille aussi ; à côté des incarnations de la force destructive se trouvent les incarnations de l'amour ; le Grand Sacrifice est là pour empêcher que l'erreur puisse arrêter la marche du monde et l'humanité n'en souffre que dans la mesure où elle a participé à sa production : la justice reste sans cesse parfaite.

L'heure sonne où ces citadelles dont les murs épais sont constitués de force séparatrice se dissocient lentement, pendant que le prisonnier souffre la plus terrible des tortures, l'isolement qu'il a créé, et qui lui donnera la plus douloureuse des leçons. Jamais, après son épreuve, il ne se révoltera tout à fait contre la Loi, le terrible souvenir l'en empêchera (1), et malgré les tendances créées, malgré les souffrances, il reviendra lentement au sentier.

La Sagesse.

L'âme est le véritable vivificateur des corps qui constituent ses « mois » divers ; ces corps vivent parce qu'elle projette sa force en eux, mais chacun d'eux est essentiellement égoïste, strictement conservateur de son existence empruntée, et si la Providence d'abord et plus tard l'âme éveillée n'exerçaient sur eux un contrôle qui les dirige et les fait servir malgré tout aux vues divines, l'évolution ne s'effectuerait pas ; l'âme ballottée dans les tempêtes constantes soulevées par la matière rebelle ne saurait atteindre le port. Chaque véhicule, par ses énergies, provoque en elle un certain degré d'éveil à la vie manifestée et lui fournit l'occasion de nombreuses leçons. Avec la naissance de ses qualités mentales ou, en d'autres termes, par l'usage de son corps causal, l'âme acquiert l'intelligence et la volonté supérieures ; elle juge les actes de ses instruments et chaque fois que l'expérience lui montre qu'ils ont fait èrreur, elle note la faute et s'efforce de les empêcher de la commettre de nouveau. Chez l'homme actuel, les canaux de transmission de la volonté de l'âme à ses véhicules, ou mieux, au véhicule mental que l'homme considère à tort comme son vrai « moi », sont encore très imparfaits ; l'intelligence ne reçoit qu'une impulsion faible et jamais détaillée : Oui, non, agis, abstiens-toi, semble-t-elle dire. Elle ne peut transmettre le pourquoi de ses commandements. Cette impulsion interne a sa source dans l'homme vrai, dans l'âme, dans l'étincelle di-

(1) La voix de la conscience dans ces cas s'oppose à certaines fautes avec une force incroyable. La personnalité ignore ce qui se passe derrière la toile ; mais l'effort interne et intense.

vine vivifiant le corps bouddhi-manasique (1) : on la nomme la Voix de la conscience. Infaillible quand elle se manifeste, elle se tait bien des fois. Chez les races inférieures, elle est si peu développée qu'elles ignorent encore la valeur morale de certains actes que nous considérons comme des crimes ; dans l'humanité civilisée, elle se fait entendre nettement chaque fois que les règles ordinaires de morale sont en jeu ; dans les cas subtils ou compliqués elle reste souvent muette et ne fournit de réponse que chez l'élite de l'humanité. Parfois la transmission en est si complète qu'elle prend la forme d'une pensée forte et précise, une voix véritable, donnant l'illusion d'un conseiller supérieur, s'adressant à la personnalité humaine. Ces cas, rares parmi les hommes, tiennent à une capacité vibratoire considérable du système nerveux due à des efforts spéciaux dans une vie passée ou dans la vie actuelle. Quand, à la perfection de ses voies de transmission au cerveau, l'âme ajoute un éveil considérable des corps supérieurs, une longue expérience et une connaissance élevée, le centre du jugement et de la volonté est transféré très profondément et le mental, simple serviteur d'une conscience supérieure à la sienne, cesse d'agir directement ; il prend les avis de son maître, l'âme (2), devenue sage, et il transmet ses réponses à la conscience physique (3). Dans ces cas, la personnalité devient comme omnisciente, donne réponse à des questions qu'elle ignorait et tranche sans hésitation les difficultés les plus subtiles ; elle est l'écho de l'âme qui possède la connaissance des mondes élevés sur lesquels elle vit, — c'est l'intuition la voix de la Sagesse. Il ne faudrait pas confondre l'intuition avec l'impulsion ou l'instinct, ni même avec certaines formes inférieures de la voix de la conscience.

L'intuition vraie vient de l'âme bien éveillée dans un véhicule élevé (4), capable d'utiliser ce véhicule pour acquérir les connaissances qui dépassent la portée du corps mental. L'intuition est tout aussi infaillible que la voix de la conscience ; mais comme elle se communique par un centre plus élevé, la netteté de sa transmission est rarement suffisante, elle demande une finesse beaucoup plus grande du cerveau et un entraînement beaucoup plus difficultueux.

(1) Le corps bouddhique et la partie supérieure de Manas.

(2) L'âme ne peut agir *personnellement* que par l'aide d'un véhicule ; plus ce véhicule est subtil, plus la conscience et les facultés qu'il manifeste sont divines.

(3) Toutes les consciences doivent, un jour, s'imprimer sur le cerveau, devenir manifestées dans l'état de veille, c'est-à-dire faire partie de la conscience physique.

(4) Le corps bouddhique pour nous.

La Puissance.

La Puissance est le résultat de tous les efforts évolutifs : effort musculaire, passionnel, mental, spirituel. Tout ce qui sollicite la volonté ou ses représentants développe la puissance, et cet effort est présent dans toutes les formes de l'action, de sorte que le premier aspect de la Trinité divine en l'homme se manifeste constamment, par l'exercice même du mouvement de la vie. L'effort bien conscient, volontaire et prolongé que suscitent les fortes et longues épreuves est le plus effectif, car l'homme n'est réellement puissant que lorsqu'à la force développée en lui par l'ambition et toutes les autres sollicitations égoïstes, s'est ajoutée celle de l'infortune. Enfin l'élan irrésistible qui s'échappe en bouillonnant du cœur animé par l'amour spirituel établit le dernier stade, le sommet de l'évolution humaine, le parachèvement de l'être. De même que la Sagesse (1) a été le couronnement de la Connaissance, ainsi la Puissance est celle de l'Amour, car l'élément supérieur de la Sagesse, il est la force suprême.

Quand tous les véhicules sont parachevés et que l'âme en a le libre usage, l'étendue et la perfection de ses connaissances n'ont de limites que celles de mondes dans lesquels elle a accès : La connaissance parfaite, la sagesse divine qui l'accompagne et la puissance suprême sont obtenues.

Tel est le premier groupe de résultats de l'action : le développement intégral de la trinité humaine. Nous allons essayer de présenter le deuxième : celui qui constitue l'exercice de la Justice dans le monde.

(*A suivre.*) **Dr Th. Pascal.**



VARIÉTÉ OCCULTE

ORIGINES CACHÉES DE LA VRAIE MAÇONNERIE

(Suite.)

Deux points des intéressantes notes précédentes peuvent être corroborés par d'autres preuves. Le manuscrit Rosicrucien, cité parag. 2, est aussi mentionné à la page 56 d'un précieux

(1) La Sagesse est l'Intelligence associée à l'Amour.

ouvrage allemand (auquel nous avons déjà fait allusion) (1), par Friedrich Gottlieb Ephroim Weisse, ou Magister Pianco ; il est nommé *Der Rosenkreutzer in seiner Blösse* (Amsterdam, 1781). Quelques extraits ne seront pas sans intérêt, car ils se réfèrent à l'ancienne compagnie des « Hommes Sages » qui étaient connus comme les « Chefs Inconnus » de maintes petites sociétés. Les conditions d'admission sont données comme il suit :

« 3. Quiconque désirait être admis aux secrets, et ensuite être initié, devait être un homme d'honneur et de vrai pouvoir spirituel ; d'une instruction déjà considérable ; car seuls étaient acceptés ceux dont on pouvait espérer qu'ils rendraient de grands services à l'Alliance Sacrée...

« 10. Les initiés portaient un triangle, symbolisant les trois qualités du Démiurge, Pouvoir, Sagesse, Amour...

« Les Maîtres du second secret étaient Maîtres dans la connaissance de toute la nature, de ses forces et de ses divisions.

« 11. On les appelait Philosophes ou les Sages du monde. Leur science était nommée la Sagesse du Monde.

« 12. Ces Sages du Monde s'occupaient en secret. Nul ne savait où ils se réunissaient, ni ce qu'ils faisaient...

« 14. Mais ils avaient aussi des séances secrètes, connues seulement du plus élevé parmi eux — nommé Mayos, Mage, ou le Sage Maître qui enseignait au public les choses Divines. Il pouvait accomplir des actes qui paraissaient tout à fait surnaturels (2) ».

L'auteur, en parlant des relations de la Maçonnerie avec ce corps plus ancien et plus secret, dit :

« Ces Frères Maçons (du degré le plus élevé) savaient qu'ils tenaient leur fraternité des Initiations des anciens Hommes Sages ; que la plus grande partie de leurs (des Maçons) connaissances leur venaient d'Eux, et que, sans leur aide, ils ne pouvaient rien (3). »

A un autre passage, l'auteur dit « bien longtemps avant l'année 1118, il y avait une société, la dernière et la plus jeune, détentrice des secrets des anciens ». L'écrivain parle « comme quelqu'un ayant autorité » et connnaissance également. A propos de la date particulière mentionnée dans les notes tirées de *The Kneph*, nous trouvons que vers cette époque, et quelques années plus tôt, la première preuve documentaire de l'apparition de la Brüder Asiatische est mentionnée par le Baron Hans Ecker von Eckoffen dans son traité Authentische Nachricht von den Ritter-und Brüder-Ein-ge-

(1) *Théosophical Review*, XXII, 543.
(2) *Op. cit.*, pp. 28, 30, 32.
(3) *Op. cit.*, p. 78.

weihten ans Asien (Hambourg, 1788). Ces écrits, dit-il, datant de 1510, montrent qu'une société de mystiques était connue à ce moment ; ces Chevaliers d'Asie s'appelaient aussi les Chevalier de Saint-Jean, et c'est un fait curieux à noter, qu'un des rapports maçonniques qui a causé une infinité de discussions et aussi de dissensions parmi les Maçons est le célèbre « Acte de Cologne » qui date de 1535 et dans lequel il est parlé d'un Ordre de Saint-Jean. Cette Charte a été un véritable brandon de discorde entre Maçons matérialistes et mystiques et de nombreuses polémiques ont été publiées à son sujet. Les mystiques soutenaient qu'elle était vraie sur des preuves extérieures et intérieures, tandis que les matérialistes la rejetaient, comme ils rejettent toujours de telles preuves.

Dans ce souvenir se trouve le nom de Philippe Melancthon, l'ami et collaborateur de Martin Luther — qui apparaît comme un Frère de l'Ordre des Francs-Maçons. Ce document fournit aussi le témoignage qu'une société secrète, connue dans diverses parties du monde, existait, avant 1440, sous le nom de « Fraternité de Saint-Jean » et depuis lors, jusqu'en 1535, sous le titre de « Ordre de Franc-Maçonnerie de Saint-Jean » ou « Fraternité Maçonnique ».

Cette Société (1) fut réformée, réarrangée en 1717, date généralement admise comme celle des Maçons matérialistes et non mystiques. Elle devint plus athée dans ses vues et plus démocratique dans ses tendances. Parmi d'autres matières profondément intéressantes, la « Charte de Cologne » contient le passage suivant :

« La Fraternité ou l'Ordre des Frères Franc-Maçons, liés entre eux d'après les saintes règles de Saint-Jean, ne tire son origine ni des Templiers ni d'aucun autre Ordre spirituel ou temporel de Chevalerie, mais est plus ancienne que tous les autres Ordres similaires, et a existé en Palestine et en Grèce, ainsi que dans différents points de l'Empire Romain. Notre Fraternité a pris naissance avant les Croisades, à une époque où, en conséquence de la lutte entre les sectes enseignant la morale chrétienne, un petit nombre d'initiés — en possession des véritables enseignement de la vertu et de l'exposition raisonnable des enseignements secrets, — se séparèrent de la masse (2) ».

Suivant l'acte, « Les Maîtres de cette confédération étaient appelés les Frères Saint-Jean, car ils avaient choisi Jean-Baptiste, le précurseur de la Lumière du monde, pour leur modèle et leur exemple » (3).

(1) La société des Franc-Maçons actuels.
(2) *Freimaurer Lexicon*, par Johann-Christian Gædicke, Berlin.
(3) J. G. Findel, *Histoire de la Franc-Maçonnerie* , p. 721. Trait. de la 2e Edit. allemande, avec une préface de G. von Dalen. Londres, 1866.

Il y a une curieuse similitude entre ce document, dans sa phraséologie et son style, et les remarques faites par Weisse dans son livre *Der Rosenkreutzer in seiner Blösse*, dont nous avons déjà cité des passages.

Une autre autorité maçonnique bien connue corrobore la valeur de l'Acte de Cologne. Mackenzie écrit ceci : « Ces documents sont encore conservés dans une des Loges de Namur. Ils ont été discutés très chaudement. D'un côté, Olivier, Reghellini et quelques autres les tiennent pour authentiques, et les antiquaires de l'Université de Leyde certifient que le papier sur lequel les actes de la Loge, à la Haye, sont enregistrés, est le même que celui employé en Hollande au commencement du xviie siècle. Or, ces registres se réfèrent à la Charte de Cologne comme existante, de sorte que la fraude, si fraude il y a, datait de deux siècles (1) ».

Notre principal intérêt, dans toutes ces preuves détaillées, réside dans le témoignage, maintes fois donné, qu'elles ont trait à cette ancienne Fraternité d'où, par derrière, venait l'inspiration. Mais nous allons nous occuper maintenant de quelques-unes des sociétés qui avaient des « Chefs Inconnus » et ont été citées dans notre liste.

J. M. Ragon, dans son *Orthodoxie maçonnique*, donne de ces corporations la relation intéressante qui suit, et de plus amples informations seront tirées de sources différentes.

« *Ordre des Architectes d'Afrique, ou les Frères Africains*, (1767).

« Cet Ordre était composé de frères instruits et possédant de bons principes. Leurs loges, en Europe, furent toutes fermées, à l'exception peut-être de celle dite de Constantinople (à Berlin).

« Un seul de leurs Grands-Maîtres était connu ; c'était le Conseiller de guerre Köppen.

« Leur premier degré représentait une instruction plus étendue et plus complète que tous les degrés réunis des rites écossais. Ils prétendaient que les Loges de Saint-Jean négligeaient le but primordial, qu'il était difficilement possible d'y acquérir de l'instruction et que la Stricte Observance ne connaissait pas les bases de la continuation de l'Ordre maçonnique. Ils s'occupaient d'hyéroglyphes, principalement de ceux qui se rapportaient à la Franc-Maçonnerie qu'ils s'attachaient à bien connaître. Ils faisaient mystère de leur but jusqu'au septième degré, qui pouvait seulement être obtenu à force de zèle, de persévérance et de discrétion. Leurs occupations secondaires étaient les sciences, spécialement l'histoire et les antiquités dont ils considéraient l'étude indispensable pour le vrai Franc-Maçon.

(1) *La royale Encyclopédie maçonnique*, p. 126. Londres, 1877.

« Leur premier degré était symboliquement nommé l'Architecte ou l'Apprenti des secrets égyptiens.

« Ils s'appelaient les Africains parce que leurs études débutaient par l'histoire des Egyptiens, dans les mystères desquels ils trouvaient des indications de Franc-Maçonnerie, bien qu'ils plaçassent son origine bien après, car les Croisades ne leur fournissaient, sur elle, aucune lumière.

« Leurs habitudes étaient simples et nobles. Ils ne montraient aucune inclination pour les décorations, les tabliers, les rubans, les bijoux, etc., mais ils aimaient un certain luxe et les inscriptions et les sentences ayant un sens sublime et caché. Dans leurs Assemblées, ils lisaient des traités et se communiquaient entre eux le résultat de leurs recherches.

« Leurs banquets étaient simples, tenus avec décorum et on y tenait des discours scientifiques et instructifs.

« L'admission s'obtenait sans paiement d'aucun droit. Les frères zélés, qui se trouvaient dans le besoin, recevaient une assistance empressée.

« Ils ont publié en Allemagne beaucoup de documents importants sur la Franc-Maçonnerie.

« Cet Ordre fut établi en Prusse, en 1767, avec l'assentiment de Frédéric II, dit le Grand.

« Les degrés, au nombre de onze, étaient divisés en deux temples, ainsi :

« *Premier Temple.*

« 1. Apprenti.
« 2. Compagnon.
« 3. Maître.

« *Second Temple.*

« 4. Architecte, ou apprenti des secrets égyptiens (Maner Musæ).
« 5. Initié aux secrets égyptiens.
« 6. Frère Cosmopolitain.
« 7. Philosophe chrétien (Bossinius).
« 8. Maître des secrets égyptiens, Aletophilétès (Ami de la Vérité).

« *Haut degré.*

« 9. Armiger.
« 10. Miles.
« 11. Eques.

« Le Grand Chapitre donnait tous les ans, pendant la vie de Frédéric II, une médaille en or de 50 ducats pour récompenser le meilleur traité ou discours.

« En 1806, un chapitre seulement restait de ce système, celui de Berlin (Constantinople). »

Ragon écrit au sujet de l'origine supposée de l'Ordre : « Quand Frédérick II monta sur le trône, voyant que la Franc-

Maçonnerie n'était plus ce qu'elle avait été, et appréciant ce qu'elle pourrait être, il conçut le plan d'un Ordre Intérieur qui pourrait en même temps prendre la place d'une Académie Maçonnique. Il choisit un certain nombre de Maçons capables de comprendre ses idées et les chargea de l'organisation de ce corps. Parmi ceux-ci étaient à noter les frères Stahl de Gone, Meyerotto et du Bosc. Ils instituèrent l'Ordre sous le nom d'une société éteinte. Les architectes d'Afrique en établirent les statuts en concordance avec les vues du roi, qui, de son côté, lui accordait des privilèges, et, en 1768, faisait élever en Silésie, par son architecte Meil, une construction spécialement destinée au Grand chapitre, en le dotant d'amples ressources, avec une bibliothèque de choix et un riche ameublement, le tout d'une élégance digne de l'Ordre et du Roi.

« Cet Ordre, sans prétentions à la domination, enseignant la tolérance, professant les principes primitifs de la Franc-Maçonnerie et faisant une étude toute spéciale de son histoire, prospéra en silence et dans une complète liberté. Ses statuts prescrivaient de craindrè Dieu seul, d'honorer le roi, d'être discret et de pratiquer une tolérance universelle envers toutes les sectes maçonniques sans s'affilier à aucune. C'est pour cette raison qu'ils ne se soumirent jamais à l'acte d'obéissance du Baron de Hund, malgré toutes les menaces qu'on leur fit pour cela. Pour l'admission de candidats, ils observaient la plus stricte circonspection. On dit que le duc Ferdinand de Brunswick fut refusé parce qu'il se mêlait de questions de sectes. Ils se vouaient à d'actives recherches sur l'histoire des mystères, des sociétés secrètes et de leurs diverses branches ils cultivaient les sciences, principalement les mathématiques. Dans leurs ouvrages, écrits souvent en latin, régnaient la morale, un esprit élevé, un enseignement solide et sans ostentation.

« Leur bibliothèque et leurs archives, grâce à la protection du roi et de personnes de distinction, entre autres le prince de Lichtenstein, à Vienne, acquirent de véritables trésors en manuscrits et en documents qu'aucune branche non maçonnique ne pouvait se flatter de posséder (découverte sur le système de l'ordre des Architectes Africains, Constantinople (Berlin), in-8° 51, pp. 1806). Cet article est emprunté à la bibliothèque maçonnique de l'excellent frère Th. Juge ».

Peu de monarques ont accordé une protection plus complète aux écoles mystiques, dans le corps maçonnique, que Frédérick II, roi de Prusse, bien nommé « le Grand ». Non seulement il les protégea, mais encore il sympathisait activement avec elles. Étant encore prince héritier, il fut initié comme Maçon à Brunswick, en août 1738, et fut dès ce moment le protecteur inébranlable de la Fraternité maçonnique ;

il pénétra très avant dans les traditions primitives de la Maçonnerie, bien plus assurément que bien des gens dont le temps était moins absorbé par leurs occupations.

Frédéric le Grand n'était cependant, en aucune façon, le mystique vague et rêveur tel que le représentait la croyance populaire ; son académie et ses écoles étaient le centre des plus brillants intellects de l'époque ; le choix de ses amitiés, littéraires, philosophiques ou mystiques, témoigne de l'ampleur de ses connaissances et dévoile aussi les multiples sympathies de sa nature, autant comme soldat que comme mystique, philosophe et homme d'étude ; quoique nullement doué de piété lui-même, il appréciait pleinement tout idéal qu'il ne partageait pas.

Sa sympathie pour les mystiques est démontrée par le choix qu'il fit d'un bibliothécaire ; il donna ce poste de la bibliothèque publique royale à Berlin, avec le titre d'académicien, à Dom Antoine Pernetty (ou Pernety), un homme qui avait été moine Bénédictin (1), mais qui ayant eu, comme bien d'autres, des dissentiments avec son Ordre, s'était adressé au Pape pour être relevé de ses vœux. Ceci n'était pas un obstacle aux yeux du roi, profondément intéressé comme il l'était aux recherches de cet hermétiste et alchimiste renommé.

Les opinions de Dom Pernety étaient connues publiquement, ainsi que le démontre un auteur de cette époque qui dit : « un trait remarquable de cet Académicien était sa croyance en la pierre philosophale, les mystères de la Cabale, les apparitions, la sorcellerie, les enchantements, les races de géants, etc. Mais nonobstant cette inconcevable et ridicule faiblesse, il était aimé de tous, d'autant plus, qu'à ses autres excellentes qualités, il joignait celle de la plus parfaite discrétion ; quelque affaire sur laquelle on eût, à un moment quelconque, à lui demander le secret, jamais ses lèvres ne livraient passage à un mot susceptible de la laisser connaître, ou la désapprouver (2).

Tels sont les commentaires sur le caractère de ce mystique, faits par quelqu'un qui, bien qu'opposé à ses opinions, rend cependant justice à cette personnalité qui a été calomniée par quelques-uns.

Dom Pernety fut pendant quelque temps en relations per-

(1) Moine Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, abbé de Burgel, en Thuringe, bibliothécaire du roi de Prusse, auteur des *Fables égyptiennes et grecques dévoilées et réduites au même principe, du Dictionnaire mytho-hermétique*, et autres traités d'alchimie.

(2) *Anecdotes originales sur Frédérick II, roi de Prusse*, traduit du français, de Dieudonné Thiebault, professeur de belles-lettres à l'Académie royale de Berlin, vol. II, 383 (Londres, 1805).

sonnelles avec M. de Saint-Germain ; et, plus tard, il fonda l'*Académie des Illuminés d'Avignon*, qui était essentiellement hermétique dans son objet, et aussi en étroite connexion avec le système suédois. C'était une corporation secrète, mais également soumise aux règlements maçonniques. Elle était aussi en union étroite avec les disciples de Martinez Pasquales, et ce lien a été respecté, car quelques-uns des traités écrits par Dom Pernety sont maintenant publiés par les Martinistes d'Amérique. Poursuivre, toutefois, ce sujet, nous mènerait trop loin de nos « Architectes Africains » et de leur protecteur, le roi de Prusse, dont nous nous occupons en ce moment.

(*A suivre.*) **Isabelle Cooper-Dakley.**

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(Suite).

Chaos (Grec). — L'abîme, la grande Profondeur. Il était personnifié en Egypte par la déesse Neïth, antérieure à tous les Dieux. Comme Dévéria nous le dit : « Le Dieu unique, sans forme, sans sexe, qui s'engendra lui-même et sans fécondation, est adoré sous la forme d'une Vierge-Mère. » C'est la déesse à la tête de vautour trouvée dans les fondations les plus anciennes d'Abydos, et qui appartient, suivant Mariette-Bey, à la première dynastie ; ce qui la rendra, même suivant les Orientalistes, qui sont portés à diminuer les époques, vieille d'environ 7.000 ans.

M. Bonwick, dans son excellent ouvrage sur les croyances égyptiennes, nous dit : « Neïth, Nut, Nepte, Nuh (ses noms peuvent se lire de différentes manières !) est une conception philosophique digne du XIXe siècle après J.-C., plutôt que du XXXIXe avant notre ère où d'une époque encore plus ancienne » ; et il ajoute : « Neïth ou Nout n'est ni plus ni moins que la Grande-Mère, et cependant la Vierge Immaculée, ou la divinité féminine dont toute la Nature procède. Neïth est le Père-Mère des Stances de la Doctrine Secrète, le Swabhâvat des Bouddhistes du Nord, la Mère Immaculée, le prototype de la dernière de toutes les Vierges. Ainsi que Sharpe nous le dit : « La fête de la Chandeleur, en honneur de la déesse Neïth, est encore marquée dans nos almanachs comme le jour de la Chandeleur ou la Purification de la Vierge Marie. » Et Beauregard nous parle de « l'Immaculée Conception de la Vierge qui peut dorénavant, comme la Minerve égyptienne, la

mystérieuse Neïth, se vanter de s'être engendrée elle-même et d'avoir donné naissance à un Dieu ». Que ceux qui voudraient nier le retour des Cycles et la reproduction des mêmes événements lisent ce qu'était Neïth, il y a 7.000 ans, dans la conception des Initiés égyptiens, essayant de populariser une philosophie trop abstraite pour les masses ; et puis qu'ils se rappellent les sujets de dispute du Concile d'Ephèse, en 431, quand Marie fut déclarée « Mère de Dieu » et son Immaculée Conception qui fut imposée au Monde, comme sur l'ordre de Dieu, par le Pape et le Concile, en 1868. Neïth est Swabhâvat, elle est aussi l'Aditi védique, l'Akâsa des Puranas, car « elle est non seulement la voûte céleste ou l'Ether, mais elle apparaît aussi dans un arbre d'où elle distribue le fruit de l'Arbre de Vie (comme une Eve nouvelle), ou verse sur ses adorateurs l'eau divine de la Vie. De là son titre favori de Notre-Dame du Sycamore, nom donné à une autre Vierge (Bonwick.)

La ressemblance devient encore plus frappante quand Neïth est représentée dans d'anciennes peintures comme une Mère embrassant le Dieu à tête de bélier (l'agneau). Une stèle antique déclare « qu'elle est Neut, la lumineuse, qui a engendré les Dieux », le Soleil inclus, car Aditi est la mère de Marttanda, le Soleil — un Aditya. Elle est Naus, la nef céleste ; nous la trouvons sur la proue des vaisseaux égyptiens comme Didon sur celle des vaisseaux phéniciens et, c'est pour cela que nous avons la Vierge-Marie (de Mar, la mer), nommée la Vierge de la mer et la Patronne de tous les matelots.

Le Révérend Sayce appuie Bonwick quand il explique comme un des principes du Bahou de Babylone (le chaos ou la confusion), c'est-à-dire le chaos de la Genèse... et peut-être aussi Môt, « la substance primitive qui fut la mère de tous les Dieux ». Nabuchodonosor semble avoir partagé l'avis du savant professeur puisqu'il laissa l'inscription suivante en caractères cunéiformes : « J'ai bâti un temple à la Grande Déesse, ma Mère. » Nous pouvons finir par les paroles de M. Bonwick que nous approuvons complètement. « Elle (Neïth) est la Zerouâna de l'Avesta, le temps sans limites. Elle est la Nerfe des Etrusques, moitié femme et moitié poisson (d'où viennent les rapports de la Vierge-Marie avec le poisson et le signe des Poissons du Zodiaque), dont il est dit : La navigation est rendue heureuse par la bonne et sainte Nerfe. Elle est le Bythos des gnostiques, le Un des Néo-platoniciens, le Tout des métaphysiciens allemands, l'Anaïta de l'Assyrie.

Charaka (Sanscrit). — Ecrivain des temps védiques qui traita de la médecine. On le croyait l'une des incarnations (avatara) du serpent Sesha, c'est-à-dire la personnification de la Sagesse divine, puisque Sesha-Naga, le roi de la race des « serpents », est synonyme d'Ananta, le serpent à sept

têtes, sur lequel dort Vishnou pendant les Pralayas. Ananta est l'Infini et le symbole de l'éternité, et, comme tel, il fait un avec l'Espace, tandis que Sesha est seulement périodique dans ses manifestations. C'est de là qu'on identifie Vishnou avec Ananta.

Charaka est seulement l'Avatar de Sesha (voir Ananta et Sesha).

(*A suivre.*) **H. P. B.**

Échos du Monde théosophique

France.

L'activité est revenue dans les Centres théosophiques de France. A Paris, la conférence du 3me dimanche d'octobre, par M. Revel, ingénieur, a traité de l'influence des lois supérieures, qu'on les ignore ou non, sur le fonctionnement de l'ordre social, du malaise et de la souffrance qui suivent leur méconnaissance, du bonheur, au contraire, qui résulte de leur observation et que ménage leur connaissance.

Le cours de théosophie du jeudi soir a repris devant une assez nombreuse assistance qui s'est retrouvée aux séances suivantes. Ce cours comprend cette année les parties ci-après : 1° les corps physique et astral, le purgatoire ou Kama Loka, par M. Letailleur; 2° le corps mental, les corps supérieurs, la vie du Ciel ou dévachan, par M. René André ; 3° la pensée, sa nature et son contrôle, par le Dr Jules Grand ; 4° les lois d'unité, de causalité ou Karma et d'évolution, par M. Guittou ; 5° les relations de l'homme avec Dieu et l'univers, par M. Ch. Blech ; 6° l'évolution de la conscience, par le Dr Pascal. Nous convions de nouveau les hauts intellectuels aussi bien que les personnes éprises de données supérieures à venir entendre ce que la théosophie permet de dire sur ces questions. Le cours du mardi, après midi, 4 heures, recommencera, avons-nous dit, le 1er décembre et comprendra aussi diverses parties dont voici les premières : en décembre, le Dr Jules Grand traitera des principes, en général, et du corps physique dense ; Mlle Blech continuera par l'étude des corps ethérique, pranique et kamique La suite à de prochains numéros.

En province, les travaux ont également repris. L'important groupement de Marseille, qui compte cinq branches, a donné une séance générale de rentrée dans laquelle son président, M. Dianoux, a prononcé de touchantes paroles d'union, et M. Lucien Pascal, professeur de l'Université, a fait une intéressante conférence sur le *Dharma*, la loi du devoir propre, devoir qui n'est pas nécessairement le même pour tous parce qu'il attient au degré d'évolution de chacun. On sait que

c'est là une donnée nouvelle, spéciale à la théosophie et cependant vraie, que les Eglises l'ignorent ou non.

*
* *

L'un des membres de la Section théosophique française, M. Rothwell, vient de traduire en anglais le chapitre des *Grands initiés* d'Edouard Shuré qui traite de Jésus et de le publier à Londres pour faire connaître au public de langue anglaise cette belle page du noble écrivain français. Sans doute, la trame même du récit n'est pas entièrement conforme à la donnée théosophique sur ce point, il est simplement dans la note généralement admise et il n'en pouvait être autrement à l'époque où le livre a été écrit, mais l'auteur s'est montré quand même un véritable poète, c'est-à-dire un divinateur, en montrant, dans Jésus, l'incarnation du Christ, du principe divin, dans l'homme. Ce sont, aussi bien, de tels aperçus qui ont donné leur légitime notoriété aux études du même auteur sur Krishna, sur Pythagore et sur Bouddha ; cette dernière, de toute beauté, n'est pas comprise dans l'ouvrage des *Grands initiés* mais a été publiée à part dans la *Revue des Deux-Mondes* de juillet 1885.

*
* *

Notre dernier numéro parlait d'un regain d'intensité du mouvement anti-vivisectionniste en Angleterre. Cet heureux état de choses existe aussi ailleurs. Un congrès international anti-vivisectionniste vient d'avoir lieu à Francfort-sur-le-Mein et un autre est annoncé à Berne, pour 1906. En France, il existe une société contre la vivisection dont le siège social est 3, quai Voltaire, à Paris.

* *
*

Le colonel H. S. Olcott, de retour de Cuba où il a réglé les affaires d'intérêt théosophique qui l'y avaient appelé, est repassé par Paris, en ne s'y arrêtant que quelques jours et a pris à Marseille le paquebot des Messageries maritimes du 15 novembre à destination de l'Inde. Sa santé était très bonne.

Angleterre.

La *Theosophical publishing society* vient de publier le texte anglais des 3 conférences faites par Mme Besant à la dernière assemblée générale de la Société Théosophique, à Bénarès. Le sujet en est : *Les lois de la vie supérieure,* et il comprend trois parties : l'existence de la conscience, la loi du devoir et la loi du sacrifice. De très belles et importantes définitions abondent dans ce texte, en voici quelques-unes : — La loi, telle qu'il faut l'entendre, ici, n'est pas un commandement, mais un établissement de conditions, avec conséquences inévitables et

réalisations certaines. — Rien de ce qui est phénoménal, ni même nouménal n'est spirituel : le spirituel est la vie de la conscience qui reconnaît l'unité, qui voit le *Soi* un partout et chaque chose dans le *Soi*. — Le monde est lié par l'action ou le Karma ; il n'est délié que par le sacrifice, etc. Un tel livre s'ajoute assurément à ceux qu'il convient de traduire pleinement dans notre langue.

Amérique

Aux dernières nouvelles, M. Leabeater, accompagné du jeune Basil Smith, se trouvait à San Francisco où il devait donner une série de 8 conférences hebdomadaires sur la vie hors du plan physique et l'obtention des facultés permettant de la réaliser dans de bonnes conditions. Dans l'intervalle de ces grandes conférences, M. Leadbeater porte sa parole autorisée dans les divers endroits de la ville et des environs où elle est requise.

Inde

A la suite de récentes conférences que Mme Besant à faites à Bombay, devant des assistances extraordinairement nombreuses, la presse religieuse chrétienne de l'Inde a rendu hommage à l'élévation des idées et à la spiritualité des aspects qui se trouvent dans les paroles de la grande théosophe. « Cette dernière, dit notamment le *Patriote chrétien*, de Madras, semble avoir modifié son attitude envers le Christianisme et parler de cette religion comme le ferait un chrétien unitaire. Elle croit à l'existence, à la suprématie et à la providence du Tout-puissant ; ses appels à une vie pure et aimante sont basés sur des principes semblables à ceux du Christ, puisqu'elle dit : « Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait ; soyez bons et aimants et miséricordieux parce que Dieu n'est qu'amour ! »

Le moindre théosophe découvrira aisément la raison de l'identité des paroles théosophiques et de celles des grandes religions : c'est que leurs sources sont communes et que là où les religions du jour n'ont gardé que la lettre, il suffit à la théosophie de redonner l'esprit.

*
* *

Une théosophe d'Australie, miss Lilian Edger, qui se trouvait dans l'Inde depuis plusieurs années où elle a acquis un véritable renom de conférencière théosophique, vient de publier, sous le titre *The elements of theosophy*, un petit traité élémentaire que Mme Besant déclare aussi approprié aux premières études didactiques des commençants que l'*Esquisse de la théosophie* de Leadbeater convient admirablement aux personnes qui n'ont pas encore entendu parler de théosophie. Le prix du petit livre anglais de Miss Edger est de 2 shillings.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, novembre 1903. — Conférences et cours. — Travail des branches. — Demandes et réponses. — Communications.

Theosophist, *Organe présidentiel*, ocobre 1903. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Sur la clairvoyance, par C. W. Leadbeater. — Traditions religieuses et ésotériques, par L. Revel. — Le message de la théosophie. — La théosophie dans le monde.

Vahan. *Section britannique*, octobre 1903. — Sur le perfectionnement propre, par B. K.

Theosophical Review, *Angleterre*. octobre 1903. — La rémission des péchés, par Congdon. — Donnée d'Hermès trismégiste sur le mental universel, par G. R. S. Mead. — Volonté, désir et émotion (suite), par Annie Besant. — De la substitution dans la souffrance, par Lilian Edger.

Lotus journal, *Angleterre*, octobre 1903. — Développement de la vie spirituelle, par Annie Besant — Théosophie pour le jeune âge.

Théosophia, *Néerlande*, octobre 1903. — Science et théosophie. — Clairvoyance. — L'histoire de Lila.

Théosophie. *Belgique*, octobre 1903. — Pâques, par Koklen. — Théosophie et science.

Sophia, *Espagne*. — Par reçue.

Sophia (*Chili*), août 1903. — La prière, par Annie Besant. — La philosophie dans l'Inde, par J. C. Chaterji.

Theosofisk Tidskrift, *Scandinavie*, octobre 1903. — Sur la Yoga.

Lucifer, *Allemagne*, octobre 1903. — L'idéal de la vie, par le Dr Hubbe Schleiden.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, septembre 1903. — Vers la lumière, par le comité national de propagande théosophique. — Etre prêt à la théosophie, par Willis. — Le mouvement aux Etats-Unis.

South Africa Théosophist, juin 1903. — Actualités utiles. — Légendes Kaffirs.

Theosophy in Australasia, **et New-Zeland theosophical Magazine**, septembre 1903. — La religion de l'avenir. — Théosophie pour les gens occupés. — Religions en principes et religions en forme. — Les premiers pères de l'église sur le végétarisme.

Prasnottara et Theosophic Gleaner, *Inde*, septembre 1903. — La quatrième dimension. — La réincarnation et le caractère.

Revue Spirite, *France*, octobre 1903. — Notions sur la destinée de l'âme (fin), par Ed. Grimard. — Une statue ensorcelée. — Manifestations en Amérique.

Bulletin de la société d'études psychiques *Nancy*, octobre

1903. — Les effluves digitaux, par le colonel de Rochas. — La magie et la sorcellerie, par le colonel Collet.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, octobre 1903. — Eléments alimentaires nécessaires à la vie, par le Dr Pascanet. — Caïn, par Maurice Largeris. — *Conférences publiques sur le Végétarisme*, à Paris, 40 r. des Mathurins, le 2e samedi du mois, à 8 h. 1/2 du soir, jusqu'en mai inclus.

Bulletin contre la vivisection, *Paris*, 3 quai Voltaire, Prix 5 fr. — Le mouvement anti-vivisectionniste.

Concordia, *revue mensuelle favorisant les relations amicales entre les diverses nations*, Paris, 77 rue Denfert-Rochereau, Prix, 8 fr. par an. — Correspondance entre Jeunes gens de nations différentes. — Mises en pension réciproquement les uns chez les autres.

Reçu aussi : — *La vie normale*, Revue d'études psychologiques, au point de vue matérialiste d'une partie de la science médicale du jour, Paris, 71, faubourg Saint-Honoré, prix 20 fr. — *L'ère nouvelle*, revue d'émancipation intégrale et de communisme pratique (nous paraît surtout pleine de bonne volonté), Paris, 17, rue Saint-Séverin, prix, 1 fr. 50. — *Annales des sciences psychiques*, du Dr Dariex, Paris, 6, rue du Bellan, prix, 12 fr., comptes rendus bien établis de faits, sans explications. — *Journal du Magnétisme*, de M. Durville, traitant surtout du traitement des maladies par l'imposition des mains et le massage, Paris, prix, 4 fr. — *Argus des Revues*.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Lumière et vérité, par Mme Alexandre Moreau. Prix. 3 francs. — C'est un résumé bien fait de la donnée spiritique française, telle qu'elle est essentiellement sortie de la plume d'Allan Kardec, puisqu'il n'y a pour ainsi dire rien été ajouté de vraiment original depuis que ce remarquable penseur l'a émise, il y a plus d'un demi-siècle. Ce dernier avait bien spécifié, cependant, que ce qu'il présentait comme le résultat de ses investigations ne lui paraissait nullement être le dernier mot de la question, mais ses continuateurs n'en ont pas jugé ainsi et, plutôt que d'aborder le terrain de la théosophie, qui eut pu en être la suite normale, ils sont encore demeurés sur la première leçon ébauchée d'antan. En attendant qu'il en soit autrement, le livre de Mme Moreau peut être consulté à titre documentaire, et nous rendons volontiers hommage à l'intelligente disposition de ses diverses parties, notamment aux considérations générales du début où l'auteur fait éloquemment ressortir les erreurs théoriques et appliquées, hélas — témoin le bucher de Giordano Bruno auquel il est fait allusion, commises par l'Eglise Romaine lorsqu'elle avait la force à sa disposition.

D. A. C.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE NOVEMBRE 1903

Mme Lemoult-Garnier (Chartres)	5 fr.
D. F. (Saint-Pierre et Miquelon)	5 fr.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *LOTUS BLEU.*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle*, à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par les théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

ERRATA

A l'article *Théorie electrique de la matière :*

Page 241, ligne 3, au lieu de Belfort, lire Belfast
— 242, — 29, — 16 000, — 160 000
— 243, — 19, — sa régénérescence et sa transformation, lire sa *dégénérescence* et régénérescence et sa transformation

Avis concernant les renouvellements d'abonnement.

Dans le but de faciliter notre travail, nous prions les personnes dont l'abonnement finit en fin décembre prochain de vouloir bien nous transmettre leurs réabonnements *le plus tôt* possible.

Le directeur et administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 DÉCEMBRE 1903

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 10

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

La première leçon de Théosophie à donner

Tous les théosophes connaissent la magnifique allégorie qui ouvre l'un des plus beaux livres de Mme Besant : *Vers le temple*. Une haute montagne porte à son sommet un temple éclatant de blancheur. Une foule sans nombre couvre les pentes et monte lentement vers la cime. Si lente est cette ascension qu'elle semble sans fin. Jamais, croirait-on, l'immense procession humaine, en marche depuis des millions d'années déjà, ne parviendra au but. Le but même semble lui être caché. Les yeux de cette multitude errent de tous côtés, s'arrêtent aux objets les plus divers, mais ne se lèvent point vers la hauteur. Voyageurs insoucieux, ils ne savent point où ils vont, et c'est pourquoi leur marche est si lente. Quelques-uns cependant, au détour d'un sentier, entre deux rocs, aperçoivent le radieux édifice qui couronne la montagne. Ceux-là pressent le pas et appellent leurs compagnons. Mais on ne les entend pas et la multitude continue d'avancer avec la même insouciance et la même lenteur.

De cette allégorie, nous pouvons dégager plus d'une leçon. Nous avons deux grandes obligations : chercher la vérité et, quand nous l'avons aperçue, la montrer à la foule. Sur les pentes du mont sacré, ce n'est pas une élite seulement qui s'élève vers les cimes blanches, c'est la masse entière de l'humanité. Le progrès consiste peut-être moins à courir en avant qu'à tendre la main aux retardataires, et à diminuer, ne fût-ce que d'une unité, le nombre des traînards. L'homme qui chemine solitairement ne fait pas tout son devoir.

En venant à la société théosophique, nous avons posé le pied sur la voie sainte. Nous avons aperçu le temple et nous allons vers lui. Mais nous ne devons pas marcher seuls. Malheur à celui qui s'isole! Il sera pris aux pièges de l'égoïsme. La nuit descendra sur lui, ses yeux s'aveugleront. Croyant monter, il tombera aux abîmes. Et quelle main viendra l'en retirer, puisqu'il s'est écarté de ses compagnons ? Non, nous ne devons

pas nous séparer de nos frères. La science qui n'est point partagée est un trésor inutile. C'est le « talent » que le mauvais serviteur de l'Evangile a enfoui sous terre et qui n'a rien rapporté. Nous avons donc le devoir bien précis, semble-t-il, de répandre autour de nous les grands enseignements où s'alimente notre vie spirituelle. Le pain de vérité doit être rompu et passé de main en main, et chacun des convives, à ce grand festin de la vérité, doit recevoir sa part. Mais la part de tous n'est pas nécessairement égale. Elle doit être proportionnée aux forces et aux besoins.

Si nous voulons vraiment être utiles, contribuer, dans notre humble mesure, au progrès de l'univers, et remplir pleinement notre office de bon serviteur, nous devons nous attacher à distribuer autour de nous l'enseignement théosophique, *sous la forme qui convient à chacun.* Nous ne sommes pas les missionnaires d'un culte, on l'a dit bien souvent, ni les propagateurs d'un dogme. Nous n'apportons ni rites, ni cérémonies. Nous ne sommes pas les champions d'une doctrine philosophique. Nous n'avons d'autre but que d'alléger un peu le fardeau de l'humanité, de diminuer un peu son ignorance et de laisser, après notre passage, le monde un peu meilleur. Si nous cherchons de notre mieux à guider quelques-uns de nos frères vers la vérité, l'orientation générale des hommes vers le bien en deviendra plus facile. Pour brève que soit notre vie sur terre, si elle a été dépensée au service du monde, elle aura été bien assez longue : elle aura rempli la mesure qui lui était assignée : nous aurons poussé d'un pas la lente et somnolente humanité vers les sommets qu'elle doit gravir. C'est une belle tâche, âpre et sévère sans doute, mais une tâche divine, digne des plus fiers courages, et bien faite pour inspirer à l'homme de grands dévouements et de nobles enthousiasmes. Collaborer au progrès de notre système solaire, ajouter quelque chose à la grandeur de l'immensément grand qui nous entoure, accroître d'un degré la perfection de l'ordre cosmique, en vérité, c'est là un ministère dont l'homme a sujet de s'enorgueillir. Pour qui se sait appelé à cette fonction sublime, comme l'horizon s'élargit et s'éclaire! Toute petitesse disparaît devant son regard. Tout est grand, tout est magnifique, toute œuvre, si humble soit-elle, apparaît comme digne d'être accomplie. Il est tout aussi bon d'enseigner au mendiant des rues à supporter un peu plus gaiement sa misère que de convertir un philosophe à la doctrine de la Réincarnation. Les deux actes ont une haute valeur. Le premier, en affranchissant un être de la douleur, diminue, pour employer une belle expression de Mme Besant, le côté sombre de la nature. Le second, en amenant une grande intelligence à la vérité, prépare une plus

large diffusion de la lumière. Le théosophe devrait comprendre que l'instruction théosophique s'adresse à tous les membres de la famille humaine. Elle n'est pas destinée seulement à recruter des adhérents aux trois statuts de notre société. Elle a une portée universelle et son influence doit s'étendre sur tous, sans distinction de race, de classe ou de religion. Il faut donc se garder de présenter notre enseignement sous des traits trop rigides.

*
* *

Ne nous croyons pas les détenteurs d'une doctrine immuable, fermée au progrès, insensible à la marche des temps. Sachons voir que toute doctrine, même la plus sublime, appartient au monde des formes, et que, par sa nature même, elle est destinée à passer. Aussi, la théosophie, à la bien comprendre, n'est-elle point une doctrine. Elle est au cœur de toutes les doctrines, elle réside derrière le mystère de tous les tabernacles, elle se cache derrière le voile de tous les symboles. Ce n'est exclusivement ni la tradition orphique, ni l'enseignement de Pythagore, ni la doctrine de Platon ou de Plotin, ni la philosophie des Védas, ni les douces leçons du Bouddhisme, ni la révélation chrétienne. Ce n'est pas même la sagesse antique, dans l'admirable formule qui nous en a été apportée par H. P. B. ni dans l'exposition, chaque jour plus belle, chaque jour plus grande, qui nous en est donnée par Mme Besant. Car si sublimes et si inspirés qu'ils soient, ces enseignements ne sont pas définitifs. Ils sont symboliques, ils s'expriment en paroles, en images, en métaphores. Ils s'efforcent de montrer des spectacles contemplés d'en haut à ceux qui regardent d'en bas, des choses vues à ceux qui ne voient pas, de donner un aperçu des éternelles clartés à ceux dont les yeux sont fermés. C'est une tâche si difficile qu'on est en droit de la déclarer impossible. Oui, la pure théosophie est au-dessus de tous les langages humains. C'est la sagesse divine, la réalité même de l'univers, la substance qui se tient derrière le défilé sans fin des phénomènes, la lumière qui donne naissance aux ombres, la seule chose qui vaille d'être connue, la seule aussi qui soit hors de notre atteinte. Car la vraiment *connaître*, c'est être Dieu lui-même, c'est se mêler à l'Essence divine, c'est élargir sa vie au point de la confondre avec la vie universelle, c'est avoir franchi une à une toutes les étapes du long pèlerinage, être entré vivant et glorieux dans le sein de l'Éternel. C'est, en un mot, avoir atteint *le terme final de l'évolution.* Alors, seulement, nous saurons le sens vrai de la théosophie, alors seulement nous comprendrons le sens de la sagesse divine, et nous posséderons la vérité. Jusque-là, jusqu'à l'heure triomphale où la morale sera remontée à sa

source, où *le Fils se sera assis à la droite du Père*, jusque-là nous n'aurons que des ombres de vérité, et notre théosophie terrestre ne sera que le reflet de la théosophie céleste.

Or, ce n'est pas à nos instructeurs, c'est à nous-mêmes d'accomplir notre œuvre. Ils ne peuvent nous enseigner que par des symboles. C'est à nous d'en pénétrer le sens par un effort personnel et persévérant. C'est à nous d'habituer peu à peu nos yeux à une lumière nouvelle, à orienter graduellement notre cœur vers le pôle divin. Nos instructeurs nous montrent la vérité, c'est affaire à nous de la regarder. Ils nous indiquent la route, c'est à nous d'y marcher. Nous ne pouvons rien demander, rien espérer de plus. L'évolution ne peut se faire que par l'exercice, l'effort et la douleur. Hors de là, point de progrès. Comment donc notre enseignement théosophique d'aujourd'hui serait-il la vérité définitive ? Comment les grandes doctrines de la Réincarnation, de Karma, de l'identité de l'âme humaine et de l'Esprit divin, pourraient-elles être considérées comme immuables, comme à l'abri de toute retouche, comme irrévocablement fixées ? Le croire serait oublier que notre intellect, notre cœur, notre volonté sont encore à l'âge de l'enfance. On nous parle comme à des enfants ; on se met à notre portée ; on nous donne ce qui convient à notre faiblesse, à notre inintelligence. Plus tard, quand nous aurons grandi, quand nous saurons mieux voir et mieux entendre, les mêmes vérités se montreront sous d'autres aspects, de même que le paysage s'élargit et se transforme à mesure qu'on gravit la montagne. Il serait téméraire, durant une halte de l'ascension, de crier, à ceux qui cheminent plus bas, que nous découvrons toute la contrée. Nous embrassons un plus vaste panorama, parce que nous marchons depuis plus longtemps. Mais nous ne sommes pas au sommet, nous ne sommes pas entrés dans le temple de la sagesse, nous n'avons pas le droit de nous nommer des sages, ni de dire que rien n'est caché à nos yeux.

Notre office est simplement d'indiquer le chemin, d'aider à le parcourir, de rendre, en un mot, à nos frères plus jeunes, les services que nous avons reçus de nos aînés, de leur transmettre les enseignements dont nous avons bénéficié, de les adapter à leur usage. Nous n'avons pas été jetés au hasard dans le monde. Tous ceux qui nous approchent ont un droit sur nous, tous ceux que nous rencontrons sont nos créanciers. Notre passé nous lie à eux et notre avenir s'embellira du bien que nous leur aurons fait. Nous devons aider, à toute heure et en tout lieu, tous ceux qui croisent notre sentier, car ils sont envoyés par notre destinée. Nous devons les aider tous, sans exception, l'ami et l'étranger, l'être cher, les indifférents et les inconnus, « et nos ennemis mêmes dans le

mal triomphants », pour parler comme le poète des « *Contemplations* ». Tout l'enseignement théosophique tient dans ce seul mot, *aider*, et tout l'art du théosophe consiste à savoir aider. Nos progrès en théosophie, c'est-à-dire sur la voie de la sagesse, s'évaluent d'après une mesure unique, l'aide donnée à l'humanité, aux trois règnes de la nature, à l'univers entier. A mesure que s'étend l'aire du bienfait, le bienfaiteur grandit. Quand sa puissance utile ne laisse plus rien en dehors de son action, quand il est assez sage et assez fort pour tenir sous sa main bénissante les êtres et les choses de notre chaîne terrestre, alors il est devenu le Sauveur du Monde, le Christ, le Seigneur ou le Maître.

Tel est le but vers lequel nous montons, et, pour l'atteindre, il n'est d'autre moyen que d'imiter nos grands devanciers. Comme ils ont aidé, aidons à notre tour. Examinons notre milieu, la société où nous a conduits notre naissance, et voyons de quelle façon, sous quelle forme, autour de nous, doit s'exercer, pour être efficace, l'enseignement de la théosophie.

*
* *

Il est vrai que bien des opinions se mêlent et se heurtent dans notre pays. Cependant il semble qu'on puisse y distinguer deux grands courants, la foi et la science, fleuves puissants qui traversent et vivifient le monde intellectuel. Mais, au lieu de couler côte à côte et de compléter l'un par l'autre leur œuvre fertilisatrice, ils se combattent et cherchent à s'absorber.

Eternel conflit qui s'est déjà produit bien des fois dans le cours des siècles, et se renouvellera sans doute bien souvent encore. Magnifique et salutaire combat entre les forces contraires qui poussent tour à tour l'humanité sur son chemin. Il y a quinze siècles, une admirable école de science florissait à Alexandrie : Une élite de chercheurs, de savants, de mystiques, appelés par les Ptolémée, avaient fondé dans la grande métropole égyptienne un centre de libre recherche et d'enseignement scientifique qui fut l'honneur du monde païen. Quels que soient les vices de la civilisation grecque, on ne saurait condamner sans appel une époque d'où est sortie cette merveilleuse fleur de la science Alexandrine. Quelle que soit la supériorité morale du christianisme, comment ne pas se souvenir que son triomphe amena la fermeture violente de temples et d'écoles où s'enseignaient les plus exactes notions scientifiques et les plus pures conceptions de la sagesse. Comment oublier la dispersion des étudiants païens d'Athènes et la mort cruelle d'Hypatie !

La roue a tourné. De nouveau, la science et la foi sont aux

prises. Mais la victoire a changé de côté, et la grande Loi du Karma affirme son irrésistible pouvoir. Les mêmes causes amenant les mêmes effets, n'est-il pas à craindre que le parti victorieux n'use de représailles et ne se montre violent à son tour? Ne faut-il pas redouter que, par un renversement de la destinée, les édits que l'empereur Justinien lançait contre la science, au nom de la religion, ne se retournent aujourd'hui contre la religion, au nom de la science? Ce flux et ce reflux réguliers du cours des choses, cette justice inflexible qui s'exerce à l'heure exacte, n'apportent au théosophe ni surprise, ni tristesse. Il sait, par la connaissance des faits écoulés, que les persécutions du passé engendreront les violences de l'avenir. Placé devant ce sombre avenir, il a un devoir à remplir, toujours le même, *aider*. Il doit, de son mieux, aider les deux partis, diminuer les forces destructives de la haine, accroître les énergies créatrices de l'amour. L'enseignement théosophique peut beaucoup dans ce sens ; son influence peut s'étendre très loin ; le bien que nous avons le pouvoir de faire est immense. Une faible quantité d'huile tombant goutte à goutte sur les flots en fureur suffit à établir le calme autour du navire. Que ne pourrait pas l'union résolue de nos pensées pour ramener l'apaisement et la concorde? Que ne pourraient pas nos paroles, si nous savions les mesurer aux besoins de chacun? Assurément, à ceux qui ont une foi, il ne s'agit pas de démontrer que leur croyance est fausse. D'abord, nous ne nous ferions pas écouter : on se détournerait de nous, et, par trop de hâte, par trop de raideur, nous éloignerions ainsi, pour des siècles, peut-être, des âmes qui, sans notre excès de zèle, auraient pu venir spontanément vers la théosophie. Et puis, si nous réussissions à ébranler la confiance du catholique dans l'infaillibilité de son Eglise, aurions-nous fait une œuvre bien utile? Oui, si nous substituions à cette foi détruite un large amour de toutes les religions, une sympathie fraternelle pour tous les cultes. Non, si, au chrétien qui disparaît, nous donnions pour successeur un contempteur de la vie spirituelle, un négateur de la recherche du divin. Affaiblir la vie spirituelle du christianisme, voilà, dans l'œuvre d'instruction à laquelle nous sommes appelés à collaborer, l'écueil dont nous devons nous écarter. La développer, au contraire, la vivifier, la rendre plus intense et plus agissante, c'est là vraiment le but qui doit guider nos efforts. Notre enseignement ne devra donc pas, en règle générale, chercher l'acquiescement absolu du chrétien à la doctrine théosophique. La tentative est trop dangereuse. Les grandes lois du Karma, de la Réincarnation, de l'évolution, ces hautes vérités qui, du fond des âges, nous ont été transmises par une longue succession de sages, et qui nous expliquent si lumineuse-

ment la marche mystérieuse de la nature, ces grandioses conceptions ne peuvent ni convaincre la raison ni toucher peut-être le cœur du catholique, car elles sont contraires au dogme qu'il doit croire. Il ne peut les accepter, sous peine d'hérésie, ni même les examiner, sans pécher contre sa foi. Enfermé dans sa soumission à l'Eglise comme dans une armure d'acier, il est inaccessible à toute approche. Cependant, il faut l'aider, puisqu'il est nôtré frère, notre prochain, puisque le destin l'a mis près de nous et lui a donné place dans notre vie. Il faut l'aider, lui tendre doucement la main, le décider silencieusement à la prendre, l'amener graduellement et sans contrainte à se laisser conduire, jusqu'à ce qu'il veuille marcher de lui-même, sur le chemin de vérité.

Cette œuvre difficile ne peut s'accomplir que par l'exemple. Il n'est pas de livre, de discours ou de conférence qui persuade aussi irrésistiblement qu'une belle action, une conduite noble et une vie pure. Assurément, dans la *Voix du Silence*, *Vers le temple*, le *Sentier du disciple*, il y a des pages merveilleuses, qui peuvent bien séduire, par leur seule splendeur, les esprits les plus fermés au mysticisme. Mais ce n'est point assez, il faut encore que l'or des préceptes soit soumis au feu purificateur de l'action. Il faut que les vertus de pureté, de douceur, de renoncement, de sacrifice, deviennent les règles mêmes de notre existence. Il faut que, par le seul spectacle de notre vie, nous amenions le monde à constater que, chez le théosophe, la sainteté de la morale accompagne pas à pas l'élévation de la doctrine. A ce signe, mais à ce signe seulement, le chrétien reconnaîtra que la théosophie, sans se lier aux formes d'aucun culte, poursuit la réalisation d'une œuvre véritablement divine. De cette constatation naîtront la sympathie, l'estime, peut-être l'admiration qui gagneront peu à peu au théosophe l'audience que le chrétien lui refusait jusque-là.

Et le chrétien, que gagnera-t-il dans la société du théosophe. N'y a-t-il pas quelque présomption à penser que nous pouvons lui apporter une morale plus pure que celle de l'Evangile, lui enseigner une sainteté supérieure à celle de ses confesseurs et de ses martyrs ? N'y aurait-il pas quelque vanité dans cette tentative ? Disons donc, simplement, et montrons, par nos actes, que la bonté de l'homme doit, comme celle même de Dieu, s'étendre à toute la nature, qu'aucun être, aucune chose n'est indigne de notre compassion, que les animaux, les plantes et les pierres mêmes ont un droit sur notre sollicitude, que rien dans l'univers ne doit être étranger à notre bienveillance. Mais notre devoir d'assistance envers le chrétien sincère ne doit pas se limiter à cette leçon d'une plus large fraternité. Nous avons une autre obligation non moins urgente, non moins impérieuse, non moins vitale. Si

nous avons pu, si nous avons su l'instruire par l'exemple, nous l'aurons rendu compatissant et doux comme le bouddhiste. Mais il restera encore à le rendre chrétien plus pieux et plus fervent, à fortifier en lui ce qui est l'essence du christianisme, la piété, les élans d'adoration, l'abandon à la volonté céleste, l'union de la créature pécheresse à son Rédempteur divin. Là, en effet, est la force vivante de notre grande religion occidentale, là est l'impérissable énergie qu'elle tire de son fondateur et qui la portera, s'il lui plaît, par-dessus les rites et les dogmes, jusqu'à la consommation des siècles. Car tout ce qui, dans les Eglises, n'est point véritablement vivant, liturgies, cérémonies et symboles, est destiné à passer et à périr. Et cependant, la religion du Christ ne périra point, aussi longtemps qu'il y aura des hommes pour célébrer, au fond de leur cœur, le culte du « Christ » éternellement vivant. Eh bien, c'est à ce culte que le théosophe doit s'efforcer d'édifier un autel dans l'âme de tout chrétien que la destinée lui envoie.

Ici encore le raisonnement n'est point de mise. Les conflits intellectuels, les discussions d'ordre théologique sont à craindre et à fuir. Souvenons-nous plutôt que la route de l'entendement étant obstinément fermée à nos tentatives d'enseignement théosophique, la seule voie d'accès qui nous reste permise, est celle du cœur. Mais qu'elle est grande et large, cette route du cœur, dans le christianisme même ! Combien de saints déjà l'ont suivie? Qu'il est aisé de rappeler leurs exemples, d'invoquer leurs méthodes, de citer leurs propres enseignements ! De quelle force n'accroîtrons-nous pas notre don de persuasion, en nous plaçant sous l'autorité de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, de l'auteur de l'*Imitation* et, en remontant, par la chaîne des grands mystiques, jusqu'à saint Paul, saint Jean l'Evangéliste et jusqu'au divin fondateur du Christianisme ! La dévotion intérieure, qui s'alimente aux flammes de l'amour mystique, non la piété extérieure qui se nourrit de paroles et de gestes, voilà ce que le théosophe doit s'efforcer de cultiver, de faire grandir et fructifier dans le milieu catholique où il peut avoir mission de travailler. Par là, si nos efforts sont bien conduits, si nous agissons avec persévérance, nous dégagerons peu à peu la foi catholique des formes parasites qui prennent le meilleur de sa substance. Par là, nous amènerons le chrétien à vivre de plus en plus pleinement la véritable vie du Christ, nous le rendrons un meilleur chrétien, et, à son insu, il sera devenu théosophe. Alors, il cessera de regarder l'homme de science comme un ennemi. Il sera peu à peu porté à voir en lui un chercheur de la vérité, à le reconnaître pour un homme sincère que ne pousse aucune haine contre l'Eglise, mais que conduit le seul souci d'atteindre et de saisir le vrai.

Alors aussi il comprendra que cette recherche persévérante n'est ni sans austérité ni sans grandeur. « Croyez-vous donc, a dit Renan dans l'*Avenir de la science*, croyez-vous donc qu'il ne nous serait pas plus doux de chanter au temple avec les femmes ou de rêver avec les enfants, que de chasser, sur ces âpres montagnes, une vérité qui fuit toujours ? »

Image belle et juste, qui exprime exactement la force et la faiblesse de l'esprit scientifique. Certes, il est grand, il est austère de sacrifier les consolantes croyances et les douces émotions de la vie religieuse à la poursuite acharnée du vrai. Mais la vérité reste insaisissable. Elle fuit toujours. Ou plutôt, ce qui fuit devant le chasseur, de roc en roc, de phénomène en phénomène, ce n'est pas elle, c'est son ombre, son mirage léger et trompeur. Car la vérité n'est ni ne réside dans les silhouettes toujours changeantes des faits. Elle est derrière leur trame, elle est le rayon de lumière qui se joue sur la tapisserie et prête aux personnages qu'elle touche les apparences de la réalité. La science est attirée par ces apparences. Et si obstinée, si courageuse que soit sa poursuite, elle est en danger de rester vaine, à jamais, car ce que la science cherche est hors de son atteinte. Elle veut le définitif, l'immuable, le réel, et sa main ne saisit que le changeant, l'éphémère et l'illusoire. Comme les ailes du papillon se décolorent sous les doigts de l'enfant curieux, ainsi les faits perdent leur sens et leur vie sous l'analyse du chercheur. La science reste en face d'un immense amas de faits, catalogués et classés avec une admirable minutie. Mais la vie, dont ils sont le vêtement symbolique, lui échappe sans cesse. La science édifie des hypothèses, imagine des théories, en fait une doctrine, un dogme scientifique, qu'elle enseigne ou qu'elle impose, jusqu'au jour où une observation plus soigneuse, une expérience mieux conduite, une induction plus sagace viennent contredire et ruiner les premières généralisations. Un seul cas de lévitation bien constaté ne met-il pas en échec les lois de la pesanteur ? Que de surprises, que de déconvenues semblables ont atteint, ont profondément troublé la science et lui ont fait voir qu'elle était dans l'erreur !

Se trompera-t-elle donc toujours? Non, sans doute, si, tout en gardant le sérieux de ses investigations et son noble désir d'aboutir au vrai, elle consent à changer sa méthode et ses instruments. Déjà, elle peut le constater lorsqu'elle se confie aux ailes de la pure raison, et qu'elle prend son vol au-dessus du brouillard des faits ; elle s'élève alors jusqu'à la région des clartés éternelles, des lois indestructibles auxquelles nulle exception ne peut faire brèche. C'est ainsi que les vérités de la logique et des mathématiques resteront immuables. Aucune expérience ne peut ajouter ni retrancher à ces vérités. Elles sont générales, c'est-à-dire qu'elles s'appliquent toujours

et partout. Elles sont impersonnelles, c'est-à-dire qu'elles sont indépendantes de toute idiosyncrasie, de toute qualité individuelle ou personnelle. Si elles pouvaient varier avec la joie ou la tristesse, avec la maladie ou l'état de santé, il deviendrait impossible de raisonner et de penser sainement ; l'incohérence prendrait la place de la logique.

Mais précisément, dans les observations auxquelles s'adonne le savant, il est mille et mille circonstances propres à l'entraver et à l'égarer. Non-seulement la qualité de ses instruments, mais son propre état d'âme, la tranquillité ou l'agitation de son esprit, ses désirs, ses préjugés, son attente, ses capacités intellectuelles, la finesse ou la lourdeur de ses sens, tous ces éléments concourent à modifier le résultat de ses recherches. Il devra donc, pour réussir, retrancher de lui-même tout ce qui forme sa personnalité, éliminer toute trace d'égoïsme, purifier son intelligence et son corps. Mais s'il procède ainsi, s'il se soumet à cette discipline, que fera-t-il, sinon mettre en application des méthodes en usage depuis des temps bien lointains, des méthodes qui, soit en Occident, soit en Orient, sous Pythagore ou sous Patanjali, ont toujours infailliblement conduit au succès. Oh ! si, par amour de la vérité, le savant veut bien se plier aux règlements de cette vieille école des sages, alors sa poursuite cessera de rester vaine. Peu à peu, et par le jeu naturel de ses propres efforts, il se détournera du monde extérieur pour fixer son attention sur le divin qui réside en lui, et, ses facultés latentes venant à se développer, il découvrira en lui-même le sens intérieur, la signification vraie des choses. Mais ce temps que nous rêvons, est-il si éloigné ? Est-ce une chimère de théosophe ? Nous répondrons par une citation empruntée au dernier numéro de la *Revue philosophique* (novembre 1903). Un psychologue de mérite, M. Godfernaux, analysant un livre récent sur le sentiment religieux en France, constate une poussée profonde contre l'état monastique et ajoute :

« ..... Mais de ce que notre civilisation favorise de moins en moins l'ascétisme, faut-il croire que celui-ci doive disparaître totalement dans un avenir rapproché ? Je ne le crois pas, pour ma part, et bien des faits portent à penser que la vie monastique, — forme logique de l'ascétisme, en France, et dans les pays de civilisation latine, — verra encore de beaux jours, grâce désormais à l'esprit scientifique et au genre spécial d'ascétisme qu'il tend à faire naître. Ce qui sera très curieux à observer, ce seront les formes que revêtira l'ascétisme, chez les individus non pourvus de culture confessionnelle que l'éducation laïque nous prépare. Il est très probable que ces formes se rapprocheront beaucoup plus qu'on ne le croit des anciennes institutions monastiques dont l'esprit et les règles ont été, dans certains cas, poussés à la perfection. »

(A suivre.) **Héra**

L'évolution de la Conscience.

(suite)

Développement du mécanisme de la conscience (*suite*).

Sur le plan physique, le Prâna (ou force vitale) construit tous les minéraux ; il régit les modifications chimico-physiologiques du protoplasma qui produisent la formation et la différenciation des tissus dans le corps de la plante, de l'animal et de l'homme. Ces tissus décèlent sa présence par leur pouvoir de répondre aux excitations, mais, tant que la conscience n'est pas suffisamment développée pour ressentir le plaisir et la douleur, le pouvoir responsif des tissus n'implique pas une sensibilité nette.

Quand un organisme est assez développé pour que le courant de Prâna issu, du plan astral, — avec son attribut caractéristique, la sensibilité, — se mêle au courant du Prâna du plan physique, cet afflux combiné y produit une disposition nouvelle de la matière, — la matière nerveuse. La « cellule nerveuse » est le produit fondamental de cette disposition particulière : son organisation est décrite dans tous les ouvrages modernes sur ce sujet (1) ; son développement comporte des modifications internes et des excroissances de la matière nerveuse, excroissances qui se revêtent de matière médullaire et apparaissent comme filets nerveux. Tout système nerveux, si complexe soit-il, est composé de cellules et de leurs excroissances : celles-ci se multiplient et établissent entre les cellules des communications de plus en plus nombreuses, à mesure que la conscience exige pour s'exprimer un système nerveux de plus en plus complexe. Dans l'homme lui-même, possesseur de l'organisation nerveuse la plus évoluée, cette organisation si complexe se base sur la même simplicité fondamentale.

Les ganglions nerveux (2), qui se trouvent par millions dans son cerveau et dans son corps, sont tous formés vers la fin du troisième mois de la vie prénatale : leur développement, que nous venons de décrire et qui a lieu ultérieurement, au cours de l'existence, résulte de l'activité mentale : quand un homme pense fortement et d'une façon soutenue,

(1) Par exemple, l'*Histologie* de Schäfer; l'*Anatomie* de Quain (10[e] édition) ; *le Manuel de Physiologie* de Halleburton (1901) ; *La cellule — Développement et Hérédité*, de Wilson... etc., etc.

(2) Groupe de cellules nerveuses.

les vibrations mentales qu'il engendre produisent une activité chimique et les cellules projettent dans toutes les directions leurs dendrilles (1) qui établissent des communications en tous sens, véritables canaux où palpite le Prâna désormais composé d'éléments empruntés aux plans mental, astral et physique, et c'est ainsi que les vibrations mentales cheminent.

Quittons le règne humain dans lequel nous venons de faire cette courte digression et retournons aux règnes inférieurs pour voir comment les vibrations provenant de l'astral inaugurent et accomplissent la formation du système nerveux. Nous avons vu que ce système se compose de groupes de cellules nerveuses, reliées par de minuscules filets ; ces éléments sont formés par l'action de certains centres, qui ont précédemment fait leur apparition dans le corps astral et dont nous reparlerons plus loin ; nous les désignerons simplement ici comme des *aggrégats* de matière astrale, disposés de manière à constituer des centres susceptibles de recevoir les impulsions de l'extérieur et d'y répondre. De ces centres astraux, les vibrations passent dans le corps éthérique ; elles y produisent de petits tourbillons éthériques qui attirent des particules de matière physique plus denses et forment enfin une cellule nerveuse, puis des groupes de ces cellules. Inversement, ces centres physiques reçoivent des vibrations venant du monde extérieur et les renvoient aux centres astraux correspondants dont ils augmentent ainsi les vibrations ; en somme, les centres physiques et astraux réagissent les uns sur les autres et deviennent ainsi de plus en plus complexes et effectifs. — Si nous nous élevons dans l'échelle animale, nous constatons un perfectionnement constant du système nerveux physique qui devient de plus en plus le facteur dominant du corps : le premier système nerveux formé constitue, chez les vertébrés, le *système sympathique* qui régit et vitalise les organes vitaux, — le cœur, les poumons, l'appareil digestif ; parallèlement à lui se développe peu à peu le *système cérébro-spinal,* qui, étroitement uni au système sympathique dans ses opérations inférieures, tend à prendre graduellement la prépondérance et devient, à son plus haut degré de développement, l'organe normal pour l'expression de la conscience à l'état de veille. Le système cérébro-spinal est formé par des impulsions issues du plan mental et non du plan astral ; il n'est relié qu'indirectement au plan astral, par l'intermédiaire du système sympathique dont la formation provient de ce plan. Nous examinerons plus loin les conséquences de ce qui précède sur la sensibilité astrale des animaux et des

(1) Processus nerveux ou filets, constitués par la substance de la cellule revêtue d'une enveloppe médullaire.

hommes peu développés, sur la disparition de cette sensibilité à mesure que l'intellect se développe et sur sa réapparition au cours de l'évolution humaine supérieure.

Le corps astral.

L'évolution du corps astral doit être étudiée conjointement avec celle du corps physique : en effet, le corps astral joue sur le plan physique un rôle créateur, ainsi que nous l'avons vu, mais, d'autre part, son développement ultérieur dépend dans une large mesure des impulsions qu'il reçoit par l'intermédiaire de l'organisme qu'il a créé. Ce n'est qu'à une période d'évolution relativement avancée qu'il jouit d'une existence indépendante sur son propre plan : en effet, le corps astral s'organise progressivement et atteint un degré d'organisation suffisant pour entrer en communication avec le plan physique bien avant d'arriver au degré qui le mettra en relation avec le monde astral. Les Orientaux donnent le nom de « koshas » ou *enveloppes*, aux véhicules astral et mental de la conscience quand ils agissent conjointement avec le corps physique : ils réservent le terme « sharira » ou *corps*, pour les formes susceptibles d'activité indépendante dans les mondes visible et invisible. Nous observerons ici cette distinction importante.

L'enveloppe astrale du minéral n'est qu'un léger nuage de matière astrale qui ne présente aucun indice perceptible d'organisation. Il en est de même pour la plupart des végétaux, mais, dans certains d'entre eux, il semble qu'il y ait quelques indices d'aggrégats de matière, des lignes qui, rapprochées des résultats d'une évolution plus avancée, paraissent être les prémices d'une organisation naissante ; dans les vieux arbres des forêts, des aggrégats de matière astrale sont distinctement visibles en certains points ; chez les animaux enfin, les aggrégats, nettement marqués et bien définis, constituent des centres permanents et spécialisés dans l'enveloppe astrale.

Ces aggrégats sont l'origine des centres qui construiront les organes du corps physique : ce ne sont pas les « *chakras* » ou « roues », fréquemment mentionnés, qui appartiennent à l'organisation du corps astral et qui le mettent à même de fonctionner sur son propre plan conjointement avec l'enveloppe mentale, comme partie inférieure du « Sùkshma Sharîra » ou « corps subtil » des Orientaux. Les sens astraux dépendent des chakras astraux, de sorte que l'individu en qui ceux-ci sont développés peut voir, entendre, etc., sur le plan astral. L'apparition des chakras astraux marque une période d'évolution de beaucoup ultérieure à celle que nous considérons en ce

moment, période où les facultés perceptives de la conscience ne disposent encore d'aucun organe, même sur le plan physique.

A mesure qu'apparaissent les aggrégats dont nous nous occupons ici, les impulsions émises par la conscience sur le plan astral et guidées comme il est dit plus haut s'exercent sur le double éthérique et y produisent les tourbillons éthériques déjà mentionnés ; des centres correspondants se forment ainsi dans l'enveloppe astrale et dans le corps physique et le système sympatique s'édifie graduellement. Ce système demeure toujours en communication directe avec les centres astraux, même après la formation du système cérébro-spinal. Cependant les aggrégats astraux qui se trouvent à la partie antérieure du corps forment dix centres importants : ces centres sont mis en relation avec le cerveau par le système sympathique et deviennent graduellement les organes dominants de la conscience physique ou conscience à l'état de veille, ou, en d'autres termes, de la portion de la conscience qui fonctionne normalement par le système cérébro-spinal.

1° Cinq de ces centres servent à la réception d'impressions spéciales, venues de l'extérieur ; ce sont les centres à l'aide desquels la couscience exerce ses facultés de perception, d'où leur nom sanscrit « Jñanendriyas », littéralement « sens de connaissance », ou centres sensitifs fournissant des informations. Ils engendrent, comme il a été dit plus haut, cinq tourbillons éthériques distincts et construisent ainsi cinq centres correspondants dans le cerveau physique : ceux-ci à leur tour prennent des formes diverses et demeurent reliés aux organes sensoriels appropriés. C'est ainsi que se forment les organes des cinq sens, — les yeux, les oreilles, la langue, le nez, les organes tactiles, — organes spécialisés de manière à recevoir diverses impressions du monde extérieur et correspondant aux cinq facultés perceptives, — la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher. Ces facultés sont les modes spéciaux au monde inférieur suivant lesquels la conscience exerce partiellement sa faculté de perception ou son aptitude à recevoir les contacts du monde extérieur. Elles appartiennent aux formes denses de la matière qui emprisonnent la conscience et l'empêchent, ainsi limitée, de prendre contact avec les autres vies : ce sont des ouvertures ménagées dans ce voile épais de matière qui permettent aux vibrations de pénétrer et d'atteindre la conscience.

2° Les cinq autres de ces dix centres astraux servent à renvoyer au monde extérieur les vibrations issues de la conscience : ce sont des portes de sortie par rapport aux précédents qui jouent le rôle de portes d'accès. Leur nom sanscrit est « Karmendriyas », littéralement « sens d'activité », ou

centres sensitifs qui régissent l'activité. Ils se développent comme les précédents et forment des tourbillons éthériques qui créent les centres moteurs dans le cerveau physique. Ceux-ci à leur tour prennent des formes diverses et demeurent respectivement reliés aux organes moteurs qui leur sont appropriés, — les mains, les pieds, le larynx, les organes de génération et ceux de sécrétion. Nous nous trouvons dès maintenant en présence d'une enveloppe astrale organisée : l'action qu'elle exerce constamment sur le corps physique et réciproquement contribue au perfectionnement de l'un et de l'autre ; ils agissent ensemble sur la conscience qui réagit sur eux et c'est la source de nouveaux progrès de part et d'autre. Ainsi que nous l'avons déjà vu, les impulsions aveugles de la conscience qui s'exercent sur la matière sont guidées par la Vie du Logos, enclose dans l'âme-groupe, et par les esprits de la nature. Nous retrouvons toujours le même principe : la vie (ou conscience) cherche à prendre notion d'elle-même dans la matière, et la matière répond en vertu de ses qualités inhérentes, vitalisée par l'opération du Troisième Logos.

L'activité Monadique.

Nous ouvririons ici une courte parenthèse pour examiner si, au degré d'évolution que nous venons de décrire, il y a à proprement parler une « activité monadique », une activité exercée par la Monade sur le plan Anupâdaka ?

Il n'y a point d'action *directe* de sa part et il ne saurait y en avoir avant que la Triade Spirituelle ait atteint un degré d'évolution avancé. La Monade exerce, par contre, une action *indirecte* continuelle, c'est-à-dire une action dirigée sur la Triade spirituelle, qui, à son tour, la répercute sur la triade inférieure ; dans un but de simplification, nous pourrons considérer celle-ci comme l'action de la Triade spirituelle, qui n'est autre chose que la Monade enveloppée de matière plus dense que celle de son plan d'origine.

Baignant dans le courant de la Vie du deuxième Logos, la Triade spirituelle tire de Lui la plus grande partie de son énergie et toute sa capacité de diriger celle-ci. Ce qu'on pourrait plus spécialement appeler son activité propre ne concourt pas au travail de construction et de façonnage que nous venons d'examiner : elle s'applique à l'évolution de l'atome lui-même en collaboration avec le Troisième Logos.

L'énergie dépensée par la Triade spirituelle se confine aux sous-plans atomiques et, jusqu'à la quatrième ronde, semble spécialement consacrée au développement des atomes permanents : elle est employée à façonner d'abord, puis à vivifier les spirilles qui forment l'enveloppe de l'atome. Le tour-

billon qui représente l'atome proprement dit est la Vie du troisième Logos, mais le revêtement constitué à sa surface par ses spirilles est graduellement formé par l'énergie vitale qui s'épanche de la Triade spirituelle dans ses annexes, les atomes permanents. Ces spirilles sont formées pendant la période qui représente l'arc descendant du schéma de la deuxième vague de vie, dans les atomes permanents d'abord et graduellement ensuite dans les atomes qui leur sont temporairement associés. Pendant la première ronde de la chaîne terrestre, alors que les 7 groupes de spirilles sont construits dans les atomes permanents, le premier groupe de spirilles est vivifié dans les atomes du plan physique par la vie de la Monade que déverse la Triade spirituelle. Ce groupe de spirilles est celui qu'empruntent les courants prâniques qui affectent la partie dense du corps physique. De même, pendant la deuxième ronde, le deuxième groupe de spirilles entre en activité et les courants prâniques relatifs au double éthérique y circulent. Pendant ces deux rondes, aucune forme n'éprouve rien qu'on puisse appeler une sensation de plaisir ou de douleur. Dès la troisième ronde, le troisième groupe de spirilles est vivifié et c'est alors seulement qu'apparaît la sensibilité : en effet, l'énergie kâmique ou énergie des désirs, ne peut circuler qu'à travers ces spirilles et, dès lors, elle peut affecter le corps physique qu'elle met en communication directe avec le corps astral. Pendant la quatrième ronde, le quatrième groupe de spirilles est vivifié : le Prâna Kâma-manasique y circule et les rend utilisables pour la construction d'un cerveau dont le rôle sera de servir d'instrument pour penser.

Dans la ronde actuelle, la quatrième, l'évolution des règnes de la nature se déroule suivant une succession semblable : les caractéristiques générales des rondes précédentes se reproduisent en quelque sorte dans les races-mères, de même que l'histoire de l'évolution accomplie au cours d'âges sans nombre se répète pendant la vie embryonnaire de chaque nouveau corps. Au temps des deux premières races humaines de notre ronde, les conditions thermiques étaient telles que la sensibilité eût entraîné la destruction de toute manifestation vitale : aussi ces races ne présentent-elles aucune sensibilité sur le plan physique. L'homme de la troisième race est sensible aux impressions violentes qui lui procurent de grossières sensations de plaisir ou de douleur : tous ses sens ne sont pas encore évolués et ceux qu'il possède ne le sont qu'à un faible degré, ainsi que nous le verrons plus loin.

L'observateur constate, chez les individus des deux premières races, des aggrégats naissants dans la matière de leur enveloppe astrale : si ces aggrégats pouvaient se mettre en communication avec la matière physique appropriée, la conscience

physique recevrait des sensations de plaisir et de peine : mais en fait cette communication fait défaut.

A ce degré d'évolution, la Triade spirituelle est si peu sensible aux vibrations issues du monde extérieur qu'il lui faut les vibrations formidables engendrées par des chocs violents sur le plan physique pour qu'elle commence à répondre faiblement sur le plan astral. Tout débute pour elle sur le plan physique. Elle répond, non pas directement, mais indirectement, par l'intermédiaire de la Vie du Logos : c'est seulement quand l'appareil physique rudimentaire est construit que des impressions plus subtiles peuvent être transmises par lui avec une force suffisante pour causer le plaisir ou la peine. Jusque-là, les vibrations violentes provenant du plan physique éveillent dans l'astral des vibrations correspondantes et la Triade devient vaguement consciente de sensations.

Les atomes permanents constituent le seul canal direct, bien qu'imparfait, encore, entre la conscience manifestée en tant que Triade spirituelle et les formes associées à elle. Chez les animaux supérieurs, ces atomes sont relativement actifs et subissent des changements considérables dans le bref intervalle entre deux existences. A mesure que l'évolution avance, la sensibilité de l'animal augmente rapidement, grâce à l'afflux croissant de vie, qui, issu de l'âme-groupe, se déverse dans les atomes et grâce aussi à la complexité croissante de l'appareil physique, La sensibilité est relativement faible chez les animaux inférieurs, faible encore chez les poissons, malgré leur système cérébro-spinal. Tandis que l'évolution se poursuit, les centres sensoriels continuent à se développer dans l'enveloppe astrale : chez les animaux supérieurs, ils sont bien organisés et les sens sont aiguisés. Bien qu'aiguës, leurs sensations sont cependant brèves et sauf en ce qui concerne les animaux supérieurs, l'élément mental ne vient que bien faiblement s'y mèler pour en augmenter l'intensité et la persistance.

La troisième vague de Vie.

La troisième race-mère est arrivée au milieu de sa durée : l'homme-animal possède un appareil nerveux développé à un point tel qu'il ne peut se perfectionner davantage sans un afflux plus direct de l'énergie de sa Triade spirituelle. Il représente le produit le plus élevé de l'évolution : l'âme-groupe a terminé, en ce qui le concerne, son rôle d'intermédiaire à l'aide duquel la vie du deuxième Logos protège et nourrit ses enfants dans leur bas âge : elle va former le fondement du corps causal, le vaisseau qui recueillera le nouvel afflux de vie. La Monade est parvenue au terme de sa vie prénatale et l'heure est arrivée où elle doit *naître* dans le monde inférieur. La vie maternelle du Logos a construit pour elle des corps dans lesquels

elle peut désormais vivre comme entité séparée dans le monde des formes : il faut qu'elle entre en possession directe de ces corps et entreprenne son évolution humaine.

Nous avons vu que les Monades tirent leur être du Premier Logos : aussi le regarde-t-on justement comme la Source de l'effusion de vie, appelée la « troisième vague de vie », qui s'épanche des Monades dans les Triades spirituelles. Cet afflux de vie produit un tourbillon qui s'unit au courant ascendant de vie provenant des plans inférieurs et qui, par cette union, produit le *corps causal.*

Quand le corps causal est formé, la Triade spirituelle dispose d'un véhicule permanent pour son évolution ultérieure et, dès que la conscience devient capable de fonctionner librement dans ce véhicule, la Triade se trouve à même de diriger et de contrôler l'évolution de ses véhicules inférieurs d'une manière plus effective qu'auparavaut.

Ses premiers efforts en vue d'exercer ce contrôle ne semblent d'ailleurs pas témoigner de beaucoup d'intelligence, pas plus que les premiers mouvements du corps d'un enfant ne décèlent l'intelligence qui cependant les régit. En un sens très réel, la Monade est désormais *née* sur le plan physique, mais il faut la regarder encore comme un enfant en bas âge : elle devra traverser une période de temps immense, avant que son pouvoir sur le corps physique soit autre chose que le pouvoir d'un enfant.

Le développement humain.

L'examen de l'homme primitif confirme ce qui précède. A l'exception des entités qui avaient déjà porté le développement de leur conscience à un degré considérable et qui prirent naissance dans des corps épais de Lémuriens pour guider l'évolution humaine, les Lémuriens primitifs, aujourd'hui disparus depuis si longtemps, avaient des organes sensoriels très peu développés : ceux de l'odorat et du goût n'étaient même qu'en voie de formation. Leur sensibilité au plaisir et à la douleur était faible.

Chez les Atlantes, les sens étaient beaucoup plus actifs : leur vue était perçante, leur ouïe fine, mais leur goût et leur odorat, plus développés que chez les Lémuriens, n'étaient encore pas très évolués : les aliments grossiers et d'odeur forte leur étaient parfaitement supportables, agréables même ; ils préféraient les mets de haut goût, tels que la viande décomposée, aux aliments plus délicats qui leur semblaient fades. Leur corps était peu sensible à la souffrance : les blessures graves leur causaient peu de douleur et n'étaient pas suivies de prostration : les lésions étendues ne contraignaient même pas le blessé à l'inaction et guérissaient très rapidement. Les débris

qui subsistent de la race lémurienne ainsi que les Atlantes encore largement répandus dans le monde, font preuve d'une insensibilité relative à la souffrance ; des lésions qui produiraient une prostration complète chez l'homme de la cinquième race n'entraînent chez eux qu'une incapacité toute partielle. On cite le cas d'un Indien de l'Amérique du Nord qui continuait à combattre après avoir eu le côté d'une cuisse emporté et qui reprit la campagne 12 ou 13 heures plus tard ! Cette insensibilité relative, caractéristique du corps de la quatrième race, permet à un sauvage de supporter de sang-froid des tortures et de s'en remettre, tandis que l'homme de la cinquième race accablé par le choc nerveux, resterait plongé dans une prostration profonde.

Ces différences proviennent, dans une large mesure, du degré de développement de l'atome permanent, noyau du corps physique. Dans la cinquième race-mère, un courant de vie plus intense s'y déverse : il y provoque un développement interne plus considérable et croît en même temps que lui. A mesure que l'évolution avance, un nombre sans cesse croissant de pouvoirs vibratoires entre en jeu dans l'atome physique permanent, ainsi que dans l'atome astral et dans l'unité mentale permanents. Les incarnations se succèdent et, au début de chacune, ces noyaux permanents sont placés sur leurs plans respectifs pour y amasser les éléments de leurs nouvelles enveloppes mentale, astrale et physique : les atomes permanents les plus développés attirent à eux les atomes les plus développés du plan auquel ils appartiennent et sont ainsi à même de construire un appareil nerveux plus perfectionné dans lequel pourront circuler des courants plus intenses. C'est ainsi que se construit la délicate organisation nerveuse de l'homme de la cinquième race.

Chez l'homme de la cinquième race, la différenciation interne des cellules nerveuses est considérablement accrue et les communications entre elles sont beaucoup plus nombreuses. En termes généraux, la conscience de l'homme de la cinquième race agit sur le plan astral : elle est retirée du corps physique, à l'exception du système cérébro-spinal. Le contrôle des organes vitaux est abandonné au système sympathique : préparé au cours de longs âges à accomplir cette besogne, son fonctionnement est entretenu par les impulsions provenant de centres astraux distincts des 10 centres indiqués plus haut : la conscience est naturellement le soutien de cette activité, mais son attention dirigée ailleurs ne s'y concentre plus spécialement. D'ailleurs, nous verrons plus loin qu'il est parfaitement possible de ramener l'attention de la conscience sur cette partie de son mécanisme et d'en reprendre le contrôle intelligent. Chez les individus plus évolués de la cinquième race,

les impulsions principales de la conscience proviennent du mental inférieur ; de l'astral, elles se transmettent au corps physique où elles stimulent l'activité nerveuse physique ; c'est la conscience pénétrante, subtile, intelligente qui, mue par des idées bien plus que par des sensations, se manifeste plus activement dans les centres intellectuels et émotifs du cerveau que dans les centres dont dépendent les phénomènes sensoriels et de motilité.

Les organes sensoriels de la cinquième race sont moins actifs et moins aiguisés que chez les individus supérieurs de la quatrième race, en ce qui concerne leur aptitude à répondre aux impressions purement physiques. La vue, l'ouïe, le tact, l'odorat sont moins aiguisés et ne répondent pas à des vibrations qui affectent les organes sensoriels de la quatrième race. C'est encore un fait significatif que, dans la cinquième race, ces sens atteignent pendant la première enfance leur acuité maxima qui décroît à partir de la sixième année environ. Par contre, s'ils sont moins réceptifs aux impressions purement physiques, ils deviennent plus sensibles aux sensations auxquelles s'associe un élément émotif ; dans la nature ou dans l'art, les délicatesses de la couleur ou du son exercent sur eux une action plus vive. L'organisation supérieure, plus complète, des centres sensoriels du cerveau et du corps astral semble causer une sensibilité plus vive à la beauté des couleurs, des formes et des sons, mais par contre une moindre réceptivité aux sensations dans lesquelles nulle émotion n'intervient.

Le corps de la cinquième race est aussi beaucoup plus sensible au choc nerveux que les corps des quatrième et troisième races, parce que le maintien de son fonctionnement dépend beaucoup plus de la conscience : il ressent bien plus vivement le choc nerveux et en éprouve une prostration beaucoup plus profonde. Pour lui, une mutilation grave est bien moins une question de tissus lésés qu'une question d'ébranlement nerveux : le système nerveux hautement organisé transmet aux centres cérébraux le message de détresse qui, de là, est renvoyé au corps astral où il trouble la conscience astrale. Il en résulte un trouble sur le plan mental . l'imagination est surexcitée, la mémoire provoque l'anticipation et l'afflux des impulsions mentales intensifie et prolonge les sensations. Celles-ci, à leur tour, stimulent le système nerveux dont la surexcitation réagit sur les organes vitaux et y détermine des troubles : de là, une dépression de la vitalité et un rétablissement lent C'est pourquoi les conditions mentales réagissent largement sur les conditions physiques, dans les corps très évolués de la cinquième race ; l'anxiété profonde, les souffrances mentales, l'inquié-

tude, en produisant une tension nerveuse, troublent aisément les processus organiques et sont cause d'affaiblissement et de maladie. Par contre, la force morale et la sérénité sont une cause directe de santé physique ; quand la conscience est définitivement établie sur le plan astral ou sur le plan mental, le trouble émotionnel ou mental est une cause beaucoup plus active de mauvaise santé qu'aucunes privations infligées au corps physique. L'homme évolué de la cinquième race vit littéralement dans son système nerveux.

Corps et âmes non assortis.

Notons encore un fait significatif, qui a trait à la question essentielle des relations entre la conscience et le système nerveux. Il arrive qu'une conscience humaine, bien qu'elle n'ait pas dépassé le niveau des derniers Lémuriens ou des Atlantes, se réincarne cependant dans un corps de la cinquième race. Sans nous étendre ici sur les causes de ce fait, nous les indiquerons brièvement : quand les nations plus avancées annexent les pays occupés par des tribus peu évoluées et les anéantissent, par le massacre ou indirectement, les individus sommairement évincés de leurs corps ont à trouver de nouveaux habitats, les conditions qui leur conviennent se font de plus en plus rares, à mesure que les peuplades sauvages disparaissent sous l'invasion toujours croissante des races supérieures ; il leur faut donc prendre naissance dans les conditions les plus inférieures possibles, par exemple dans les bouges des grandes cités, dans des familles de criminels : et c'est dans le sein même de la race conquérante que la nécessité karmique les ramène ! Ces individus se réincarnent ainsi dans des corps de la cinquième race formés des pires éléments, et ils y manifestent les qualités de la quatrième ou de la troisième race : bien que leur organisation nerveuse soit extérieurement celle de leur race, la matière nerveuse ne possède pas chez eux la différenciation interne exclusivement produite par l'action sur la matière nerveuse des énergies provenant des mondes astral et mental. A moins qu'elles ne soient violentes, les impressions de l'extérieur n'éveillent aucune réponse en eux, ce qui indique le degré inférieur du développement de la conscience individuelle ; faute d'un stimulant physique violent, ils retombent dans l'inertie ; si le besoin physique secoue leur torpeur, le désir du stimulant violent s'éveille en même temps ; une excitation énergique des organes sensoriels provoque une faible activité mentale, suivie d'un vide complet aussitôt que ces organes sont au repos : une idée, une émotion élevée n'éveillent rien en eux ; non pas qu'ils les repoussent, mais parce qu'ils en demeurent insconscients. En règle générale, l'excitation ou la violence sont provoquées, chez un indi-

vidu de ce type, par une cause extérieure, par une occasion matérielle qui évoque dans son intellect naissant la possibilité d'éprouver quelque jouissance dont il se souvient et qu'il désire éprouver de nouveau. Il peut n'avoir aucun penchant au vol, ni au meurtre, et cependant être incité à l'un ou à l'autre simplement par la vue d'un passant bien habillé qui semble avoir de l'argent, — de l'argent, c'est-à-dire le moyen de satisfaire tous les appétits ! Cette évocation suffit à le déterminer au crime et l'idée sera aussitôt mise à exécution, à moins qu'un danger physique évident n'intervienne, l'apparition d'un gendarme par exemple. C'est la tentation matériellement incarnée qui a donné naissance à l'idée du forfait. L'individu qui prémédite un crime est beaucoup plus développé : le simple sauvage commet un crime sous l'impulsion du moment. à moins d'une intervention physique, comme l'incarnation matérielle d'une force qu'il redoute. Le crime commis, il est insensible à tout appel à la honte ou au remords : il n'est susceptible que de terreur.

Ces remarques ne s'appliquent évidemment pas au criminel intelligent : elles concernent exclusivement le type brutal et obtus, le sauvage de la troisième ou quatrième race dans un corps de la cinquième.

d'après **A. Besant**.



LA LOI DE LA DESTINÉE

(Suite.)

CHAPITRE V

LE MÉCANISME DE LA JUSTICE IMMANENTE

Dans le chapitre précédent, nous avons présenté quelques considérations sur l'utilité de l'action et sur son but ; le développement de la Connaissance de l'Amour et de la Volonté ou Puissance. Nous essayerons maintenant de montrer le mécanisme qui lie l'action à son agent, — la méthode par laquelle s'exerce la Justice divine.

Karma, force impersonnelle, c'est la Loi, le chemin de l'évolution dans les steppes de la vie, la barrière placée par Dieu devant l'ignorance ou la folie humaines, la force qui empêche tout arrêt, prévient toute stagnation, le fouet qui pousse sans relâche les êtres vers le But glorieux. Son action est presque toujours automatique, mais, çà et là, dans le monde des hommes, de grands Etres interviennent en son nom pour opé-

rer des adaptations individuelles destinées à accélérer la marche des individus en complétant et précisant les leçons qu'il doit donner ; partout ailleurs il œuvre avec la majesté de l'Impersonnel.

En nous reportant au chapitre I, nous trouverons dans le principe de la réaction, le mécanisme de la Justice karmique. 1° Nous avons vu que la réaction étant égale et contraire à l'action et s'exerçant sur l'agent, celui-ci recueille *exactement* ce qu'il a semé : il ne peut récolter ni plus ni moins. Quand la réaction ne peut être immédiate, les états latents utilisent les forces émises, et la mystérieuse et inévitable attraction du centre générateur pour les énergies qu'il a produites ramène tôt au tard ces dernières à leur foyer d'émission.

2° Le degré de pureté des véhicules humains déterminant rigoureusement leur réponse ou leur indifférence aux vibrations si nombreuses qui s'agitent dans l'atmosphère morale de la collectivité, préserve l'individu ou le soumet à des forces de bien ou de mal auxquels il ne peut échapper.

3° La nature de l'activité des véhicules imprime, dans le germe impérissable de chacun d'eux, des facultés qui, à la destruction des corps (1), passent à l'état latent et, après le cycle mineur de vie (2), sont réveillées et incorporées dans les corps nouveaux, de sorte que la justice la plus stricte dirige cette reconstitution et que nul homme ne peut naître avec des vertus ou des vices qu'il n'a pas créés. Le génie a développé ses facultés par l'effort, il y a droit, elles sont sa conquête ; de même le passionné ne doit accuser personne que lui d'être l'auteur des impulsions perverses qui le tyrannisent.

La Responsabilité.

Tous les éléments d'une stricte rétribution se trouvent dans ces trois groupes de résultats ; leur créateur est l'objet direct de leur influence heureuse ou néfaste, et leur réaction sur lui montre la nature exacte de sa responsilité.

Etre responsable d'un acte, c'est être soumis indissolublement à tous les effets de cet acte : la responsabilité est l'intégralité de la réaction d'un acte, d'un désir, d'un sentiment ou d'une pensée. Quand l'automatisme du corps physique a été seul en jeu, sans l'intervention du désir, de la passion ou de la pensée, la réaction, frappant exclusivement le corps grossier, peut être considérée comme négligeable ; si

(1) Ou véhicules.

(2) A la réincarnation suivante. Le cycle mineur humain se compose de l'existence dans le corps physique (*Vie terrestre*), puis dans le corps astral (*Purgatoire*) et enfin dans le corps mental (*Ciel*).

le corps a été mû par le désir seul, la réaction, très appréciable, s'attache au corps des désirs — le corps astral ; quand l'intelligence a participé à l'action, la réaction s'étend jusqu'au corps mental (1) et comme la mentalité décuple les forces auxquelles elle se prête, l'énergie de la réaction sera, dans ce cas, considérable ; ainsi, un meurtre accompli sous l'empire de la passion, amène une responsabilité bien moins grande que celle de celui que l'égoïsme ou d'autres éléments mentals ont déterminé ; quand la volonté, force suprême de l'individu, a été très consciemment et violemment prostituée à des œuvres personnelles, le châtiment frappe la personnalité avec une pénétration qui n'a d'égale que la subtilité de la force mise en mouvement. La Responsabilité, c'est donc la Justice en action.

Quelques exemples du mécanisme de la Justice divine.

Nous allons essayer d'en donner quelques exemples dans un exposé à grands traits de la réaction étendue qui enveloppe l'homme dans le filet de ses actes ; l'analyse en sera certainement très imparfaite, car elle dépasse de beaucoup nos connaissances, mais elle donnera tout au moins une idée des orientations de la réaction et les étudiants qui ont l'habitude de penser par eux-mêmes compléteront ou modifieront les données générales que nous allons formuler. Prenons comme exemples de notre analyse quelques-uns des vices passionnels et mentaux les plus communs.

L'Ivrognerie.

La manie de l'alcool, comme celle de l'opium, du haschich, de l'éther ou de tout autre excitant, réagit sur plusieurs des véhicules humains.

L'ivrognerie ébranle, fatigue, densifie et fait enfin dégénérer la cellule nerveuse : de là des maladies variées, mères de la souffrance et de l'incapacité qui atteignent le corps visible : c'est la réaction physique.

Le corps astral du buveur attire des éléments moléculaires grossiers, grâce auxquels le centre du désir de boire s'hypertrophie ; la force passionnelle s'accroît et arrive à subjuguer l'intelligence et la volonté ; la moralité disparaît, l'ivrogne, obsédé par le désir, sacrifie peu à peu toutes choses à sa satisfaction : l'argent d'abord, ses besoins corporels ensuite, enfin les nécessités les plus urgentes de sa famille ; il est cause des plus affreuses misères et cette extension de la réaction de ses

(1) L'homme agit, généralement, à la fois par la pensée et le désir ; par conséquent cette dissociation des éléments causaux de nos actes n'existe guère dans la vie, mais nous l'étudions ici pour mieux montrer les éléments divers qui entrent dans la réaction.

fautes au cercle familial, crée des liens individuels qui exigeront plus d'une fois son retour, dans des vies futures, parmi ceux qu'il a tourmentés jusqu'à ce que, par la souffrance ou par le dévouement, il ait payé le prix du mal causé.

Son corps mental n'entrera en activité que pour la satisfaction de sa passion, et ne fournira par conséquent qu'une forme grossière d'intellectualité, tout ce qui dépasse ce niveau inférieur restera stagnant, ou s'atrophiera ; le malheureux sera fermé à tout ce qui caractérise l'intelligence élevée et deviendra progressivement une espèce d'animal à forme humaine.

Après la mort, le terrible désir ne possédant plus de corps physique pour être satisfait, poussera cet homme à hanter les lieux fréquentés par les ivrognes, il approchera ses lèvres fluidiques du breuvage de perdition mais ses efforts seront vains, il ne le touchera point, bien que ses lèvres soient à son contact ; il éprouvera ce que le paganisme symbolisait par le supplice de Tantale. Plus d'une fois, aiguillonné par un affreux désir, il essayera de pénétrer le corps de ces victimes de l'estaminet, et dans certains cas il y réussira et, sous l'influence de cette possession momentanée, des orgies inouïes auront lieu : une terrible responsabilité poursuit jusque dans l'au-delà ces âmes souffrantes et augmente leur lourd Karma.

Et quel ciel peut être celui d'un être aussi complètement dégradé ? Celui que les aspirations élevées et les éléments d'affection fournis avant la chute morale ont pu préparer, mais c'est toujours un ciel court, peu utile, où le bonheur n'est qu'un éclair, la joie fugitive : tel est le sort du corps mental (1).

L'Ego prisonnier d'une personnalité aussi dévoyée souffre d'un cruel emprisonnement pendant la vie terrestre et durant la vie purgatoriale. Incapable de diriger ses corps, à la merci de passions affolées, il est véritablement crucifié dans sa prison de chair, avec la vision d'un avenir plein de douleurs et de difficultés, d'une évolution retardée et d'efforts infructueux. Ce souvenir de l'âme s'imprime dans le cœur de l'homme, dans la Voix de la conscience qui s'efforcera, durant la vie nouvelle, de diriger l'individu dans une voie meilleure en lui donnant le sentiment vague des souffrances qui l'attendent s'il cède de nouveau à la séduction des centres passionnels. La nouvelle incarnation est donc remplie de difficultés ; l'homme souffre de ceux dont il a été le bourreau et que souvent la Justice divine place de nouveau à ses côtés pour qu'il expie ou qu'il répare, et ce n'est que peu à peu, par un effort soutenu, que l'âme peut regagner le terrain perdu.

(1) Le Ciel est vécu par l'Ego revêtu du corps mental, après le rejet du corps kamique.

Le Meurtre.

Considérons maintenant le meurtrier. La réaction physique est ici indirecte : elle est due à la vengeance individuelle ou à la sanction légale. La vendetta, le lynchage, l'échafaud ou le bagne seront les instruments du Karma immédiat.

Le corps astral de la vie future poussera l'individu à toutes les explosions de la colère, à toutes les noirceurs de la haine, et le soumettra aux crimes et aux souffrances qui tourmentent toute vie où ces forces dominent.

Le corps mental développé au milieu de l'ouragan du crime montrera les plus redoutables de ses aspects : la ruse, le calcul, la dissimulation, et sera un redoutable compagnon des forces passionnelles, un aide pour le mal, une pente vers l'abîme, une éponge pour les virus de haine qui empoisonnent l'atmosphère mentale, un aimant pour les agents de mal, pour les obsesseurs dn monde invisible.

Son au-delà ne sera éclairé que par un ciel fugitif et sans chaleur, tandis que son purgatoire sera terrible. Il y revivra les événements violents de sa vie terrestre, et l'ombre de sa victime le hantera sans trêve, obstinément attachée à ses pas, accusateur muet, mais inlassable, au milieu d'une foule d'êtres abjects, perfides, méchants, débordants de désirs inassouvis, dans une atmosphère lugubre et infernale. Et ses souffrances seront le reflet de sa culpabilité, la mesure exacte de sa responsabilité.

Il reviendra à la vie d'incarnation dans des conditions difficiles, la douleur s'attachera à ses pas tandis que la Voix de la conscience affaiblie aura peine à le guider. Dans ces cas l'on trouve autour des meurtriers réincarnés leurs victimes transformées en bourreaux : des fils contre nature qui tuent ou violentent les auteurs de leurs jours, des frères ennemis, des parents cruels rendant leurs enfants martyrs, des ennemis irréconciliables, et tant d'autres occurrences où rien, si ce n'est le passé, n'explique la haine. Parfois c'est une difformité, une imperfection du corps nouveau ou une mort anticipée qui jouent le rôle vengeur.

Les meurtriers sont des âmes jeunes, des obsédés ou des victimes d'une longue pensée de haine qui a fini par dominer la volonté. La punition du meurtre, — l'échafaud, — apprend à l'âme la valeur de la vie, le respect du corps, moyen de l'évolution de l'âme ; le crime est ainsi l'un des barreaux inférieurs de cette longue échelle dont les pieds plongent dans la haine et le sang et dont le sommet se perd dans la radieuse lumière de l'amour ; l'âme en fait lentement l'ascension, conduite et éclairée par la souffrance, grandissant par l'épreuve, déve-

loppant, par ses erreurs mêmes. la suave fleur de la sympathie et de l'affection.

L'Egoïsme.

L'Etre est composé de deux pôles, de deux centres de force opposés : la tête et le cœur, l'intelligence et l'amour, l'élément qui sépare et celui qui unit, ce qui prend et ce qui donne, le moi égoïste et l'ange, la personnalité et l'individualité, le démon et le dieu. L'élément divin répand sans cesse sa force, il émane de longues ondulations de vie, il rayonne partout les suaves couleurs qui s'échappent de lui, traçant dans l'espace la direction des forces subtiles qui l'animent. Sa vie est dans le don, il vit, grandit, prospère par le dévouement, par l'effort destiné à l'aide d'autrui : il est le centre de la vie divine en l'homme, ce qui doit devenir le maître de toutes les forces du pôle séparateur.

Le centre qui absorbe c'est le mental ; tout ce qui le nourrit augmente son vampirisme et la souffrance autour de lui : la souffrance des faibles, des ignorants, des imprévoyants, des illusionnés. Le calcul, le jugement, la lucidité mentale sont les grands éléments de succès dans le monde objectif; si les biens acquis et les avantages qu'ils procurent sont jetés dans le réservoir commun, ils augmentent la somme du bien-être général, accélèrent l'ascension humaine, et diminuent la douleur; s'ils sont immobilisés, au profit du petit nombre des habiles, c'est le malaises l'anémie, la souffrance du corps social. Accaparer les biens de l'humanité c'est voler; ces biens sont des fruits auxquels tous les êtres ont droit.

Etre égoïste c'est pratiquer, dans une mesure plus ourmoins large, ce vol des biens communs ; c'est créer un foyer d'attraction pour absorber les forces extérieures, c'est élargir le fossé qui sépare d'autrui ; c'est diminuer la somme de vie qui circule dans l'humanité ; c'est causer la souffrance, c'est étouffer lentement la flamme d'amour que Dieu a placée dans le cœur sous la glace de l'intelligence. L'égoïste s'isole, il repousse tout ce qui n'est pas lui, il se sépare, il attire, absorbe ; le vampirisme est la loi de sa vie. Il faut de la nourriture au corps physique, des sensations au corps astral, des pensées au corps mental Ces corps ont leur vie dans les productions de l'ambiance. Dans l'évolution humaine, ils sont les premiers à se développer, et ce sont eux qui, tout d'abord, détiennent le pouvoir et sont les arbitres de la force. Plus tard le conflit s'élève entre eux : la passion et même les forces vitales subissent peu à peu la conquête mentale ; la raison devient maîtresse mais son empire est envahissant, dangereux même, et, dans bien des cas, elle s'efforce de capter la source des forces spirituelles, des forces du centre divin en l'homme. C'est le

moment le plus dangereux de l'évolution. Si le moi est vainqueur, il devient capable de bâtir autour de lui un épais mur de séparation ; il ignore que ce qui paraît lui donner maintenant une plus grande somme de vie sera plus tard le tombeau où il se débattra dans les affres de l'agonie la plus cruelle, — l'agonie de l'isolement. Et s'il veut revenir sur ses pas il doit procéder à la démolition du rempart construit, au déblaiement du canal de la Vie commune obstrué à son profit, il doit combler le fossé creusé, et pour ce labeur une énorme quantité de forces est dépensée. Alors commence pour lui une crise mentale et morale semblable à une maladie physique : une crise qui doit opérer l'épuration de la vie souillée, rétablir la liberté de la circulation et la normalité des échanges avec le milieu par la manifestation de la sympathie et du dévouement. Crise longue, douloureuse, parsemée d'obstacles, rendant la lutte finale difficile, barrant l'évolution. Pour que celle-ci se poursuive, il faut, en effet, que le moi cède volontairement la place forte qu'il a construite et qu'il plonge dans ce qui, pour lui, paraît l'abîme du néant, la mort ; il faut qu'il abandonne tout ce qui, pendant des siècles, a été sa vie, a fait sa force a inspiré ses actes, a suscité ses efforts, l'intérêt personnel. Tous ses trésors, toutes ses acquisitions, tout ce qu'il aimait, tout ce qui entretenait sa vie, il doit le consacrer à l'humanité, à ses frères, aux êtres en évolution autour de lui. Et il hésite : son passé lui rend très difficile le don final. Ce saut dans le néant le terrifie ; l'intelligence, d'accord avec les préceptes spirituels, lui dit bien que donner la vie limitée du « moi » c'est gagner la vie éternelle, mais l'homme ne peut *sentir* ce qu'il comprend ; le don complet, définitif, lui paraît la mort. Et il hésite encore ; penché sur les bords du gouffre, il essaye d'en percer les ténèbres, d'en mesurer la profondeur ; le grand vide noir l'effraye, le courage lui manque.

Mais l'amour divin vient à son aide, s'il l'appelle ; un Maître de compassion, un Aîné vient partager sa force, Dieu aide l'enfant prodigue à regagner la maison depuis si longtemps quittée ; il lui tend la main quand la fatigue l'accable, quand les voix de l'illusion jettent le trouble et la peur dans son âme, et le moment vient où ce que l'intelligence n'a pu accomplir, la confiance, fille de l'Amour, le conquiert. Le candidat s'élance alors, il se donne ; dût-il perdre sa vie plus intime, il plonge dans le gouffre, confiant dans le Maître qu'il aime, et lorsque, saisi par le vertige de l'espace, il ignore s'il ne va pas être absorbé à jamais par l'abîme, il s'éveille subitement dans la Vie, la Vie divine, la Vie une, la vie de tout ce qui est, la Vie réelle, dont la vie individuelle n'est qu'un reflet dans le miroir humain, la Vie dont le moi n'est qu'un rayon évanescent, un scintillement éphémère.

Il a vaincu, il a gagné la Vie éternelle, il voit maintenant l'illusion du moi, il n'est plus victime de sa séparativité, il pourra, parfois, risquer d'en subir de nouveau l'empire, il pourra être momentanément vaincu par les forces de l'autre rive qui voudraient le reprendre, mais il ne pourra ignorer désormais leur nature ; il sait à jamais qu'elles sont le néant, que la Réalité c'est la Vie une qui bat dans son cœur comme dans celui de tous les êtres, la vie du Logos. Il voit que la Loi véritable c'est la transmission de la vie à travers tous les éléments de l'arbre cosmique, la solidarité de toutes choses, l'universalité de l'Amour qui fait l'Unité.

Tout acte d'égoïsme, tout sacrifice au « moi » retarde et rend plus difficile cette victoire finale et éloigne la délivrance. L'égoïsme est le péché *humain* proprement dit, le péché le plus commun, le plus lourd, le plus encombrant sur la route ; heureux celui qui, de bonne heure, apprend à renoncer, qui, dès les premiers pas de la route, se sacrifie, s'écarte du soleil pour faire place aux autres, travaille pour autrui comme pour soi, apprend à vivre dans l'humanité, à partager ses joies et ses souffrances, immolant sans cesse sa personnalité snr l'autel du cœur, abattant sans relâche chaque tête qui renaît de l'hydre infernale : la lutte finale pour lui sera moins cruelle la victoire plus facile.

Les vices, les passions, les désirs de la nature passionnelle cèdent ; mais le « moi » grandit par la victoire même qu'il remporte sur eux ; l'égoïsme est l'herbe géante nourrie par l'engrais de la séparativité. Heureux ceux qui ont compris que dans sa destruction précoce se trouve la clé des portes d'or, le gage de la victoire.

L'Orgueil.

L'orgueil est l'exagération du « moi » qui s'érige, se place au premier plan et jouit d'une satisfaction intime à l'aspect des qualités qu'il possède. Toutes sont aliment à sa croissance : orgueil de ses facultés supérieures, de sa noblesse de cœur, de ses vertus ; orgueil de son intelligence, de sa facilité de conception et d'expression des idées, — orgueil de sa réception aisée des vibrations du monde subtil, — orgueil de ses pouvoirs psychiques ; — orgueil de sa mise à l'unisson facile avec les états d'âmes divers qui constituent la vie émotionnelle, — orgueil de sentir les pensées des autres, — simple gloriole parfois causée par ses agréments corporels, — vanité d'une taille élevée, d'une forme générale du corps plus ou moins belle, — fierté même parfois d'un simple détail de la structure physique : couleur des cheveux, éclat de l'œil, harmonie des lignes du cou, grâce de la main ou du pied !

Ces humains ressemblent au paon qui, dans son enivrement, projette toute sa conscience dans ses plumes splendides, les place en roue et les fait bruisser de joie comme pour ajouter à la satisfaction de la vue celle de l'ouïe.

Etre orgueilleux suppose un intellect peu développé ou recouvert d'une épaisse couche d'illusion ; l'appréciation de la forme est, en effet, immensément relative et varie avec l'éducation et le milieu ; l'atticisme le plus pur n'est qu'une illusion un peu moins épaisse que le goût plus grossier des races sauvages, et Sophocle, le plus beau des Grecs, qui dansa tout nu le Pœan après la victoire de Salamine, a dû trouver, dans ses incarnations futures, en des circonstances analogues, des offrandes plus nobles que la beauté corporelle à déposer sur l'autel des dieux. Il est même des hommes fiers d'éprouver violemment la colère ou toute autre passion ; ils ignorent que la force d'une passion réside dans la faiblesse de l'homme vrai ; ils rougiront plus tard de ce qu'ils considèrent aujourd'hui comme un sujet de gloire. La joie de posséder de grandes forces intellectuelles, bien qu'elle soit sentiment plus humain, ne témoigne pas moins de l'oubli qu'un grand nombre d'êtres nous sont supérieurs à ce point de vue comme à bien d'autres, et plus encore peut-être de celui que l'intelligence actuelle n'est qu'un obscur flambeau à côté de l'incendie de lumière que manifestera l'homme futur. Quant à l'orgueil subtil des vertus, floraison suprême de l'herbe géante, du « moi », le parfum qu'il exhale est éminemment vénéneux. C'est le piège le plus subtil de l'âme en même temps que la racine la plus résistante de l'arbre du mal.

Ignorance et illusion, telles sont les causes et les résultats de l'orgueil. Il s'y ajoute souvent la ruse et le mensonge, auxiliaires de ceux qui, voulant paraître grands, dissimulent leurs faiblesses.

Les résultats karmiques de l'orgueil sont peu désirables, quoique, comme toute chose, ils aient leur utilité ; l'homme qui en est victime renaît avec une intense personnalité entourée d'un voile d'illusion sans cesse plus épais Il est sujet à toutes les souffrances des blessures d'amour-propre. De longs désirs lui ont attiré parfois les honneurs, la gloire ou le pouvoir, mais, avec eux, s'est présenté leur cortège de misère et de douleur. L'âme ne peut connaître le fruit convoité qu'en le cueillant et le portant à ses lèvres. Les leçons de l'orgueil sont d'une utilité extrême ; le verset de l'Ecclésiaste : *tout n'est que vanité*, n'est réellement compris que lorsque nos acquisitions si longtemps poursuivies, si chèrement achetées, si amoureusement espérées, tombent, dans notre bouche, en poussière amère ; lorsque nos rêves s'évanouissent, nos prévisions s'effondrent, nos projets de bonheur se changent en dou-

loureuses déceptions ; quand le pouvoir se montre entouré d'âpres luttes, de fatigantes compétitions, d'attaques insoupçonnées, de calomnies affreuses, de trahisons ignobles, d'ingratitudes noires ; lorsque la maladie vient rendre la fortune impuissante, quand l'angoisse morale est aiguisée par la splendeur de la gloire, et que les chutes sont rendues plus profondes par l'altitude sociale. Le « moi » ne prend que les leçons que Dieu inflige, il ne cède que ce que la Providence lui enlève, il ne renonce à la vie que lorsque les événements la lui arrachent ou quand l'écrasement le paralyse. L'orgueil, utile à l'âme jeune, qui ne peut s'efforcer que sous l'aiguillon de l'intérêt personnel, ne peut sacrifier qu'à « soi » et ne peut se développer que par le désir de la grandeur, porte en lui le poison de sa mort : la souffrance qui suit les déceptions, la souffrance qui nous prouve la vanité de tout ce qui n'est pas éternel.

(A suivre). **Dr Th. Pascal.**

La Théosophie et la vie de famille.

(Fin.)

*
* *

Portons maintenant notre attention pendant quelques instants sur l'*Influence de la pensée sur la vie de famille.* Quelques personnes pourront dire : « Certainement, ce que je *pense* ne peut produire aucun effet sur les autres, tant que je surveille mes paroles et mes actes » ; mais attendez un instant. Quelle est la *source* de vos paroles et de vos actions ? « Un bon arbre peut-il produire de mauvais fruits, ou un mauvais arbre en produire des bons ? » Si toutes nos pensées avaient constamment pour base la pureté, l'altruisme et l'amour, pensez-vous que nos bouches pourraient articuler des mots impurs, ou que nous pourrions jamais nous rendre coupables d'actions égoïstes et haineuses ? « Ah ! direz-vous, il m'est impossible d'atteindre encore à la pureté parfaite, à l'amour parfait ; les pensées folles, je dirai même les pensées mauvaises, surgissent inopinément dans mon cerveau. Je ne les désire pas et certainement je n'en suis pas responsable ! » Eh bien, je crois que, jusqu'à un certain point, vous en êtes responsable. Notre responsabilité est certainement engagée dans la mesure suivante lorsqu'une de ces pensées, que nous appelons peu charitables, ou mauvaises, « surgit inopinément dans notre cerveau » ; nous *sommes* responsable, *suivant que nous lui donnons asile ou non* ; nous pouvons l'accueillir et la faire

ainsi nôtre, en lui communiquant la force additionnelle de notre propre cerveau, ou bien nous pouvons refuser résolument de nous occuper d'elle un seul instant et la chasser de suite de notre esprit. Ceci n'est *nullement* imaginaire, nullement impossible, nous avons le pouvoir de le faire, seulement il faut y apporter beaucoup de résolution et nous tenir sur nos gardes; nous ne devons pas non plus nous laisser trop aller au découragement lorsque nous succombons, car *nous succomberons maintes et maintes fois*, mais chaque effort augmentera notre énergie et le succès le couronnera certainement un jour.

Ces quelques mots — « surgissent inopinément dans mon cerveau » — sont assez suggestifs. D'où viennent donc ces pensées? Si elles nous sont désagréables et que nous ne les désirions pas, évidemment elles ne proviennent pas de nous; ceci est un point très important. Ce sont dans la plupart des cas *les pensées d'autres personnes* qui sont projetées dans la place de la pensée et qui sont attirées ou repoussées par les cerveaux avec lesquels elles entrent en contact. Si les mauvaises pensées des autres personnes « surgissent inopinément dans nos cerveaux », si nous les retenons et les faisons nôtres et que nous soyons ainsi tentés de dire ou de faire quelque chose de méchant, d'impur, ou d'égoïste, nous pouvons en conclure que *nos* mauvaises pensées surgissent aussi inopinément dans le cerveau des autres personnes et leur font un mal réel. Par conséquent, nous *sommes* responsable de nos pensées. Certainement, aucune mauvaise pensée de n'importe quelle personne ne peut nous faire du mal si notre propre cerveau ne contient rien qui ait de l'affinité pour elle; mais, qui de nous est parfaitement pur, parfaitement aimant, parfaitement altruiste? Le tableau opposé est par bonheur également vrai. Les *bonnes* pensées, les pensées secourables, les pensées aimantes, les pensées pleines de pureté, de paix et de bienveillance, voyagent aussi de l'un à l'autre en messagères bienveillantes, et ce fait est certainement très encourageant. Beaucoup d'entre nous pourraient s'imaginer que dans l'état actuel des choses nous ne pouvons réellement faire que peu de bien dans le monde. Nous ne disposons pas de richesses avec lesquelles nous pourrions soulager la pauvreté et la misère; nous ne sommes pas doués de talents oratoires qui nous permettraient d'inspirer à des milliers d'êtres le désir d'une vie meilleure; nous ne possédons pas le merveilleux talent du musicien inspiré qui permet d'élever les pensées des hommes au-dessus de ce monde frivole; le talent du chanteur qui touche le cœur des hommes ne nous appartient pas. Que *pouvons-nous* donc faire pour aider? En tous cas nous pouvons faire ceci: nous pouvons envoyer dans l'atmosphère mentale qui nous entoure des *pensées*, des pensées fortes, claires, de réelles pensées

d'amour et de bienveillance, de charité, de pureté et de paix, et ces pensées, étant des *choses réelles*, sur leur propre plan, produiront des résultats très précis. Peut-être que ce qui précède ne semblera pas avoir de grands rapports avec la vie de famille, aussi allons-nous rester dans les limites de notre sujet. Souvenons-nous qu'une grande partie des travaux que nous accomplissons dans notre intérieur est purement mécanique ; nous avons fait et refait tant de fois la même chose que nos mains accomplissent mécaniquement la tâche et que notre cerveau reste libre d'errer où bon lui semble. Combien de fois, dans de pareils cas, ne perdons-nous pas un temps précieux et n'occupons-nous pas notre cerveau de trivialités, en sautant d'une banalité à une autre — la dernière nouvelle, un commérage que nous avons entendu, le récit d'un scandale, les ennuis que cause la question des domestiques, de tout ou de rien, le cerveau, vague et inconstant, flottant de ci de là sans se fixer définitivement nulle part. Ne serait-ce pas bien préférable, si, au lieu de cette vague frivolité, nous nous décidions à nourrir constamment des *pensées* utiles, et, alors, nos pensées, s'échappant de nous pour gagner leur propre plan, le plan des causes, réagiraient sur le plan physique et y produiraient des effets bons et durables. Supposons qu'un ami soit malade ou dans la peine, ou en danger : au lieu de nous tourmenter à son sujet, orientons *résolument* notre mental vers lui, envoyons-lui des pensées de consolation, d'encouragement et de protection : nous pouvons être certains qu'elles l'atteindront et que, sans savoir pourquoi, il se sentira encouragé, consolé et plus heureux. Nous pouvons aussi élaborer des projets bienfaisants et, bien que nous soyons absolument incapable de les mettre nous-même à exécution, notre pensée, forte et *précise*, pénétrant dans le mental réceptif d'une personne bienfaisante et capable, y produira des fruits et, de la sorte, le travail sera accompli, si ce n'est directement par nous, du moins indirectement, et nous participerons au bonheur d'aider les autres. Tout ceci, ainsi que bien d'autres genres de pensées qui nous viendraient à l'esprit, peut être développé au milieu de la vie de famille la plus tranquille et la plus simple, par le pauvre comme par le riche. A quel point les membres d'une même famille ne s'impressionnent-ils pas les uns les autres par leurs façons de penser ? Ne savons-nous pas à quel point une personne fachée, pleine de pensées de colère et d'ennui, peut jeter le trouble au milieu de toute une famille, même si elle n'articule jamais un seul mot ? Une personne mécontente crée une atmosphère mentale de mécontentement et de maussaderie qui est ressentie par ceux qui l'entourent et qui les contamine. Quel voile mouillé n'étend-*elle* pas sur le mental du reste de la famille, la personne qui est

mélancolique et voit sans cesse le mauvais côté des choses ; tandis que celle qui est forte, gaie, aimante et contente, fait, au milieu de nous, l'effet d'un véritable rayon de soleil, et tous ceux qui l'approchent se sentent meilleurs et plus heureux. Nous *savons* tous cela, mais quelle en est la raison ? En nous rappelant ce que nous avons lu du corps astral de l'homme, du corps causal et des formes pensées, c'est de ce côté que nous devons momentanément diriger notre attention pour trouver la solution. A propos des « Formes-pensées », M. Leadbeater à écrit que le corps astral répondait aux émotions, aux sensations et aux désirs de tous genres qui l'effleurent, et que le corps causal plus durable répondait bien aux états plus élevés de l'esprit, de l'intellect, de la dévotion, de l'affection pure et ainsi de suite. Le corps astral entoure et interpénètre le corps physique de l'homme et il a l'aspect d'une sorte de nuage lumineux. On nous enseigne qu'il est le siège des désirs et des sensations ; ces sensations et ces désirs se traduisent aux yeux du clairvoyant par une série de couleurs différentes. La jalousie se manifeste par un vert sale, la sensualité par un rouge brun, l'amour pur par une magnifique et délicate couleur rose, la colère par un rouge sombre, la dévotion par un bleu pur et délicat donnant sur le violet, l'intellect par un jaune brillant, l'égoïsme par un brun sale et désagréable et ainsi de suite. A mesure que ces différents sentiments se développent dans l'homme, ils colorent de plus en plus son corps astral ; les sentiments purs sont accumulés dans le corps supérieur, le corps causal, qui — dans le cas d'un homme très hautement développé, ayant pendant plusieurs vies cultivé son intellect, vraiment dévoué, aimant et altruiste — devient un objet d'une beauté infinie, une lumière et une couleur vivante et pure. Si, au contraire, nous nous représentons un homme qui se laisse constamment aller à la colère, aux pensées pleines d'aigreur et d'amertume, son corps astral sera coloré en grande partie par le rouge sombre et contiendra également une dose considérable du brun sale de l'égoïsme, car ce type d'homme n'a pas beaucoup d'égards pour les autres. Aussi, comme le sentiment émotionnel de la colère a sa place sur un plan plus subtil que le plan physique, toute personne qui s'approchera de cet homme sentira, sur ce plan plus subtil, le choc de ses pensées irritées, sans qu'il soit besoin de paroles articulées, et, si son corps astral est, lui aussi, fortement teinté de ce même rouge sombre, il sera facilement affecté par les pensées irritées du premier et la colère s'éveillera en lui. Il en est de même pour tous les autres sentiments, émotions et désirs. Nous affectons les autres bien plus que nous le supposons ; en vérité, « Aucun homme ne vit que pour lui-même et aucun homme ne meurt que pour lui-même. »

Continuons à étudier le symbole de l'homme irrité qui a nourri des pensées de haine et de colère ; supposons que sa colère soit vraiment dirigée contre une certaine personne, et qu'un sentiment se rapprochant de la haine s'empare momentanément de lui ; ce sentiment prendrait, aux yeux de celui qui est capable de voir, l'aspect d'un dard d'un rouge sombre, ressemblant à la foudre ou à une épée. Si c'était une arme physique elle tuerait certainement le corps physique vers lequel elle serait dirigée et il est de fait que de pareils éclairs de colère et de haine ont réellement causé bien des crimes terribles ; ainsi s'affirme le bien fondé de ce dicton : « Celui qui hait son frère est un assassin ». Oui, bien qu'il n'ait pas levé la main sur lui, cet éclat de colère et de haine a pu tuer, et cette pensée de colère ne s'éteint pas de suite, mais peut trouver asile dans le cœur d'un autre homme incapable de se maîtriser autant, et en excitant sa propre colère et sa propre haine, amener la perpétration d'un crime sur le plan physique. Ceci constitue toutefois un cas extrême et sur lequel il n'est pas très agréable de s'arrêter longtemps ; néanmoins, ce qu'il convient de retenir c'est la *nécessité d'exercer un contrôle sur ses pensées*, d'être maître de notre mental et de choisir le but de nos pensées, sans lui permettre de nous échapper comme une monture rétive, en nous bornant à dire paresseusement : « Oh, je ne puis empêcher mes *pensées !* » Si, nous le *pouvons*, et, si nous désirons faire quelques progrès, nous le *devons*. Par conséquent, « Pensons à toutes les choses qui sont vraies, qui sont justes, qui sont pures, qui sont aimables, qui ont une bonne renommée » et, plus nous y pensons, plus nous attirons vers nous des pensées de même nature qui nous fortifieront et nous aideront. Et alors, l'influence de nos pensées pures, aimantes et vraies se fera sentir à ceux qui nous entoureront, en même temps que l'atmosphère mentale de notre intérieur sera plus claire, plus douce et plus fortifiante.

*
* *

Abordons ensuite la partie du sujet qui a trait à : « *Nos rapports avec les enfants* ». Ici, encore, il nous faudra tenir compte de l'influence de la pensée, de l'influence que peuvent exercer sur un enfant les pensées de ceux qui l'entourent, car les corps subtils d'un enfant sont extrêmement plastiques et réceptifs, tout comme le corps physique d'un enfant est plus tendre et plus délicat que celui d'un adulte. Il est vrai que les gens font en général plus ou moins attention à ce qu'ils font ou à ce qu'ils disent en présence d'un enfant ; les lèvres qui, à d'autres moments, laissent librement échapper des paroles peu charitables ou répréhensibles, à un titre quelconque, se tiennent closes en présence de la pureté et de

l'innocence de l'enfance. Nous n'aimons pas à donner libre carrière à notre colère devant nos enfants ; nous sentons instinctivement que ce serait mal agir à leur égard, et, de plus, nous nous sentirions en ce cas profondément honteux de nous-mêmes. Néanmoins, s'il est très juste et très convenable de mettre ainsi un frein à nos paroles et à nos actes, nous ne faisons peut-être pas assez attention à nos *pensées*, selon que notre responsabilité s'accroît en même temps que nos connaissances. Il nous faut donc aller plus loin et, au moins en présence d'un enfant, surveiller très attentivement nos pensées, car elles agissent réellement sur lui, autant, si ce n'est plus, que les paroles que nous proférons. Un enfant est, en effet, très intuitif par nature et paraît sentir la réalité que cachent les paroles prononcées, et cela parce que son corps astral est extrêmement sensitif et répond vite à l'influence de la pensée par laquelle il est enveloppé. De sorte que, si nous désirons que nos enfants deviennent en grandissant francs, honnêtes, purs, aimants et altruistes, il est de notre devoir d'agir de même, nous aussi, et de ne pas nous contenter de leur infuser ces vertus par des paroles seulement, et de veiller soigneusement à ce que *nos pensées* soient franches, honnêtes, pures, aimantes et altruistes ; c'est alors que nos paroles et nos actions donneront un résultat, parce que c'est la vie que nous vivons qui a de l'importance et non pas *seulement* les paroles que nous proférons.

Il est certain que la doctrine de la réincarnation que la Théosophie enseigne, que cette doctrine d'après laquelle l'homme est une âme qui évolue, d'après laquelle l'homme *est* une âme et *possède* un corps qui n'est que l'enveloppe extérieure, ou plutôt le véhicule au moyen duquel l'âme agit sur ce plan, doctrine d'après laquelle cette âme, cette individualité revient sans cesse habiter de nouveaux corps afin d'acquérir de l'expérience et de grandir et se développer grâce à cette expérience, cette doctrine, disons-nous, introduit un nouveau facteur dans nos rapports avec les enfants qui nous entourent. Nous comprenons que ce n'est certainement pas la *première* fois qu'ils ont vécu sur cette terre, que quelques uns d'entre eux sont peut-être même des Egos plus âgés que nous, bien qu'ils se trouvent cette fois dans un corps physique plus jeune, et qu'ils sont venus à nous pour obtenir, au cours de leur développement spirituel, une assistance que nous sommes les mieux qualifiés pour leur donner. Il est probable, il est même presque certain que dans de nombreuses existences antérieures nous avons vécu côte à côte ; les relations *physiques* qui nous liaient les uns aux autres ont pu n'être pas toujours les mêmes, car si nous sommes appelés à nous connaître complètement et non pas au point de

vue d'un genre *unique* de relations, nous devons nous voir et nous connaître mutuellement à tous les points de vue, et le lien qui nous attache les uns aux autres n'en sera certainement que plus puissant et plus riche à la fin s'il est formé de nombreuses fibres d'amour et de devoir (1). Nous pouvons donc être certains que les liens d'amour qui nous ont réunis aujourd'hui et qui sont généralement si puissants, ont été forgés bien, bien longtemps avant la naissance, qu'ils sont plus forts que la mort et assez puissants pour amener la réunion des âmes dans des existences successives, afin qu'elles puissent apprendre ensemble les leçons que la vie terrestre peut leur enseigner.

Si cette idée est fortement imprimée dans notre esprit, cela nous amène à mieux comprendre que nos enfants sont réellement de petits êtres sensibles qui ont le droit d'être individuellement traités avec égards, car l'âme qu'ils apportent avec eux en naissant n'est pas un livre aux pages blanches ; non ! chacun d'eux a déjà un caractère qui lui est propre. Nous savons combien les enfants diffèrent entre eux, même au sein d'une même famille. Nous devons donc nous en occuper individuellement, étudier les idiosyncrasies de chacun d'eux, lutter amicalement et gentiment, mais avec fermeté, pour dompter les mauvais penchants, fruits de son passé et qu'il a rapportés avec lui, et encourager et stimuler les bonnes qualités qu'il possède, de façon à ce qu'au moment où nos soins cessent et où nous l'envoyons de par le monde il soit en état de faire faire à son évolution et à sa vie un réel pas en avant et soit mieux qualifié pour maîtriser et soumettre sa nature animale, le soi inférieur, de façon à ce qu'il soit de plus en plus capable d'unir sa conscience avec le *Dieu* qui est en lui, avec cette Vie et ce Pouvoir Divin qui l'attirent toujours, comme ces éléments divins nous attirent tous sans cesse, plus près de l'union parfaite avec Eux-Mêmes.

*
* *

Arrivons à l'*attitude que nous devons adopter chez nous, en notre qualité de Théosophes*. Ceci est souvent un problème très difficile à envisager, car les Théosophes sont considérés par bien des gens comme des rêveurs, ou comme des personnes à idées particulièrement exagérées, de sorte que, s'il n'y a qu'un membre d'une famille qui soit Théosophe, ce fait peut lui créer une situation très difficile au milieu du reste de sa famille. Lorsque tel est le cas, il faut manœuvrer avec une prudence toute spéciale, car on peut être

(1) Voir « la Mort et l'Au-Delà », par Mme Annie Besant.

sûr qu'à tort ou à raison la *Théosophie* sera jugée d'après *la* manière de vivre du sujet. Par conséquent, si les enseignements théoriques nous sont précieux, s'ils nous anoblissent et nous inspirent, ayons bien soin de n'en pas donner une impression fausse ou injuste à ceux parmi lesquels la loi de karma nous a jetés. S'il est du devoir de ceux qui ne sont *pas* Théosophes d'être bons, aimants, altruistes, attentifs avec ceux qui les entourent, *à plus forte raison* en est-il ainsi *pour nous* qui avons quelques notions de la réalité de l'universelle présence du Christ qui habite en nous, réalité qui, une fois qu'elle est bien comprise, confère de la grâce et de la dignité au moins intéressant de nos compagnons de voyage sur la grande route de la vie ; à plus forte raison est-ce *notre* devoir d'agir de même, sinon mieux encore, à nous qui avons quelques notions de la doctrine de la réincarnation, de la si importante loi de karma, qui « voit partout et enregistre tout », du pouvoir de la *pensée* qui impose à chacun de nous une responsabilité si effrayante ; à nous qui avons entrevu l'aspect de la vie supérieure, consacrée au service de l'humanité, vie caractérisée par le sacrifice de soi-même, de cette vie que mènent les Frères Aînés de notre race, et qui nous a inspiré l'idée de mener, dans les limites de nos faibles moyens et de notre faible capacité, une vie consacrée aussi au service, une vie de joyeux dévouement au Suprême, une vie employée à se sacrifier délibérément et avec amour pour ceux qui nous entourent.

Réfléchissons un peu, quand nous sommes enclins à maugréer contre nos limitations et que nous souhaitons un champ d'activité plus vaste, en vue de nous acquitter de tâches plus élevées que celles dont la vie que nous menons peut fournir l'occasion de nous acquitter, réfléchissons : est-ce que les personnes que nous rencontrons tous les jours, et que leur familiarité même rend peu intéressantes à nos yeux, ont moins d'importance uniquement parce qu'elles sont près de nous? est-ce que le fait même que nous soyons enchaînés par les circonstances dans les étroites (et sûres) limites d'un intérieur tranquille ne démontre pas que nous avons à nous acquiter de quelque obligation karmique envers ceux qui nous entourent ? Croit-on aussi que nos amis regarderont la Théosophie d'un œil plus favorable s'ils nous voient mépriser des choses qu'ils aiment, s'ils nous voient négliger des devoirs quotidiens incontestables pour nous occuper de choses qui nous sont plus sympathiques ? *Occupons-nous* certes de ces autres choses si nous en avons le temps, mais ayons soin que cela ne nous fasse négliger aucun *devoir*, et, si certaines choses que les autres apprécient nous semblent triviales et infimes parce que nous apprenons à rechercher et à apprécier ce qui est per-

manent, ce qui est durable, ce qui est éternel, plutôt que ce qui est passager et illusoire, eh bien, ne prenons pas ces bagatelles en mal, mais faisons au moins preuve de *tolérance* et admettons que les autres aussi obéissent à des impulsions élevées, bien qu'ils ne considèrent pas la vie sous le même aspect que nous. Nous devrions tous essayer de mettre en pratique une tolérance large et affectueuse, et, si le reste de notre famille ne voit pas encore les choses du même œil que nous, nous attacher alors à chercher les points sur lesquels nous sommes d'accord et ne négliger aucun devoir, aucune apparente futilité qui pourraient aider à nous rapprocher les uns des autres. Une plaisanterie amicale, une histoire amusante, la préparation soignée d'un plat favori, la bonne volonté d'aider à tous moments, en tout, bien entendu sans jamais perdre de vue l'idée élevée que nous nous faisons de la vie — tels sont les moyens qui uous maintiendront en rapports avec les êtres chers qui vivent avec nous, et il y aura plus d'espoir de voir ceux-ci prêter une oreille attentive à la Théosophie, s'ils en constatent les bons résultats dans *notre* vie. Ainsi, comme l'a dit un poète :

« Acquittons-nous du travail le plus proche,
Bien qu'il soit parfois ennuyeux ;
Aidons aussi, lorsque nous les rencontrons,
Les chiens infirmes à franchir les barrières. »

Avant tout, tâchons de reconnaître que dans chacun de ceux qui nous entourent habite et se manifeste la même Vie Divine et le même Pouvoir qui habite et se manifeste dans notre propre cœur, et *inclinons-nous devant*. Trouvons le Dieu dans notre ami, dans notre frère, au milieu même de toutes les fautes et de toutes les faiblesses de la personnalité ; portons nos regards en avant et voyons-le comme il *sera* lorsque le Christ, qui est en lui, aura triomphé et aura tout conquis. En effet, chacun de nous est un Christ à l'état potentiel, et, si nous pensons qu'il nous a été donné d'apprendre un peu plus que d'autres de la Sagesse divine, nous n en sommes alors que plus responsables, nous n'en sommes que plus tenus de faire preuve d'amour, de patience et d'endurance, de même que Dieu a déployé et déploie constamment une infinie patience envers nous.

*
* *

Nous voici venus au dernier point : *Influence et importance qu'il y a à se créer un idéal élevé de la vie.* Il ne reste pas grand'chose à dire à ce sujet, car il est déjà traité dans les pages qui précèdent ; il n'y a que quelques pensées

à ajouter sous forme de conclusion. N'est-ce pas Emerson qui a dit d'*accrocher notre char à une étoile ?* ou, en d'autres termes, de choisir, au milieu de nos humbles devoirs quotidiens, un idéal *élevé* qui nous entraînera graduellement plus haut à mesure que nous nous efforçons de l'approcher de plus près. Ne craignons donc pas de choisir un idéal élevé, même si nous sentons que nous en sommes absolument indignes et que nous avons à parcourir une rou te longue, bien longue, avant de pouvoir l'atteindre ! « Certes, le but que l'homme cherche à atteindre doit être hors de sa portée; autrement, à quoi servirait le Ciel » ! Aspirons donc à un but assez élevé ; ne nous contentons réellement de rien moins que de la perfection, de rien moins que de l'union avec Dieu. C'est une voie bien longue, bien escarpée et bien pénible que nous avons là à escalader, mais il suffit que nous avancions *pas à pas*, et nous pouvons concentrer toutes nos pensées et toute notre vie sur l'idée de nous *rapprocher* du point où nous recueillerons le prix de notre haute aspiration vers Dieu.

« Il faut qu'ils montent encore et qu'ils avancent toujours
Ceux qui veulent se maintenir à hauteur de la vérité. »

Oh ! pouvoir se maintenir non à hauteur, mais seulement à portée de vue de la pure et radieuse image qui nous guide par de nombreux chemins, étranges et difficiles, et qui brille d'un éclat toujours grandissant à mesure que nous faisons des efforts pour la suivre. La voie est longue et escarpée, mais le *terme en est certain.* Aussi, au cours de notre vie quotidienne, au milieu des tranquilles devoirs habituels de la vie de famille, ne craignons pas d'accrocher *notre* char à une étoile ! ne craignons pas de nous imposer l'idéal que l'on faisait briller devant les yeux des disciples du Christ — « Que vous mangiez ou buviez, ou que vous fassiez *quoi que ce soit,* faites-le pour la plus grande gloire de Dieu ». Voici quelques lignes que l'on trouve dans l'étrange et vieux poème que George Herbert a écrit sur ce sujet ?

« Un serviteur, en observant cette clause,
Rend le labeur divin ;
Celui qui balaie une chambre pour obéir à Tes lois
Affine et la chambre et l'action ! »

Et de la sorte nos existences sont illuminées par un idéal élevé. Ce qui paraissait être un labeur fatigant et sans espoir, est transformé en un *service* volontaire et joyeux ; « les pénibles frottements de notre vie journalière », les journées fatigantes qui se présentent parfois, lorsque, disons-nous, « tout semble aller de travers », la tentation de se laisser aller à la vivacité et à l'impatience à cause des innombrables pi-

qûres d'épingles que nous recevons, tout cela, étudié en partant d'un point de vue plus large, reprend ses réelles proportions et revêt l'aspect d'un certain nombre de marchepieds grâce auxquels, si nous nous en servons judicieusement, nous pouvons atteindre des qualités telles que la patience, l'amabilité, l'indulgence et la tolérance.

De sorte que si nous nous efforçons, sans cesse et exclusivement, de suivre le côté *le plus haut*, dans les petites choses comme dans les grandes, les difficultés de la vie, bien que souvent pénibles, ne seront pas insurmontables. Quoique la voie puisse être souvent obscure et semée de pierres, la lumière de la Vérité ne cesse de briller, et nous la verrons si nous dirigeons nos regards en haut et en nous, au lieu de les abaisser sur les passages difficiles. Enfin, la certitude d'un glorieux futur brillera aux yeux de chacun de nous, lorsqu'après de nombreuses existences consacrées à franchir patiemment le cercle de nos limitations, toutes les leçons de ce monde seront enfin apprises et que nous entrerons, avec toute l'humanité, dans la béatitude parfaite et dans « la joie de notre Seigneur » !

Elizabeth Bell.



Échos du Monde théosophique

France.

Au premier dimanche de novembre, à Paris, il a été traité de : *Quelques injustices apparentes dans la destinée*, par le Dr Pascal, sujet très intéressant que nos lecteurs retrouveront, dans cette revue, à la fin du chapitre V de la *Loi de la destinée*. Au troisième dimanche, M. Hera, M. S. T. a parlé en si bons termes de la manière dont l'enseignement, c'est-à-dire la donnée théosophique, doit être départi par ceux qui le possèdent, que nous sommes heureux d'en pouvoir aussi insérer le texte dans nos colonnes.

Nous avons déjà dit que le président à vie de la Société théosophique avait regagné l'Inde. A son court passage de retour, à Paris et à Marseille, il a été reçu au siège principal de chacune de ces villes par le Dr Pascal et M. Dianoux qui lui ont respectivement exprimé les sentiments d'affection et de respect dont les théosophes français sont animés à son égard. Nos amis de Marseille ont en outre accompagné le colonel Olcott sur le paquebot français, « l'*Annam* », des Messageries maritimes, qui devait le porter à la destination, et ne l'ont quitté qu'au moment de l'appareillage.

*
* *

Parmi les faits récents de la vie militaire dans notre pays, laquelle est au moins l'une des parties de sa vie sociale, nous avons remarqué quelques paroles d'officiers généraux susceptibles d'être relevées. L'une d'elles porte que... « la fraternité militaire doit surtout naître des mille services mutuellement rendus dans la vie commune et trouver un jour sa suprême manifestation dans le sacrifice qu'on peut être appelé à faire pour la défense de son pays ». Une autre dit aux officiers d'un important groupement : « Persévérez dans le noble rôle d'éducateurs qui vous est tracé. Conduisez les hommes avec votre cerveau et surtout avec votre cœur. Les résultats que vous obtiendrez par une fraternité intelligente et raisonnable dépasseront toutes vos espérances. Ouvrez largement vos esprits aux vérités positives. Appliquez à notre armée la grande loi de l'évolution qui régit le monde et regardez toujours en avant! ». Ce sont là vraiment des paroles théosophiques qui semblent classer ceux qui les ont émises au rang « *kshatrya* », c'est-à-dire de ceux qui ont plus que le titre mais aussi l'âme de véritables conducteurs d'hommes.

*
* *

Nous avons assisté avec plaisir, le mois dernier, sur invitation spéciale, à une conférence de M. Léon Denis, à Paris, *sur le Spiritisme et le problème de la destinée*. Devant une nombreuse assemblée, le sympathique et éloquent conférencier spirite bien connu a parlé durant près de trois heures, avec un seul repos intermédiaire, et développé à grands traits l'application de la donnée spiritique au grand problème de la destinée humaine. Tour à tour ont passé devant les auditeurs la question de la survivance que résoud incontestablement l'interprétation des manifestations et même de certaines évocations, celle de la réincarnation que le spiritisme induit des communications post mortem et la loi de causalité, — le conférencier n'a pas prononcé le mot de Karma, — éloquemment induite, aussi, des effets constatés sur les individus, ce qui donna matière à de brillants developpements oratoires du conférencier aussi intéressants que consolants.

Cela nous paraît être une occasion favorable de mettre brièvement en parallèle le spiritisme et la théosophie, non pour les opposer l'un à l'autre, ce qui serait aussi mauvais que contraire à notre pensée, mais pour tirer la formule de leur véritable rapport réciproque.

En fait, le spiritisme date de 50 ans environ, et la théosophie de 25. Le premier a ouvert le feu contre le matérialisme et l'agnosticisme en se servant des armes de l'observation, sur le plan physique, de ce qui y émerge de plus haut; la seconde, remettant en application la méthode antique, a fait état, au contraire, des observations *directement* faites sur les plans psychiques, s'affranchissant ainsi de nombreuses

causes d'erreur ou d'obstruction et *déduisant* de là ses données générales. Le spiritisme a donc pris pour instrument le médium, être négatif, même en ses meilleurs aspects, et la théosophie, l'homme libéré de l'illusion par un sévère entraînement intellectuel et moral qui l'initie, dans le vrai sens du mot, au monde des causes, et le rend dès lors un être essentiellement positif.

Quels sont les résultats de cette différence de méthode? C'est que sur les nombreux points de science occulte maintenant acquis à notre race, l'immense majorité provient incontestablement des travaux théosophiques, appartient à la donnée théosophique qui en traite avec détails et précision, alors que le spiritisme n'en peut parler, quand ses écrivains ou ses conférenciers veulent bien le faire, qu'en se tenant dans les généralités ou les à peu près.

Si nous considérons, en effet, les principaux points en question, nous ne pourrons relever de communs aux deux données que le bloc « périsprit » non décomposé, la survivance post mortem, les manifestations, la réincarnation et la constatation de la loi de causalité, sans connaissance de leur mode de fonctionnement, tandis qu'il reste, à l'actif de la théosophie, la connaissance étendue des plans de la nature et de leurs entités, celle de la constitution occulte de l'homme, des divers corps subtils et de leur purification, de l'essence dela pensée, de son pouvoir et de son contrôle, de la loi de Karma et de son mode de fonctionnement, de la réincarnation et de son processus, de l'état post mortem, en purgatoire et au ciel, des problèmes de la souffrance et du mal, de la grande question de l'évolution d'où découlent la hiérarchie des êtres, l'ascension de l'homme, son initiation, et aussi, dès lors, l'existence des êtres les plus avancés de la race, les *Maîtres de Sagesse*, que les spirites ne devraient du moins pas nier du moment qu'ils admettent l'évolution et la pérennité du monde ; encore le développement des races, des planètes et des systèmes, l'explication du symbolisme, l'éclairement des religions et les données sur leurs fondateurs, etc., etc...

Que conclure, enfin, de ce qui précède, si ce n'est que le spiritisme semble ne devoir être en vérité que le début de la théosophie, qu'il est, sans doute, dans son incomplet et sous réserve de quelques rectifications, plus simple, plus à la portée des masses et, ainsi, utile, quand même, mais qu'il ne saurait suffire à la suite du progrès et qu'il est vraisemblable que tout individu au dessus de la moyenne sera conduit, de par la force des choses, dans cette existence ou dans la suivante, à s'adonner franchement à la *science de l'âme* qu'est la théosophie... C'est du moins ce que nous pensons et pourquoi, tout en félicitant nos frères spirites de leur bon travail, nous les convions, malgré certaines oppositions d'autant plus singulières qu'elles proviennent de personnes qui s'indignent de l'intolérance de l'église romaine, nous les convions, disons-nous, à ne pas faire davantage opposition à la théosophie et à concourir plus nettement à cette dernière pour doter l'humanité de larges données où chacun puiserait, selon

ses capacités, dans un champ toujours ouvert, pour l'essor indéfini de l'intelligence, de l'altruisme et de la spiritualité.

Angleterre.

Le *Vahan* et la *Theosophical Review* ont demandé le concours de leurs lecteurs à l'effet de leur signaler les documents, faits et publications dûment authentiques, susceptibles d'être reproduits ou développés dans leurs colonnes. C'est ce que la présente revue a déjà réalisé, car nombre de ces échos proviennent de l'obligeance de nos amis, et ce que nous continuerons à faire, en priant toutefois de nous laisser toute latitude à ce sujet.

Portugal.

La théosophie compte un certain nombre d'adhérents dans ce pays, en témoignagne de quoi un premier ouvrage théosophique vient d'y être publié sous le titre : *O mundo invisivel* (le monde invisible), par T. Sobral, Porto, 1903. C'est le simple assemblage, très bien fait, d'articles de diverses revues théosophiques étrangères, dont le *Lotus bleu*, pour une grande part, avec la touchante dédicace suivante : « à Annie Besant, instructeur vénéré, âme très évoluée, écrivain sublime et plus qu'éclairé, enfant de la glorieuse et spiritualiste Angleterre, je dédie ce bouquet de fleurs imparfaitement assemblées comme le plus humble hommage de l'un de ses disciples inconnus, T. Sobral. »

Amérique du Nord.

Le mouvement reçoit une vigoureuse impulsion d'un comité national de propagande établi à Chicago. L'organe *the Théosophic messenger* vient à cet effet d'être transféré de San Francisco à Chicago. M. Leadbeater continue son action théosophique dans les états de l'Ouest.

Amérique du Sud.

Après la République Argentine dont Buenos Aires et Montevideo possèdent d'importants centres théosophiques, le Chili est entré dans le mouvement avec l'intelligente énergie qui caractérise ce pays. Nous mentionnons d'autre part l'excellence de la revue *Sophia* de Santiago.

Au Brésil, aussi, la théosophie fait du chemin. Les revues spirites brésiliennes et même les journaux politiques quotidiens insèrent de véritables articles de théosophie dans leurs colonnes, donnant ainsi à leurs confrères de la vieille Europe un exemple qui ne sera sans doute que lentement suivi.

Au Péron, enfin, une branche théosophique vient de se fonder à Lima.

Inde.

Notre affectionné collègue, M. Pierre Bernard, et son aimable compagne, sont à Adyar, depuis la mi-octobre et résideront au siège central de notre Société théosophique jusqu'après la prochaine assemblée

générale qui doit avoir lieu les 27, 28 et 29 décembre et où M. Bernard doit représenter la section française.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, décembre 1903. — Le travail dans les branches. — Demandes et réponses.

Theosophist, *Organe présidentiel*, novembre 1903. — Communication du président H. S. Olcott au sujet des donations ou legs qui peuvent être faits à la Société théosophique. — Vues modernes sur la matière, par William Crookes, M. S. T. — La clairvoyance dans l'espace, par C. W. Leadbeater. — La théosophie dans le monde.

Vahan, *Section britannique*, novembre 1903. — Notes éparses. — Demandes et réponses.

Theosophical Review, *Angleterre*, novembre 1903. — Sur Jacob Bœhme, par E. Kislingbury. — Le spectre de Karma, par Annie Macqueen. — Volonté, désir et émotion, par Annie Besant. — Christianisme et théosophie, par X.

Lotus journal, *Angleterre*, novembre 1903. — Le développement de la vie spirituelle, par Annie Besant. — Théosophie pour l'enfance.

Théosophia, *Néerlande* (Hollande et ses colonies), novembre 1903. — Sur le Bhagavad Gîta. — Concentration.

Théosophie, *Belgique*, novembre 1903. — Le christianisme ésotérique, par Annie Besant. — Résumé de théosophie.

Sophia, *Espagne*. — Ne paraît pas régulièrement.

Lucifer, *Allemagne*. — *Idem.*

Theosofisk Tidskrift, *Scandinavie* (Suède, Norwège et Danemark), novembre 1903. — Le pouvoir de la pensée.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, octobre 1903. — Après la lumière, par le Comité national de propagande. — Sur l'influence de la lune sur la végétation, par C. W. L.

Sophia, *Amerique du Sud*, *Chili*, août et septembre 1903. — Les preuves de la théosophie, par Annie Besant. — La philosophie de l'Inde, par J. Chateroji. — Echos du monde théosophique. Cette revue, nouvellement fondée, a aussitôt conquis une bonne place parmi les publications théosophiques par le choix intelligent de ses articles ; elle est la plus régulière des revues de l'espèce paraissant en langue espagnole.

South Africa Théosophist, juillet 1903. — Sur la Pâques, excellent article plein de données théosophiques importantes. — Sur le discernement ; l'auteur, reconnaissant que la pratique de la tolérance et de la fraternité est, en raison des événements survenus, plus difficile

dans l'Afrique du Sud que partout ailleurs, recommande à cet effet de se rappeler que si différents, si opposés que paraissent les hommes, ils ne sont cependant que les apparences multiples d'un même Soi et qu'ainsi l'œuvre d'unité doit être rendue moins difficile.

Theosophy in Australasia et New-Zeland theosophical Magazine, octobre 1903. – La mission du christianisme, par M. Indras. — Jésus le Galiléen, par Eveline Lauder.

Prasnottara et Theosophic Gleaner, *Inde*, octobre 1903. — Sur la personnalité humaine, par Annie Besant. — La conception de l'âme, par F. Arundale. — Télépathie à grande distance. — Sur le libre arbitre.

Revue Spirite, *France*, novembre 1903. — Le livre de Pierre Loti sur l'Inde, par E. Grimard. — Un remarquable médium en Australie, par Bera. — Vieilles notes, par L. Dauvil.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, novembre 1903. — Puissance mécanique de l'organisme du végétarien, par le professeur Lefèvre.

Reçu aussi : Les *temps meilleurs*, Nantes. — *Annales des sciences phychiques*, Paris. — *Argus des Revues*, Paris, mentionnant diverses publications théosophiques. — *Bulletin des Sommaires*, Paris, donne peu d'indications théosophiques et appelle Annie Besant « la grande prêtresse de la théosophie » ! — *Verdade e Luz*, Brésil (Sao Paolo), revue spiritique insérant de sérieux articles sur la théosophie. — *A Tribuna*, *Brésil* (Santos). — Journal politique quotidien consacrant l'une de ses colonnes à l'insertion d'articles théosophiques.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Dans l'invisible : Spiritisme et Médiumnité, par Léon Denis. Prix, 2 fr. 50.

Le développement notable du spiritisme en France a paru rendre nécessaire aux principaux de ce mouvement la publication de nouveaux ouvrages résumant l'ensemble des travaux poursuivis dans ce domaine pendant le demi siècle écoulé déjà depuis son avènement. C'est pourquoi, sans doute, ont paru presque simultanément le livre *Lumière et Vérité* dont nous avons récemment parlé et celui de M. Léon Denis qui fait l'objet de cette notice.

La place éminente occupée par l'auteur de ce dernier ouvrage parmi les écrivains spirites actuels, son inlassable dévouement d'apôtre rendu plus fécond encore par une limpide éloquence, son autorité acceptée en ces matière qui lui ont valu l'honneur de présider le Congrès spirite de 1900, toutes ces raisons donnent certainement un intérêt particulier à son œuvre. La première partie traite du spiritisme expé-

rimental et de ses lois, la deuxième de ses faits et la troisième de la grandeur et de la misère de la médiumnité.

Ceux de nos lecteurs qui parcourront le livre de M. Léon Denis se feront une idée nette de ce qu'est le spiritisme actuel : ils remarqueront d'abord qu'il tend à substituer le titre peu exact, à notre sens, de *spiritualisme moderne* à celui de *spiritisme* tout court que lui a assigné son fondateur, Allan Kardec. Nous disons « peu exact », en l'espèce, parce que le spirituel n'est rien moins que le psychique, ce que savent bien les mystiques, seuls communiants au spirituel. Les lecteurs de *Spiritisme et médiumnité* verront aussi que la méthode spiritique est essentiellement *inductive*, appliquée à ce qui apparaît sur le plan physique de manifestations issues de plus haut et toute différente de celle de la théosophie qui est *déductive*, que la méthode spirite est dès lors moins féconde, mais, nous en convenons, qu'elle est plus à la portée des masses, ce qui est un avantage pour les points qu'elle permet de suffisamment démontrer, tels que les manifestations posthumes et leur conséquence capitale, la survivance de l'âme, tandis qu'elle implique enfin les plus grandes réserves pour ce qui attient à la connaissance précise de l'homme entier et des lois qui le régissent, lui et la nature. Il est certain, en effet, que ce que disent les plus éclairés spirites sur ces derniers sujets semble plus émaner de la spéculation intellectuelle propre que de l'observation spéciale ou vraiment *occulte*, dont ils ne se réclament du reste pas.

Quoiqu'il en soit, la fonction du spiritisme de démontrer la survivance de l'âme et de donner une première esquisse des lois de la destinée est certes assez utile et assez belle pour mériter la reconnaissance des amis de l'humanité et c'est à ce titre que les théosophes fraternisent avec les spirites auxquels ils recommandent seulement de se prémunir contre le danger des évocations et qu'ils espèrent voir un jour reconnaître — ce qu'ils font si peu, en ce moment, que le mot d'ordre au contraire semble observé par eux ! — que la théosophie est le développement rationnel, positif, précis et grandiose de la donnée spiritique. Une preuve entre mille de cette assertion est le fait que l'illustre savant William Crookes, dont les spirites aiment tant à citer les observations qu'il a faites de certains phénomènes d'ordre spiritique, que *William Crookes*, disons-nous, *est membre de la Société théosophique*, ce que nos spirites oublient de dire, tout en se parant légitimement de son témoignage par ailleurs. C'est donc, sans doute, qu'il y a plus que quelque chose du côté de la théosophie...

D. A. Courmes.

DOCTRINE SECRÈTE

Afin de pouvoir terminer tous les articles en cours avant la fin de la présente *année d'exercice*, nous ajournons au mois prochain la suite de la *Doctrine Secrète*.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE DÉCEMBRE 1903

J. Alger. . . . . 2 fr.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *LOTUS BLEU.*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle*, à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par les théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Avis concernant les renouvellements d'abonnement.

Nous prions les personnes dont l'abonnement est terminé à la fin du présent mois de décembre de vouloir bien nous faire parvenir leurs réabonnements au *plus tôt*.

Le directeur et administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 JANVIER 1904

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 11

REVUE THÉOSOPHIQUE
FRANÇAISE

UN NOUVEAU LIVRE THÉOSOPHIQUE (1)

Les lecteurs de cette revue ont déjà vu la série d'articles contenus dans ses colonnes sur *la loi*, ou mieux sur *les lois de la destinée*. Ils retrouveront, et beaucoup d'autres personnes avec eux, l'ensemble de ce travail revu, corrigé et même augmenté dans le livre qui vient de paraître sous le dernier de ces titres et au sujet duquel nous pouvons ajouter les considérations suivantes.

L'homme, en général, l'occidental de nos jours, surtout, qu'il soit même un chrétien éclairé ou un savant distingué, ne sait positivement que peu de chose sur le problème de la vie, sur le but véritable de celle-ci, sur les principes qui la régissent, sur la manière dès lors de procéder, individuellement et collectivement, pour s'ajuster aux lois de l'être et se mettre dans les meilleures conditions pour atteindre le haut et indicible état qui est le produit certain de l'évolution réalisée.

Il s'en suit que les plus éminentes personnalités elles-mêmes n'avancent, en général, que lentement, sur les flancs de la montagne symbolique de l'évolution humaine, et que le *vulgum*, dont nous sommes, piétinerait indéfiniment sur place, on reculerait même, parfois, si de bienfaisantes lueurs ne venaient heureusement éclairer la route, permettre de rectifier la direction et assurer la marche du pèlerin.

Ces lueurs sont-elles les données religieuses actuelles, ou les théories de la science moderne ? Le seul désaccord entre eux de ces deux grands aspects de l'entendement humain suffit à montrer que ni l'un ni l'autre ne met dans la vraie voie, parce que celle-ci doit conduire à l'unité et que les chemins qui divergent ne peuvent se confondre. L'un de ces aspects, du reste, n'a plus que des textes incomplets ou incompris, et l'autre, quel que soit son avenir, est bien limité encore dans ses aperçus.

(1) *Les lois de la destinée*, par le Dr Th. PASCAL, Paris, 1904, prix 2 fr. 50.

Et cependant la vérité existe, puisque c'est la communion à l'existence des choses, et il n'est pas inadmissible que l'homme, même de nos jours, en reçoive quelque connaissance. Par quels procédés? Les théosophes disent nettement que c'est par la communication directe de ceux qui connaissent à ceux qui ignorent, comme cela a lieu, dans nos universités, de professeurs à élèves, les premiers mettant les seconds à même d'apprendre et de *contrôler à leur tour*. Ainsi, les âmes plus âgées, ayant appris, dans le temps, partie de la *vérité intégrale*, en agissent-elles vis-à-vis des âmes plus jeunes, et tel est, en effet, le processus de la dispensation théosophique actuelle dont les principaux pionniers ne tirent point leurs dires, comme les philosophes ordinaires, de leurs seules spéculations intellectuelles, mais du trésor accumulé de la connaissance des âges, trésor vérifié *par leurs investigations propres* ou assimilé par leurs intellects *spécialement* et rigoureusement éduqués.

C'est à cette dernière manière qu'appartient l'auteur du livre français des *Lois de la destinée*. Elève d'éminents théosophes qui ont vérifié par eux-mêmes, le Dr Th. Pascal nous fait participer à leurs leçons et c'est ainsi que, dans ce nouvel ouvrage, l'auteur de l'*Essai sur l'évolution humaine*, de la *Théosophie en quelques chapitres* et de tant d'articles de valeur publiés dans cette revue, décrit en cinq chapitres substantiels ce qu'est l'homme, son action dans le monde et celle des pouvoirs qui le régissent. La dernière partie de l'ouvrage est particulièrement intéressante parce qu'elle traite en détail de la justice immanente et de son fonctionnement. Les principales actions humaines, en effet, y sont passées en revue et leurs aboutissements relevés, dans le champ de la vie continue. Les adaptations de la justice immanente sont établies aussi par, ou en ce qui attient au choix des corps et des milieux, au départissement de la maladie et de la santé, des sympathies ou des antipathies, des conséquences de l'impureté, de la cruauté et de tous autres crimes contre l'Evolution. Enfin, les questions de la souffrance chez l'homme et chez l'animal, des sexes, de la destinée ou du Karma individuel, familial, national et racial, des victimes expiatoires, de la grâce et de l'oubli du passé, tout cela est traité de telle façon qu'après avoir lu l'ouvrage l'on ne puisse méconnaître d'avoir soulevé un large coin, au moins, du voile qui nous cache si généralement le mystère du monde de misères où nous vivons actuellement. C'en est assez, osons-nous penser, pour expliquer cette première préface au livre de notre si estimé et si affectionné ami.

D. A. Courmes.

LA LOI DE LA DESTINÉE

(suite)

L'Ambition.

Cette passion met en œuvre toutes les facultés de l'homme, l'intelligence et l'effort surtout. Ici encore l'évolution utilise l'égoïsme pour hâter notre développement. Sans l'ambition nous ne serions pas témoins des prodiges d'industrie, d'effort, de patience et de persévérance qui caractérisent la vie occidentale. Si, dans son imperfection actuelle, l'homme ne travaillait pour soi, la paresse le dominerait, et, plus tard, quand le cœur aurait grandi et serait devenu capable de dévouement, son désir d'aider les autres n'aurait à son service qu'une force en germe. Le désir égoïste est le vivificateur indispensable de l'activité des jeunes âmes. Mais la destruction de l'ambition qui doit s'effectuer un jour, s'accomplit avec douleur ; des épreuves répétées, martelant les âmes pour leur apprendre le néant des choses de la personnalité, et la plus instructive peut-être d'entre elles, suit la terre. L'ambitieux, quand la mort, après l'avoir privé du corps, le jette dans l'au-delà, n'y retrouve aucun des résultats qu'il s'était efforcé d'entasser en ce monde ; première déception, qui ne le délivre pourtant pas aussitôt des ardeurs d'un désir que rien ne semble devoir assouvir. Il recommence donc bientôt à rêver de nouvelles conquêtes et comme, dans ce monde subtil, la matière subit à un très haut degré l'empreinte de la pensée, il crée en images fluidiques tout ce qu'il désire, évoquant ainsi, richesses, domaines, foules, en ovation, honneurs, etc... Mais ces formes ne durent qu'un instant, l'énergie qui les agrège se dissipe bientôt et, avec elle, ses créations fugitives et l'ambitieux se retrouve sans cesse les mains vides, déçu dans ses espérances ; comme le mythique rocher que Sysiphe s'est efforcé avec peine de pousser jusqu'au sommet de la montagne, il retombe au moment où le but est atteint et roule au fond de la vallée. Les déceptions qui l'accueillirent souvent déjà sur la terre se répètent dans l'au-delà et complètent la douloureuse leçon jusqu'à ce qu'il ait définitivement compris qu'une seule ambition est légitime : celle de devenir un aide fidèle et inlassable de la Loi, un collaborateur parfait de l'Amour qui dirige les êtres vers le but, vers la divine Sagesse.

Le Dévouement.

Le dévouement a sa source dans le germe d'amour qui est dans le cœur de l'homme, et qui s'y développe malgré tout quand le flot de l'évolution vient battre en lui les flancs de l'île sainte, — l'île des vertus qui reflètent la trinité divine individuelle (1). Les germes supérieurs s'éveillent alors et une conscience supérieure naît dans l'humanité, une voix nouvelle se fait entendre dans la fanfare bruyante de la personnalité, une voix faible et douce d'abord, mais qui prend force peu à peu jusqu'à ce qu'elle domine le concert et accorde toutes les autres voix sur la sienne : c'est la voix de la divinité en l'homme, de ce qui en lui est réellement grand, est conforme à la loi ; c'est la voix du mentor infaillible, qu'on n'invoque ni n'écoute jamais en vain, auquel on ne désobéit pas sans remords. Dans la fleur suave de l'amour l'on découvre plus d'un constituant : la souffrance à la vue du chagrin, de l'erreur ou de la misère ; la compassion, la sympathie pour l'humanité ; l'impulsion vive à prêter sa force au faible et ses vœux au fort ; les souhaits ardents de justice, de paix, de prospérité, de bonheur pour tous les êtres ; le sentiment vague mais si profond qu'il domine la raison, que l'affection, la tolérance et le pardon sont infailliblement bons, tandis que l'indifférence, la critique, la censure ou la condamnation, si légères soient-elles, sont une grave erreur.

Le couronnement de la pitié, de l'amour, c'est le dévouement. Aimer est grand, se donner à ceux qu'on aime, plus grand encore ; le désir d'aider autrui ouvre l'intelligence divine, l'intelligence du cœur, la lumière dont aucun voile d'égoïsme ne vient ternir l'éclat ; il ouvre ainsi l'écluse d'un torrent que nulle barrière ne saurait arrêter, le flot de l'âme même, l'expansion que rien ne peut comprimer ni limiter, l'énergie qui soulève l'être jusqu'au ciel, quelque profonde que puisse être la terre. Par cette union de l'être avec sa source il n'est pas de succès qu'on ne puisse espérer, pas d'aide qui ne soit à notre portée, pas de misère que nous ne puissions soulager, pas d'agonie que la faveur divine ne nous permette d'adoucir.

L'homme que l'amour anime est devenu un accumulateur d'énergie divine, un centre incarné de force, de paix, un représentant du Très-Haut, un messager du Logos, l'ami de tous les souffrants. Il panse toutes les blessures, calme toutes les douleurs, apaise toutes les soifs : il réconforte les épuisés, éclaire les aveugles, conduit les égarés et les ramène au chemin.

(1) La partie la plus divine de l'homme.

Il agit sur tous les mondes que l'homme traverse : ici-bas, et dans l'au-delà et chaque fois que l'incarnation le ramène à la terre, c'est avec de nouveaux moyens d'aider : intelligence, compassion, énergie, fortune, récompenses de l'aide donnée dans les vies passées. Il rayonne toujours plus vivement la lumière, la force et l'amour ; il est l'âme des grands efforts de la philanthropie, la Loi le place toujours là où la douleur est le plus aiguë, les besoins les plus pressants, les appels les plus ardents.

Le Karma du dévouement est l'offre d'occasions plus nombreuses d'aider et les moyens d'y arriver.

La Vérité.

La vérité est ce qui existe, c'est Dieu, rien autre n'est au monde que Dieu et ses manifestations.

Nous ne voyons pas également la divinité en nous et autour de nous ; de nombreux voiles la cachent, mais plus nous dépouillons l'erreur, — la gangue de la Vérité — mieux nous exhumons cette dernière, et le degré de pureté atteint par un être donne la mesure de sa vision et de la réflexion que le miroir de son âme peut fournir à la vérité.

L'atome pranique (1) le plus pur est celui qui, sous l'impulsion de la vie solaire, manifeste le nombre normal de vibrations que comporte l'idéal de son type ; il exprime alors la vie physique humaine dans sa perfection, et le corps dont les atomes nerveux (2) sont purs est doué d'une vie puissante, d'une résistance considérable, d'une capacité d'action aussi parfaite que possible pour les vibrations diverses dont les groupes cellulaires nerveux sont les instruments.

Le corps astral purifié fait écho aux plus nobles des quaités de l'homme personnel ; les vibrations des passions ont disparu avec les cordes grossières qui en étaient les instruments ; la diminution de densité des matériaux vibrants amène dans le monde humain une reproduction toujours plus parfaite de l'harmonie de la Nature, et toute l'harmonie que Dieu a voulue se trouve réalisée quand les instruments ont été parachevés. Les passions, qui actuellement troublent profondément l'humanité, se transformeront si complètement avec l'évolution du véhicule astral qu'elles deviendront des éléments de bonheur et de joie.

(1) Les atomes de vie dont l'ensemble forme la vie *physique*. Ces atomes sont des véhicules de la vie solaire.

(2) L'atome pranique est appelé souvent nerveux parce que c'est le système nerveux qui charrie la vie physique. Le prana provoque et entretient la vie dont le sang n'est qu'un effet, une cause indispensable mais secondaire de vie.

Notre corps mental nous fera connaître la vérité pure quand il sera devenu si affiné dans ses éléments et si parfait dans sa structure qu'il sera devenu l'écho fidèle de la Pensée cosmique, et nos corps futurs, — ceux qui constituent la couronne humaine, — jetteront dans le monde terrestre des torrents de vie divine quand ils seront devenus les instruments parfaits que le Logos a rêvés.

Telle est la vérité en ce monde : une réflexion plus ou moins parfaite de la vérité cosmique. L'homme qui veut la recevoir et la réfléchir autour de lui doit polir soigneusement son miroir, autrement dit subtiliser, affiner au maximum tous ses corps pour que leur vibration soit parfaite, et qu'ils manifestent entièrement l'aspect de la vérité qu'ils sont chargés de refléter dans notre monde. L'homme, miniature synthétique du monde, reste en dissonnance avec la musique des sphères aussi longtemps qu'il ne reproduit pas l'harmonie parfaite du son créateur (1). Jusque-là il est dans l'erreur et demeure un agent de trouble ; l'homme parfait représentera la Vérité, le Logos.

Ce que l'évolution accomplit avec les âges et sous la poussée de la douleur, l'homme peut le réaliser rapidement par l'obéissance aux préceptes des Aînés, par l'effort persévérant, l'aspiration intense vers le but. Bien des routes s'offrent à lui, de nombreux moyens sont à sa disposition ; l'un des plus directs, des plus rapides est celui de la culture de la Vérité ; on pourrait le nommer la Voie de l'Intelligence ou de la Connaissance (2).

Tout savoir c'est tout comprendre et tout pouvoir ; être devenu toute la Vérité c'est être comme le Logos. La science de l'Univers est autour de nous, elle est l'ensemble de ces vibrations merveilleuses qui manifestent toutes les qualités possibles. Il suffit à l'homme d'avoir développé la totalité de ses sens pour tout voir, tout sentir, tout entendre ; sentir en soi une force c'est la connaître ; si le savant ignore la nature des forces qu'il étudie, c'est qu'il est muni de sens insuffisants. Voir la lumière, savoir quelle est décomposable en un faisceau de couleurs, connaître quelques-unes des réactions de ces couleurs, réactions thermiques, électriques, chimiques, c'est apercevoir quelques caractères extérieurs d'une chose éminemment complexe. Etre capable de reproduire en soi la vie totale d'un être, d'une force ou d'une chose, c'est être devenu cet être, cette force, cette chose, c'est les connaître, c'est en avoir senti la vérité complète. Connaître une vérité, c'est être devenu momentanément cette vérité, qui est la vie profonde, totale d'une chose.

(1) Le verbe créateur, le *Son* divin qui crée l'Univers.
(2) Il y a trois voies vers Dieu : l'action, l'Intelligence et l'Amour.

Pour augmenter ses connaissances un homme doit augmenter le pouvoir vibratoire de ses corps ; chacun est le microcosme du monde auquel il appartient, et quand il peut reproduire en soi la vie de ce monde, l'âme, — le fragment d'infini qui est l'homme vrai, — peut recevoir, comprendre et connaître cette vie, ce monde. Lorsque les corps sont complétés, l'âme connaît donc la vérité de tous les mondes ; quoi qu'elle veuille savoir, elle le trouve aussitôt en soi par un simple instant d'examen.

Ces aperçus théoriques sont confirmés par la pratique et par les faits et pour n'en citer qu'un minime exemple nous dirons qu'un instructeur raconte avoir connu un magistrat possédant la faculté de connaître, du premier coup et sans possibilité d'erreur, la culpabilité ou l'innocence d'un inculpé. Il attribuait ce don à l'habitude ancienne qu'il avait prise d'être parfaitement vrai : en pensée, en paroles, en actes, en gestes, en expression du visage ou de la voix. Ce magistrat vivait la vérité aussi fidèlement que possible. La faculté de discernement de la vérité dans les paroles des hommes s'était développée parallèlement à cette vie dont tous les instants étaient un hommage à la vérité.

De même qu'une lampe est allumée par la flamme qu'on approche d'elle, la Vérité divine qui brille dans le monde allume le discernement dans le cœur de l'homme véridique.

L'hypocrite, le menteur, le fourbe accumulent au contraire voile sur voile autour des instruments de l'âme, et les efforts pour empêcher la lumière interne de sortir s'opposent en même temps à la pénétration de la lumière du monde ; la punition la plus sûre comme la plus juste de l'hypocrisie c'est l'ignorance et l'obscuration imposées par des corps internes grossiers et quelquefois par un appareil cérébral peu vibrant.

L'âme, à un certain stade d'évolution, se rend un compte exact de la réaction de ce vice mental ; elle s'efforce d'imprimer ses conseils sur la conscience physique pour que l'homme de chair (1) modifie sa route et comprenne qu'il n'y a qu'une voie : l'obéissance à la Loi, la purification des véhicules, l'effort vers un synchronisme parfait avec la Nature.

Adaptations spéciales.

Nous avons étudié surtout jusqu'ici la première méthode de fonctionnement de la Justice karmique, — celle qui s'accomplit automatiquement. par les réponses vibratoires de la lyre humaine soumise au milieu ambiant et par les modifications constructives apportées aux véhicules de l'âme. Bien des élé-

(1) Le moi cérébral.

ments de justice éahappent pourtant à ce mécanisme admirable d'impersonnelle précision et demandent une intervention personnelle des agents karmiques pour compléter la justice et parfaire les leçons que l'âme doit apprendre.

Le choix du type du corps de l'Ego qui va se réincarner, le milieu familial et national dans lesquels il sera placé, l'époque de sa descente dans le monde physique échappent à l'empire de l'automatisme des forces en interaction et exigent la direction des serviteurs de la Loi.

L'ajustement du Karma des individus destinés à entrer en relations dans une existence donnée, est une œuvre d'une rare délicatesse et d'une complication extrême ; les qualités et les défauts des corps, à eux seuls, apportent de très importants changements dans les événements de la vie. Dans l'intérêt des individus et pour leur permettre d'expier plus complètement des fautes passées ou d'en retirer une meilleur leçon, tel groupe de qualités qui, manifestées intégralement, eussent empêché ou entravé des événements nécessaires à l'accomplissement Karma, est modifié plus ou moins profondément, tel autre est supprimé dans la vie actuelle, de façon à obtenir la ligne d'évolution la plus avantageuse pour les individus en présence.

C'est pourquoi la construction des corps s'effectue sous une direction spéciale et d'après un plan préparé d'avance, qui détermine la structure, la résistance, le pouvoir vibratoire organique, en un mot, les facultés que le corps est chargé d'exprimer. Ce résultat est obtenu par l'office de la Hiérarchie des « Constructeurs », admirable organisation d'êtres qui, du sommet qui dirige sans erreur, à la base qui obéit avec une perfection passive, produit tout : le minéral grossier, le cristal aux formes géométriques, la fleur gracieuse, la cellule nerveuse délicate, les corps de tous les êtres dans la Nature.

Ces « constructeurs » corrigent les défauts des matériaux employés, adaptent des groupes de conditions qui, non modifiées, seraient incompatibles entre elles, créent, en somme, dès les débuts de l'incarnation nouvelle, l'ensemble des conditions qui régiront par leur seul mécanisme, un grand nombre d'activités et simplifieront ainsi le travail de la Providence.

Voici, par exemple, un Ego qui trouve dans une famille donnée toutes les conditions karmiques nécessaires à son incarnation. L'une d'elles est défavorable pourtant : l'hérédité le rendra victime d'une diathèse grave qu'il n'a pas méritée. Il est plus facile de modifier cet unique point faible que de trouver un milieu fournissant toutes les autres conditions générales : les agents karmiques impriment alors aux éléments cellulaires physiques une vibration qui rétablit leur normalité vitale, et le corps nouveau échappe ainsi à la transmission morbide héréditaire.

Parfois c'est l'inverse. Tout est d'accord avec le plan de la vie future ; mais il y aurait, dans les germes du corps futur, trop de santé pour permettre les leçons que la maladie doit donner. L'intervention alors consiste à créer les causes morbides nécessaires à l'action karmique, et de parents florissants de santé l'on voit naître avec étonnement des êtres chétifs, voués à la souffrance physique.

*
* *

Il est d'autres cas d'intervention providentielle.

Les acteurs de drames passés sont souvent réunis par la Loi pour jouer ensemble de nouveaux drames ; tout homme, semble-t-il, pourrait être l'instrument de la justice et jouer le rôle de débiteur ou de créancier ; pourtant des causes, obscures pour nous, exigent bien des fois la rencontre personnelle des mêmes individus, soit pour satisfaire à la loi d'économie de la Nature, soit pour toute autre raison, et tel homme qui, jadis, fut meurtrier, se retrouve incarné dans la famille de sa victime et, dès sa première rencontre avec celui qu'il violenta autrefois, s'établit en ce dernier une haine instinctive contre lui. Et cette haine va enfanter l'injustice, la cruauté, elle fera les enfants martyrs, les parricides, tous les crimes contre nature.

Parfois ces liens douloureux ne sont pas dénoués par une première association ; c'est la chasse d'une âme par une autre âme, d'une incarnation à une autre, une poursuite acharnée que l'après-vie seule arrête un instant et qui recommence dès que l'évolution replace les acteurs au delà de l'abîme de la mort, dans un nouveau corps terrestre.

Heureusement la vengeance n'est pas seule à unir les hommes ; l'amour a sa part dans les retours de la justice et plus d'une forte affection prend sa source dans l'impulsion de l'âme qui se souvient d'un bienfait. Des secours, dits providentiels, reçus d'autrui sont souvent le résultat de ces règlements de comptes affectueux, et quand le débiteur de jadis se trouve placé sur l'un des degrés supérieurs de l'évolution, il en résulte pour le bienfaiteur des faveurs inexplicables aux mortels ignorants, mais que l'œil de Karma a prévues et réalisées. Sauver la vie à un être élevé, c'est avoir droit au fruit de l'acte additionné du fruit de tout le bien, — un bien considérable dans ces cas, — que cet être a accompli sur la terre pendant la survie dont il a été gratifié. Au contraire, priver prématurément de son corps physique un être que son élévation rend éminemment utile à l'humanité, c'est assumer et la souffrance que mérite le meurtre, et celle que la disparition de cet être a, directement ou non, causée à l'humanité.

*
* *

Certains aspects de la punition méritent un instant de considération. D'ordinaire, le point d'aboutissement des forces karmiques se trouve sur le véhicule le moins important, celui qui permet le plus de douleur et le moins d'immobilisation de l'être — sur le corps physique.

L'homme qui souffre dans son corps peut, le plus souvent, sentir, penser, agir : il est gêné mais non immobilisé. Certaines épreuves, les plus utiles, — ne peuvent exister sans un certain degré d'altération de la santé ; l'extinction du « moi » ne peut s'opérer de bonne heure sans le concours de la douleur physique, et l'on pourrait dire que la souffrance corporelle est l'amie la plus utile à l'homme. D'autre part, les troubles du corps physique exigent, pour leur production, l'emploi d'une somme considérable de force subtile, et sont ainsi le moyen le plus avantageux d'épuisement karmique. Si cet orage frappait le corps mental ou astral, ces véhicules doués de si peu de densité ne résisteraient pas au tourbillon, ou les désordres subis arrêteraient pendant longtemps leur évolution. Il est donc providentiel que le corps soit la cible naturelle des projectiles de la destinée et, ici encore, l'intervention personnelle des agents du Karma est indispensable.

En général, une mauvaise santé est le principal signe de réaction karmique ; les fautes d'impureté semblent plus particulièrement punies par des troubles morbides physiques. Certains crimes amènent des punitions corporelles spéciales, destinées à détruire rapidement et avec le moins de dommage possible les forces mauvaises qu'ils ont créées, — leçons graves mais indispensables pour ramener au droit chemin des âmes qu'une folie dangereuse a trop écartées de la route.

La cruauté prépare ainsi pour les vies futures des infirmités pénibles : cécité, mutité, surdité, ou affections nerveuses graves. Parfois la justice divine rassemble ses victimes au milieu de désastres collectifs curieux et l'on se demande si, dans des sinistres semblables à l'incendie du bazar de la Charité, la Providence n'a point rassemblé, pour les châtier, des âmes jadis unies par l'intolérance et le crime, — dans les guerres de religion et leurs massacres, par exemple.

L'étude des vies antérieures de certains hommes particulièrement frappés, a révélé d'étranges secrets : ici, une trahison causant un massacre, est punie, des siècles plus tard, par une vie douloureuse dès l'enfance, et par une infirmité portant en elle le sceau de son origine, — la mutité : les lèvres qui trahirent ne peuvent plus parler ; là, un inquisiteur retourne à l'incarnation avec un corps malade, dès l'enfance, dans un

milieu familial éminemment hostile et avec des intuitions nettes de cruauté passée : la souffrance physique et morale la plus aiguë le poursuit.

Les crimes contre l'évolution sont plus sévèrement réprimés encore. Des hommes ont causé parfois la chute de certains de leurs compagnons de route tout près de franchir les « portes d'or » (1) ; la folie, l'idiotie viennent alors apprendre aux coupables la gravité de leur faute et l'importance sacrée de l'évolution spirituelle ; ils reçoivent des corps dont l'Ego ne peut se servir, des prisons inutiles, douloureuses ; des chaînes qui les rivent à un poteau de la route sans possibilité de se mouvoir.

Il y a dans ces adaptations une mine inépuisable d'enseignements dont les hommes capables de revoir le passé peuvent tirer des frappantes leçons. Les quelques exemples que nous venons d'indiquer brièvement prouvent aisément cette intervention personnelle des Seigneurs karmiques venant compléter la leçon et la rendre utile à l'âme ignorante. L'homme est un enfant que Dieu surveille sans cesse, qu'il conduit par la main, à qui il apprend les lois de la vie et que, par des leçons précises, il ramène au chemin. Bon gré, mal gré, tôt ou tard, nous devons suivre la Loi ; son amour vient à bout de notre folie ou de notre ignorance.

Les Injustices apparentes.

Ce que nous venons d'examiner donne une raison plausible à la présence en l'homme des vices et des vertus d'origine. Il emporte dans la suite de ses existences les défauts et les qualités des véhicules qu'il a édifiés au cours des siècles. Les infirmités les plus graves mêmes, telles que la folie et l'idiotie, nous apparaissent sous un jour nouveau, comme des moyens de faire mieux comprendre à l'âme l'étendue et la profondeur de ses fautes passées. Il reste pourtant un certain nombre de faits paraissant échapper à la loi de justice que notre cœur réclame et exige pour toutes choses : ce sont ces apparentes exceptions que nous allons essayer d'éclairer de quelques rayons de la lumière que la Théosophie nous apporte.

La Souffrance des animaux.

En tête de la série de ces cas qui révoltent ou désespèrent se trouve la souffrance des animaux, souffrance continue, partout présente, inhérente semble-t-il aux nécessités des organismes inférieurs, partout cruelle et imméritée ; sans cesse

(1) L'initiation.

les faibles et les moins doués, parmi eux, servent de pâture aux forts ou aux habiles ; l'énorme cétacé engloutit des milliers de petits poissons, la patiente araignée passe sa vie à guetter et surprendre les mouches imprudentes, le serpent fascine l'oiseau, le tigre déchire le daim, et l'homme, plus cruel que tous les êtres réunis, prélève sans besoin un effroyable tribut sur ses frères inférieurs. Quelle cause trouver à la souffrance et à la mort d'êtres parfois à peine conscients de leur existence ? Quels crimes a bien pu commettre cet animal affectueux et intelligent, le chien, que le hasard rend victime de la science expérimentale et qui se traîne endolori, avec une apitoyante résignation, vers la table du vivisecteur ? Que devient la Providence muette et impassible ici devant le carnage, là devant la froide cruauté ?

La Théosophie affirme que la Loi qui dirige la justice dans l'humanité protège et guide l'évolution tout entière. Dieu se sert des mêmes poids et des mêmes mesures pour l'homme et pour la brute, et par l'étude patiente de la Nature nous trouverons la clef de toutes les énigmes.

Elle nous dit d'abord que l'animal génère un karma puisqu'il agit ; elle nous montre ensuite que la valeur morale de ses actes dépend des corps mis en jeu, et que sa responsabilité est représentée, comme chez l'homme, par la nature des corps agissants et la qualité de l'énergie émise. De sorte que l'animal dépourvu de tout développement mental ne pourra recueillir de ses actes ni joie ni souffrance mentales, — et l'immense majorité des animaux se trouve dans cette catégorie. — D'autre part, aussi longtemps que la sensation n'est pas développée en lui, l'animal ne peut ressentir ni plaisir ni douleur. Nous voyons une lente et très progressive échelle dans le mental et la sensation ; deux échelles parallèles montrant un système nerveux, c'est-à-dire un appareil sensitif en étroit rapport de développement avec l'intelligence.

Jusqu'assez haut dans l'animalité il n'y a qu'une sensibilité obtuse, pratiquement nulle : l'insecte que l'homme écrase sur sa route perd la vie sans douleur, se réincarne presque aussitôt et ne subit, en somme, aucun retard d'évolution ; la sensation du choc qui lui donne la mort est même utile à la construction du centre qui, plus tard, lui donnera les premiers rudiments du « moi ». L'animal qui ne peut occasionner consciemment à autrui, ni peine, ni plaisir ne peut, à son tour, par son insuffisance nerveuse, éprouver ni peine ni plaisir : et quand, beaucoup plus tard, son développement sensoriel l'aura rendu capable des premiers éléments de la sensation, des rudiments d'intelligence lui permettront de causer autour de lui, plus ou moins consciemment, peine ou plaisir. Lorsque le mental est devenu bien apparent et que le

représentant inférieur de la volonté — le désir — fait de lui un être moral rudimentaire, il possède un système nerveux suffisamment développé pour lui permettre, à la fois, de porter un trouble plus volontaire autour de lui et d'en recevoir un contre-coup plus douloureux, — le Karma créé devient de plus en plus net, de plus en plus complexe, et rejette sur son auteur des responsabilités de plus en plus douloureuses.

Répétons-le donc : la responsabilité et ses compagnons, le plaisir et la souffrance, ne sont possibles qu'avec un système nerveux bien développé : la punition est toujours proportionnée à la faute dans la Nature.

L'on disait autrefois, dans l'enseignement théosophique, que l'âme de l'animal faisait partie d'une collectivité d'âmes semblables, enfermées ensemble dans un véhicule spécial qui leur servait de matrice collective aussi longtemps que leur développement ne leur permettait pas une vie isolée, en dehors des périodes d'incarnation. Et l'on en tirait la conséquence que cette collectivité d'âmes, malgré les diversités d'action de ses individus, partageait exactement les mêmes joies et les mêmes peines, — en somme évoluait collectivement, ce qui laissait persister, dans la distribution de la douleur ou du plaisir chez les animaux incarnés, des inégalités toujours injustifiées et parfois si cruelles et disproportionnées que l'injustice devenait criante.

Cet enseignement n'était qu'une esquisse de la vérité, qu'une étude plus détaillée devait compléter plus tard. Et voici ce que nous avons appris depuis :

L'animal, comme l'homme, est essentiellement composé d'une étincelle divine incarnée dans un bloc de matière individuel un bloc de sept atomes-types, de sept germes dont chacun constitue la base permanente de l'un des sept corps que l'évolution développera lentement dans les êtres au cours des âges (1). Quand l'un des corps de l'animal disparaît — par la mort le corps physique, par exemple, — le germe qui lui sert de base demeure dans le bloc atomique individuel et sert de moyen de reconstruction au corps qui en dérive. Il en est de même pour les autres centres atomiques que la mort dépouille de leurs corps : sous l'influence des corps dont ils sont le centre basique, ils se modifient sans cesse, enregistrent les vibrations reçues, les gardent comme potentialités évolutives, et sont, en somme, de véritables germes, — les germes des corps qu'ils développent. Ainsi sont conservées et transmises de vie en vie les qualités acquises par ces corps, de sorte que

(1) Et dont trois sont actuellement développés en l'homme — le corps physique, astral et mental, — les autres étant encore à l'état germinal.

les atomes permanents individuels sont, en même temps, et des germes et des agents karmiques. Tel animal qui a développé une grande intelligence la conserve potentiellement dans l'atome mental ; celui-ci lui permet de revenir à l'incarnation avec un corps mental plus parfait, ce qui non seulement explique le progrès évolutif chez l'animal, mais confirme ce que l'intuition murmurait à la raison révoltée contre l'injustice : la présence partout, chez tous les êtres, chez les plus infimes mêmes, d'un mécanisme réalisant le principe de la conservation de l'énergie, laquelle, chez les êtres, est représentée par des qualités et des défauts, par du bien et du mal. Ce mécanisme est assuré par les germes permanents ; de sorte que le Karma, nul d'abord, se présente peu à peu et grandit avec l'intelligence, ce qui rend aisé de comprendre que la responsabilité du chat qui s'amuse d'une souris ou du chien qui, à la chasse, déchire avec rage un pauvre cerf forcé est bien plus grande que celle de la baleine engouffrant par besoin et presque sans calcul des milliers de victimes presque dépourvues de mental et de sensation. L'on découvre en même temps que, grâce à ces atomes-germes permanents, qui lui conservent une individualité au milieu des âmes animales de la matrice collective du groupe auquel il appartient, chaque animal a un Karma personnel et que ce Karma se transmet de vie en vie. La justice nous apparaît alors, chez l'animal, revêtue de cette même précision mathématique, qui, chez l'homme, avait pacifié et consolé notre esprit inquiet.

Lorsque, exceptionnellement, nous sommes en présence, chez un animal supérieur, d'une souffrance aiguë et prolongée, soyons certains que la justice reste entière et qu'une nouvelle déchirure du voile de la Nature nous en donnera la clef. Plus nous saurons, moins nous oublierons le message consolant des Aînés qui nous affirment que tout est juste, que tout marche vers le Bien, et qu'au gouvernail de la nacelle de tout être, l'Amour divin est nautonnier.

Les morts-nés et avortons.

Si les infirmités de naissance trouvent, comme nous l'avons vu, leur explication dans la rétribution de graves fautes passées, quelle raison peut-on invoquer pour des accidents apparemment si inutiles, puisqu'ils ne sauraient avoir une influence sur les Egos auxquels ces corps détruits aussitôt que construits étaient destinés.

La cause de ces morts prématurées se trouve souvent dans un vice de construction du fœtus ou une maladie de l'embryon dont la matière est modifiée par une cause imprévue,

au cours de la grossesse : maladie de la mère, frayeur, impression mentale sur le constructeur (1), etc. Dans ce cas, le corps devenu inutile est expulsé, et c'est tout au plus si l'événement est utilisé comme une douleur karmique parmi toutes celles qui assombriront la vie des parents.

Le Karma collectif.

Les lois des groupements humains affectent chacun des individus qui les composent et les emportent, malgré eux, dans les tourbillons de leur vie d'ensemble. L'opprobe ou l'honneur qui s'attachent à une famille ou à une nation rejaillissent sur leurs membres. Les douleurs d'une guerre frappent tous les citoyens ; ses dangers menacent chacun de ses soldats ; en s'abattant sur une contrée un fléau s'impose à ceux qui l'habitent ; quand un vaisseau sombre, il engloutit les passagers dans un même destin. Lorsqu'une association produit d'heureux résultats, les associés y participent dans une mesure souvent très indépendante de leurs efforts personnels. Où est la justice, dira-t-on ?

La solidarité est la plus stricte de toutes les obligations parce qu'elle touche à l'essence même de la vie. Comment les cellules d'un même corps pourraient-elles échapper aux modifications de la circulation qui les nourrit ? L'humanité est un rameau de l'arbre des êtres, ses feuilles participent également à l'action de la sève, elles se déssèchent ou se dilatent selon la parcimonie ou l'abondance des apports. Les hommes ne sont nulle part séparés ; ils paraissent l'être sur le monde physique, mais, là même, leur isolement n'est pas complet ; ils plongent et respirent tous dans une atmosphère physique faite de leurs déchets : de ce qui crée l'encombrement physique et moral et les épidémies qu'il comporte. Si l'homme peut parfois échapper, jusqu'à un certain point, à cette atmosphère en s'isolant, les nécessités de la vie l'obligent à retourner dans les centres : l'association est la loi. Le rayonnement éthérique des corps est beaucoup plus étendu que celui de leurs émanations plus denses et il est presque impossible de sortir de l'atmosphère subtile qu'ils créent. Quant à échapper à l'influence de l'atmosphère astrale et plus encore de celle de la mentalité, il n'y faut pas songer : elles sont le sol même de notre évolution morale et nous ne pouvons nous abriter de leurs dangers que par la pureté parfaite de nos corps (2). Nous ne signalons l'atmosphère spirituelle créée

(1) L'être à qui les divinités karmiques confient la construction du corps en gestation.

(2) Chapitre I.

par la présence, parmi nous, des quelques hommes divinisés, qui assistent l'évolution humaine terrestre, que pour nous en réjouir. En elle nous puisons, quoique inconsciemment, pour le moment, la vie du Logos, ce qui développe le germe de notre vrai nous-même, — l'homme divin du futur.

Les atmosphères sont donc d'autant plus étendues que la matière qui les constitue est plus subtile, comment, dans ce tourbillon qui entraîne toutes les cellules humaines, n'y aurait-il pas une large communauté du bien et du mal ? Mais il n'y a là nulle injustice. L'homme véritable n'est pas le corps visible, ni même le corps mental, c'est l'étincelle divine. Et les étincelles divines de tous les hommes sont l'unité collective qui a pour corps l'ensemble des corps isolés que nous regardons, par ignorance, comme nôtres : Un seul corps, une seule âme, telle est la vérité, la vérité vérifiée au moment sublime de l'Initiation. La séparation n'est que pour les reflets monadiques, pour les « hommes » divers que nous avons étudiés au début de ce travail (1) et même pour ces « mois » illusoires, la Providence a eu soin d'être juste comme nous l'avons vu et comme nous allons le rappeler. L'apparente séparation, due à l'imperfection du monde fini, est une illusion nécessaire au développement d'un centre, d'un « moi » dans la monade infinie, à la naissance de l'infiniment petit dans l'infiniment grand. Mais l'humanité est unité dans son cœur, dans ce qui est, en elle, le plus vrai ; elle ne paraît multiple que dans ses portions les plus extérieures, dans ses extrémités. Ainsi l'enfant localise son « moi » dans la tête tandis que le sage le sent tressaillir dans son cœur. Chaque pas en avant d'un humain fait avancer l'humanité entière ; tout recul individuel la fait reculer. Les unités peuvent s'élever plus ou moins haut, unir leur conscience avec des représentants plus ou moins altiers de la hiérarchie, avec la Tête même de celle-ci ; nul ne peut se séparer de la branche à laquelle il tient tanque la vie spirituelle de la race totale n'est point pleinement épanouie.

Cette étroite, inévitable, heureuse solidarité, cause de tous les aspects du Karma collectif, n'influence fortement que l'évolution des principes supérieurs des individus. Tout ce qui concerne leurs aspects moins unifiables, ce qui fait pour nous les « mois » (2) illusoires qui sont séparés des « mois » des autres hommes, échappe largement à son influence. Par un admirable soin de la justice, les vies individuelles immergées dans les vagues tourmentées de l'océan de la vie sont étroite-

(1) Chap. I.
(2) Voir le chap. I.

ment surveillées et toute une armée de Dévas (Anges) se dévoue pour sauvegarder cette masse d'intérêts individuels au milieu de la mêlée confuse des êtres.

La pieuse tradition de l'ange gardien attaché à l'homme durant son incarnation, surveillant sa vie entière, préservant son enfance en particulier, repose sur une réconfortante vérité occulte. Ce protecteur invisible fait les vies protégées, ces grands capitaines que nulle balle ne touche, ces explorateurs audacieux qu'aucun péril n'atteint, ces hommes marqués en naissant du sceau du succès ou de la gloire, — tous ceux nés sous une heureuse étoile. C'est par ces compagnons invisibles que la justice peut être rendue au milieu des conflits de toute nature, qui encombrent le champ de la vie, et dont les forces atteindraient fatalement les humains qui s'agitent parmi eux, si la Sagesse divine n'avait préposé des serviteurs spéciaux à l'œuvre de la préservation individuelle.

Nombreux et frappants sont les exemples de cette providence particulière autour de nous ; peu connus pourtant parce qu'ils échappent à notre attention, ou parce qu'une fois produits, ils s'enfuient bientôt de notre souvenir, ou parce qu'ils sont ternis par le doute de notre siècle sceptique et railleur. Mais il n'est personne peut-être qui n'en ait connu des exemples. Il y a quelques jours à peine le *Liban* (1) sombrait en rade de Marseille et plus de la moitié des passagers coulaient à pic avec le navire. Parmi les sauvés l'on citait un enfant de quelques mois qu'un aide invisible a soutenu sur l'eau jusqu'à l'arrivée des secours, pendant que sa mère était entraînée dans le remous du navire qui sombrait.

Tout homme, qui dans son Karma, ne possède pas de dette pouvant exiger la mort de son corps, sortira sain et sauf du plus terrible désastre. Le plus souvent, les événements l'écarteront du lieu du sinistre et si la Providence n'a pu se servir de ce moyen, elle interviendra directement au moment critique et conservera la vie à ceux qui ne la devront pas à la Loi. Ils feront partie du petit nombre des sauvés qui échappent aux désastres même les plus graves. Quand notre vénéré Président, le colonel Olcott, prit passage pour San Francisco, sur le navire qui devait sombrer dans l'avant-port de cette ville, la Providence le fit céder aux instances des membres de la Branche théosophique d'Honolulu qui le priaient de leur consacrer quelques jours et d'attendre le courrier suivant : il évita ainsi la mort. D'autres fois, au contraire, la destinée pousse, pour ainsi dire, ses victimes vers les lieux du châtiment. Au moment de la catastrophe de Saint-Pierre de la Martinique, bien des habitants, effrayés par les grondements

(1) Vers le 12 juin 1903.

du volcan, prirent la fuite avant l'éruption, tandis que d'autres, que leur devoir n'obligeait pas à venir dans la ville, — la femme du gouverneur par exemple, — pour une raison ou pour une autre, se présentèrent d'eux-mêmes sur les lieux maudits pour y succomber.

Le Karma familial et national.

Les sphères familiale et nationale fournissent un champ précieux à l'accomplissement karmique ; elles forment la base de l'évolution de la destinée individuelle. L'homme, en effet, est aidé ou entravé par sa famille, il en reçoit bonheur ou souffrance selon ce que la destinée tient en réserve pour lui.

La civilisation d'une contrée, avec la culture artistique ou intellectuelle qu'elle possède et la moralité qui lui est propre, est aussi un très précieux instrument karmique et il est facile de comprendre qu'elle satisfasse les exigences de la justice plutôt qu'elle ne s'y oppose.

Le Sexe.

On peut en dire autant du sexe. L'homme et la femme ont chacun leurs aptitudes, leurs avantages et leurs désavantages. Une incarnation féminine donnera à l'Ego des leçons qu'un corps mâle ne pourrait lui fournir. Tout ce qui appartient au domaine de l'affection, de la patience et de la douceur ne s'acquiert bien et vite que par l'incarnation féminine ; les incarnations masculines développent surtout la force, l'énergie, l'activité ; l'intelligence trouve dans l'homme une expression plus concrète, la femme la manifeste sur son aspect intuitif, de sorte que la bonne Loi, par le sexe, imprime dans les âmes les qualités qu'il leur importe le plus de développer à un moment donné. Telle nature froide et rude s'équilibre par la chaleur affectueuse développée au cours d'incarnations féminines ; telle autre faible, ou trop sensible, prend de l'énergie par son passage à travers des corps d'hommes. Les races jouent un rôle analogue : l'oriental représente l'élément féminin, l'européen l'élément masculin. La Providence est donc bonne mère et non injuste en donnant aux âmes des corps capables de développer harmonieusement leurs qualités et d'atténuer les arêtes trop tranchantes de certains défauts.

Nous ne pensons pas avoir à traiter ici le problème de l'Inégalité des conditions ; notre travail tout entier tend à prouver que nul ne doit se plaindre de son sort, puisque le milieu qui nous échoit, les facultés que nous possédons, la somme de félicité ou de douleur qui nous est dévolue, sont

des facteurs créés par nous de toutes pièces au cours de nos vies successives. Nous nous bornerons à constater que ce problème n'a été résolu nulle part aussi complètement et d'une façon satisfaisante que dans la théosophie.

Les Victimes expiatoires.

Abordons maintenant un point intéressant pour ceux dont le christianisme a bercé les jeunes années. Cette grande religion semble parfois recéler ses perles les plus brillantes dans les plus obscurs ou les plus irrationnels de ses dogmes, aussi, ne faut-il point la condamner hâtivement ou sans réserve, mais se borner à rejeter sa lettre morte qui, il faut le reconnaître, mérite de l'être par son absurdité et ses outrages à la raison. Il faut ensuite s'armer de la torche théosophique et descendre avec précautions dans ses cavernes obscures.

Nous voudrions dire quelques mots de la tradition qui concerne les victimes expiatoires.

Est-il possible de prendre la responsabilité d'autrui? ou, en d'autres termes, est-il possible d'empêcher un homme de recevoir la réaction de ses actes? Nous pouvons, hardiment, répondre : non. La série d'effets réactifs immédiats qui s'opèrent en même temps que les actes s'accomplissent (1) ne peut être évitée, puisqu'elle est liée aussi indissolublement à ces actes que le recul du fusil à la déflagration de la poudre. Ce premier résultat est si visible, si précis pour un étudiant de la théosophie, qu'il échappe à toute contestation. Et il nous paraît que les autres facteurs de la série réactionnelle, pour être moins apparents, n'en sont pas moins étroitement liés à la cause dont ils font partie intégrante. Comment serait-il donc possible à un tiers de prendre sur soi les résultats des actions d'autrui, en d'autres termes, comment pourrait-on expier les fautes des autres?

Pourtant, la solidarité humaine est si étroite qu'il ne semblerait pas impossible que certains effets tardifs de l'action pussent, sous certaines influences, être canalisés et dirigés vers d'autres centres de forces que celui qui les produisit : cette déviation est possible mais ne peut être effectuée qu'avec l'assentiment de la loi karmique. Il nous semble impossible, en effet, que la Loi refuse à un être le fruit de ses actes, c'est-à-dire la connaissance qu'ils contiennent. Comment le prodigue et l'imprévoyant apprendraient-ils la valeur de la modération et de la prévision si la fortune et le succès couronnaient leurs folies? D'ailleurs, nous considérons, bien à tort, la douleur comme une punition et le bonheur comme

(1) Voir chap. I.

une récompense, car celui-ci est souvent un sérieux danger et celle-là notre auxiliaire le plus utile. Une vie facile est une source féconde de fautes ; la souffrance est un frein au mal, une sentinelle attentive et un conseiller précieux. Nos périodes de bonheur sont souvent aussi celles de nos erreurs ; le fardeau de la douleur nous fait poser le pied avec soin, nous rend prudents et nous évite les chutes. Qui n'a pas souffert n'a pas grandi. Il ne serait donc ni juste ni bon d'échapper aux conséquences de ses actes, bons ou mauvais.

*
* *

Pourquoi voit-on, alors, la douleur frapper les saints, et pourquoi certains d'entre eux ont-ils appelé volontairement la douleur dans la conviction qu'ils pouvaient ainsi diminuer celle du monde? Sainte Lidgwine exultait de joie pendant que la pourriture émiettait ses membres ; elle voulait souffrir pour que l'humanité souffrît moins.

Le problème est obscur, est difficile, et pour essayer de l'éclairer il nous faut revenir au passage du chapitre de la Providence, où nous avons traité de l'épuration de l'atmosphère morale de l'humanité. Le Logos, servi par une puissante hiérarchie, rend limpides les eaux de la vie troublées par l'ignorance humaine ; il empêche le méphitisme moral de rendre l'air irrespirable, et neutralise toutes les forces de mal qui ne doivent pas être utilisées par la Loi pour donner des leçons aux hommes. Les forces à détruire sont alors placées volontairement dans le cœur d'un aide divin comme dans un creuset où le feu de l'amour va les comburer et les transmuer en forces de bien. Cette transformation, chez les êtres libérés, s'opère par l'effort non douloureux. Chez les hommes qui entrent à peine sur la voie divine, elle s'effectue avec souffrance ; la douleur et l'angoisse convulsent les fibres de l'âme comme le feu tord les rameaux de l'arbre qu'il dévore. L'âme n'entreprend cette tâche que lorsqu'elle est sûre de sa force, lorsqu'elle est certaine de rester maîtresse des forces de mal et de sortir de la lutte sans souillure. Elle accroît ainsi la force et assure plus solidement sa maîtrise des énergies mauvaises, en même temps qu'elle collabore à l'évolution et aide l'humanité. Mais la lutte chez les saints est d'habitude toute morale ; elle ne frappe point leur corps. A quoi donc attribuer les souffrances physiques de certains mystiques? Nous croyons que ces exceptions s'adressent à des âmes suffisamment élevées pour prendre part au travail des disciples (1)

(1) Le disciple a reçu la première Initiation et est guidé directement par un Aîné, un Maître.

et qui collaborent alors à l'épuration de l'atmosphère morale de l'humanité. Mais, il ne peut s'agir d'une expiation pour autrui en aucun cas.

Il est possible pourtant, bien que nous ne puissions l'affirmer, que, parmi les forces à transmuer, il s'en trouve qui étaient destinées à des Egos divinisés déjà et n'ayant plus de leçon à prendre, et que, dans ce cas, la compassion divine des Aînés les détruise volontairement pour éviter, aux âmes libérées, une douleur inutile. Nous sommes si ignorants que lorsque la raison nous indique une semblable possibilité, nous ne pouvons, en la rejetant, refuser de croire aux sacrifices les plus extrêmes de l'Amour divin.

*
* *

Il est des cas enfin où le sacrifice est plus que possible, raisonnable et bon : il est urgent. Quand les fautes d'une association indispensable à l'évolution de l'humanité, — la Société Théosophique par exemple ou l'une des grandes Religions, — ont mis cette association en péril ; quand la jalousie, la haine, les critiques acerbes de ses membres ont accumulé sur elle des nuages orageux et que la foudre, guidée par les agents de la contre-évolution, est prête à éclater pour détruire, le fondateur ou l'un des soutiens de l'association peut s'offrir en holocauste et recevoir volontairement sur soi les forces destructives : la société, la religion est sauvée, mais la responsabilité de ceux qui ont fourni des forces à l'orage demeure tout entière ; la victime expiatoire est, dans ce cas, toujours frappée dans son corps physique, car ce corps absorbe, par sa résistance, une énorme quantité de force subtile et l'orage est ainsi rapidement conjuré. Les spectateurs ignorants de ces drames invisibles s'étonnent que tel ou tel Fondateur chef de l'association soient sifortement éprouvés dans leur santé physique, alors que leur Karma ne semblerait pas pouvoir leur imposer un aussi lourd service. Ces exemples fréquents autour de nous devraient faire le sujet de sérieuses méditations de la part des membres de la Société Théosophique ; ils pourraient ainsi mieux estimer à sa vraie valeur leur responsabilité vis-à-vis du mouvement dans lequel ils sont entrés. N'oublions pas que toute pensée hostile, toute haine, tout soupçon vis-à-vis de nos frères de la Société vont se fixer dans son centre de mal, — le centre négatif nécessaire à tout organisme, — et l'intensifient, et que nous collaborons ainsi, à notre insu, à un orage futur et aux souffrances que nos chefs porteront pour le dissiper.

Si chacun des membres de notre Société vivait avec l'amour de ses camarades et de ses chefs au cœur, s'il consi-

dérait leurs fautes ou leurs imperfections avec la tolérance affectueuse qu'il aurait pour les membres de sa propre famille, les forces de bien seraient bientôt si puissantes que le développement et les bienfaits de la Société Théosophique deviendraient inappréciables.

(*A suivre.*) **Dr Th. Pascal.**

La première leçon de Théosophie à donner

(*Fin*).

***

Ainsi donc on nous annonce des ascètes nouveaux, sans foi, sans culte, sans divinité, des religieux sans religion, uniquement consacrés à l'étude de la science, ou, ce qui est la même chose, à la recherche de la vérité. Prédiction étrange, bien propre à surprendre le psychologue, mais que le théosophe recevra sans surprise. Ne savons-nous pas que le temps approche où le culte du vrai dominera et inspirera toutes les formes religieuses? Et notre devise théosophique, gage et promesse de cet avenir meilleur, ne proclame-t-elle pas que *la vérité est au-dessus de toutes les religions*? Ne savons-nous pas aussi que le véritable esprit scientifique cherche, non pas des faits, mais des lois, non pas les apparences, mais les réalités, que, derrière les effets, il veut découvrir les causes et derrière les attributs, innombrables et ondoyants, il veut saisir la substance, immuable, une, éternelle. Connaître l'Unique, cela seul peut le satisfaire. Soif antique du savoir, faim sacrée de la sagesse toujours impatiente, toujours inapaisée depuis les premières lueurs de l'intelligence humaine, aiguillon divin qui presse et accélère la marche de l'homme, je te découvre et te salue dans l'ardente curiosité du savant moderne. C'est toi, ô le plus noble des désirs, tourment béni de la connaissance, c'est toi qui conduisais jadis les grands intellects de la Grèce aux écoles de Pythagore et de Platon, c'est toi qui ramèneras aux mêmes disciplines, aux mêmes purifications, aux mêmes épreuves, les puissants esprits de la science du jour. Car, la vérité demeurant identique à travers les fluctuations du monde, la méthode pour l'approcher reste immuable. Elle est en nous, cette vérité éternelle, elle est nous-mêmes, elle est l'essence même de notre être. Nous ne la voyons pas, car nous la cherchons au dehors, alors qu'elle

réside au dedans. Entre elle et nos regards se dresse une muraille opaque de nuées que ni les sens, ni l'intellect ne peuvent percer. Muraille d'égoïsme, de préjugés, de désirs, de haines, de passions, qui nous enveloppe et nous sépare du Dieu que nous portons en nous. Muraille que nous avons édifiée nous-mêmes avec nos actes, nos émotions, nos pensées, et que nous devons abattre pour nous réunir à notre divinité cachée.

L'opération mystérieuse du retour de l'homme au divin s'accomplit donc par la destruction de l'égoïsme, par l'anéantissement de la personnalité, par le sacrifice et le détachement de toutes choses. La méthode n'a pas varié depuis le commencement des siècles. Elle a toujours été enseignée et toujours, nous dit-on, elle a mené ses disciples à la possession de l'éternelle vérité. Quoi d'étonnant que les savants modernes, devinant son efficacité, veuillent s'y soumettre à leur tour? Quoi de plus consolant et de plus rassurant pour l'avenir qui s'approche? Si les confréries nouvelles que nous annonce la *Revue philosophique*, si ces congrégations scientifiques parviennent à prendre corps, ne verrons-nous pas renaître et refleurir ces antiques écoles dont les portes furent jadis fermées par les empereurs chrétiens, ces centres de savoir où la recherche de la vérité comportait, comme degré préliminaire, la pratique de la vertu, la purification du corps et de l'âme? Il est permis, du moins, d'en accueillir l'espoir. Les temps paraissent favorables, et, dans ce renouveau spirituel que nous prédisent de sagaces observateurs, la part du théosophe peut être grande. Il peut aider la science à retrouver le chemin de la vieille sagesse. Il le peut, il le doit. Les règles en honneur dans les communautés orphiques, dans les écoles pythagoriciennes, chez les néoplatoniciens, chez les gnostiques d'Alexandrie et de Rome, n'ont point cessé d'exercer leur bienfaisante tyrannie sur les âmes altérées de vérité. Elles sont la base de l'enseignement théosophique, elles sont le *yoga* que révèlent et qu'expliquent les plus beaux et les plus précieux de nos livres. Elles n'ont rien perdu de leur pouvoir. Elles forment encore, en Occident comme en Orient, des chercheurs d'élite, des étudiants dévoués. Aujourd'hui, comme autrefois, elles conduisent au vrai, au réel, à l'éternel. Aujourd'hui, comme autrefois, elles font des savants et des saints, elles mènent à la science par la sainteté.

Voilà ce que le théosophe a mission de proclamer et d'enseigner. Voilà le secours qu'il peut donner à la science. Déjà nous avons vu que près du chrétien, près du catholique, il avait un devoir tout semblable. Faire du chrétien, un saint, au nom du Christ, faire du savant, un saint, au nom de la vérité, tel est le double idéal que nous devons nous proposer

dans nos rapports avec l'un et l'autre. Parlons à chacun le langage qu'il comprend et qu'il aime. Dirigeons leurs pas vers l'idéal qu'ils cherchent, le Christ et la vérité.

*
* *

Mais le Christ et la vérité ne se séparent pas. Les deux chemins de la piété et de la science, si divergents qu'ils semblent, au pied de la montagne, se rejoignent sur les hauteurs. Et, quelque temps après s'être mis en route, l'homme de foi et l'homme de science se rencontreront, découvriront qu'ils vont au même but et servent le même maître. Leur vieil antagonisme tombera; la fraternité, si longtemps oubliée, reprendra sa place dans leurs cœurs, et nous verrons se renouer l'antique alliance de la science et de la religion. Temps lointains, sans doute, mais qu'il est en notre pouvoir de hâter. Oui, nous avons ce pouvoir, nous qui ne sommes ni des savants, ni des saints, nous pouvons préparer et déjà réaliser cette si désirable réconciliation. Nous savons que l'union et la paix sont, à cette heure, les plus pressants besoins de l'humanité. Nous appartenons à une société qui a été fondée par dessus tout pour établir cette concorde indispensable. *Former un noyau de fraternité universelle*, tel est le premier de nos statuts; élargir ce foyer d'affection mutuelle, étendre graduellement son influence sur la surface entière du monde, tel est notre premier, notre plus grand devoir, comme théosophe. Tel est aussi le début de l'enseignement théosophique.

*
* *

Nous n'avons envisagé, dans les considérations précédentes, que le savant et le chrétien. Mais, en réalité, nul ne doit être exclu de ce premier enseignement. Les incrédules et les croyants, les hommes d'action, les hommes de science, les hommes de foi, tous, doivent, dans une mesure appropriée, recevoir la part à laquelle ils ont droit. Envers tous nous avons une dette, et nous sommes revenus sur la terre, nous sommes entrés dans la Société théosophique, pour payer nos dettes.

Sans doute l'œuvre est bien lourde et nous sommes des ouvriers bien faibles. Mais il ne nous est pas demandé de l'accomplir d'un seul coup. Si petit que soit notre effort, il ajoute à la somme des forces spirituelles dont disposent les grands protecteurs de l'humanité. Si débile que soit notre épaule, elle aide à pousser insensiblement la roue immense de l'évolution, elle en accélère un peu la vitesse, d'une fraction de seconde, peut-être. Mais pourquoi nous en désespérer? Les

millions de siècles du grand cycle solaire sont composés de fractions de seconde, et nos efforts accumulés pendant des jours, des années, des existences, finiront par venir à bout de cette écrasante durée. Darwin a montré que les terres épuisées par la culture reprenaient leur force et leur fertilité grâce au labeur obscur des vers de terre. Il nous représente ces infimes animaux s'enfonçant, pendant le jour, dans les profondeurs du sol, en détachant une molécule d'humus et rapportant leur mince fardeau, chaque nuit, à la surface. Une seule molécule, quelques milligrammes, la charge d'un ver minuscule, et cela suffit à renouveler la jeunesse de la terre !

Nous pouvons accomplir une tâche pareille. Nous aussi, nous avons à régénérer les champs de l'humanité. Nous aussi, nous ne sommes que des ouvriers obscurs et chétifs. Mais un seul acte de sacrifice continuellement répété, une goutte de dévouement versée sans relâche sur la vaste étendue d'égoïsme qui recouvre et dessèche le monde, une seule goutte de fraternité persévéramment apportée, suffira pour ramener, sur notre globe, la fraîcheur et la paix de la vie spirituelle.

Héra.

VARIÉTÉ OCCULTE

LES SOURCES CACHÉES DE LA VRAIE MAÇONNERIE

(*suite.*)

La moindre des opinions qu'avaient les principaux Francs-Maçons, sur les Architectes africains, est fournie par Findel qui, quoiqu'étant un antagoniste déclaré, montre très clairement les bases mystiques cachées sur lesquelles s'appuyaient les formes extérieures maçonniques, et il importe pour nos recherches de citer en entier son témoignage venant à l'appui, comme il le fait à son insu, de l'hypothèse mise en avant, à savoir, que toutes les sociétés similaires à celles des Frères Africains, les Fratres Lucis et d'autres de la même sorte, n'étaient que les manifestations extérieures de forces cachées qui tentaient d'instruire le corps maçonnique tout entier dans la vraie connaissance mystique spirituelle, mentale etmorale. Findel dit :

« La Grande Loge d'Allemagne (1), plus loin, pré-

(1) Cette Loge « *Zu den drei Weltkugeln* » (Les Trois Globes), fut établie par Frédéric II, qui était son premier Grand Maître. Elle devint la la Grande Loge Mère d'Allemagne en 1744. Elle fut également la pro-

tend (1) que dans les Fraternités maçonniques du Moyen Age, outre leur art, une science secrète était cultivée, dont le substratum était un vrai mystère chrétien servant d'école préparatoire ou élémentaire et de marchepied vers la Maçonnerie de Saint-Jean, qui plus tard ne fut pas un simple système de morale philosophique, mais étroitement reliée à ce mystère. On concédait que la Franc-Maçonnerie de nos jours (Maçonnerie de Saint-Jean) sortait des Fraternités maçonniques du Moyen-Age, mais on prétendait, en outre, que dans les premiers temps il existait une société secrète qui travaillait à activer le perfectionnement de la race humaine, précisément de la même manière, et en usant des mêmes moyens, que ceux du système suédois, qui, en fait, suivait simplement la voie de son prédécesseur, étant dissimulée dans les Fraternités maçonniques, de telle sorte que notre société n'en est pas sortie mais s'est fait elle-même sa voie parmi elles. La science secrète, le mystère, étaient, en vérité, très anciens. Ce mystère constituait le secret des Rites des degrés les plus élevés qui n'étaient pas seulement tenus cachés au reste de la Confédération mais aussi aux membres appartenant aux degrés inférieurs du système lui-même. Ce mystère était pleinement confirmé par des documents que la Grande Loge conservait..... Cette légende secrète est la même que celle des Carpocratiens, d'après laquelle Jésus fit un choix de quelques-uns des Apôtres et leur confia une science secrète qui fut plus tard transmise aux prêtres de l'ordre des Chevaliers-Templiers et, par eux, aux Fraternités maçonniques, jusqu'aux Francs-Maçons actuels du Rite Suédois... Le système Suédois enseigne qu'il y a eu, dans tous les pays, des hommes qui ont adoré Dieu en esprit et en vérité et qui, entourés par l'idolâtrie et la superstition, ont su conserver la pureté de leur foi. Séparés du monde et inconnus de lui, ils ont gardé cette sagesse et l'ont transmise comme un mystère.

« Du temps des Juifs ils s'étaient servi des Esséniens, secte dans laquelle Jésus fut élevé et a passé la plus grande partie de sa vie. Ayant été instruits par Lui dans une connaissance plus parfaite des choses saintes, ils avaient enseigné en silence, au milieu des persécutions, ce qui avait été confié à leur garde (2). A l'époque des Sarrazins et des Croisades ils furent

tectrice de l'élément mystique en maçonnerie pendant bien des années.

(1) Findel avait discuté le point soutenu par la « Grande Loge », savoir que les porte-flambeaux de la véritable Maçonnerie se trouvaient non en Angleterre, mais en Ecosse.

(2) Comparez cette assertion, qu'un nombre comparativement restreint d'hommes avait reçu l'enseignement intérieur et la mission de le transmettre, avec ce qui a été noté sur « les hommes sages du Monde », dans la *Théosophical Review*, XXIII, 354.

tellement opprimés qu'ils durent finalement rechercher une protection du dehors. Le destin voulut, cependant, que sept d'entre eux, chrétiens de Syrie, poursuivis par des incroyants près de Bastrum, fussent recueillis par les Chevaliers Templiers et pris sous leur protection. Quand ils eurent vécu là un certain temps, ils demandèrent la permission de résider avec les chanoines et prébendiers de Jérusalem, parce que, là, la vie s'accordait mieux avec leurs propres habitudes et leurs inclinations. Cela leur fut accordé et Andreas Montebarreasis effectua l'union de ces Syriens avec les Chanoines, à qui, par gratitude, ils firent part de tout leur savoir ; ils firent si complètement, des prêtres de l'Ordre, les dépositaires de leurs secrets, que ceux-ci les conservèrent et les transmirent à d'autres sous certaines conditions.

« Ainsi, cette connaissance secrète, à laquelle il fut continuellement ajouté, a vécu au coin même de l'Ordre des Chevaliers Templiers jusqu'à son abolition. Le clergé fut dispersé pendant les persécutions qui suivirent, mais, comme le bras séculier ne les toucha pas, ainsi qu'il fit des Templiers, ils s'arrangèrent pour sauver nombre de leurs écritures secrètes, et lorsque les Chevaliers cherchèrent un refuge en Ecosse, ils fondèrent un chapitre à Aberdeen, dont le premier Prieur fut Petrus de Bononia. De cette place la science fut répandue, mais avec beaucoup de prudence, d'abord en Italie, puis à l'extrême Nord (Suède et Russie) et en France. En Italie, l'abbé Severin fut le gardien de la Vraie Science » (1).

Finden cite toute cette histoire d'une façon purement sceptique, et y ajoute des remarques personnelles adverses exprimant ses doutes et ses moqueries. Néanmoins l'histoire de cet enseignement secret est vraie et concorde, en ses détails, avec les relations que nous tenons d'autres sources. Les relations des Afrikanische Bauherren avec les Templiers et leurs traditions secrètes sont communes à toutes ces associations mystiques qui prétendaient, comme eux, avoir des vérités plus profondes et plus de connaissance spirituelle, en dépôt pour la race humaine.

(*A suivre.*) **Isabelle Cooper-Dakley.**

Echos du Monde théosophique

France.

Les Conférences dominicales de décembre, à Paris, ont été des plus savantes. Dans la première, M. Revel a traité de l'action des germes

(1) *Findel* (J.-G.) *History of Freemaçonnery*, traduit de la seconde édition allemande, par C. von Dalers, pp. 316-318 (London, 1866).

de la *vie une* dans la nature, en ce qui a plus particulièrement trait aux divers corps de l'homme ; dans la seconde, M. l'ingénieur Chevrier a montré que la seule induction scientifique intellectuelle pouvait faire discerner les principes qui régissent la mécanique des mondes invisibles dont les conditions étaient *semblables*, en *haut comme en bas ;* thèse ardue, bien développée par le conférencier et que nous pourrons présenter ultérieurement a nos lecteurs.

Les divers cours de théosophie se continuent de même avec succès. A celui du jeudi soir, M. R. A. a commencé une exposition aussi documentée qu'intéressante de tout ce qui attient au Corps mental.

Enfin l'année 1903 a été clôturée par diverses réunions de théosophes où ont été échangés les sentiments les plus cordialement fraternels. La revue fait de même, ici, à l'adresse de ses fidèles lecteurs et amis.

∴

La presse ordinaire a signalé la découverte faite par deux chimistes, M. M. Charpentier, de Nancy, et Blondot, de radiations humaines décelées par l'impressionnabilité du platinocyanure de baryum mis en présence d'un corps humain en état d'excitation physiologique. Cela nous paraît être le premier aperçu scientifique de l'aura physique humaine dont la théosophie a depuis longtemps publié des descriptions complètes ; voir, notamment, l'*Homme visible et invisible*, par C. W. Leadbeater, page, 109 et suivantes. Les données théosophiques, en cette matière, continueront à servir de jalons pour d'autres découvertes analogues, sans demander qu'on reconnaisse même l'antériorité de leurs dires. Mais il est un point que ne dépassera certainement pas la découverte scientifique, c'est celui des confins du plan physique, en ses sous plans éthériques, passés lesquels la méthode spéciale de la théosophie est absolument nécessaire et à l'exclusion de laquelle il ne peut y avoir que ramassis bibliographique d'à peu près décorés du titre illusoire de *traditions occidentales*, ou démarquages peu honnêtes de la donnée théosophique elle-même.

Angleterre.

Les pays de langue anglaise étant manifestement ceux où la théosophie est actuellement le plus répandue, il est naturel que s'y soit d'abord réalisée une idée depuis longtemps venue à bien des théosophes, à savoir la publication d'un journal ou d'une revue périodique ordinaire traitant les questions courantes de politique, de science, d'art, de littérature, de sociologie et autres aspects contingents de l'esprit humain, *au point de vue théosophique*, et les éclairant des vives et profondes lueurs de la véritable science de la vie. C'est ce que compte faire la revue anglaise *Broad views*, (Vues larges) sous la direction de M. Sinnett, vice président de la Société théosophique, ancien journaliste, à partir du présent mois de janvier 1904. On peut s'abonner à Londres, chez Kegan et Co, au prix de 15 shillings par an.

D'autre part, M. Scott Elliott, auteur de l'*histoire de l'Atlantide*, vient de publier, sur le titre de *the law of sacrifice*, une intéressante plaquette donnant des renseignements inédits sur les rites antiques et développant l'idée théosophique de la loi du sacrifice.

Portugal.

Un autre livre théosophique, encore, à signaler : *Miscellanea theosophica*, par T. Sobral, le même auteur dont nous avons parlé le mois dernière.

Amérique du Nord.

M. Leadbeater doit quitter prochainement les Etats-Unis et se rendre en Australie et en Nouvelle Zélande pour y continuer son action théosophique dans le monde. Notre éminent collègue ne sera sans doute pas en Europe avant l'année 1905.

A son récent passage à Cuba, le président H. S. Olcott y a inauguré plusieurs branches théosophiques qui ne doivent pas tarder, paraît-il, à se grouper en une section distincte.

Amérique du Sud

Au Brésil, de nouveaux centres théosophiques viennent de se fonder : à Pelotas, Etat du Rio Grande del Sur, le groupement *Dharmah;* à Campinos, état de Sao Paolo, la société *o mundo occulto*, dont la section théosophique, dirigée par Sr henrique Serra, semble faire du bon travail.

Inde.

Le colonel H. L. Olcott est arrivé le 3 décembre dernier à Adyas, de retour du long voyage qui nous a permis de le voir un certain temps à Paris. Il était en bonne santé et se disposait à présider l'Assemblée générale annuelle de notre société dont nous pourrons sans doute parler dans le prochain numéro.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*. janvier 1904. — La nouvelle année civile — Travail des Branches. — Renseignements.

Théosophist, *Organe présidentiel*, décembre 1093. — Clairvoyance dans le temps, par C. W. Leadbeater. — Vues modernes sur la matière, (fin) par William Crookes, M. S. T. — Sur les Avatars, par Ramachendra. – Le mouvement dans ce monde.

Vahan, *Section britannique*, décembre 1903, — Çà et là, sortes d'Echos du monde théosophique introduits dans la nouvelle manière de cet intéressant périodique et destinés à tenir aussi ses lecteurs au courant de ce qui se passe dans les autres milieux théosophiques. C'est ce

que notre revue fait depuis longtemps déjà. Demandes et réponses : sur les suggestions du soi supérieur.

Theosophical Review, *Angleterre*, décembre 1903. — Volonté, désir et émotion, par Annie Besant, — Sur le pouvoir constructeur du son, par Dyne.

Lotus journal, *Angleterre*, décembre 1903. — Théorie des apparitions, par C. W. Leadbeater. — Les sept portails.

Théosophia, *Hollande*, décembre 1903. — Sur l'individualité.

Théosophie, *Belgique*, décembre 1903. — L'harmonie universelle, par S. C. Chaterji. — Sur la réincarnation, par Aimée Blech. — Les vers dorés.

Sophia, *Espagne*. — Pas reçue.

Lucifer, *Allemagne*. — pas reçu.

Theosofisk Tidskrift, *Scandinavie*, novembre 1903. — Littérature.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*.. — Pas reçu.

Philadelphia, *Argentine*, 2e semestre 1902. — Cette revue ne paraît actuellement que semestriellement sous la forme d'un volume de plus de 300 pages, sans spécification de mois, et contient de nombreux articles originaux ou extraits d'autres organes théosophiques. Le tome VII fait arriver à l'année 1903. Chaque volume de ce genre constitue un intéressant ouvrage théosophique en langue espagnole.

Sophia, *Chili*, octobre 1903. — La théosophie actuelle, par le Dr Pascal. — La science et l'occultisme, par Revel.

South Africa Theosophist. — Pas reçu.

Theosophy in Australasia et New-Zeland theosophical Magasine, novembre 1903, — Perversions de vérités chrétiennes en dogmes chrétiens.

Prasnottara et Theosophic Gleaner, *Inde*, novembre 1903. — Sur les cinq prohibitions faites par Bouddha : meurtre, vol, débauche, mensonge et ivrognerie.

Revue Spirite, *France*, décembre 1903. — Les dieux des philosophes et le Dieu des spiritualistes, par Ed. Grimard. — Le pouvoir (supposé) des mauvais esprits, par C. Bera. — Le fantome de de Moltke.

Bulletin de la société psychique de *Nancy*, décembre 1903. — La mort et l'au-delà par Phaneg, où l'auteur présente, comme provenant soi-disant de la « tradition occidentale », quelques données qui ressemblent singulièrement, termes compris, à ce que publient depuis longtemps les ouvrages théosophiques sur le même sujet.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, décembre 1903. — Qu'est-ce que le Végétarisme, par le Dr Jules Grand, excellent article, sous tous les rapports.

Reçu aussi : *Reformador*, organe spiritiste, au Brésil, — Concordia, revue internationale à Paris. — Ère nouvelle, organe d'émancipation intégrale, idem. — Université de Paris, etc, etc.....

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

La Théosophie : Œuvre et doctrine, par le comte Prozor. Prix 20 centimes.

Cette instructive brochure nous parvient ce mois-ci seulement. Elle contient la déclaration lue à Genève, en séance publique (dans l'une des salles de conférences du Casino Saint-Pierre, en mars dernier) par M. le comte Prozor, porte parole du groupe théosophique de la cité.

En 24 pages serrées de petit in-8, M. le comte Prozor y a résumé admirablement la doctrine. Dès la première page, il établit que la théosophie repousse toute adhésion aveugle : « toutes les vérités sont dans l'âme à l'état germinal, elles ne deviennent vraies pour l'individu que lorsque elles se sont développées en lui, lorsque le cœur et l'esprit ont répondu à leur harmonie. Le criterium de la vérité est en nous et la valeur de la théosophie y trouve sa pierre de touche. La S. T. n'est ni une église, ni une secte, mais une Société d'études pour la recherche de la Cause première ». Un exposé des grandes lignes de l'enseignement théosophique suit cette déclaration. Ce n'est point une répétition banale de nos livres, mais une expression personnelle de vérités profondément pensées et bien assimilées, faisant naître à chaque ligne la réflexion et frappant le lecteur de nombreux traits de lumière.

Dr Th. Pascal.

Le Peuple-roi, Essai de sociologie universaliste, par Th. Darel (1).

Après deux intéressants livres antérieurs, Th. Darel vient de faire paraître, sur la sociologie et l'économie politique, un travail instructif à plus d'un titre utile. Cet ouvrage, s'il n'est théosophique qu'indirectement, est si rempli des idées maîtresses propagées par la S. T. que nous avons pu faire une exception en lui consacrant quelques lignes de compte rendu dans la Revue.

Le pseudonyme de Th. Darel cache le dévoué président d'une branche théosophique de Genève, l'un des ouvriers de la première heure dans la Théosophie helvétique, une femme dont les qualités littéraires et philosophiques se sont révélées dès son premier livre. Il nous dit ici, en dix chapitres, l'évolution du peuple, son âme, l'unité humaine et les trois grandes formes de gouvernement ; la propriété, ses origines, ses formes ; la production, et ses corollaires importants, la question agraire et les trusts. Il envisage ensuite les avantages et les inconvénients du travail mécanique, se préoccupe des assurances contre le chômage et la maladie, de la guerre, de la paix et de l'arbitrage ;

(1) Alcan, éditeur, prix 2 fr. 50.

il traite la question du rôle que la femme est appelée à jouer dans l'économie sociale et politique ; analyse l'anarchie et le socialisme ; étudie le capital, les lois dirigeantes des sociétés, et la responsabilité des citoyens; enfin, Th. Darel souligne que toute modification sociale doit s'accomplir par l'évolution.

« La famille, la Patrie, l'Humanité, sont la raison et le but « de l'évolution individuelle. Isolé, le citoyen ne peut rien, « n'est rien. Rattaché volontairement et consciemment au « *tout*, il devient cetout lui-même. Telle est la qualité suprême « du devenir populaire, telle est sa royauté, et *Vox populi, vox* « *Dei*, telle est sa devise. »

Ainsi termine l'auteur. Nous le félicitons de son œuvre et souhaitons bonne fortune au livre qui fait des vœux pour le bonheur, l'union, la paix et l'amour parmi les hommes.

Dr Th. Pascal.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE JANVIER 1904

E. R. (Belgique)	10 fr.
C. D. (Montargis)	8

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *LOTUS BLEU.*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle*, à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Le directeur et administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 FÉVRIER 1904

QUATORZIÈME ANNÉE NUMÉRO 12

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

RELIGIONS, RELIGION ET THÉOSOPHIE.

Les personnes qui commencent à étudier la théosophie demandent souvent quel intérêt il peut y avoir à devenir théosophe, si la religion suffit à donner la connaissance de Dieu et la vie spirituelle ?

On peut répondre de plusieurs manières à cette question et nous allons esquisser une partie de ce qui s'y rapporte.

La religion est quelque chose de plus que l'expression donnée par une croyance particulière à cette partie de la nature humaine qui cherche à agrandir la connaissance du divin. La religion, comme on l'entend généralement, est divisée en maintes religions : il y a l'Hindouisme, le Bouddhisme, le Judaïsme, le Christianisme, le Mahométisme, etc. Les croyances et les pratiques des adhérents de ces diverses religions diffèrent beaucoup entre elles. Les conceptions du Dieu qu'elles font adorer ne sont pas moins variées, et la plupart d'entre elles condamnent les croyants en un autre Dieu que le leur. C'est dans la considération de ce dernier point que nous trouvons la réponse à la question posée.

Et tout d'abord, il est absolument nécessaire d'établir une distinction marquée entre religion et religions. La religion est un facteur essentiel de la constitution humaine et ne saurait être ignorée, tandis que les religions, corollaires nécessaires de ce facteur, ont été le plus souvent défigurées et même souillées par le fait de croyances, de prescriptions et de défenses érigées par l'homme. Les religions se sont séparées de la science; au lieu d'insister sur l'unité de tous les êtres, elles ont concentré l'attention exclusivement sur l'âme individuelle et ainsi divisé les hommes, les familles et les races.

La théosophie, d'autre part, se référant au premier des principes susdits, unit les religions au lieu de les diviser ; elle montre que le haut idéal que doit poursuivre l'homme est l'union même de toutes les religions et elle répond ainsi à l'élément humain qui peut être appelé la vie de l'âme.

Pourquoi donc le sectateur de l'une quelconque des religions du monde a-t-il intérêt à se joindre au mouvement théosophique? Parce que, en le faisant, il réalise les premiers principes de toute religion qui sont d'*unir*; parce qu'il donne ainsi plus de vie à la religion particulière dans laquelle il se trouve, de telle sorte que celle-ci en devient la religion même, dans son sens le plus élevé. Cela n'implique l'abandon de quoique ce soit qui ait été une assistance spirituelle dans le passé ou puisse l'être dans le présent. On peut être aussi bon Hindou, Chrétien ou Musulman qu'auparavant. C'est non pas un abandon, mais une addition. Sous une telle influence, l'individu cesse d'être celui d'une religion particulière, mais il devient plutôt le membre essentiel d'une grande fraternité et il se trouve représenter les intérêts et le bien-être, non seulement de la communauté religieuse à laquelle il appartient déjà, mais ceux aussi de toute la manifestation de conscience de l'évolution. Partout où il y a tendance séparative, il peut y avoir des religions, mais non pas *la religion*, et, dans la mesure même où un système religieux élargit ses portes et reconnaît aux adhérents d'une autre croyance le droit de participer à son propre salut, ce système devient une vivante expression de la vraie et unificatrice force religieuse qui élève le Dieu intérieur à la hauteur du « Père qui est aux cieux ».

On peut objecter que tout cela peut se faire sans appartenir à la Société théosophique. C'est vrai, et il serait malheureux que la religion fut limitée aux membres de cette société. Il y a heureusement dans chaque religion, dans chaque race et dans chaque pays, des âmes qui ont évolué au point de trouver et réaliser l'unité de Dieu et de l'homme. Mais l'avantage qu'il y a de faire partie de la Société théosophique c'est d'exprimer ainsi, sur le plan extérieur et physique, un principe qui dans les autres associations ne se montre pas aussi bien.

Au point actuel de l'évolution humaine, il est de la plus haute importance de présenter l'idée de l'unité à tous les hommes. Notre race a dépassé le milieu du présent cycle évolutif; on ne doit plus s'attarder sur l'arc descendant de l'individualisme, mais il faut passer sur celui ascendant de la réalisation de l'unité. C'est pour cela que tout ce qui préconise l'unité de la race est de suprême importance et que ce qui favorise cette manifestation sur le plan physique peut renforcer aussi une Société dont le premier objet et la nature essentielle sont de reconnaître et de proclamer une telle unité.

Ne croyons pas montrer ainsi moins de respect ou moins d'obéissance aux pratiques de notre propre religion particulière. C'est le contraire qui a lieu, parce que la grande vérité de l'unité de toutes les consciences, le fait de savoir que la sagesse est une, et que toutes les religions diverses n'ont été, au

début, que les produits de cette sagesse une, ne peuvent qu'aider à comprendre les pratiques de chaque religion particulière où l'on a été tout d'abord conduit. L'étude comparée des religions montre que la grande vérité a été de tout temps enseignée à l'humanité par des sages, des rishis et des sauveurs... On ne doit donc qu'accueillir avec joie et communier de tout cœur à cette vérité essentielle, proclamée de nouveau par les grands instructeurs, que « *Tous les hommes sont frères et unifiés dans la vie divine.* »

Beula.

L'évolution de la Conscience.

(suite.)

Les âmes groupes (1).

En général, une âme groupe est une collection de triades permanentes contenue dans une triple enveloppe d'essence monadique ; mais elle se divise et se subdivise constamment à mesure que l'évolution s'avance, jusqu'à ce qu'enfin une âme groupe ne renferme plus qu'une seule triade. Dans la région éthérique du plan physique, les âmes groupes forment un trait défini et remarquable. Au commencement de la formation du type éthérique, on observe sept groupes, mais la division se produit rapidement avec la multiplication des sous-types distincts lorsque les précurseurs immédiats des éléments chimiques apparaissent et par conséquent les éléments et les minéraux qui en sont formés. Les lois de l'espace, par exemple, peuvent amener la division d'une âme groupe aussi bien que la spécialisation de son contenu, les triades permanentes. Ainsi une veine d'or, en Australie, peut amener la minéralisation de nombreuses triades dans une seule enveloppe, tandis que le dépôt d'une autre veine, dans les Montagnes-Rocheuses, par exemple, peut amener la division de cette enveloppe et le transfert d'une partie de son contenu en Amérique, dans sa propre enveloppe. L'âme-groupe (et son contenu) se divise parscission comme une cellule ordinaire, 1 devient 2, 2 devient 4, et ainsi de suite. Toutes

(1) Par suite d'omission, ce paragraphe des *Ames groupes* a été passé dans le cours du travail déjà paru sur l'Evolution de la conscience. Sa place normale se trouve après le paragraphe sur l'*Atome permanent* (fin de l'article de septembre 1903) et avant le paragraphe sur la *Conscience physique* (début de l'article d'octobre 1903).

les triades doivent passer par le règne minéral où la matière atteint sa forme la plus grossière et où la grande vague atteint sa limite de descente et commence à remonter. C'est là que la conscience physique doit s'éveiller ; la vie doit maintenant se tourner définitivement vers l'extérieur et reconnaître les contacts avec les autres vies dans le monde extérieur.

A ce moment la vie de chaque être dépend principalement de la vie productrice du Logos, et, en partie, de la coopération des « êtres brillants » ainsi que de ses propres efforts contre les limites de sa prison. J'ai comparé l'évolution à travers le minéral, le végétal et l'animal, à la période prénatale, et la ressemblance est exacte. De même que l'enfant est nourri par les courants de vie de sa mère, de même l'enveloppe protectrice de l'âme-groupe nourrit les vies qu'elle contient, recevant et distribuant les expériences recueillies. La vie qui circule est la vie du père ; les jeunes plantes, les jeunes animaux et les jeunes êtres humains ne sont pas encore prêts pour une vie individuelle et ils doivent obtenir leur nourriture de leurs parents. Et ainsi les vies germinatives dans le règne minéral sont nourries par l'âme-groupe, par les enveloppes d'essence monadique vibrant avec la vie du Logos.

Jetons un coup d'œil sur les changements de l'âme-groupe. Pendant l'évolution minérale la demeure de l'âme-groupe est l'enveloppe la plus dense, l'enveloppe physique ; son travail le plus actif est sur le plan physique. Lorsque son contenu passe dans le règne végétal, l'enveloppe physique disparaît lentement et son activité est transférée sur le plan astral pour nourrir les corps astraux des triades qu'elle contient. Lorsqu'elle passe dans le règne animal, l'enveloppe astrale est pareillement absorbée et l'activité de l'âme-groupe transférée sur le plan mental où elle nourrit les corps mentals et les façonne graduellement en des formes moins vagues. Lorsque l'âme-groupe ne contient qu'une seule triade et qu'elle l'a préparée à la réception d'un 3e épanchement, ce qu'il en reste devient la partie constituante du corps causal formé par l'épanchement d'en haut qui rencontre la colonne montante d'en bas. C'est alors que l'Ego réincarnant est entré en manifestation ; la vie prénatale est terminée.

Clairvoyance.

Nous avons vu que l'organisation astrale précède et détermine la formation du système nerveux physique : nous allons voir maintenant comment celui-ci affecte l'opération de la conscience. Sur le plan astral, la conscience commence par percevoir confusément des impressions indistinctes exercées sur son enveloppe astrale, exactement comme elle a com-

mencé, dans le minéral, la plante ou l'animal inférieur, à percevoir des impressions exercées sur son corps physique. Cette vague perception des impressions astrales précède de longtemps l'organisation de l'enveloppe astrale qui transformera cette « enveloppe » en un « corps ». Rappelons ici que l'organisation première de l'enveloppe astrale résulte d'impressions reçues par l'intermédiaire du corps physique et concerne l'évolution de celui-ci. Cette organisation n'a rien à faire directement avec la réception, la coordination et la compréhension des impressions astrales : son rôle se borne à subir l'action du système nerveux physique et à réagir sur lui. Partout, la conscience précède la soi-conscience et l'évolution de la conscience sur le plan astral se poursuit simultanément avec l'évolution de la soi-conscience sur le plan physique, comme nous le verrons au chapitre suivant.

Les impressions qui, issues du plan astral, affectent l'enveloppe astrale produisent en elle des ondes vibratoires et la conscience qu'elle voile acquiert graduellement une vague notion de leur existence sans les rapporter à une cause extérieure. Elle désire les impressions beaucoup plus violentes du plan physique et c'est vers celles-ci que se tourne toute l'attention dont elle a acquis le pouvoir. Les agrégats de matière astrale mentionnés précédemment participent naturellement aux modifications générales de l'enveloppe astrale : par suite, les vibrations issues de l'astral auxquelles ils participent se mêlent aux vibrations venues du corps physique et affectent également les vibrations que la conscience dirige sur lui par l'intermédiaire des mêmes agrégats. Une relation s'établit de la sorte entre les impressions astrales et le système sympathique dans l'évolution duquel elles jouent un rôle considérable. Quand la conscience agissant dans le corps physique commence à reconnaître peu à peu un monde extérieur, les impressions qu'elle reçoit de l'astral et qui se répartissent graduellement en cinq catégories correspondant aux cinq sens, tout comme les impressions physiques, se confondent avec ces dernières, sans que la conscience sache discerner l'origine différente des unes et des autres : cette confusion persistera tant que le système sympathique demeurera l'instrument prédominant de la conscience. Les animaux supérieurs eux-mêmes sont incapables de distinguer entre les sons, visions, etc., astraux ou physiques, parce que le système cérébro-spinal, quoique bien développé chez eux, n'est pas encore devenu le mécanisme principal de leur conscience, sauf dans ses centres sensoriels. Un cheval butera sur un corps astral comme s'il était physique ; un chat se frottera contre les jambes d'une forme astrale et un chien grondera à sa vue. Le sens troublant d'une différence commence à

poindre en eux, comme le montrent la peur souvent manifestée par le chien devant ces apparitions *astrales* et la timidité du cheval. La nervosité du cheval, — malgré laquelle on peut le dresser à affronter les dangers du champ de bataille et même à ramasser et à emporter son cavalier tombé, comme font les juments arabes au milieu de l'entourage le plus alarmant, — cette nervosité semble principalement due à la stupéfaction causée à l'animal par son entourage, à son incapacité à distinguer entre ce qu'il appellera savamment plus tard « les réalités objectives » contre lesquelles il peut blesser son corps et les « illusions » ou « hallucinations ». Pour lui, les unes et les autres sont également réelles et la manière différente dont elles se comportent l'inquiète : un cheval exceptionnellement intelligent n'en est souvent que plus nerveux, parce qu'il commence à percevoir entre ces divers phénomènes une différence qui les rend d'autant plus inquiétants.

Le sauvage vit davantage dans son système cérébro-spinal et, par suite, il distingue le physique de l'astral, bien que tous deux soient également réels pour lui : il rapporte ce qu'il perçoit de l'astral à un autre monde où il relègue toutes choses qui ne se comportent pas à la façon qu'il estime normale. Il ignore, bien entendu, qu'il en prend conscience par l'intermédiaire de son système sympathique et non pas de son système cérébro-spinal : il en a conscience et c'est tout. Les Lémuriens et les Atlantes primitifs étaient presque plus conscients du monde astral que du monde physique. Les impressions astrales, produisant des ondes dans leur enveloppe astrale tout entière, passaient par les centres sensoriels astraux aux centres sympathiques du corps physique et s'imposaient fortement à la conscience. Sensations et passions prédominaient de beaucoup sur l'intellect dans la vie des individus de ces races : l'appareil spécial de l'enveloppe astrale, le système sympathique, était alors le mécanisme prédominant de la conscience. A mesure que le système cérébro-spinal se perfectionna et assuma de mieux en mieux le rôle qui lui appartient comme appareil essentiel de la conscience sur le plan physique, l'attention de la conscience se fixa de plus en plus sur le monde physique et son aspect « Intelligence » passa graduellement au premier plan. Le système sympathique devint subordonné et, submergées par le flux des vibrations physiques plus violentes, les indications qu'il fournit retinrent de moins en moins l'attention de la conscience : d'où la diminution actuelle de la conscience astrale et l'accroisement de l'intelligence, bien qu'il reste encore à peu près dans tout homme un sens vague d'impressions incompréhensibles reçues de temps à autre.

Au stage actuel de l'évolution, cette forme inférieure de

clairvoyance se rencontre chez les individus d'intelligence très limitée ; ils sont à peu près incapables d'en expliquer les phénomènes comme d'en contrôler l'exercice. Les efforts en vue de développer cette forme de clairvoyance peuvent causer des dérangements nerveux très réfractaires : de telles tentatives vont à l'encontre de la loi d'évolution qui opère toujours dans le sens du progrès vers une fin plus haute, mais ne rétrograde pas. La loi ne peut être changée : les tentatives qui lui sont contraires ne peuvent donc causer que le trouble et la maladie. Nous ne pouvons retourner à la condition caractérisée par la prédominance du système sympathique, sauf au prix de notre santé et de notre évolution intellectuelle supérieure. On voit ainsi combien il est dangereux de suivre ces nombreuses méthodes qui reçoivent de nos jours une si large publicité et de méditer sur le plexus solaire ou sur les autres centres sympathiques ?

Quand l'activité du système cérébro-spinal est momentanément tenue en suspens, les impulsions provenant de l'enveloppe astrale, à travers le système sympathique, se font sentir à la conscience : de là, la « lucidité », pendant la transe, spontanément produite ou imposée, le pouvoir de lire dans le cristal et les autres applications similaires. La suspension partielle ou totale de l'action de la conscience sur le véhicule supérieur la conduit à diriger son attention sur le véhicule inférieur.

Quand le *corps* astral commence à s'organiser par le fait du jeu de l'intelligence et du perfectionnement de l'appareil intellectuel physique, les véritables sens astraux (Chakras, c'est-à-dire « Roues », à cause de leur apparence) se développent graduellement. Ces Chakras se développent sur le plan astral, en tant que sens et organes sensoriels astraux, mais l'activité, qui les construit et les contrôle, procède du plan mental, comme elle procédait du plan astral pour les centres cérébraux. La conscience est alors à l'œuvre sur le plan mental et construit son mécanisme astral, de même que précédemment elle agissait sur le plan astral et construisait son mécanisme physique : mais désormais elle apporte à sa tâche un pouvoir beaucoup plus considérable et une compréhension plus grande, à cause des nombreux pouvoirs qu'elle a développés. En outre, elle façonne, dans les systèmes sympathique et cérébro-spinal du corps physique, des centres destinés à servir d'appareil pour la transmission à la conscience cérébrale des vibrations issues des plans supérieurs. Quand ces centres sont vivifiés, la transmission s'effectue et les informations émanées des plans supérieurs sont reçues par la conscience agissant dans le système nerveux physique. Cela constitue la clairvoyance supérieure, qui consiste dans

l'exercice intelligent et autonome de la conscience dans le corps astral.

Au cours de cette progression, les pouvoirs de la conscience sont éveillés sur le plan physique et, successivement ensuite, sur les plans astral et mental. Les enveloppes astrale et mentale doivent être hautement évoluées avant que ces pouvoirs puissent être éveillés dans le corps subtil devenu capable d'agir indépendamment sur les plans supérieurs et ensuite de se construire l'appareil nécessaire pour exercer ses pouvoirs supérieurs dans le monde physique. Même alors, quand l'appareil est prêt, construit par la pensée pure et les désirs purs, il faut encore qu'il soit vivifié sur le plan physique par le feu de Kundalini, réveillé et dirigé par la conscience agissant dans le cerveau physique.

(*A suivre*) (1). D'après **Annie Besant**.

LA LOI DE LA DESTINÉE

(*Fin*).

*
* *

L'une des formes les plus sublimes du dévouement pour l'humanité se rencontre chez les grands Fondateurs des Religions.

Les Aînés, consacrés au service de Dieu, sont la source cachée de ces grands Instructeurs qui, au berceau d'une civilisation nouvelle, descendent parmi les hommes pour y poser les fondations de l'édifice social. Cette base, clef de voûte en même temps de la construction future, c'est une religion, car si l'évolution d'une race exige l'acquisition d'une large somme de connaissances dans le domaine des nécessités des corps, il serait désastreux qu'elle ne fût pas aidée dans les besoins de la nature supérieure. Aussi les fondations de la morale, inextricablement liées à la religion, viennent s'adresser à l'homme véritable, — la monade divine qui est au cœur de l'être, — et lui dictent ses rapports avec autrui et avec la source de toute vie, — le Logos.

La religion est inculquée progressivement au fur et à mesure du développement de la race ; adaptée à ses stades successifs, elle pourvoit aux besoins de son enfance, de son ado-

(1) A notre regret, nous ne pouvons terminer dans ce numéro le présent travail sur l'*Evolution de la conscience*, qui sera continué dans la XV[e] année. N. D. L. D.

lescence, de sa maturité, de sa décrépitude même. Le Fondateur en frappe la note fondamentale, l'anime de la vie forte qui doit assurer sa durée et confie à des disciples éprouvés la dispensation des notes secondaires qui compléteront l'enseignement. Le Christ répandit dans le peuple souffrant de la Judée ses magiques paroles de consolation, les *Paracletèria.* A la classe moyenne, dont les actes se répercutent dans la vie nationale tout entière, il infusa profondément les formules simples mais fortes et inoubliables de la morale indispensable au bonheur public et individuel ; — les *Logia* : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait. Fais-leur ce que tu voudrais qu'on te fît : Oublie les injures, aime tes ennemis. Aime Dieu et les hommes tes frères. » — Aux esprits éclairés, à l'élite de la nation, aux philosophes, il laissa entrevoir les rayons éclatants de la doctrine secrète de la *Gnose* (1). A ses disciples, il donna le cœur de l'enseignement, le trésor de l'avenir, le pain des âmes prêtes à suivre le Maître sur le chemin du Calvaire pour aider l'humanité en travail.

Malgré le soin apporté à ces distinctions, le Christ fut la cause involontaire de bien des maux : c'est le sort fatal auquel l'imperfection des choses et des êtres soumet ici-bas tous les instructeurs, tous les aides des hommes, — les dieux eux-mêmes descendus vers l'humanité. Le peuple vit, dans ses exhortations à l'espérance d'un avenir immédiat meilleur, le présage d'une violente transformation sociale et comme un encouragement à la révolution ; la classe moyenne accepta les Logia par intérêt : elle trouvait en elles un gage de sécurité ; mais au lieu de songer à les mettre elle-même en pratique, elle s'efforça surtout de les faire entendre au peuple pour en prolonger la patience. D'autre part, tous les philosophes ne le comprirent pas, — la Gnose fit des mécontents, — chez les Esséniens jaloux qui criaient à la profanation, chez les aristocrates de l'époque dont elle gênait l'égoïsme et la paresse orgueilleuse. Tous se liguèrent pour imposer une orthodoxie et engager la persécution contre les dépositaires de l'esprit de la doctrine supérieure du Christ : contre les Gnostiques.

De cette orthodoxie naquit l'église militante et l'alliance primitive des castes mécontentes devint, plus tard, en se transformant, le pacte entre les papes et les rois, ceux-ci prêtant à ceux-là leur bras en échange de l'obéissance que l'Eglise imposait à leurs sujets.

Ces premiers combats aboutirent, quelques siècles après, à l'écrasement des Gnostiques et, avec leur extinction, se fit

(1) C'est le nom que portait à cette époque l'esprit caché du christianisme.

celle de la lumière désormais enfouie sous un épais boisseau. Plus tard, la lutte s'étendit en guerres de religion ; l'empire de l'Eglise devint temporel et voulut tout imposer : la foi et la science. La vérité spirituelle avait succombé avec les Gnostiques ; la vérité scientifique s'éteignit momentanément avec Galilée. Finalement, la liberté de la pensée se trouva écrasée sous le poids formidable du plus terrible instrument d'intolérance que l'histoire ait jamais connu.

Telle fut la série des maux qui, grâce à l'ignorance et aux imperfections du monde limité dans lequel les humanités s'agitent, furent la suite inattendue du sacrifice du Christ. Cause involontaire de ces erreurs, le grand Compassionné dut, dans une certaine mesure, en assumer la responsabilité. Et depuis la fondation du christianisme, Jésus, qui mourut pour lui, renonce au bonheur du grand repos, et veille à travers les siècles, s'efforçant d'atténuer les fautes du fanatisme qui parle et agit en son nom, en même temps qu'il aide les rares dépositaires de son esprit à répandre un peu de rosée spirituelle sur l'humanité enfiévrée par la lutte et l'égoïsme. Et il ne quittera son poste que lorsque sa pensée sera connue de tous ceux qu'il voulut conduire aux pieds de son Père, lorsque toutes les scories seront détachées du diamant qu'il apporta, toutes les erreurs introduites dans son enseignement détruites, toutes les luttes engagées en son nom éteintes, toutes les souffrances infligées par l'intolérance née à l'ombre de l'arbre chrétien, calmées à jamais. Alors, pas avant, sa mission sera accomplie, le fruit de son esprit et de son cœur mùri et devenu apte à nourrir l'Occident à qui il le destina. Alors science, philosophie et religion, reconnaissant leur fraternité, se voyant le reflet de la divine Trinité sur les eaux de la terre, se confondront dans un étroit embrassement. Les querelles humaines fuiront, dès lors, vers le passé, et l'effort de l'avenir sera la noble émulation vers la perfection, vers les sommets que Dieu a donnés pour but aux efforts de ses enfants.

C'est en ce sens, — et aussi dans un autre plus sacré encore, que le Christ fut vraiment une victime expiatoire pour les péchés des hommes, ses successeurs et représentants. Voilà pourquoi le Bouddha, son prédécesseur, et les autres grands Fondateurs religieux sont tous aussi, plus ou moins, des victimes volontairement incarnées pour le salut des hommes.

*
* *

Au fond de cette tradition dogmatique des victimes expiatoires se cache encore le fait de la victime expiatoire individuelle, de l'Ego humain, — de ce que la théosophie nomme le Mental supérieur, — du Penseur qui survit aux incarna-

tions et qui recueille de vie en vie le bien et le mal fait ou laissé faire par son instrument — dans ce monde. — Cet instrument — Manas inférieur, — c'est lui-même, son fils, une portion de sa substance et de sa conscience limitée par un voile plus épais de matière ; et plongé dans l'animal humain — le Kama. Ce mental inférieur, représentant l'Ego (l'Ego en vérité, mais l'Ego amoindri par le milieu) s'efforce de diriger le Kama, cet animal si fougueux parfois, si énergique toujours. Mais ce dernier est dans sa maturité tandis qu'il n'est, lui, qu'un enfant encore chez bien des hommes ; aussi est-il très souvent impuissant à diriger le fougueux coursier qu'il a pour mission de dompter et fait-il fausse route, ou est-il entraîné dans des précipices. Sa punition est un retard de son évolution. Le coupable (1) dont il expie les fautes, c'est l'animal, — le « mauvais larron » évangélique. La portion de lui-même incarnée, son *alter ego*, n'est pas tout entier souillée par le contact de l'essence kamique, et la partie qui a pu se conserver pure, — le « bon larron », — retourne tout entière à lui après la seconde mort (2). Le mauvais larron, au contraire, — le Kama (3) vivifié par la portion vaincue et enchaînée de l'Ego, — va à l'enfer, c'est-à-dire se désagrège lentement dans le purgatoire et nulle de ses portions ne participe au ciel (4).

La Théosophie nous montre aussi que, dans les profondeurs de ce dogme si absurde dans sa lettre, se cache une grande vérité, vérité que la foule ne pouvant comprendre, ne saurait que profaner, ou dont elle tirerait de dangereux éléments de doute, et que l'on doit donc réserver pour ceux pouvant s'assimiler les vérités élevées, ceux qui pourraient faire partie, si elles existaient encore, des classes supérieures de l'enseignement chrétien des premiers siècles, enseignement disparu sans retour avec les Initiés gnostiques, mais que la Théosophie est venue remplacer heureusement de nos jours.

L'on comprendra plus aisément maintenant qu'il n'existe aucune injustice dans ces souffrances dues soit à l'évolution de l'Ego, soit à un sacrifice que, dans l'intérêt de l'humanité et pour amour pour elle, certaines âmes élevées acceptent volontairement.

(1) Le coupable est, en réalité, l'ignorance, la faiblesse de l'Ego enfant.

(2) La mort qui, du purgatoire, fait aller au ciel.

(3) Le corps astral.

(4) Le Dévachan théosophique.

*
* *

La Grâce.

Une autre objection est faite bien souvent aussi à la justice divine au sujet de la grâce. Cette critique est due à la notion erronée que le christianisme de la lettre a donnée du secours divin en le considérant comme un don gratuit aux hommes ; tandis qu'il est tantôt l'aide inespérée que le malheur extrême attire quand il va sombrer dans l'isolement, ou la réponse que reçoivent du ciel l'amour, la prière, ou l'appel désespéré de la douleur. Secours spontané ou réponse au cri de la faiblesse humaine en péril, la grâce se meut dans la sphère de la justice et de la compassion. Est seul abandonné celui qui, dans la détresse, refuse d'appeler le Père infiniment bon. Nous avons émis déjà, dans le deuxième chapitre, sur le même sujet, quelques idées complémentaires, auxquelles nous renvoyons le lecteur.

L'Oubli du passé.

Il reste à traiter une autre objection faite à la justice karmique : Pourquoi souffrir de péchés oubliés puisqu'on est ainsi privé de l'avantage d'en tirer un enseignement.

1° L'oubli est nécessaire. 2° Il ne peut exister à notre stade d'évolution. 3° Il serait très mauvais qu'il existât à notre stade d'évolution.

En effet, les corps qui sont les instruments de la mémoire sont détruits par la mort : le cerveau physique est désagrégé avec le corps grossier, le corps astral se dissipe à son tour et le corps mental disparaît avec la vie de ciel. Ces corps, chez l'homme de l'incarnation future, sont tous les trois reconstruits, nouveaux, ils ne peuvent donc connaître un passé auquel ils n'ont point participé.

Soit, dit le critique, mais si nous ne conservons nulle mémoire du passé, comment pourrons-nous en tirer les leçons des expériences qu'il a fournies ?

Nous allons voir comment. Les impressions des actes et des événements de la vie s'impriment dans tous nos corps, dans tous ceux, du moins, dont les éléments constituants sont suffisamment organisés pour être des réceptacles de la mémoire.

Le corps dit « causal » (1) persiste à travers la série des incarnations humaines. En lui sont inscrits tous les événements

(1) L'enveloppe permanente de l'Ego pendant l'Evolution *humaine*. (Voir *L'Homme et ses corps*, par Annie Besant).

de nos vies successives, et lorsque la conscience de l'âme est suffisamment éveillée, — ce qui est actuellement le cas pour la grande majorité des hommes, — elle vit au milieu de cette immense somme de souvenirs et peut s'en assimiler à son aise les enseignements. Cette assimilation s'opère surtout durant la vie dévachanique (1), et lorsque l'Ego prend de nouveaux corps, pour vivre une nouvelle vie sur la terre, il imprime son expérience du passé sur la portion de lui-même (le corps mental) qui va plonger dans les corps nouveaux (2) pour les guider par sa voix et sa volonté. Et chaque fois qu'une action mauvaise est à fuir ou une décision heureuse à prendre, il se fait sentir par cette impulsion forte que nous appelons la « Voix de la conscience », et il pousse ainsi au bien ou fait fuir le mal. Quand il est fort, sa voix est obéie, l'énergie dont il l'accompagne oblige l'animal (3) à céder ; quand il est faible, ce dernier résiste et c'est alors que l'homme, « bien qu'il voit et désire le mieux, fait le pire » (4), comme dit la maxime bien connue. Mais de ces fautes naît le regret suivi du ferme propos ; la volonté de l'Ego grandit par ses efforts ; peu à peu de l'enfance il arrive à la maturité et le jour vient où l'animal est à jamais vaincu. Ainsi s'opère l'évolution.

Mais, ajoute le critique obstiné, si l'âme conserve le souvenir du passé, pourquoi l'homme réincarné *qui est cette âme* l'ignore-t-il ?

L'explication de ce paradoxe est extrêmement simple pour l'étudiant de la théosophie, mais difficile à pénétrer par celui qui ne connaît même pas les éléments de cette profonde science. Le lecteur qui aura réfléchi sur ce qui précède, sur l'Introduction surtout (5), comprendra mieux que celui qui n'aura fait que le parcourir rapidement.

La mémoire est la faculté que possède la matière de reproduire, volontairement ou non, les impressions qu'elle a reçues. Toutes les vibrations reçues par le cerveau peuvent être aisément reproduites : elles sont notre mémoire courante. Celles qu'il a oubliées, mais que le corps astral ou le corps mental inférieurs ont conservées (6), peuvent l'être aussi, quoique moins facilement ; mais pendant la fièvre, la transe hypnotique ou mesmérique, — qui opèrent un calme parfait dans le cerveau idéateur, — la vibration du réceptacle de mémoire le plus proche, — le corps astral, —

(1) Le Ciel.
(2) Corps mental, astral et physique.
(3) Le corps kamique, siège des passions.
(4) « Video meliora proboque, deteriora sequor. »
(5) Et mieux encore sur l'enseignement théosophique général.
(6) Car toute vibration se propage à travers tous les corps.

peut ébranler la matière nerveuse et, dans le silence cérébral, faire entendre sa voix. L'on a constaté ainsi l'exhumation de couches profondes de la mémoire enfouie. Mais, dans ces cas, les souvenirs appartiennent presque toujours à la vie actuelle seulement, car les vibrations du corps qui contient la mémoire des incarnations passées, — du corps qui persiste à travers ces incarnations, du corps causal, — sont si subtiles, si rapides qu'il est bien rare que le cerveau actuel, grossier encore, puisse y répondre ; seuls, un très petit nombre d'hommes ont suffisamment affiné leur cellule nerveuse pour lui permettre de recevoir ces vibrations de la « conscience supérieure » (1) : ceux-là ont la mémoire du passé.

Mais il est heureux, avons-nous dit, que ce passé soit établi aussi longtemps que l'âme est dans sa période d'enfance. S'il était présent, si nous reconnaissions autour de nous des amis, des parents pour qui nous avons été dans le passé des causes de souffrance, s'ils partageaient (2) avec nous le souvenir de de nos bassesses ou de nos ignominies d'autrefois, nous supplierions la Providence de jeter un voile sur cette horrible vision ; la honte et le remords occuperaient l'activité entière du présent, notre évolution en serait arrêtée.

Et le souvenir serait d'autant plus désastreux que passé et avenir se tiennent ; à mesure que la vision de l'âme s'étend en arrière elle se prolonge en avant et le présent grandit en même temps que le passé et le futur se rétrécissent ; le souvenir d'un lambeau de passé confère la prévision d'un lambeau égal d'avenir : A côté du cauchemar de honte du passé s'étalerait celui des punitions de l'avenir, et la terreur du futur achèverait de nous paralyser.

Tous les jours, pourtant, nos éléments nerveux s'affinent, tous les jours nous nous approchons davantage du moment où notre cerveau pourra refléter la mémoire de la conscience supérieure, — de l'âme, et nous transmettre une portion toujours plus large de passé et d'avenir. Mais au moment où il nous sera possible de jouir de ce panorama, nous aurons grandi, la honte aura disparu ; nous trouverons dans la faiblesse et l'ignorance la cause et l'excuse de toutes les fautes ; nous aurons aussi cessé de craindre les échéances douloureuses, car nous connaîtrons la bénédiction de la douleur ; nos dettes pénibles seront d'ailleurs presque entièrement liquidées à ce moment ; et quand nous souffrirons ce sera presque toujours volontairement, pour aider nos frères de l'humanité.

(1) Par opposition à la conscience ordinaire ou cérébrale, celle de l'état de veille.

(2) Ce qui serait le cas si le souvenir était une faculté normale aujourd'hui.

C'est ainsi que, plus notre vision s'étend, plus l'injustice apparente perd de son domaine et nous pouvons être certains que lorsque nous aurons atteint le sommet, jugeant avec précision des rapports des choses entre elles, nous aurons la preuve complète de ce que le cœur répond à notre raison : que la Bonté divine est infinie et que toute critique de ses actes est l'œuvre de l'ignorance.

La Sagesse du Logos a tout prévu.

D^r Th. Pascal.

VARIÉTÉ OCCULTE

LES SOURCES CACHÉES DE LA VRAIE MAÇONNERIE

(*Fin.*)

Après avoir vu que les frères Africains sont ainsi liés aux autres corporations mystiques, nous pouvons examiner avec intérêt les détails de leur système et nous trouvons que les membres de cette école étaient, presque sans exception, des hommes instruits et des gens de rang et de position, souvent choisis par le Roi avant d'être admis comme membres. Adonnés aux recherches mystiques ils apportaient la plus grande attention au symbolisme et aux hiéroglyphes.

La description qu'en donne Ragon (1) diffère un peu, dans les détails, de celle de Lenning qui est comme il suit :

« Le double caractère de l'Ordre confirme ce que nous savons sur les tendances et le rituel des quatre premiers degrés. Ils sont comme il suit :

« 1er *degré.* — Elève des secrets Egyptiens (Mener Musa). Ici les doctrines de la vraie religion, telles qu'elles étaient cachées sous les hiéroglyphes, qui étaient déjà dans les Mystères Egyptiens, étaient dévoilés à l'élève. Le premier degré montre déjà que Moïse était tenu pour un instructeur important de ces doctrines mêmes par les Egyptiens.

2me *degré.* — Les initiés des secrets Ægéiques. Ici Moïse était représenté comme l'un des plus grands des Hommes Sages, et comme ayant instruit les Juifs dans les doctrines de la religion, d'après sa connaissance de la nature et du monde.

3me *degré.* — Les Cosmopolitains (ou citoyens du Monde) dont l'objectif était la nécessité de la soi-connaissance, parce

(1) Voir *The Theosophical Review*, XXIII, 358.

que la plupart des instructeurs de l'éthique échouaient dans cet enseignement; car ils dépeignaient toute la nature humaine comme foncièrement corrompue, au lieu que, par le moyen de la connaissance de soi-même, et le respect de sa destinée, la nature humaine est capable de devenir un grand instrument pour l'œuvre de Dieu.

4[me] *degré*. — Les Sages-Hommes-du-Monde chrétiens (ou Bossoniens) — était l'exposition des connexions intimes entre l'homme et le monde, de sorte que nommer l'un ou l'autre le « Temple » et appeler le Christ la pierre fondamentale était la Vraie Religion.

5[me] *degré*. — C'était pratiquement celui des Aletophiles ou Amis de la Vérité, qui se confondaient avec la société de ce nom et dont la désignation exprime les tendances.

« Après ces cinq degrés inférieurs, l'étudiant en gravissait trois plus haut, ou grades inférieurs, dont, toutefois, seuls les noms étaient connus dans le monde extérieur. D'après ce qu'il en est dit, ils étaient les mêmes que les Freimaurerei Ritterwesen. . . . . Les noms sont donnés différemment et n'ont que peu d'importance ; cet ordre n'a jamais été très nombreux, car les exigences relatives au savoir et à l'éducation étaient assez sévères à ce moment. Il paraît avoir eu ses Loges à Berlin et également à Oberlavsitz ; il y avait quelques-unes de ces Loges à Cologne, Worms et aussi à Paris sous la conduite d'un certain Kühn. Il eut des rapports avec le Baron Von Hund et son système de « La stricte Observance » dont Von Köppen fut un membre fervent » (1).

La courte mention du grade le plus élevé, les Chevaliers du Silence, ou Silence Continu, est intéressante, car elle se rapporte à un édit qui fut publié par les « Têtes Inconnues » suspendant toutes les études et tout travail pendant un temps — dont la limite n'était pas spécifiée. On dira, cependant, davantage sur ce point plus tard. Le ministre de la Guerre, Herr Von Köppen, fut aidé, dans l'organisation des Frères Africains, par Herr Von Hymmen, un Conseiller de Justice à Berlin ; tous deux étaient Rose-Croix, et Von Hymmen était un adepte du Baron Von Gugonas, autre mystique célèbre au siècle dernier.

Von Köppen et Von Hymmen publièrent l'ouvrage bien connu, *Crata Repoa, ou Initiation dans les anciennes sociétés secrètes des prêtres Egyptiens* (2).

Karl du Bosc était un autre chef de cette confraternité, et

(1) Lenning (C.) *Allgemeiner Handbuch der Freimaurerei*, pp. 78, Leipzig ; 1863.
(2) *Crata Repoa, oder Enweihungen in der alten geheimen Gesellschaft der Ægyptien priester*. Berlin, 1770.

l'un des chambellans à la Cour de Prusse. Il était aussi en rapport avec les Rose-Croix et quelques-unes des autres sectes mystiques. Cela confirme l'exactitude de notre hypothèse, lorsque nous trouvons tous ces officiers publics travaillant d'accord dans différentes organisations et aidant à la prospérité générale, sachant bien que chaque société représentait, pour ainsi dire, une facette de la pierre précieuse de vérité qui se cache en sûreté au-dessous de la surface.

En nous occupant maintenant des liens qui réunissaient les Frères Africains avec d'autres fraternités mystiques, nous trouverons les Deutsche Riter ou Kreuz Herren, leurs alliés ; l'origine de cette dernière association peut remonter vers l'année 1190, et leur histoire est étroitement liée à celle d'une autre corporation intéressante, la Maltheser-Ritter, ou Chevaliers de Malte ; alliés également à ceux-ci nous trouvons les bien connus Johanniter-Ritter, ou chevaliers de Saint-Jean, dont l'histoire s'entrelace si intimément avec la Maçonnerie Johannite, dédiée comme elle l'était aux deux saint Jean, le Baptiste et l'Evangéliste.

Au sujet du nom « Africain » qui fut adopté par cette fraternité, il ressort qu'ils assuraient avoir reçu d'Afrique leur système d'instruction, et, à l'appui de leur dire, nous trouvons une curieuse secte secrète existant en Afrique, et de laquelle Mollien donne une esquisse fort intéressante. Il appelle cette secte « les Almousseris » et réunit leur communauté avec les Francs-Maçons comme il suit : « A Fontatoro et parmi les Maures, il existe une sorte de Franc-Maçonnerie dont le secret n'a jamais été révélé ; l'adepte est enfermé pendant huit jours dans une hutte, il ne lui est permis de manger qu'une fois par jour ; il ne voit personne en dehors de l'esclave qui est chargé de lui apporter sa nourriture ; au bout de ce temps, un certain nombre d'hommes masqués se présentent et, par tous les moyens possibles, mettent son courage à l'épreuve ; s'il s'en tire avec honneur, il est accepté. Les initiés prétendent qu'à ce moment ils sont à même de voir tous les règnes de la terre, que l'avenir leur est dévoilé et que désormais le ciel exauce toutes leurs prières. Dans les villages où résident des membres de cette fraternité ils remplissent l'office de conjureurs et sont nommés Almousseri. Un jour, Boukari me dit, après m'avoir attesté la vérité de ce qu'il allait dire par les serments les plus solennels, qu'étant en barque avec un de ces hommes, il tomba une averse si forte qu'il ne voulait pas partir : toutefois, cédant au désir de l'Almousseri il mit à la voile ; « des torrents d'eau tombaient de tous côtés », ajouta Boukari, mais notre barque restait parfaitement à sec et un vent favorable enflait nos voiles. Je priai cet Almousseri de m'expliquer ce secret, mais il répondit que,

s'il me le révélait, ses frères le feraient sûrement périr » (1).

Des preuves de différentes sources établissent qu'il existait, éparses dans divers points du nord de l'Afrique, des communautés (2) ayant une connaissance mystique ; communautés n'ayant, cela va sans dire, rien à faire avec le culte fétichiste des tribus nègres, mais adhérant aux traditions des enseignements mystiques de l'Egypte. Elles conservèrent aussi des communications avec les mystiques d'Europe, car M. de Saint-Germain, à une période de ses voyages, vint dans le nord de l'Afrique.

Il a été fait quelques allusions au cinquième degré des African Bauherren, c'est-à-dire, « le Maître des secrets Egyptiens », « Aletophilate » ou « ami de la Vérité ». Ce grade est désigné comme étant le huitième Rayon (3), et Lenning, dans son encyclopédie, écrit :

« Il semble qu'il y avait quelque rapport entre ce grade et la petite société dénommée les « Alethophilotes » à Berlin. C'est probablement la première secte à laquelle il est fait quelquefois allusion, et elle fut fondée, autant qu'on peut le savoir, par le Graf Von Mauteuffel, en 1736 (4).

Les détails de ce système offrent de l'intérêt pour l'étudiant, car ils jettent quelque lumière sur l'association plus ancienne de laquelle il est peu parlé ; Lenning les donne ainsi qu'il suit (5) : I. Que la Vérité soit le seul objet de votre intelligence et de votre volonté.

II. Ne considérez rien comme vrai, rien comme faux, à moins que votre conviction ne soit fondée sur des raisons suffisantes.

III. Soyez assuré de ceci, que vous connaissez et aimez la vérité ; efforcez-vous de la diffuser, en la faisant connaître et aimer de vos concitoyens. Celui qui cèle son expérience, cèle une chose qui a été commise à ses soins pour servir à la gloire du Très Haut ; et il prive ainsi de son emploi l'humanité qui aurait pu en tirer profit.

IV. Ne refusez pas votre amour et votre aide à ceux qui connaissent la Vérité et qui la recherchent eux-mêmes ou qui s'efforcent honnêtement de la défendre. Il serait trop déshonorant et trop contraire à la vocation réelle d'un Alethophilote (Ami de la Vérité) si vous veniez à refuser aide et protection à ceux dont l'objectif est le même que le vôtre.

(1) Molien (G). — *Voyages au centre de l'Afrique*, traduit du français, édité par T. E. Bowdich, p. 161. London, 1820.

(2) Ces communautés étaient principalement Mauresques et Arabes et nous cotoyons ici des traditions mystiques sufites.

(3) Voy. *The Theosophical Review*, XXIII, 338.

(4) Lenning. — *Allgemeiner handbuch der Freimaurerei*, I. 15 Leipzig, 1863.

(5) *Op. cit.*, p. 7.

V. Ne contestez jamais une vérité lorsque vous vous voyez mis en échec par d'autres dont la vue intérieure est plus pénétrante que la vôtre. Un alethophilote serait indigne de ce nom s'il s'avisait de combattre la vérité par orgueil ou vanité, ou pour tout autre motif déraisonnable.

VI. Soyez compatissant envers ceux qui ignorent la Vérité ou qui la perçoivent incorrectement ; instruisez-les sans aigreur et tâchez de les ramener dans le droit chemin uniquement par la puissance de vos arguments et par nul autre moyen. Vous dépareriez la Vérité et la feriez paraître suspecte si vous deviez lutter pour elle et la défendre avec toute autre arme que celles que la Raison place dans votre main » (1).

C'est un sujet intéressant, mais quelque peu difficile, de comprendre les raisons pour lesquelles une guerre aussi acharnée a été menée contre des corporations d'hommes de principes si élevés et d'aspirations si pures. A mesure qu'il examine chacune de ces sectes semi-maçonniques, la surprise de l'étudiant grandit devant les accusations sans fondement dont les historiens ordinaires se contentent.

Findel, dans le passage cité, donne la tradition et les principes soutenus par la Grande Loge d'Allemagne et également par les Afrikanische Bauherren, ces deux corps étant pratiquement identiques et le dernier n'étant qu'une section plus avancée et plus occulte de la Loge-Mère. Dans le passage auquel il vient d'être fait allusion, les « Carpocratiens » sont particulièrement visés ; cette secte Gnostique offre un intérêt spécial aux étudiants de la Théosophie, vu que la métempsycose, ou la réincarnation — constituaient l'un de leurs dogmes ; et en résumant une autorité bien connue sur ce sujet, on arrive à une identité de vues qui est remarquable.

« Les membres de cette secte s'appelaient Gnostiques. Sous la plupart des rapports, les enseignements de leur fondateur coïncidaient avec ceux de Basilides. Il soutenait qu'il y a une Vertu principale de laquelle procèdent toutes les autres vertus et tous les anges qui ont établi ce monde ; que Jésus-Christ n'est pas né d'une vierge, mais était un homme véritablement issu de Joseph, bien qu'il fût meilleur que les autres hommes pour l'intégrité de la vie... Le pouvoir lui avait été donné, par la Grande Cause Première, de conserver le souvenir des choses observées dans le cours d'existences antérieures..... La métempsycose et la pré-existence de l'âme formaient partie intégrante de ce système..... L'adversaire... est l'un des anges qui façonnèrent le monde ; il a pour charge spéciale de passer les hommes en jugement ; s'ils sont con-

(1) Kundman. — *Diehöhern und niedern Schulen Dentschlands*, p. 769. Breslau, 1741.

vaincus de n'avoir pas accompli toute leur tâche, ils sont livrés à un ministre et replacés dans un autre corps pour gagner leur admission dans le ciel. « La prison » c'est le corps, « la dernière obole », mentionnée dans saint Matthieu, v, 25, 26, c'est la migration de l'âme ».

*
* *

Tout ce qui précède offre un certain intérêt pour l'étudiant du Gnoticisme moderne ou Théosophie et l'on voit tout de suite que si les principes des Carpocratiens étaient aussi ceux des Frères Africains, des Templiers et des autres sectes mystiques, le silence et le secret étaient vraiment d'une vitale nécessité, car ces vues hérétiques avaient causé la destruction des Templiers, au Moyen Age, et auraient excité le courroux le plus violent, non seulement chez les catholiques, mais encore chez les autorités protestantes. C'est seulement grâce à la liberté du XIX[e] siècle que l'on peut parler de semblables opinions, ouvertement et sans danger pour la vie et la liberté. Ces enseignements étaient la « Doctrine secrète » de toutes les sectes véritablement mystiques, c'est-à-dire, parmi toutes ces associations qui se rattachent à la Grande Loge, la vraie gardienne de la Sagesse du Monde.

Isabelle Cooper-Oakley.

DEMANDE ET RÉPONSE

A propos des Pitris Lunaires : (1)

a) *La seconde classe apparût-elle sur la terre durant la seconde ronde ou durant la troisième ? Il semble exister une contradiction sur ce point entre* LA SAGESSE ANTIQUE, *de M[me] Besant, et le travail de M. Sinnett sur le même sujet, reproduit dans la dixième année de la Revue théosophique française.*

b) *« Ceux qui entrèrent devinrent des Arhâts ». Devons-nous en conclure que quelques-uns des Pitris lunaires de la première classe étaient déjà des disciples lorsqu'ils vinrent pour la*

(1) Les Pitris Lunaires sont nos ancêtres, ou plutôt ce que nous étions généralement, nous, sur la chaîne qui a précédé celle de la terre. La dixième année de cette revue (1899-1900) a bien publié *in extenso* le travail fait par des théosophes avancés à ce sujet. N. D. L. D.

première fois sur cette terre et sont-ils ceux qui ont atteint actuellement le niveau Asekha? (1)

c) *Sont-ce les Pitris lunaires ou les Pitris solaires qui devinrent les égos réincarnants des hommes animaux et quels sont ceux d'entre eux qui projetèrent des Chhâyas ?*

d) *La « projection de l'étincelle » est-elle en réalité autre chose que l'accélération de l'évolution du manas dans l'entité en cause ?*

e) *Toute cette question, telle qu'elle est traitée dans* La Doctrine Secrète, *n'est-elle pas excessivement confuse ?*

Aucun de nous n'est en état de décrire d'une façon complète les mystères de ces premiers jours de l'évolution et, de plus, nous ne pouvons exprimer en termes du plan physique ce qu'il nous est possible d'en voir. Je vais pourtant essayer d'exprimer quelques idées qui pourront sans doute être quelque peu utiles à l'auteur de la question.

a) D'une manière générale, il serait bon de ne pas oublier que le chapitre de *La Sagesse Antique* qui traite de cette question est le plus récent et comprend, en conséquence, de nouvelles recherches dont le résultat ne faisait pas partie de la *London Lodge Transaction.*

Les Pitris de deuxième classe semblent avoir fait leur apparition sur le globe D durant la troisième ronde et non pas, à mon avis, durant la seconde.

b) Je ne pense pas que nous aurions raison de supposer qu'il y ait eu des Pitris lunaires de première classe ayant atteint un degré de développement se rapprochant si peu que ce soit de celui du disciple, au moment de leur apparition en ce monde. Il ne faut pas oublier que la majorité d'entre eux venait à peine de sortir du règne animal sur la lune, et, bien qu'il soit hors de doute que quelques-uns d'entre eux étaient des épaves de l'humanité lunaire, nous n'en devons pas moins considérer que celui qui (comme on le dit dans les livres) succombe durant la cinquième ronde, doit n'avoir encore atteint qu'une phase comparativement peu élevée de son évolution.

On ne spécifie pas combien de temps il a fallu à ces Pitris de première classe pour devenir des Arhats ; très certainement ceux qui occupent actuellement le niveau Asekha, n'étaient pas des Arhats à cette époque, ni même des millions d'années plus tard. Par exemple, on sait qu'au moins un de ceux qui sont aujourd'hui des Maîtres était encore un simple

(1) Le niveau Asekha ou Aseka est celui de la Maîtrise ; l'Arhat est le Disciple qui a reçu, au plus, trois des grandes initiations dont le Maître possède au moins la quatrième. N. D. L. D.

homme de bien, dans la vie ordinaire, il y a à peine six mille ans.

c) Les Seigneurs de la Flamme venant de Vénus ne s'incarnèrent pas du tout dans les corps des hommes animaux. Ceux qui s'incarnèrent se constituèrent des corps par Kriyashakti — des corps qui, bien qu'exactement semblables aux nôtres en apparence, n'étaient pas susceptibles de dépérir ou de changer. C'eût été là une œuvre bien au-dessus des facultés des Pitris lunaires de première classe. Il est vrai que quelques-uns de ces derniers semblent avoir projeté des Chhâyas, mais celles-ci n'étaient en somme que de simples moules de matière éthérique.

Les Fils de Sagesse qui descendirent pour s'incarner ne chassèrent pas d'autres entités des corps qu'ils prirent et ne s'emparèrent pas davantage de corps déjà occupés. Ils naquirent simplement du sein des entités qui existaient déjà et durent, sans aucun doute, leur sembler être des enfants remarquablement avancés et précoces. On s'en ferait peut-être une idée erronée en disant qu'ils devinrent les Egos réincarnants des hommes, mais l'auteur de la question sait assurément que, seule, cette troisième effluence émanant directement du Premier Logos, fait de l'entité un homme véritable et que cet Ego, une fois formé, n'est jamais déplacé par aucun autre.

d) J'estime que l'auteur de la question a raison en disant que la projection de l'étincelle d'intelligence constitue en réalité l'accélération de l'évolution du manas dans l'entité en cause. On aurait tort de songer à quelque chose qui serait jeté du dehors dans la constitution de l'homme, sauf, bien entendu, la troisième effluence dont nous venons de parler. Le principal effet de la présence d'entités supérieures au milieu d'une race jeune et peu développée était de provoquer l'individualisation d'un nombre rapidement croissant de ceux qui s'approchaient graduellement du point à partir duquel ceci devient possible.

e) La question tout entière telle qu'elle est traitée dans *La Doctrine Secrète* peut sans doute nous paraître très confuse, mais cela tient certainement à la rareté des renseignements que nous possédons actuellement sur ce sujet et à ce que la plus grande partie des faits qui s'y rattachent se sont passés sur des plans supérieurs et ne peuvent être clairement mis à la portée de la compréhension physique. Ceux-là seuls qui ont eux-mêmes jeté un coup d'œil rétrospectif sur les archives qui se rapportent à ces processus de la première heure peuvent se faire une idée de la difficulté que l'on éprouve à les décrire, ou apprécier avec justice l'œuvre merveilleuse que Mme Blavatsky a accomplie en nous donnant un tableau comme celui

que nous possédons aujourd'hui, du stupéfiant travail qui fut accompli pour l'homme durant ces époques lointaines.

C. W. L.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(Suite).

Charnock (Thomas). — Un grand alchimiste du XVIe siècle. Il était aussi chirurgien ; il vécut et exerça la médecine près de Salisbury, après avoir étudié dans un des cloîtres du voisinage. On dit qu'il fut initié au secret final de la transmutation de l'or par le fameux mystique William Bird « qui avait été prieur de Bath et avait payé les frais de la restauration de l'église de cette abbaye avec l'or qu'il avait fabriqué avec les élixirs rouge et blanc » (Royal, Mas. Cycl.). Charnock écrivit son *Bréviaire de philosophie* en 1557 et l'*Enigme de l'Alchimie,* en 1574.

Charon (Grec). — Le Khu-en-ua égyptien, le nocher à tête de faucon du bateau portant les âmes sur les eaux sombres qui séparent la vie de la mort. Caron, le fils d'Erebus et de la Nuit, est une variation de Khu-en-ua. Les morts étaient obligés de payer une obole, petite pièce de monnaie, à ce funèbre pilote du Styx et de l'Achéron. Pour cette raison, les anciens plaçaient toujours une pièce de monnaie sous la langue du défunt. Cette coutume s'est conservée jusqu'à nos jours et beaucoup de paysans russes placent des pièces de cuivre dans le cercueil, sous la tête de leurs morts.

Chârvâka (Sanscrit). — Il y a deux êtres célèbres de ce nom. L'un est un Râkshasa ou démon qui se déguisa en Brâhmane et entra dans Hastina-pura. Les brâhmanes ayant découvert l'imposture réduisirent Chârvâka en cendres par le feu de leurs yeux, c'est-à-dire magnétiquement, par ce qu'on appelle en occultisme le « regard noir ou mauvais œil ».

Le second était un terrible matérialiste, niant toute autre chose que la matière et qui dépasserait, s'il revenait à la vie, tous les libres-penseurs et les agnostiques du jour. Il vivait avant les temps Ramayaniques, mais son enseignement et son école ont survécu jusqu'à présent et il a, même aujourd'hui, des disciples qu'on rencontre surtout au Bengale.

Chastanier (Bénédict). — Franc-maçon français qui établit à Londres, en 1767, une loge appelée « les théosophes illuminés ».

Chatur mukha (Sanscrit). — « L'être aux quatre faces », l'un des surnoms de Brahmâ.

Chatur varna (Sanscrit). — Les quatre castes, littéralement couleurs.

Chaturdasa Bhuvanam (Sanscrit). — Les quatorze localités ou plans d'existence ; ésotériquement les sept états doubles.

Chaturyoni (sanscrit). — qu'on écrit aussi tchatur-yoni. C'est le Karmaya ou « les quatre modes de naissance ». Quatre façons d'entrer dans le chemin de la naissance suivant qu'il est décidé par Karma : a) par la matrice, comme les hommes et les mammifères ; b) par l'œuf, comme les oiseaux et les reptiles ; c) par l'humidité et les germes de l'air, comme les insectes ; et d) par la transformation soudaine, comme les Bodhisattvas et les Dieux (anupadaka).

Chava (Hébreu). — Eve : « la Mère de tout ce qui vit » ; la Vie.

Chavigny (Jean-Aimé de). — Disciple du fameux Nostradamus, astrologue et alchimiste du XVIe siècle. Il mourut en 1604. Sa vie fut très calme et il vécut presque ignoré de ses contemporains ; mais il laissa un précieux manuscrit sur l'influence anté et post-natale des étoiles, sur certains individus notables ; secret qui lui fut révélé par Nostradamus. Ce traité se trouvait en dernier lieu dans la possession de l'Empereur Alexandre de Russie.

(*A suivre.*) **H. P. B.**

Echos du Monde théosophique

France.

La 1re conférence théosophique de janvier, à Paris, a traité de la façon dont, de par le fonctionnement autonome de la justice immanente, l'homme « se punit ou se récompense » lui-même, au cours des phases successives de sa vie continue. La thèse était empruntée à l'ouvrage du Dr Pascal sur *les lois de la destinée*. La 2e conférence a été faite, par M. le professeur Desaint, sur les inégalités sociales et morales de l'homme. C'était un intéressant développement des sujets de la réincarnation et du Karma, plein de documentation savante et d'ingénieux aperçus.

La *Revue Philosophique*, de M. Ribot, a publié récemment une appréciation du livre *Les Mystiques devant la science*, de notre estimé collaborateur, M. Revel, appréciation signée par un psychologue distingué, M. Godfernaux, et empreinte d'une réelle courtoisie. Sans doute, le docte universitaire n'approuve pas les déductions de M. Revel ; il con-

teste aussi que l'état mystique implique l'affirmation de la réincarnation et même de la survie (!) et il incrimine la méthode de l'auteur en ce sens qu'elle ferait « retour au principe d'autorité dont cet auteur croit se distraire », mais il trouve le livre « bien ordonné, bien écrit et digne d'attention ». C'est là un bon point pour nous. M. Godfernaux ne relève, d'autre part, aucune des mentions théosophiques que contient l'ouvrage : peut-être est-ce moins à l'actif de l'impartialité et de la largeur de vue de l'honorable critique.

La *Revue des Religions*, de M. Reville, a signalé aussi le même livre de M. Revel, en l'appréciant, toutefois, moins favorablement encore.

***

On sait qu'un honorable prêtre catholique français, M. l'abbé Loisy, naguère professeur à l'Institut catholique de Paris, relevé de ces fonctions pour l'indépendance de ses paroles en matière d'exégèse, pourvu ensuite d'une chaire de l'Etat à la Sorbonne qu'il occupe encore, vient d'être condamné par le pape Pie X, sur la proposition du Saint-Office de Rome, pour publications maintenues des livres suivants : la *Religion d'Israël*, *Etudes évangéliques*, le *Quatrième Evangile*, l'*Evangile et l'Eglise*, *Autour d'un petit livre*. Il est à remarquer que la *Commission des études bibliques*, instituée, par Léon XIII, pour connaître précisément de ces questions, n'a pas été consultée dans la circonstance.

Sans entrer dans le détail des choses, ce qui nous entraînerait trop loin, nous pouvons dire que l'abbé Loisy semble avoir surtout étudié la Bible en simple historien, avec le souci de reconstituer le sens primitif des textes, sans se préoccuper de leur adaptation à l'enseignement actuel de l'Eglise catholique romaine. C'est ainsi qu'il a dit lui-même qu' « en se plaçant à ce point de vue, il avait été amené à ne voir, dans les premiers chapitres de la *Genèse*, que des vieilles légendes mythiques, et, en ce qui concerne le *Nouveau Testament*, que la distinction entre la religion personnelle de Jésus et la façon dont ses disciples l'ont comprise, entre la pensée du Maître et les interprétations de la tradition apostolique est difficile à faire, parce que Jésus n'a rien écrit et que rien ne peut suppléer à cette lacune ».

Peut-être que si le courageux abbé voulait bien ajouter aux textes qu'il étudie ceux de la *Doctrine secrète*, par H. P. B., du *Christianisme ésotérique*, par Annie Besant, et du *Credo chrétien*, par C. W. Leadbeater, il trouverait de nouveaux et puissants éléments d'information qui l'éclaireraient plus pleinement — comme ils l'ont fait déjà pour d'autres de ses collègues.

Un ami digne de foi nous rapporte, en effet, qu'un bon prêtre de province, ayant lu dernièrement le *Christianisme ésotérique* d'Annie Besant, laissa échapper cet aveu :

— Enfin, je commence à comprendre l'esprit de ma religion !

*
* *

Le *Congrès théosophique Européen* de 1903 — premier de l'espèce (1) — a décidé que sa session suivante aurait lieu en Hollande, à Amsterdam. Un jeune théosophe Hollandais de capacité, M. Johan Van Manem, a en même temps été désigné pour remplir les fonctions de secrétaire général du dit congrès, et Miss Kate Spink, d'Angleterre celles de sous-secrétaire. Ces deux théosophes viennent de publier une *circulaire* qui convie les théosophes des sections anglaise, hollandaise, française, italienne et allemande, à préparer des travaux pour être présentés au congrès et publiés dans son *Compte rendu*. En outre de considérations générales qu'on pourra y retrouver, cette circulaire classe les dits travaux suivant les trois objets proprement dits du mouvement théosophique dans le monde qui sont, comme l'on sait : 1° de former un noyau de fraternité universelle; 2° de porter à l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science ; 3° d'étudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

A cet effet, le classement des travaux à présenter comprend sept sections :

1er Objet

Section A. — La fraternité au point de vue historique.
— — — philosophique.
— — — pratique.

2e Objet

Section B. — Etude comparée des religions, mysticisme, traditions.
— *C.* — Philosophie.
— *D.* — Sciences, y compris celles dites psychiques.
— *E.* — Art.
— *F.* — Administration, propagande théosophique, méthodes de travail, etc.

3e Odjet

Section G. — Occultisme.

Les mémoires destinés au Congrès de 1904 doivent être notifiés au plus tôt et communiqués avant le 30 avril.

Un sous-comité existant dans chacune des sections impliquées, les M. S. T. de langue française peuvent s'adresser, pour toutes communications ou demandes de renseignements, au sous-comité français qui comprend le Dr Th. Pascal, le commandant Courmes et M. Hector Choisy, au siège de la section, 59, avenue de la Bourdonnais, à Paris.

de 1900, à Paris, a été *universel*.

Le congrès aura probablement lieu en fin juin et l'adresse de son secrétaire général est : M. Johan Van Manem, aux soins de Miss K. Spink, à Hawkswood, Baildon, Yorkshire, Angleterre.

*
* *

On sait que le 1er volume de la traduction française de la *Doctrine secrète*, par H. P. B., est *épuisé*. Le 2e ne tardera pas à l'être. Ces volumes seront réédités, mais cela demandera du temps. En attendant, nous engageons vivement les personnes qui, n'ayant pas le commencement du magistral ouvrage de H. P. B., veulent le posséder sûrement, à se procurer, à la *Librairie théosophique, 10, rue Saint-Lazare*, à Paris, les années de la *Revue théosophique française*, le *Lotus bleu*, qui contiennent les parties impliquées de la *Doctrine secrète*. Le texte de l'ouvrage s'y trouve publié *en fascicules distincts*, dont l'assemblage peut constituer les volumes mêmes. (Demander, conjointement au 1er volume, les 4 fascicules spéciaux de l'*Introduction* et de la *Préface*.) Ces années antérieures de la *Revue* contiennent, en outre de la *Doctrine secrète*, une foule d'articles et travaux théosophiques de grand intérêt et généralement *inédits*, tels que les *Elementals Kama manatiques*, le *Plan mental* ou *Devachan*, les *Rêves*, les *Pitris lunaires*, le *Credo chrétien*, la *Clairvoyance*, etc., etc.

Voici la répartition des deux premiers volumes de la traduction française de la *Doctrine secrète* dans les années ci-après désignées de la *Revue* :

1er volume, années VII, VIII, IX.

2e volume, années IX, X, XI, XII.

Nous rappelons que les années de la *Revue* commencent au numéro de mars et finissent à celui de février. Disons aussi, que la publication du 3e volume français sera terminée dans le courant de 1904, ce qui le fera comprendre dans les années XII, XIII, XIV, XV. Il restera encore trois volumes à publier ensuite.

Inde.

L'assemblée générale de la Société théosophique pour 1903, 28e anniversaire du genre, a eu lieu les 27, 28, 29 et 30 décembre dernier, au Siège central, à Adyar Madras, devant une assistance extraordinairement nombreuse, sous la présidence du vénérable fondateur H. S. Olcott, et en présence de Mme Annie Besant. Parmi les délégués des diverses sections du monde, notre ami et compatriote, bien connu, M. Pierre Bernard, représentait la section française. La session fut ouverte par le président qui rendit compte de la situation, constamment en progrès, de la Société, et continuée par la lecture des rapports des sections. Le nombre total des branches est actuellement de 761, en augmentation de 47 sur celui de l'an dernier. Les publications théosophiques se sont accru aussi. Le président proposa que chaque

section mentionnât annuellement les noms des membres défunts qui avaient rendu de signalés services à l'humanité par leur action dans la société ; il rappela qu'après son éminent collègue, H. P. Blavatsky, l'on pouvait ainsi compter, par ordre chronologique ou de sections, Rustonji, Damodar, Bannerji, Shroff, dans l'Inde ; Medankara, Ambaghawatte, Mohattiwatte, à Ceylan ; Staples, en Australie ; Meuleman, en Hollande ; Blech, en France ; Shaw, en Angleterre ; qu'il serait bon d'associer leurs noms à celui de la première fondatrice du mouvement et, qu'en conséquence, le 8 mai de chaque année, jour auquel cette mention aurait lieu, serait désormais dit, pour les Théosophes, *le jour du Lotus blanc et du souvenir*. Cette généreuse motion fut unanimement approuvée et sera ultérieurement appliquée.

En outre de l'exposition des affaires de la Société, la Convention générale annuelle est l'occasion de diverses autres réunions théosophiques déterminées, au cours desquelles Mme Besant prononce de multiples et toujours remarquables conférences. L'affluence des assistants était si considérable, cette année, que la grande salle d'Adyar, qui peut contenir jusqu'à 2000 Hindous, était manifestement insuffisante, en conséquence de quoi la première conférence eut lieu le 27, *en plein air*, l'orateur simplement placé sur une estrade improvisée, qu'on avait surmontée d'un léger toit servant à répercuter la voix, et, bien que Mme Besant fût à peine remise d'une forte bronchite et qu'on estimat à 5000 personnes le nombre des auditeurs, il parait que pas un seul mot ne fut perdu de son remarquable discours. Le sujet en avait été : *le rôle de la théosophie dans le relèvement de l'Inde.*

La suite de la Convention fut fâcheusement troublée par des pluies torrentielles venues à la suite d'un typhon qui, indépendamment de l'impossibilité de continuer en plein air, menacèrent de rompre certaines digues voisines et de produire ainsi de grands ravages à Adyar. Des avis avaient été reçus d'avoir à évacuer la place. Le colonel et Mme Besant déclarèrent qu'ils resteraient à leur poste, tout en laissant toute latitude aux nombreux visiteurs venus des divers points de l'Inde et en accélérant toutefois les actes des derniers jours de la Convention. C'est ainsi que Mme Besant fit quatre autres conférences sur *l'Evolution humaine, avec considération de l'hérédité physique, intellectuelle et spirituelle dans le développement des races*, et la Convention put être close le 30, sans plus de dommages que des dégats matériels au Siège central de notre société.

Après ces journées mouvementées, Mme Besant, accompagnée de la comtesse Watchmeister, de M. et de Mme Pierre Bernard, se rendit à Calcutta, par voie de terre, le mauvais temps ne permettant pas encore la navigation sur le golfe, et ensuite à Benarès. Entre temps, et en exécution d'une mission donnée par la Convention, Mmes Watchmeister et Bernard inspectaient les branches de la province de Bengale et M. Pierre Bernard visitait la ville française de Chandernagor, pour y donner deux conférences théosophiques. Il comptait ensuite occuper provisoirement, à la requête de Mme Besant, la chaire de phy-

sique et mathématiques, devenue vacante, au *Collège central hindou*, dont nous avons parlé dans un précédent numéro, et telles sont les intéressantes nouvelles apportées par le dernier courrier de l'Inde, qu'une gracieuse obligeance nous permet de communiquer à nos lecteurs.

Disons, en terminant, que la santé de tous nos amis était bonne. Mme Besant compte venir en Europe cet été et a bien voulu annoncer une visite d'elle à Paris. Le colonel Olcott doit demeurer à Adyar cette année.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française.*, février 1904. — Adresse des théosophes hindous aux théosophes français. — Le Congrès théosophique européen de 1904. — Le travail des Branches françaises.

Théosophist, *Organe présidentiel*, janvier 1904. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Sur la clairvoyance, par C. W. Leadbeater. — Les Avatars, par Ramachendra. — L'assemblée générale annuelle de la S. T.

Vahan, *Section britannique*, janvier 1904. — Çà et là : Mention d'idées théosophiques relevées dans la littérature actuelle. — Questions diverses.

Theosophical Review, *Angleterre*, janvier 1904. — Comparaison des cosmogonies gnostique et chrétienne, par Anderson. — Sur les révélations privées, par Arthur A. Wells. — Géologie occulte, par Wyberg.

Lotus journal, *Angleterre*, janvier 1904. — Etude sur Sénèque, par S. — Théorie des Apparitions, par C. W. Leadbeater. — Théosophie pour le jeune âge.

Theosophia, *Hollande*, décembre 1903. — Etudes sur le Bhagavad Gita, par le Songeur. Travail de valeur écrit en anglais par un Hindou qui, sous le même nom de plume précité, y a ajouté des pages non moins intéressantes, intitulées *Sur le seuil* (1).

Théosophie, *Belgique*, janvier 1904. — La connaissance ne s'acquiert pas plus en allant aux Indes qu'en restant chez soi, mais en vivant la vie qui la donne, par le Dr Pascal.

Sophia, *Espagne*, et **Lucifer**, *Allemagne*. — Pas reçue.

Theosofisk Tidskrift, *Scandinavie*, décembre 1903. — Sur l'illusion.

(1) Sous-entendu *de l'initiation.*

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, janvier 1904. — Paix sur la terre. — Demandes et réponses.

Sophia, *Chili*, décembre 1903. — La théosophie actuelle, par le Dr Pascal. — Variétés.

South Africa Theosophist. — Pas reçu.

Theosophy in Australasia et New-Zeland theosophical Magasine, décembre 1903. — Théosophie et positivisme, ou la religion de l'humanité, par G. — Osiris, le dieu soleil, par Eveline Lauder. — Les grandes religions du monde et leur unité fondamentale.

Prasnottara et Theosophic Gleaner, *Inde*, décembre 1903. — Sur le dernier livre de Myers, par Annie Besant. — Demandes et réponses. — Sur les influences prénatales qui décident des capacités chez les enfants.

Revue Spirite, *France*, janvier 1904. — Les dieux des philosophes, par Ed. Grimard, intéressant travail sur les conceptions de Dieu émises par quelques-uns des philosophes les plus connus. — La statue ensorcelée, par G. Bera. — Le Spiritisme devant la science.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, janvier 1904. — Le végétarisme en France, par J. Morand. — Le respect de la vie animale, par M. Guillaumin. Article destiné, *par son auteur*, à affirmer le droit que s'arroge encore l'homme de nos jours de disposer, à son exclusif profit, de la vie de n'importe quel animal. L'auteur, qui est végétarien, déclare que s'il « n'était pas convaincu, en ce qui le concerne, de l'avantage du régime végétal sur le régime carné, au seul point de vue de la santé de son corps, ce n'est nullement le respect de la vie animale qui le déterminerait à écarter ce dernier ». Cet article montre au moins la largeur de vues de l'Administration de la Société végétarienne de France qui en a admis l'insertion dans son bulletin. Il serait à désirer qu'une telle tolérance fût pratiquée ailleurs.

Journal du magnétisme, *Paris*, 4e trimestre 1903. — Le magnétisme et les rayons N. — L'église et l'évolution de l'idée religieuse depuis les origines chrétiennes jusqu'à nos jours, par O. de Bezobrazow, thèse pleine d'érudition ainsi que d'aperçus originaux et imprégnée d'un grand amour de la vérité.

Les temps meilleurs, *Nantes*, décembre 1903. — Cet organe, voué à la régénération sociale, le fait en s'appuyant éclectiquement sur toutes les productions de l'esprit humain qui lui semblent militer en faveur de son objectif. Ce numéro contient une appréciation du *Christianisme ésotérique* d'Annie Besant, par le Dr M., comprenant un résumé suffisamment exact du livre, une appréciation respectueuse et sympathique des intentions de l'auteur, mais, en même temps, une certaine méconnaissance de l'esprit dans lequel le livre a été écrit. C'est que cet esprit est celui même de la théosophie et il n'a sans doute pas encore soufflé sur l'honorable critique. A propos de l'unité

fondamentale de Dieu et de l'homme, dont le Christ n'est que la grande illustration, le Dr M. trouve que « cette idée d'amalgame de la créature imparfaite avec son créateur, est très éloignée de la réalité, et que, se croire un Dieu, un Christ, — la théosophie ajoute, « en *devenir* » — n'est qu'une tentation du malin ».

Reçu aussi : *Revue cosmique,* Paris. — *Annales des sciences psychiques*, Paris. — *Noël*, de la *Revue du bien*, Paris. — *L'université de Paris.* — *Art et Soleil*, Toulon, etc...

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Paradoxes philosophiques, par Anna WALLENBERG.

Livre bien édité par lequel une femme de cœur et d'esprit exprime simplement et clairement, sur quelques unes des grandes questions d'ordre général qui attiennent à l'humanité, des idées assez semblables à celles émises par la théosophie sur les mêmes points. Quelques communications obtenues par voie de medium, sans qu'il soit dit si l'auteur a été ou non cet intermédiaire, éclairent sur la source même de ce travail dont la lecture est certainement facile et agréable. Sa destination semble être particulièrement appropriée aux âmes que n'a pas pas encore atteintes la vague bénie de la dispensation théosophique.

D. A. C.

Trois plaquettes, par V. HORION. — Ce sont trois brochures qui se suivent à une année de distance et marquent clairement les progrès de leur auteur qui s'est courageusement consacré à la poursuite de la vérité. La première, *Mon évolution spiritualiste*, est de 1901, elle montre la phase spirite des recherches de M. Horion. La seconde, *Psychée*, est de 1902, on y constate une ardente lutte contre le matérialisme. La dernière, *Harmonies métaphysiques*, de 1903, où l'on voit que l'auteur, dans sa courageuse marche, a abordé les doctrines théosophiques et qu'une vive lumière s'est répandue sur lui à leur contact.

Nos félicitations et nos vœux à M. V. Horion.

Dr Th. P.

Phénoménographie, par FALCOMER. — Compte rendu de séances spiritiques, comprenant des lévitations de tables, rotations de meubles et autres phénomènes obtenus par un jeune médium, en présence d'observateurs qualifiés, dont l'auteur, professeur de l'Université italienne. Cette brochure est éditée par la *Revue spirite française.* Elle confirme ce que l'on sait depuis longtemps dans cet ordre de faits.

D. A. C.

